This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

3 3433 07851387 0

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
DE
L'ORIENT.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE

(Société scientifique et littéraire).

Fondée à Paris en 1841,

CONSTITUÉE ET AUTORISÉE EN 1842, CONFORMÉMENT A LA LOI.

TOME DIXIÈME.

Cahiers XXXVII à XL.

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK.

PARIS,

au Bureau de la Revue de l'Orient,

CHEZ DELAVIGNE, LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE,

RUE DES BEAUX-ARTS, 8.

1846

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE DE L'ORIENT.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ ORIENTALE.

EMPIRE CHINOIS.

CANTON ET MACAO.

Sur les cartes chinoises, le nom de la ville de Canton est écrit *Kwang-tung Sang-ching*, qui signifie la capitale de la province de Canton (*Kwang-tung*); mais en parlant de la ville, les Chinois l'appellent habituellement *Sang-ching* (ville provinciale) ou capitale de la province.

La ville est bâtie sur la côte nord de la rivière des Perles ou *Choo-Kéang* (le *Tigre* des Européens); elle est située à environ 100 kilom. de la grande mer, depuis *hoo-mun* (*le Bogue* ou *Bocca Tigris, Bouches-du-Tigre*), que les Chinois considèrent comme les bouches de cette rivière, et l'entrée de leurs eaux intérieures. La meilleure route pour le navire remontant à Whampoa est de courir quelques points dans le nord-ouest, jusqu'à ce qu'il atteigne la première barre; de là à l'ancrage sa course est ouest. De Whampoa, en remontant à Canton, dans une embarcation, un fast-boat ou un lorcha, la route est toute droite, et quand on a cotoyé la ville à droite de soi, on atteint bientôt les factoreries, situées à une courte distance de l'angle des murailles du sud-est de la ville, à 23° 7′ 10″ de latitude nord et 113° 14′ 30″ de longitude est (méridien de Greenwich), et environ 3° 30′ ouest de Péking.

Aux environs de la ville et dans les campagnes voisines, la perspective est riche est variée, mais ne présente rien de pittoresque ni de grandiose; au nord et au nord-est de la ville, le pays est accidenté et montagneux. Dans les autres directions, il est plat et on découvre un point de vue d'une grande étendue.

Les rivières et les canaux, qui sont très-nombreux et abondent en poissons, sont couverts d'une innombrable variété de jonques et bateaux de toute espèce, qui se croisent incessamment dans tous les sens, allant aux villes et aux villages du voisinage et en venant. Du côté du midi de la ville, la vue

Digitized by Google

s'étend sur un immense espace d'eau ; des champs de riz et des jardins occupent tous les terrains bas ; seulement, çà et là, on rencontre quelques petits monticules et quelques arbres qui servent à rompre la triste uniformité de cette grande plaine.

Tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des murailles, bien que très-populeuse, la ville de Canton n'est pas très-considérable et doit une grande partie de son importance aux innombrables jonques et bateaux de tous genres, qui forment la ville flottante, et à son commerce considérable, soit indigène, soit étranger.

Canton est une des plus anciennes cités de cette partie de l'empire; elle a subi de nombreux changements depuis sa fondation, et il n'est guère possible de déterminer son premier nom et sa première assiette, ni de fixer l'époque de sa première création. La solution de toutes ces questions n'est pour nous d'aucune importance ; cependant il peut être intéressant de connaître les traditions et l'opinion des Chinois eux-mêmes, relativement à une de leurs cités les plus grandes, les plus riches et les plus populeuses.

Il y a 4000 ans et plus, suivant les auteurs chinois, le célèbre empereur *Yaou* commanda à un de ses ministres de se rendre à *Nan-Keao*, qui était aussi appelé *Ming-too* (la splendide capitale), pour la gouverner ainsi que les contrées environnantes. *Nan-Keao* comprenait alors l'assiette de la ville actuelle et dépendait des régions méridionales de *Yang*, un des douze États qui formèrent sous le même règne les divisions de la Chine. Ces régions paraissent avoir été très-étendues et étaient alors connues par des noms différents, tels que *Keaou-che*, *Keaou-chow*, *Ling-nan*, *Kiang-chow*, *Nan-hae*, *Nan-hae*, *Nan-yue*, *Pih-yue*, *Yue* et *Yue-tung*. Ce dernier nom est souvent employé, dans les écrits classiques ou officiels et administratifs de nos jours, pour désigner la province de Canton.

Durant la dynastie des *Shang*, qui finit 1123 ans avant l'ère chrétienne, les habitants de ces régions du Sud commencèrent à payer un tribut aux empereurs de la Chine. Lorsque la dynastie des *Chow* monta sur le trône, l'empire fut agrandi, de notables améliorations furent réalisées, les peuples commencèrent à se livrer à l'agriculture, et quand le temps fut venu où le fils du ciel (le chef du céleste empire) reçut les tributs des quatre quarts de la terre, c'est-à-dire de toute la Chine, quelques-unes des peuplades de *Keaou-Chow*, dont le territoire embrassait alors la ville de Canton, offrirent pour leur part des crabes et des grenouilles, et quelques autres des serpents et des grillons.

Ces peuplades méridionales se rendaient souvent, par leur rebellion, très-incommodes aux gouvernants de la Chine.

Environ 630 ans avant l'ère chrétienne, *Ching-Wang-Yung*, homme bon et vertueux, devint maître de la contrée de *Tsoo* et envoya le tribut à l'empereur, qui le chargea de subjuguer ses turbulents voisins du Midi, afin qu'ils ne troublassent pas la tranquillité du centre de l'empire. *Tsoo* était alors un puissant État, et les tribus du Midi furent bientôt soumises.

Les historiens de Canton peuvent, à ce qu'il paraît, établir l'origine de

Digitized by Google

leur ville depuis le temps du règne de *Nan-Wang*, un des derniers empereurs de la dynastie des *Chow*, qui régnait il y a 2000 ans. Canton, qui était alors appelée *Nan-woo-ching* (la ville martiale du sud), n'était environnée que d'une espèce de palissade de bambous et de boue, à peu près comme les forts et réduits des Malais le sont de nos jours; elle était d'abord peu considérable, mais elle fut bientôt agrandie; elle semble avoir changé plusieurs fois de place avant d'occuper définitivement son assiette actuelle, elle paraît aussi avoir fréquemment changé de noms, suivant les circonstances ou sa nouvelle situation. Un de ses premiers noms et celui qui est encore usité dans les livres chinois est *Yang-ching* (la ville des cerfs). Ce nom lui vient, d'après une tradition populaire, de l'anecdote suivante.

Cinq génies, vêtus d'habillements de cinq couleurs différentes et montés sur cinq cerfs aussi de cinq couleurs différentes, se rencontrèrent dans cette capitale; chacun des cerfs avait dans la bouche un épi de grains de six ans, qu'il présenta au peuple du district, auquel les génies parlèrent ainsi : *Yuen tsze hwan hwae, yung woo hwang ke* (*puisse la famine et la cherté ne jamais visiter vos marchés*).

Aprés avoir proféré ces mots il disparurent, et les cinq cerfs furent changés en pierre. Par suite de cette même anecdote, la ville s'appelle aussi la cité des génies et la cité des grains. Un de ses temples s'appelle le temple des génies. Ce temple est situé près d'une des portes de la ville, appelée la porte des cinq génies. Dans ce temple on montre encore aujourd'hui les cinq cerfs en pierre. Une foule d'autres légendes sont mêlées à l'histoire de la ville.

Durant le règne du fameux *Tsin-che-wang*, environ deux siècles et demi avant l'ère chrétienne, tous les peuples du Midi se révoltèrent, et l'empereur envoya 500,000 hommes pour les soumettre. Ces troupes étaient divisées en cinq armées de 100,000 hommes chacune, une desquelles fut stationnée à *Pwan-yu;* pendant trois années entières les soldats ne se relâchèrent en aucune manière de leur discipline et ne quittèrent pas même leurs armures. A la fin, cependant, les vivres venant à lui manquer, le peuple devint exaspéré et fit une sortie furieuse contre les troupes impériales qui furent battues et mises en déroute; leur général fut tué, et le sang coula sur un espace de plusieurs centaines de *lees* (milles chinois). Peu de temps après, les tribus rebelles du Midi se soumirent au fondateur de la dynastie des *Han*, deux siècles environ avant l'ère chrétienne. Dans le temps de *Woo-te*, la province de *Nan-yne* forma neuf des trente-six *keuns*, ou principautés, dans lesquelles la Chine fut alors divisée, et la ville de Canton devint *Nan-hae-keun* (la principauté de *Nan-hae*).

Sous le règne de *Kee-Gan*, dans l'année 210 de l'ère chrétienne, on trouve pour la première fois le nom *Kwang-chow*. Alors on nommait ainsi un territoire très-étendu qui est aujourd'hui le *Foo* (district), dans lequel Canton est situé. Durant les deux siècles suivants, les changements et divisions furent très-fréquents et trop nombreux pour pouvoir être mentionnés.

Dans le temps de *Teen-Keen* ou *Woo-te* (le monarque martial), qui régna vers l'an 543 de Jésus-Christ, les habitants de Canton envoyèrent à l'em-

Digitized by Google

pereur, comme tribut, une pièce d'étoffe d'une finesse extraordinaire; mais ce rude et robuste guerrier fut si choqué de la luxueuse beauté de ce tissu, qu'il le rejeta, et décréta une défense de fabriquer à l'avenir d'aussi belles étoffes à Canton. Pendant le règne du même empereur, *Kwang-chaw* fut divisé, et une de ses divisions fut appelée *Kwei-chow*, qui est à présent *Kwei-lin*, la capitale de la province de *Kwang-se*. C'est de cette division que les historiens chinois tirent l'origine des noms des deux *Kwang*, provinces appelées littéralement *Kwang-tung-sang* (ou la grande province de l'est) et *Kwang-se-sang* (la grande province de l'ouest). Il est à remarquer que cette province ne fut définitivement appelée *Kwang-tung-sang*, son nom actuel, que longtemps après cette époque: nous la voyons d'abord appelée *Kwang-tung* sous le règne de *Shaou-ting*, de la dynastie des *Sung*, vers l'an de Jésus-Christ 1150; sous le règne de l'empereur suivant et jusqu'à la fin de cette dynastie elle fut appelée *Kwang-tung-loo*; sous la dynastie des *Yuen*, elle fut appelée *Kwang-tung-taou*, et ce ne fut que sous le règne de *Hung-Woo*, premier empereur de la dynastie des *Ming*, vers l'an de Jésus-Christ 1368, qu'elle reçut son nom de *Kwang-tung-sang*; ce fut aussi sous le même règne que *Kwang-chow*, le principal district de la province, fut appelée pour la première fois un *Foo*, au lieu de *Kwang-chow-loo*, nom qu'on lui donnait habituellement avant.

Trois ou quatre siècles antérieurement à cette époque, des relations nombreuses existaient déjà entre les habitants de Canton et les peuples de l'Inde; mais ce ne fut pas avant l'an 700 de Jésus-Christ, sous la dynastie des *Tang*, qu'un marché régulier fut ouvert à Canton avec les étrangers, et que l'on nomma un commissaire impérial pour percevoir les droits commerciaux incombant au gouvernement. Dès cette époque, des quantités considérables de marchandises de manufactures étrangères furent importées en Chine.

En 705, *Chang-kew-ling* fit couper dans la chaîne du *Meiling* la fameuse passe qui facilite à Canton ses relations avec les provinces du nord de l'empire. A la même époque, d'innombrables navires venaient de toutes parts à Canton, et son commerce commençait à devenir prospère; mais vers 795, soit que les extorsions faites par le fisc, sur les marchands de Canton, devinssent intolérables, ou qu'ils ne fussent pas assez protégés, encouragés, soit pour une cause ou une autre, tous émigrèrent et s'en furent s'établir en Cochinchine. Vers la fin du siècle suivant, les Cochinchinois vinrent, par terre, attaquer la ville de Canton, et la famine s'y étant fait sentir, ce fut à cette occasion que les habitants de cette ville envoyèrent pour la première fois, dans la province du *Foo-kien*, pour y acheter des grains, de grands navires construits à cet effet.

Après la chute de la dynastie des *Tang*, vers l'an 906, cinq dynasties, dans une période d'environ 53 ans, parurent et disparurent successivement. A la première, les habitants de Canton envoyèrent un tribut en marchandises d'or, d'argent et d'ivoire, pour une somme d'environ 5,000,000 de taëls. Par suite de cet envoi, l'empereur créa *Lew-yen*, un des principaux

Digitized by Google

habitants de Canton, qui en avait été l'instigateur, roi de Canton, sous le titre de *Nan-kaé-wang* (roi de la mer du Sud). La cour de Canton est représentée à cette époque comme étant très-barbare et d'une grande extravagance. Les criminels étaient bouillis, rôtis, écorchés vifs, jetés sur des piques, ou contraints à combattre avec des tigres ou des éléphants. Le récit de ces affreuses cruautés choqua enfin le fondateur de la dynastie des *Sung*, et dans la quatorzième année de son règne, vers 964, il déclara qu'il était de son devoir de sauver les peuples du Midi de ces affreux traitements. Un prodige fut alors remarqué dans les cieux, « toutes les étoiles s'envolèrent vers le nord, » et l'année suivante le peuple obtint la paix et la tranquillité.

Le premier empereur de la dynastie des *Sung* paraît s'être beaucoup préoccupé du bien-être des habitants de Canton, vivant dans l'état de barbarie le plus complet. Sous son règne, les sorciers, les sorcières et les sorcelleries, qui infectaient la ville, furent sévèrement prohibés ; les temples, bâtis pour des pratiques superstitieuses, furent abattus ; il défendit aux habitants « de tuer des hommes en sacrifice aux démons. » Des pharmacies furent établies, pour guérir les malheureux des maladies qui régnaient alors à Canton. Les toilettes luxueuses et dispendieuses, les ornements d'or et d'argent, furent interdits. Le gouvernement défendit aussi les expéditions contre la Cochinchine, désapprouvant la misère qu'on faisait souffrir au peuple, pour aller conquérir des territoires inutiles.

En 1067, sous le règne du cinquième empereur de la dynastie des *Sung*, la ville de Canton fut environnée d'une muraille qui coûta 50,000 taëls (400,000 fr.). Cette muraille avait environ deux milles anglais de circonférence, et elle fut bâtie pour défendre la ville contre les invasions des Cochinchinois, qui l'avaient plusieurs fois prise et pillée.

Les fondateurs de la dynastie des *Yuen*, qui devinrent les maîtres du trône en 1279, se ruèrent sur le midi de la Chine, comme des limiers affamés ; les villes et les villages furent mis en ruines, et le massacre des habitants fut si grand, « que le sang coula en bruyants torrents, » dit l'historien chinois. Pendant un long espace de temps le commerce de Canton se trouva de nouveau interrompu ; mais quand la paix et la tranquillité furent rétablies, le commerce commença à revivre, et, vers l'année 1300, « une multitude de bâtiments reparurent à Canton, » et peu de temps après, les ports des provinces de *Che-Keang* et *Fuh-Keen* furent ouverts aux navires étrangers.

Fernando Penes de Andrade paraît avoir été le premier pionnier du commerce européen en Chine ; il y vint par le cap de Bonne-Espérance et atteignit Canton en 1517, durant les temps prospères et paisibles de la dynastie des *Ming*. Des aventuriers espagnols, français, hollandais et anglais, suivirent bientôt les Portugais. Et les ports de Canton, Macao et *Teen-pih*, dans cette province, ceux de *Ning-po* et *Chusan*, dans celle du *Che-Keang*, et celui d'*Amoy*, dans la province du *Fuh-Keen*, devinrent de grands marchés pour le commerce européen.

Nous allons passer à l'époque à laquelle la famille tartare, régnant ac-

Digitized by Google

tuellement, s'empara du trône de la Chine, en 1647. — Sous le règne de *Sunche*, les habitants de la province et ville de Canton continuèrent à jouir de la paix, et les choses restèrent comme durant le règne précédent; mais cette tranquillité ne fut malheureusement pas de longue durée. *Yung-leih* tenta de replacer la dynastie des *Ming* sur le trône et leva l'étendard de la révolte. Des armées impériales, composées les unes de Tartares et les autres de Chinois, furent envoyées de Péking et du nord de l'empire dans le midi, et les provinces de *Fuh-Keen*, *Kwang-se* et *Kwang-tung* furent rapidement soumises, à l'exception de la seule ville de Canton, qui voulut tenter le sort des armes. Sa place était bien préparée pour la défense, et ses habitants, résolus à tous les efforts d'une résistance désespérée. La rivière au sud, et des fossés à l'est et à l'ouest, ne laissaient d'accès à la ville que vers le nord; car les Tartares n'avaient ni bateaux ni expérience pour s'en servir, et la ville, au contraire, possédait les uns et l'autre, et avait de plus la libre navigation de la rivière et conséquemment les arrivages de la mer. Sa garnison avait été renforcée par le grand nombre des habitants des provinces environnantes, que la peur avait obligés à chercher un refuge dans la cité. Pendant plus de onze mois que les Tartares assiégèrent la ville, ils donnèrent de fréquents assauts, mais ils furent constamment repoussés avec un grand carnage. Cependant tous ces sacrifices devinrent inutiles, Canton fut pris le 24 novembre 1650, parce que les Tartares se servirent d'un grand canon, au moyen duquel ils purent abattre les murailles. On suppose aussi que la trahison fut principalement cause de cette défaite : ce qui le fit croire, c'est que les Tartares rendirent à un fonctionnaire le même emploi qu'il occupait avant leur entrée à Canton. Le lendemain de leur invasion ils commencèrent le pillage de cette malheureuse cité, et ils le continuèrent sans interruption jusqu'au 5 décembre. Pendant les dix jours que dura le sac, les Tartares n'épargnèrent ni hommes, ni femmes, ni enfants; tout ce qu'ils trouvèrent fut impitoyablement massacré, et on n'entendait, au milieu des plaintes des victimes, d'autres cris que ceux de : *Tuez, tuez ces barbares rebelles*. Ils n'exceptèrent que quelques ouvriers artisans pour conserver les arts utiles, et aussi quelques hommes jeunes et robustes qui leur étaient nécessaires pour emporter le butin. Enfin, le 6 décembre, un édit défendit la continuation de ce massacre; mais déjà plus de 100,000 hommes avaient péri, sans compter tous ceux qui avaient été tués pendant le siége. D'après les relations de plusieurs manuscrits chinois, le nombre des morts s'éleva, pendant le siége, à plus de 700,000; aucune maison n'échappa à la désolation générale. Les Tartares, après avoir terminé leur œuvre de destruction, se retirèrent dans la vieille ville, que leurs descendants habitent encore aujourd'hui : c'est de cette circonstance, sans doute, que lui vient son nom de ville Tartare. Des officiers civils furent désignés pour administrer la nouvelle ville.

Tous moyens d'évasion ayant été, pendant le siége, enlevés aux malheureux habitants de Canton, un grand nombre d'entre eux, pour sauver leurs richesses, les enterrèrent, dans de grandes jarres, autour de leurs maisons,

Digitized by Google

et presque tous ayant été victimes du massacre : il arrive fréquemment aujourd'hui que, soit en creusant un puits ou les fondations d'une maison, l'on retrouve de ces dépôts cachés.

Les troupes impériales étaient commandées par *Chang-ko-he* et *Kang-ke-woo*, deux officiers tartares de haut rang ; ils avaient ordre d'occuper et de gouverner les provinces du Sud, après les avoir subjuguées. Les chefs des rebelles étaient *Too-yung-ho*, commandant en chef, qui déserta et s'enfuit dans le Haïnan, dès qu'il vit les Tartares victorieux ; *Fan-ching-gan*, commandant en second, est le fonctionnaire que les historiens chinois accusent d'avoir trahi les habitants et facilité aux Tartares l'entrée de Canton.

La ville est graduellement ressortie de ses ruines et a continué à croître jusqu'à nos jours en population, en richesse et en influence. Cependant, des bandes de voleurs et de pirates, qui apparaissaient dans les temps de trouble et de désordre qui suivent ordinairement un changement de dynastie, firent encore souvent des tentatives sur les habitants de Canton, et mirent des entraves à leur commerce ; mais à ces tentatives isolées durent se borner les déprédations de ces malfaiteurs, car la ville était devenue trop puissante pour qu'elle eût elle-même à les craindre. Les abords par terre et par eau n'ont pas cessé d'être infestés de voleurs et de pirates, mais on peut aisément se défendre contre eux en prenant les précautions convenables.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur l'histoire de la ville de Canton. Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur sa situation présente.

A tous les âges du monde et dans tous les pays, les grandes villes ont exercé une puissante influence sur le moral et les destinées politiques et commerciales des nations. Les anciennes cités de l'ouest de l'Asie, de l'Égypte, et la capitale des Romains, ont beaucoup contribué aux progrès de la culture des sciences, des arts et de la littérature. Dans la morderne Europe, l'influence des grandes villes n'a pas besoin d'être démontrée. Cependant, prenons pour exemple les villes du nord de l'Italie, et l'on voit qu'en dépit de querelles sanglantes qu'elles soutinrent longtemps l'une contre l'autre, et des vices et désordres qui devaient résulter de leur état de trouble, on ne peut leur contester d'avoir allumé le flambeau des connaissances humaines. Les villes, en un mot, ont rapidement répandu la civilisation en Europe. Dans l'Inde aussi, l'influence des grandes villes est remarquable. En Chine, pays mystérieux et inconnu aux Européens, il est beaucoup plus difficile d'établir la sorte d'influence que les grandes cités ont exercée sur la destinée des peuples chinois ; mais cette influence existe là comme ailleurs, et il est facile, par une étude de la richesse et des ressources actuelles de Canton, d'établir quelle est l'action que cette ville peut exercer sur le reste de l'empire.

Position, forme et enceinte de Canton.

La partie de la ville qui est environnée de murailles a presque la forme d'un carré, et se trouve divisée en deux parties par une autre muraille allant de l'est à l'ouest ; celle du nord, qui est la plus grande, s'appelle la

Digitized by Google

vieille cité ou ville tartare, dont nous avons parlé tout à l'heure; celle du midi s'appelle la nouvelle cité. Suivant quelques historiens chinois, la vieille cité se composait autrefois de trois villes distinctes et séparées l'une de l'autre par de hautes et fortes murailles; mais elles étaient, disent ces auteurs, si rapprochées l'une de l'autre, que les mêmes portes servaient pour sortir de l'une et entrer dans l'autre. Ces divisions ont depuis longtemps cessé d'exister. La nouvelle ville fut bâtie dans un temps bien postérieur à l'existence de la vieille cité.

La mesure du circuit entier des murailles qui embrassent aujourd'hui les deux parties de la ville est différemment évaluée par les Chinois, mais en marchant d'un bon pas, un homme en fera aisément le tour en deux heures; d'après cela, on peut l'estimer à environ 9,333 mètres. Du côté du midi, la muraille se prolonge de l'est à l'ouest, parallèlement à la rivière, à une distance d'environ 50 à 60 mètres; vers le nord, où la ville est assise sur le penchant des collines, la muraille va en serpentant, et sa base, au point le plus élevé de sa direction, est à environ 90 mètres au-dessus du niveau de la rivière. Les murailles sont construites partie en pierres et partie en briques: les pierres, qui sont d'une nature grossière et sans être, pour ainsi dire, taillées, servent aux fondations et aux parties basses; les briques sont d'une espèce molle et peu résistante. Le temps a déjà fortement endommagé cette muraille en plusieurs endroits, et elle paraît ne pas devoir présenter une grande résistance à un ennemi moderne; elle s'élève presque perpendiculairement à des hauteurs qui varient de 8 à 10 et même 12 mètres; son épaisseur est de 8 mètres; c'est du côté du nord que cette muraille est le plus élevée et le plus solidement construite, probablement parce que c'est de ce côté que la ville a le plus à craindre une attaque; à sa partie supérieure elle est crénelée et percée d'embrasures à quelques pieds de distance les unes des autres tout autour de la ville. Les Chinois appellent ces créneaux et ces embrasures *ching-jin*, littéralement, hommes de la ville. Derrière ces ouvrages, il existe un large chemin, sur lequel il y a deux ailes ou plutôt courtes murailles, l'une au coin du côté sud-est, et l'autre au coin du côté sud-ouest de la ville, partant de la muraille principale du corps de la place et allant joindre le fossé. Ces deux murailles sont destinées à couper l'étroit terrain qui règne entre les murailles de la ville et le fossé et à lier ce dernier avec la place; elles sont percées chacune d'une porte semblable à celles de la ville.

Les portes de la ville sont au nombre de seize, dont quatre percées dans la muraille intérieure qui sépare la ville vieille de la nouvelle, et douze dans la grande muraille qui entoure Canton; elles commencent au nord et font le tour en allant à l'ouest, au midi et à l'est. Voici le nom de ces portes:

1° *Ching-pih-mun*. C'est la principale porte du côté du nord. Au devant on a laissé un petit espace demi-circulaire environné d'une muraille semblable à celles de la ville; cet espace est destiné à recevoir à leur entrée les officiers du gouvernement et les porteurs des dépêches publiques quand ils

Digitized by Google

arrivent par terre de Péking : souvent ces officiers se rendent à Canton par eau, et alors ils sont reçus à la porte du midi.

2° *Ching-se-mun*. Cette porte est la seule du côté de l'ouest qui donne entrée dans la vieille ville; elle est très-grande et large pour une porte chinoise, ayant environ 12 pieds de hauteur et 15 de largeur.

3° *Taé-ping-mun*. C'est une petite porte, la seule du côté de l'ouest, qui donne dans la nouvelle ville, et la première que l'on rencontre après avoir tourné autour du coin sud-ouest de la ville; c'est la porte la plus rapprochée des factoreries.

4° *Chuh-lan-mun*. C'est la seule porte du côté de l'ouest qui donne dans la nouvelle ville; elle est semblable à la porte de l'ouest de la ville tartare, mais pas aussi grande.

5° *Yew-lan-mun*. C'est la porte voisine de celle de *chuch-lan* et qui paraît, comme celle-ci, destinée à donner entrée aux marchandises lourdes.

6° *Tsing-hae-mun*. Cette porte semble destinée à faciliter l'entrée de l'eau en ville, comme son nom et sa situation semblent l'indiquer.

7° *Woo-see-mun*. C'est la porte des cinq génies; elle n'a que son nom de remarquable.

8° *Yung-tsing-mun* (porte de l'éternelle pureté). Il n'y a rien aux environs de cette porte qui puisse justifier un nom pareil, mais beaucoup de choses, au contraire, pour le démentir; c'est cette porte qui conduit au champ du sang ou terrain des exécutions impériales.

9° *Seaou-nan-mun* (petite porte du sud), sixième et dernière du côté du sud de la ville.

10° *Yung-gan-mun* (porte de l'éternel repos); elle donne dans la nouvelle ville du côté de l'est et correspond sous tous les rapports avec la porte *tae-ping* de l'ouest.

11° *Ching-ting-mun*. C'est la seule porte du côté de l'est qui donne dans la vieille ville, et elle correspond avec la porte *Ching-se*, vis-à-vis de laquelle elle est placée.

12° *Seaou-pih-mun* (petite porte du nord). Cette porte forme une entrée commode pour l'introduction de l'eau, des provisions et des matériaux de construction dans la partie du nord de la ville.

Comme nous avons actuellement achevé le tour des murailles extérieures de Canton, nous allons prendre et suivre la muraille de l'intérieur, qui sépare la vieille ville de la nouvelle.

13° *Kwei-tih-mun*. En partant de l'ouest, c'est la première porte qui sépare la vieille ville de la nouvelle.

14° *Tae-nan-mun* (grande porte du sud), la seconde.

15° *Wan-ming-mun*, la troisième.

16° *Ting-hae-mun*, quatrième et dernière porte intérieure de la ville, qui sépare la ville vieille de la nouvelle.

Sur ces seize portes, les 1e, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e, 7e et 13e, ainsi que nous les avons classées ci-dessus, dépendent du district de *Nan-hae*, et les huit autres de celui de *Pwan-yu*. Quelques soldats sont stationnés à chacune de ces

Digitized by Google

entrées pour les garder pendant le jour, les clore le soir et les surveiller pendant la nuit; elles sont fermées de bonne heure dans la soirée, et ouvertes au point du jour. A l'exception de circonstances particulières, il n'est permis à personne d'entrer en ville ou d'en sortir nuitamment; mais on se les fait facilement ouvrir au moyen d'une offrande aux gardiens, qui affrontent ainsi le danger d'une punition sévère si leur contravention était découverte.

Des faubourgs de la ville de Canton et des faubourgs flottants sur la rivière.

Les faubourgs de Canton, dont les constructions ne diffèrent en rien de celles de la ville, s'étendent à l'ouest sous la forme d'un isogone à angles égaux, s'ouvrant au nord-ouest, et ayant la rivière au sud, et les murailles de l'ouest de la ville pour ses deux côtés égaux. Au sud, ces faubourgs occupent tout l'espace compris entre la rivière et les murailles; à l'est, ils sont beaucoup moins étendus qu'à l'ouest, et au nord, il n'existe que quelques cabanes, près de la principale porte. Pris ensemble, les faubourgs de Canton ne sont guère moins étendus, ni moins peuplés, que la ville intérieure.

Il existe encore à Canton un autre faubourg sur la rivière: c'est une réunion de plus de 100,000 bateaux de toute espèce, de toute forme et de toute grandeur, qui, alignés par longues files, attachés les uns aux autres par le travers, forment ainsi de longues et nombreuses rues. C'est ce que les étrangers appellent la ville flottante, et ce nom est mérité par l'importance de la population, qui ne peut être moindre de 300,000 âmes, en donnant à chaque bateau une moyenne de trois habitants, ce qui est loin d'être exagéré, puisque sur chacun habite une famille entière, composée du mari, de la femme, des enfants, et souvent des grands parents ascendants. Il n'y a pas au monde spectacle plus curieux et plus pittoresque que celui que présente cette masse innombrable de bateaux de toute espèce réunis sur ce point. On y voit depuis la grande jonque marchande, destinée à la navigation de la haute mer, jusqu'au petit bateau tanka-boat (maisons d'œufs); on y distingue les jonques armées des mandarins, ayant jusqu'à 60 rames, les *bateaux de fleurs* (maisons de prostitution), couverts de dorures et de jolies peintures; les bateaux de fêtes, de passage, les bateaux-cafés, etc.; ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est la vélocité avec laquelle ces bateaux, qui vont et viennent au milieu des rues de cette ville flottante, se croisent en tous sens, sans jamais se heurter. Le mouvement incessant, la diversité des costumes de ces peuples nautiques, forment le coup d'œil le plus pittoresque.

Des rues de Canton.

Les rues de Canton sont très-nombreuses, et les catalogues chinois les portent à plus de 600, parmi lesquelles nous remarquerons les rues du *Dragon*, du *Dragon volant*, du *Dragon martial;* la rue *des Fleurs*, des *Fleurs*

Digitized by Google

d'or, la rue de *l'Or*, et beaucoup d'autres avec des noms à peu près semblables. Il y a plusieurs longues rues, mais le plus grand nombre sont courtes et serpentantes : elles varient en largeur de 2 à 15 pieds, mais leur largeur moyenne est de 6 à 8 pieds. Ces rues sont partout pavées avec de larges dalles de granit. La foule bigarrée qui les encombre constamment est déjà extraordinaire, mais aux heures du travail, il serait impossible de décrire le spectacle qu'offrent les robustes *coolis* (portefaix) à moitié nus, portant, en courant et en vociférant, toute espèce de marchandises; les agiles porteurs de palanquins, les innombrables petits marchands à éventaires, les marchands de soupes, les restaurateurs et autres colporteurs, les artisans en plein vent, les barbiers, etc., ayant chacun leurs cris et leurs instruments pour s'annoncer. Nos charrettes, charretiers, et voitures de toute espèce, dans une des rues les plus populeuses de Paris, sont bien loin de produire un bruit approchant de celui produit par cette cohue chinoise; joignez-y les cris des nombreux mendiants et gueux qui infestent les rues de Canton, et s'y roulent plus hideux les uns que les autres aux pieds des passants, et vous aurez sous les yeux un tableau des plus étranges. Le voyageur européen qui débarque à Canton, et se trouve inopinément dans une rue étroite, au milieu de ce tourbillon vivant, reste d'abord étourdi par le vacarme et le mouvement qui se font autour de lui. Pour éviter d'être bousculé et heurté par les portefaix, il faut avoir constamment les yeux devant soi ; mais pour éviter les tentatives des nombreux filous de Canton, qui sont les plus adroits du monde, il faudrait, ce qui est impossible, avoir les yeux partout autour de soi, et éloigner constamment les importuns qui vous serrent de trop près ; sans cette précaution incessante, on est exposé à rentrer avec des poches vides ou même absentes. Le plus prudent est de suivre les murailles d'aussi près que possible.

Un grand nombre de voyageurs et une quantité considérable de marchandises entrent dans la ville par eau, au moyen de canaux et de fossés. Il y a plusieurs canaux : un des plus grands s'étend parallèlement à la muraille de l'est de la ville, et un autre suit celle de l'ouest ; entre ces deux canaux il en passe un troisième, qui communique avec eux, et s'étend tout le long et auprès de la muraille du côté du nord de la nouvelle ville; de manière que les bateaux peuvent entrer à l'ouest de la ville, la traverser tout entière, et ressortir du côté de l'est, et *vice versa*. Dans les faubourgs de l'est, de l'ouest et du sud, il y a d'autres canaux, qui sont plus considérables, et auxquels un grand nombre de petits aboutissent; les Chinois appellent ceux-ci *les veines de la cité*. Il y a aussi plusieurs réservoirs, mais de peu d'étendue. L'eau employée par les habitants pour des usages usuels est en grande partie prise dans ces canaux et dans la rivière. Les puits sont nombreux aussi à Canton, et l'eau de pluie y est utilisée; pour le thé, etc., on emploie l'eau claire et limpide des magnifiques sources situées dans le nord de la ville, en dedans et en dehors des murailles.

Il y a plusieurs ponts, jetés par-dessus les canaux, dont quelques-uns sont construits en pierre.

Digitized by Google

Horreur des Chinois pour les innovations.

Les besoins progressifs de la vie morale et matérielle, la nécessité, ont toujours guidé les nations vers les améliorations sociales. Pressés par les suggestions de la nécessité, les anciens Égyptiens et les Grecs marchèrent promptement de progrès en progrès. Les peuples de l'Occident, tirant avantage des lumières de ces anciens, s'élancèrent aussi dans la voie ascendante de la civilisation, et volant aujourd'hui d'innovations en innovations, ils vont répandre sur toute la grande famille de l'humanité les bienfaits et les fruits de leurs améliorations et de leurs découvertes.

Presque seule au milieu des nations, la Chine n'a pas suivi cette voie, et on voit encore aujourd'hui les Chinois, vivre au milieu de la vieille et caduque civilisation que leurs arrière-ascendants fondèrent dans le premier âge du monde. Chez ce peuple, la nécessité porta ses encourageantes leçons; mais elle ne put entraîner leurs efforts beaucoup au delà de ce qui constitue les strictes besoins de la vie.

Les Chinois eurent toujours horreur des innovations. Ce sentiment porte encore aujourd'hui ce peuple à repousser les bienfaits des découvertes de la civilisation européenne. On attribue à leur respect pour leurs ancêtres le maintien de tout ce qui existe, mais cela n'est guère admissible, car les Chinois n'ont que peu d'égards pour leurs morts, et ne prennent pas le moindre soin des sépultures antiques. Sous le point de vue de leur civilisation, la guerre avec les Anglais a été un immense bienfait; et d'aujourd'hui seulement ils commencent franchement à chercher le progrès, car leur haine même contre la nation qui les a vaincus les force à devenir novateurs, en cherchant les moyens de se mettre en état de repousser une nouvelle attaque; et, maintenant, ils ne s'arrêteront pas; le premier essor donné, ils marcheront désormais, même malgré eux.

En Chine, presque tout est à rebours de nous; on remarque ces contradictions jusque dans les choses les plus futiles. Ainsi, la gauche, au lieu de la droite, est la place d'honneur; le blanc, au lieu du noir, est le signe de deuil; leur boussole, qu'ils appellent *che-nan-chay* (un charriot marchant vers le sud), est différente de la nôtre, et le sud y passe avant le nord, ainsi que *yue-nan-pih*, *yue-se-tung* (sud et nord, ouest et est), et pour nord-ouest, etc., ils diront ouest-nord, ouest-sud. Sans chercher à expliquer ces contrariétés, je les signale, parce qu'il est utile de les connaître si l'on veut suivre le peuple chinois dans ses travaux, dans ses usages, et dans ses habitudes sociales.

De l'architecture des Chinois, constructions de la ville de Canton.

Il est d'opinion générale que les premiers ancêtres des Chinois vivaient sous la tente; il leur fallait de telles habitations pendant leurs émigrations de l'est; mais lorsqu'ils devinrent plus sédentaires, le besoin de se faire un meilleur abri contre le chaud, le froid et les orages, les obligea à se bâtir des maisons et des pagodes. Cependant, n'ayant aucunes notions premières

Digitized by Google

d'architecture, ils durent prendre pour modèles leurs propres tentes; on peut du moins établir cette présomption, car leurs maisons et édifices actuels, par la légèreté de leur construction, leurs varandas, avec leurs légères colonnettes, leurs toits concaves au milieu, tout, dans leurs constructions, rappelle encore la tente, leur premier modèle. Il ne faut pas s'attendre à rencontrer en Chine rien de semblable aux grands et nobles monuments des Grecs, des Romains et des Goths. A l'exception des pagodes et de quelques édifices publics, les Chinois construisent peu de grands palais et maisons. Barrow, après avoir visité les palais impériaux de Péking et traversé l'empire dans toute sa longueur, affirme que toutes les constructions des Chinois n'ont aucune élégance, sont sans proportions et sans commodités, manquant d'apparence, et d'un travail malhabile. Ce jugement est peut-être sévère et exclusif, et nous dirons, avec lord Macartney, que les constructions chinoises, bien que totalement inconciliables avec nos principes d'architecture, accusent cependant des règles conséquentes entre elles, et ne manquent souvent pas d'apparence, bien que l'œil ne découvre dans leur ensemble aucune beauté particulière; il en est des édifices chinois, si nous pouvons nous servir de cette comparaison, comme d'un visage qui plaît, sans qu'on puisse y découvrir un seul beau trait.

Dans les constructions de Canton on trouve, sans aucun doute, une aussi grande variété de structures, de styles, et d'aussi beaux spécimens du goût et des arts chinois que dans tout le reste de l'empire. Une grande partie de la ville et des faubourgs est construite sur des terrains bas et sablonneux, et demande, pour cette cause, des fondations très-solides. Le long de la rivière, beaucoup de maisons sont élevées sur des pilotis de bois; celles-là sont presque toutes construites en bois, un grand nombre ont peu ou point de fondations; ces maisons sont très-exposées pendant les crues du fleuve, et il arrive souvent que beaucoup s'écroulent lorsque leur base est inondée.

Des matériaux de construction à Canton; mode des Chinois pour couvrir leurs toits.

Les briques entrent pour les trois cinquièmes au moins dans la construction des maisons de la ville et des faubourgs de Canton; les pierres et les bois servent, en général, les premières pour les encadrements des portes, et les seconds, pour les solives et poutres des ouvrages en charpente. La plus grande partie des maisons chinoises, ainsi qu'une partie des habitations des Tartares de la vieille ville, sont construites en terre. Beaucoup de planchers des maisons, et même des temples, ne sont composés que de terre durcie; d'autres sont dallés en marbre ou en granit; d'autres, enfin, en tuiles. On se sert aussi des tuiles pour couvrir les toits. Les couvertures des maisons chinoises se recommandent par leur solidité et la beauté du travail. Les tuiles, longues d'environ 9 à 10 pouces, et larges de 3 et de 5 environ, sont les unes, celles de 3 pouces de large, convexes, et les autres, en partant du sommet du toit jusqu'à l'entablement, par rangées convexes, puis concaves, et de nouveau convexes, etc.; puis ces rangées de tuiles

Digitized by Google

sont liées ensemble avec du plâtre, et forment ainsi des toits tout composés de faîtières et de rigoles, sur lesquels l'eau ne peut séjourner; les vents, si effrayants en Chine pendant les changements de mousson, n'y ont aucune prise. Rien n'est plus solide, plus propre, et plus régulier que ces couvertures; il serait à désirer qu'elles fussent imitées par nos couvreurs, surtout à Paris, où les accidents des tuiles arrachées par le vent sont si fréquents.

Très-peu de fer est employé dans les bâtisses en Chine.

Tous les matériaux de construction sont abondants et à bon marché à Canton. Les bois, qui sont en majeure partie une espèce de sapin, viennent en flottant des hauts de la rivière, par de grands trains. Les briques sont apportées en bateaux; leur prix varie de 3 à 8 dollars (18 à 48 fr.) le mille; elles sont d'une couleur bleu de plomb ou brun clair, il y en a peu de rouges. On trouve d'excellentes pierres de construction dans les montagnes du nord de la province et dans les îles du sud de la ville. Ce sont principalement des pierres de granit et de sable, de plusieurs espèces.

Les croisées des maisons sont petites et rarement vitrées en verre, mais presque toujours en coquilles d'huîtres blanches et plates, d'une nacre mince et diaphane, polies à cet effet, ou bien encore de feuilles de mica (exfoliation du quartz), ou toute autre matière transparente.

Des diverses classes des maisons de Canton.

En traversant les rues de Canton on est, en général, frappé de la diversité des maisons. L'apparence extérieure n'est en rien l'indice de la position du propriétaire, car souvent le riche Chinois n'habite pas une maison plus belle que celui de la classe peu aisée, et on ne peut vraiment reconnaître, par les maisons, d'autre classe que celle qui est tout à fait misérable, et qui habite le long des canaux, à l'extrémité des faubourgs, et dans la partie du nord de la vieille ville. L'habitation des pauvres se compose de cabanes construites en boue et bambous; elles sont basses, étroites, obscures, et sans divisions intérieures; là habitent des familles de 6, 8, 10 membres, et quelquefois du double. On est étonné que des êtres humains puissent vivre ainsi renfermés, jouir d'une bonne santé, et la conserver jusqu'à un âge parfois très-avancé.

Dans des habitations un peu plus grandes et plus propres que celles de ces malheureux, réside environ un tiers de la population de Canton. Celles-ci sont situées près du bord des rues, n'ont qu'une seule entrée, fermée par une sorte d'écran grossier en bambou, suspendu au-dessus de la porte. Dans l'intérieur de ces maisons il n'existe pas de pièces superflues; elles se divisent, en général, en deux ou trois pièces, dont une ou deux sont destinées à la famille, et l'autre aux besoins du ménage. Les maisons chinoises s'ouvrent en général du côté du sud; mais dans ces pauvres habitations, vu leur position, cet usage est souvent forcément négligé. Les maisons de cette dernière espèce sont louées 4 ou 5 dollars (24 ou 30 fr.) par mois.

Une autre classe d'habitation est celle des Chinois qui jouissent d'une

Digitized by Google

certaine aisance, et conséquemment moins nombreux que les précédents. Ces maisons et le terrain sur lequel elles sont construites sont environnés de murs de 10 à 12 pieds de hauteur, s'élèvant sur le bord de la rue, et cachant entièrement la construction aux yeux des passants. Les rues où elles sont bâties sont d'un aspect fort triste: mais si on est autorisé à entrer dans une de ces habitations, le coup d'œil change et devient plus agréable. Après avoir dépassé la première enceinte, à travers une grande et large porte, on entre dans une belle cour bien aérée, d'où un domestique vous conduit à la salle de réception du maître; c'est en général une petite pièce, meublée de chaises, canapés, et entre ces meubles de petites tables à thé d'un pied carré, etc.; les murs de cette pièce sont ornés d'ouvrages en bois sculptés, de jolis écrans en bambou, à travers desquels l'air peut circuler, et de cadres renfermant des sentences de morale des philosophes chinois, ou de mauvais paysages, ou des fleurs et des oiseaux élégants; quelques lampes et lanternes chinoises complètent l'ameublement. L'hôte vous reçoit dans cette pièce, et vous présente souvent les plus jeunes membres de sa famille. Ces maisons ont souvent une école et un jardin.

Les maisons de quelques-uns des plus riches Chinois de Canton ne sont en rien, excepté peut-être dans l'espace qu'elles occupent, inférieures aux palais de l'empereur. Les maisons d'habitation de quelques-uns des anciens marchands hongs ou hanistes sont de bons spécimens de ces sortes de constructions.

L'habitation de Conséqua, qui tombe actuellement en ruine, fut autrefois superbe; celles de Penset-Chin et de l'aîné des marchands hanistes sont aussi sur le pied d'une grande magnificence. Celle de Penset-Chin est une magnifique villa, située au bord de la rivière, à peu de distance des factoreries; elle se compose d'une longue suite d'appartements, richement decorés, mi-partie à la chinoise et mi-partie à l'européenne. Les maisons des principaux fonctionnaires du gouvernement ne méritent pas d'être mentionnées : elles ne diffèrent des maisons ordinaires qu'en ce qu'elles sont beaucoup plus spacieuses.

Très-peu de maisons ou de temples de Canton ont plus d'un étage; les salles ont en général toute la hauteur du bâtiment, et les plafonds laissent même ressortir les poutres des toits. Souvent il y a des terrasses au-dessus des toits, avec des balustrades à hauteur d'appui. Ces terrasses offrent une retraite agréable pour prendre le frais pendant les soirées d'été; on y jouit des plus admirables points de vue. De celle de la maison du mandarin Penset-Chin, on découvre le panorama d'une grande partie de la ville de Canton, et surtout de la rivière et de la ville flottante; quand le soir les maisons et les bateaux sont éclairés, il est impossible de voir rien de plus animé ni de plus beau.

Des temples et établissements religieux de Canton.

Les temples ou établissements religieux de la ville de Canton sont:

1° *Kwang-heaou-sze*, qui signifie temple de la gloire et du devoir

Digitized by Google

filial. Les temples sont baptisés par les boudhistes, prêtres chinois. *Sze* est le mot le plus ordinaire pour désigner un temple, et *kwang-heaou* désigne le nom propre. Il est très-difficile, et souvent impossible, de traduire les noms des vieilles pagodes; nous les donnerons donc simplement suivant leur orthographe dans les manuscrits chinois.

Le temple *Kwang-heaou* est un des plus grands et des plus riches de Canton. Il est situé dans la vieille ville, à l'angle du côté nord-est. Il y a 38 acres de terre qui en dépendent, et qui sont loués pour l'entretien des prêtres de cet édifice religieux, au nombre de 200. Ce temple fut construit l'année 250 de l'ère chrétienne, et reçut depuis lors de nombreuses réparations et une grande quantité d'idoles.

2° *Tsing-hwuy-sze.* Ce temple est situé près de celui de *Kwang-heaou*, et bien que moins étendu, il lui est en tout semblable. Il y a en général une grande ressemblance entre les divers monuments religieux. Le temple *Tsing-hwuy-sze* fut construit sous la dynastie des *Leang :* il est remarquable par une haute tour qui s'élève dans son enceinte.

3° *Hwae-shing.* Ce temple fut construit par des *Fan-jin* (étrangers), sous le règne de la dynastie des *Tang.* On y remarque un dôme, surmonté d'une aiguille s'élevant à 140 pieds de hauteur. Ce temple fut reconstruit en 1468 de l'ère chrétienne, sous le règne de la dynastie des *Ming. Ah-too-lah* (*Abdallah*), officier civil, résida dans ce temple avec dix-sept familles, qui étaient probablement toutes mahométanes. Ces familles s'élèvent aujourd'hui à environ 3,000 individus, et les Chinois les distinguent d'eux-mêmes comme des gens n'ayant pas d'idoles et ne mangeant pas de porc.

4° *Hae-choo-dtze-tsze*, 5° *Paoc-to*, 6° *Keae-yuen*, 7° *Seuhen-kwei-fung*, 8° *Se-hwa*, et 9° *Tae-tung-koo.* Tous ces noms baroques sont exactement ceux des six temples qu'ils désignent. Ces édifices n'ont de remarquable que le grand nombre d'idoles qui les encombre. Leurs cours et parties extérieures sont le repaire des mendiants et des vagabonds, qui y passent leur temps à jouer; les parties intérieures donnent refuge à un grand nombre de misérables qui, ignorants et paresseux, se sont, pour vivre aux dépens d'autrui, faits boudhistes.

10° *Chang-show-gan.* Le mot *gan* s'applique presque toujours aux couvents de femmes, dont plusieurs existent à Canton, mais il n'y en a aucune dans ce temple. Le nombre des prêtres qui le desservent est d'environ cent, qui touchent pour leur entretien un revenu de plus de 7,000 taëls (56,000 fr.), provenant du fermage des terrains qui ont été donnés au temple. Les terrains occupés par les constructions de cet édifice sont d'une superficie de 3 à 4 acres. Quelques-unes de ses salles sont belles et spacieuses; une d'elles, qui vient d'être bâtie par un des membres de la famille du marchand haniste *Howqua*, est très-richement décorée.

Dans la plus grande de ces salles il y a une très-belle statue du dieu *Boudha*, placé dans l'attitude du dieu de la paresse; grosse masse bien nourrie, qui fait honneur au personnage déifié qu'elle représente. Immédiatement au-dessus, dans une autre pièce, se trouve le dieu de la clé-

Digitized by Google

mence. Ce personnage n'a de surhumain que sa taille, qui est de 12 à 13 pieds.

Le temple de *Chang-show-gan* est situé en dehors des murailles de la ville, à environ trois quarts de mille au nord des factoreries. Il est fréquemment visité par les Européens. De l'étage supérieur d'un de ses bâtiments, on découvre le panorama d'une partie des faubourgs de l'ouest.

11° *Che-yuen*, 12° *Chung-fuh*, et 13° *Hwa-lin-sze*. Ce dernier temple, dont le nom signifie la Forêt fleurie, est situé à environ 100 toises nord-ouest des factoreries étrangères. Il fut fondé vers l'année 503 de l'ère chrétienne par *Ta-mo*, professeur de l'école contemplative, venu de l'Inde, et fut reconstruit en la onzième année du *shun-che* (1755), et ses jardins embellis de plantations d'arbres. Il renferme environ 200 habitants.

14° *Se-chun-sin-gan* (le nouveau temple indien), 15° *Ta-fuh*, 16° *Wan-shen*, 17° *Fuh-hwny*, 18° *Ching-tsew*, 19° *Poo-keen*, 20° *Pih-yun*, 21° *Tung-shan*, 22° *Hoo-kwo*, 23° *Hae-kwang*, 24° *Leen-tsenen*, 25° *Yue-ke*, et 26° *Hae-chwang-sze*. Ce dernier temple est le très-célèbre *Honan*, ou bien le grand temple d'*Honan*. Ce fut primitivement un jardin, mais il y a plusieurs siècles un prêtre, appelé *Che-Yue*, y bâtit un édifice qu'il appela le Temple des dix mille automnes, et le dédia à *Boudha*. Ce temple demeura peu connu jusqu'à environ 1600 de l'ère chrétienne; mais à cette époque, un autre prêtre, célèbre par sa dévotion, aidé de son disciple, *Ah-tsze*, l'éleva, au milieu d'une foule de circonstances extraordinaires, à son état de splendeur actuel.

Description du temple d'Honan.

Les bâtiments de cet édifice sont nombreux et occupent un terrain d'environ 7 à 8 acres; le tout est environné d'une haute muraille. En traversant la rivière, un peu au-dessous et à l'est des factoreries, dès qu'on a mis pied à terre, on passe sous la première porte, on traverse une longue cour, et on arrive à une seconde porte, appelée la porte de la Colline, au-dessus de laquelle est écrit, en gros caractères, *Hae-chwang*, nom du temple. Près de cette porte on voit les statues colossales de deux guerriers déifiés, placées l'une à droite et l'autre à gauche, comme pour garder jour et nuit l'entrée des cours intérieures. En avançant, on traverse une autre cour et l'on entre dans le Palais de quatre grands Rois célestes : là sont en effet les figures de quatre anciens héros. En avançant toujours, une belle avenue conduit au grand et puissant palais. Ici, curieux profanes, prosternez-vous! vous êtes en la présence *des trois précieux Boudha!* trois immenses statues représentant le Boudha passé, le Boudha présent, et le Boudha futur. La salle dans laquelle ces statues sont placées peut avoir environ 100 pieds en carré; elle contient un grand nombre d'autels et d'autres statues, et toutes ces figures sont en bois sculpté et peint; elles sont bizarrement vêtues des plus riches étoffes de brocard d'or, d'argent et de soie aux couleurs éclatantes; par le dessin et la main-d'œuvre, ces statues sont la preuve incontestable de la complète stagnation des arts en Chine. C'est dans cette salle que les prêtres

Digitized by Google

célèbrent leurs vêpres tous les jours, vers les cinq heures de l'après-midi. Plus loin, en avançant toujours, on trouve d'autres salles dans autant de pavillons détachés, qui sont toutes pleines d'idoles. On y aperçoit entre autres la statue du dieu de la clémence.

A droite, en entrant dans le temple, il y a une longue suite de petits bâtiments, joints les uns aux autres. Une partie sert à une imprimerie, une autre contient de petites cellules pour les prêtres, et le reste est destiné à recevoir les poules, les canards et les porcs que les fidèles apportent en offrande au temple, et dont les prêtres font leur nourriture. A gauche il y a des constructions semblables, un pavillon renfermant la statue de *Kwan-foo-tsze*, demi-dieu guerrier; une salle pour la réception des visiteurs, une trésorerie, un pavillon pour le *Te-tséang-wang*, dieu des ombres; le logement du prêtre en chef, une salle à manger et les cuisines. Derrière ces bâtiments il y a un vaste jardin, à l'extrémité duquel est un mausolée où on dépose, une fois par an, les cendres des prêtres morts pendant l'année, et dont le corps a été brûlé. Il y a, à côté du mausolée, une fournaise qui sert à cet usage, et une petite cellule où sont déposées les jarres pour recevoir leurs cendres, en attendant l'ouverture annuelle du mausolée. Il y a encore là des tombes pour enterrer ceux qui laissent de l'argent pour leurs funérailles.

Chronique du célèbre temple Hae-chwang-sze, ou plutôt temple d'Honan, du nom de l'île sur laquelle il est construit.

Voici ce que la chronique rapporte du temple d'Honan.

Sous le règne de *Kang-he*, vers l'an 1700, la province de Canton n'était pas entièrement soumise, et un gendre de l'empereur y fut envoyé pour la réduire tout à fait. Ce prince en eut bientôt achevé la conquête, et, en récompense, il reçut de l'empereur le titre de *Ping-nan-wang* (roi du midi subjugué); il alla prendre son quartier général dans le temple d'Honan. Il y avait alors sur l'île 13 villages dont il avait ordre de faire exterminer les habitants, pour les punir d'avoir résisté aux armes impériales. On raconte à ce sujet la légende suivante. Au moment où le roi *Ping-nan-wang*, qui était d'un naturel cruel et sanguinaire, allait mettre à exécution cet ordre barbare, il aperçut le prêtre *Ah-tsze*. Le voyant très-gras, il pensa, non sans quelque raison, que ce n'était pas avec le régime des légumes, auquel il s'était voué, que ce serviteur divin avait pu acquérir un tel embonpoint. Il lui reprocha donc d'être un hypocrite, de n'avoir que de faux semblants de dévotion, et il le condamna à mort, tira son sabre, et voulut l'exécuter lui-même; mais, au moment de le frapper, son bras resta suspendu en l'air, se roidit, et il en perdit l'usage. Saisi d'épouvante, il suspendit l'exécution. Pendant la nuit suivante une divinité lui apparut, et l'avertit que *Ah-tsze* était un saint, et qu'il ne pouvait le tuer injustement. Le matin suivant le roi alla trouver *Ah-tsze*, se confessa de ses crimes, et l'usage de son bras lui fut à l'instant rendu; alors il se soumit au prêtre, le prit pour tuteur et pour guide; matin et soir il allait même le servir comme un simple domestique.

Digitized by Google

Les habitants des villages condamnés à être exterminés ayant entendu parler de ce miracle, allèrent trouver le prêtre, et le supplièrent d'intercéder pour eux auprès du roi; il le fit, et le roi répondit qu'il avait reçu un ordre impérial d'exterminer les rebelles, mais, puisque son maître l'assurait qu'ils étaient repentants et soumis, il allait faire un rapport à l'empereur et demander leur grâce. Le roi remplit sa promesse, et les villages furent sauvés. Leur gratitude pour le prêtre ne connut plus de bornes, et des dons de terrains, d'argent et d'encens lui arrivèrent de toutes parts. Le roi engagea aussi ses officiers à faire des donations au temple, qui devint célèbre à dater de ce jour.

Le temple d'Honan, à cette époque, n'avait pas encore de salle des rois célestes, et, près de la porte de sortie, il y avait un étang, appartenant à un homme fort riche, qui refusait de le vendre pour y construire ce pavillon, malgré toutes les offres de *Ah-tsze*. Le roi, en conversant avec lui, dit que le temple n'était pas complet, puisqu'il n'avait pas de salle des rois célestes; le prêtre lui répondit : « Un roi terrestre, plaise votre honneur, « est la personne la plus à même d'élever une salle aux rois célestes. » Le roi comprit l'allusion, et faisant saisir l'étang, il ordonna au propriétaire récalcitrant que le pavillon y fût bâti dans les quinze jours, mais, par l'intercession du prêtre, il accorda un mois, et en travaillant jour et nuit, les ouvriers élevèrent ce pavillon dans cet intervalle.

Telle est l'histoire du temple d'Honan, le plus grand, le plus beau et le plus richement doté de Canton. Le nom d'Honan lui vient de l'île de ce nom, située au sud de la rivière, ainsi que le désigne son nom traduit littéralement.

Le village qui s'étend, sur un long espace, au bord du *Choo-keang* (rivière des Perles), en face de la ville, peut être en quelque sorte considéré comme faisant partie des faubourgs du sud. Les maisons de campagne que possèdent les principaux marchands de Canton, derrière le village d'Honan, et le concours d'étrangers qu'y amène le temple, font de cet endroit un des plus célèbres de Canton.

Le temple d'Honan est desservi par environ 175 prêtres, qui sont entretenus par les revenus attachés à l'établissement; un très-petit nombre d'entre eux ont reçu quelque instruction; leur apparence est en général grossière et cynique; leur costume journalier est d'une couleur grise, et à peu de chose près le même que celui des misérables habitants de Bicêtre. Les prêtres chinois ne portent pas de queue et ont les cheveux coupés ras, ce qui ajoute encore à cette ressemblance; cela, joint à leurs figures abjectes et à leur extrême malpropreté, rend l'illusion presque frappante. En voyant le boudhiste chinois d'Honan, il nous semble voir un condamné de Bicêtre.

De 27° à 75°, nous passons, pour abréger, la nomenclature de ces 49 temples. Quelques-uns d'entre eux sont cependant assez considérables, mais aucun n'est remarquable et il faudrait des volumes pour répéter ce qu'en content les prêtres chinois qui sont les chroniqueurs le plus prolixes du monde.

Digitized by Google

76° *Yuen-meaou-kwan*, 77° *Woo-seen-kwan*, et 78 *Péih-ken-kwan*. Ces trois temples appartiennent aux prêtres de la secte de *Taon*, dont l'histoire est remplie des momeries les plus bizarres et les plus sauvages. Le premier de ces trois temples fut reconstruit en 1667, ère chrétienne, pendant la cinquième année du règne de *Kang-he*, et richement doté par les officiers du gouvernement provincial. Le *Woo-seen-kwan*, ou temple des cinq génies, tire son origine des cinq immortels dont nous avons donné la chronique au commencement de ce précis; ce temple est spacieux et contient beaucoup de pavillons remplis de figures de dieux et d'immortels.

79° *Fow-yew*, 80° *San-yuen*, 81° *Fung-chin*, 82° *Nan-hae-shin*, 83° *Lung-wang*, 84° *Kwan-te*, 85° *Fung-shin*, 86° *Teen-how-kung*. Tous ces temples, qui sont considérables, jouissent d'une grande considération et attirent les dévotions d'une partie des habitants de Canton. Le *Teen-how-kung*, ou temple de la reine des cieux, est très-fréquenté par les marins dont cette reine est la protectrice.

87° *Ching-hwang-meaou*. Le supérieur de ce temple paye pour sa place la somme de 4,000 dollars (24,000 fr.), et il recouvre cette somme dans l'espace de trois à quatre ans, par les profits que lui procure la vente des chandelles et bougies, d'encens, etc., que les dévots emploient en offrandes.

De 88° à 124°. La plupart de ces temples sont des temples d'ancêtres.

Il y a en outre de tous ces temples un grand nombre de chapelles à Canton; elles sont consacrées aux dieux des champs, des collines, des rivières, de la pluie, du tonnerre, des nuages et des vents, des grains, des fruits, etc. A tous ces dieux, ainsi qu'à ceux des temples, des offrandes et sacrifices d'œufs, de volailles, de porcs et d'autres animaux, de poissons, de gâteaux, de confitures, de vins, de liqueurs, d'encens, et surtout de pièces d'artifices, sont très-fréquemment faits, tant par les officiers et employés du gouvernement que par les particuliers. Il y a, indépendamment des prêtres attachés aux temples et aux autels, de nombreux serviteurs qui y passent toute leur vie pour le service des idoles. Le jour des anniversaires des dieux et dans d'autres fêtes publiques, des processions où l'on porte les figures des dieux, en grande tenue, sortent des temples et vont parcourir les rues de Canton; ces processions sont précédées par des bandes de musiciens, de prêtres, de jeunes garçons, montés sur des chevaux, de jeunes filles, dans des palanquins ouverts, de vieillards et de jeunes gens portant des lanternes, des encensoirs, drapeaux, banderoles et autres insignes, par des licteurs portant des rotins, et des soldats portant des sabres de bois.

Indépendamment des fêtes religieuses des temples et des autels, chaque rue et chaque corporation de Canton a sa fête religieuse, qu'elle célèbre par des illuminations, des feux d'artifice et des *sing-songs* (théâtres en bambou, sur lesquels on joue des mystères, des comédies, et où l'on fait des tours de gymnastique et de la musique). Les Chinois font beaucoup d'extravagances dans ces sortes de fêtes, où chacun cherche à surpasser ses voisins.

Indépendamment de tous ces temples, autels, dieux, déesses et demi-dieux, tous les autels et les châsses de chaque maison sont remplis de dieux

Digitized by Google

pénates, devant lesquels on brûle quantité de papier doré, de pétards et d'encens à chaque événement de famille.

Des établissements de charité de Canton.

Il y a peu d'institutions de charité à Canton, et le petit nombre de celles qui y existent sont de peu d'étendue et d'une date récente.

1° Le *Yuh-ying-tang* ou hospice des enfants trouvés. Cette institution fut fondée en 1698, ère chrétienne, et fut reconstruite et considérablement augmentée en 1732; elle est située en dehors des murailles à l'est de la ville et peut recevoir deux ou trois cents enfants. Sa dépense annuelle est de 2,522 taëls (20,176 fr.).

2° Le *Yang-tse-yuen*. Cet établissement est un lieu de refuge pour les pauvres, vieux, aveugles ou infirmes, qui n'ont ni parents, ni amis, et sont sans ressources; il est situé en dehors de la ville, près de l'hospice des enfants trouvés, et, comme ce dernier, il est sous le patronage de l'empereur, et reçoit une somme de 5,100 taëls (40,800 fr.) par an. Cette somme et celle de l'hospice précité sont prélevées en tout ou partie sur un droit frappé sur les navires qui apportent le riz à Canton; ce droit s'élève à 620 taëls (4,960 f.) par navire.

3° Le *Ma-fung-yuen* ou hôpital des lépreux. Cet établissement est aussi situé à l'est en dehors des murailles de la ville; il peut contenir environ 340 malades qui sont entretenus au moyen d'une dépense de 3,000 taëls (24,000 f.) par an.

Ces établissements de charité sont sous la direction du gouvernement et administrées par des mains sordides; leur situation est des plus misérables. Les enfants trouvés, lorsqu'ils sont grands, sont souvent vendus, et quelquefois achetés pour les plus mauvais motifs. Telles sont les institutions de bienfaisance du céleste empire!

Un docteur anglais vient d'établir aussi un hôpital à Canton pour le traitement des paralytiques. Espérons que cette œuvre philanthropique réussira au gré des désirs de son charitable créateur.

Il y a plusieurs siècles, il existait à Canton une pharmacie publique dans laquelle on délivrait gratis des médicaments aux malades pauvres; mais cet utile établissement a depuis bien longtemps disparu.

On compte encore, parmi les institutions de charité de Canton, de petits terrains, situés à l'est et au nord de la ville, et dans lesquels en enterre les corps des malheureux. Il est défendu d'enterrer dans Canton même; c'est par cette raison, sans doute, que l'on trouve des champs de repos tout autour de la ville.

Du gouvernement de Canton, et de ses fonctionnaires civils et militaires.

Jetons maintenant un coup d'œil sur le gouvernement de Canton et sur les principaux fonctionnaires de la province, de la ville, et sur leurs attributions.

Digitized by Google

A Canton, comme partout, dans la vaste domination mantchou-chinoise, le pouvoir suprême et exécutif est dans les mains de l'empereur, assis sur *le siége du dragon*, et qui s'intitule le *vice-régent du ciel élevé.*

Dans chaque capitale des provinces de l'empire, il y a une vaste salle (espèce de salle du trône) appelée *Wan-show-kung*, dédiée à l'empereur. Les tentures et tous les meubles sont jaunes, couleur impériale. A Canton, le *Wan-show-kung* est situé à l'angle sud-est de la nouvelle ville; on ne s'en sert annuellement que pour honorer l'empereur et sa famille, trois jours avant et trois jours après le jour anniversaire de la naissance de l'empereur. Les hauts fonctionnaires civils et militaires, ainsi que les principaux habitants, s'assemblent dans cette salle pour l'adorer. On observe, pendant ces cérémonies, le même respect et le même décorum que si le souverain était présent. Aucun siége n'est permis dans cette salle, et chaque personne présente apporte un coussin avec elle, sur lequel elle s'asseoit, les jambes croisées. Telle est la vénération que montrent les Chinois pour leur empereur, même absent.

Voici, d'après leur ordre d'hiérarchie, les principaux fonctionnaires et officiers qui exercent une autorité à Canton.

Du gouverneur général ou vice-roi des deux Kwangs.

1° Le *tsung-tuh* (ou vice-roi). Les titres de ce fonctionnaire sont : *leang-kwang tsung-tuh*, qui signifient gouverneur des provinces de *Kwang-tung* et *Kwang-se*. Il est revêtu de la haute autorité, et, dans beaucoup de circonstances, il agit seul et indépendamment de tous les autres fonctionnaires de sa juridiction. Ordinairement il agit cependant de concert avec les fonctionnaires qui, ainsi que lui, ont été commissionnés et envoyés par l'empereur. Ce vice-roi ne peut faire ni mettre à exécution aucune nouvelle loi sans la sanction de l'empereur; il est requis d'agir suivant les statuts des lois existantes. Dans de certains cas prévus par les lois, il peut, de concert avec le *Foo-yuen* (lieutenant-gouverneur), infliger immédiatement la peine de mort. De nouveaux règlements sont souvent soumis à l'empereur par ces *Tsung-tuh*, et lorsqu'ils ont reçu son approbation, ce qui arrive presque toujours, ils deviennent immédiatement exécutoires. Le vice-roi des deux Kwangs est ordinairement un président honoraire du conseil suprême de la guerre à Péking et membre du cabinet impérial.

Le vice-roi actuel est Ki-ying, oncle de l'empereur régnant, président du conseil suprême de la guerre, membre du cabinet impérial, professeur du prince impérial, et signataire des traités anglais, américain et français.

Les ordres de ce fonctionnaire sont péremptoires, et on n'élude ou ne résiste jamais impunément à son autorité. De son côté, il est sous le poids d'une immense responsabilité, et est responsable envers Sa Majesté Céleste, non-seulement de la bonne administration des deux provinces de son gouvernement, mais encore de tous les événements fâcheux qui peuvent y arriver, dépendants ou même indépendants de la prudence et de la prévoyance humaines. Il répond, pour ainsi dire, de la prospérité du peuple,

Digitized by Google

des bonnes ou mauvaises récoltes. Il doit faire un rapport à l'empereur et au suprême tribunal de toutes les calamités publiques occasionnées par le feu, l'eau, la sécheresse, les tremblements de terre, etc., et cela sous peine d'être démis de son emploi. La moindre faute réelle ou même simplement supposée dans ses actes, l'expose souvent aux plus sévères punitions : témoin le dernier vice-roi, *Le*, qui, par suite de l'insurrection de *Leen-chow*, fut dépouillé de son rang, de tous ses honneurs, enchaîné, mis en prison, condamné, et enfin envoyé dans un exil lointain.

Quand un incendie se déclare dans une des villes du gouvernement du vice-roi, si plus de dix maisons sont brûlées, on le condamne à perdre neuf mois de son traitement; si trente ont été brûlées, il perd l'année entière; enfin, s'il y en a eu trois cents de consumées, il est condamné à être dégradé d'un degré. Les feux qui ont lieu dans les faubourgs ne l'exposent pas aux mêmes peines.

Tous les principaux fonctionnaires de Canton, et aussi quelques-uns des premiers habitants, font de fréquentes visites à Son Excellence, pour affaires ou par cérémonie, dans de certaines circonstances, telles que l'arrivée d'un nouveau gouverneur; dans ce cas, tous les officiers civils et militaires sont obligés de lui envoyer un compte détaillé de leur position personnelle, leurs fonctions et l'état des affaires de leur district.

Il paraît que les gouverneurs des deux Kwangs ne peuvent pas établir des relations intimes avec aucun de leurs administrés, si on en juge d'après le fait suivant :

Un des derniers vice-rois de Canton disait que « si quelqu'un, parmi les «officiers civils ou militaires, supérieurs ou inférieurs, marchands hanistes, «ou toute autre personne, se vantait d'être dans son intimité ou d'avoir sa «confiance, il le ferait à l'instant mettre en jugement, ainsi que les personnes «devant lesquelles un pareil propos aurait été tenu et qui ne lui en auraient «pas immédiatement rendu compte.»

Tous les appels en dernier ressort, dans les deux provinces, se font au vice-roi. Aux portes du palais sont attachées des tablettes qui contiennent des instructions appropriées à toutes les causes qui peuvent amener des plaignants devant lui. Ces instructions sont :

Sur la première tablette, pour ceux qui ont été lésés par des fonctionnaires avares et concussionnaires;

Sur la seconde, pour ceux qui ont été volés;

Sur la troisième, pour ceux qui ont été faussement accusés ou calomniés;

Sur la quatrième, pour ceux qui ont été friponnés par des joueurs ou des escrocs;

Sur la cinquième, pour ceux qui ont été lésés par des méchants de n'importe quelle espèce;

Et la sixième, pour les personnes qui désirent dévoiler des projets secrets ou machinations, etc.

Tous les 3, 8, 13, 18, 23 et 28e jours de chaque mois, il est permis à chacun de prendre en main les tablettes concernant la plainte qui l'amène et de

Digitized by Google

monter dans une salle de réception, où il trouve le vice-roi en personne, auquel il peut expliquer son affaire. On suit rarement ce mode de procédure, et les plaignants préfèrent envoyer tout simplement une pétition au vice-roi; quand tous les moyens restent nuls, on a la ressource d'un dernier appel à Péking.

La maison du gouverneur est située dans la nouvelle ville, près de la porte de *Lew-lan*. Elle est spacieuse, et appartient au gouvernement.

Le traitement annuel payé par le gouvernement au vice-roi s'élève à 15,000 taëls (120,000 fr.), et on croit généralement qu'il touche, pendant la même année, plus de douze fois la même somme. Ce chiffre nous paraît exagéré, depuis surtout qu'un état de choses régulier et légal est venu abolir toutes les exactions qui pesaient sur le commerce, exactions dont le vice-roi recevait en partie le produit.

Le vice-roi actuel, Chinois-Tartare des provinces du nord, est un homme âgé, d'une bonne figure, qui ne manque pas de finesse. Il paraît désirer de voir chacun remplir les devoirs que lui imposent ses fonctions. Il est environné d'un grand nombre de conseillers, secrétaires, employés, domestiques; il a aussi autour de lui un petit nombre de soldats, qui lui forment une espèce de garde du corps, et font en même temps partie des soldats de la police de Canton.

Du foo-yuen ou lieutenant-gouverneur, commandant en second de la province de Canton.

2° Le *foo-yuen* (lieutenant-gouverneur); on appelle encore ce fonctionnaire *seun-foo*. Il est la seconde autorité dans la province de Canton, à laquelle se limite sa juridiction. L'ancien choo, à présent *foo-yuen*, d'après les papiers officiels du gouvernement, s'intitule ainsi: officier assistant au conseil militaire, membre de la cour des examinateurs universels, censeur impérial, juge de paix de Canton, guide des affaires militaires et contrôleur des taxes.

La division du pouvoir est la politique de la famille Mantchou, quand il s'agit surtout de le confier aux mains d'agents choisis parmi le peuple. D'après ce principe, le foo-yuen, bien que second du gouverneur général, n'est pas sous son contrôle; dans de certaines circonstances, le foo-yuen agit indépendamment de son supérieur; lorsque le gouverneur et son second ne peuvent s'accorder, l'affaire est soumise à l'empereur. Le *foo-yuen* a le *wang-ming* (ordre de l'empereur qui signifie droit de vie et de mort), en vertu duquel, lorsqu'il y a urgence, un criminel peut être immédiatement exécuté sans qu'il soit besoin d'en référer au souverain.

La résidence du lieutenant-gouverneur est située dans la vieille ville, dans un palais bâti sous le règne de *Sunche*, par des généraux tartares qui furent envoyés à Canton, pour pacifier le pays en rébellion. Ce fonctionnaire est natif de *Keang-Soo;* sombre, résolu, et souvent même obstiné, il tient peu à l'argent, méprise les présents corrupteurs, est la terreur des bandits, l'ennemi des vagabonds divins (prêtres); respecté par quelques

Digitized by Google

personnes, craint par beaucoup, et haï par tous. Grand, bien fait de sa personne, le foo-yuen a un regard qui prouve l'inflexibilité de son commandement; il remplit aisément et sans peine ses fonctions dans lesquelles il a vieilli. Sorti des rangs du peuple, il doit sa haute position à ses services et à son mérite. Ainsi que le vice-roi, il a autour de lui une petite troupe de soldats, mais il emploie peu d'autres personnes, et son administration est très-simple et très-économique.

3° Le *tseang-keun*. Cet officier, qu'on appelle ordinairement le général tartare, est le commandant des troupes tartares de Canton, et répond de la défense de la ville. Dans beaucoup de circonstances il agit indépendamment du vice-roi et du lieutenant-gouverneur. Tout les soldats sont sous son commandement, à l'exception d'un petit corps stationné sur la rivière. Les soldats sont casernés dans la vieille ville, dans laquelle le général tient aussi sa cour et son quartier général. Ce chef est toujours un Tartare-Mantchou, et souvent même un membre de la famille impériale. Le *tseang-keun* a pour subordonnés les deux *foo-too-tungs*, ou lieutenants-généraux en chefs, et un grand nombre d'officiers inférieurs qui ont rang de majors, capitaines, lieutenants, etc. La maison du général tartare fut bâtie par *Tsing-nan-nang;* elle est un des plus beaux spécimens de l'architecture chinoise.

Du grand hoppo, directeur général des douanes de Canton.

4° Le *hae-kwan-keen-tuh*. Ce fonctionnaire est connu par les étrangers, sous le nom du grand *hoppo* du port de Canton (surintendant ou directeur général des douanes). Quand un consul ou un Européen s'adresse à lui, c'est le titre de grand *hoppo* qu'il doit lui donner. Il est ordinairement membre de la maison impériale, et reçoit sa commission et son traitement régulier de l'empereur lui-même. Sa juridiction, comme surintendant des douanes, se limite au commerce maritime de Canton.

Du chancelier littéraire de Canton, ou examinateur des études.

5° Le *heo-yuen*. C'est l'officier littéraire du plus haut rang de la province de Canton; on l'appelle en général chancelier littéraire de Canton; il exerce la plus grande influence, ayant reçu de l'empereur le titre d'examinateur. C'est le dispensateur des grades littéraires, sans lesquels nul Chinois ne peut parvenir à aucune fonction civile de l'État. Ce fonctionnaire a le contrôle général de toutes les écoles, des colléges et des examens des lettrés de la province. Dans quelques circonstances toutes spéciales, son autorité s'étend sur le militaire.

Du receveur général et trésorier de la province de Canton.

6° Le *poo-ching-sze*. Ce fonctionnaire est le contrôleur ou plutôt le receveur général et trésorier des revenus de la province. Il est sous le contrôle du vice-roi, perçoit tous les revenus et paye tous les fonctionnaires du gouvernement. Les principaux employés sous ses ordres sont un *king-leih*, ou secrétaire, un *chaou-mo*, ou gardien du sceau, et un *koo-ta-sze*, ou caissier-trésorier.

Digitized by Google

Du juge criminel de la province de Canton.

7° Le *gan-cha-sze* ou *an-cha-sze*. Ce fonctionnaire est le juge criminel de la province. Toutes les affaires criminelles de la province sont jugées par lui. En général, il siége et juge seul; mais lorsqu'il s'agit de la peine capitale, il est assisté par les autres chefs de la province. Dans de certaines circonstances, il exerce un pouvoir civil, en concurrence avec le *poo-ching-sze*, ou receveur général. Il a aussi sous son contrôle les postes du gouvernement. Parmi les fonctionnaires sous ses ordres, il y a un *sze-yo*, ou contrôleur général des prisonniers de la province, dont les attributions sont à peu près les mêmes que celles de nos directeurs de prisons.

Du surintendant des sels.

8° Le *yen-yun-sze*, ou surintendant général des sels de la province. Sous ses ordres, sont un *yun-tung*, ou inspecteur, qui surveille le transport des sels d'un lieu à un autre, un secrétaire, un trésorier et plusieurs autres employés subalternes. Le commerce du sel, en Chine, est un monopole dont le montant des droits forme une des principales branches du revenu impérial. Ce commerce est limité entre un petit nombre de marchands qui en ont la licence. Ils sont, en général, fort riches et souvent obligés à fournir de forts subsides en argent au gouvernement provincial.

Il y a quelques mois, lors de mon départ de la Chine, plusieurs riches maisons anglaises et américaines commençaient à faire, avec de grands bénéfices, ouvertement la contrebande des sels : ce sera un coup nuisible porté au trésor chinois et qui pourrait bien ramener le *casus belli*.

De l'inspecteur général des greniers publics d'abondance de Canton.

9° Le *tuh-leang-taou*. Tous les magasins de prévoyance des grains et céréales de la province sont sous la direction de ce fonctionnaire, et tous les surintendants de ces greniers d'abondance sont sous son contrôle et son inspection. Il y a quatorze greniers publics d'abondance à Canton et aux environs, et ils doivent toujours être remplis pour pouvoir subvenir aux besoins du peuple dans les temps de disette.

10° Le *kwang-chow-foo-che-foo*, ou magistrat du département de *kwang-chow* (sorte de préfet). Ce fonctionnaire est placé à la tête de tous les autres, qui exercent des fonctions dans la subdivision de la province qu'il est chargé d'administrer.

11° Le *nan-haé-heen*, *che-heen*. Ce fonctionnaire est subordonné au magistrat (ou préfet du département) de *Kwang-chow*, et il est à *Nan-hae* ce que son supérieur est à *Kwang-chow*, c'est-à-dire premier magistrat ou préfet du *heen*, district, ou subdivision de province. Le département de *Kwang-chow* est divisé en quatorze *heens* ou districts, dont *Nan-hae* et *Pwan-yu*, sur lesquels se trouve situé Canton, sont les plus importants.

12° Le *pwan-yu*, *heen-che-heen*. Ce fonctionnaire est le premier magistrat

Digitized by Google

ou préfet du *heen* ou district de *Pwan-yu*. Ces fonctions sont les mêmes que celles des deux autres préfets de *Kwang-chow* et *Nan-hae*.

Telle est la division des pouvoirs à Canton. Au premier aperçu, avec une aussi grande quantité de fonctionnaires dont les attributions hiérarchiques paraissent souvent s'entremêler, il semble devoir résulter du conflit de ces différentes attributions un état d'anarchie et de désordres. Il n'en est rien cependant, et telles que les innombrables constellations qui se croisent en tous sens dans les cieux, et paraissent, malgré l'admirable régularité de leurs différentes révolutions, devoir se mêler souvent, tous les pouvoirs de Canton marchent, sans jamais se heurter, avec un ensemble et un ordre parfaits.

Deux influences principales, l'une littéraire et l'autre militaire, concourent au même but, la force de l'administration. La religion, qui, dans tous les autres pays, est un agent puissant dans le gouvernement, paraît, en Chine, n'avoir pas une action sensible sur la destinée des peuples.

Il y a, en outre des divers fonctionnaires dont nous venons de parler, deux officiers-généraux, commandant en chef, l'un, les forces de terre de la province, et l'autre, les forces de mer. Ils agissent quelquefois seuls, et parfois de concert avec les autres autorités.

Le gouvernement chinois est monarchique et militaire, et organisé de telle sorte, que les différentes autorités des provinces se tiennent mutuellement en bride, et que chaque chef est responsable de ses subordonnés. Dans tous les actes du pouvoir principal on distingue visiblement sa prudence et le soin constant qu'il met à diviser et à balancer les pouvoirs secondaires. Ces soins se font remarquer même dans les choses qui paraissent les moins importantes.

Ainsi, par exemple, les résidences désignées par le gouvernement aux différentes autorités de Canton sont fixées de telle façon, que l'on voit dans la nouvelle ville le vice-roi demeurer à une portée de fusil seulement du grand hoppo, le plus fidèle sujet, l'esclave de l'empereur. Dans la vieille ville, le lieutenant-gouverneur est placé exactement dans la même position relativement au général tartare, commandant les forces militaires; et dans l'hypothèse d'une révolte, ces deux dernières autorités sont posées de manière à pouvoir agir coercitivement contre les premières et réciproquement.

Le même principe de prudence est observé dans les dispositions prises pour le placement des troupes. La totalité des forces de terre et de mer s'élève à 100,000 hommes dans la province de Canton. Ces troupes sont, dans de certaines limites, sous le contrôle du vice-roi, qui n'a cependant de commandement immédiat que sur un corps de 5,000 hommes; mais ce corps doit être stationné à une distance assez grande et bien déterminée de la ville. Sa garde ordinaire, à Canton, se compose seulement de quelques soldats de la police. Le lieutenant-gouverneur n'a que 2,000 hommes sous ses ordres, tandis que le général tartare en a 5,000 dans la vieille ville, au moyen desquels, dans un cas extrême, il pourrait se rendre maître de Canton. La vé-

Digitized by Google

ritable résidence du vice-roi est à *Shaou-king-foo :* mais par suite des avantages que lui offre Canton, on l'a autorisé à y résider, sans cependant lui permettre d'en faire approcher ses 5,000 hommes, parce que, joints aux 2,000 du lieutenant-gouverneur, ils pourraient tenir en échec le chef tartare.

Ainsi, telle est la pondération entre les diverses autorités supérieures de la province, que le grand hoppo, le serviteur le plus dévoué de l'empereur, se trouve opposé au vice-roi, et que le général tartare qui, par naissance, lui est naturellement antipathique, contre-balance le foo-yuen, seconde autorité, mais d'origine chinoise.

Une autre disposition du gouvernement qui dénote une extrême prévoyance, c'est que nul Chinois ne peut exercer de fonctions publiques dans l'endroit où il est né et à une distance de cet endroit moindre de plusieurs centaines de milles.

La totalité des troupes stationnées dans Canton n'excède pas 5,000 hommes de troupes régulières (celles du général tartare) dans la vieille ville; mais il y a, en outre, les 2,000 hommes du foo-yuen, employés à la police dans la vieille et la nouvelle ville. On compte plusieurs forts aux environs de la ville, qui est elle-même, ainsi que nous l'avons dit, entourée de murailles crénelées; mais tous ces moyens de défense sont dans le plus triste état, et les troupes sont à moitié nues et armées seulement de quelques mauvais fusils à mèches, d'arcs, de petits sabres, de piques et de boucliers. La police municipale de la ville de Canton est active, régulière et exacte. Il y a un grand nombre d'agents, espèces de constables, qui veillent nuit et jour. Presque chaque rue est fermée la nuit aux deux bouts par des portes solides, et près desquelles sont ordinairement des corps de garde. Toutes les nuits une foule de watchmen ou veilleurs parcourent la ville en frappant les heures sur des bambous creux. Beaucoup d'habitants ont aussi l'usage de payer des veilleurs autour de leurs maisons. Pendant les mois de l'hiver, quand le danger est le plus grand, pour le feu et les voleurs, on construit des tours de veille en bambous au-dessus des maisons, de distance en distance, et on découvre ainsi ce qui se passe. Quand on aperçoit un feu ou des voleurs, l'alarme est, en un clin d'œil, répandue dans toute la ville par les veilleurs de nuit. Quand une émeute, un tumulte ou une rixe ont lieu dans les rues, tout est bientôt dissipé par une solide application de fouets ou de bambous. Un grand nombre de coupables évitent la justice, sans aucun doute; cependant la plupart sont jugés et punis, et la quantité des jugements est considérable à Canton, chaque année. La justice y est souvent administrée de la manière la plus sommaire. Aussi n'est-il pas rare de voir un délinquant saisi, jugé, recevoir son châtiment et être rendu à la liberté, le tout dans l'espace d'une heure.

La forme des procès est fort simple; il n'y a là ni jury, ni plaidoiries. Le prévenu s'agenouille devant le magistrat, qui entend les témoins et prononce la sentence, et le coupable est renvoyé en prison ou conduit au lieu de l'exécution. Les acquittements sont assez rares. Si les témoins manquent,

Digitized by Google

on met l'inculpé à la torture, jusqu'à ce qu'il ait fourni une évidence contre lui.

Il y a quatre prisons à Canton, chacune desquelles contient plusieurs centaines de détenus; les Chinois les appellent *te-yo* (enfers), ou littéralement prisons sous la terre.

Les condamnés à la peine capitale sont exécutés en dehors de la porte du sud : plusieurs centaines de criminels périssent chaque année en cet endroit. Lorsque le patient arrive à la place fatale, il s'agenouille, et avec tous les signes de la soumission et de la gratitude, il s'incline devant la cour impériale, et expire aussitôt sous le glaive sanglant de l'exécuteur.

Écoles et colléges de Canton.

C'est dans les écoles et colléges des premiers degrés, qu'on prépare à Canton les élèves pour les examens imposés à ceux qui prétendent aux grades littéraires (1), et surtout qu'on les forme pour le rang et les honneurs auxquels ils parviendront dans l'État; mais presque tous les enfants commencent leurs études dans des écoles particulières, qui fourmillent à Canton, et où ils apprennent seulement ce qui est nécessaire à la vie commune. Les habitants riches prennent un précepteur, qui travaille seul à l'instruction de leurs enfants; d'autres se cotisent entre plusieurs, et font pour les leurs une école où ils payent un professeur. Bien qu'il y ait des professeurs entretenus par le gouvernement dans tous les districts des provinces de l'empire, il n'existe cependant pas d'écoles publiques ou de charité pour les masses; chacun s'arrange pour l'instruction de ses enfants comme il le peut.

Les enfants chinois ne sont pas envoyés à l'école avant sept ou huit ans; ils ne peuvent y entrer pour moins d'une année, et doivent payer pour ce laps de temps; peu importe qu'ils aient ou non suivi les cours.

Le salaire des professeurs varie beaucoup : dans quelques circonstances, l'élève ne paye, au taux le plus bas, que 2 ou 3 dollars (12 ou 18 fr.) pour toute une année, mais généralement 15 ou 20 (90 ou 120 fr.); quand un professeur donne tous ses soins à deux ou trois élèves, il reçoit souvent 100 dollars (600 fr.), et même plus, pour chaque élève.

L'aspect ordinaire d'une école à Canton, malgré toutes ses imperfections, est cependant intéressant à voir. A l'entrée de la salle, il y a une tablette sur laquelle est écrit, en grandes lettres, le nom du sage *Confucius* (le maître et l'exemple pour des myriades d'âges); devant cette tablette, il y a un petit autel sur lequel on brûle constamment de l'encens. Quand l'élève entre le matin, il s'incline d'abord devant l'autel, puis devant son maître. Le premier salut n'est pas seulement un acte de respect, mais bien de culte religieux qu'on exige de lui en faveur de Confucius. Les élèves arrivent à l'école à six heures du matin, et y restent jusqu'à six heures du soir; on leur ac-

(1) Voir sur les *Institutions littéraires en Chine, et leur action sur le gouvernement*, l'article inséré dans le tome IX de la *Revue de l'Orient*, page 246.

Digitized by Google

corde deux ou trois heures pour leurs repas. Quand ils sont en classe, ils étudient à haute voix, tous ensemble, et chaque élève cherchant à crier plus fort que ses voisins, il en résulte un bruit infernal et étourdissant pour des oreilles européennes. Le maître applique le rotin avec une grande libéralité sur le dos des désobéissants et des paresseux. Chaque leçon doit être parfaitement apprise par cœur, et l'enfant qui manque de mémoire en récitant est obligé de recommencer à apprendre à genoux; s'il y a récidive de faute, il étudie de nouveau dans la même position, mais cette fois sur du gravier ou des petits cailloux.

Le *san-tse-king*, ou les fameux *trois caractères classiques*, est le premier livre qu'on met dans les mains d'un écolier. Bien que paraissant spécialement écrit pour l'intelligence de l'enfance, il ne semble pas plus intelligible pour elle que ne le seraient les propositions d'Euclide; mais ce livre n'est pas destiné à être d'abord compris et commenté; lorsque l'élève peut le réciter du commencement à la fin, on lui donne également à apprendre les quatre livres. Jusqu'à ce degré, les élèves étudient sans comprendre, et puis ceux qui ne sont pas destinés à suivre la carrière littéraire apprennent à tracer quelques caractères d'écriture, et terminent ainsi leurs études; ceux qui doivent continuer commencent à apprendre par cœur les commentaires des quatre livres, et passent à d'autres classiques. Dans les écoles communes, l'étude de l'arithmétique, de la géographie et de l'histoire, ne fait pas partie de l'éducation.

Les hautes écoles et colléges sont nombreux à Canton, mais aucun d'eux n'est convenablement dirigé pour l'éducation et l'instruction des élèves.

Il y a quatorze hautes écoles et trente colléges à Canton; la plupart fondés depuis des siècles, mais beaucoup de ces établissements tombent aujourd'hui en ruine et sont tout à fait déserts. Trois des plus grands reçoivent au delà de 200 élèves, et ont comme tous les autres seulement un ou deux professeurs. Quelques vieux livres chinois contiennent de bons préceptes pour l'instruction des enfants, et indiquent de bons exercices gymnastiques pour fortifier leur santé; mais là semblent se borner leurs progrès dans l'art d'enseigner, et les Chinois n'ont aucune idée de tous les nouveaux systèmes d'éducation et d'enseignement mutuel de l'Occident, qui répandent si rapidement l'instruction dans les masses. Il n'y a pas plus de la moitié de la population de Canton qui sache lire; le grand nombre des personnes qui ne le savent pas provient de ce que l'éducation des femmes est entièrement délaissée; l'esprit public et l'usage ont, de temps immémorial, ainsi que le prouvent les classiques, toujours été contre l'instruction des femmes chinoises, et il y a à peine une seule école de filles dans toute la ville. Ainsi, en Chine, la plus belle moitié de l'espèce humaine naît, vit, et meurt à l'état de la brute, à bien peu d'exceptions près. Comment, avec un aussi barbare système, la nation chinoise pourra-t-elle se policer, si elle laisse dans l'abrutissement la femme, ce guide tendre et attentif de l'homme dans l'enfance, et cette compagne dont les sentiments délicats et nobles adoucissent la rudesse de ses mœurs et le policent dans l'âge adulte.

Digitized by Google

On me pardonnera sans doute cette digression sur l'instruction en Chine, parce que cette question était intéressante et si intimement liée à la force du gouvernement chinois, qu'elle m'a semblé devoir être exposée avec quelques détails.

Du commerce de Canton, et de ses relations tant avec les différentes provinces de l'empire qu'à l'extérieur.

La situation géographique de Canton et la politique du gouvernement chinois ont fait de cette ville l'entrepôt d'un immense commerce tant domestique qu'étranger. A l'exception des caravanes russes qui traversent les frontières du nord de l'empire, et des navires portugais et espagnols qui visitent Macao, presque tout le commerce de la Chine avec les nations de l'Occident se centralise à Canton ; on trouve dans cette ville les productions de toutes les parties de l'empire, et on importe à Canton les produits de tout l'Orient et du monde entier.

Relativement au commerce intérieur de Canton avec les provinces de la Chine, qui sont au nombre de dix-huit, nous nous bornerons à donner un aperçu général des envois des principales productions par province, en y joignant, pour montrer l'importance que ce commerce peut atteindre, le chiffre de chaque population, d'après les relevés chinois du recensement fait en 1812, d'après le *Ta-tsing hwuy-teen*.

Nous commencerons par les provinces maritimes, en continuant par celles des frontières du nord, de l'ouest, du sud, et terminerons par les provinces du centre de l'empire, celles de la Chine proprement dite.

Populations des diverses provinces de la Chine, et denrées qu'elles envoient à Canton.

La population de la province de *Kwang-tung* s'élève à 19,000,000 d'âmes, et pourra, sous une meilleure organisation, consommer beaucoup plus de produits étrangers et en fournir davantage d'indigènes.

La province de Kwang-tung envoie à Canton, sa capitale, des soies, du riz, du poisson, du sel, des légumes, et plusieurs sortes de bois; de l'argent, du fer, des perles en petite quantité, de la casse, des noix de bétel et un peu de thé.

Elle reçoit en retour une petite portion de toutes les importations faites à Canton, tant par le commerce étranger que par les autres provinces de l'empire.

La population du *Fuh-Keen* est de 14,000,000 d'habitants; son commerce va augmenter d'importance depuis l'ouverture de son port *Fuh-Chow*, parce que ses produits devaient supporter des frais considérables avant d'arriver à Canton.

La province de Fuh-Keen envoie à Canton des thés noirs, du camphre, du sucre, de l'indigo, des tabacs, du papier, des objets en laque, de l'étoffe du grass-cloth, et une petite quantité de minéraux.

Cette province reçoit en retour des étoffes de laine et de coton de différentes sortes, des vins, des montres, et autres articles.

Digitized by Google

La province de *Che-Keang*, dont la population s'élève à 26,000,000 d'habitants, fait à Canton d'assez fortes demandes des produits d'Europe, mais elle en ferait de bien plus considérables sans les frais énormes de transport.

La province de Che-Keang envoie à Canton ses meilleures soies, du papier, des éventails, des crayons, des dattes, des fleurs artificielles et dorées, des jambons, et du *lung-tsing-cha*, thé précieux et fort cher.

La province de *Keang-nan*, qui est à présent divisée en deux provinces, celle de *Keang-soo* et *Gan-hwuy*, avec une population de 72,000,000 d'habitants, possède les ressources aussi bien que les besoins d'un grand royaume, et pourrait, sans sa distance énorme de Canton et les frais considérables de la route, faire une immense consommation des produits de l'Europe, dont elle reçoit cependant de fortes quantités, en échange desquelles elle envoie à Canton ses soies et ses thés verts.

La province de *Shan-tung*, dont la population est de 28,000,000 d'habitants, envoie à Canton des fruits, des végétaux, des vins, des drogues et des peaux; elle reçoit en échange des draps grossiers et d'autres produits des fabriques d'Europe, mais le transport de ces produits de Canton à Shantung, soit par terre, soit par mer, dans les jonques chinoises, augmente tellement leur prix, que la classe pauvre, qui est la plus nombreuse, ne peut y atteindre.

La province de *Chih-le*, dont la population s'élève à 27,000,000 d'âmes, dépend presque entièrement des autres provinces de l'empire pour les choses de première nécessité de la vie; elle envoie à Canton du ginseng, des raisins, des dattes, des peaux, de la viande de cerf, des vins, des drogues et des tabacs. Cette province reçoit en outre des étoffes de laine et de coton de diverses sortes, des pendules, montres, et autres articles d'Europe.

La province de *Shan-se* a 14,000,000 d'habitants; elle envoie ses peaux, ses vins, ses esprits, etc. Beaucoup de capitalistes se rendent de cette province à Canton, et y font valoir leurs capitaux en prêtant sur nantissement. La province de Shan-se reçoit en retour de ses produits différentes sortes de draps et étoffes, des montres et autres marchandises d'Europe.

La province de *Shen-se*, dont la population s'élève à 10,000,000 d'habitants, envoie à Canton du cuivre, du fer, des pierres précieuses et des drogues; elle reçoit en retour des étoffes de drap de coton, des vins et autres marchandises. Son commerce est considérable.

La province de *Kan-such*, dont la population s'élève à 15,000,000 d'âmes, envoie de l'or, du vif-argent, du musc, des tabacs, etc.; elle ne reçoit en échange que peu de marchandises.

La province de *Sze-chuen*, dont la population s'élève à 21,000,000 d'habitants, envoie de l'or, du fer, du cuivre, de l'étain, du musc, et une grande quantité de drogues. C'est la plus grande province de l'empire, et elle reçoit, en retour de ses produits, des draps et autres étoffes, des horloges, montres, longues-vues, et autres articles des manufactures d'Europe.

Digitized by Google

La province de *Yun-nan*, dont la population est de 5,000,000 d'habitants, envoie du cuivre, de l'étain, des pierres précieuses, du musc, des noix de bétel, des oiseaux, des plumes de paon, et reçoit en échange des étoffes de laine, soie et coton, différents articles d'Europe et des tabacs.

La province de *Kwang-se*, dont la population est de 7,000,000 d'habitants, fournit au marché de Canton de grandes quantités de riz, de casse, du fer, du plomb, des écrans, des bois, et prend en retour beaucoup d'articles d'Europe et des autres provinces de la Chine.

La province de *Kwei-chow*, dont la population est de 5,000,000 d'habitants, envoie de l'or, du vif-argent, du fer, du plomb, des tabacs, des écrans, des drogues, etc.; une quantité de produits européens sont envoyés en retour.

Les deux provinces de *Hoo-nan* et de *Hoo-pik*. Leur population est de 45,000,000 d'habitants. Elles envoient de grandes quantités de rhubarbe, du musc, du miel, des tabacs, des chanvres, une quantité considérable d'oiseaux, etc., et reçoivent en retour des produits d'Europe et des autres parties de la Chine.

La province de *Keang-se*, dont la population est de 23,000,000 d'habitants, envoie des étoffes grossières, du chanvre, des porcelaines et des drogues; elle reçoit en retour des étoffes de laine, de coton, d'autres produits d'Europe, et des livres chinois.

La province de *Ho-man*, dont la population est de 23,000,000 d'habitants, envoie de la rhubarbe, du musc, des amandes, du miel, de l'indigo, etc., et reçoit en retour des draps, étoffes de coton, et quelques autres marchandises.

Cet aperçu est très-approximatif et doit être regardé comme tel. Nous donnerons plus loin le tableau en chiffres exacts de la population de la Chine.

Population de Canton, son industrie et ses manufactures.

Les fabriques et différentes branches de commerce de Canton sont très-nombreuses. La construction et l'emploi des machines y sont entièrement inconnus, et, par suite, on n'y trouve pas de ces grands établissements industriels qui font la gloire et la richesse des villes européennes. Les Chinois ne savent pas encore économiser le temps; aussi la quantité de bras employés est-elle considérable. Environ 17,000 personnes sont annuellement occupées à tisser de la soie à Canton; leurs métiers sont d'une grande simplicité, et leur travail est fort propre. Environ 50,000 ouvriers sont constamment appliqués à fabriquer des étoffes, et lorsque les demandes des marchands s'accroissent, ce nombre augmente considérablement. Il y a 2,500 boutiques, dans chacune desquelles on compte une vingtaine de travailleurs.

Il y a Canton environ 4,200 cordonniers, 7,300 barbiers (ces derniers n'exercent leur état qu'au moyen d'une licence), 2,000 médecins, chirurgiens et pharmaciens. Chacune de ces professions, qui sont divisées en corporations, a ses mœurs, ses lois et ses usages particuliers.

Digitized by Google

La population de Canton est fort difficile à établir par suite de la situation de cette ville, dont une partie se trouve dans le *heen* ou district de *Nan-hae*, et une partie dans celui de *Pwan-yu*.

L'ensemble des professions que nous venons d'énumérer donne un chiffre de 80,000 personnes. Ce chiffre ne présente qu'environ le quart de la totalité des ouvriers industriels de Canton; car nous n'avons pas compris les graveurs, ciseleurs en bois, cuivre, or, argent et pierres précieuses, les bijoutiers, fabricants de laqueries, de porcelaines, de verreries, de lanternes, ferblantiers, etc. Nous pouvons, sans craindre d'exagérer, compter environ 320,000 travailleurs; de plus, tous les documents chinois portant toujours la population ouvrière de cette ville comme n'étant que le quart de sa population générale, le chiffre total s'élèverait donc à 1,280,000 âmes. Il faut encore y ajouter 300,000 habitants vivant dans les 100,000 bateaux de la ville flottante, dont il a déjà été parlé, et on aura un total général de 1,580,000 habitants pour la seconde ville de l'empire, la capitale de la province de *Kwang-tung*.

Nous ne pouvons garantir l'exactitude de ce chiffre; mais il ne nous paraît pas exagéré.

Population de la Chine.

Voici le tableau exact de la population de la Chine, fait d'après les relevés des Chinois, pendant la dix-septième année du règne de *Kea-king* (1812), suivant la nouvelle édition du *Ta-tsing-hwuy-teen*, publiée à Péking, par ordonnance impériale, la huitième année du règne de *Taou-Kwang* (1828).

NOMS des dix-huit provinces.	POPULATION pendant la 17e année du règne de Kea-King.	NOMBRE des milles carrés par chaque province.	MONTANT des acres anglais par chaque province.	POPULATION par mille carré.
Chih-le.	27,990,871	58,949	37,727,360	644
Shan-tung.	28,958,764	65,104	41,666,560	368
Shan-se.	14,004,210	55,268	35,371,520	488
Ho-nan.	23,037,171	65,104	43,666,560	384
Keang-soo.	37,843,501	»	»	»
Gan-hwuy.	34,168,059	92,961	59,495,040	334
Keang-se.	23,046,999	72,171	46,192,640	263
Fuh-keen	14,777,410	53,480	34,227,200	280
Che-keang.	26,256,784	39,150	25,056,000	536
Hoo-pih.	27,370,098	»	»	»
Hoo-nan.	18,652,507	144,770	92,652,800	187
Shen-se.	10,207,256	»	»	»
Kan-suh.	15,193,125	154,006	98,565,120	195
Sze-chuen.	21,435,678	166,800	106,752,000	162
Kwang-tung.	19,174,030	79,456	50,851,840	264
Kwang-se.	7,313,895	78,250	50,080,000	128
Yun-nan	5,561,320	107,969	69,100,160	74
Kwei-chow	5,288,219	64,554	41,314,560	140
				moyenne.
	360,279,897	1,297,999	830,719,360	257

Digitized by Google

Des factoreries étrangères à Canton.

Les factoreries européennes sont de belles et commodes constructions. Le terrain sur lequel elles sont situées est très-borné. Ce terrain est loué comme l'est celui sur lequel les hongs chinois sont construits. Les factoreries s'appellent, à Canton, *Shih-san-hang* (les treize factoreries). A l'exception de deux ou trois petites rues qui les traversent, elles forment un massif solide. Chaque factorerie s'étend dans toute la longueur de ce massif et a son nom propre en chinois, qui, s'il ne se rapporte pas toujours à lui, n'en indique pas moins une signification de richesse.

La première factorerie, en commençant par l'est, est *E-ho-hang* (la factorerie de paix et de justice). Les étrangers l'appellent la factorerie grecque.

La seconde, *Tseih-e-hung* (la factorerie de justice choisie), c'est la factorerie hollandaise.

La troisième, *Paou-ho-hang* (la factorerie qui assure la tranquillité).

La quatrième, qui n'est séparée de la troisième que par une ruelle étroite, est le *Fung-tae-hang* (la grande et influente factorerie).

La cinquième est le *Lung-shun-hang*, c'est la vieille factorerie.

La sixième est le *Suy-hang*, c'est la factorerie suédoise.

La septième est le *Ma-ying-hang*, communément appelée la factorerie impériale.

La huitième est le *Paou-shun-hang* (la précieuse et prospérante factorerie).

La neuvième est le *Kwang-yuen-hang* (la factorerie des grandes fontaines), c'est la factorerie américaine; une large rue, appelée China-street (rue Chinoise), sépare cette factorerie de la dixième.

La dixième est occupée par un marchand hong (haniste).

La onzième est la factorerie française.

La douzième est la factorerie espagnole.

La treizième et dernière est la factorerie danoise, séparée de la douzième par une rue appelée New-China-street (nouvelle rue de la Chine).

Chaque factorerie est divisée en trois, quatre, ou plusieurs maisons, dont les facteurs en occupent ordinairement deux ou trois et quelquefois plus, suivant les circonstances.

Les maisons, bâties en granit et en briques, sont à deux étages; elles ont une bonne apparence, et arborent chacune le pavillon de la nation qu'elles représentent; elles forment, avec les bannières et l'architecture chinoise, un grand contraste et rappellent l'Europe, ce qui réjouit l'œil de l'étranger dans ce lointain pays.

Pour clore la description de Canton, nous indiquerons, par ordre de date, quels sont les premiers Européens qui sont venus en Chine.

Les Portugais, ainsi qu'il a été dit plus haut, paraissent être le premier peuple de l'Occident qui ait abordé la Chine; ils y arrivèrent par le cap de Bonne-Espérance, vers 1516, commandés par Fernao Perez de Andrada et Raphael Perestrella.

Digitized by Google

Les Espagnols vinrent quelques années plus tard; les Français se montrèrent, pour la première fois, à Canton en 1520; les Hollandais, vers 1601; les Anglais, vers 1635; les Suédois, en 1732; les Danois, aussi en 1732, et les Américains, dans l'année 1784.

NOTE DESCRIPTIVE SUR MACAO.

Macao est une petite péninsule à l'extrémité de l'île *Heang-shan*, par 22° 11'.30" de latitude nord et 111° 32' 30" de longitude est de Greenwich.

Longtemps avant (1557) que les Portugais fussent autorisés à l'habiter, la stérile péninsule de Macao fut célèbre parmi les Chinois, à cause d'un temple renommé (la pagode des rochers), appelé *Ama-goa*, situé près du fort de la Barre, et dont l'idole s'appelle *Ama*. En 1583, les Portugais donnèrent à Macao le nom de « Porto dé nomé de Dios » (port du nom de Dieu), et à présent ils l'appellent « Citade de sante nomé de Dios de Macao » (ville du saint nom de Dieu de Macao). Cette colonie s'administre au moyen d'un sénat dont les membres sont électifs; il se compose de deux juges, trois sénateurs et un procureur. Il s'intitule le loyal sénat, et est ordinairement présidé par le doyen des sénateurs.

Macao est dépendant de *Keang-shan-keen*, ville de troisième classe de la province de *Kwang-tung*. L'extrémité de la péninsule, occupée par les Portugais, est entièrement séparée de la grande île *Heang-shan* par une muraille qui commence du côté de la mer et va rejoindre la baie intérieure. Au milieu de cette muraille, il y a une porte avec un corps de garde et quelques soldats chinois, on l'appelle la Barrière chinoise; elle sert de limite aux Portugais et aux Européens, qui ne peuvent la franchir. Deux chaînes de collines, l'une allant du sud au nord, et l'autre de l'est à l'ouest, forment un angle dont la base va s'appuyer sur la rivière ou rade. Le terrain uni, compris dans cet angle, est, à l'exception de quelques maisons européennes, rempli par des bazars chinois et la ville chinoise. Du côté de la grande rade, sur le penchant des collines, est bâtie la ville portugaise, qui se termine vers la mer par un beau quai, appelé la Praya-Grande : c'est la promenade des habitants. A l'est, sur une haute montagne appelée Charil, il y a un fort dans lequel se trouve l'ermitage de Nostra Segnora da Guia, qui donne son nom au fort; à l'ouest, est la montagne de Nillau, sur le sommet de laquelle est l'ermitage de Nostra Segnora de Penha; en entrant dans une grande baie demi-circulaire qui fait face à l'est, on a à droite le fort Saint-François, et à gauche celui de Nostra Segnora da Bomparto; un peu à l'est, vers le fort de la Guia, derrière la ville, s'élève, au sommet de la colline, le fort del Monte; au milieu de la Praya-Grande, presqu'en face de la maison du gouverneur, est un petit bastion appelé le fort Saint-Pierre; c'est de là que se répètent les signaux des navires en vue qui se font au fort de la Guia; un peu au sud-ouest du fort de Bomparto, en tournant la presqu'île vers la

Digitized by Google

baie intérieure, on trouve le fort de Santiago, appelé généralement le fort de Barra.

La ville de Macao a de très-beaux entrepôts de douanes, de belles églises et plusieurs couvents; elle est placée dans la situation la plus pittoresque du monde; on y trouve un bazar bien approvisionné; un air vif et sain ferait de cette petite ville un séjour délicieux, si elle n'était pas une espèce de prison, par la manière dont le territoire est borné. Car, d'ailleurs, ce petit territoire, orné avec tant de goût, ne peut être appelé autrement, et la position de ces Européens, exilés sur le rocher de Macao sans en pouvoir sortir, ne peut qu'intéresser le voyageur en faveur des habitants de cette colonie qui sont aussi bienveillants qu'hospitalliers.

Le port intérieur de Macao, qui vient, en 1845 seulement, d'être ouvert aux bâtiments de toutes les nations, est très-vaste et plein de sécurité; il peut recevoir des navires de 400 à 500 tonneaux; son entrée et sa sortie sont faciles dans tous les temps, et sa proximité de Canton, le faible droit d'entrepôt qu'y payeraient des marchandises, en feraient un endroit très-utile à étudier pour le commerce français.

Macao est aujourd'hui veuve de son ancienne activité. L'établissement anglais de Hong-Kong a tué son commerce, parce que tous les riches négociants anglais et la plupart des négociants américains l'ont quitté pour aller s'établir dans cette nouvelle colonie. Par suite de cette désertion, la ville est maintenant, pour ainsi dire, déserte, et ses magasins vides sont presque tous à louer. C'est au commerce français qu'il appartient de rendre à Macao son ancienne splendeur, tout l'y invite, le peu de cherté des locations, sa position près du centre du commerce chinois, peuvent, avec le secours de l'activité française, en faire un marché très-important.

La population de Macao est divisée en trois classes, les Portugais, les étrangers et les Chinois; elle s'élevait, en décembre 1834, à 5,093 chrétiens, répartis en trois paroisses, Saint-Pierre, Saint-Laurent, Saint-Antoine.

La population chinoise de la péninsule de Macao est, en y comprenant les trois petits villages qui entourent la ville, d'environ 30,000 âmes.

Macao étant entièrement destitué d'industrie et de fabrications, les prix des marchandises y sont basés sur ceux des marchés de Canton.

Tous les approvisionnements de la ville sont apportés par les Chinois; car, à part quelques jardins potagers ou de plaisance, il n'existe plus aucune culture sur la péninsule. Cette circonstance rend la position des habitants de cette ville très-précaire, parce que le gouvernement chinois est trop adroit pour ne pas faire valoir le terrible moyen qu'il a entre les mains et dont il se servirait assurément au besoin, la famine, qu'il peut constamment employer contre cette colonie. Un simple ordre de cesser les approvisionnements suffirait pour cela. Nous ne faisons pas d'ailleurs, ici, une vague supposition, de nombreux exemples le prouvent, entre autres, celui de 1748, au sujet du meurtre de deux Chinois: on réduisit les Portugais à la famine pendant vingt-cinq jours. Ils furent obligés de se nourrir des aliments les plus répugnants. Heureusement les fonctionnaires chinois n'étaient pas

Digitized by Google

incorruptibles, et l'on put gagner le mandarin à prix d'argent; mais combien de victimes la faim ne fit-elle pas pendant un espace de près d'un mois! L'établissement de Hong-Kong, établi sur un rocher nu et stérile, est dans une expectative tout aussi peu rassurante. Il n'est pas un Chinois qui ne sera heureux de faire sévèrement exécuter l'ordre qui serait donné de cesser l'approvisionnement des vivres des habitants de cette colonie; car les Chinois sont vindicatifs et ne peuvent pardonner à leurs vainqueurs. D'ailleurs, les Anglais de Hong-Kong ne peuvent pas, comme les Portugais de Macao, revendiquer 288 années de relations amicales avec le gouvernement du céleste empire.

C. DE MONTIGNY.

MANTCHOURIE ET CORÉE.

FRONTIÈRES DE LA CHINE.

Le nouvel évêque, vicaire apostolique de Corée, Mgr. Ferréol, était prêt à franchir enfin les barrières qui le séparaient de son troupeau, quand de nouveaux obstacles vinrent tromper son attente. Repoussé de *Pien-men*, le prélat dut porter ses vues sur un autre point. On lui avait dit que sur les bords de la mer du Japon, à l'embouchure du *Mikiang*, qui sépare la Mantchourie de la péninsule, existait un bourg tartare appelé *Hong-tchoun*, en relation de commerce avec la Corée: il envoya explorer ce passage par un de ses élèves. C'était un jeune diacre coréen, qui venait d'achever ses études à *Macao:* il parle trois langues, sans compter son idiome naturel; le chinois comme un homme du pays, le latin avec facilité, et le français passablement. Un néophyte chinois l'accompagnait. Quelques chrétiens, ses compatriotes, avaient promis de se rendre de leur côté à *Houng-tchon*, et un signe convenu devait leur servir à se reconnaître au milieu de la foule. Dans la lettre suivante (traduite du chinois pour les *Annales de la Propagation de la Foi*), le jeune Coréen fait à son évêque le récit de son voyage.

«Mongolie, 15 décembre 1844.

« MONSEIGNEUR,

« Après avoir reçu la bénédiction de Votre Grandeur, et pris congé d'elle, nous nous assîmes sur notre traîneau, et glissant rapidement sur la neige, nous arrivâmes en peu d'heures à *Kouang-tcheng-tse*. Nous y passâmes la nuit. Le second jour, nous franchissions la *barrière de pieux* et nous entrions en Mantchourie. Les campagnes toutes couvertes de neige, et ne présentant partout que la monotonie de leur blancheur uniforme, offraient cependant à nos yeux un spectacle amusant par la multitude des traîneaux

Digitized by Google

qui, pour se rendre d'une habitation à une autre, sillonnaient l'espace en tous sens, avec une vitesse que l'on voit rarement en Chine.

« La première ville que nous rencontrâmes fut *Ghirin*, métropole de la province qui porte le même nom, et résidence d'un *hiàng-kiun* ou général d'armée. Elle est assise sur la rive orientale du *Soungari*, dont le froid de février enchaînait encore le cours. Une chaîne de montagnes, courant de l'occident à l'orient, et dont les cimes s'effaçaient alors dans un léger nuage de vapeurs, l'abrite contre le vent glacial du nord. Comme presque toutes les cités chinoises, *Ghirin* n'a rien de remarquable. C'est un amas irrégulier de chaumières, bâties en briques ou en terre, couvertes en paille, avec un seul rez-de-chaussée. La fumée qui s'élevait de ses toits montait perpendiculaire, et, se répandant ensuite dans l'atmosphère à peu de hauteur, formait comme un manteau immense, de couleur bleuâtre, qui enveloppait toute la ville. Mantchoux et Chinois l'habitent conjointement; mais les derniers sont beaucoup plus nombreux. Les uns et les autres, m'a-t-on dit, forment une population de 600,000 âmes; mais comme le recensement est inconnu dans ce pays, et que la première qualité d'un récit chinois est l'exagération, je pense qu'il faut en retrancher les trois quarts pour avoir le chiffre réel de ses habitants.

« Ainsi que dans les villes méridionales, les rues sont très-animées : le commerce y est florissant; c'est un entrepôt de fourrures d'animaux de mille espèces, de tissus de coton, de soieries, de fleurs artificielles dont les femmes de toutes les classes ornent leur tête, et de bois de construction qu'on tire des forêts impériales.

« L'abord de ces forêts est peu éloigné de *Ghirin*. Nous les apercevions à l'horizon, élevant leur tête chauve et noire au-dessus de l'éclatante blancheur de la neige. Elles sont interposées entre l'empire céleste et la Corée comme une vaste barrière, pour rompre toute communication entre les deux peuples, et maintenir, ce semble, cette division haineuse qui existe depuis que les Coréens ont été refoulés dans la péninsule. De l'est à l'ouest, elles occupent un espace de plus de 60 lieues; je ne sais quelle est leur étendue du nord au midi. S'il nous avait été possible de les traverser en cet endroit, et de pousser en droite ligne vers la Corée, nous aurions abrégé notre chemin de moitié; mais elles nous opposaient un rempart impénétrable. Nous dûmes faire un long circuit, et aller vers *Ningoustra* chercher une route frayée.

« Une difficulté nous arrêtait : nous ne connaissions pas le chemin qui conduit à cette ville. La Providence vint à notre secours, et nous envoya pour guides deux marchands du pays, qui retournaient dans leur patrie. Nous glissâmes en leur compagnie quelque temps encore sur la glace de la rivière, en la remontant vers sa source. L'inégalité du terrain, les montagnes dont il est entrecoupé, les bois qui le couvrent, le défaut de route tracée, déterminent les voyageurs à prendre la voie des fleuves. Aussi, en quittant le *Souangari*, nous allâmes nous jeter sur un de ses affluents, qui va, plus au nord, grossir de ses eaux le courant principal. Les Chinois nom-

Digitized by Google

ment cette rivière *Mou-touan*; sur la carte européenne, elle est marqué *Hurdia :* serait-ce son nom tartare? je l'ignore. Des auberges sont échelonnées sur ses rives. Nous fûmes, un jour, agréablement surpris d'en rencontrer une chrétienne : on nous y reçut en frères; non-seulement on n'exigea rien pour notre logement, mais on nous contraignit même d'accepter des provisions de bouche. C'est une justice à rendre aux néophytes chinois, ils pratiquent envers leurs frères étrangers l'hospitalité la plus généreuse.

« Nous nous avancions, tantôt sur la glace du fleuve, tantôt sur l'un ou sur l'autre de ses bords, suivant que la route nous offrait moins d'aspérités. A droite et à gauche, s'élevaient de hautes montagnes, couronnées d'arbres gigantesques, et habitées par les tigres, les panthères, les ours, les loups, et autres bêtes féroces, qui se réunissent pour faire la guerre aux passants. Malheur à l'imprudent qui oserait seul s'engager au milieu de cette affreuse solitude! il n'irait pas loin sans être dévoré. On nous dit que, dans le courant de l'hiver, près de 80 hommes et plus de 100 bœufs ou chevaux étaient devenus la proie de ces animaux carnassiers; aussi les voyageurs ne marchent-ils que bien armés et en forte caravane. Pour nous, nous formions un bataillon redoutable à nos ennemis. De temps en temps, nous en voyions sortir quelques-uns de leur repaire; mais notre bonne contenance leur imposait, ils n'avaient garde de nous attaquer.

« Si ces animaux luttent contre les hommes, ceux-ci, en revanche, leur font une guerre d'extermination. Chaque année, vers l'automne, l'empereur envoie dans ces forêts une armée de chasseurs; cette dernière année, ils étaient 5,000. Il y a toujours plusieurs de ces preux qui payent leur bravoure de leur vie. J'en rencontrai un que ses compagnons ramenaient au tombeau de ses pères, à plus de 100 lieues de là. Il avait succombé au champ d'honneur. Sur sa bière étaient étalés avec orgueil les trophées de sa victoire, le bois d'un cerf et la peau d'un tigre. Le chef du convoi funèbre jetait par intervalle, sur la voie publique, du papier-monnaie, que l'âme du défunt devait ramasser pour s'en servir au pays d'outre-tombe. Ces pauvres gens, hélas! étaient loin de penser que la foi et les bonnes œuvres sont, dans l'autre monde, la seule monnaie de bon aloi. Sa Majesté chinoise s'est réservée à elle seule le droit de chasser dans ces forêts, ce qui n'empêche pas une foule de braconniers chinois et coréens de les exploiter à leur profit.

« Avant d'atteindre la route qui perce la forêt jusqu'à la mer orientale, nous traversâmes un petit lac de 7 à 8 lieues de large; il était glacé comme la rivière qui l'alimente. Il est célèbre dans le pays par le nombre de perles qu'on y pêche pour le compte de l'empereur. On le nomme *Hei-hou* ou *Hing-tchou-men*, *Lac noir* ou *Porte aux perles précieuses*. La pêche s'y fait en été. En sortant de la *Porte aux perles*, nous entrâmes dans une hôtellerie. Le premier jour du nouvel an chinois approchait, jour de grande fête, de grands festins et de joyeuse vie. Tout voyageur doit interrompre sa course pour le célébrer. L'aubergiste nous demanda d'où nous venions et où nous allions. « De *Khoan-tcheng-tze*, lui dîmes-nous, et nous allons à *Houng-*

Digitized by Google

« *tchoun;* mais nous ne savons pas le chemin qui y conduit. — En ce cas, « poursuivit-il, vous allez demeurer chez moi; voici la nouvelle année: « dans huit jours mes chariots doivent se rendre au même endroit, vous « mettrez dessus votre bagage et vos provisions, et vous partirez à leur « suite; en attendant, vous serez bien traités. » Son offre fut acceptée avec remercîment. Nos chevaux, d'ailleurs, étaient si fatigués, qu'une halte de quelques jours leur était nécessaire.

« A l'époque du nouvel an, les païens se livrent à de curieuses superstitions. Les gens de l'auberge passèrent la première nuit en veille. Vers l'heure de minuit, je vis s'approcher du *khang*, ou fourneau qui me servait de lit, un maître de cérémonies, affublé de je ne sais quel habit étrange. Je devinai son intention; je fis semblant de dormir. Il me frappa légèrement à plusieurs reprises sur la tête pour m'éveiller. Alors, sortant comme d'un sommeil profond : « Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il? lui dis-je. — Levez-vous : « voici que les dieux approchent, il faut aller les recevoir. — Les dieux ap- « prochent!... D'où viennent-ils? quels sont ces dieux? — Oui, les dieux, « les grands dieux vont venir; levez-vous, il faut aller à leur rencontre. — « Eh! mon ami, un instant. Tu le vois, je suis en possession du dieu du « sommeil; en est-il un parmi ceux qui viennent qui puisse m'être aussi « agréable à l'heure qu'il est? De grâce, permets que je jouisse tranquille- « ment de sa présence; je ne connais pas les autres dont tu me parles. » Le maître de cérémonies s'en alla grommelant je ne sais quelles paroles. Il est à présumer qu'il ne fut pas fort édifié de ma dévotion pour ses grands dieux, et qu'il augura mal du succès de mon voyage.

« Voici la manière dont se fait cette réception nocturne. Le moment venu, c'est-à-dire à minuit, hommes, femmes, enfants, vieillards, tous sortent au milieu de la cour, chacun revêtu de ses plus beaux habits : là, on se tient debout; le père de famille, qui préside à la cérémonie, promène ses regards vers les différents points du ciel. Il a seul le privilége d'apercevoir les dieux. Dès qu'ils se sont montrés à lui, il s'écrie : « Ils arrivent, qu'on se pro- « sterne, les voilà de tel côté. » Tous à l'instant se prosternent vers le point qu'il indique. On y tourne aussi la tête des animaux, le devant des voitures; il faut que chaque chose, dans la nature, accueille les dieux à sa manière; il serait malséant si, à l'arrivée de ces hôtes célestes, leurs yeux rencontraient la croupe d'un cheval. Les divinités étant ainsi reçues, tout le monde rentre dans la maison, et se livre à la joie d'un copieux festin en leur honneur.

« Nous demeurâmes huit jours à *Hing-tchou-men*. Le 4 de la première lune, laissant là notre traîneau désormais inutile, nous sellâmes nos chevaux et nous partîmes avec les chariots de l'aubergiste. Ses gens s'étaient engagés, moyennant un prix convenu, à fournir du fourrage à nos montures, et à porter nos provisions pendant que nous traversions la forêt; car on n'y trouve que du bois pour se chauffer et faire cuire ses aliments. Enfin nous arrivâmes à *Ma-tien-ho*, près de *Ningoustra*, où commençait la route, dont l'autre bout atteignait la mer à une distance de 60 lieues. Il y a sept à

Digitized by Google

huit ans, on ne rencontrait sur le chemin aucune habitation, aucune cabane qui donnât un abri aux voyageurs. Ceux-ci se réunissaient en caravanes et campaient à l'endroit où la nuit les surprenait, en ayant soin, pour écarter les tigres, d'entretenir des feux jusqu'au matin. Aujourd'hui des hôtelleries sont échelonnées sur les bords de la route. Ce sont de grandes huttes, construites à la manière des sauvages, avec des branches et des troncs d'arbres superposés, dont les intervalles ainsi que les plus grosses fentes sont bouchés avec de la boue. Les architectes et maîtres de ces caravansérails enfumés sont deux ou trois Chinois, qu'on appelle en langue du pays *Kouang-koun-tze, gens sans famille,* venus de loin, la plupart déserteurs de la maison paternelle, et vivant de rapines. C'est pendant l'hiver seulement qu'ils sont là; le beau temps revenu, ils quittent leurs cabanes, et s'en vont braconner dans le bois, ou chercher le *jen-seng*, cette racine précieuse qui se vend en Chine le double du poids de l'or.

« L'intérieur de ces taudis est encore plus hideux que le dehors n'est misérable. Au milieu, montée sur trois pierres, repose une grande marmite, seule vaisselle de ces restaurants. On met le feu par-dessus, la fumée s'échappe par où elle peut; je vous laisse à juger de la noirceur qui s'attache aux parois. Des fusils et des couteaux de chasse, enfumés comme le reste, sont appendus aux troncs qui forment les murailles; le sol est couvert d'écorces d'arbres; c'est sur ce duvet que le voyageur doit reposer ses membres fatigués et réparer ses forces. Nous nous trouvions quelquefois plus de cent étendus là pêle-mêle, presque les uns sur les autres. La fumée m'étouffait, j'en étais asphyxié; je devais sortir de temps en temps pour respirer l'air extérieur et reprendre haleine : le matin, j'expectorais la suie avalée pendant la nuit.

« Les *Kouang-houn-tze* n'offrent à leurs hôtes que le toit et l'eau. C'est donc une nécessité pour ceux-ci, avant de pénétrer dans le bois, de faire leurs provisions. Là, la monnaie de cuivre n'a pas de cours, l'argent y est presque inconnu : les maîtres d'auberge reçoivent, en échange de l'hospitalité qu'ils donnent, du riz, du millet, de petits pains cuits à la vapeur ou sous la cendre, de la viande, du vin de maïs, etc. Quant aux bêtes de somme, elles sont logées à la belle étoile, et il faut faire sentinelle pour les soustraire à la voracité des loups et des tigres, dont l'approche nous était signalée par les chevaux qui hennissaient, ou qui soufflaient avec force de leurs naseaux dilatés par la peur. On s'armait alors de torches, on frappait du tam-tam, on criait, on hurlait, et on mettait l'ennemi en fuite.

« Ces forêts m'ont paru très-anciennes; les arbres en sont énormes et d'une hauteur prodigieuse. Ce n'est que sur la lisière que la hache les abat; à l'intérieur la vieillesse seule les renverse. Des nuées d'oiseaux habitent dans leurs branches; il y en a d'une grandeur démesurée, qui enlèvent de jeunes cerfs; leurs noms me sont inconnus. Les faisans surtout abondent : on ne saurait se faire une idée de leur multitude, quoique les aigles et les vautours leur fassent une guerre cruelle. Un jour, nous vîmes un de ces oiseaux rapaces fondre sur un malheureux faisan; nous effrayâmes le ra-

Digitized by Google

visseur, qui s'envola n'emportant que la tête de sa proie; le reste nous servit de régal.

« Quand nous ne fûmes plus qu'à une journée de *Houng-tchoun*, nous laissâmes en arrière nos lourds chariots, et prenant les devants, nous arrivâmes enfin, un mois après avoir quitté Votre Grandeur, au terme de notre voyage. *Houng-tchoun*, situé à peu de distance de la mer, à l'embouchure du *Mikiang*, qui sépare la Corée de la Mantchourie, est un petit village d'une centaine de familles tartares. Après *Foung-Pien-Men*, dans le midi, c'est le seul lieu de contact entre la Chine et la Corée. Un mandarin de deuxième classe, et Mantchou d'origine, y maintient la police, aidé de 2 ou 300 soldats sous ses ordres. Une foule de Chinois s'y rendent de fort loin pour trafiquer. Ils livrent aux Coréens des chiens, des chats, des pipes, des cuirs, des cornes de cerf, du cuivre, des chevaux, des mulets, des ânes; en retour ils reçoivent des paniers, des ustensiles de cuisine, du riz, du blé, des porcs, du papier, des nattes, des bœufs, des pelleteries, et de petits chevaux estimés pour leur vitesse. Ce commerce n'a lieu pour le peuple qu'une fois tous les deux ans, et ne dure qu'une demi-journée; l'échange des marchandises se fait à *Kieu-Wen*, ville la plus voisine de la Corée, à 4 lieues de *Houng-Tchoun*. Si, à l'approche de la nuit, les Chinois n'ont pas regagné la frontière, les soldats coréens les poursuivent l'épée dans les reins.

« Il y a un peu plus de liberté pour quelques mandarins de *Moucden*, de *Ghirin*, de *Ningoustra* et de *Houng-Tchoun* : ils peuvent trafiquer toutes les années; on leur accorde cinq jours pour expédier leurs affaires, mais ils sont gardés à vue et doivent passer la nuit en dehors de la Corée. Chacun d'eux a sous lui cinq officiers, et chacun de ceux-ci cinq principaux marchands, ce qui fait une petite caravane. Avant de s'enfoncer dans la forêt, ils dressent une tente sur le sommet d'une montagne, et immolent des porcs aux dieux des bois; tous doivent prendre leur part de la victime. Ces quelques heures de commerce par an sont les seules relations qu'aient entre eux les deux peuples. En tout autre temps, quiconque passe la frontière est fait esclave ou impitoyablement massacré.

« Il existe une grande haine entre les deux nations, surtout depuis l'époque, encore récente, où des Chinois entrèrent dans la péninsule, et enlevèrent des enfants et des femmes. J'ai vu, dans une auberge, un de ces Coréens, ravi jeune encore à ses parents; il peut avoir une vingtaine d'années. Je lui demandai s'il ne désirait pas retourner dans sa famille. « Je m'en « garderais bien, me dit-il, on me prendrait pour un Chinois, et on me « couperait la tête. » Je l'invitai ensuite à me parler coréen; il s'en excusa en me disant qu'il avait oublié sa langue, et que d'ailleurs je ne le comprendrais pas. Il était loin de soupçonner que j'étais un de ses compatriotes.

« *Houng-Tchoun* est encore célèbre dans le pays par une branche de commerce qui s'étend dans tout l'empire: c'est le *hai tshai* (herbe marine) qu'on pêche dans la mer du Japon, à peu de distance du rivage. Les hommes qui le recueillent montent dans des barques, s'écartent de la côte,

Digitized by Google

puis, se ceignant les reins d'une espèce de sac, plongent dans l'eau, remplissent le sac, remontent pour le vider, et plongent de nouveau jusqu'à ce que la nacelle soit comble. Les Chinois sont friands de ce légume; ils en font une grande consommation. On rencontre sur les routes des convois de charrettes qui en sont chargées.

« Quand nous arrivâmes à la frontière, il devait s'écouler huit jours avant l'ouverture du marché. Que le temps me parut long! Qu'il me tardait de reconnaître, au signal convenu, les néophytes coréens et de m'aboucher avec eux! Mais force fut bien d'attendre. « Hélas! me disais-je, ces « peuples en sont encore à cet état de barbarie de ne voir, dans un étranger, « qu'un ennemi dont il faut se défaire, et qu'on doit rejeter avec horreur « de son pays! » Comme je comprenais alors cette vérité, que l'homme n'a pas de demeure permanente ici-bas, qu'il n'est qu'un voyageur de quelques jours sur la terre! Moi-même je n'étais souffert en Chine que parce que l'on me croyait Chinois, et je ne pouvais fouler le sol de ma patrie que pour un instant et en qualité d'étranger. Oh! quand viendra le jour où le Père commun de la grande famille humaine fera embrasser tous ses enfants dans l'effusion d'un baiser fraternel, dans cet amour immense que Jésus, son Fils, est venu communiquer à tous les hommes!

« Avant de partir vous m'aviez recommandé, Monseigneur, de prendre des renseignements sur le pays que j'aurais à parcourir. J'ai tâché de me conformer aux intentions de Votre Grandeur. En observant moi-même, en interrogeant les autres, en faisant un appel aux souvenirs de ma première jeunesse, passée dans les écoles de la Corée, j'ai pu recueillir les détails que je vais vous soumettre. Je serai le plus bref possible.

« Les Mantchoux proprement dits sont disséminés sur un vaste terrain, moins étendu cependant que ne l'indique la carte européenne que j'ai sous les yeux; ils ne vont guère au delà du 46° de latitude. Bornés, à l'occident, par la *barrière de pieux* et le *Soungari*, qui les séparent de la Mongolie; au nord, par les deux petits États des *Ou-Kin* et des *Tu-Pi-Laise* ou *Tartares aux peaux de poissons;* à l'orient, par la mer du Japon, ils confinent avec la Corée au midi.

« Depuis qu'ils ont conquis la Chine, leur pays est désert; d'immenses forêts, où le voyageur ne rencontre aucun être humain, en couvrent une partie; le reste est occupé par quelques stations militaires, s'il faut appeler de ce nom un petit nombre de familles tartares, groupées ensemble à des distances très-considérables. Ces familles sont entretenues aux frais de l'empereur; il leur est défendu de cultiver la terre. Il semble qu'elles ne sont là que pour faire acte de présence, et dire aux peuplades du nord, très-timides d'ailleurs et se trouvant assez au large dans leurs bois : « Ne descendez pas; « le pays est occupé. » Des Chinois clairs-semés qui défrichent, en fraude de la loi, quelques coins du pays, leur vendent le grain nécessaire à leur subsistance.

« La Mantchourie paraît très-fertile; on le reconnaît à l'herbe luxuriante qui s'élève à hauteur d'homme. Dans les endroits cultivés, elle produit le

Digitized by Google

maïs, le millet, le sarrasin, le froment en très-petite quantité. Si cette dernière récolte n'est pas plus abondante, il faut l'imputer, je crois, à l'humidité du sol et aux brouillards dont il est souvent couvert.

« Votre Grandeur demandera peut-être la cause de la solitude qui règne en Mantchourie. Ce fut une politique du chef de la dynastie actuelle en Chine, de transplanter, lors de la conquête, son premier peuple dans le pays envahi. Quand il fit irruption dans l'empire, il emmena avec lui tous ses soldats avec leurs familles, c'est-à-dire tous ses sujets; il en laissa une partie dans le *Leao-Tong*, et distribua le reste dans les principales cités chinoises. Il s'assurait ainsi la possession de ces villes, en y jetant une population nouvelle, intéressée à les maintenir dans le devoir, à étouffer les révoltes dès leur naissance, et à consolider sa puissance sur le trône impérial.

« Cet état de choses a duré jusqu'à nos jours. Les Chinois et les Mantchoux, quoique habitant depuis deux siècles la même enceinte de remparts, et parlant le même langage, ces deux nations ne se sont pas fondues: chacune conserve sa généalogie distincte. Aussi, en entrant dans une auberge, en abordant un inconnu, rien de plus commun que cette question: « *Ni che ming jeu, khi jeu? Es-tu Chinois ou Mantchoux?* » On désigne les premiers par le nom de la dynastie des *Ming*, et les seconds par le nom de *bannière*. C'est que les Mantchoux, dans le principe, furent divisés en huit tribus, se ralliant chacune sous un étendard dont elle conserve la dénomination.

« Les Mantchoux n'ont pas de littérature nationale: tous les livres écrits en leur langue sont des traductions d'ouvrages chinois, faites par un tribunal spécial établi à *Péking*. Ils n'ont pas même d'écriture propre; ils ont emprunté aux Mongols les caractères dont ils se servent. Leur langue se perd insensiblement; il en est assez peu qui la parlent; encore cent ans, et elle ne sera dans les livres qu'un souvenir du passé. Elle a beaucoup d'affinité avec la nôtre; cela doit être, puisqu'il y a quelques siècles, la Corée étendait ses limites au delà du pays des Mantchoux proprement dits, et ne faisait des deux États qu'un seul royaume, habité par le même peuple. On trouve encore dans la Mantchourie certaines familles dont la généalogie, religieusement conservée, atteste une origine coréenne; on y rencontre aussi des tombeaux renfermant des armes, des monnaies, des vases et des livres coréens.

« Je vous ai parlé plus haut des *Ou-King* et des *Tu-Pi-Latse*. Je n'ai pu recueillir sur leur compte que des données incomplètes. Les derniers sont ainsi appelés par les Chinois, parce qu'ils se revêtent d'habits faits de peaux de poissons. Habitant sur les rives du *Soungari* et sur les bords des rivières qui grossissent ses eaux, ou errants dans les bois, ils se livrent à la pêche et à la chasse, et vendent aux Chinois les fourrures des animaux qu'ils ont tués et le poisson qu'ils ont pris. Le commerce se fait en hiver; le poisson, qui est alors gelé, alimente les marchés à plus de 200 lieues au loin; les *Tu-Pi-Latse* reçoivent en échange des toiles, du riz et de l'eau-de-vie extraite du millet. Ils ont une langue à eux. Leurs États sont indépendants de

Digitized by Google

l'empereur de la Chine, et ils n'admettent pas les étrangers sur leur territoire. Les Chinois disent qu'ils sont d'une malpropreté dégoûtante. Cela peut être; mais pour avoir le droit de leur faire un pareil reproche, ceux qui les accusent devraient eux-mêmes changer de linge un peu plus souvent qu'ils ne font, et détruire la vermine qui les dévore.

« Au delà du pays occupé par les *Tu-Pi-Latse*, et jusqu'à la frontière de la Russie asiatique, il est à présumer qu'il existe d'autres hordes errantes. Cette opinion que j'émets n'est qu'une simple conjecture, car on n'a aucune donnée positive. Au midi de cette tribu, du côté de la mer, est un pays qu'on m'a nommé *Ta-Tcho-Sou*, sorte de terre affranchie où se sont réunis il n'y a pas longtemps, et où se réunissent encore tous les jours, une foule de vagabonds chinois et coréens : les uns poussés par l'esprit d'indépendance, les autres pressés d'échapper au châtiment dû à leurs méfaits ou à la poursuite de leurs créanciers. Accoutumés au brigandage et au crime, ils n'ont ni mœurs ni principes. Ils viennent cependant, m'a-t-on dit, de se choisir un chef, pour réprimer leurs propres désordres et se donner une existence plus régulière. D'un commun accord, ils ont décidé qu'on enterrerait vif tout homme coupable d'homicide; leur chef lui-même est soumis à cette loi. Comme ils n'ont pas de femme, ils en enlèvent partout où ils en trouvent. Ce petit État, qui ne ressemble pas mal au commencement de l'antique Rome, en aura-t-il les développements? C'est ce que l'avenir dévoilera.

« Non loin de la frontière coréenne, au milieu de la forêt, s'élance vers les nues le *Ta-Pei-Chan* ou la *Grande Montagne Blanche*, devenue célèbre en Chine par le berceau de *Han-Wang*, chef de la famille impériale actuellement sur le trône. Sur le versant occidental a été conservée, à l'aide de réparations, son antique demeure : lieu entouré, par la superstition chinoise, d'un culte religieux, le dévot pèlerin y vient des contrées les plus lointaines incliner son front dans la poussière. Les auteurs sont partagés sur l'origine de *Han-Wang*. Les uns disent qu'il fut d'abord chef de voleurs, et qu'il exploitait les pays d'alentour; que se voyant à la tête d'un parti nombreux, il jeta les fondements d'une puissance royale. D'autres soutiennent, pour sauver son honneur, que c'était un de ces petits roitelets, comme il y en beaucoup en Tartarie, et qu'il ne fit qu'agrandir l'héritage qu'il avait reçu de ses pères. Quoiqu'il en soit de sa naissance, il est certain que, vers la fin de la dynastie des *Ming*, ce prince était déjà assez puissant pour faire trembler l'empereur de la Chine. *Wan-Li*, l'un des derniers monarques de cette race déchue, pour affaiblir les forces de ce voisin dangereux, le pria de lui envoyer l'élite de ses guerriers, sous prétexte de les opposer aux Mongols, qui menaçaient ses États. Dès qu'il les vit en sa puissance, il les fit tous périr, à l'exception d'un seul, qui sut par sa bonne mine intéresser un mandarin en sa faveur, et fut mis par lui au nombre de ses domestiques. Il gagna tellement sa confiance, qu'il devint l'intendant de sa maison. A quelque temps de là, un autre officier chinois, étant venu visiter le mandarin, vit le jeune Tartare, et dit à son confrère qu'en conservant ce proscrit, il s'exposait à encourir l'indignation de l'empereur.

Digitized by Google

L'autre lui répondit qu'il s'en déferait, mais, qu'en attendant, il fallait se livrer à la joie du festin.

» Cependant le jeune homme, qui avait entendu ce propos, craignant pour ses jours, ordonne à un palefrenier de seller le meilleur des chevaux de son maître, disant qu'il a une commission importante à remplir. Le cheval prêt, il monte dessus, et court à bride abattue à la *Montagne Blanche*, annoncer à *Han-Wang* la trahison de l'empereur et le sort de ses infortunés compagnons d'armes. *Han-Wang* ne se possède plus; il envoie l'aîné de ses dix fils, à la tête d'une armée, s'emparer de *Moucden*, capitale du *Leao-Tong*, que les Chinois avaient enlevée aux Coréens. Le général, arrivé à *Moucden*, fut effrayé du nombre des ennemis et s'en retourna sans coup férir. Son père, outré de sa lâcheté, le tua de sa propre main; puis, prenant sa famille et tout son peuple, vint se présenter devant la ville, qui lui ouvrit ses portes. Il y plaça son trône.

« Sur ces entrefaites, deux officiers du palais impérial, dont l'un avait nom *Wang* et l'autre *Tou*, tramèrent une conspiration contre *Tchoung-Tseng*, successeur de *Wan-Li*, et élurent un autre prince à sa place. *Tchoung-Tseng*, voyant ses affaires désespérées, se pendit à un arbre sur le mont *Meichan*. On a conservé cet arbre jusqu'à nos jours; les Chinois l'entourent d'une grande vénération, persuadés qu'il a été sanctifié par la mort de l'empereur. Celui qu'on avait mis à sa place s'appelait *Tchouang-Wang*. Il eut l'imprudence de s'attirer la haine d'un mandarin puissant en lui enlevant sa femme. *Ou-Sang-Koui*, l'époux outragé, demanda du secours au nouveau roi de *Moucden* pour poursuivre le ravisseur, qui, effrayé, s'était enfui dans les provinces méridionales.

« Pendant ce temps-là (1644), le rusé *Han-Wang* envoie son second fils, *Choun-Dje*, qui s'empare de *Péking* et inaugure la dynastie des Tartares-Mantchoux. *Choun-Dje* fut père de *Khan-Hi*, sous le règne duquel on eut un instant l'espoir de voir toute la Chine se convertir à la foi chrétienne, espoir qui s'évanouit sous le règne de ses successeurs *Joung-Tchen*, *Kien-Loung*, *Kia-Khing*, *Tao-Kouang*, qui ont plus ou moins persécuté la religion.

« Je reviens au récit de mon voyage. Le 20 de la première lune, le mandarin coréen de *Kien-Wen* transmit à *Houng-Tchoun* la nouvelle que le commerce serait libre le lendemain. Dès que le jour parut, nous nous hâtâmes, mon compagnon et moi, d'arriver au marché. Les approches de la ville étaient encombrées de monde; nous marchions au milieu de la foule, tenant en main notre mouchoir blanc, et portant à la ceinture un petit sac à thé de couleur rouge. C'était le signe dont on était convenu, et auquel les courriers coréens devaient nous reconnaître; de plus, c'était à eux de nous aborder.

« Nous entrions dans la ville, nous en sortions, personne ne se présentait. Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi, nous commencions à être dans l'inquiétude. « Auraient-ils manqué au rendez-vous? » nous disions-nous l'un à l'autre. Enfin, étant allés abreuver nos chevaux à un ruisseau qui

Digitized by Google

coule à trois cents pas de la ville, nous voyons venir à nous un inconnu qui avait aperçu notre signe. Je lui parle chinois, il ne me comprend point. « Comment t'appelles-tu? » lui dis-je alors en coréen. « *Han* est mon nom, « me répondit-il. — Es-tu disciple de Jésus? — Je le suis. » Nous y voici, pensai-je.

« Le néophyte nous conduisit auprès de ses compagnons. Ils étaient venus quatre, et il y avait plus d'un mois qu'ils attendaient notre arrivée. Nous ne pûmes pas avoir ensemble un long entretien; les Chinois et les Coréens nous environnaient de toutes parts. Ces pauvres chrétiens paraissaient abattus par la tristesse. L'air mystérieux qui régnait dans l'échange de nos paroles intriguait les païens. Quand ceux-ci semblaient moins attentifs à nos discours, nous glissions quelques mots sur nos affaires religieuses, et puis, tout de suite, nous revenions au marché de nos animaux. « Combien « en veux-tu? — Quatre-vingts ligatures. — C'est trop cher. Tiens, prends « ces cinquante ligatures et livre-moi ta bête. — Impossible, tu ne l'auras « pas à moins. » C'est ainsi que nous donnions le change à ceux qui nous observaient.

« J'appris de ces chrétiens que depuis la persécution l'Église coréenne était assez tranquille; qu'un grand nombre de fidèles s'étaient retirés dans les provinces méridionnales, comme moins exposées aux coups de la tempête; que plusieurs familles s'étaient récemment converties à la foi; qu'il serait difficile aux néophytes de conserver longtemps un missionnaire européen dans le pays, mais que, se confiant en la bonté divine, ils feraient tout ce qui dépendrait d'eux pour le recevoir; que *Pien-Men* serait moins dangereux que *Houng-Tchoun* pour son introduction, par la raison qu'en entrant par le nord, outre la difficulté de passer la frontière, il lui faudrait encore traverser tout le royaume.

« Notre entretien étant fini, nous nous prîmes les mains en signe d'adieu. Eux sanglottaient, de grosses larmes coulaient sur leurs joues; pour nous, nous regagnâmes la ville, et nous disparûmes dans la foule.

« Le marché de *Kien-Wen* nous offrit un spectacle curieux. Les vendeurs n'ont pas le droit d'étaler leurs marchandises dès qu'ils sont arrivés, il faut qu'ils attendent le signal. Aussitôt que le soleil est parvenu au milieu de sa course, on hisse un pavillon, on bat du *tam-tam;* à l'instant la foule immense, compacte, se rue sur la place publique; Coréens, Chinois, Tartares, tout est mêlé; chacun parle sa langue; on crie à fendre la tête pour se faire entendre, et tel est le mugissement de ce flot populaire, que les échos des montagnes voisines répètent ces clameurs discordantes.

« Quatre ou cinq heures, c'est tout ce qu'on accorde de temps pour vendre et acheter; aussi le mouvement qu'on se donne, les rixes qui ont lieu, les coups de poing qui s'échangent, les rapines qui se font presqu'à main armée, impriment à *Kien-Wen* l'image, non d'une foire, mais d'une ville prise d'assaut et livrée au pillage. Le soir venu, le signal du retour pour les étrangers est donné; on se retire dans le même désordre, les soldats poussant les traînards avec la pointe de leurs lances. Nous eûmes bien de la peine

Digitized by Google

à nous tirer de cette cohue. Nous regagnions *Houng-tchoun*, lorsque nous vîmes de nouveau venir à nous les courriers coréens; ils ne pouvaient se résoudre à nous quitter; ils voulaient encore s'entretenir avec nous, nous dire un dernier adieu. Mon compagnon sauta à bas de son cheval pour échanger encore quelques paroles amies; je lui fis signe de remonter, de peur que les satellites qui nous environnaient, ne soupçonnassent en nous des personnes qui avaient d'autres intérêts que ceux du commerce. Ensuite, saluant l'ange qui préside à l'Église coréenne, et nous recommandant aux prières de ses martyrs, nous franchîmes le *Mikiang*, et nous rentrâmes en Tartarie.

« A notre retour, nous trouvâmes le chemin bien changé. Le fleuve, sur la glace duquel nous avions glissé auparavant, était alors en grande voie de dégel. Des ruisseaux, descendant du haut des montagnes, grossissaient son cours, qui entraînait pêle-mêle des troncs de vieux arbres et d'énormes glaçons. De nouveaux voyageurs, avec leurs voitures, arrivaient toujours et s'encombraient sur ses bords. Leurs cris, les hurlements des bêtes féroces, mêlés au fracas des eaux, faisaient de cette vallée un spectacle solennel et terrible. Personne n'osait s'aventurer au milieu du danger. Chaque année, nous dit-on, beaucoup de personnes périssent ensevelies sous la glace. Plein de confiance en la divine Providence, qui nous avait conduits jusque-là, je cherchai un endroit guéable, et je passai à l'autre rive. Mon compagnon fut plus prudent; il prit un guide, et alla faire un long circuit. Nous n'eûmes à regretter que la perte d'un de nos chevaux. »

« ANDRÆAS KIMAI-KIM, *diacre coréen.* »

VOYAGE A MADAGASCAR

ET AUX ILES COMMORES.

(Quatrième article.)

Arrivée à Anjouan. — Visite au sultan. — Description de l'île; ses productions. — Mœurs des Anjouanais. — Faveur accordée au voyageur par le sultan. — Fête anjouanaise. — Départ d'Anjouan. — Côte orientale d'Afrique. — Possessions portugaises. — Mozambique. — Encore Madagascar. — Delagoa-Baie. — Les Boërs, émigrés du Cap. — Retour en Europe.

Vers les dix heures du matin, nous mouillâmes devant Anjouan. A peine avions nous jeté l'ancre, que nous vîmes voguer vers nous de petites pirogues remplies d'Arabes en turbans et vestes rouges. En moins d'une demi-heure le pont en fut encombré. Les uns venaient nous présenter des fruits, des œufs, des coquillages, le tout à des prix exhorbitants; d'autres m'of-

Digitized by Google

fraient leurs services pour faire mes affaires à terre; tous se prétendaient parents du sultan. Je leur dis qu'avant tout je voulais me rendre moi-même chez Sa Hautesse, et qu'après cette visite, je me déciderais. Je me dirigeai aussitôt vers la terre dans mon canot, laissant le capitaine à bord, entouré de nos visiteurs.

La plage était couverte d'Arabes et de nègres, qui tous avaient un air de douceur et de bonté. Un des curieux, auquel je m'adressai pour me conduire au palais, me dit de patienter un peu, qu'il allait s'informer si je pouvais être reçu, puis il disparut. Après un quart d'heure d'attente, je le vis revenir d'un pas lent et grave, comme s'il n'avait eu rien à me communiquer; enfin, il se décida à me dire que le sultan m'attendait, et qu'il allait m'introduire auprès de lui. Tous ceux qui se trouvèrent sur le rivage me suivirent, et le cortége grossissait au fur et à mesure; j'avais au moins une centaine de personnes autour de moi, lorsque j'arrivai à la demeure du monarque.

Le sultan était assis sur un divan, un cachemire rouge entourait sa tête; il avait une veste en velours violet, brodée en or, un pantalon bleu, et un sabre au côté. Il m'invita à m'asseoir. Après les compliments d'usage, « Altesse, lui dis-je, je viens de Madagascar, et je n'ai pas voulu retourner « dans mon pays sans visiter l'île d'Anjouan, soumise à vos lois, et sans « m'informer si je pouvais y faire un commerce d'échanges. »

« — J'y consens, me répondit-il, veuillez m'envoyer des échantillons de « tout ce que vous avez à bord, je choisirai les articles qui pourront con- « venir à mon pays. Saïd-Omar, mon aide-de-camp, va vous présenter à « mon neveu, le prince Imouko; un appartement vous sera préparé chez « lui. » Après avoir remercié le sultan, et l'avoir assuré que j'allais donner des ordres pour qu'il reçût dans la journée les objets qu'il désirait, je me levai, et accompagné de Saïd-Omar, je me rendis chez le prince Imouko, qui, prévenu de mon arrivée, m'accueillit avec beaucoup de cordialité.

Anjouan ou Anzouan, l'une des îles Commores, et résidence de Salim, est située dans le canal de Mozambique, sous le 11e degré de latitude sud, à 96 lieues de Madagascar; elle est habitée par une colonie d'Arabes, sectateurs d'Ali. Notre thermomètre y indiqua constamment de 96 à 98 degrés de chaleur à dix heures du matin, à l'ombre. Les îles Commore et Mohéli reconnaissent encore la suprématie d'Anjouan, bien que cette dernière soit gouvernée par son propre souverain, vassal du sultan Salim. Quant à Mayotte, je n'ai point en vue de traiter ici la question des droits du sultan d'Anjouan sur ce territoire.

L'île d'Anjouan est fort montagneuse, et ses riants côteaux sont arrosés par une infinité de petites rivières. Les arbres fruitiers et les plantes de l'Inde y viennent en abondance. Le pays entier est couvert de manguistans, de bananiers, d'orangers, de cocotiers, de limoniers. On y rencontre avec profusion les pamplemousses, une grande variété de fèves, de l'arrorowt, du tamarin, et du riz qui peut égaler, sinon surpasser, celui de la Caroline. La canne à sucre et l'indigo s'y trouvent également, mais cette dernière plante

Digitized by Google

n'y est pas cultivée. Le gibier y est rare, et vu l'extrême indolence des Arabes, on a mille peines à se procurer du poisson. Les bœufs sont de la petite espèce ; il n'en est pas de même des cabris, qui, nombreux et de haute taille, constituent, avec la volaille, la principale nourriture des habitants.

Les navires mouillent près de terre sur un fond rocailleux; la baie est bonne, si ce n'est aux approches des ouragans, fort à redouter depuis le mois de novembre jusqu'au mois d'avril; la brise du nord-est règne alors perpétuellement, et il n'est plus possible aux navires d'y séjourner sans courir les plus grands dangers; pendant tout ce temps les principaux insulaires quittent la ville et retournent dans leurs habitations situées dans l'intérieur des terres : c'est l'époque de la stagnation du commerce.

La ville, bâtie au pied des montagnes et sur le bord de la mer, est construite comme toutes celles des Arabes. Les rues y sont tellement étroites qu'on peut à peine y passer deux de front; les maisons, toutes en pierre, n'ont de jour sur la rue que par une porte. Le village des noirs est contigu à la ville, les cases sont faites dans le genre de celles des Malgaches. Le palais du sultan n'est qu'une maison plus grande que les autres, et dont l'intérieur est fort mal meublé. Le luxe dont certains écrivains ont prétendu l'enrichir est une pure fiction : il est peu de pays civilisés où la simplicité dans les costumes, dans l'ameublement, et dans la manière de vivre, soit portée aussi loin que dans l'île d'Anjouan. Il s'y trouve quatre mosquées fort laides, et une citadelle, garnie de 30 pièces de canon, dominant la ville et la baie. Sur le rivage, et à environ 500 mètres de la ville, on découvre un autre petit fort désarmé, tombant en ruines. La ville est entourée d'une muraille crénelée, à l'une des extrémités de laquelle est un petit bois de cocotiers et des jardins appartenant aux princes, neveux du sultan. A vingt minutes d'Anjouan se trouve une belle cascade, dont j'allais souvent respirer la fraîcheur avec délices au lever de l'aurore, à cette heure où l'on se sent toujours disposé à être heureux. La vue de ces montagnes garnies de cocotiers, des cabris qui les gravissaient à pic, de cette eau perlée, tombant avec fracas du haut du rocher, venaient réveiller en moi l'écho de mes souvenirs; je sentais dans ces moments de solitude et de recueillement l'accord parfait et mystérieux de la nature; tout brillait à mes yeux; ma pensée, franchissant l'espace, me reportait aux jours de mon bonheur, il me semblait voir ma femme et mes enfants admirer avec moi cette belle et riche végétation, j'étais heureux, bien heureux, j'étais en famille, je rêvais.

Le sultan Salim est âgé de trente-cinq ans; sa taille est moyenne et élancée, son teint légèrement basané, ses traits réguliers, son œil vif, et sa physionomie très-expressive. Passionné pour la toilette, il est le seul qui soit toujours mis avec une certaine coquetterie. Il est d'un caractère doux, mais d'une avarice extrême; son esprit fin et dissimulé ne se laisse pas facilement deviner. Il parle un peu le français, mais comme il n'aime point la nation qui le parle, il faut qu'il soit bien intime avec quelqu'un pour se décider à employer cette langue. Comme tous les habitants de l'île, il a une grande sympathie pour les Anglais, car aussitôt qu'un de leurs bâtiments

Digitized by Google

de guerre se présente, toutes les pirogues se remplissent d'Anjouanais qui se rendent à bord, chargés de toutes espèces de denrées; les navires en rade, appartenant à d'autres pavillons, ne sont plus rien à leurs yeux.

Les trois frères du sultan sont des hommes d'un nullité extrême (l'aîné, à qui revenait le trône, sentant son incapacité a cédé son droit de régner à Salim); ils ne s'occupent qu'à mâcher du bétel et à faire un petit commerce.

Imouko, son neveu, et fils du gouverneur de l'île Commore, est le seul des princes anjouanais qui ait su conserver une certaine dignité. Il passe pour le plus riche particulier du pays. Agé de vingt-huit ans, il est très-débonnaire, et surtout très-réservé, pour ne point inspirer de jalousie au sultan Salim, qui n'ignore point toute la popularité dont jouit ce jeune prince, désigné d'avance pour monter un jour sur le trône. Imouko ne parle point le français, mais assez bien l'anglais.

Les Anjouanais ont les mœurs douces; ils ne s'occupent que de leur religion, de leurs femmes, et de la mastication du bétel. Leurs réunions se tiennent devant les mosquées, où ils se rendent quatre à cinq fois par jour, car il n'y a pas à Anjouan, comme dans l'Orient, des barbiers et des cafés. Ils n'ont pas l'usage de la pipe. L'encens, le musc et le sandal, que certains écrivains ont prétendu respirer dans les rues, de manière à donner des maux de tête, sont aussi fabuleux que le luxe. Il est cependant possible qu'à l'époque où ces écrivains faisaient la traite, le peuple anjouanais, riche alors par ce trafic infâme, brûlât des essences chaque fois que le négrier se trouvait au milieu d'eux pour acheter sa cargaison de chair humaine.

Les femmes sont beaucoup plus recluses que dans les autres États mahométans, on ne voit à Anjouan que des négresses; les Anjouanaises ne peuvent jamais sortir que le soir, deux à deux, la tête et le corps enveloppés d'une grande pièce de toile blanche qui les réunit et les couvre toutes deux; si elles rencontrent un homme, bien vite elles se jettent de côté, la figure tournée vers le mur, jusqu'à ce qu'il soit passé. Leurs excursions sont même fort rares, et n'ont lieu que pour visiter une parente ou une amie. Lorsqu'un membre ou un ami de la famille entre dans une maison, il s'arrête un instant à la porte, et prononce d'une voix forte le mot *Kouézi!* afin de se faire entendre; les femmes disparaissent alors, et le mari crie d'entrer. S'il n'est pas au logis, un esclave vient le dire au visiteur, qui se retire. Mais ce qui forme un grand contraste avec cette jalousie, c'est que les domestiques mâles pénètrent dans les chambres des femmes. « Je ne conçois rien « à une pareille absurdité, disais-je souvent à des Anjouanais; comment, « un parent ne peut voir sa parente, même en présence du mari, tandis que « les domestiques mâles entrent dans les appartements à tout instant.—Que « voulez-vous, me répondaient-ils, c'est l'habitude. »

Quoique les femmes ne sortent jamais, elles aiment extrêmement les ornements, tels que bagues, bracelets d'or et colliers de corail. Ce sont elles qui, dans leur intérieur, tiennent les rênes du gouvernement domestique; le mari, chez lui, n'est que leur premier sujet.

Digitized by Google

Le vol et l'avarice sont les vices dominants des Anjouanais. Habiles dans l'art de feindre, ils ont toujours un gracieux sourire sur les lèvres, et rien n'est difficile comme de surprendre leur pensée. Plusieurs des plus notables venaient journellement me demander un petit morceau d'argent, ce qui voulait dire quelques piastres, en m'offrant pour cela du riz ou de l'arrorowt; et de tous les cadeaux que j'ai offerts, aucun n'a été rejeté de leur part, pas même par le sultan, à qui j'ai donné un beau sabre doré et une croix d'or pour une de ses femmes. Les seuls présents que j'aie reçus en retour ont été deux colliers en ambre gris et des clous de girofle. Les mœurs doivent être bien changées depuis que certain voyageur offrant, disait-il, une montre d'or et des bijoux, a été refusé par des Anjouanais.

J'avais envoyé dès la veille tous les articles que je croyais pouvoir convenir; le lendemain, vers les onze heures, je me rendis au palais accompagné de mon capitaine. Le sultan avait fait étaler tous ces objets dans une salle, où, lorsque j'arrivai, se trouvaient réunis autour de lui les princes et les principaux habitants. J'eus à peine le temps de me reposer un instant, vingt questions me furent faites à la fois : «Combien ceci? combien cela?» et ce qui leur plaisait davantage était toujours le plus méprisé; tout était trop cher. « Nous ne sommes pas comme les Sacalaves, me disait le sultan, nous con- « naissons très-bien le prix de tout cela. » Enfin, après une séance de plus de quatre heures, nous tombâmes d'accord; tous les articles dont le prix venait d'être fixé par Salim, et consenti par moi, furent inscrits, et restèrent dès lors invariables. Nul Anjouanais, quel que soit son rang, ne peut acheter ni vendre sans que le prix ait été déterminé d'avance par le sultan, dans une réunion spéciale comme celle que je viens de décrire.

Après que tout eut été stipulé sur ce qu'ils voulaient acheter, vint le tour des articles d'échange; car n'allez pas vous imaginer pouvoir vendre aux Arabes contre de l'argent; ils ont pour habitude de se dire très-pauvres. Il faut avoir bien soin de convenir d'une mesure: c'est pour l'étranger une chose essentielle, s'il ne veut pas être trompé; il doit surtout veiller lorsqu'il reçoit la marchandise.

Le sultan reçoit un droit de 10 pour 100, qu'il prélève sur la valeur des articles importés; 5 pour 100 sur celle des articles exportés, et, de plus, 50 piastres de droit d'ancrage.

Le prince Imouko, qui avait pour moi mille attentions, regrettait de ne pouvoir m'offrir un appartement plus convenable; ma chambre était petite, mais comme j'avais le grand salon à ma disposition, cela me suffisait. Le luxe et la propreté même en étaient bannis; mais comme on en chercherait vainement à Anjouan, je me résignai. On était alors dans le Rhamazan. Pendant toute cette lune, les musulmans ne prennent aucune nourriture depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, et leur nonchalance à cette époque de l'année est encore plus grande qu'à l'ordinaire; les mosquées sont les seuls points de rendez-vous. Vers le soir seulement on les voit tous s'acheminer, ou pour mieux dire se traîner, vers le rivage; là, agenouillés au bord de la mer, ils font leur prière, qui dure jusqu'au moment où le soleil

Digitized by Google

disparaît de l'horizon. A cet instant, tout change : au silence de la journée succèdent des cris de joie, à la marche grave et lente, le pas de course ; ils se répandent dans toutes les directions, afin de regagner leurs demeures où le déjeûner les attend. Je me plaisais souvent à les arrêter dans leur élan, mais jamais je n'ai pu obtenir d'eux d'autre réponse que celle-ci : « Nous « bien contents de manger, nous très-faim. » Aussi, pendant la première heure qui suit la prière du soir, la ville est-elle morne et silencieuse.

J'assistais presque toujours au repas du prince. Ayant beaucoup voyagé, surtout en Orient, je suis habitué à voir manger avec les doigts, mais je n'ai vu nulle part des hommes manger avec plus de gloutonnerie et plus salement qu'à Anjouan. Leur plat de résistance est toujours le riz ; ils y plongent la main, le pétrissent, et en font une boulette qu'ils trempent ensuite dans la sauce. Ce qui tombe par le trop plein de leur main ou de leur bouche n'est jamais ramassé, de manière que, le repas achevé, tout est répandu sur la table. Ils ne boivent aussi qu'après qu'ils sont rassasiés ; alors les esclaves viennent leur présenter un bassin pour se laver, et lorsque les maîtres se sont levés, ceux-là les remplacent, et se repaissent des restes dégoûtants qu'on a bien voulu leur abandonner. Le repas du prince terminé, nous allions nous promener ensemble dans les environs de la ville ou dans ses jardins, et après notre promenade on se rendait à la danse, ou bien plutôt à la pantomime, qui s'exécute tous les soirs en plein air. L'orchestre est composé de quatre musiciens, tambourinant de toutes leurs forces sur deux caisses ; deux soi-disant danseurs se promènent fièrement, drapés dans un morceau de toile, portant leur tunique fortement serrée autour des reins, paraissant irrités l'un contre l'autre, et s'évitant pour se surprendre mutuellement. Ces acteurs sont remplacés par d'autres, jusqu'à ce qu'il en arrive qui, électrisés par le bruit infernal des caisses, en viennent aux mains, et se gourment à grands coups de poing dans la figure : ils deviennent alors tellement furieux que la foule qui les entoure est obligée de les séparer. Ceux qui ont pris parti pour le vainqueur font retentir les airs de leurs acclamations et de leurs applaudissements. Du haut des terrasses les dames anjouanaises, enveloppées d'une draperie blanche qui leur donne l'apparence de fantômes, admirent ce beau spectacle, qu'elles aiment beaucoup, car c'est le seul amusement public dont elles puissent jouir. Cette danse dure toute la nuit, pendant tout le mois du Rhamazan.

Après une heure de séance qui, je puis le dire, m'ennuya considérablement, j'allai passer le reste de la soirée avec le sultan, qui m'avait pris en grande amitié. Il se plaisait à me questionner sur les forces de la France, de l'Angleterre, des États-Unis, des Pays-Bas, et sur leur position géographique. N'ayant pas de cartes, je lui en figurais sur une planche avec un morceau de craie. Il était étonné de ma franchise, en me voyant tracer l'Angleterre et la France plus grandes que mon pays. « Vous êtes le seul étranger, « me disait-il, qui en agisse ainsi ; car, lorsque je questionne un Français, « il me répond que la France est beaucoup plus forte et plus grande que « l'Angleterre, et les Anglais et les Américains se disent également plus

Digitized by Google

« forts que tous les autres.» Je lui répondais que j'aimais toujours à dire la vérité, que tel pays, plus petit en superficie, pouvait être grand par son commerce, ses richesses et ses colonies; que la Néerlande marchait par là de pair avec des puissances beaucoup plus riches en territoire; que la marine de mon pays avait maintes fois battu celle de l'Angleterre, en l'attaquant jusque dans la Tamise. Sur la demande qu'il m'adressa, pour savoir laquelle de la France ou de l'Angleterre serait battue, à mon avis, dans le cas où ces deux pays seraient en guerre; je lui fis observer que l'Angleterre, pour faire la guerre à la France, avait toujours eu besoin de recourir aux autres puissances. Cela parut l'étonner, car les Anglais qui viennent visiter l'île d'Anjouan ne tarissent point sur leur propre éloge, et cherchent sans cesse à se grandir aux yeux de tous ces peuples, qui ne voient que fort rarement des navires français. A Madagascar, on ne voulait pas me croire lorsque j'affirmais que la France et la Néerlande possédaient des bâtiments aussi grands que ceux de l'Angleterre. « Pour vous autres, me disait-on, « nous voulons bien croire que vous en avez, puisque le vôtre est grand, « mais les Français n'en ont pas d'aussi vastes. » Cette conviction vient de ce qu'ils ne voient que de petits navires caboteurs de l'île Bourbon.

Le sultan semblait m'entendre tous les jours avec plus de plaisir, et m'interroger avec plus d'intérêt sur la politique européenne. Un jour, m'ayant fait appeler par son aide de camp Saïd-Omar, il me dit : « Depuis que vous « êtes avec nous, vous vous êtes fait aimer de tout le monde, et de moi par« ticulièrement; voulant vous donner une marque particulière de mon « estime, je vous remets votre brevet de colonel-général anjouanais; mon « conseil, dont j'ai consulté l'avis, a adhéré d'une voix unanime au choix « que j'ai fait de vous. Si un jour nous avions besoin en Europe de débattre « quelque intérêt, vous pourriez nous servir en cette qualité. Voici en même « temps une nomination d'ambassadeur. » Je remerciai Salim de l'honneur qu'il me faisait, lui répondis qu'il pouvait toujours compter sur moi, que j'aimais beaucoup les Anjouanais, et l'assurai que je serais toujours heureux de pouvoir leur être agréable, si l'occasion se présentait.

J'avais choisi pour faire mes affaires un parent du sultan nommé Abdel-Abbas. Sa femme accoucha d'un fils; il eut chez lui, pendant quatre jours, grands festins, accompagnés de l'indispensable tambour. Lui ayant fait observer que ce bruit devait incommoder sa femme, il se contenta de me répondre par cette phrase sacramentale : *c'est l'habitude.* Il me félicita de ma nomination, ajoutant qu'il avait pris ses mesures pour me donner une fête le lendemain soir, et qu'il espérait bien que je ne refuserais pas d'y assister. « J'accepte, lui dis-je, avec bien du plaisir; mais n'oubliez pas surtout que « c'est un général anjouanais, et non un Européen qui viendra chez vous, « c'est vous dire que je désire que la fête soit toute nationale.»

Le lendemain je me rendis chez Abdel-Abbas. Un grand fauteuil en bois, de la forme de celui du roi Dagobert, était placé pour moi, ainsi qu'un tapis de pieds. J'avais quitté le costume européen pour prendre celui des Arabes, ce qui parut lui faire beaucoup de plaisir. A peine étais-je assis, que le

Digitized by Google

prince Imouko et un autre parent du sultan entrèrent dans la salle, le sabre à la main, et ouvrirent l'assaut, en se portant des coups qui furent parfaitement parés.

Seize couples se succédèrent en montrant la même adresse. Ils ont vraiment un talent dans le maniement du sabre, exercice qu'ils exécutent en sautant toujours sur une jambe. L'assaut terminé, les musiciens redoublèrent leur tapage, et aussitôt parurent une vingtaine de bayadères, c'est-à-dire vingt négresses horriblement laides, vêtues de vestes rouges à galons d'argent et de jupons blancs ou bleus. Pour s'embellir, elles s'étaient déssinées, avec du blanc, des perles au front, au nez, et autour de la bouche. Cette décoration, sur leur peau noire, était affreuse. Après qu'elles eurent formé le rond, l'une d'elles, ayant à la main un petit panier renfermant des pierres qu'elle agitait comme une marotte, entonna un chant improvisé et peu harmonieux, qui fut répété par toutes ses compagnes. On présenta ensuite de l'eau sucrée, de la limonade et des feuilles de bétel. Dans la crainte de désobliger Abdel-Abbas, en me retirant trop tôt, je fus obligé de subir, pendant trois heures, ce monotone et fastidieux amusement.

Rentré chez moi, je me faisais une fête de pouvoir me mettre au lit, reposer ma tête qui avait bien souffert par le voisinage de la musique; mais je comptais sans mon hôte. Le prince Imouko, qui, comme tous ses compatriotes, faisait, pendant le mois du Rhamazan, ses trois repas nocturnes, eut la barbarie de me faire appeler pour me mettre à table avec lui : j'eus beau dire aux esclaves que je n'avais pas faim, que j'étais fatigué, il vint lui-même me chercher, et force me fut de me rendre à son invitation.

Enfin, le Rhamazan venait de finir au grand contentement de tous les Anjouanais, et particulièrement au mien, car j'étais certain de ne plus être réveillé pour manger du poulet, du riz, des petits gâteaux d'arrorowt, et n'avoir pour boisson qu'une décoction de fèves brûlées, simulant le café, liqueur inconnue à Anjouan.

Deux jours après le Rhamazan, il y avait une grande fête religieuse; le sultan se rendait en grande cérémonie à la mosquée. Dès la pointe du jour, toute la ville était sur pied et en habit de gala. Je reçus une invitation de la part de Sa Hautesse pour l'accompagner. Vers les neuf heures, je me rendis avec le prince Imouko au palais; les princes, le gouverneur de la ville et les principaux habitants y étaient à l'avance. Après une demi-heure d'attente, le sultan entra, revêtu d'un brillant costume. Il avait quitté le turban, et portait un bonnet de velours noir brodé en or, sur le devant une plaque avec les armes d'Anjouan, une main renversée, autour de la plaque une devise anglaise, *King of Anjouan*, une veste de velours rouge brodée en or, et sur la poitrine une plaque semblable à celle du bonnet, un pantalon bleu collant, avec galon d'or sur les côtés, et le sabre que je lui avais donné. Il paraissait enchanté de sa belle toilette, et semblait me demander mon suffrage. Je me gardai bien d'y manquer, sachant combien son amour-propre était chatouilleux sur ce chapitre; il était, du reste, vraiment bien dans son costume; je lui dis pourtant que je l'aurais trouvé mieux s'il n'eût point

Digitized by Google

porté le sceau de l'esclavage de ses prétendus amis. « Comment cela, me « dit-il? — C'est que sur la poitrine d'un souverain tel que vous, au lieu « d'une devise anglaise, on ne devrait lire qu'une devise arabe. Prenez garde « que votre faiblesse ne vous occasionne plus tard des regrets éternels. » La conversation en resta là, car tout était prêt pour se rendre à la mosquée.

A la porte du palais était placé, pour le sultan, un fauteuil posé sur un brancard et recouvert d'un dais. Il s'y assit; quatre Arabes le portèrent. Les princes, ses frères, ses neveux, le gouverneur de la ville et moi nous marchions devant et à côté; parurent ensuite les officiers, suivis de toute la population.

Arrivé devant la grande mosquée, l'iman vint recevoir le sultan, et nous entrâmes tous; quant à moi, j'eus le soin de laisser mes souliers à l'entrée de la mosquée. Tout le monde se plaça sans distinction de rang; Salim seul était assis en dessous de la chaire de l'iman, et la prière commença. Comme il n'est point de lieu sur la terre où l'Éternel n'entende la prière d'un cœur fervent, je lui demandai la vie, la santé de ma femme, celle de mes enfants, je lui demandai de les revoir, il a daigné m'exaucer.

Après le service divin, les princes et tous les habitants vinrent baiser la main de leur souverain, je m'empressai de la lui serrer, et je dis à l'iman qui était à ses côtés: « Je viens d'être véritablement heureux; veuillez vous « rappeler, après mon départ, qu'un Européen, qu'un Néerlandais a, dans « une mosquée, prié son Dieu qui est aussi le vôtre; et, à cet effet, acceptez « une somme de 30 piastres pour blanchir votre temple. » L'homme de Mahomet fut vivement touché de mes paroles; et des prières furent dites pour mon heureux retour dans ma patrie.

Mes affaires étant toutes terminées, le sultan, accompagné des princes, vint déjeuner à bord. A son arrivée je fis hisser le pavillon néerlandais et tirer sept coups de canon. Il visita en détail tout le navire, dont il admira sa grandeur, la richesse et l'extrême propreté. Le lendemain de cette visite j'allai faire mes adieux à Salim, avec lequel j'eus un entretien de plus d'une heure. Je lui réitérai mes remercîments pour tous les témoignages d'estime et d'amitié qu'il m'avait accordés pendant mon séjour dans ses États, ainsi que de l'honneur qu'il m'avait fait en me conférant le grade le plus élevé dans la hiérarchie militaire du pays. Le prince Imouko, Saïd-Omar et Abdalha-Hamsa, secrétaire dans les ambassades, me conduisirent le soir jusqu'au rivage, me souhaitant un heureux voyage, me priant de revenir bientôt au milieu d'eux.

Dès la pointe du jour et poussé par une brise favorable, nous nous éloignâmes des côtes d'Anjouan, et bientôt disparurent devant nous ses montagnes de verdure, ses bois de cocotiers et les murailles qui entourent la ville, et de leur côté, les habitants, accourus sur la plage, virent sans doute disparaître notre navire comme un blanc fantôme sur des brouillards.

Voulant m'assurer de la vérité de ce que j'avais appris à Anjouan par un baleinier américain, que le commerce nous était interdit à l'île de Mozam-

Digitized by Google

bique, je commandai au capitaine d'ancrer en grande rade, afin de n'avoir rien à payer et de pouvoir sortir plus librement. Dès que cet ordre eut été exécuté, je quittai le navire et me dirigeai avec mon canot vers la ville, où j'arrivai après une heure de trajet. Je me rendis immédiatement chez le brigadier Rodrigo Luciano d'Abreu de Lima, gouverneur général des possessions portugaises sur la côte orientale d'Afrique. Il me reçut aussitôt, et, tout en regrettant la rigueur de ses ordres, il me confirma la défense de son gouvernement. Rodrigo de Lima, dont le palais est une construction toute nouvelle qui a vue sur la rade, est un homme affable, parlant parfaitement le français et l'anglais, ayant longtemps habité Paris et Londres. Il me demanda des nouvelles de S. M. le roi des Pays-Bas, avec lequel il avait servi pendant les guerres de l'Empire.

Comme mon intention était de ne rester que vingt-quatre heures à l'île de Mozambique, pour y faire quelques achats de vivres, je priai le gouverneur de vouloir bien m'indiquer un hôtel. « Monsieur, me dit-il, je voudrais « pouvoir vous satisfaire à cet égard, mais malheureusement il n'en existe « point ici; tout ce que je puis faire, c'est de vous adresser à M. Teobaldo An- « tonio da Gama, garçon des plus aimables et qui s'estimera heureux de « vous recevoir. » Muni d'un mot de recommandation, je me transportai chez ce jeune cavalier qui me fit l'accueil le plus gracieux, et voulut bien m'accompagner dans mes petites excursions.

La ville de Mozambique est assez bien bâtie, les rues sont régulières, et les maisons en pierres. Sa population, qui peut s'élever à 6,000 âmes, se compose de la race européenne, des noirs et des Banians les plus nombreux de tous, et qui exclusivement forment les classes des artisans, tels que tailleurs, cordonniers, menuisiers, serruriers, etc. etc. Sur la place publique, entourée d'arbres, s'élève, ainsi que dans tous les endroits où les Portugais ont des possessions, une colonne à laquelle on attachait autrefois les naturels condamnés à la peine du fouet. Le quartier habité par les noirs est construit en bambous; nulle part je n'ai vu des hommes et des femmes de cette race aussi forts et aussi vigoureusement constitués, malgré l'insalubrité du climat.

A l'entrée de la ville et faisant face à la rade, on trouve la citadelle, armée de 60 pièces de canon, et défendue par environ 400 hommes, presque tous envoyés à cette destination pour meurtres, vols, ou autres crimes plus ou moins graves. Il en résulte que bien souvent la garde nationale est obligée de prendre les armes pour calmer les émeutes qui surviennent parmi ces soldats indisciplinés, et qui font métier de poursuivre les passants dans les rues pour leur demander l'aumône. Il est juste, cependant, de dire qu'à l'île de Mozambique la tenue des militaires est plus soignée que dans les autres pays soumis à la domination portugaise.

La maison de la douane, située à l'entrée du port, sert de grand point de réunion; c'est là que se débitent les nouvelles du jour, et se donnent rendez-vous les hommes d'affaires et les oisifs. — L'église est assez élégamment construite, et l'on doit citer, au nombre des monuments les plus remarquables, un hôpital fort bien tenu par les soins d'un chirurgien-major

Digitized by Google

suisse, au service du Portugal depuis la chute de Don Miguel. Pour les menues transactions commerciales, on ne voit circuler dans la ville qu'une immense quantité de monnaie de billon, frappée par le gouvernement portugais, pour obvier à l'accaparement de tout l'or et de tout l'argent que les Banians expédiaient pour leur pays. On fait, à Mozambique, un grand commerce d'ivoire, mais celui de la poudre d'or y est presque nul.

Le négoce y est interdit, ainsi que dans les autres possessions portugaises de la côte orientale d'Afrique, à toutes les nations européennes, si ce n'est aux Anglais et aux Américains, qui, seuls, ont des traités de commerce spéciaux, à cet égard, avec le gouvernement portugais; encore sont-ils obligés de payer un droit d'entrée de 46 pour 100, tel qu'il existait au commencement du XVIIIe siècle, ce qui le porte réellement aujourd'hui à 60 pour 100 au moins, par la raison que le prix des marchandises a beaucoup diminué; aussi nul pays où la contrebande soit établie sur une plus vaste échelle, et où le fisc profite moins de l'élévation exorbitante et déraisonnable du tarif; à l'exception de Mozambique, résidence du gouverneur, où ils seraient trop surveillés, les employés des autres colonies, ne recevant point d'émoluments, sont forcés, pour vivre, de se faire presque tous négociants et contrebandiers. Un officier n'a pour appointements mensuels que deux pièces de toile bleue et quatre-vingts livres de riz; les sous-officiers et soldats ne reçoivent qu'une seule pièce de toile et quarante livres de riz. « Encore, me disait un des fonctionnaires les plus élevés en grade, voilà « trois mois que nous n'avons rien touché; nos soldats sont dans la nécessité « d'aller mendier leur nourriture chez les noirs. »

Afin de prévenir le manque de vivres, toujours incessant dans une navigation d'aussi long cours, je crus devoir faire l'acquisition d'une douzaine de porcs que je payai huit piastres pièce; marché dans lequel je m'estimai fort heureux, car il y a tels de ces animaux que l'on ne saurait se procurer à moins de 12 piastres; et chose bien singulière, c'est que l'on peut acheter à un taux bien moins élevé un petit garçon ou une petite fille de six à huit ans. Enfin, toutes mes emplettes faites, je pris congé de mon aimable hôte Teobaldo de Gama, et fis voile pour Mourondava, côte sud-ouest de Madagascar.

Je ne fus pas longtemps sans reconnaître l'inexactitude des cartes de cette partie de la côte, car, d'après les observations du capitaine et des officiers du bord, Mourondava devait se trouver au point désigné sur ces cartes, tandis que lorsque nous arrivâmes à cet endroit, nous n'aperçûmes qu'un pays absolument inhabitée (1).

---

(1) « Il règne, dit notre confrère O. Mac Carthy, quelque incertitude quant à l'application du mot *Mourondava*. Owen donne ce nom à un village qui semble, d'après la carte, situé daus une île, entre les deux bras d'une rivière, par 20° 18' sud *sur la même côte*. On voit en outre, au nord et au midi, à peu de distance, deux autres embouchures sans nom. L'une de ces trois entrées est sans doute la rivière de Mourondava de M. Guillain (par 20° 20' latitude sud sur sa carte). Voici ce qu'il dit

Digitized by Google

Notre navire tirant 18 pieds d'eau, et ne pouvant en conséquence aborder la côte, je montai dans mon canot avec huit hommes, y compris un officier et le médecin, tous bien armés, et ce dernier muni de sa trousse, dans le cas où nous aurions quelque combat à soutenir. Cette mesure de précaution m'était prescrite par le capitaine de la corvette royale anglaise *la Cléopâtre*, qui avait perdu six hommes de son équipage, tués dans ces mêmes parages, pour avoir eu l'imprudence de s'y aventurer sans armes.

Comme la marée était basse et la mer calme, il nous fut facile de passer les bancs qui bordent la côte, et nous entrâmes dans une des embouchures de la rivière. Là je quittai mon embarcation avec mon escorte, ne laissant que deux hommes en cas de surprise, et je m'avançai dans l'intérieur des terres à une distance de trois lieues. C'était un sol marécageux, couvert d'épaisses forêts, sans routes, sans même le moindre vestige d'habitations. Je n'aperçus qu'un sentier battu par les sangliers; nous le suivîmes dans l'espérance de faire quelque découverte favorable, mais tout ce que nous vîmes, ce fut une innombrable multitude d'oiseaux aquatiques de toutes couleurs, qui, de loin, se dessinaient comme un tapis de rubis, d'émeraudes, de topazes et autres pierres précieuses. Cependant l'heure s'avançant, vaincus par la fatigue, marchant jusqu'aux genoux dans la vase de ces profonds marais, ayant épuisé nos vivres, manquant même d'eau, je donnai l'ordre de la retraite.

Arrivés à notre canot sans accident, nous nous embarquâmes pour rejoindre le navire; malheureusement, pendant notre excursion, s'était élevé

à ce sujet : « Mourondava, nommé Andakabé par les naturels, était le mouillage fré-« quenté par les navires de traite, alors que les rois de Menabé avaient leur résidence « non loin de là, sur le bord de la rivière du même nom (la Menabé). » Ceci concorderait avec une parole d'Ellis; mais M. Leguevel, qui a débarqué à Mourondava, n'y indique de rivière ni dans son texte, ni sur la carte assez mauvaise qui l'accompagne; il met la capitale de Menabé beaucoup plus loin, sur le cours supérieur d'une rivière qu'il nomme et Menabé et Mourondava (t. II, pag. 100), qu'Owen appelle Youngoule, et M. Guillain, Youle, et dont l'embouchure se trouve à 4 lieues de France au sud-ouest de Mourondava. Il y a là un point de géographie positive à éclaircir, en faisant toutefois attention à cette remarque de M. Guillain, que Mourondava (village d'une soixantaine de cases, d'après M. Leguevel) n'était plus habité, en 1843, que par quelques maraudeurs (*djerikis*). Il se peut très-bien que ce lieu soit désert, ainsi que cela est arrivé à tant d'autres points du pays sakalave, depuis l'invasion des Hovas. »

N'y ayant pas été, je ne puis donner, quant à moi, aucun éclaircissement sur la situation précise de Mourondava; mais ce que je puis certifier, c'est que ce point n'est pas chimérique, qu'il ne se trouve pas dans une île particulière, mais bien sur la côte sud-ouest de Madagascar. Les naturels de la baie de Bally, ainsi que les Antalotches, sont en communication directe avec Mourondava, qu'ils désignent sous ce nom seulement, et j'ai vu moi-même un *cheling* des Antalotches, chargé d'écailles, qui, parti de la baie Saint-Augustin, avait touché à Mourondava. J'ajouterai que les Hovas n'étaient nullement maîtres sur ce point. Le seul point occupé par eux, sur toute la côte d'ouest, est Marangai.

Digitized by Google

un vent contraire et violent qui faisait refluer contre les brisants les vagues écumantes et aussi hautes que des montagnes de neiges. Que faire? Il fallait mourir ou rejoindre le bâtiment. Le courage supplée souvent à la prudence; nos rameurs, habiles et vigoureux, étudiaient, pour ainsi dire, les flots, et tantôt plongés dans leur profondeur, tantôt bercés sur leur sommet, ils auraient ému d'une manière sublime le spectateur qui, du rivage, aurait assisté à cette lutte entre la fureur des éléments et la force de l'homme, guidée par son adresse et son intelligence. Nous n'atteignîmes notre navire que bien avant dans la nuit. Notre arrivée y excita une joie indicible, c'était à qui nous féliciterait, à qui nous presserait la main, avec cette expansion, cette cordialité qui n'appartiennent qu'aux marins de long cours, qu'à ceux qui ont assisté aux terribles jeux de la vie et de la mort.

Je fis aussitôt lever l'ancre, et, bien certain désormais que les cartes de la côte sud-ouest de Madagascar était fausses, l'ayant expérimenté au péril de mes jours, j'ordonnai au capitaine de cingler de nouveau vers la côté orientale d'Afrique. Nous nous dirigeâmes donc vers Delagoa-Baie, seul point où peut aborder, non sans grand danger, un bâtiment de 1000 tonneaux, et encore fûmes-nous obligés de nous tenir à une distance de neuf milles du fort. Je dois ajouter que pour entrer dans la baie, il est nécessaire de se faire précéder par des chaloupes, avec le soin de bien sonder la mer qui, en cet endroit, présente une différence de 15 à 10 et à 4 brasses. Les bancs de sable dont elle est parsemée sont mouvants, et y rendent la navigation extrêmement dangereuse. Je laissai donc le navire à l'ancre, et me dirigeai avec mon canot vers Delagoa-Baie, où j'arrivai vers les midi. Je me rendis immédiatement chez le gouverneur, qui me répéta que la même prohibition, pour le commerce, existait chez lui comme à Mozambique. Lui ayant exposé que ma grande vergue s'était brisée pendant la dernière tourmente, je lui déclarai que le vaisseau serait obligé de rester au moins huit jours en rade, et que mon intention était de séjourner à terre pendant tout ce temps. Les hôtels étant inconnus dans tous ces parages, le gouverneur me désigna pour logis une maison occupée par le propriétaire d'un brick anglais qui s'était perdu peu de jours auparavant dans la baie, en venant du cap de Bonne-Espérance. Il m'invita de plus à venir déjeuner et dîner chez lui chaque fois que bon me semblerait, permission qui me fut des plus agréables, dans un pays où les vivres sont plus que rares, où la vie domestique est un luxe ignoré. Je renvoyai mon canot avec mes hommes, que je ne voulais point exposer aux fièvres pestilentielles qui règnent à Delagoa-Baie, ainsi que l'a véridiquement dit, dans son excellent ouvrage, le capitaine anglais Osburg; je leur recommandai seulement de venir prendre mes ordres tous les jours.

La ville contient tout au plus une quarantaine de maisons en pierres et une centaine de cases pour les noirs. Le fort, situé sur le bord de la rivière, n'est armé que de quatre mauvaises pièces de canon, jadis abandonnées par les Anglais qui occupaient un point sur la rive opposée; il n'est défendu que par quarante soldats noirs, lesquels ne sont pas souvent en mesure de re-

Digitized by Google

pousser les attaques des sauvages qui, il y a quelques années, sont venus massacrer le gouverneur et toute la garnison. Delagoa-Baie est entourée de marais dont les exhalaisons occasionnent, en certains temps de l'année, une espèce de typhus qui décime jusqu'aux naturels eux-mêmes. Quant aux Européens qui résistent, ils ressemblent, par leur maigreur et leur teint hâve et livide, plutôt à des spectres qu'à des êtres humains.

Les fièvres de la côte orientale d'Afrique sont de la même nature que celles de Madagascar : les mêmes symptômes, les mêmes douleurs aux articulations ; pesanteur de tête. Elles sont endémiques, bilieuses, et proviennent des terres basses et de la proximité des marécages.

Le commerce y est nul, à cause de la stérilité du sol et de la pauvreté des habitants. On peut citer comme phénomènes des essaims de sauterelles, qui viennent s'abattre dans les jardins, où elles détruisent tout, et si nombreuses quelquefois, que l'on dirait des nuages qui obscurcissent le soleil.

A l'époque dont je parle, les *boers* (paysans) hollandais qui, après d'héroïques efforts dans les combats qu'ils eurent à soutenir contre les Anglais, leurs dominateurs, avaient été contraints d'abandonner le Port-Natal et de se retirer dans l'intérieur des terres, n'apprirent point, sans un vif sentiment de joie, qu'un navire néerlandais se trouvait dans ces parages. Ces braves et intrépides colons ne craignirent pas de faire 50 lieues au moins pour faire visite à leurs compatriotes. Ils étaient suivis de seize charettes chargées d'ivoire. Une trentaine d'entre eux se rendirent à cheval chez le gouverneur portugais, au moment où je déjeunais avec ce dernier. Il leur fit le meilleur accueil, mais il leur déclara, en même temps, que le gouvernement anglais avait négocié auprès de celui du Portugal pour que celui-ci interdît tout établissement aux boers dans le voisinage de ses possessions. Malgré cette despotique et barbare intimation, ces fiers descendants des Bataves pourraient bien, s'ils avaient l'idée de le vouloir, commander en maîtres dans le pays; mais, bien au contraire, ils n'ont qu'un seul but, qu'une seule pensée ; c'est d'occuper loin de la mer un point où leurs tyrans ne puissent aller les trouver, où eux-mêmes soient libres de se livrer aux travaux agricoles, de faire changer d'aspect à des contrées presque désertes, et de vivre aimés et respectés au milieu des tribus les plus sauvages ; ils font tout pour cela : leurs fermes, parfaitement bien cultivées, se trouvent souvent à plus d'une lieue l'une de l'autre, et il n'y a pas d'exemple qu'une seule ait été attaquée par les Cafres, dont le nom seul épouvante les Anglais.

Je demandai à l'un de ces boers, appelé Van Breda, dont la tête avait été mise à prix par le gouvernement du cap de Bonne-Espérance, s'il était vrai que les indigènes fussent anthropophages. « Monsieur, me répondit-il, les « Anglais ont calomnié les Cafres comme ils nous ont calomniés; nous vi- « vons au milieu d'eux en toute sécurité ; ils nous aiment ; aussi, loin de « craindre quelque trahison de leur part, c'est parmi eux que je prends pres- « que tous mes domestiques. Ils me suivent partout tant que dure leur en- « gagement ; nous tenons fidèlement nos obligations envers eux, ils en font

Digitized by Google

« de même à notre égard. Ils savent d'ailleurs que la balle d'un boer hollan-
« dais frappe toujours juste. »

Cela est si vrai que, le jour de leur arrivée à Delagoa-Baie, ces boers avaient en quelques heures tué 22 hippopotames, animaux des plus difficiles à tirer, car on ne peut les atteindre mortellement qu'aux yeux ou aux aisselles, au moment où ils lèvent la patte.

Ils se rappellent d'ailleurs avec orgueil qu'ils comptent au nombre de leurs ancêtres les Tromp et les Ruyter, qui ont fait trembler la Grande-Bretagne sur toutes les mers; nés libres, ils ont juré de ne jamais subir le joug des Anglais. Un fait bien remarquable encore, et qui prouve jusqu'où peut aller le patriotisme: à trois mille lieues de la métropole, sous cette zone torride, les boers en ont conservé les habitudes, les mœurs originaires; jamais leur race ne s'est croisée avec celle des naturels; en vain, parmi eux, chercherait-on un métis. Ils ont conservé jusqu'au costume national, la veste de gros drap, le pantalon large, et des souliers, qu'ils font eux-mêmes avec la peau des lions qui tombent sous leurs coups. Leur teint a conservé sa blancheur primitive, et leurs femmes n'ont rien perdu de cette fraîcheur qui distingue celles des habitants du nord de l'Europe.

Après avoir vendu tout leur ivoire aux Portugais, puisqu'il leur était interdit de commercer avec moi, ils me firent présent d'une magnifique peau de léopard et d'un manteau en fourrure qui avait appartenu à un chef cafre; ils retournèrent ensuite chez eux, malgré un détour de 20 lieues qu'ils furent obligés de faire, pour éviter des myriades de mouches dont la piqûre est mortelle pour les chevaux. Ils n'ont point d'autres guides que des Cafres.

Quant à moi, le 11 novembre, dès que la vergue du navire eut été remplacée, je pris congé du gouverneur, que je remerciai de toutes ses bontés pour moi; j'ordonnai de lever l'ancre, et de faire voile vers Sainte-Hélène, où nous devions aller faire de l'eau. On avait eu soin d'envoyer en avant une chaloupe, dont les signaux devaient nous donner la profondeur de la baie, fort inégale, comme je l'ai dit plus haut. Malgré cette précaution, vers les onze heures du matin, nous touchâmes à deux reprises différentes. Ce moment fut terrible, la consternation générale; le capitaine, malade depuis quelque temps, perdit complétement la tête, et remit officiellement le commandement à son premier officier. Par bonheur, les secousses n'étaient point trop fortes, et l'inégalité même de profondeur nous préserva d'une perte certaine. Vers le soir, la brise s'éleva si violente que nous dûmes jeter la seconde ancre, et sur les huit heures, la mer devint tellement furieuse, que nous allâmes jusqu'à craindre que cinq brasses d'eau ne fussent pas suffisantes pour ne pas toucher. Nous regardions la mort comme inévitable, car à une longueur de trois fois le navire se trouvaient des bancs de sable; notre salut dépendait de la solidité de nos ancres. Cette affreuse tempête dura jusqu'au 13. Vers midi, le vent se calma, mais la mer était encore trop agitée pour donner le signal du départ. Deux heures plus tard, nous

Digitized by Google

étions hors de tout de danger. Nous ne mîmes à la voile que le 14, à cinq heures du matin.

Au bout d'un mois, jour pour jour, après des alternatives de bourrasques et de beau temps, sans beaucoup d'avaries, ayant charmé les ennuis de notre navigation par la pêche d'excellents poissons, fort abondants durant ce trajet, nous jetâmes l'ancre devant Sainte-Hélène.

Je me garderai bien d'ajouter le moindre mot à tant de descriptions de cette île, immortalisée par le séjour et le martyre du plus grand des hommes; je dirai seulement que, depuis peu d'années, on a surmonté l'église d'une tour qui, vue de la baie, à travers les arbres plantés le long du rivage, et entre les deux rocs à pic où se trouve la ville, présente l'aspect le plus pittoresque.

Quoique mon séjour à Sainte-Hélène n'ait été que de vingt-quatre heures, je n'ai pu m'empêcher de remarquer que la population en est véritablement omnicolore; on y voit des hommes et des femmes de tous les pays, et jusqu'à des Chinois, qui tous ont la prétention de singer les mœurs et les costumes des Européens. Il n'est pas rare d'y voir des négresses, d'une entière laideur, se pavaner les jambes nues, chaussées de savates, et coiffées de chapeaux de paille excentriques; c'est, en un mot, un ambigu des plus drôlatiques, une mosaïque d'habitants plus ridicules les uns que les autres. La garnison qui, du temps de Napoléon comptait 2,500 hommes, commandés par un général, n'est plus forte aujourd'hui que de 500; le gouverneur est un colonel d'artillerie.

Le lendemain, 11 décembre, nous quittâmes Sainte-Hélène, et après 38 jours de navigation seulement, nous entrâmes dans la Manche, n'ayant perdu pendant la traversée qu'un seul marin, que nous avons jeté dans les flots, avec la cérémonie d'usage, aux environs des Açores, et le capitaine du navire, dont nous avons renfermé le corps dans un cercueil rempli de rhum. Nous étions le 22 janvier en rade de Texel.

LE BRON DE VEXELA.

CORRESPONDANCE.

A Monsieur le Rédacteur en chef de la Revue de l'Orient.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous adresser l'extrait d'une lettre que j'ai reçue d'Égypte il y a quelques jours.

Un des premiers, comme vous le savez, j'ai signalé la misère du peuple égyptien et les nombreuses causes d'insalubrité qui pèsent sur l'Égypte. Autant j'ai mis d'empressement à faire connaître le mal, autant j'en mettrai à annoncer les réformes avantageuses qui pourraient surgir dans un pays

Digitized by Google

où la peste était inconnue, quand les hommes qui le gouvernaient comprenaient ce que peut une hygiène publique bien entendue.

Permettez-moi de profiter de cette occasion pour déclarer publiquement, — contre l'opinion de certaines personnes, — que je n'ai point attendu mon retour d'Égypte en France pour écrire sur cette contrée. — Voici ce que je disais en juin 1833, dans un mémoire adressé à l'Académie royale de médecine, alors que je dirigeais l'école vétérinaire d'Abouzabel. « Le Fellah, « pauvre, humilié, abruti, végète dans une petite loge, dont l'entrée est « à moitié fermée par des immondices. Cette chétive cabane, il l'a construite « auprès d'une mare, à côté du cimetière, dont les tombeaux crevassés « laissent dégager des odeurs infectes.

« L'espoir d'échapper aux mauvais traitements le force à agir ainsi. — « Plongé dans la plus affreuse misère, l'Arabe veut éviter tout travail quel- « conque; le fruit de ses fatigues ne lui appartient pas; laborieux ou inactif, « sa position ne change pas. — On ne pourra jamais opérer de changements « avantageux dans les races d'animaux domestiques, tant que la population « elle-même ne jouira pas des prérogatives que des gouvernements barbares « lui ont impitoyablement enlevées. »

Quelles que soient les tentatives des journaux ou mal renseignés ou à la solde de l'Égypte, la vérité se fait jour, et vient nous prouver qu'il est beaucoup plus utile de blâmer ce qui est blâmable, que de prodiguer l'encens et la flagornerie à des institutions fragiles et éphémères.

J'ai l'honneur d'être, etc.

HAMONT.

«..... Il y a une semaine que, dans ma causerie journalière avec le vice-roi, je relatai ce que j'avais lu dans la *Gazette des hôpitaux* relativement à la première partie du rapport fait par la commission nommée par l'Académie royale de médecine à l'égard de la peste, et des réformes à faire dans les quarantaines, pour les provinces du Levant. Après avoir débité tout ce que j'avais lu, Son Altesse me demanda ce qu'on pensait de l'Égypte relativement à la production de la peste. Ma réponse exprima l'opinion de la commission et de tout le monde; mais cette opinion n'était pas partagée par Son Altesse. Aussi, énumérant avec vivacité les travaux d'assainissement qu'elle avait fait exécuter, comme dessèchements de marais, suppressions de cimetières de l'intérieur de quelques villes, disparitions des monticules qui environnaient les villages. « Est-ce que l'Europe l'ignore? » me demanda Son Altesse.

« Je répondis que l'Europe connaissait ces travaux et y applaudissait, qu'elle rendait honneur à qui les faisait exécuter; mais que d'autres causes s'associaient à celles-ci, et contribuaient au développement de la peste, comme par exemple la mauvaise nourriture, le défaut d'habillement, et surtout le genre vicieux des habitations, mal situées, mal aérées, mal distribuées, et malpropres.

« Après m'avoir demandé des renseignements sur ce qu'il y avait à faire

Digitized by Google

pour corriger les vices que je signalais dans les logements des *Fellahs*, et après m'avoir écouté, le vice-roi dit : « Eh bien! nous avons commencé à « jaser pour passer le temps, et vous avez fait une grande chose aujour- « d'hui. Je renonce, de ce moment, aux revenus de telle et telle provinces, « qui s'élèvent à 50,000 bourses annuelles, en faveur des travaux d'assai- « nissement à faire dans les villages de l'Égypte. Je commencerai par le « Delta, et je veux refaire à neuf tous les villages, et faire bâtir tout en « briques rouges. »

« Le jour suivant, le vice-roi appela Chérif-Pacha, ministre des finances, et lui donna des ordres en conséquence; puis, hier, il appela le mimar-bachi (architecte en chef), Clot-Bey, et leur ordonna de partir pour la basse Égypte, où ils devaient choisir les localités les plus convenables pour chaque village, qui serait construit d'après un modèle qu'on devra présenter incessamment à Son Altesse.

« GAETANI-BEY, premier médecin du vice-roi. »

ACTES DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE.

SÉANCES. — EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX.

SÉANCE DU 27 MARS. — La séance est ouverte à huit heures et demie, sous la présidence de M. A. Hugo, auquel succède bientôt M. le docteur J. Cloquet.

Le procès-verbal de la séance du 13 mars est lu est adopté.

M. Alph. Denis prend la parole pour remercier la Société de sa nouvelle réélection comme président; considérant ensuite l'importance et les résultats obtenus par la Société orientale, il l'encourage à persévérer dans ses travaux.

M. le docteur J. Cloquet donne lecture d'une lettre de M. E. Cloquet, membre correspondant de la Société, nommé médecin du shah de Perse, et en ce moment à Constantinople. Cette lettre renferme quelques détails intéressants, particulièrement sur l'état de l'influence de la Russie et de la France à Constantinople, sur un vaste établissement d'instruction publique entretenu aux frais du gouvernement.

Lecture. — M. Mac Carthy donne lecture de la relation des derniers événements de Madagascar, d'après le récit qu'en a fait M. d'Escayrac, dans la séance du 13 février. M. d'Escayrac a bien voulu relire cette transcription et la compléter au moyen de nombreuses notes.

Communications. — M. Fortin d'Ivry, membre titulaire de la Société, de retour d'une nouvelle résidence de quelques mois en Algérie, communique verbalement à la Société le résultat de ses observations sur la marche de la colonisation en Algérie.

Digitized by Google

Messieurs, dit M. Fortin, je viens de passer cinq mois en Algérie pour y donner suite à des projets d'établissements, destinés à coopérer efficacement et matériellement à l'œuvre que poursuit la Société orientale, et surtout à montrer quelle est la productivité du sol de cette contrée. Les intérêts militaires et commerciaux sont puissamment représentés en Algérie; les intérêts coloniaux l'ont été trop peu jusqu'ici. Il faudrait pour cela, il est vrai, que les éléments qui en forment la base fussent plus puissants. Or, la plupart des colons qui se rendent en Algérie, gens aventureux, n'ayant d'autre but que de faire fortune en quelque temps, ne se livrent qu'à des spéculations réalisables à courte distance et ne peuvent naturellement créer des intérêts permanents et solides. Il sont fort utiles cependant, mais l'avenir de la France en Afrique réclame davantage.

Le gouvernement a bien cherché à favoriser l'émigration des classes agricoles portées à s'attacher au sol soit par le lien de la propriété, soit par le profit et la subsistance qu'elles en retirent; mais leur établissement a peu profité, d'un côté, parce que ces nouveaux colons arrivaient avec trop peu de capitaux et d'expérience, de l'autre, parce qu'on les fixait en des lieux peu avantageux, le gouvernement agissant toujours avec raison dans des vues plus politiques et militaires qu'agriculturales et profitables aux particuliers. Ainsi, à Boufârik, sur 2,000 Européens et plus qui y sont en ce moment, il n'y en a pas 10 qui s'y soient établis avec des projets d'avenir, qui aient créé, en un mot, quelque chose d'essentiellement profitable à l'avenir du pays. Mais ce qui s'oppose surtout au développement de la colonisation, à ce qu'il y ait profit à cultiver la terre, c'est l'intérêt énorme de l'argent. On préfère retirer 15, 20 et 30 pour 100 de ses capitaux en profits commerciaux ou par des placements fonciers en lieux sûrs, aux chances encore très-aventureuses de la culture.

Cependant la présence à Alger d'un grand nombre d'Européens, leur consommation et leur agrément, ont développé de nouvelles cultures; le jardinage entre autres y a attiré un grand nombre de méridionaux et surtout de Mahonnais. Certaines de ces cultures y ont donné des résultats surprenants; il y a des hectares qui rapportent 1500 fr. au moyen de 5, 6 et jusqu'à 8 récoltes par année.

Je suis à même d'apprécier la valeur du sol en Algérie, pour avoir étudié dans mes voyages presque toutes les cultures de l'Orient, de l'Espagne et de l'Italie; j'ai fait un grand nombre d'observations, j'ai retrouvé en Algérie les mêmes conditions de sol et de climat. Elle peut rivaliser avec les contrées les mieux cultivées des bords de la Méditerranée, Valence, la Lombardie, la Campanie, l'Égypte et la Syrie. Puis je me suis rendu compte de ce que ces pays présentaient de plus applicable à l'Algérie. J'ai tiré des semences de la plupart des plantes d'Égypte et de Provence; j'ai fait avec elles des essais en divers sols, lieux et expositions, et j'ai donné de ces semences d'arbres, céréales et légumineuses à plusieurs établissements, aux trappistes, aux jésuites, au jardin d'essai, et à plusieurs des agriculteurs les plus distingués que j'ai eu l'avantage de pouvoir apprécier, tels que M. Borely de Lassapie,

Digitized by Google

M. le baron Vialard, M. Caussidon, M. Brémontier et à MM. Bruat et Simon. Une partie de ces essais seront sans doute infructueux, mais il me suffit qu'il en réussisse une partie.

Il faut faire en Algérie, comme en Lombardie, en Campanie et dans le pays de Valence, deux ou trois espèces de cultures à la fois. Enfin il y a un troisième point, hérissé de difficultés, qui est le meilleur mode de cultiver *dans le pays même;* car il n'y a pas de tradition, parce que les Arabes ne cultivaient rien, si ce n'est leurs céréales d'habitude et quelques légumes, fèves et cucurbitacées : il n'y a qu'une routine aveugle. Vous savez combien nos paysans ont une routine enracinée; jugez par celle-là de la routine arabe. Cet obstacle est bien grand en Algérie, car on n'improvise pas de nouveaux modes de culture.

J'ai fait une demande de concession dans l'intention de l'utiliser de suite. En attendant je n'ai pas perdu mon temps; car les études préparatoires sont nombreuses et difficiles.

En France, peu importe la couche d'eau qui est sous le sol, parce que la pluie vient toujours répondre aux besoins du cultivateur; là bas il n'en est nullement ainsi: vous aurez toujours une certaine fraîcheur si la couche d'eau est rapprochée du sol, presque jamais si elle est trop profondément cachée.

Chez nous, on s'occupe peu de causes qu'en Algérie l'on ne peut trop étudier : ainsi en est-il des influences morbides, qui présentent des phénomènes tout à fait extraordinaires.

J'avais à voir les travaux des hommes tels que M. Borely de Lassapie, M. le baron Vialard, et M. Martin-Desplats, qui ont déjà acquis une expérience remarquable des cultures africaines.

J'avais à me rendre compte des influences politiques et militaires. Lorsque j'ai parcouru les différentes parties de l'Algérie, j'ai examiné les prix de marché. La province de Constantine est la plus favorable en elle-même à la culture; mais comme le prix du marché est le régulateur des cultures à établir et que les Arabes y sont maîtres du marché, elle est en ce moment peu favorable aux Européens: aussi j'ai choisi la province d'Alger, qui est généralement européenne, où les développements seront plus hâtifs, où les prix de marché sont, pour certains produits, le double et le triple de ce qu'ils sont ailleurs.

M. le général de La Roche-Pouchin. Quel est l'état de sécurité des colons éloignés d'Alger?

M. Édouard Michel. Ce n'est pas d'après l'éloignement d'Alger qu'il faut calculer la sécurité. Ainsi dans les environs de Bone et de Constantine, il y a sécurité assez grande pour qu'une petite accumulation de colons puisse résister. Il est vrai que leurs récoltes pourraient bien être quelquefois détruites, mais il suffirait d'une enceinte comme on l'a fait dans les fermes-modèles pour les mettre à l'abri. Quant à la production, je crois que la province de Constantine exporte des céréales dans les deux autres provinces.

M. Fortin d'Ivry. Voici ce que j'ai observé à cet égard. Dans la province

Digitized by Google

de Bone, il n'y a que les lisières de la Kabylie qui ne soient pas sûres. Du reste, la culture européenne y est nulle, parce que celle-ci ne se fait qu'au moyen des routes et qu'il n'y en a pas encore. La production arabe en céréales y est considérable, mais les frais de transport l'écrasent : aussi ne peut-elle lutter avec les blés de la mer Noire, arrivant en nature ou convertis en farines à Marseille.

Une particularité extraordinaire que présente l'Algérie, c'est que pour 100,000 colons et 100,000 soldats, on importe 400,000 quintaux métriques de farine. Marseille a depuis longtemps le monopole de ce commerce, parce que recevant directement les blés d'Odessa à des prix très-inférieurs, elle peut livrer les farines à meilleur marché que celles d'Algérie où les frais de mouture sont exceptionnels et extraordinaires, et dans certaines localités, ont parfois excédé le prix du grain. Aussi une partie de la province d'Oran a dû se nourrir, à la suite des razias de 1844, avec les blés de la mer Noire. La province de Constantine peut en partie fournir des grains aux autres provinces, mais elle ne peut en général rivaliser avec ceux d'Odessa.

Quant à la sécurité, celle de la province de Constantine est assez grande pour établir entre elle et les deux autres provinces une différence complète. La province d'Oran est celle où les Arabes sont le plus remuants et le plus fanatiques: aussi, bien qu'on y ait exécuté de beaux travaux, tels que le barrage du Sig, auquel les Romains n'ont jamais rien eu de comparable; bien que le climat de Tlemcen soit enchanteur, que le sol y soit couvert de plantations, que la population de cette ville soit composée de Coulouglis, partisans de notre domination par crainte des Arabes, la colonisation n'y a fait aucun progrès. Quant à la province d'Alger, elle participe des avantages et des inconvénients des deux autres. Dans la subdivision d'Alger, la sécurité est aussi grande qu'en France. Ce que l'on appelle le Massif est un pâté de cinquante lieues carrées environ, composé de montagnes et de coteaux peu élevés, dans lesquels on pénètre par des coupures s'ouvrant vers la côte ou sur la Mitidja. Dans la plaine surtout, du côté de Boufârik, de Blida, la sécurité est parfaite. Je ne connais qu'un exemple d'appréhension manifestée dans ces derniers événements, c'est celui d'un cultivateur, qui se contenta de ramener pour quelques jours sa femme et sa fille à Alger. On peut dire que dans la Mitidja il y a sûreté, excepté aux deux extrémités. Quant au Massif, sa constitution fait que, même en cas de revers, il serait très-facile à défendre parce que la cavalerie arabe ne pourrait y pénétrer. Aussi, beaucoup d'Européens s'y sont-ils établis. Les Maures aujourd'hui craignent plus les Arabes que nous, parce que chez eux l'intérêt domine le fanatisme, tandis que chez les Arabes, c'est le fanatisme qui domine l'intérêt. Je considère donc le Massif d'Alger, dès à présent, comme tout à fait sûr et européanisé.

Sur la lisière de la Mitidja, s'élève Blida, qui compte 3,000 hommes de garnison et vers lequel se rendent sans cesse des corps de troupes; puis au delà de l'Atlas, Miliana et Medéa, chefs-lieux de subdivisions militaires: de sorte que tout parti qui voudrait pénétrer dans la plaine serait pris à revers,

Digitized by Google

écrasé; car les tribus placées dans la zone dont les limites sont indiquées par ces deux places sont forcément pour nous. Koléah garde le Massif à l'ouest, puis au delà le territoire de la capitale est protégé par Miliana, Cherchell et Orléansville. Aussi avez-vous vu dernièrement Abd-el-Kader éviter soigneusement tout ce vaste territoire, laisser Medéa et la Mitidja sur la gauche, et aller s'enfoncer à l'est dans la Kabylie: toute autre direction lui eût été fatale, il le sentit très-bien. Je crois donc la sécurité assez bonne dans son ensemble; il n'en est pas de même de la salubrité.

M. Ed. Michel. Pour quelques années encore, mais elle ne peut que s'améliorer avec le temps. Bone, qui était jadis très-malsain, est aujourd'hui très-sain.

M. de La Roche-Pouchin. N'oubliez-pas l'Italie, où il y a des territoires que l'on ne peut assainir depuis des siècles : telles sont les vallées de la Chiana et les Maremmes.

M. de Saint-Céran. On n'y a peut-être pas fait les travaux nécessaires.

M. de La Roche-Pouchin. En Toscane, la généralité se nourrit de blé d'Odessa ; mais par contre, elle exporte le sien et le vend jusqu'à 50 francs, tandis qu'elle n'achète le blé de la mer Noire que 30 francs, en bénéficiant du surplus.

M. Bonnafond. Je crois que M. Fortin a bien vu l'Algérie; mais je crois qu'il y a dans le Massif de très-belles propriétés, telles que celles de M. Martin-Desplats, près Alger, qui ont été vendues 500,000 francs à de riches capitalistes et propriétaires de France. On a cultivé le Massif avec facilité et très-bien, mais il n'en est pas de même de la Mitidja, où la plupart des colons ont succombé sous l'influence des fièvres. Je ne veux pas défendre les colons en général, mais il y en a qui se sont établis en Algérie sérieusement et avec la ferme volonté de donner suite à leurs tentatives.

M. Fortin. J'abonde dans le sens de M. Bonnafond, mais voici comment j'explique cette grande valeur donnée à quelques propriétés; c'est qu'on y a planté un grand nombre d'arbres qui donnent peu de peine et acquièrent en peu d'années une valeur considérable. Ainsi, dans la propriété de M. Martin-Desplats, on a greffé 22,000 oliviers et planté 10,000 mûriers, et il y a pour 40 à 50,000 francs d'outils et de matériel. On conçoit que de cette manière les propriétés acquièrent une grande valeur; mais ce n'est pas là de l'agriculture profitable pour le moment, telle que celle du jardinier qui fait rapporter à l'hectare jusqu'à 1500 par an. C'est un capital immobilisé sur le sol en défrichements, en plantations: fécond d'avenir, il augmente considérablement la valeur du fonds; mais il n'a pas encore donné de profit net et constant, comme le jardinage ou certaines prairies. Je persiste donc dans l'opinion que j'ai émise que la culture n'a pas, en général, donné de profits bien nets et positifs en Algérie. Cependant des ventes récentes démontrent clairement que les améliorations foncières commencent à y être fort avantageuses, par la plus-value qu'elles entraînent pour les propriétés rurales.

Digitized by Google

SÉANCE DU 10 AVRIL. — La séance est ouverte à huit heures et demie, sous la présidence de M. Alph. Denis, président de la Société.

Le procès-verbal de la séance du 27 mars est lu et adopté; la dernière partie, comprenant les communications faites à la Société par M. Fortin, donne lieu à une discussion à laquelle prennent part M. le président et MM. Pouzin, Bonnafond.

M. Hugo donne lecture d'une lettre de M. Carlos de Bouville, membre de la Société, qui contient des détails sur l'état dans lequel se trouve la colonie de Santo-Thomas, depuis qu'elle est abandonnée à ses propres forces, sur les ressources que pourrait y trouver le commerce étranger. M. de Bouville désirerait que la Société intervînt à ce sujet, et qu'elle obtînt du gouvernement de faire de ce port, un des meilleurs de la côte, l'un des points de relâche des nouveaux bâtiments à vapeur appropriés au service des lignes transatlantiques; on donnerait ainsi une nouvelle vie à un port et à une colonie dont la France pourrait même se déclarer protectrice.

M. le président. Je ne pense pas que la Société doive s'occuper aujourd'hui de la colonie de Santo-Thomas. Si elle l'a fait autrefois, c'est que cela se rattachait aux études que lui imposait la grande question de la colonisation algérienne. Dans le cas du percement de l'isthme, Santo-Thomas se trouverait, il est vrai, sur la route de l'extrême Orient; mais comme étant en Amérique, ce point ne mérite de la part de la Société qu'une attention très-secondaire.

M. Audiffred. La colonisation de Santo-Thomas, je pourrais le prouver, n'était qu'une œuvre d'industrialisme, qu'une spéculation destinée à enrichir la compagnie au prix de la fortune ou de la vie des malheureux qui ont pu s'y intéresser. Je demande à répondre au nom de la Société à M. Carlos de Bouville, afin de l'éclairer.

M. Hugo. M. Carlos de Bouville est en position d'être parfaitement instruit de l'état de la colonie de Santo-Thomas. Il ne demande pas d'ailleurs que l'on s'occupe de la colonisation, mais des moyens de faciliter les relations de ce port avec l'Europe, en en faisant un point de relâche pour les paquebots transatlantiques. Je crois qu'il serait, du reste, très-difficile d'entrer dans la voie indiquée par notre honorable confrère, parce que l'acte de concession de Santo-Thomas à la compagnie belge dit formellement que le résultat des conventions sera nul en cas de transmission du territoire à une puissance étrangère. Je pense donc, ainsi que M. le président, que la Société ne peut rien à ce sujet.

M. le général de La Roche-Pouchin. Vous savez que c'est à la position qu'a prise notre consul général à Tunis, M. de Lagau, auprès du bey, que la France doit les excellents rapports dans lesquels elle se trouve avec ce prince. Ces rapports deviennent chaque jour plus intimes; un ambassadeur de la cour de Tunis réside actuellement à Paris. Aujourd'hui, cet envoyé vient d'acheter une vaste maison. Ce fait, tout à fait nouveau pour nous, d'un immeuble acquis par un musulman, m'a paru assez remarquable pour le signaler à l'attention de la Société.

Digitized by Google

M. le président. J'ajouterai quelques détails à ceux que vient de nous communiquer M. le comte de La Roche-Pouchin. Cette maison a été achetée au nom du bey, il est vrai, mais dans le but d'y fonder une institution où résideront les jeunes gens qu'il se propose d'envoyer à Paris pour y achever un cours d'instruction complet. Une chose seule paraît l'embarrasser, c'est la difficulté qu'ont les musulmans parmi nous à accomplir les pratiques de leur culte. Je sais de plusieurs hommes haut placés, qui se font une idée très-juste des nouveaux rapports que l'Orient doit établir avec l'Europe, qu'on enverrait plus d'Orientaux en France si cette difficulté n'existait, si les familles étaient assurées qu'en cas de maladie les jeunes gens ne mourussent pas sans les secours de leur religion, et qu'en cas de mort leur corps sera déposé en un lieu consacré par les prières musulmanes. Il s'agit de savoir si le gouvernement ne devrait pas élever deux mosquées, l'une à Paris, l'autre à Marseille, les deux principaux points de résidence des Orientaux en France. On aurait peut-être lieu d'être étonné que notre gouvernement, qui a aujourd'hui pour sujets près de 4 millions de musulmans, ait attendu aussi longtemps pour prendre l'initiative de cette mesure.

La séance est momentanément suspendue et reprise à dix heures dix minutes.

M. le président fait observer qu'il serait peut-être trop tard pour entendre la suite des nouvelles communications que M. Fortin peut avoir à faire sur l'Algérie. Il fait observer que M. Fortin devant partir très-prochainement, il serait nécessaire d'avoir une séance extraordinaire pour l'entendre. Cette proposition est acceptée.

La séance est levée à dix heures et demie.

Séance du 17 avril. — La séance est ouverte à huit heures et demie, sous la présidence de M. le général de La Roche-Pouchin.

Il est donné lecture du procès-verbal de la séance du 10 avril, qui est adopté.

M. le président donne lecture d'une lettre de M. de Moléon, président de la Société polytechnique, en réponse à la circulaire qui lui a été adressée par la commission chargée de poursuivre l'exécution de l'idée de M. le docteur Aubert-Roche.

Communications. L'ordre du jour appelle la lecture des communications que M. Fortin doit faire à la Société, relativement à la colonisation et aux affaires de l'Algérie.

J'ai foi dans l'Algérie, dit M. Fortin, comme en une nouvelle France dont la conquête est assurée, et dont les ressources sont aussi vastes que le territoire est étendu et varié. Mais les grands empires ont de longs et pénibles enfantements; et tous les doutes et les incertitudes, l'effroi de sacrifices qui paraissent interminables, les longues discussions avec peu de résultats, les découragements même, sont choses simples et naturelles à qui ne voit pas un but précis et une fin certaine.

Ce qui a manqué jusqu'à présent à l'Afrique pour y mieux faire, car on a

Digitized by Google

beaucoup fait, ce qui a amené ces tergiversations gouvernementales et administratives, c'est une confiance à la fois calme et active dans l'avenir de la colonie. Ce n'est pas que le génie de la France, à la fois guerrier, civilisateur et expansif, ait failli à sa mission providentielle, et la prise d'Alger a été le second coup de cette épée dont Charles Martel a écrasé l'islamisme; mais autre temps, autres résultats. La victoire de Poitiers était le triomphe éclatant du christianisme barbare sur la horde envahissante des Sarrasins; la prise d'Alger, la conquête de l'Algérie, doivent être la large brèche par où la chrétienté européenne, armée d'une force irrésistible, guerrière et pacifique à la fois, s'étendra de nouveau sur des contrées qu'elle avait jadis possédées.

L'Algérie tient plus qu'on ne croit au cœur et aux entrailles de la France. Un besoin irrésistible d'expansion, une activité presque inquiète, qui devient fiévreuse lorsqu'elle se retourne sur elle-même à l'intérieur; un développement militaire et maritime qui veut des champs et des mers pour s'exercer et s'étendre; le ressentiment des sacrifices de 1815, qui trouve un noble dédommagement dans une conquête où l'intérêt européen se confond avec le nôtre par la destruction de la piraterie et l'extension du commerce; l'accroissement d'une population active et des classes agricoles, le manque d'emploi pour nombre d'individus instruits et aventureux, le développement du commerce et de l'industrie, puissances nouvelles dont les excédants imprévus jettent parfois une masse d'hommes hors de leur sphère; la nécessité pour une grande nation surtout de sortir de longues révolutions intérieures, d'avoir au dehors une grande pensée et une grande œuvre à accomplir, tout cela, dis-je, fait de l'Algérie, pour la France, une des premières nécessités de l'époque. C'est à ce pressentiment intérieur, qui a de tout temps existé dans le pays, qu'est due surtout la conservation de l'Algérie.

Un écrivain remarquable vient de dire : *Cent mille Français y reposent, cent mille Français y combattent, cent mille autres y travaillent.* C'est un grand sacrifice, c'est un grand effort, c'est une grande œuvre d'avenir qui s'annonce ainsi en quelques années par de tels résultats de deuil et de travaux, de paix et de guerre; ils sont les signes certains des grandes résolutions qui se prennent d'élan à l'insu même des personnalités qui passent. Arrière donc toute pensée de recul et d'abandon d'une œuvre providencielle; mais pour l'accomplir, le pressentiment intime et l'élan ne suffisent pas. De l'œuvre même largement commencée, naîtra une foi calme, active et puissante, qui, marchant dans la lumière, assurera les destinées du nouvel empire. Ce n'est pas seulement une confiance nationale, une confiance militaire, une confiance dans les immenses et puissants ressorts de la civilisation, du commerce, de l'industrie et de l'agriculture; c'est une foi religieuse qui les résume toutes, et qui agira sur le musulman même, si ce n'est par la persuasion, au moins par le témoignage tout puissant des œuvres, sur le musulman déjà dominé dans son instinct par l'action guerrière et administrative. De cette confiance dans l'avenir d'une nouvelle nation qui se forme, doit résulter l'ensemble de vues nécessaire pour fonder une

Digitized by Google

vaste colonie et établir les institutions qui doivent la peupler et la féconder.

En Algérie, les éléments sont nombreux et hétérogènes, mais la force des choses suffira pour les fondre et pour les amalgamer. Il faut pour cela une impulsion vigoureuse; et une telle impulsion ne peut venir que d'un pouvoir homogène et harmoniquement concentré: c'est ce qui n'a pas eu lieu jusqu'à ce jour. Des éléments variés d'administrations diverses, accourus de tous les points de la France, n'ont pu être fondus en une unité vigoureuse par une autorité militaire qui n'avait sur eux qu'une action incomplète, et à laquelle ils étaient plus ou moins récalcitrants.

L'Algérie est trop importante pour n'être que l'appendice d'un ministère; elle en mérite bien un à elle seule quand il s'agit d'un empire et d'une nation à fonder, à constituer sur de nouvelles bases.

Le trait le plus caractéristique des Algériens français est la confiance, une confiance illimitée et presque sans bornes dans l'avenir: ainsi, tandis qu'on redoutait ici les incursions d'Abd-el-Kader pour toute l'Algérie, on s'en inquiétait à peine à Alger et dans toute la Mitidja, si ce n'est pour ce que les inquiétudes de France pouvaient avoir d'influence sur le crédit colonial. Malgré les déclamations incessantes de la presse, en aucun instant on n'a cessé d'avoir une entière confiance dans l'armée et dans son digne chef, dont la plus belle louange est que ses ennemis et ses détracteurs eux-mêmes vivaient dans la plus entière confiance, résultat constant de son activité et de ses opérations.

Cette lecture donne lieu à une discussion à laquelle prennent part MM. Le Serrec, Morpurgo, de Kerveguen, Fortin, Audiffred, Cloquet, Pouzin, de Saint-Céran, etc.

La séance est levée à dix heures et demie.

Séance du 26 avril. — La séance est ouverte à huit heures et demie, sous la présidence de M. Hamont, vice-président.

Le procès-verbal de la séance du 17 avril est lu et adopté.

M. le président invite M. Fortin à donner quelques nouveaux détails sur l'Algérie, à émettre, par exemple, son opinion au sujet des derniers événements militaires.

M. Fortin d'Ivry. Abd-el-Kader me semble aussi insaisissable pour nos colonnes qu'il est difficile pour les Arabes de prendre un blockhaus. Avec tous les éléments qui entrent dans la composition des forces dont il dispose, il a toutes les chances possibles d'échapper. Le prendre est aussi difficile que de prendre un lièvre dans une vaste plaine avec 100,000 hommes. Le cordon qui l'enveloppe n'est pas assez serré. Quant aux Arabes, il leur est impossible de s'emparer d'un blockhaus, et une poignée d'hommes retranchée dans une masure de bois résistera longtemps à tous leurs efforts. Le fait le plus singulier que l'on cite en ce genre est celui d'un individu qui, retranché dans une tour dont la partie supérieure n'était accessible qu'au moyen d'une échelle, brava pendant plusieurs mois les attaques des tribus voisines. Toutes

Digitized by Google

les fois que les Arabes lui parlaient de se rendre, il leur répondait par des coups de fusil, et comme ils n'attachent aucune importance aux points isolés, dans lesquels il n'y a rien à prendre, ils finirent par le laisser tranquille. S'ils essayent d'attaquer les villes, c'est qu'ils savent que là il y a à piller. Tant que l'Européen marche dans ses voies ou se retranche dans la maison la plus simple, il est inattaquable et invincible; il en est de même d'Abd-el-Kader dans ses voies fugitives. Seulement, comme l'Européen est civilisé, il avance d'une manière incessante et certaine. Quelquefois on veut poursuivre l'Arabe, et alors celui-ci devient le lièvre dont je parlais à l'instant.

Pour faire vivre une armée européenne, il faut un nombre considérable de transports : il faut des mulets pour les approvisionnements, des mulets pour les pièces d'artillerie et pour les munitions, des mulets pour les hommes blessés ou malades; la cavalerie elle-même n'est pas à l'abri de cet inconvénient. Il s'ensuit que, dans un pays désert ou peuplé de nomades, la guerre devient d'une difficulté énorme. Les colonnes sont attardées par les convois, et Abd-el-Kader reste insaisissable; Abd-el-Kader, de son côté, se voit complétement arrêté devant un de nos villages fortifiés.

M. Hamont. De sorte que la guerre sera interminable.

M. Fortin. Non. L'Européen avance toujours, tandis que les Arabes perdent sans cesse du terrain. Il y a quelques années, ainsi que je l'ai fait remarquer dans un autre travail, il fallait 6,000 hommes pour aller de Medéa à Blida; aujourd'hui on y va seul; pour s'avancer dans l'intérieur il fallait des corps entiers, actuellement on s'avance à 120 et 150 lieues de la côte avec des colonnes de 600 hommes. A l'heure qu'il est, Abd-el-Kader ne se montre plus à nous qu'accompagné de 300 à 400 hommes, au lieu de 3,000 à 4,000, et même 10,000.

M. de Saint-Céran. Lors des razzias, fait-on donner des chevaux ou des ôtages ?

M. Fortin. Des chevaux? Mais les tribus n'en ont presque plus, parce que les fanatiques prennent ce qui reste de meilleur et vont se ranger aux côtés de l'ex-émir. Telle est la force d'Abd-el-Kader, le *nec plus ultrà* de la détermination et du fanatisme parmi les indigènes.

M. Hamont. Soliman-Pacha, auquel on demandait son avis sur la guerre de l'Algérie, disait que, chargé de la faire, il aurait 12 colonnes, dont 6 toujours en campagne et aux trousses d'Abd-el-Kader.

M. Mac Carthy. Soliman-Pacha ne connaît pas assez la nature des grandes formes du sol algérien pour que son opinion ait toute la valeur qu'elle aurait en toute autre occasion. La plupart du temps les colonnes n'agiraient que très-inefficacement, et puis reste toujours la difficulté des approvisionnements. Du reste, ce système des colonnes mobiles s'appuyant sur des postes de ravitaillement a été mis à exécution dans toute la province d'Oran depuis plusieurs années.

M. Hamont. Mais Soliman-Pacha a longtemps fait la guerre de campagne et sait ce que c'est.

Digitized by Google

M. Fortin. Mais tous les pays sont loin de se ressembler, et tel système excellent ici serait ailleurs détestable. Du reste, ce système des colonnes mobiles a été, ainsi que vient de le faire remarquer M. Mac Carthy, déjà appliqué. On le développera et on l'étendra. On aura, par exemple, des postes où autant de colonnes seront en surveillance, tandis que d'autres courront le pays. Mais nos chevaux présentent, pour la guerre algérienne, des obstacles qui ne leur permettent pas de poursuivre la petite troupe de l'ex-émir avec avantage. Les chevaux arabes perdent de leur dureté et de leur sobriété entre nos mains, dès qu'ils sont soignés à notre manière. D'un autre côté, nos hommes ne peuvent pas, comme les Arabes, se passer de manger.

M. de Saint-Céran. Ne peut-on tirer des chevaux du Maroc?

M. Fortin. Si, on l'a déjà fait. Il résulte des difficultés inhérentes à chacune des parties belligérantes, que, quand Abd-el-Kader passe au pied d'une montagne sur laquelle se trouve un de nos postes, il ne peut rien, et que quand nous le poursuivons dans la plaine, nous sommes également impuissants contre lui.

De plus, il y a dans la Kabylie des parties entièrement impraticables pour la cavalerie; aussi, lorsque le maréchal partit pour la dernière expédition, il emmena un escadron pour dix bataillons. Il n'est guère possible, du reste, d'avoir des colonnes réellement mobiles qu'avec des corps éprouvés. Cela devrait toujours être prévu, parce qu'il n'est plus temps de les organiser quand Abd-el-Kader se montre.

M. Hamont. Tout ce que vient de dire M. Fortin corrobore l'idée de Soliman-Pacha.

M. Fortin. Oui, mais s'il est facile de parler ici d'établir des points de ravitaillement, cela est fort loin de l'être autant en Algérie. Il faut voir le pays, par exemple, lorsqu'il a plu pendant plusieurs jours, que les torrents débordent, déchirent les chemins et les routes, que celles-ci deviennent impraticables à cause de la glaise détrempée. Alors la planche de sapin, qui coûte 25 sous prise au port, revient dans l'intérieur à 10 francs. Elle est encore bien plus chère quand on veut l'exploiter sur les lieux. D'Alger à Blida, la bordelaise (250 kil.) coûte de transport 10 fr. environ; de Blida à Miliana, même distance à peu près, 30 à 50 fr. Jugez ce que cela doit être plus loin. A Constantine, qui est une des villes de l'Algérie où l'on a le plus de ressources, on a souvent payé la mouture beaucoup plus chère que le grain. Malgré tout cela, il n'en reste pas moins vrai qu'un côté capital de la guerre algérienne est d'y créer des points de ravitaillement pour les colonnes. Cela se fera peu à peu. Ainsi, à Miliana il y a déjà toute une ville militaire. La nature de la guerre elle-même a d'ailleurs amené naturellement ce résultat et le système que demande Soliman-Pacha. Il y a peu d'exemples d'une mobilité aussi grande que celle dont le maréchal Bugeaud a donné des preuves lors des derniers événements. Arrivé le soir à Orléansville, il en repartait le lendemain matin. Malheureusement, cela n'a pas toujours été fait d'une manière aussi remarquable, ni peut-être assez suivie.

Digitized by Google

M. Hamont. Que pense M. Fortin des attaques des journaux contre les opérations de M. le maréchal Bugeaud?

M. Fortin. Les personnes qui l'attaquent me font l'effet de ce chasseur de lions qui fait faire un fusil tout exprès pour cette chasse, et qui, arrivé en Algérie, ne se rend pas dans la plaine de crainte d'y gagner la fièvre. Il y a encore beaucoup à faire en Algérie; mais on ne saurait méconnaître, sans être injuste, qu'on a déjà fait beaucoup.

M. Onfroy. Le maréchal a dit, je crois, que la cavalerie ne supporte pas assez les difficultés.

M. de Saint-Céran. C'est que les difficultés des transports sont énormes, ainsi que l'a très-bien fait remarquer M. Fortin.

M. Fortin. Et puis, il y en a sur lesquelles on n'a pas assez réfléchi. Quand Abd-el-Kader a des blessés, il les laisse dans un coin, où ils sont recueillis; tandis que nous sommes obligés de les faire porter par des mulets. Quand les Arabes marchent, ils frottent avec leurs longs éperons la paroi abdominale du cheval, de manière à le tenir toujours en haleine; quand le cheval s'abat, l'Arabe ne bouge pas, et le cheval se relève. Ensuite, Abd-el-Kader a aujourd'hui l'aristocratie de la cavalerie arabe, au lieu d'en avoir les gueux en masse comme autrefois; mais il n'a plus que cela, parce que les tribus les plus tenaces ont été décimées ou ruinées. Les Hadjoutes de la Mitidja, qui étaient jadis 4 à 500, ne sont plus qu'une centaine. Les Harars de la province d'Oran, fatigués par la guerre, viennent de faire leur soumission, et s'épuisent aujourd'hui pour payer l'amende de 800,000 fr. que leur a imposée le général Lamoricière.

M. Onfroy. Je reviens sur la première partie de la discussion. Abd-el-Kader étant toujours en fuite, il faudrait pouvoir le poursuivre toujours, et pour cela il serait nécessaire d'avoir des points de ravitaillement qui permissent de ne pas lui laisser un moment de tranquillité.

M. Fortin. Bon; mais Abd-el-Kader ne passe pas devant tous les postes, il s'en garderait bien: il va se présenter devant les points les plus éloignés de ces postes. Maintenant il y a les montagnes qui le cachent et ne permettent pas à nos colonnes de le poursuivre. Ces montagnes, on l'a déjà dit, sont bien plus difficiles que les nôtres. Pas de ces grandes vallées qui, comme en Suisse, en Allemagne, permettent de remonter facilement au cœur du pays: ici rien de semblable; ce sont des chaînes ayant toutes les directions, hachées, difficiles, se croisant.

M. le Dr Bonnafond. Nos chevaux sont toujours ferrés, ceux des Arabes ne le sont pas: aussi arrive-t-il bien souvent, dans la marche, que les nôtres tombent, culbutent leur cavalier, arrêtent la colonne; j'en ai vu des exemples lors de l'expédition de Biskra.

M. Fortin. Dans un pays où chaque pluie détruit les routes, les communications sont naturellement presque toujours difficiles. Je crois qu'on a ait un pas énorme dans la guerre d'Afrique. En ce moment, on cherche à se procurer beaucoup de chevaux, afin d'agir sur la lisière du Sahara; là, Abd-el-Kader pénètre toujours. Et puis, on installe sur les points les plus

Digitized by Google

favorables des corps stationnaires qui s'acclimatent et se font au pays. Cela est essentiel. Il y a des capitaines qui aiment mieux leurs 150 hommes éprouvés, aguerris, qu'un bataillon de 800 hommes. Cela se comprend. Dans certains bivouacs, au milieu d'une nuit froide, pluvieuse, les Zéphyrs seuls ont pu avoir du feu; qu'en résultait-il? c'est que ces hommes, séchés, réchauffés, eussent seuls été prêts à donner, tandis que les autres corps, transpercés, refroidis, auraient eu peine à agir. Pour cette guerre d'Alger, il faut des hommes qui, comme dit le proverbe, aient jeté leurs bonnets par-dessus les moulins. Les corps spéciaux qui connaissent le terrain valent mieux, quand bien même ils n'auraient que le quart de leur effectif, que les autres portés au complet: tels sont entre autres les zouaves.

M. de Saint-Céran. Quelle est la composition des zouaves; sont-ils indigènes?

M. Fortin. Non, mais dans les spahis, il n'y en a pas un grand nombre, la plupart des officiers sont français.

M. Mac Carthy donne lecture d'un article sur les découvertes géographiques encore à faire sur le globe, et particulièrement en Asie et en Afrique.

La séance est levée à dix heures.

O. MAC CARTHY.

NOUVEAUX MEMBRES ADMIS.

Membre honoraire :

MM. MARION DE BRÉSILLAC, orientaliste, vicaire apostolique de Coimbatour (Inde).

Membres titulaires :

MM. LEVAVASSEUR, voyageur en Orient.
TOYRAC (le docteur), voyageur en Orient et aux Antilles.

Membres correspondants :

MM. COUCHAUD (André), voyageur en Orient, architecte, à Lyon.
TAUSCH (le chevalier Jean DE), vice-consul d'Autriche, à Livourne.
ZOMA (le comte Georges DE), propriétaire, à Zante.
SEBRIGT (le baron Charles DE), gouverneur de Zéphalonie.
VÉRON (le docteur), à Bukarest.
HAAGÉ (le docteur), médecin en chef de la flotte égyptienne.
BIRR, écuyer, commandant l'école de cavalerie du vice-roi d'Égypte.
PAUTHONIER, secrétaire de Soliman-Pacha.
BIGANDET (l'abbé), missionnaire apostolique sur la côte de Ténasserim.
DELAMARRE (l'abbé), missionnaire apostolique à Si-Tchouan (principauté de Mou-pin, dans la chaîne de l'Himalaya).

Paris. — RIGNOUX, Imprimeur de la Société orientale, rue Monsieur-le-Prince, 29 bis.

Digitized by Google

FORCE ARMÉE ET ART MILITAIRE

DES ROMANS,

DEPUIS LA FONDATION DU DUCHÉ DE VALLAQUIE JUSQU'A NOS JOURS.

> C'est pourquoi tant que l'amour fut au milieu d'eux, Dieu fut avec eux ; c'est pourquoi aussi ils n'ont pas été violentés par des langues étrangères ; c'est pourquoi, enfin, ils ont accompli tant de hauts faits et vécu en frères si longtemps.
>
> *Manusc. de Radu Grecëno* (1707).

I. — Depuis la fondation du duché jusqu'à l'installation des fermiers phanariotes (1241-1716).

En s'établissant sur les ruines de l'empire romain, les barbares avaient substitué aux institutions romaines leurs usages et leurs lois. Le nom romain avait péri ; le monde avait perdu jusqu'au souvenir d'un peuple qui l'avait guerroyé tant de siècles ; la civilisation s'était éteinte, et l'on n'apercevait plus aucune trace des sciences et des arts qui avaient fait la gloire de la Grèce et la puissance de Rome. L'art de la guerre et les institutions militaires, qui, d'un petit État, avaient fait de cette dernière ville la dominatrice du monde, avaient disparu avec elle sous la poussière de l'ignorance, et les livres, qui auraient pu rendre la lumière au monde, étaient entre les mains des prêtres, dont l'intérêt était de laisser le monde dans les ténèbres.

Au XIVe siècle, l'Europe militaire n'était pas encore positivement organisée. Son infanterie, sous le nom de communes, se composait de citoyens ignorants, sans discipline, qui ne s'assemblaient qu'à l'heure du danger, se renouvelaient à chaque campagne, ne s'engageaient que pour trois et six mois, et abandonnaient parfois l'étendard au moment de l'action. La cavalerie faisait alors toute la force des armées, et ce fut là l'origine de la chevalerie ; institution belle en elle-même, mais fatale à la tactique, car elle était l'effet de la volonté individuelle et non de la science ; car, au lieu de l'action individuelle, ou force physique, la tactique exige avant tout l'emploi des masses, ou la force morale.

Tel était à cette époque l'état militaire de l'Europe, et personne ne se doutait alors qu'il fût possible d'obtenir une meilleure organisation ; néanmoins les Romans de Vallaquie avaient depuis longtemps déjà donné la solution de ce problème, qui consiste *à obtenir les meilleurs résultats aux moindres frais possibles*, et ce n'est qu'après cinq siècles que l'Europe occidentale put arriver à cette solution.

Dès les premiers temps de la fondation de leur duché, les Romans de

Digitized by Google

Vallaquie sentirent le besoin d'une armée permanente, toujours prête à repousser l'ennemi, de quelque part qu'il vînt. Ils comprirent aussi que cette armée ne peut être considérée que comme une avant-garde, et que la base de toute organisation militaire doit s'appuyer sur une nombreuse réserve nationale. C'est pourquoi ils ont établi, dès l'origine, l'*armée*, la *milice* et la *levée des masses*, si bien qu'ils naissaient tous soldats, ou avec le devoir de l'être et de défendre la patrie à l'heure du danger; et que, lorsque l'ennemi violait leur territoire, ils devaient tous être sur pied et en armes. C'est ce que prouve clairement l'acte de cession du banat de Séverin par Béla IV, de Hongrie (1247), au vénérable Raimbauld et à ses chevaliers (1).

Crées par Radu Negru et par Marcea le Vieux, les légions romanes furent pendant quatre siècles les vigoureux champions de la chrétienté, et leur beau pays le boulevard de l'Europe. Vint un jour fatal qui les anéantit, et la Bucovine et la Bessarabie leur furent enlevées, et la Hongrie ne fut plus à elles, et la Pologne tomba... Les Romans d'au delà des monts gémissaient alors sous le joug le plus odieux : leur pays était au pouvoir des Phanariotes. Cependant la destinée de leurs pères a préparé la leur; les institutions qu'ils ont héritées, quelques mutilées qu'elles soient, sont restées la base de ce qui existe, et ce simple aperçu sur leur organisation militaire suffira pour convaincre que, en ces siècles appelés barbares, ils jouissaient déjà d'institutions fondées sur des principes que l'Europe éclairée d'aujourd'hui juge des plus rationnels; que ces institutions ont fait pendant quatre siècles la force et la gloire de leurs ancêtres, et que, s'ils avaient la sagesse de les faire revivre et le courage de les défendre, ils ne tarderaient pas à reprendre en Orient le rang qui leur appartient.

Leur force armée consistait donc : 1° dans l'*oste* (armée), composée de *slujitori* (serviteurs) permanents et soudoyés, qui portaient aussi le nom de *ostas'i* (soldats); 2° dans la milice, composée de serviteurs appelés *catani*, de *catini* ou *catonia*, parce qu'ils vivaient dans des *bordeils* (bouges) ou dans des creux de rochers; 3° dans la levée des masses ou *glota*, du gallo-franc *flotte*, qui signifiait alors ce qu'il signifie toujours en roman, *foule*, *multitude*, *assemblage*.

DE L'ARMÉE.

L'armée romane a été la première armée permanente de l'Europe. Tout porte à croire qu'elle date de Radu Negru, fondateur de la plupart des institutions romanes, car on sait, par l'histoire, que *Marcea ne fit que régulariser le corps des trabant'i, déjà organisé.* Quoi qu'il en soit, c'est plus particulièrement à ce dernier que revient l'honneur de la fondation de la puissance militaire des Romans; ce fut lui qui développa le principe, qui agrandit ce qui existait, et qui le premier, en Europe, se montra à la tête d'une armée permanente et régulière.

---

(1) Voyez *la Romanie*, t. I, p. 140.

Digitized by Google

Cette armée était divisée dès l'origine en *cete*, ou corps de 1,000 hommes, sous un capitaine; chacune de ces *cete* se subdivisait en dix *sutàsii* (centuries), sous un *sutas'* (centurion), dont le nom se traduisit plus tard en celui de *gus bascha* (chef de cent); chaque *sutasie* se divisait encore en dix *decurii* (décuries), chacune sous un *decas'* (décurion), et la décurie se composait de cinq *cruci* (croix). La croix était donc de deux hommes, et le peuple roman n'était autre qu'un peuple de croisés. Le chef de 500 hommes se nommait *vataf*, et ce n'est guère qu'après trois cents ans qu'il prit le nom turc de *tchaousch*.

L'armée se composait :

1° Des corps de *trabant'i*, appelés par les chroniqueurs *nëmul trabant'eso*, race *hallebardière*. Ils étaient au nombre de 5,000 croix ou 10,000 hommes, et formaient la grosse infanterie du pays. Dans ces corps, les enfants marchaient avec leurs pères. Ils étaient armés d'abord d'arcs et de hallebardes. Après l'invention de la poudre, on leur donna des canons et d'autres armes à feu. Le capitaine en chef portait le titre de chef suprême ou de capitaine général des trabant'i.

2° Des *càlàras'i* (cavaliers). Ils étaient nombreux, mais leur nombre diminua peu à peu, faute d'argent. En 1620, ils étaient encore 8,000; en 1679, ils n'étaient plus que 6,000. Ils avaient pour chef le *spathar*.

3° Des *ros'i din t'ëra* (rouges du pays), au nombre de 5,000 cavaliers, sous les ordres du grand échanson. Ce corps se rendit fameux, et dura jusqu'au XVIIIe siècle.

4° Des *lefegi*, cuirassiers ou dragons à pied, formant un régiment de 1,000 hommes, et prenant leur nom de la paye (*lëfa*) qu'ils recevaient.

5° Des *lefegi* ou soudoyés du spathar, au nombre de 500, commandés par le lieutenant du spathar.

6° Des *vènàtori* (chasseurs), au nombre de 10,000, moitié infanterie, moitié cavalerie, et commandés, les uns par un *capitaine*, les autres par un *vataf*. Ce dernier était chargé de la police de la capitale, et, pour occuper ce poste important, on choisissait entre les plus dignes. Magu Bessaraba l'occupait avant d'être élu duc, en 1513. Ce fut Radu Mihna qui, en 1620, changea ce titre en celui d'*aga*.

7° Des *sàràeci* ou Sarrasins indigènes, au nombre de 500, et des *scutelnici* ou remplaçants, au même nombre. Ils formaient la cavalerie de Bucuresci, et obéissaient au capitaine de la spatharie. Comme les premiers étaient pauvres, leur nom n'a plus aujourd'hui d'autre sens. Ils se mettaient quelquefois à 4, à 6, à 8, à 10 même, toute une décurie, pour payer l'impôt de la croix, qui, dans les autres corps, se payait par croix, c'est-à-dire par deux hommes. C'est de là que les chroniqueurs ont dit que leur croix était de quatre hommes, et qu'elle s'éleva même jusqu'à huit.

8° Des *lipèani* (estafettes), au nombre de 1,000, sous le commandant du grand postelnie (directeur général des postes).

9° Des Cosaques, au nombre de 2,000, tant infanterie que cavalerie, commandés par un colonel. Leurs armes étaient le fusil et le paluche.

Digitized by Google

10° De 500 fusiliers, sous les ordres du grand armas'.

11° De 500 *aprozi* (hérauts), sous un *vàtaf* (intendant) relevant du grand *sastelnie*, et ayant pour lieutenant un *tchaousch*.

12° De 500 *copiide casa* (enfants de maison, pages). Ils avaient la garde intérieure du palais, et pour chef un vàtaf.

13° Des *curteni* (courtisans), gardes du corps à cheval, dont on ignore le nombre.

14° Des *ferentari* (éclaireurs), corps d'infanterie légère.

15° De 100 *piquiers*, sous un sutas' ou guz-bascha (centurion).

16° De *haïduci*, fantassins et cavaliers, armés de sabres et de lances.

17° De la cavalerie du *serdar* (général) des *mazils* (licenciés), qui se composait de tous les boïers sortis du service. Ce corps était très-remarquable par sa bravoure et sa brillante tenue.

18° De 500 canonniers, d'abord sous les ordres du capitaine des trabanti, et plus tard, depuis 1655, sous le commandement du grand armas'.

Les lipeani, les cosaques, les aprozi, étaient *lefegi* (soudoyés).

Le nombre de toutes ces troupes dépassait 30,000 hommes, et il grossissait toujours en temps de guerre : c'était là l'armée régulière et permanente de la grande Vallaquie. Elle se recrutait, comme on le voit, de volontaires appelés *slugitori* (serviteurs) et de soudoyés appelés *lefegi*. La petite Vallaquie, ou banat de Craïova, avait aussi la sienne.

Le bano ou marquis de Craïova, et primitivement de Séverin, quoique vassal du duc de Vallaquie, et même en cette qualité, entretenait une petite armée, que la tradition dit avoir été parfaitement réglée, et dont l'histoire atteste au moins l'existence par les faits suivants :

a. En 1248, Michel Bassaraba, bano de Craïova, s'unit à Radu Negru contre Béla IV; cent ans plus tard, Jean Ier taille en pièces l'armée de Charles Robert, dans les défilés du banat.

b. En 1508, certains boïers, sous les ordres du bano Pârvulu, et conséquemment appelés *parvulesci* ou partisans de Pârvulu, se mettent à la tête *des troupes de Craïova*, chassent Mihna, et élisent Vlàduça à sa place.

c. En 1522, Barbe, bano de Craïova, chasse *avec ses troupes* Vlad VIII.

d. En 1563, les boïers, à la tête des troupes *d'au delà de l'Olto*, se soulèvent contre Pierre II.

e. L'histoire affirme que Michel Vaillant, *en sa qualité de bano de Craïova, avait son armée particulière.*

f. En 1599, Michel le Vaillant, étant entré en Ardialie, écrit à Radu Buzesco et au bano Urdea de venir le rejoindre avec *leurs troupes de Craïova.*

g. En 1601, les boïers Buzesco chassent Siméon Movila, à la tête *des troupes de Craoïova.*

h. En 1630, l'aga Mathieu, à la tête des rouges *d'au delà de l'Olto*, se soulève contre l'hospodar Léon.

Si l'on fait attention à l'esprit guerrier des Olténiens, et si l'on veut se rappeler que Vlad VIII ne put, en 1522, résister au bano Barbe, on doit

Digitized by Google

nécessairement conclure que l'armée du banat, ou de la petite Vallaquie, était en effet ce que dit la tradition, suffisamment forte et bien réglée.

L'armée vallaque, nous l'avons dit, a conservé toute sa force jusqu'en 1580. De cette époque jusqu'en 1592, c'est-à-dire sous les règnes néfastes de Mârcea II, de Pierre III, d'Étienne II et d'Alexandre III, elle dégénéra et s'amoindrit au point, qu'à son avénement au trône, Michel le Vaillant ne trouva guère plus de 10,000 hommes sur pied. Ce grand capitaine remplit les cadres de l'armée, la réforma, la disciplina, et ajouta aux corps cités plus haut les déli et les beschli. Ces derniers étaient une cavalerie d'élite de 200 hommes, dont il donna le commandement au Hongrois Étienne Petnabatch, homme d'un grand courage, et, ajoute Bethlen, digne de commander à des hommes qui s'étaient distingués déjà par plus d'un haut fait (1)

Bientôt le besoin de soldats et la dépopulation du pays causée par les exactions de ses prédécesseurs, obligèrent Michel à prendre à sa solde des Hongrois, des Ardialiens, des Polonais, des Cosaques, des Serviens et des Albanais : ses successeurs suivirent son exemple; et Mathieu Ier organisa un corps de 2,000 étrangers serviens, bulgares et albanais, qu'il appela *setmeni*, à l'instar des janissaires *setmoungs*, et dont il confia le commandement à un colonel (2). Cet élément étranger introduit dans l'armée vallaque ne tarda pas à devenir la cause des plus grands malheurs.

Voici en quels termes les écrivains contemporains de Michel parlent de son armée : « Servent dans les armées de ce voïvode (*belli dux*), à l'excep« tion des Romans dont la valeur est connue des Turcs depuis leur vaillant « capitaine *Dracula*, grand nombre de Hongrois et d'Ardialiens, quelques « Grecs et Albanais et aussi des Serviens et des Bulgares. Il a peu de fusi« liers, mais il en trouve au besoin parmi les Ardialiens. Ces peuples, et sur« tout les Hongrois, se battent plus volontiers à l'arme blanche, et savent « faire face à l'ennemi avec une intrépidité extraordinaire » (3).

L'armée recevait de l'État les *slugitori*, nourriture et habillement; les lefegi recevaient une paye. Sous Mârcu le Vieux, de 1382 à 1418, le soldat recevait par jour 2 *bans rouges*, c'est-à-dire 13 paras d'aujourd'hui — 12 centimes. Mathieu Ier éleva leur paye jusqu'à 8 bans ronges; et elle alla toujours en montant jusqu'à l'avénement des fermiers phanariotes. Tout soldat et tout officier ou boïer touchait, par jour, du gouvernement, un *mertic*, plus de 2 kilogrammes de viande, autant de pain, de blé ou de millet et de chandelles.

Les chefs chargés de l'administration et de l'approvisionnement des troupes, étaient :

1° Le grand *clucer* ou quartier-maître général de l'armée. Il recevait

(1) Bethlen, t. IV, p. 355.

(2) Grecěno, p. 121.

(3) *Ottomana di Lazaro Soranzo in Milano*, p. 147; 1599. Jacobo Gendero, *Turca nisentor.*, p. 149; Francfort, 1601.

Digitized by Google

l'argent du trésor et achetait les provisions de pain, de vin, d'orge, de foin, nécessaires à l'armée. Il avait sous ses ordres deux *elucerî* inférieurs, le *clucer d'aire*, sous la surveillance duquel étaient les magasins de foin et d'orge, et le *clucer de cave*, à la garde duquel étaient confiés les vins et les caves de l'armée. Le grand *clucer* avait, en outre, sous ses ordres, des *yicniceri*, grangers ou magasiniers, pris parmi les nobles.

2° Le grand *sluger* ou grand aide, chargé d'approvisionner l'armée de viande et de chandelles.

3° Le grand *pitar* ou pitancier, qui recevait les provisions des mains des fonctionnaires sus-mentionnés et les partageait entre les différents corps.

4° Le grand *s'atrar* ou tentier, aux soins duquel étaient confiées les tentes de l'armée. Il avait sous ses ordres des *s'atrari* inférieurs.

Le général en chef de l'armée était le grand spathar. Il avait sous son commandement immédiat toute la cavalerie, les *sâràcei*, les *scutelnici* et les *lefegi*. Il recevait annuellement de chaque croix un *lionnet* et un chariot de foin qui, plus tard, lui fut payé en espèce à raison de un *lion* par chariot. Quand un officier montait en grade, il était tenu de faire un présent au spathar. Ce dernier présidait le conseil de guerre où toutes les causes militaires étaient jugées.

C'était un usage fort ancien que la revue annuelle des troupes par le souverain. Alors avaient lieu les promotions. La preuve en est dans ces paroles de Naga Bassaraba, qui régnait en 1517 : « A la revue annuelle qu'il « est d'usage de faire des *ostes* et des *serviteurs*, la noblesse et les capitaines « attendent qu'il leur soit fait honneur et présent » (1).

Les troupes étaient généralement habillées à la hongroise ou à la polonaise. Cependant les trabant'i et quelques autres portaient le vieux costume national, qui consistait dans un vêtement bleu et une *cùciula* ou bonnet de fourrure. Aux fêtes de Pâques, le souverain gratifiait chaque soldat d'une cùciula et d'une pièce de drap pour uniforme. Les *rouges du pays* s'appelaient ainsi de la couleur de leur vêtement.

Les *seimeni* portaient une casaque rouge à manches tendues, et sur la tête une *cùciula* dont le fond rouge pendait en pointe sur l'oreille. C'est pourquoi on les appelait les *rouges étrangers*, afin de les distinguer des rouges du pays.

Les *furtas'i* (piquiers) portaient un vêtement vert tendre. Les pages et les lipcani étaient habillés à la polonaise. D'autres portaient sur leur vêtement jaune une ceinture rouge, et pour coiffure une cùciula à fond rouge.

L'armée avait de nombreux priviléges. Un des plus importants était que les chefs faisaient de droit partie du conseil du prince et de toute assemblée politique. Tout soldat était exempt de l'impôt, appelé *dajdii*, don de Dieu; mais il payaient tous, à l'exception de lefegis, l'impôt dit *daj crucei*, don de la croix; et nous avons vu comment. Car, en ce temps, boïers et mas'neni,

(1) Voyez *les Conseils de Nagu à son fils Théodosie*, p. 204, manus.

Digitized by Google

prêtres et moines, paysans et soldats, tous, à l'exception des esclaves, contribuaient au budget de l'État. L'histoire nous dit que les soldats supportaient presqu'à eux seuls l'impôt impérial, dit *harateh;* mais ceci n'avait lieu que lorsque le pays était réduit; que Mihna II augmenta en 1585 la taxe des *rouges du pays;* que Constantin Ier, voulant, en 1654, s'attirer l'affection des troupes, leur paya une année entière du *harateh;* qu'il exempta de la dîme les *trabant'i* et les *àlàras'i*, et qu'il tint toutes les familles quittes du *brebiage*. Bien que dans l'origine les boïers ne reçussent d'autre traitement pour leurs services que certains *dari*, dons de leurs vassaux, et bien qu'ils fussent tenus d'être armés et de faire la guerre à leurs frais, ils n'en payaient pas moins les impôts suivants : le harateh, le présent du beïvam, le pacage, le *ban* du cheval et le brebiage; ce dernier tous les trois ans. Il en était de même des moines. Le trésor établissait le dividende de chacun, et chacun y faisait honneur. C'est qu'alors servir la patrie n'était pas d'occuper mal, moyennant salaire, une fonction mendiée, mais lui vouer sa vie et sa fortune. Malheureusement les boïers se lassèrent de tant de sacrifices, et par la réforme de 1739 à 1741, C. Mavrocordato s'estima heureux de les soulager en les exemptant de tout impôt, eux et les moines. L'année suivante, M. Racoviça et Grégoire G'ica, en 1748, annulèrent quelques articles de cette réforme en statuant que les boïers et les moines payeraient annuellement le *présent*, le *subside*, le *moukarer* et le *brebiage*. Leurs successeurs soumirent les boïers à la dîme, et ils n'en furent exempts que par l'acte de Grégoire G'ica, en date du 9 avril 1751. Const. Racoviça les tint quitte du moukarer, et Alex. Ipsilanti leur accorda, en 1775, de ne plus payer le brebiage que tous les trois ans, selon l'ancienne coutume (1). Plusieurs de ces impôts étaient trop onéreux, et il était juste de les en décharger, aussi bien que le peuple; mais on peut dire qu'ils devinrent moins dignes à mesure qu'ils en payèrent moins.

Malgré leur forte paye, les soldats n'eussent pu suffire à leurs dépenses si, en temps de guerre, le pillage ne leur eût été permis, comme il l'était, en pareil cas, dans les autres armées de l'Europe, et si, en temps de paix, l'État, à l'instar des Romains, ne les eut employés à des travaux publics, tels que constructions de ponts et de fontaines.

Pendant la paix, l'armée était cantonnée dans la capitale et dans les juridictions. Les *trabant'i* tenaient garnison dans la capitale. C'étaient eux qui faisaient sentinelle à la porte d'honneur du palais. Les *fostas'i* montaient la garde à la porte de derrière. Les *càlàras'i* étaient établis à Sloïesei, à Màgesei, à G'erg'iça, à Rus' de Vede; les sàràcei et les scutelnici, cavalerie de Bucuresée, y demeuraient; les hérauts ou huissiers faisaient rentrer les taxes et les créances. Ils recevaient pour prix de leur service un *don* en espèces, que l'on appelait *plata cismelor*, paye ou argent des bottes.

---

(1) Voy. C. Cantacuzène, p. 86, 96, 97; de Baur, p. 108, 114, 117, et *les Chrysobules* de G. G'ira, 16 juin 1733; d'Étienne Cantacuzène, 4 mai 1714; d'Alex. Ipsilanti, décembre 1775, et Grecëno, p. 140.

Digitized by Google

Les pages composaient la garde intérieure du palais. Dans les grandes cérémonies, leur intendant portait l'arc et le carquois du souverain. L'un d'entre eux portait sa bannière. Cette bannière était de soie rouge; il y était brodé d'un côté saint Georges, patron de l'armée, et de l'autre, l'aigle romaine, tenant une croix dans son bec. Derrière eux, marchaient les pages, armés de longues lances à flammes de soie bleues et blanches (1).

Les *fusiliers* avaient la garde des prisons. Les *lipcani* faisaient le service de courriers et d'estafettes. Les *chasseurs* servaient à la chasse. Ils fournissaient de gibiers la maison du prince, et le surplus était vendu au marché à leur profit et à celui de leur capitaine. C'est de là que ce capitaine fut chargé plus tard de l'inspection du marché.

L'armée vallaque était soumise à une discipline sévère. Naga Bassaraba nous dit que « ceux des soldats qui se rendaient coupables étaient punis, et « que l'une des peines de son temps était la dégradation. Quant à ceux qui « sortaient honorablement du service, on leur faisait l'honneur de les re- « conduire chez eux avec une escorte. » Mais, de même que tous les peuples du Midi, les Romans, astreints à la discipline, s'en débarrassent dès qu'ils le peuvent, et l'esprit de rapine, fortement enraciné en eux, leur en donna plus d'une fois l'occasion. Il faut cependant que ceux d'Ardialie, par suite de l'influence hongroise, aient eu cet esprit plus fortement enraciné en eux que ceux de Vallaquie; car nous croyons que, à son entrée en Moldavie, en 1600, Michel le Vaillant ordonna de fusiller tout Ardialien pris en flagrant délit de pillage, tandis qu'il ne condamna les Vallaques qu'à la bastonade (2). Cinq ans avant, Albert Kiraly, général vallaque, donna un terrible exemple de sévérité militaire, en condamnant à mort quelques soldats qui avaient violé la trêve faite avec les Tzchaourchs Mohamed et Mustapha, lors de la reddition de Brâila (3).

Au temps de Michel le Vaillant, l'esprit militaire avait atteint toute sa grandeur. En ce temps, modèle de fidélité au drapeau, d'amour pour le souverain, de piété envers Dieu, le soldat roman était tout à l'honneur, à la patrie, à la religion. C'est alors que, pleins de ces nobles sentiments, au seul désir de Michel, les Vallaques qui l'accompagnaient lui abandonnèrent une partie de leur solde pour l'aider à payer le village Costerci, dont il voulait gratifier le monastère de Bistrica, où il s'était reposé quelque temps avec eux; car, dit la Chrysobule de l'hospadar Léon, en date du 15 janvier, le *duc* Michel acheta ledit village de *Costesci*, alors que, venant de perdre le trône, il se trouvait dans une gêne extrême, ayant à peine de quoi suffire à ses dépenses et à la solde des quelques soldats dont il faisait sa garde. « Consentiriez-vous, leur demanda Michel, à faire le sacrifice d'une partie de votre solde pour acheter *Costesci*, que je voudrais vouer à Dieu

(1) Voy. Photius, t. III, p. 318.
(2) Voy. Engel, t. II, p. 243.
(3) Voy. Hammer, t. VII, p. 229.

Digitized by Google

pour le repos de mon âme, en en gratifiant le saint monastère ? » Et les soldats lui répondirent d'une seule voix : « Qu'il soit fait pour le saint monas-« tère selon le désir de ta Seigneurie et pour sa mémoire éternelle ! »

Le sort de la Vallaquie, de la Romanie entière, comme celui de tout État constitué pour la guerre, était naturellement attaché au sort de l'armée. Tant que cette armée conserva sa discipline, les Romans firent des prodiges, et jamais cette discipline ne fut plus sévère que sous Michel, comme aussi la Romanie ne fut jamais plus puissante. Mais après la trahison du camp de Thouda, où le héros vallaque succomba sous le fer des assassins (1), la discipline s'étant relâchée, la force de l'État dont elle était la base diminua sensiblement. L'armée trouva des ennemis acharnés dans les Grecs, qui, après la mort de Michel, vinrent s'abattre comme des sauterelles sur le pays. Leur but, à n'en point douter, était de détruire la puissance romaine, puisque leur premier soin fut d'anéantir l'armée. Vingt ans de domination étrangère, depuis la chute de Radu S'erban jusqu'à Mathieu Ier, 1611-1631, en furent plus qu'il ne fallait pour la démoraliser complétement.

L'histoire nous a conservé la réponse des soldats vallaques au prince Alexandre IV Elias, lorsque celui-ci les conjurait de l'aider à éteindre la révolte du Saharnic Lupu de Méhédiutri : « Nous ne pouvons soutenir ta Sei-« gneurie, lui dirent-ils, parce qu'elle a violé son serment, retenu notre « solde, brisé nos priviléges ; parce que nous sommes pauvres, que nous « sommes sans armes et que nous les avons vendues pour soulager les mi-« sères qui nous viennent de toi, Seigneur. Fuis donc maintenant, car voici « l'ennemi. » Les ennemis du prince n'étaient plus alors les ennemis du soldat ! La démoralisation de l'armée devait avoir ses effets. Le premier fut la révolte des càlàras'i de Manesei, de G'erg'iça, de Sloïesci et de Rus' de Vede, en 1623. Bien qu'elle fût domptée, la cause qui l'avait produite n'en continua pas moins d'exister et la discipline ne fit qu'aller en augmentant.

Dès son avénement au trône, Mathieu Ier s'efforça de prévenir les malheurs qui devaient résulter de cette démoralisation. Il essaya de ramener les soldats au sentiment de la discipline, et comme il n'ignorait pas que la pensée du mal prend sa source dans l'oisiveté, il les occupa de guerre. Mais une fois morte, la discipline renaît difficilement. S'il calma la turbulence des soldats, ce calme fut trompeur ; il n'était que momentané et présageait de terribles tempêtes. La révolte n'attendait qu'une occasion pour éclater, car elle était dans les esprits ; et elle éclata avec d'autant plus de force qu'elle avait été plus longtemps comprimée. C'était une pièce de canon chargée à mitraille, à laquelle les tyrannies du trésorier Guina mirent le feu. Les *séni-séni* donnent le signal de la révolte, et les *trabant'i* et les autres corps se laissent facilement entraîner. Le pays se vit livré alors à la plus affreuse anarchie militaire. Alors... Mais détournons les yeux de ces scènes sanglantes qui ont anéanti les plans patriotiques de princes vraiment dignes, ont

(1) Voy. *la Romanie*, t. I, p. 385.

Digitized by Google

amené la chute de la patrie, et ne nous ont laissé que d'amers souvenirs (1). Oh! que ne pouvons-nous arracher du livre de l'histoire ces tristes pages, écrites avec du sang!

Le bon Mathieu prévoyait bien ce qui devait arriver, et il le donna suffisamment à entendre quand, à son lit de mort, aux hurlements de la soldatesque, il adressa à ses féaux ces paroles devenues prophétiques : « Je vous « le dis en vérité, mes frères, leur conduite fera pleuvoir des maux épou- « vantables sur notre malheureuse patrie, ils la jetteront dans la détresse, « et les bons pâtiront alors pour les méchants» (2).

La mort de cet excellent homme ne mit pas fin à la révolte; elle dura quelque temps encore sous Constantin Ier, son successeur. Cet infortuné prince, incarcéré par les rebelles, se vit obligé d'appeler à sa délivrance ceux d'Ardialie et de Moldavie; ils accoururent, les rebelles furent défaits le 17 juin 1655, et le pays put respirer un instant. L'année suivante, ils s'insurgèrent de nouveau à Bucaresci et à Braïla; mais Constantin les dompta encore une fois, et, pour en finir, les licencia en partie, ne conserva que quelques *trabant'i*, qu'il plaça, avec leur capitaine, sous les ordres de l'aga, et confia leurs canons à la surveillance du grand *armas'*. En 1658, lors de sa prise d'armes contre la Porte, Mihna III réorganisa l'armée; mais le sentiment du devoir, qui la serrait jadis comme un faisceau de verges, n'existant plus, elle se débanda d'elle-même à l'approche des Tartares.

En 1672, Grégoire G'ica essaya de la rétablir pour marcher avec les Turcs contre la Pologne. Il tira de toutes les corporations, dit un chroniqueur, des càlàras'i, des trabant'i, des rouges; renouvela même les gardes vestiarales, spotharales, postelnicales, vernicales, saharnicales; leur donna de nouveaux étendards, des lances à bannières de couleurs diverses, suivant la corporation de chacune, et composa ainsi une si belle troupe, que le sultan, en présence duquel il la passa en revue, et tous les Turcs, ne purent s'empêcher d'en admirer la bonne tenue (3).

Un chroniqueur moldave (4) loue hautement les talents militaires de Grégoire G'ica et la valeur des Romans dans cette campagne de Pologne, et surtout à la bataille de Léventz.

Au camp devant Photin, 1673, les séminéni tentèrent une nouvelle révolte; mais Grégoire G'ica en vint à bout, s'empara de 80 des plus coupables, les mit aux fers, et les envoya aux mines.

En 1688, Sérban II Cantacuzène, dont les projets contre la Porte sont devenus l'héritage de la Russie, réorganisa l'armée complétement, l'éleva à près de 40,000 hommes, et l'arma de 38 canons de gros calibre. Il composa

(1) Voy. *la Romanie*, t. II, p. 49.
(2) Voy. Grecëno, p. 262, et Radu Lupesco, p. 124.
(3) *Hist. du pays du capit. Constantin*, p. 224 (1761).
(4) *Accentia uricor.*, p. 2, 3, 15.

Digitized by Google

des trabant'i licenciés un corps de 4,000 fantassins, dont il donna le commandement à l'aga. C'est de cette époque que date le grade d'*aga* des trabant'i, dont le sens est ici *général d'infanterie* (1).

L'armée fut alors divisée, selon les armes, en trois grandes divisions : l'*infanterie*, sous les ordres de l'*aga;* la *cavalerie*, sous les ordres du *spathar;* l'*artillerie*, sous les ordres de l'*armas'*. Le prince avait en outre sa garde du corps, commandée par le *càminar*.

L'infanterie, alors semblable à l'infanterie hongroise, devait avoir les mêmes armes que celle-ci, c'est-à-dire le fusil, le pistolet et le sabre. Elle était habillée de drap rouge, et portait sur la tête une *déciula*.

Si la mort de Sérban ne lui permit pas d'utiliser dans ses vues l'armée qu'il venait d'organiser, Constantin Brancovan, qui lui succéda, sut du moins l'employer à faire respecter le pays et rechercher son alliance par les trois grands souverains qui l'entouraient.

La bataille de *Cernerci*, le 21 août 1690, gagnée par les impériaux sur les Vallaques et les Turcs, fut la dernière dans laquelle les légions romanes luttèrent d'une manière digne d'elles. Ce fut là que les Romans dirent adieu à la gloire militaire. Dès lors Constantin Brancovan négligea l'armée; il lui fit un tort immense, dit un chroniqueur (2), en employant les *slugitori* dans ses terres et dans celles de ses parents, en qualité de *sodani* (gendarmes, gardes des chemins). Malgré ses bonnes qualités, ce prince ne sut profiter ni de sa position, ni de celle des Turcs et des Moscovites. Son alliance avec l'empereur et ses pourpalers avec les czars lui furent fatales et le devinrent au pays. Engel lui reproche de n'avoir pas su tirer l'épée à temps, et de ne s'être montré ni grand, ni résolu, dans les moments critiques et décisifs. C'est que l'esprit de Michel s'éteignait en lui. Alors les Grecs du Phanar intriguèrent, et, en deux ans, les têtes des Brancovans et des Cantacuzènes tombèrent sous le cimeterre ottoman. Les Grecs avaient obtenu la chaise fiscale des principautés.

MILICE, LEVÉE DES MASSES.

Si l'on doit à Radu Negru la division civile et judiciaire du pays en *judetze* (juridictions), gouvernées chacune par des *jupans* ou *ayants tout droit;* si les Romans lui sont également redevables des premières bases de leur organisation militaire, c'est à Marcea Ier qu'ils en doivent le complément. Ce fut lui qui constitua le pays en dix-huit capitaineries de 1,000 hommes, sous les ordres de dix-huit capitaines, lesquels étaient à la fois directeurs généraux de l'administration, grands juges et chefs militaires des juridictions. A *Câmpulungu* et à Tûrguvici, capitales du pays, les capitaines portaient le titre sclavon de *drornick*, sans doute parce qu'ils étaient les drornicks ou chambellans du prince. Ces dix-huit capitaineries étaient, pour la grande Vallaquie, les suivantes :

(1) Voy. Photino, t. III, p. 396; de Baur, p. 67.
(2) Nadu Lupesco, p. 364.

Digitized by Google

Juridictions.	*Nombre et noms des capitaineries*
Slamrômnic . . .	3 Focçani, Tradista, Niensine.
Buzèo	1 Tûrgu de Buzèo.
Pracova.	1 Ploiesci.
D'ambovita. . . .	1 Tûrguvici.
Jalamiça	3 Lichiresci, Stelnica, Floe'.
Ilfov.	3 Ciocànesci, Olteniça, G'erg'iça.
Vlas'qua.	2 Hodivoïa, Daïa.
Mus'celu et Arges'.	1 Câmpulungu.
Olto.	2 Slatina, Uda.
Tele-orman . . .	1 Rus' de Vede.

La capitainerie de Focçani était la plus considérable des trois de Slamrômnic, aussi l'appelait-on *grande capitainerie de la frontière de Focçani.* Elle embrassa plus tard la moitié de Tuïu, dont le reste s'est conservé jusqu'à ces derniers temps sous le nom de Bucincas'i ou de Bucine de Tuïu, le tronc de Tuyu (1).

La petite Vallaquie était également divisée en capitaineries. La plus considérable d'entre elles était celle de Cernez, laquelle portait le nom de grande capitainerie de la frontière de Cernec (2). Il s'en est conservé des restes jusqu'en 1830.

Ces 18,000 hommes de la grande Vallaquie, ainsi que ceux de la petite Vallaquie, ne recevaient point de paye; mais ils étaient exempts de certains impôts. Ils étaient organisés militairement, et portaient les noms de *Cosaques martoloci* et de *Cosaques catargi* (3).

En temps de paix, ils tenaient garnison dans les villes et les bourgs dont ils portaient les noms, et gardaient les frontières. En temps de guerre, ils marchaient sous les ordres du grand spathar. Leur uniforme était bleu. Il n'est pas hors de propos de faire remarquer, en passant, que les frontières étaient rigoureusement gardées autrefois. Ce passage d'un rescrit du duc Pierre, fils de Mârcea, en date du 4 septembre 1569, nous prouve clairement que les moindres infractions étaient sévèrement punies. « Voïc, « sa troupe, et d'autres Romans de Potel, étant de garde à la frontière du « Danube; avec ordre de ne laisser passer ni vagabond, ni malfaiteur; mais « par suite de leur infraction à l'ancienne discipline, des vagabonds ayant « pénétré dans le pays, le duc Petrasco leur a confisqué, en châtiment, trois « *s'ugwini.* »

Outre ces capitaineries, il était encore un grand nombre de villages organisés militairement, ne recevant point de paye, mais jouissant de certaines exemptions. Ces villages gardes-frontières avaient pour chefs des boïers dont le titre faisait leurs noms. Ainsi ceux que commandaient le voriscei, le spathar, le sostelnie, le vestier, s'appelaient *voriscei, spatharei, sostel-*

(1) Voy. Photino, t. III, p. 350.
(2) Cantacuzène, p. 56.
(3) Photino, t. III, p. 357; Helzer, t. III, p. 253.

Digitized by Google

nicei, vestiernicei (1). En temps de guerre, ils étaient tenus de marcher; mais en temps de paix, ils pouvaient vaquer à leurs travaux agricoles. C'est de là qu'est venue l'expression romane *des armes à la charrue*. Telle fut la milice du pays, assez semblable dans son ensemble au landwehr de Prusse. Elle était en partie, aux frontières, une espèce de garde nationale mobile telle que les Français ont organisé la leur depuis 1830.

Au besoin, lorsque la patrie était en danger, le souverain ordonnait la levée des masses. Alors les *jupans* eux-mêmes, boïers de robes ou magistrats, se levaient avec leurs fils et leurs serviteurs pour marcher au secours de la patrie menacée, et tout le peuple, prenant les armes, allait se ranger sous leurs bannières ou sous celles des capitaines de mille.

Jamais, en aucun pays, ces levées en masse ne furent plus fréquentes qu'en Romanie, et l'on comprend sans peine maintenant comment, à l'aide de cette belle organisation militaire, le pays seul de Vallaquie put mettre sur pied jusqu'à 100,000 hommes pour repousser, pendant près de quatre siècles, toutes tentatives d'incorporation. On ne doit pas s'étonner de voir, en 1538, alors même que le pays était dépeuplé, Radu VIII préparer une armée de 80,000 hommes pour l'envoyer au secours de Jean Zapolia, prince d'Ardialie, contre le sultan Suleïman (2); en 1550, Marcea III courir à la rencontre de son rival, Radu Elias, avec une armée de même force que la première et 36 canons (3); en 1577, Alexandre II marcher sur la Moldavie avec une armée de 40,000 hommes (4); en 1600, Michel le Vaillant entrer dans ce duché à la tête de 50,000 combattants (5).

Quelle matière plus féconde en tristes souvenirs, en pensées douloureuses! Au XIVe siècle, alors que presque toute l'Europe était plongée dans la barbarie, les Romans possédaient des institutions dont le maintien eût certainement assuré leur puissance, si l'union fût restée parmi eux. Puissent les vertus de leurs pères leur servir d'exemple à l'avenir et leurs erreurs de leçon! et puissent-ils se rappeler, pour ne plus l'oublier jamais, que l'union des citoyens fait la force des États, et par conséquent leur bonheur!

ART MILITAIRE DES ROMANS DE CETTE ÉPOQUE.

Il faut l'avouer, le manque de documents ne nous permet pas de découvrir dans ses détails la tactique militaire des armées romanes. Les chroniqueurs du pays ne nous offrent que de trop courtes observations sur cette matière, et les écrivains étrangers en disent moins encore. Le duc Nagu Ier Bassaraba est le seul qui nous ait laissé à ce sujet quelques éclaircissements, et comme il régnait de 1513 à 1518, sa parole, nous l'espérons, pourra être ici de quelque poids.

---

(1) Cantacuzène, p. 57; Photino, t. III, p. 358.
(2) Engel, t. I, p. 215.
(3) Natalis.
(4) *Chronique moldave de* 1352 *à* 1590, p. 300.
(5) Cogalnicëno, p. 206.

Digitized by Google

Tout porte à croire non-seulement que les Romans n'étaient pas en arrière des autres peuples de l'Europe en fait d'art militaire, mais que, jusqu'aux dernières années du XVIIe siècle, ils étaient des mieux organisés, comme ils étaient des plus braves et des plus aguerris comme des plus exposés. Oui, soit dit sans injure aux Hongrois et aux Polonais, ils leur firent un rempart de leurs corps, et furent, pendant quatre siècles, l'avant-garde de la chrétienté.

Aux XIVe, XVe et XVIe siècles, les pays de la vallée du bas Danube, savoir, la Hongrie, l'Ardialie, la Servie, la Vallaquie et la Moldavie, étaient le théâtre d'une guerre incessante. La Providence fit sortir du milieu de ces différents peuples des héros qui devinrent les plus fortes colonnes de la chrétienté, Mircea Ier, Jean Corvin ou le Chevalier blanc de Vallaquie, Dan III, Étienne le Grand, Ulad V l'Empaleur, Pierre Rares' et Michel le Vaillant; tous ces hommes, dont le génie eut toujours à lutter un contre dix, devaient connaître, ce nous semble, ce grand secret de l'art de la guerre, « de vaincre une plus grande force avec une force moindre. »

Grand nombre d'historiens vantent les talents, l'habileté, la valeur de ces grands capitaines, qui ont fait de leur cœur et de leur intelligence un rempart à la chrétienté. Bonfin dit de Dan III Dracula : « C'était un homme doué de la plus haute vertu, un capitaine du plus grand courage, qui, avec une petite armée, et sans aucun secours étranger, soutint seul, par son grand cœur, son intelligence et l'intrépidité de ses soldats, une guerre si longue contre les Turcs, que la chrétienté entière n'eût osé le faire, et que, ses provinces se trouvant dépeuplées, il ne lui resta plus assez d'hommes pour ensemencer les terres » (1).

L'historien polonais Dlugoss (2), contemporain d'Étienne le Grand, de Moldavie, se prend, en racontant les hauts faits de ce prince, à s'écrier dans un noble enthousiasme : « O grand homme! homme admirable! tu ne « le cèdes en rien à ces chefs héroïques qui font notre admiration ; tu es de « tous les princes du monde celui qui, de tout temps, a remporté sur les « Turcs la plus éclatante victoire; *tu es*, à mon avis, *celui auquel il con-* « *viendrait de décerner, comme au plus digne, l'empire de la terre, le* « *commandement en chef des armées contre les Osmanlis* ; tu aurais pour « toi l'assentiment de tous les chrétiens, et nous pourrions alors abandon- « ner les autres princes et les autres rois de la chrétienté dans l'abîme d'oisi- « veté, de vains plaisirs, et de guerres civiles où ils se plongent. »

Istvanfi, historien hongrois, dit de même : Étienne fut toute sa vie un homme des plus remarquables par sa science militaire et ses hauts faits; car il est sorti vainqueur de toutes ses luttes, et son courage et sa vertu sont dignes de tout éloge (3).

Enfin, Engel dit de Michel le Vaillant : « Jetons des fleurs sur la tombe

(1) Bonfin, décad. III, liv. VI, p. 471.
(2) *Historia regni Poloniæ*, lib. XIII.
(3) *Historia regni Hungariæ*, lib. IV.

Digitized by Google

« de ce prince, si intéressant dans l'histoire du monde; car lui aussi, il a aidé « et puissamment aidé à garantir l'Europe de la barbarie des Turcs. »

Nous ne serons donc plus étonnés de voir que les Romans avaient sur certains points de l'art militaire de meilleurs principes que n'en avaient, à la même époque, les Allemands, les Anglais et les Français eux-mêmes.

Les armes des Romans, tant offensives que défensives, étaient l'arc, la hallebarde, la lance, la pique, la hache, le paluche, le sabre, la masse, la cotte de maille, l'écu, le pavois. Dans les guerres nationales, le peuple marchait armé de faux. Après la découverte de la poudre, ils employèrent comme les autres peuples les canons et les mousquets; mais ils leur préféraient l'arme blanche; et il n'y eut jamais qu'une faible partie de la cavalerie qui fit usage des armes à feu (1). C'est ainsi que la cavalerie romane acheva de se perfectionner, tandis que dans le reste de l'Europe, l'adoption des armes à feu, en la détournant de son but qui est d'attaquer et de charger, ne fit que ralentir ses progrès.

Je suis porté à croire que les Romans eurent deux sortes de cavaleries, la grosse cavalerie et la cavalerie légère; car je vois toujours les chroniqueurs faire une différence entre la cavalerie qui se battait en ligne et les chasseurs *gonaci aux chevaux légers*, qui servaient à éclairer la marche et à donner la chasse (göna) à l'ennemi.

La cavalerie légère se servait des petits chevaux du pays, légers et prompts comme la foudre, qui franchissent tout dans leur course, ruisseaux et ravins, et qui, tout dégénérés qu'ils sont aujourd'hui, font toujours en plaine deux postes de France en moins d'une heure et demie. Cette cavalerie harcelait l'ennemi sans cesse, tombait sur lui à l'improviste et disparaissait en un clin d'œil.

Il est faux, comme l'ont prétendu quelques-uns, que les Romans aient eu plus de cavalerie que d'infanterie. Bien que le caractère national et la position du pays de Vallaquie surtout les poussassent à entretenir plus de cavalerie que d'infanterie, ils avaient néanmoins si bien senti l'importance de cette derrière, qu'elle fut toujours la plus nombreuse. C'est, du moins, ce que nous certifie, dès 1621, Georgio Tomasi, pag. 74.

Ainsi l'infanterie, cette arme des batailles, comme l'appelait Napoléon, était encore mal appréciée en Europe, que les Romans en avaient déjà senti l'importance et l'avaient organisée. Elle était armée de hallebardes et rangée en phalanges. Dès que Radu fut en plaine, dit Natalis, il divisa ses troupes *en deux phalanges*. Ces phalanges étaient des masses profondes, et c'est de là qu'est venue cette expression si familière aux vieux chroniqueurs romans, « *masser* les troupes, » c'est-à-dire les serrer. La chronique nous dit que, *au champ du roi* (Cossova) où Huniade combattit Amurath, à la tête des Hongrois et des Romans, l'infanterie hongro-romane, entourée de toutes parts par la cavalerie turque, *se tint bellement comme une forte muraille*

(1) *Chronique de Radu Lupesco*, feuil. 116, et *de Théodose Stolan*, p. 208.

Digitized by Google

de pierres; ce que voyant les Turcs, ajoute la chronique, ils agirent habilement, chargeant sans cesse et sans cesse reculant, afin d'amener les chrétiens à rompre leurs lignes pour les poursuivre; ce qui arriva. Les Turcs alors revinrent à la charge, et avant que les chrétiens eussent repris leurs rangs, ils leur avaient causé de grandes pertes (1).

Les premières pièces d'artillerie appelées *bombardes*, reçurent des Romans le nom de *balimesuri*. Elles étaient fort grandes selon l'usage de l'époque. Plus tard, lorsqu'on en fit de plus petites, celles-ci reçurent le nom de *fussuri* (tonnerres), et l'ancien nom fut oublié.

L'artillerie romane se vit à une époque en meilleur état que chez bien d'autres peuples. Chez ceux-ci, les canons étant fort grands, les chefs ne savaient ni ne pouvaient les changer de position, en sorte qu'ils leur devenaient parfois inutiles. Aussi l'emploi de l'artillerie diminua-t-il sensiblement; et tandis que l'on garnissait les forteresses de canons, arrivait-il souvent que l'on n'en voyait figurer guère plus de deux ou trois dans une bataille. Il en fut à peu près généralement ainsi jusqu'à la fin du XVIe siècle. Les Romans, au contraire, ayant adopté définitivement des canons de petit calibre et par conséquent plus mobiles et plus portatifs, ne tardèrent pas à en tirer tout l'avantage possible. Il est difficile, en effet, de trouver dans les annales militaires un résultat plus heureux que celui que Michel le Vaillant obtint le 12 août 1559, à la bataille de Câlugèreni. « Il pointa si bien deux de ces canons, qu'il jeta le désordre dans toute l'aile droite de l'armée turque. » Les Romans ne l'oublieront jamais.

Si, quoique sans cesse en guerre, les Romans n'ont pas eu de grandes idées stratégiques, c'est qu'ils n'ont point aimé la guerre d'invasion, c'est que, à l'exception de Mârcea et de Michel le Vaillant, leurs princes n'étaient point conquérants; c'est que leur mission, depuis l'an 105 de Jésus-Christ, était de défendre leur pays et la chrétienté; c'est que la plupart de toutes leurs guerres ont été politiquement défensives bien qu'offensives au point de vue militaire; c'est enfin qu'ils ont plus guerroyé dans leur pays qu'au dehors.

Cependant l'invasion de Michel le Vaillant en Ardialie (1599) nous montre un plan stratégique parfaitement combiné d'avance. Quant à la guerre défensive, considérée comme partie de la stratégie, elle a été portée au plus haut point de perfection par les Romans de Vallaquie et de Moldavie. Maîtres de hautes montagnes et de plaines couvertes de vastes forêts, ils ont toujours su en tirer parti pour la défense de leur nationalité. Si quelque ennemi puissant pénétrait dans le pays, le peuple des plaines abandonnait les villes et les villages et allait se rallier dans les forêts ou sur les montagnes. Les vieillards, les femmes, les enfants, s'y reposaient sans crainte au milieu de leurs troupeaux, tandis que les hommes faits et les jeunes gens harcelaient l'ennemi et s'efforçaient de le rejeter hors des frontières. L'armée,

(1) Théodose Stoïan, p. 39 et 40.

Digitized by Google

divisée en différents corps, se tenait cachée dans les bois, se gardant bien de se mesurer en rase campagne avec un ennemi trop nombreux. Elle se contentait de briser ses lignes de jonction, de s'emparer de ses convois, de lui porter la famine et de l'attirer dans des lieux difficiles et inconnus, où elle lui faisait payer cher son audace. C'est ainsi que le pays échappa plus d'une fois aux hordes turques et hongroises qui menaçaient de s'en saisir (1).

Si la tactique militaire des Romans n'est pas de tradition romaine, il faut croire ou qu'elle leur est naturelle, ou que leurs ancêtres l'avaient apprise dans Tite-Live, car à la simple inspection, divisée, comme nous l'avons vue, en centuries et en décuries, il n'est pas possible de ne pas reconnaître le cachet romain.

Le duc Nagu, dans ses *Conseils à son fils*, nous montre, dans son chapitre *de l'ordre des guerres*, comment les Romans combattaient encore au commencement du XVIe siècle. « Si tu veux marcher à l'ennemi, lui dit-il, « forme d'abord deux corps d'hommes légers et audacieux, *comme il est « d'usage;* fais marcher derrière le second le grand corps d'armée; qu'ils ne « soient pas trop éloignés l'un de l'autre; qu'ils soient plutôt près au con- « traire, afin que, s'il arrive quelque échec au premier, il puisse à l'instant « replier sur le deuxième, et que si celui-ci se sent pressé trop vivement, il « puisse se replier sur le troisième on l'attendre. Les deux premiers corps sont « *les bras* de l'armée; il faut donc avoir soin de ne les pas laisser faiblir, si « tu ne veux effrayer la réserve; et comme ces bras de l'armée en prouvent « la force, si la réserve les croit inébranlables, elle devient plus sûre d'elle- « même, et tu peux te promettre de vaincre » (2). En comparant ce passage à celui de Tite-Live, chap. VIII, pag. 9, on ne peut s'empêcher d'en remarquer l'analogie.

Je ferai observer que le duc Nagu emploie ces mots, *garde, camp, corps,* pour exprimer ce que l'on appelle aujourd'hui *ligne de bataille.* C'est ainsi qu'à la page 192, il dit : Le 1er et le 2e corps et le grand corps, au lieu de la 1re et la 2e garde et la grande garde ou le camp. Plus bas il ajoute : « Dans « la guerre d'escarmouche, il ne faut pas que les troupes légères commencent « l'attaque, car elles ne feraient que nuire en effrayant le reste de l'armée; mais « elles doivent se rassembler toutes au front. » A la page 188, il donne à son fils cette leçon de politique militaire : « En cas de défaite par l'ennemi, ne sors pas « du pays, tiens-toi aux frontières, dans les montagnes, au milieu des tiens, « parce que l'ennemi, ne pouvant tenir longtemps en plaine, sera forcé de se « retirer et d'abandonner à lui-même le prince qu'il aurait amené pour le « supplanter. Tu tomberas alors sur celui-ci avec toutes tes forces. » Puis il lui conseille, comme général en chef, de ne point s'exposer inutilement dans la bataille, de ne pas se tenir au centre de l'action, l'ennemi dirigeant

(1) Voy. *la Romanie*, t. I, p. 149 et 218.
(2) Voy. Nagu, p. 186.

Digitized by Google

de ce côté tout le feu de son artillerie, mais de se tenir avec ses gardes du corps entre le 2e et le 3e corps à leur flanc, afin, de là, de combiner ses opérations.

Enfin, il lui enseigne la mesure des récompenses, comment il doit « commémorer dans les saintes églises les âmes de ceux qui sont morts au champ « d'honneur, afin que leur exemple serve à tous d'aiguillon; comment il ne « doit pas récompenser que les boïers, ou ses parents, ou ses courtisans, « mais aussi les pauvres, s'ils en sont dignes, s'ils se sont conduits honorablement; car, dit-il en terminant, *mieux te vaut un pauvre honorable « qu'un boïer infâme.* »

Les troupes étaient ainsi rangées en ordre de bataille. Au centre, l'infanterie, savoir : les trabant'i, les lefegi, les chasseurs, les leimeni; à l'aile droite, les càlàvas'i, les saracei, les scutelnici; à l'aile gauche, les rouges du pays, les cosaques, les haïduci. A la réserve, les capitaineries de mille et les milices des boïers. Cet ordre n'était pas absolu : l'habileté du général le modifia plus d'une fois, selon la disposition du terrain et les armes de l'ennemi.

L'histoire fait peu mention de l'ordre des batailles des Romans. Ce que l'on en sait, c'est que la plupart étaient méthodiques; que l'*ordre oblique* y était le plus en usage; qu'à celle de Dudesei, en 1631, ce fut l'*ordre concave;* que de tous temps les Romans ont connu l'importance des positions et l'emploi des réserves. Prouvons-le par un rapide coup d'œil sur quelques-unes de leurs plus mémorables batailles.

La bataille de Margineni (1552), entre Radu Elie et Mârcea III, se distingua, 1° par l'inégalité des forces; 2° par la formation subite de l'armée de Radu en deux phalanges; 3° par l'étendue qu'il donna à son front, afin de cacher sa faiblesse numérique; 4° par l'attaque qu'il fit à propos des autres corps de l'ennemi, quand il mit le premier en désordre; c'est à ses dispositions et à la justesse de son coup d'œil qu'il dut, avec ses 12,000 hommes, de sortir vainqueur d'un combat où Mârcea lui en opposait 80,000 (1).

La bataille de Càlugèreni (1595) est un des témoignages les plus éclatants de la valeur et de la science militaire des Romans. Il serait difficile au meilleur général de cette époque de prendre de meilleures dispositions que ne le fit alors Michel le Vaillant. Aussi défit-il, avec 18,000 hommes, une armée de 200,000 Turcs. Dans cette mémorable bataille, on remarque les dispositions suivantes : 1° Michel attire le visir Sinam-Pascha dans un lieu étroit, où il ne peut lui opposer que 12,000 combattants à la fois; 2° les Vallaques commencent l'attaque, sont repoussés, se rallient, chargent de nouveau, et cette opiniâtreté tend à prouver l'art, et l'art avancé; 3° Michel fait braquer deux canons, de telle sorte qu'il brise en peu de temps l'aile droite de l'ennemi; 4° le brave capitaine Cocca, par une habile manœuvre, prend l'ennemi en queue avec 400 hommes de cavalerie, et le pousse l'épée dans

(1) Voy. *la Romanie*, p. 308.

Digitized by Google

les reins sur Michel, qui l'attaque de front (1). Les Turcs, dit un vieil écrivain, combattaient aidés par le nombre, les Romans par le courage et l'audace. *Turci pugnabant adjuti multitudine et numero, Valachi fortitudine et audacia* (2).

A la bataille de Cibi (1599), Michel donne à ses lignes une position oblique. L'attaque n'eut lieu que par l'aile gauche et le centre. Les Romans étaient déjà vaincus et battaient en retraite, lorsque Michel, étant parvenu à les rallier, fond avec eux sur les Ardialiens, et leur enlève la victoire. Cette bataille est la première où il soit fait mention de l'emploi des réserves. Michel sut tirer bon parti de la sienne, et c'est parce que les Ardialiens ne surent pas employer la leur à temps, que la victoire leur échappa (3).

A la bataille de Mirijle (1600), Michel couvre ses flancs, en prenant position entre le marais et le coteau. Malheureusement il a l'imprudence d'abandonner cette position pour s'attacher à la poursuite des Ardialiens, qui se sont retirés sur Dees. Il tombe ainsi dans ce piége que lui tendait Basta, et perd là cette fameuse bataille qui fut sa première défaite (4).

A la bataille de Goroslo (2 août 1602), l'armée vallaque prend, avec les impériaux, une position avantageuse sur un coteau. Sigismond Bothary, avec une armée deux fois plus nombreuse, s'était placé sur le coteau opposé. Une vallée séparait les deux armées. Michel attend sans bouger que l'ennemi attaque, et quand celui-ci gravit la colline, il le foudroie avec son artillerie. Le désordre se met dans les lignes de l'ennemi, et Michel et Basta en profitent pour l'attaquer avec vigueur. Ils lui tuent ainsi 10,000 hommes, et n'en perdent que 300. Ce fut là la dernière victoire du héros vallaque, et l'une des plus éclatantes qu'il eût remportée (5).

A la bataille de Pétersdorf (12 juillet 1601), les Ardialiens attaquèrent le centre de l'armée vallaque, et l'infanterie vallaque, peu nombreuse dans cette affaire, ayant lâché pied, tout était perdu, lorsque Serban, ayant rétabli le combat avec sa cavalerie, remporte une victoire éclatante.

A la bataille de Dudesci (26 octobre 1631), les *rouges du pays*, formant l'aile gauche, se voyant chargés par les Tartares, ouvrirent leurs lignes, et les prirent comme dans un filet. Le combat fut terrible cependant. Cinq fois l'infanterie vallaque fut repoussée par l'infanterie moldave, et cinq fois elle revint à la charge. Dans cette bataille comme dans la plupart, l'infanterie combattait l'infanterie, et la cavalerie la cavalerie.

Les camps retranchés étaient connus des Romans depuis le xve siècle. A la bataille de Cassova, nous voyons que Jean Corvin retranche son camp. Ces retranchements se faisaient soit à l'aide de fossés, quand le

(1) Voy. Engel, t. I, p. 236; *la Romanie*, p. 340.
(2) *Conspectus historiæ Valachiæ* (1595).
(3) Bethlen, t. IV, p. 384; *la Romanie*, t. I, p. 367.
(4) Voy. Engel, t. I, 261; *la Romanie*, t. I, p. 378.
(5) Voy. idem.

Digitized by Google

temps le permettait, soit à l'aide de chariots liés ensemble et remplis de terre.

L'attaque et la défense des places étaient alors chez eux, comme dans le reste de l'Europe, en état d'enfance.

Cependant, en 1595, nous voyons les deux armées vallaque et ardialienne agir au siége de Turganici d'après certains principes, creusant des fossés couverts pour approcher des murailles.

Les principales forteresses du pays étaient Georgeo, Brăila, Flos', Turganici, Bucaressi, Negrunoda, Poenari, Domaïea, Telejina et Crèciuna. Les Moldaves s'emparèrent de cette dernière, en 1473, avec le district de Putna, dont elle faisait partie (1).

En 1544, les Turcs s'emparèrent de Brăila, de Turnu et de Georgeo, qu'ils gardèrent presque sans interruption jusqu'à leur fatal démantellement par les Russes, en 1830.

En 1659, Grégoire G'ica Ier reçut l'ordre de la Porte de démanteler toutes les forteresses de l'intérieur; car, outre celles citées plus haut, le pays était hérissé de tûrguri (2), qui mettaient le paysan à l'abri du vagabondage des Turcs et des Tartares, et défendaient les passes des montagnes et du Danude. On en voit encore les ruines dans plus d'un endroit : à Resboïeni, près de la frontière, au-dessus du village de Porcesci, et à droite du Gil, amoncelées sur celle d'un camp romain, au milieu de la route qui allait de Cerueç à Romula; au bas du village de Bârlesci, sur la rive gauche du torrent; sur la rive droite du village de Brădesci, près de Creciulesci; au village de Cremen (sud Gorji); à l'embouchure du Balos, dans le Gil; à à Recaci, sur la gauche du Gil; à Muïereni, entre l'Olto et l'Oltelet. A Niaslor, dans la vallée de Crévedia, on voit encore des ruines que le paysan appelle la *Cité de la fille* (Cetatea feti). Sur l'Arges', dans la *plaze* d'Arifo, et près du ruisseau, existent les murailles d'une forteresse que l'on croit avoir été bâtie par Nagu Bassaralea, etc., etc.

Les citadins étaient chargés de la défense de ces places, et c'est peut-être là la cause du peu de progrès de cette branche de l'art militaire. Les montagnes et les forêts étaient les derniers retranchements derrière lesquels les Romans venaient chercher un abri, et où ils auraient su mourir plutôt que de se rendre, si jamais l'ennemi les eût pu forcer. Aussi les Turcs ont-ils, autant qu'ils ont pu, déboisé le pays, où chaque arbre était un homme. Le souvenir en est dans les fournitures faites à la Porte et dans la chauveté du district de Tèlè-Orman, qui n'est plus ce qu'il était autrefois, et ce que dit pourtant encore son nom *Coteau*-Forêt.

Tels furent l'art militaire et la force armée des Romans. Quant à la bonté de leur organisation, à la grandeur de leur ouvrage, à l'habile application qu'ils ont faite de la science, nous serons assez justes, je l'espère, pour nous

(1) *Chronique moldave*, p. 138.
(2) Voy. *la Romanie*.

Digitized by Google

en rapporter à leurs soixante et seize guerres, dont dix-neuf contre les Turcs, quinze contre les Moldaves, treize contre les Ardialiens, quinze civiles, six contre les Polonais, cinq contre les Hongrois, une contre les Bulgares, une contre les Grecs, une contre les Cosaques, et pendant lesquelles ils livrèrent plus de quatre-vingts batailles rangées. Dans neuf de ces batailles seulement, ils combattirent comme alliés; dans toutes les autres, l'histoire leur accorde la plus grande part.

A l'exception des deux Mârcea Ier, Dan III, Ulad V, Chadu d'Afuncat'i, Michel le Vaillant, Sérban Ier et Mathieu Ier, les plus célèbres capitaines des armées vallaques furent Dan, neveu de Mârcea, Zavisie Negru, Radu Buzesco, Calaféresco, Mihalcea, Urdea, Manta, Albert Kivali, Boba Novaci, Georges Raci et le brave Balcea de Farcas', qui de prêtre devint général, et changea sa hache en épée (1).

II. — Depuis l'arrivée des fermiers phanariotes jusqu'à la mise à exécution du règlement organique de 1830 (1716-1830).

Le 10 février 1716 fut un jour de deuil pour la Romanie. Le premier fermier phanariote, Nicolas Mavrocordato, montait ce jour-là sur le trône illustre des Vàcàresci et des Bassaraba.

Le Phanariote comprit fort bien que la puissance vallaque était tout entière dans ses institutions; aussi ne négligea-t-il rien pour les détruire de fond en comble. Il pensait assurer par là à sa famille une longue domination. Satisfait d'avoir jeté les fondements du système qui doit bientôt remplacer l'ancienne constitution vallaque, il laisse à ses successeurs le soin de le développer, et au temps celui de le consacrer. C'est Constantin, son fils, qui le dit lui-même dans son acte de réforme de 1739 à 1740 : « Je n'ai « suivi, dit-il, dans cette réforme que les instructions de Nicolas, mon « père. »

Dès la première année de sa gestion, Nicolas diminua de beaucoup l'armée et la milice. Après lui (1739), Constantin, son fils, anéantit complétement l'ancienne organisation militaire du pays. Il ne conserva de l'armée que 120 fantassins et autant de cavaliers cosaques, dont il fixa la paye à 3 piastres par mois. Tout le reste fut licencié et soumis aux impôts de toute nature. Il se composa une garde de quelques centaines de Turcs et d'Albanais. Il abattit également les villages militaires et les capitaineries de mille. Il enleva aux capitaines de mille l'administration des juridictions, et la donna à des *ispraoniks;* il ne conserva de la milice que 1620 slugetors pour le service intérieur (2).

Cette désorganisation de l'armée, dit le général de Baur, commencée par

(1) Voy. *la Romanie*, t. I, p. 346.
(2) Photino, t. III, p. 489, 352, 358.

Digitized by Google

le père et achevée par le fils, affaiblit complétement l'État. Non-seulement elle hâta l'accomplissement des projets de la Porte, en livrant ce pays à sa merci, sans avoir à craindre la contradiction ou la révolte, mais elle exposa ce pays aux vexations des Turcs, des riverains du Danube surtout, ses plus mortels ennemis; et elle laissa le champ libre à l'esprit de conquête de l'empereur et du czar : ceux-ci ne tardent pas à se jeter sur les provinces danubiennes comme sur une proie facile à saisir, et ils en auront pris chacun sa part avant que la Porte ait ouvert les yeux.

Il est à remarquer que si la réforme de Constantin Mavrocordato fut acceptée par l'assemblée publique dans tout ce qu'elle avait de réglementaire et d'un intérêt partiel, elle n'eut pas la sanction de cette assemblée, quant à la désorganisation de la force armée; car il n'est pas même fait mention de cette désorganisation dans l'acte de réforme : c'est que les députés d'alors ne l'acceptèrent point, c'est qu'elle devait s'opérer sans eux et malgré eux.

Les Romans souffrirent d'autant plus sous les Phanariotes, qu'il leur avait été enlevé jusqu'aux moyens de développer leur penchant militaire. C'est pourquoi, dès qu'un grand capitaine paraissait en Europe, il s'en trouvait toujours quelques-uns d'entre eux qui allaient se ranger sous ses drapeaux, et de même qu'un grand nombre s'étaient déjà distingués dans l'armée de Charles XII, d'autres allèrent plus tard chercher la gloire dans les bataillons du grand Frédéric. Parmi ces derniers, l'histoire nous a conservé les noms de Radu Cucŏru et de Théodore de Bogdanesci, et nous les avons retrouvés dans une chrysobule du monastère d'Arnota, en date de 1763, et commençant ainsi :

« Moi, Théodore, moine du couvent de Fràsinesci, qui, en faisant mes « vœux, ai pris nom Théodore de Bogdanesci de l'évêché, je certifie par cet « écrit de ma main, donné à sa sainteté le père Étienne, égumène du saint « monastère d'Arnota, et à tout le saint synode monacal, que, après la guerre « pendant laquelle j'étais soldat, je suis allé au pays de Brandebourg, avec « d'autres de mes compagnons d'armes, et que m'étant rencontré là avec « un certain Radu Cucŏru, qui avait été *hotnotz*, il me dit, etc., etc.»

Alexandre Ipsilanti, seul Phanoriote auquel les Vallaques doivent de la reconnaissance, rassembla, en 1775, les débris de l'armée et la réorganisa. Il la divisa en *serviteurs* de l'intérieur et *serviteurs* du dehors. Les premiers étaient :

100 Lefegi, sous un capitaine.
100 *Idem*, sous un vel tchaousch.
400 Sĕimeni, sous un basch boulou bascha.
50 Catani, sous un capitaine.
100 Pompiers, sous deux capitaines.
400 Scutelnici, sous huit capitaines de frontière.
50 Poteras'i, sous un capitaine.

Ces 1200 étaient sous les ordres immédiats du spathar.

Digitized by Google

1200

Sous le commandement en chef de l'aga, étaient :

100 Fantassins, sous le capitaine des trabant'i.
120 Cosaques, sous le colonel des bacuresciens.
120 *Idem*, *idem* turguriciens.
120 Slugitori (serviteurs), sous le porte-drapeau de l'aga.
500 *Idem*, avec trente capitaines.

980 980

2180

Les serviteurs du dehors étaient au nombre de
3144 sous soixante et dix-huit capitaines. Ils étaient, comme au-
——— trefois, sous les ordres du grand spathar, et gardaient les
Total. . 5324 frontières.

Les soixante et dix-huit capitaineries étaient les suivantes :

Districts.		*Nombre et noms des capitaineries.*
Slamrômnic . . .	8	Focçani, Gradis'ta, Mansciseni, Roumic, Comisöia, Vértejcoi, Belcingata, Unturösa.
Buzèo	1	Tûrgu de Buzèo.
Sacuïéni.	3	Màrginéni, G'erg'eni et les Slujitors du district.
Ploocova.	1	Ploïesci.
Jalamiça	6	Lichiresci, Stelnica, Flos', Gârbova, Slobozie et la Forêt.
Bîov.	7	Ciocànezci, Olteniça, G'erg'iça, Podul Pitarulni, Côpaceni, Obilesci, la Forêt.
D'âmbonit'a . . .	3	Les Cosaques de Tûrguvici, Floresci, Bàleni.
Vlas'quit.	8	Odivoe, Daïa, Gnesci, Calugéreni, Baciu, le Pont de la princesse, Capalegu et le Puits de Talpa.
Teleorman. . . .	6	Martalogi, Zmicea, Rusi de Vede, Balaci, Camansul, Ciocànesci Bordii.
Argeş'	4	Loviscèa, Sitesci, les Chassenrs et la Forêt du district.
Olto.	7	Slatina, Uda, Serbaüesci, Bànësa, Gurguïul, les catanes de Stalina et les Slujitori.
Ronsanat'i. . . .	4	Caracala, Sulaz, le pont Bals'u, les catanes des Càlàrar'i.
Vălcea.	4	Les slujitori de Rômnic, les Chasseurs, les catanes de Poteras et ceux de Marcu.
Dolji.	3	Deux de Potera et une des slugitori du district.
Gorji.	4	Slujitori du district, Corporations, Chasseurs et Haïduci.
Melsedintzi. . . .	7	La Plage, Cerueç, Colafot, Ganganiça, Bogoci, Badiça et les slujitori du district (1).

Tout slujitor (serviteur) servait à la semaine. Ceux qui ne se présentaient pas au front à leur tour de rôle, payaient une lionnette au spathar ou à l'aga. Ils étaient dans un état pitoyable, et ne méritaient pas le nom qu'on leur donnait; ce n'étaient plus ces slujitori (servientes, serviteurs, servants de l'État), mais des slugi (servi, serfs, valets).

(1) Voy. Cantacuzène, feuil. 320-26.

Digitized by Google

Ipsilanti prit le commandement immédiat des Albanais. Ce fut lui qui donna aux troupes les premières baïonnettes. Il les fit venir de Vienne (Autriche), par un prêtre italien (1).

Les capitaineries du dehors se multiplièrent par la suite, et chaque district fut constitué en colonelat.

En 1787, Nicolas-Pierre Mavrogeni fit quelques améliorations. Il fixa la solde des troupes, détruisit quelques abus, et se distingua par son courage à Scisaïa et à Cozia.

Après lui, tout périt de nouveau; mais ce désir des Vallaques d'avoir sur pied une armée régulière ne pouvait s'éteindre; et si, en 1802, ils demandent pour hospodar Constantin Ipsilanti, c'est qu'il leur a promis de rétablir l'armée sur l'ancien pied. Inutile de dire que, parvenu à la chaise fiscale, ce Phanariote oublia ses promesses d'hospodar pour veiller à ses intérêts de fermier.

Enfin, 1821 sonna la délivrance des Hellènes. Alors se manifeste dans le pays un de ces mouvements énergiques qui témoignent de la jeunesse des peuples et de leur amour du progrès. L'esprit de nationalité se réveille; Vlâdimiresco crie aux Romans qu'il est temps de secouer le joug du Phanar, et les Romans s'affranchissent de ce joug odieux. Grégoire G'ica jette les fondements de la nouvelle armée vallaque en organisant les pandours; bientôt ces pandours se distinguent par leur bravoure et leur discipline, et contribuent, dans la guerre de 1828 à 1829, à la prise des forteresses de Brâïla, Cires'a, Schelacladova, Calafot et Turnu.

III. — Force armée sous le nouveau régime (1830-1844).

Vint enfin le jour où les boïers renversèrent en partie l'édifice des Phanariotes, et où le peuple roman recouvra quelques-unes de ses vieilles institutions.

Le règlement reconnaît la nécessité des trois parties intégrantes de toute organisation militaire, savoir : l'armée, la milice, la levée des masses. L'application qui en a été faite ne peut néanmoins donner aucun bon résultat.

L'armée permanente, sous la fausse dénomination de *garde indigène* et *milice indigène*, fut composée, en 1830, de deux armes, l'infanterie et la cavalerie. Elle se divise en trois régiments, chacun de deux bataillons et de deux escadrons.

Le bataillon se compose de quatre compagnies, la compagnie de deux peletons, et le peloton de six divisions.

L'escadron se compose de quatre pelotons, et le peloton de six divisions.

Le bataillon et l'escadron, comme unités de force, comprenaient, dans le principe, l'un 586 hommes, l'autre 190, avec les officiers.

L'armée est commandée en chef par le grand spathar.

---

(1) Sulzer, t. III, p. 258.

Digitized by Google

La levée des troupes se fait par conscription et engagements volontaires. La faculté de se faire remplacer, cette mesure démoralisatrice des armées, est autorisée par la loi. Les conscrits doivent tirer au sort, mais cette salutaire mesure n'a pas encore reçu son application.

Personne ne peut être reçu au service que de 20 à 30 ans.

Le privilége du soldat, des caporaux et des sergents, est l'exemption d'impôt pour leur famille, pendant tout le temps de leur service. Ce droit devient viager quand ils ont servi trois termes, c'est-à-dire quinze ans. A sa sortie du service tout soldat garde son habillement, et le cavalier garde en sus son cheval. Les officiers de tous rangs ont droit, à leur sortie, à un grade supérieur à celui dans lequel ils ont servi trois ans.

L'armée a déjà subi quelques changements. Les escadrons, qui en 1835 formaient un régiment particulier, furent réduits de moitié en 1843, et placés sous les ordres du colonel d'infanterie; mais il a suffi d'une année d'essai pour convaincre que la cavalerie doit avoir son organisation particulière.

En 1843, afin de remplir le vide opéré dans la cavalerie et dans les cordons, on augmenta l'infanterie, et le bataillon fut porté à 800 hommes, sans les officiers.

En 1844 vint s'ajouter une nouvelle arme, l'artillerie. Cette arme consiste en 6 canons; mais elle n'est pas encore organisée. Il fut également question cette année d'établir un corps de pompiers militaires.

L'effectif de l'armée est en ce moment de 5,608 hommes, dont 4,869 d'infanterie, avec 126 officiers, et 574 de cavalerie, avec 20 officiers, et, pour les deux armes, 18 officiers d'état-major.

Bien qu'il y ait peu à redire sur l'adresse des soldats de cette petite armée dans le maniement des armes et les évolutions, il faut avouer cependant qu'elle a besoin encore de plus d'une amélioration. L'instruction des officiers est mal soignée, et l'esprit militaire manque. C'est au gouvernement à y pourvoir. La création d'une feuille périodique militaire ne serait peut-être pas sans utilité, et la fondation d'une école militaire et d'un corps du génie est de toute nécessité.

MILICE.

Les institutions auxquelles nous pouvons donner ce nom sont, en Vallaquie, les gendarmes, les cordonas'i, et les potecas'i ou gardes-frontières.

Le corps des gendarmes, auxquels on a donné l'ancien nom de *trabant'i*, a été formé en 1832. Il est attaché au service de l'administration, et divisé à cet effet en caporalats de 10 hommes chaque. Trois de ces caporalats sont attachés à chaque préfecture et un à chaque sous-préfecture. Leur nombre étant triple, ils servent chacun dix jours par mois.

Ils sont commandés par un *tist* choisi par le gouverneur et les propriétaires de la juridiction, et confirmé par le conseil administratif.

Les maisons des *trabant'i* sont exemptes de la capitation et du recrutement. Ils reçoivent une piastre par jour pour leurs dix jours de service; les

Digitized by Google

caporaux une piastre et demie, et les *tisti* 100 piastres par mois. Leur capitation et leur paye se prenaient dans le principe sur la réserve du trésor; depuis 1834 elles sont à la charge des caisses des villages. Cette mesure a tellement appauvri les caisses, qu'après s'être endettées, elles se trouvent aujourd'hui hors d'état de faire face à la moindre éventualité.

Les trabant'i sont obligés de servir à cheval, armés et équipés à leurs frais. Leur nombre est aujourd'hui de 4,362. Ils pourraient servir de réserve à l'armée et remplir le but de leur fondation, si l'on mettait à exécution les bonnes dispositions des articles 11 et 13 de la loi de 1831 et 4 et 9 de celle de 1834, dont le sens est, qu'il serait bien de choisir de préférence les trabant'i parmi les soldats sortis du service, de les exercer sans cesse au maniement des armes, et d'en faire la revue deux fois l'an.

Les cordonas'i et les potecas'i furent établis, en 1834, pour garder, sous la surveillance de l'armée, les piquets et les sentiers d'entre les points, quarantaines ou comptoirs de change, confiés à la garde spéciale des troupes régulières. Tous les villageois contribuables de la rive du Danube, en état de porter les armes, de 20 à 50 ans, sont tenus de se former en groupes de 6 hommes, et chaque groupe de servir une semaine. La garde d'un piquet est confiée à 120 familles.

Les obligations des villages auxquels est confiée la garde d'un de ces points sont :

1° D'avoir toujours sur le point qui leur est confié 4 hommes armés et 2 bateliers; 2° d'avoir et d'entretenir les barques et les logements nécessaires pour les gardiens.

Leurs priviléges sont d'être exempts du recrutement et du *don* des trabant'i.

Le nombre des cordonas'i et des potecas'i montait, en 1842, à 39,859 familles; en 1843 il fut fait une réduction de quelques grands villages éloignés des bords du Danube.

Cette institution bonne en elle-même, mais mal appliquée, eut un effet tout contraire à celui qu'on en devait attendre. Non-seulement les villageois n'ont pas appris le maniement des armes, et on ne les a pas mis en état de se passer d'avoir un soldat pour chef, mais ils sont tombés dans un état si misérable qu'il serait inique de différer davantage à les soulager d'un fardeau qui leur pèse. Une bonne organisation, et l'établissement d'un corps d'officiers inspecteurs des frontières, pourraient alors relever cette institution, et elle importe trop pour ne pas le faire au plus tôt; car tout le monde comprend sans peine de combien par là les Vallaques pourraient augmenter leurs ressources militaires. Cette vérité, généralement sentie, avait forcé la dernière administration à promettre au moins de la réaliser; mais c'est en vain qu'on l'attendit, car il est dans la destinée de toute administration vicieuse de promettre toujours et de ne jamais exécuter, d'entraver les progrès, d'opprimer et de pressurer le peuple, au lieu de le réchauffer en se réchauffant avec lui.

Enfin, le principe des *levées en masse* a été reconnu dans les dispositions

Digitized by Google

du nouveau projet de 1832. Il y est dit que, en cas d'attaque par les brigands, les villageois sont tenus de se lever en masse, et de pourchasser les malfaiteurs jusqu'à ce qu'ils les aient pris ou tués. L'inexpérience des villageois dans le maniement des armes rend cette mesure illusoire, et il arrive souvent que tout un district ne peut venir à bout de cinq ou six brigands bien armés.

IV. — Conclusion.

Nous avons vu l'ancienne organisation militaire des Vallaques, nous avons aussi vu la nouvelle; et il nous est évident que celle-ci ne peut remplir son but « de leur donner les moyens de défendre leur territoire, parce que l'*armée*, qui n'est jamais au complet, disséminée dans le pays, ne pourrait prévenir une attaque imprévue; parce que les *trabant'i*; tels qu'ils sont, ne peuvent servir de réserve, et que leur entretien est à charge aux habitants; enfin, parce que l'institution des *cardonas'i* et des *potecas'i* est tombée, qu'elle ne peut plus se relever, et qu'elle est devenue inutile. Les Romans ne doivent cependant pas perdre de vue que l'état de l'Orient devient de jour en jour plus indécis, moins tranquille, et que le Danube seul et le Pruth les en séparent. Ils ont donc le plus grand intérêt à procéder au plus tôt à la réforme de leur organisation militaire, afin de se créer des moyens sûrs de défense. Pour cela, il ne leur est nullement besoin d'ajouter de nouvelles lois à celles qu'ils ont déjà; les principes fondamentaux de cette réforme sont tout entiers dans le règlement; il leur suffit d'en comprendre l'esprit et d'en faire une sage application.

L'augmentation de l'armée, non-seulement ne servirait à rien, mais elle deviendrait un trop lourd fardeau pour les populations. Les armées permanentes ont le double défaut de coûter beaucoup et d'enlever beaucoup de bras au travail. D'ailleurs, le faible budget de la Moldo-Vallaquie ne lui permettrait pas de tenir sur pied une armée nombreuse, et tout son espoir est dans la bonne organisation de sa réserve nationale.

La force d'un État ne consiste pas dans l'armée active, mais dans sa réserve. Cette vérité, dont étaient pénétrés les anciens Romans, est généralement sentie aujourd'hui, et toutes les puissances de l'Europe ont organisé leurs réserves. La France a ses gardes nationales; l'Autriche, la Prusse et toute l'Allemagne leur landwehr; la Suède ses landwehrs et son armée *indelta*; la Russie, enfin, ses colonies militaires.

De tous les systèmes militaires, celui de la Prusse me semble le plus rationnel. Je me hasarderai donc à exposer ici, en l'imitant, l'idée fondamentale d'une bonne organisation militaire, telle qu'elle pourrait convenir aux Moldo-Vallaques, dont les unes sont purement défensives : ce serait de déclarer que tout Roman, sans exception, soit soldat, et que, de vingt à soixante ans, il est tenu de servir la patrie. Cette masse de population se diviserait en trois catégories.

La première comprendrait les hommes de vingt à trente ans. En temps de paix, elle ferait dans les villes le service de garde nationale, c'est-à-dire

Digitized by Google

qu'elle partagerait avec l'armée la garde des différents postes. Il en serait de même aux frontières. Elle pourrait, dans un cas urgent, être portée sur tous les points menacés du territoire.

La deuxième comprendrait les hommes de trente à quarante-cinq ans. Elle serait identique au landwehr du deuxième banc en Prusse. Elle s'assemblerait plus rarement, et ne pourrait être portée au besoin que dans le cercle de sa juridiction.

La troisième comprendrait les hommes de quarante-cinq à soixante ans. On ne pourrait la déplacer de son village en l'absence des autres, et elle veillerait à la police du village et à l'exécution des ordres du gouvernement. Ces masses se diviseraient en légions et cohortes.

Il serait fait annuellement, dans chaque juridiction, des exercices qui dureraient, le printemps une semaine, l'automne deux. L'armée fournirait les officiers et sous-officiers instructeurs; ceux-ci s'entendraient avec les sous-officiers et soldats sortis du service pour rendre l'instruction plus facile et plus rapide. A l'époque de ces rassemblements, chacun recevrait la gratification et le traitement de son grade, d'après le tarif de l'armée. Pour couvrir ces dépenses, le chef de l'armée enverrait en congé de quatre à six mois un nombre déterminé de soldats et de sous-officiers. L'uniforme ne serait pas indispensable.

Les avantages que les Romans retireraient d'une semblable organisation seraient immenses: 1° la vie, les biens, la tranquillité des citoyens et de l'État seraient à l'abri des malfaiteurs et des invasions; 2° l'armée, quoique petite, pourrait être encore disséminée, et l'on y gagnerait une économie d'argent et de bras, dont l'agriculture a besoin; 3° le nombre des trabant'i serait réductible de deux tiers, un tiers suffisant au service de l'administration; 4° le peuple y gagnerait au moral, parce que, en introduisant le goût des armes parmi la jeunesse des villes surtout, et en l'habituant à la vie active du soldat, on la débarrasserait peu à peu de cet amour du luxe et de débauches, qui vicie les caractères, amollit le courage, et prépare l'asservissement de la nation; 5° l'agriculture y gagnerait aussi, car l'expérience et l'histoire nous disent que les nations militaires sont les plus laborieuses. « Voyez la France, les femmes y travaillent plus que les hommes chez nous. » Enfin, les Romans ne doivent pas perdre de vue la portée politique d'une semblable organisation; car, quelle que petite qu'elle soit, une nation guerrière et unie n'a jamais été vaincue et ne pourra l'être; et ils feraient bien aussi de songer à cette maxime de la politique de la guerre : « Un État de second ordre peut devenir l'arbitre de la balance politique, quand il sait y peser *à temps de tout le poids de son épée.* »

J.-A. VAILLANT.

Digitized by Google

AUSTRALIE ET PAPOUASIE.

Comparaison de la côte septentrionale de la Nouvelle-Hollande et de la côte méridionale de la Nouvelle-Guinée. — Des races noires qui les habitent.

... L'immense surface du pays, qui se développe de la mer vers l'intérieur au S. des baies Rafles et Essington, est couverte de belles forêts, mais d'un aspect particulier : elles ne peuvent être comparées ni à celles de l'Europe, ni à celles des grandes îles de l'archipel indien, ni même aux forêts de la Nouvelle-Guinée, si voisines de la côte N. de l'Australie. Ces bois ont une physionomie spéciale qui se retrouve sur toute l'étendue de ce singulier pays. La végétation des régions tempérées de l'Asie, de l'Europe et de l'Amérique, diffère, au premier coup d'œil, de celle des régions chaudes de ces mêmes continents; les productions végétales de l'Australie apparaissent toujours constantes et uniformes; les latitudes mêmes ne semblent point changer le type général de leur organisation. Il y a donc partout analogie de causes, puisqu'il y a harmonie d'effets. Mais il y a plus, quelque éloignés que puissent être les familles et leurs genres, leurs espèces semblent toutes s'être conformées à une organisation, qui est bien certainement la condition de leur existence sur cette terre, où tout rentre dans le champ des exceptions. Les arbres et arbustes de la baie Rafles et de la baie Essington, comme ceux qui couvrent la presque totalité du continent austral, portent des feuilles coriaces et glanduleuses; le plus grand nombre de ces feuillages sont recouverts d'une poudre blanche résineuse, qui leur donne une teinte verte pâle d'une uniformité monotone et triste. La tristesse de ces lieux augmente au milieu de la solitude de ces bois formés entièrement des *eucalyptus* hœmastoma, piperita, resinifera, capitellata; des *acacia* alata et sulcata; du *leptospermum* trinerve; des *melaleuca* leucodendron et viridi-flora. Plusieurs autres plantes comptent peu dans cet aspect général, et vivent à l'abri de ces hautes futaies aux troncs grisâtres et espacés, dont le feuillage peu fourni, sans cesse tremblant, rappelle involontairement ces saules que l'art a placés autour des tombeaux. D'assez belles touffes de graminées, à chaume long et effilé, croissent sur toute la surface de la forêt; ils pourront être utiles aux premiers efforts colonisateurs de l'homme. Le kanguroo agile (1) en fait sa nourriture et s'y réfugie; la colombe à collier roux y niche, à l'instar de nos perdrix; les moucherolles, les pardalotes et

(1) *Kanguroo agilis*. Voyages au pôle S. et dans l'Océanie, par Dumont d'Urville; *Zoologie, mammif.*, pl. 19.

Digitized by Google

les bengalis se posent sur leurs tiges flexibles, fléchissant à peine sous le poids de ces petits êtres aériens. Les rayons du soleil traversent facilement ces massifs de feuilles étroites, sans cesse agitées sur leurs longs pédoncules; aussi projettent-ils une lumière douteuse, mêlée d'ombres sans cesse fugitives. L'œil pénètre au loin sous ces voûtes de branches et de feuilles; il y est arrêté moins par la rencontre fortuite de quelques inégalités du sol, que par l'éclat incessamment variable de la clarté incertaine et mystique de ce séjour.

Cette végétation de la Nouvelle-Hollande semble faite pour un continent dont la physique ne serait encore qu'ébauchée. Ses montagnes, peu élevées, et concentrées sur quelques points de son étendue, sont disproportionnées, par rapport à la vaste étendue qu'elles dominent; il en résulte que les plaines ne sont pas suffisamment en communication avec les phénomènes fertilisateurs de l'atmosphère, et que le peu de pente du pays est un obstacle à une distribution convenable des cours d'eau. Aussi l'est de ce pays n'est-il point partout également fertile, et l'ouest n'offre-t-il encore qu'un désert de sable dans la presque totalité de son étendue.

Chose remarquable! les plantes des cimes les plus élevées, comme celles des pays froids, ont une grande ressemblance organique avec celles des lieux arides, et d'autant plus grande que ces lieux appartiennent à des latitudes plus chaudes : dans l'un et l'autre cas, en effet, elles sont résineuses, pourvues de glandes, qui excrètent abondamment des huiles essentielles, ou bien elles sont revêtues de poils longs et serrés. Ces huiles, cette résine, ces poils, isolent la plante, et la préservent des trop grands abaissements de la température; ils la garantissent de l'action desséchante de l'air et de celle des rayons du soleil; ils diminuent sa transpiration. Si nous jetons les yeux sur les plantes de la Patagonie, de la Terre-de-Feu, de la Nouvelle-Zélande, de la Tasmanie, du S. de l'Australie; sur les végétaux des déserts de l'Afrique, sur celles qui bordent les côtes du Pérou et de la Bolivie, nous aurons autant de preuves en faveur de ces observations, et la vue des forêts de la Nouvelle-Hollande septentrionale tendra encore à les confirmer.

Ce continent a, du N. au S., un climat exclusivement et uniformément maritime; il s'avance au milieu d'un immense océan, où il est exposé à tous les excès des diverses modifications météorologiques; aussi, à latitude égale, les divers climats de l'Australie diffèrent moins que ne diffèrent entre eux les climats de l'Amérique du Sud. Dans ce dernier pays, l'influence des latitudes emprunte beaucoup à la conformation topographique de son sol, à l'élévation de ses montagnes, à leurs nombreuses ramifications, enfin à la présence d'un grand nombre de fleuves importants qui en sillonnent la surface. Aux conditions géographiques se rattachent, en effet, toutes les modifications de végétation que la latitude seule ne saurait entraîner. Mais, sans porter nos regards si loin, nous trouvons dans ces mêmes parages, à 160 lieues de la baie Rafles, à 40 de la pointe N. de la terre Carpenterie, un pays infiniment moins étendu que celui de la Nouvelle-Hollande, mais couvert de montagnes, et pourvu d'une végétation qui rappelle, sinon par le

Digitized by Google

nombre des espèces, au moins par sa vigueur, la puissance végétative des forêts du Brésil. Cette opposition est trop intéressante pour que nous ne nous arrêtions point un moment. Mais qu'il me soit permis de dire quelques mots de la condition de l'homme sur la plage nord de l'Australie.

A la vue d'une végétation aussi spéciale, on eût été fondé à penser que le règne animal de l'Australie devait aussi présenter ses singularités, et, en effet, l'expérience fut venue confirmer cette assertion. Le mode de reproduction des animaux de ce pays, qui, presque tous, appartiennent à l'ordre des marsupiaux ou à celui des monotrèmes, ordres doués l'un et l'autre d'une génération ambiguë, intermédiaire aux générations ovipare et vivipare, n'est point le seul autre fait remarquable que nous offre ce continent : l'homme lui-même s'y présente avec une physionomie exceptionnelle.

Nous dirons des Australiens de la côte N. ce qu'ont dit tous les voyageurs de ceux qu'ils observèrent sur différents points de la Nouvelle-Hollande et dépendances, qu'ils sont hideux. Leur extérieur est aussi dégradé que leur esprit est borné; leur pensée ne s'exerce que sur les objets destinés à satisfaire leurs appétits brutaux. Nul doute que la rapine et la cruauté ne soient aussi au nombre des mobiles de leurs déterminations; mais nous n'avons point eu l'occasion de les voir sous ce point de vue défavorable ; ils ont été constamment parmi nous d'une bonhomie sans égale; leur figure pateline et stupide témoigna constamment de leur hypocrisie, qui est aussi une des grandes vertus politiques des hommes dits de la nature. Leur insensibilité matérielle est parfaitement en rapport avec l'impassibilité de leur intelligence ; aussi, au milieu des matériaux nécessaires pour construire des abris et de belles pirogues, ne font-ils rien afin d'améliorer leur sort. Il semblerait que la présence de cet être sur cette terre n'avait d'autre destinée que celle de dévorer le surcroît des animaux, en attendant que l'homme supérieur en propage un jour les espèces les plus utiles. Le degré d'intelligence de ces malheureuses créatures, d'accord avec leurs besoins, paraît incapable d'aucune production.... « Ces contrées étaient habitées par l'espèce humaine depuis nombre de siècles, et leurs générations successives avaient paru et disparu sur ce sol sans y laisser la moindre trace de leur passage ! » L'Australien de la baie Rafles appartient aussi au type le plus complet de l'état sauvage ; il est entièrement nu, et il erre depuis des siècles sur ces tristes plages ; il ne diffère en rien de ces hommes observés par Peron, d'Urville, Quoy et Gaimard, sur les côtes de la baie des Chiens-Marins, au port du Roi-George, à la baie Jervis, au port Jackson et à la terre de Van-Diemen.

Leur chevelure retombe en longues mèches tournées en tire-bouchon, et qui leur donne un peu l'aspect de ces têtes de fleuve couvertes de mousse, qui ornent les bassins de nos parcs. Leur seule toilette consiste à se barbouiller de chaux, en traçant sur leur peau noire des lignes dénuées d'originalité dans leur disposition, et qui semblent être le résultat informe du jeu d'un enfant. Le *nec plus ultra* de leur pittoresque paraît consister à se donner l'apparence d'un squelette, en passant une traînée de blanc sur le trajet de chacun de leurs os. Ces hommes soupçonneux cachent les lieux où

Digitized by Google

ils se retirent la nuit, où ils vivent en famille; ils s'abritent derrière des branches entrelacées qu'ils opposent au vent, et ils s'endorment aussi comme des bêtes fauves, sans plus songer à l'avenir; le moment présent est tout pour eux. Leur seule industrie un peu remarquable est un petit panier en chaume, pyriforme, évasé près de son ouverture, et assez bien tressé; ils le portent suspendu à leur cou, rejeté en arrière comme une petite besace, où ils déposent les coquilles qu'ils ramassent au bord de la mer, ou les lézards qu'ils capturent sur les troncs d'arbres. Leur chevelure leur fait une tête énorme, qui contraste d'une manière peu agréable avec la maigreur de leurs membres. Leur gros ventre flasque et pendant ne corrige en rien la laideur de leur ensemble pauvre et mal fait. Leurs grands yeux injectés n'augmentent point les difformités de leur figure; mais leurs grosses pommettes, leur front fuyant, la saillie de leur énorme maxillaire supérieur, leur moustache et leur barbe crépues, l'énorme ouverture de leur bouche, les rides épaisses qui sillonnent leur face, tout cela forme un masque repoussant, et dont nul animal ne fournit d'exemple...

Vers la côte sud de la Nouvelle-Guinée, sur notre passage, nous rencontrons d'abord les îles Arrou : ce sont des terres basses, que la mer semble aussi avoir abandonnées depuis un petit nombre de siècles; cependant la végétation y est aussi belle qu'à la Nouvelle-Guinée. Wama (1) est entièrement formée de coraux; jusque dans l'intérieur de l'île, les accidents du sol leur sont dus; ils y ont conservé les formes bizarres qu'ils affectaient lorsqu'ils étaient encore battus des flots. Dans une foule d'endroits, ils forment des grottes d'étendue variable, où la mer brisait jadis et s'élançait en gerbe à travers les trous dont leur voûte est percée. Nulle part on ne peut mieux voir qu'à Wama le mode de construction suivi par les lithophytes : les murailles qu'ils élèvent sont tissées de telle sorte que l'eau aérée des vagues tamisait, pour ainsi dire, à travers les ramifications innombrables de leur tissu poreux. L'humus n'a point encore complétement recouvert les inégalités de ce sol, et pourtant il porte une magnifique végétation : les pterocarpus y atteignent l'énorme élévation de 150 pieds; leurs racines rampent sur la roche calcaire et vont s'enfouir dans les anfractuosités et les fentes de cette pierre à quelques dizaines de pieds de l'arbre qu'elles alimentent. Ces îles doivent cette puissance végétatrice à leur position géographique, car elle est comprise dans la sphère d'activité météorologique des hautes terres de la Nouvelle-Guinée.

Nous n'avons pas vu l'oiseau de paradis dans ces forêts, où se rencontrent pourtant un grand nombre d'espèces propres à la Nouvelle-Guinée. Nous y avons capturé le lori écaillé ou flammeché, fort rare encore dans les collections; nous y avons tué deux serpents, le python bivittatus et le python amethystinus...

Nous abordâmes la Nouvelle-Guinée sur l'isthme de Geelwink; la baie du

(1) Le lieu de notre mouillage aux îles Arrou.

Digitized by Google

Triton en est probablement un des ports les plus sûrs; il est situé par 3° 46' 50" de latitude S., et 131° 38' 10" de longitude E. — C'est sur ce point que les Hollandais firent, il y a quelques années, l'essai d'un nouvel établissement colonial, qui fut abandonné. Comme port, cette baie est véritablement fort belle, car elle est parfaitement abritée et d'une grande étendue. Des montagnes escarpées l'environnent; il en résulte deux inconvénients : d'une part, une trop grande profondeur pour que l'on y puisse mouiller partout; de l'autre, des pluies fréquentes. Mais cette dernière circonstance est commune à toute la Nouvelle-Guinée, que l'on peut considérer comme un conglomérat de montagnes très-hautes et d'aiguilles élancées, pourvues, en raison de leur grand nombre, des propriétés magnétiques les plus étendues. Ses versants et ses vallées leur doivent donc leur fertilité. De hauts promontoires abritent plusieurs mouillages; au fond des anses qu'ils défendent on pourrait construire autant de villes et de bourgades.

Une belle rivière débouche dans la rade, vers son extrémité nord; l'abondance de ses eaux prouve qu'elle a un cours étendu et qu'elle reçoit de nombreux affluents. Ce qui confirme cette supposition, c'est qu'à une lieue de son embouchure elle tourne tout à coup vers l'est, et que son lit s'enfonce dans un ravin étroit et profond qui sépare deux chaînes de montagnes. Au reste, l'isthme est trop étroit du N. au S. pour fournir, dans un trajet aussi court, une masse d'eau aussi considérable. Ce fleuve, car on peut lui donner ce nom, aux environs de la baie Triton, roule une eau jaune chargée de sable et de glaise; mais elle est d'un goût parfait. Son courant est très-rapide; il se fait sentir dans toute la baie. Tant qu'il reste resserré dans ses limites rétrécies, aucun dépôt limoneux ne tend à diminuer la profondeur de ce beau bassin; mais, en dehors du goulet, le fond diminue beaucoup de profondeur; il se fait là un grand dépôt d'alluvion. Les navires contrariés par les vents peuvent facilement y mouiller...

Dès que l'on est dans la baie et que l'on a dépassé les caps élevés qui en forment l'entrée, le fond augmente; on se trouve tout à coup sur une vaste excavation. Des profondeurs de cette cuvette s'élèvent çà et là des îlots qui ajoutent beaucoup à l'effet pittoresque. Malgré cette belle végétation, l'aspect de ce tableau est sévère : de tous côtés ce sont des falaises en démolition, des pitons s'élevant jusqu'aux nues. Cette puissance végétative, autant que ce sol tourmenté, rappellent la côte du Brésil. Au fond de la baie domine le mont du Bus; la rivière coule à sa base; ses flancs, creusés par les siècles, représentent des portiques gigantesques ruinés et figurent des restes de colonnes; sur chaque bloc prêt à se détacher, sur la moindre inégalité, vit un palmier. Cet arbre, de 50 à 60 pieds, croît sur ces fractures comme la fougère sur les vieux murs, et son énorme tronc, que l'on croirait d'abord n'être autre que celui du diplazium arborescens, apparaît autour de ce dôme imposant comme une file de rangs superposés de petites colonnes gothiques, surmontées de chapiteaux aux immenses acanthes. Ce mont est entièrement composé de grès blancs du grain le plus fin et le plus serré; dans les fentes nombreuses qui le sillonnent, se trouvent de très-beaux cristaux

Digitized by Google

de chaux phosphatée. Quelques îlots et quelques revers de montagnes sont couverts d'une terre argileuse d'un beau rouge. Ce terrain doit cette couleur aux basaltes en décomposition qu'il cache aux yeux. Enfin, chose remarquable, la base décharnée de plusieurs rochers escarpés, surgissant çà et là au milieu de la rade, est entièrement formée, comme à Wama, de calcaire corallifère.

La baie Triton est une de ces dislocations ou cratères de soulèvement auquel l'archipel tout entier doit la plupart de ses hautes terres et de ses canaux. Mais partout où les terrains d'alluvion s'accumulent, les coraux cessent de pouvoir exister; ils recherchent, en effet, les eaux limpides : ainsi la présence de leurs débris, soit à la plage, soit sur les flancs des montagnes de l'archipel d'Amboine, par exemple, prouve non-seulement que le niveau relatif de la terre et de la mer a changé, mais aussi que le milieu de l'archipel, en s'encaissant, a perdu les qualités nécessaires à leur existence. Ces animaux n'érigent leurs constructions que sur les chaussées les plus exposées à l'agitation des flots : ce qui le prouve d'une manière réellement surprenante, c'est qu'ils ont abandonné l'intérieur de l'archipel de l'Inde, et qu'ils prospèrent au contraire sur ses lisières, qui bordent les mers les plus vastes et les plus profondes. C'est ce que l'on peut observer en suivant la portion intertropicale de la côte E. de la Nouvelle-Hollande. La côte S. de cette partie de la Nouvelle-Guinée qui porte le nom de Louisiade, les hauts-fonds du détroit de Torrès, toute la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée et de Waigiou, la côte E. de Gilolo, des Philippines et de Formose; enfin la côte S.-E. de Sumatra, le S. de toutes les autres îles de la Sonde, depuis Java jusqu'à Timor; tous les pertuis où le mouvement des marées entretient de continuels changements de niveau entre des bassins différents et d'une grande étendue, nourrissent aussi des polypiers sur leur littoral. Je pourrais citer encore ici les divers détroits de la chaussée de Sanguis, entre Mindanao et Célèbes, ceux de la chaussée des îles de Soloo, entre la première de ces îles et Borneo.

C'est surtout sur la côte et sur les îles basses qui la défendent que les pterocarpus indicus et marsupium élèvent leurs tiges majestueuses; sur les rives de la baie de Triton, ils ont adopté les bords un peu marécageux de la rivière. L'extrémité de leurs branches les plus élevées sert de refuge aux paradisiers et aux calaos. Les cris incessants et glapissants de ces animaux retentissent continuellement dans ces forêts, où, sans eux, régnerait le plus profond silence (1). Sous ces hautes futaies, les brèves poursuivent les fourmis, dont elles se nourrissent (2). — Les naturels d'Arrouse teignent en orange très-durable avec l'écorce des pterocarpus. Ces Malais, ainsi que les Macassars, les Amboiniens et autres de l'archipel, cultivent le pter. indicus près de leurs demeures, afin de parer la chevelure de leurs femmes

(1) De nombreuses cigales y font aussi beaucoup de bruit.
(2) Fait jusqu'alors douteux, et qui ne l'est plus pour nous.

Digitized by Google

des fleurs de cet arbre. On fait avec son bois des poteaux et des constructions d'une très-grande durée; il acquiert plus de dureté par son séjour en terre. Son tronc et ses branches distillent une espèce de gomme astringente qui n'est pas moins efficace que le cachou pour raffermir les gencives, réprimer les plaies exubérantes, diminuer le volume des amygdales engorgées, etc. On assure, à Amboine et à Banda, que la décoction de ce bois est très-efficace contre la dysenterie : je ne suis point éloigné de le croire. L'aubier peut en être mâché comme aromate agréable. Le pterocarpus flavus pousse aussi sur le bord de la mer; son bois jaune n'a point de durée, mais pourrait être utilisé pour faire de petits meubles. A ses côtés, on trouve le terminalia procera, joli et bel arbre aux longues et larges feuilles disposées en parasol à l'extrémité des rameaux, et à fleurs axillaires groupées en grappes blanches d'un charmant effet. Nous y avons revu, en assez grande abondance, le myristica philippensis, qui croît aussi dans les Moluques et surtout à Banda, où il est défendu de mêler son fruit à celui du véritable muscadier. La noix ressemble beaucoup, au premier coup d'œil, à la muscade, mais elle n'en a, au même degré, ni le goût épicé, ni l'odeur parfumée. Cependant les propriétés toniques de ces deux fruits sont les mêmes. Prise à haute dose, la poudre de la fausse muscade, comme celle de la muscade aromatique, peut donner la mort, en stupéfiant le système nerveux. Elle détermine une sorte d'ivresse, qui peut aller jusqu'à la léthargie. Les oiseaux, cependant, les dévorent impunément, ainsi que le nom de pala-utam l'indique (1). Cet arbre a un port moins élégant que le muscadier proprement dit; son fruit est oblong et velouté; ses feuilles ont près d'un pied de long; ses noix, loin d'être portées sur des pédicelles grêles et tombants, comme dans le muscadier aromatique, n'ont que des pédoncules courts. Quelques observations recueillies à Amboine et à Banda (2) tendraient à faire croire que ce fruit aurait des propriétés salutaires contre la dysenterie, il préserverait et dissiperait les maux de tête; mais son administration ne serait pas sans danger, si elle était dirigée par une personne qui n'en connût pas bien les effets, et qui n'eût point l'habitude de se servir de ce médicament. Il y a là d'intéressantes études à faire. La muscade elle-même mériterait qu'on étudiât bien toute l'étendue de son action thérapeutique. Le guettarda speciosa a été rencontré sur une colline à l'O. du mont du Bus, sous l'ombrage d'arbres plus grands. Cet arbre singulier, qui se retrouve à Amboine et jusqu'à Taïti, semble avoir une fleur si délicate, que le moindre rayon du soleil la flétrit. Il fleurit la nuit, et s'il n'est convenablement abrité, ou par la nature de la localité, ou par un ciel couvert, ses fleurs ne tardent point à se détacher. Les Malais font avec les feuilles du guettarda speciosa une tisane qui, selon eux, provoque les contractions expulsives de la matrice. Le guettarda microphilla habite la même

(1) Pala-utam, noix de l'oiseau.
(2) Rumphius.

Digitized by Google

localité, à côté du pterocarpus santalinus. Ce dernier est le véritable santal rouge, arbre qui passe aux Moluques pour sudorifique, mais qui n'est qu'astringent. Tout le monde sait que des copeaux du santalinum rubrum on obtient la santaline, substance résineuse, très-employée dans les arts. Il doit être plus abondant dans les forêts des profondes vallées de l'intérieur de l'île qu'il ne l'est sur ces bords, exposés aux vicissitudes de l'air maritime. A la lisière du bois, on rencontre le broussonetia papyrifera; au bord de la mer, le barringtonia racemosa étale ses magnifiques fleurs et son brillant et élégant feuillage. Sur le penchant E. du mont du Bus, sur le bord d'un ruisseau, j'ai vu plusieurs pieds de ficus glomerata. Cet arbre est d'un beau port et d'un aspect agréable; ses grandes feuilles lancéolées et ovales constituent un admirable feuillage.

Le careya arborea habite un petit bois situé dans le N.-E. du mont du Bus; ses feuilles nerveuses, réunies à l'extrémité des rameaux, autour des fleurs qui les terminent, font véritablement de cet arbre un arbre de jardin; ses fleurs grandes, étalées, laissent échapper un panache d'étamines d'un charmant effet. Dans ces mêmes environs, sur le revers d'un coteau qui regarde la mer, abondent le cycas toddapanna et l'olus colappoïdes de Rumphius, dont les jeunes pousses bien cuites, possèdent, dit-on, le goût de l'asperge; les fruits en seraient dangereux si on les mangeait sans leur faire subir une préparation. Ce fut dans cette partie de la forêt que nous capturâmes une nouvelle espèce de phalanger, à laquelle nous avons donné depuis le nom de phalanger grisonnant. Le bois de teck se trouve aussi au nombre des plus grands arbres de ces localités : c'est bien le même que le jatus de Rumphius; mais celui-ci est-il bien le même arbre que le tectonia grandis? Je ne saurais l'affirmer, quoique cela paraisse être l'opinion de Guillemin (1). Le calophyllum niophyllum croît sur les bords sablonneux de la rade; ses fruits charnus et de couleur jaunâtre étaient recherchés par les Stournes bronzés. Ces bois possèdent un grand nombre de pipéridées : le piper bétel était-il du nombre? Quelques inocarpes, une espèce de croton, le corypha umbraculifera, l'areca humilis, l'areca catechu, vivent aussi dans le bois de la baie Triton. Un chou palmiste, que nous mangeâmes d'abord sans résultat facheux, et que je supposai provenir de l'areca globulifera (l'arbre était sans fruit et sans fleurs), détermina plus tard des vomissements parmi plusieurs personnes : cet arbre est très-commun sur le bord de la rivière. Il faut se méfier des palmistes toutes les fois que l'espèce n'en est pas bien connue. Il serait possible que les accidents éprouvés n'aient été dus qu'à l'âge déjà trop avancé des jeunes feuilles; il résulterait alors de ce fait que les feuilles les plus jeunes, les plus centrales du bourgeon de cet arbre, seraient seules un aliment salutaire.

Le peu d'habitants que j'aie observés dans ce lieu appartenaient à une race métis issue de Malais et de Papous. Quelques-uns de ces hommes, qui

(1) Opinion d'une grande valeur.

Digitized by Google

paraissent être les chefs, portent la chevelure crêpée; mais ils ne représentent exactement ni le port, ni la stature des Papous; leur peau noire reflète une teinte de cuivre assez vive, de sorte qu'il serait difficile de dire quelle est de ces deux couleurs celle qui l'emporte sur l'autre. Leur taille se rapproche de celle des Malais; aussi est-elle au-dessus de la moyenne et dépasse-t-elle beaucoup celle des Papous. Ils sont bien faits et sont plus vigoureux que leurs parents; les traits de leur figure ne sont point aussi délicats que ceux les Papous, dont le visage a des formes assez déliées et présente un ensemble agréable, mais ils en ont conservé le type de physionomie : ils en ont les grands yeux sans en avoir le regard sérieux dans l'âge mûr, doux et mélancolique dans la jeunesse; leur alliance avec les Malais se reconnaît, au contraire, à la vivacité du regard. Ces métis diffèrent évidemment de la variété observée par d'Urville au havre Dorei. Voici sa description, opposée par lui à celle de l'espèce.

« (Espèce.) Leur physionomie est agréable, le tour du visage ovale; les pommettes sont légèrement saillantes, les lèvres assez minces; la bouche est petite, comparée à celle des autres noirs océaniens; le nez est arrondi et bien dessiné, j'ajouterai quoiqu'un peu épaté; leur peau est douce, lisse et d'un brun très-foncé sans être noire; elle offre peu de barbe et de poils; les cheveux sont naturellement crépus, mais c'est l'habitude de les friser continuellement qui leur donne cet air ébouriffé... »

Voilà qui peut donner une idée parfaite de l'espèce type. Voyons maintenant la variété..... « Leur figure est presque carrée, aplatie et anguleuse; leurs traits heurtés, leurs pommettes très-saillantes, la bouche grande, les lèvres épaisses, le nez plus épaté et souvent pointu. Leur peau, plus rude, offre toutes les nuances, depuis le brun foncé et luisant des Papous et la teinte sale et enfumée des Alfaquis, jusqu'au simple basané des Malais. Ces hommes ne portent presque jamais leurs cheveux en boule arrondie et frisée comme les Papous, mais ils les relèvent en chignon » (1).....

Cette description se rapporte évidemment à des variétés de métis provenant des alliances des Papous de Waigiou avec les Malais et les Alfaquis du même pays. La description suivante, extraite aussi du premier voyage de *l'Astrolabe* et rédigée par M. Quoy (2), me paraît confirmer cette opinion. « ... Ils sont petits, à gros ventre, à extrémités assez grêles. Leur nez est épaté, la bouche large et les deux diamètres de la face presque égaux. Leurs cheveux frisent naturellement et sont très-touffus. La couleur de leur peau est d'un jaune légèrement rougeâtre. »

Les naturels de la baie Triton diffèrent donc beaucoup des naturels du havre Dorei, ce qu'il faut attribuer à une origine moins mêlée. Lorsque deux espèces s'unissent, la plus belle, si elle est très-supérieure, se dégrade, la moins belle se perfectionne; mais, lorsque les deux races ont plus de con-

(1) *Voyage de la corvette* l'Astrolabe, t. IV, p. 604; 1832 (2e partie).
(2) *Loc. cit.*, p. 744.

Digitized by Google

formité d'organisation, le fruit de cette union hérite des qualités propres à chacune d'elles, en vertu de la loi de la nature, qui la porte à se perfectionner en se reproduisant, si rien ne vient la contrarier : car cet heureux résultat n'est durable qu'autant que la variété hybride persiste dans une succession de mariages homogènes ou d'alliances constantes avec l'espèce supérieure, qui en fut primitivement un des auteurs. Les mélanges sans terme des individus dégénérés des plus belles espèces, quelles que soient les causes de cette infériorité acquise, expliquent certaines laideurs, qui, à part la couleur de la peau, rappellent les derniers et hideux échelons du genre humain.

Or, la position géographique des Papous de Waigiou les expose à des croisements continuels : leur proximité des îles Moluques et Philippines les met constamment en rapport avec ces archipels, tellement que les habitants de ces derniers pays ont une légère teinte noire répandue sur toute leur peau, et sont les plus laids des Malaisiens; fait dont on peut facilement s'assurer, en les comparant aux naturels de Célèbes et aux habitants des îles de la Sonde, aux Timoriens, en particulier, qui, selon moi, sont les plus blancs et les moins désagréables des peuples de l'Océanie occidentale. Ajoutez à cela que les Alfaquis ou Harfours (1) vivent sur une chaîne que l'on peut considérer comme non interrompue, de l'intérieur de la Nouvelle-Guinée aux montagnes de Formose, et que, depuis des siècles, bien des rapprochements ont eu lieu entre toutes ces peuplades, malgré leur antipathie naturelle. Les habitants de la baie Triton, au contraire, sont plus isolés; ils n'ont guère de rapports qu'avec les pêcheurs d'Holothuries, et spécialement avec ceux de Célèbes, de Sumatra, de Java, de Bali et de Timor. De plus, nous n'avons rien vu qui annonçât la présence des Alfaquis sur les montagnes environnantes.

Ces Malais-Papous possèdent de belles embarcations, recouvertes en partie d'une toiture en feuilles de pandanée; c'est leur demeure la plus habituelle; ils n'ont à terre que des hangars abrités d'un seul côté par des toitures à un seul plan incliné, et élevées sur des poteaux de 3 pieds seulement.

Ces hommes sont, aux vrais Papous de la Nouvelle-Guinée et aux Malais, ce que sont les indigènes métis des Vitis aux Papous des Salomons et aux Océaniens orientaux. Leur extérieur est en tout comparable, à la dignité près que les Vitiens possèdent à un haut degré.

J.-B. Hombron, *D. M.*

---

(1) Race noire qui a les plus grandes analogies de caractère avec celle des Australiens.

Digitized by Google

CHINE.

L'ILE DE CHUSAN ET SA CAPITALE TING-HAE.

(Extraits d'une lettre écrite par un missionnaire français.)

« Quand nous fûmes à la hauteur de Formose, la mousson contraire se déchaîna contre nous avec une rigueur étonnante. Ce jour-là même notre capitaine fit entrer son navire dans une espèce de rade, formée par le continent et quelques îles, pour le disposer à mieux soutenir l'action de ce vent malencontreux. Lorsque nous remîmes à la voile, il avait entièrement cessé. Cependant, comme nous étions très-chargés, le capitaine ne voulut pas s'exposer au gros temps de la pleine mer; il prit le parti de longer la côte, à travers les innombrables îles, grandes et petites, qui bordent le littoral de la Chine. Ce genre de navigation était bien nouveau pour nous, accoutumés que nous étions aux allures et aux bordées grandioses de *la Sirène*, qui fuyait la terre comme son plus dangereux ennemi. De plus, comme le vent, quoique faible, nous était le plus souvent contraire, et que le temps a été constamment beau, nous avons eu tout le loisir de considérer à notre aise les rivages de l'empire chinois. Nous en approchions assez près pour pouvoir en apprécier la végétation et les productions variées. Nous avons passé devant plusieurs villes et nombre de villages, et le plus souvent nous étions entourés d'une foule considérable de barques de pêcheurs : nous en avons compté une fois jusqu'à cent cinquante. Rien n'est plus simple que la vie de cette population flottante : du riz, du poisson et de l'eau, voilà sa nourriture; le fond de la barque lui sert de lit; le bambou fait à lui seul presque tous les frais du mobilier : le mât, la voile, le vase pour vider le canot, les tasses à boire, la boîte qui renferme les instruments propres à allumer le feu, le soufflet même, tout est de bambou. Nous avons aussi jeté l'ancre plusieurs fois pour renouveler nos provisions. Libre alors à chacun de descendre à terre et de s'y promener en toute sûreté. Nombre de Chinois sont venus à notre bord, pour voir un vaisseau européen, et vendre les produits de leur culture; tous nous ont paru d'une bonne pâte d'homme, si l'on peut s'exprimer ainsi, et d'une grande gaieté.

« Nous avons pu ainsi nous former une idée assez juste de plus de trois cents lieues du littoral chinois. C'est une chaîne continuelle de montagnes élevées; rarement on aperçoit des terres basses qui permettent à l'œil de pénétrer dans l'intérieur. Ces montagnes, comme les îles, sont en général un peu desséchées, rocailleuses, et presque entièrement dépouillées d'arbres et d'arbrisseaux; je n'ai pas encore vu une seule forêt, mais, en revanche, les terres sont parfaitement cultivées, vu la nature du terrain...

« Pendant quarante-huit heures passées à *Chusan*, nous eûmes le loisir

Digitized by Google

de visiter *Ting-hae*, la ville capitale, et ses environs. *Chusan* est comme la reine de l'archipel qui porte ce nom. C'est vraiment une des clefs de la Chine. Maîtres de ce point, les Anglais peuvent, dans un jour ou deux, s'emparer avec la plus grande facilité des conduits alimentaires de l'empire, et l'affamer en quelques mois, sans qu'il soit nécessaire de recourir aux armes. Son port est vaste, profond, bien abrité; les vaisseaux peuvent y mouiller à quelques minutes du rivage. La plaine est très-bien cultivée, et la fertilité du sol répond aux soins qu'on lui prodigue. Le riz donne jusqu'à trois récoltes par an. Cependant comme la culture, celle des patates douces surtout, a envahi jusqu'aux sommets des montagnes, les terres sont toutes déboisées, et l'aspect de l'ensemble est très-peu pittoresque; il y manque cet agrément, ce charme, que donnent les bosquets, les forêts, les haies vives et les belles rivières. A *Chusan*, l'agréable a été presque entièrement sacrifié à l'utile; aussi, ceux qui ne visent qu'au positif, ne tarissent pas en louanges sur la richesse et la fécondité de l'île.

« *Ting-hae*, la ville proprement dite de *Chusan*, est assise à une demi-lieue du rivage, et occupe le fond de la petite plaine dont je vous ai parlé. Sa population actuelle peut être encore de 40,000 habitants, quoique, pendant la guerre, elle ait perdu deux grands quartiers, celui des mandarins et des magasins publics : l'un et l'autre ont été détruits de fond en comble. L'enceinte des anciens murs de la ville existe encore, moins ce que les Anglais ont abattu pour avoir les matériaux nécessaires à leurs établissements militaires. Les maisons chinoises sont peu élevées; les rues, en général, mal percées, mal pavées, sont de plus encombrées et envahies par les avant-magasins qui les bordent de chaque côté. Nous sommes entrés dans les principales boutiques : on nous a toujours fort bien reçus; partout on nous appelait *Foulomeis*, *Français;* et les Français ici, comme partout ailleurs en Chine, à ce qu'il paraît, sont très-aimés. On peut dire d'une ville chinoise : qui a vu une rue, les a vues toutes, tant elles se ressemblent.

« Ce qui nous a le plus frappés à *Ting-hae*, c'est l'ancienne pagode, aujourd'hui convertie en caserne pour les soldats anglais. Elle se compose de plusieurs corps de bâtiments. Dans le premier, qui sert pour ainsi dire de vestibule, se voit tout en entrant, sur une espèce d'estrade et enfoncée dans une niche, une idole de Bouddha, sans doute pour donner un avant-goût de dévotion envers ce dieu, qui est le plus révéré des bonzes et du peuple, c'est aussi le principal personnage de ce temple. De chaque côté du vestibule, à droite et à gauche de Bouddha, se trouvent deux autres statues, les plus énormes que j'aie jamais vues. Elles occupent en largeur un espace de plus de vingt pieds, et, en hauteur, chacune d'elles atteint au moins une égale dimension. Ces divinités chinoises ont des têtes à la Gargantua, des yeux qui sortent de leur orbite, une figure enluminée, un rire bête et respirant tout autre chose que la vertu : on dirait un Bacchus sur le tonneau qu'il vient de vider, et leurs ventres pourraient au besoin servir de greniers publics. Tout est bien doré, et cependant d'une laideur à mettre en fuite les

Digitized by Google

spectateurs. C'est vraiment le chef-d'œuvre du diable de pouvoir se faire adorer sous des figures aussi horribles.

« Mais ce n'est là que le vestibule; traversons la cour qui nous sépare du temple proprement dit, et entrons dans le sanctuaire. Voyez-vous au milieu de cette vaste salle, sous ce baldaquin élancé, à colonnes et à jour, ces trois énormes et gigantesques statues? C'est, dit-on, la trinité de Bouddha. Celui-ci occupe le fond de la scène, le dos enfoncé dans une espèce d'écaille de poisson; vous le reconnaissez toujours à son gros ventre et au cachet qu'il porte sur le front. Les deux autres idoles sont dans la même attitude, et n'ont pas de caractère distinctif. Entre elles et Bouddha, un peu plus bas cependant, et dans des proportions moins grandioses, se trouvent deux diables destinés à les défendre contre leurs ennemis. Mais si ces dieux peuvent être défendus, ils le seront surtout par ces deux autres personnages, dont ils sont flanqués à droite et à gauche, et qui sont assis dans une espèce de rose ou d'œillet, planté sur le dos, l'un d'un éléphant, et l'autre d'un gros monstre que je n'ai pu reconnaître.

« Tournez autour de ce monument, qu'on pourrait appeler le maître-autel de la pagode, et voyez comment l'idolâtrie a singé le christianisme. Examinez cette belle niche qui s'élance à plus de vingt pieds; considérez la statue de cette femme qui l'occupe : elle est debout, les pieds sur un animal, entouré d'une vingtaine d'esprits célestes. Comme ce demi-jour qui vient d'en haut fait bien sur ces peintures! quelle lumière mystérieuse il répand sur tout cet ensemble! Sur le devant, et plus bas, s'élève l'autel, que parent de chaque côté deux petites niches portatives, comme nous en avons pour nos saints; au milieu est la pierre du sacrifice. Ne dirait-on pas que nous sommes devant un autel dédié à notre Vierge immaculée, par exemple, dans la nouvelle chapelle de l'église de Saint-Sulpice à Paris? Mais hélas! au lieu de Marie, c'est la déesse de la mer, debout sur un dauphin, et escortée d'une troupe de petits diables... Tous les Européens ont admiré ce monument, et il n'en est aucun à qui cette vue n'ait rappelé les sanctuaires que le christianisme élève en l'honneur de la mère de Dieu.

« A droite et à gauche de cette immense salle, sont rangés les simulacres de vingt-six dieux différents, tous dans une position et un accoutrement particulier. C'est le polythéisme chinois en action. Le fond de l'enceinte est occupé par dix-huit autres statues, représentant les sages et les savants du céleste empire. Ces statues, qui ont toutes de huit à dix pieds de haut, sont fort bien dorées; au reste, sous le rapport de l'art, elles sont absolument nulles, et ne rivalisent entre elles qu'en disproportions choquantes; c'est à qui fera les plus vilaines grimaces, présentera le plus gros ventre, et roulera des yeux plus hagards. Mais malheur est arrivé à celles qui ont, par quelque proéminence singulière, attiré l'attention des Anglais: les soldats se sont amusés à les mutiler; l'un faisait sauter le nez à celui-ci, l'autre les cornes à celui-là, un troisième s'attaquait aux dents; c'est ainsi que le pauvre Bouddha a perdu toutes les siennes. Ce temple a aussi sa tour; son bourdon, qui donnait autrefois le signal de la prière, est remarquable par

Digitized by Google

sa grandeur, par la finesse de son grain, par la perfection des caractères de l'inscription qu'il porte; et si son bord, au lieu d'être denté, était uni et horizontal, il ressemblerait assez aux cloches de nos églises d'Europe. Quant au logement des bonzes, il n'y a rien qui soit digne de fixer l'attention.

« En quittant cette pagode, nous montâmes sur une colline qui est dans l'enceinte des murs, et d'où la vue s'étend sur toute la cité, sur le port et les alentours. C'est en escaladant cette hauteur, que les Anglais se sont rendus maîtres de la ville, au début de la seconde guerre. Lorsqu'à la suite d'une première trêve, qui fut bientôt violée, les forces britanniques évacuèrent *Ting-hae*, les Chinois, pour se mettre à l'abri d'une nouvelle invasion, se hâtèrent d'élever une forte digue à l'endroit où les Européens étaient naguère descendus, et ils l'armèrent de 50 pièces de canon. Les Anglais, en effet, ne tardèrent pas à revenir; mais, voyant le lieu de leur premier débarquement fortifié par l'ennemi, ils tournèrent tout simplement la position; un de leurs régiments attaqua la ville sur un point opposé, et y entra après une courte résistance, au grand étonnement des Chinois, qui disaient: « Ces barbares sont sorciers; nous avions bien fortifié cet endroit, « et au lieu de venir contre nos canons, ils sont allés prendre la ville par « un autre côté, laissé presque sans défense. » Voilà qui doit vous donner une haute idée de la science militaire des Chinois. Ils ne connaissaient pas non plus l'usage de la bombe. La première fois que les Anglais leur en lancèrent quelques-unes, voyant qu'elles ne venaient pas droit comme un boulet, mais qu'elles tombaient d'en haut, ils se contentaient de s'écarter pour leur faire place, puis se précipitaient sur elles pour examiner un projectile si pacifique au premier abord. Jugez de leur étonnement et de leur épouvante au moment de l'explosion.

« Nous sortîmes aussi dans la campagne pour voir de près la culture du riz. A une petite lieue de *Ting-hae*, nous trouvâmes une pagode agréablement placée au milieu des bosquets: c'est un pèlerinage très en vogue; les dames chinoises ne manquent pas d'y aller plusieurs fois dans le cours de l'année, et elles y laissent de riches présents. Là encore sont des statues de Bouddha et compagnie, à grosses têtes et à gros ventres. Nous eûmes beau demander le bonze, il ne voulut pas se montrer, ce qui ne nous empêcha pas de parcourir le temple, en ouvrant nous-mêmes les portes et les sanctuaires. Pour se rendre à cette pagode, on traverse un grand nombre de tombeaux, une vraie nécropole; car ces tombes couvrent les collines environnantes sur un espace de trois ou quatre lieues carrées. A part quelques monuments de mandarins, les autres sépultures ne sont que des amas de terre voués à l'abandon; on voit beaucoup de cercueils en bois, qui contiennent encore des cadavres à moitié découverts: les chrétiens seuls les enterrent dans des fosses.

« Si *Chusan* réunit tant d'avantages, on a vraiment raison de s'étonner que les Anglais ne l'aient pas préféré à *Hong-Kong*, où ils sont décimés par les fièvres du pays. C'est qu'ils ont aussi perdu beaucoup de monde ici dans les premiers temps de l'occupation: leur tort, à ce qu'il paraît, est de

Digitized by Google

n'avoir pas remarqué que ces pertes provenaient de causes accidentelles, et non du climat comme à *Hong-Kong*. Aussi, maintenant que la salubrité de *Chusan* est parfaitement constatée, les autorités anglaises regrettent beaucoup cette île; quelques-uns même pensent que leur intention est de s'y maintenir, et de ne point quitter une position aussi favorable. D'après les traités, *Chusan* doit être rendu au commencement de 1846, si les frais de la guerre sont payés à cette époque, et ils le seront sans aucun doute, puisqu'aujourd'hui ils le sont presque entièrement.

« Et la religion catholique, où en est-elle à *Chusan?* Il y a deux missionnaires lazaristes : l'un Européen, M. Danicourt, a fixé sa demeure au milieu des Français, près du port; l'autre, Chinois de naissance, réside à *Ting-hae*, où il travaille à former une chrétienté; mais ses compatriotes se montrent peu disposés à embrasser la foi; on n'en compte pas plus de vingt qui se soient fait baptiser.

« Les forces britanniques dans cette île peuvent monter à 1,200 hommes, dont 200, Indiens d'origine, sont païens ou mahométans. Durant la guerre, ces soldats noirs se sont portés à de tels excès, qu'il en résulte au fond des cœurs, surtout dans la classe qui n'est pas commerçante, une aversion profonde pour le nom anglais, un ressentiment qui n'attend peut-être que l'occasion d'éclater. Le gouvernement chinois, qui connaît sa faiblesse, prend les mesures les plus énergiques pour comprimer les élans de cette haine. Ainsi, ceux qui ont brûlé les factoreries anglaises à Canton, ont été condamnés à être attachés à un pieu sur une place de cette ville, et à mourir de faim. La sentence a été exécutée. D'autres avaient massacré un équipage anglais, naufragé sur les côtes; on les a amenés à Macao, attachés avec des cordes qui leur traversaient les mains; puis, conduits à Canton, ils ont été exécutés publiquement. Il n'y a pas longtemps que trois bâtiments de la même nation, ayant échoué sur les écueils de l'île de Formose, les marins qui les montaient, environ 200 hommes, ont été égorgés. On attend encore le châtiment de cette barbarie. La cour de Pékin s'en occupe, et comme les Chinois savent au moins proportionner la peine au crime, on espère qu'après une punition éclatante cette île cessera d'être inhospitalière; les étrangers pourront y aborder, et avec eux la lumière de l'Évangile. Déjà la sacrée Congrégation a offert cet apostolat aux prêtres des Missions étrangères, et l'un d'eux, M. Barantin, est resté l'année dernière sur le continent en face de cette île, pendant près de quatre mois, cherchant par tous les moyens à y pénétrer; mais il n'a jamais pu trouver un seul Chinois qui voulût le suivre, ou même le jeter sur les côtes, tant le danger est évident.

« On nous avait dit, en France, que les femmes chinoises ne paraissaient pas dans les rues. A *Chusan*, au moins, il est loin d'en être ainsi. On en voit un très-grand nombre, et toutes avec leurs pieds extrêmement petits. Ce qu'il y a de mieux en elles, c'est la modestie de leur habillement; elles sont vraiment admirables sous ce rapport, surtout celles qui semblent appartenir à un rang plus élevé.

Digitized by Google

« Comme Paris et nos villes d'Europe, *Ting-hae* a aussi ses fashionables. Je me plaisais déjà, à *Hong-Kong*, à les voir se promener plusieurs ensemble dans le quartier le plus fréquenté, avec leurs souliers-sabots retroussés, leur pantalon de soie lustrée et brune, tranchant sur leurs beaux bas blancs à couture, et leur paletot vert qui venait s'agrafer avec grâce sur l'épaule droite. Ils ont la tête et la barbe bien rasées; leur queue, peignée et tressée avec le plus grand soin, gesticule derrière eux ou se repose négligemment sur leurs épaules, tandis que le cordon de soie, qui la termine en l'allongeant, vient battre sur leur poitrine. Leurs mains sont ornées de quelques ongles d'un pouce de longueur; l'une est armée d'une légère badine ou du parapluie, et l'autre de l'éventail pour se rafraîchir le visage ou le protéger contre les ardeurs du soleil. C'est dans ce dernier cas, surtout, que la pose du fashionable est à peindre; sa tête est découverte, sa figure s'épanouit, ses manières sont dégagées; on sent que, s'il cherche à voir, il aspire bien davantage à être vu. Au moins ces dandys sont-ils d'une propreté remarquable, qualité qu'on aimerait à rencontrer plus souvent parmi les Chinois.

« On espère beaucoup de notre ambassade, et tous les missionnaires sont persuadés qu'il n'y a qu'à demander la liberté des cultes pour l'obtenir (1). Si les Anglais ne l'ont pas fait, c'est qu'ils n'y ont pas pensé, et ce qui le prouve, c'est l'article qu'ils ont fait insérer dans le traité supplémentaire, article où il est stipulé que les Chinois ne doivent plus mettre à mort les missionnaires européens.

« En retour de cette grande facilité à tout accorder, les autorités chinoises n'exigent qu'une seule chose des négociateurs, c'est qu'ils n'aillent pas à *Pékin*. De là mille suppositions, mille conjectures. Les uns disent que l'empereur est fou, et qu'on ne veut pas que l'univers en soit instruit; d'autres soutiennent que ce prince ne sait encore rien de la guerre qui a eu lieu avec les Anglais, ni de la présence de ceux-ci dans son empire. Ils ajoutent qu'étranger à l'administration de ses États, il la laisse tout entière entre les mains de quelques premiers ministres.

« Nous avons quitté *Chusan* le 10 octobre, et nous allons bientôt mouiller à *Woo-sung*, entrepôt des marchandises anglaises, placé à l'embouchure du fleuve sur lequel est bâti *Shang-hai*, à 10 ou 15 milles dans l'intérieur. Notre capitaine doit y déposer une vingtaine de caisses d'opium; il n'est pas permis d'en porter à *Shang-hai*.

« Vous avez déjà beaucoup entendu parler de la funeste passion qu'ont les Chinois de fumer l'opium; elle sera la ruine du céleste empire. D'abord, elle finira par épuiser son numéraire. On ne peut apprécier les sommes qu'elle fait passer dans les coffres anglais. La maison Mathesson occupe, à

(1) Nos lecteurs savent que cette liberté a été en effet demandée et obtenue par l'ambassadeur français (M. de Lagrenée, membre de la Société orientale); l'édit impérial qui l'accorde est postérieur de deux mois à la date de cette lettre (octobre 1844).

Digitized by Google

elle seule, trente navires à ce commerce, et une caisse d'opium, qui peut avoir deux pieds carrés, se vend maintenant 2,000 piastres. Mais cette perte d'argent est bien peu de chose, si on la compare à celle que fait éprouver au moral de l'homme l'usage de ce poison. Le fumeur d'opium insère dans sa pipe une petite boule de cette drogue, grosse comme une tête d'épingle; puis, couché sur sa natte, il approche sa pipe ainsi préparée d'une lampe allumée près de lui, il en tire deux ou trois bouffées, et en savoure la douceur. Une sorte de langueur s'insinue dans ses membres, et voilà toute sa félicité. Mais bientôt les sens s'émoussent; on ne sent plus rien, sinon le besoin physique comme d'une faim qu'il faut rassasier. C'est une prostration de forces qui s'étend jusque sur le moral, au point qu'au bout de quatre ans au plus, le fumeur habituel devient inhabile à remplir toute charge, à continuer même son négoce. Il ne tarde pas à faire des pertes, il se ruine, devient crapuleux, brigand, et meurt d'une manière digne de ces titres. L'usage de l'opium abrutit dans toute la force du mot: aussi les marchands eux-mêmes regardent-ils ce commerce comme infâme; mais l'immense gain qu'il procure fait passer par dessus toutes ces considérations.

« L'Angleterre, qui fait ce trafic, prospérera-t-elle toujours? Dieu le sait. »

P. Claverlin, *miss. S. J.*

INDUSTRIE CHINOISE.

COLLECTION DE PRODUITS CHINOIS

EXPOSÉE AU MINISTÈRE DU COMMERCE.

La Chine industrielle et artistique est généralement peu connue en France, et l'art chinois, tel que nous le traduisent les éventails, les paravents, les laques et les pastiches, recherchés des amateurs, ne nous est guère apparu jusqu'ici que sous la forme disgracieuse qu'il donne depuis des siècles aux dieux poussifs et pansus du céleste empire, à ses mandarins ventrus, à ses dragons, à ses magots bizarres et hideux. La Chine, pourtant, a quelque chose de mieux à offrir à notre curiosité. Seulement il fallait que nous autres, *barbares d'Occident*, peuplades perdues, comme ils disent, dans les éternels brouillards d'on ne sait quelles contrées du Nord, nous prissions la peine d'aller voir de nos yeux, toucher de nos mains, dans les magasins de Canton, et de rapporter dans nos régions infortunées les produits d'utilité habituelle et domestique de ce peuple, primitif à tant d'égards, et toutefois décrépit au milieu de son antique et immobile civilisation.

C'est ce qu'avait déjà fait, on se le rappelle, un Américain, M. Dunn, dont

Digitized by Google

la foule admirait, à Londres, l'année dernière, le curieux musée. C'est ce que viennent de faire, sur une moindre échelle, il est vrai, et ce que compléteront chez nous les délégués commerciaux qui ont accompagné, en Chine, l'ambassade du roi. L'un d'eux, M. Itier, dont le retour a devancé celui de ses collègues, a rapporté de Chine une foule d'objets choisis avec discernement, et le ministre du commerce a autorisé, pour le commerce, l'exhibition, dans l'une des salles de son ministère, de ces produits du travail chinois.

Parmi les trois ou quatre cents objets exposés, il y en a pour les industriels, pour les agriculteurs, pour les artistes, voire même pour les savants.

On y voit des planches anatomiques où chaque os, muscle, fibre, est chargé de nomenclatures dont nous nous garderons de garantir l'orthodoxie scientifique, mais qui prouvent que les Chinois, comme nous, étudient, interrogent la mécanique humaine.

Voici, en outre, des plans, des cartes, des mappemondes; et ici c'est chose curieuse, vraiment, de voir à quoi ces excellents docteurs de l'empire du milieu ont réduit notre pauvre Occident! Avec eux, l'Europe fait bien piteuse mine à côté des vastes domaines du fils du ciel! Du reste, pas le plus petit isthme de Suez, encore moins de Panama. Plus habiles que tous les ingénieurs du monde, ils vous ont tranquillement coupé et remplacé tout cela par de magnifiques détroits, ou plutôt par de spacieuses mers; mais, en revanche, ils ont, de leur docte et pleine puissance, doté le pôle sud d'une immense Adélie, dont la découverte eût certainement fait la joie de l'illustre Dumont d'Urville!

Descendons un peu des hauteurs de la science. Voici qui intéressera davantage nos manufacturiers: des fils et des tissus, des soies, des cotons, des lins surtout d'une qualité à désespérer notre toilerie fine. Ah! vous croyez peut-être, mesdames, que dans ce pays de Chine, tout tissu, sauf le crêpe, est rude et commun? Eh bien! regardez, voici le *lô-ma*, le *tsing-ma*, dont la finesse et la blancheur défieraient ces belles batistes que vous aimez tant; voici, à côté du tissu, le fil dont il se compose, puis la graine qui donne le fil; car M. Itier a eu la bonne pensée de nous rapporter cette semence précieuse qui peut aisément être fécondée dans notre Provence ou dans notre Algérie, et nous doter d'une richesse nouvelle.

Arrêtons-nous un moment sur ces albums qui nous initient à toute la science mécanique, fort arriérée, croyons-nous, de la manufacture chinoise; sur cette enveloppe aussi dont les vives couleurs diaprées d'or attirent nos yeux. Ceci n'est pas chinois d'origine, mais c'est mieux encore: c'est la *toilette* sous laquelle s'introduit en Chine toute pièce de drap anglais, ou plutôt tous les draps, car, quelle que soit leur provenance, tous se placent sous cet indispensable cachet. C'est bon à étudier, ne fût-ce que comme combinaison de dessin et de couleurs propres au goût chinois; car, règle générale, les Chinois, comme les Indiens, dans leurs tissus, affectionnent le gai, le brillant, les chaudes couleurs.

Digitized by Google

Le commerçant trouvera au musée Itier ample matière à sérieux examen. Là peut-être serait la solution, si nos tarifs le permettent un jour, de l'importante question des retours. Voici, en effet, des tabacs chinois, des sucres javanais et cochinchinois, des cafés de la Malaisie, d'un bon marché fabuleux, puis des poivres, des indigos, des gingembres, des rhubarbes : arrêtons-nous, toute la rue des Lombards y passerait ! Disons un mot pourtant du *Gettania*, cet élégant caoutchouc aux veines zébrées, peu connu encore de notre commerce parisien, et qu'avant peu nos fashionables voudront porter en cannes, en cravaches, en *ridingsticks* ; parlons surtout de ces fameux nids d'hirondelle, qui, avec les côtelettes de chiens, les salmis de chenilles et de vers ou autres insectes et reptiles non moins appétissants, forme les meilleurs aliments de la sensualité chinoise, cette sensualité si profonde dans ses combinaisons culinaires, et dont les Brillat-Savarin demandent à toutes les créations de la nature des toniques et des excitants que nos estomacs d'Occident ne supporteraient pas. Sous le n° 179, se trouvent, réunis dans un même local, le nid succulent de l'*hirundo esculenta*, l'hirondelle même qui a construit le nid, sorte de substance gélatineuse, et enfin l'œuf que couvait ce volatile si précieux aux gourmets du céleste empire.

Passons, pour ne pas trop demeurer, sur les verreries et les poteries, les papiers, les parasols, les rasoirs, les lignes à pêche, les stores enluminés, les bâtonnets pour manger, les caractères d'imprimerie sur bois, les chaussures, les calottes et chapeaux, les cuivres émaillés jouant la porcelaine... Tout ceci est du ressort de l'industrie parisienne, et, sur la matière employée comme sur la main-d'œuvre, il y aurait beaucoup à dire, puis quelque chose à faire, peut-être, au point de vue commercial. Signalons cependant le sabre à deux mains des redoutables combattants chinois ; plus modestes, nous autres gens d'Europe, nous n'en employons qu'une, mais nous nous en sommes quelquefois servis avec bonheur. Remarquons aussi de fort belles briques creusées, sculptées à jour, qui feraient de charmantes balustrades ; une timballe d'argent ciselée qui n'est pas sans mérite ; quelques tableaux d'intérieur assez bien imités de ceux d'Europe, car le Chinois sait copier avec une exactitude extraordinaire, ce qui ne sera pas sans profit pour nos expéditeurs ; des peintures religieuses d'un fini, d'un velouté remarquables, et de charmantes lanternes en bois sculpté à verrières qui dénotent un goût exquis de dessin et d'ornementation. Nous en dirons autant d'un fauteuil-dormeuse à tiroir, en bambou, très-orné, très-travaillé, et dont le bon marché (30 à 35 fr.) est vraiment inexplicable.

Il y a çà et là, dans cet ensemble d'objets, de ces choses qui font trait de mœurs, d'usages, en ce qu'elles se rattachent à la vie intime d'un peuple. Voici, par exemple, les allumettes sacrées, au parfum de benjoin, que tout Chinois allume respectueusement sur l'autel des ancêtres. Vous prendrait-il envie d'invoquer le dieu Foo ? voici le papier symbolique dont il vous faudra chaque matin brûler un feuille en l'honneur de cette puissante divinité. Etes-vous malade ? voici la peau d'âne, dont nous avons la simplicité de ne

Digitized by Google

faire que des tambours, tandis que les docteurs chinois en font une panacée qui vous guérira infailliblement de toutes les maladies imaginables, dût-elle, pour cela, vous en donner une. Éprouvez-vous, jeune fille, le besoin de consulter le sort? prenez, mêlez, et jetez ces légères baguettes à caractères magiques, et vous saurez sans coup férir quels yeux, quel teint, quelle taille aura l'inconnu rêvé, quand toutefois vous vous serez donné la peine d'apprendre l'écriture chinoise, ce qui ne demande, après tout, qu'une quarantaine d'années. Nos dames voudront-elles, comme celles de l'Inde, se teindre les yeux en un rouge magnifique? rien de plus facile : voici une poudre qui leur communiquera ce charme irrésistible aux yeux de tout Parsis ou Indou. On peut douter toutefois que ce soit pour nous un bon article d'importation. Voici enfin la pipe à opium, qui, dit-on, commence à s'acclimater sous notre ciel d'Europe. Fâcheux présage pour l'impôt du tabac! Puis les instruments de la gaieté chinoise, la guitarre à six, à trois, à deux cordes, la pochette criarde, le trombone, la flûte composée, la musette, les castagnettes, les cymbales, et enfin le terrible gong ou tamtam chinois, aux puissantes vibrations, propres à assourdir les plus fermes oreilles; vraiment, puisque nous aimons tant le bruit dans nos fêtes publiques, nous ne voyons pas pourquoi on n'y substituerait pas le gong chinois au canon; ce serait économie de poudre, et le fracas n'y perdrait rien.

Dans cet ensemble, premier germe d'un musée industriel chinois, il y a une question sérieuse à étudier. Tôt ou tard nous ferons, nous devons faire des échanges avec la Chine. Examinons ses produits, initions-nous à ses goûts, à son faire industriel, si nous voulons l'amener aux nôtres. Pour éclairer cette question, le département du commerce prépare la publication d'importants documents, et vient de faire paraître un excellent ouvrage, le *Manuel du négociant français en Chine*, de M. de Montigny, attaché d'ambassade. Les faits et les recherches de la pratique se trouveront ainsi, pour l'étude des choses de la Chine, placés en regard de la théorie.

CH. D.

IMMIGRATION DES CHINOIS A BOURBON.

Dans le courant du mois d'octobre 1843, M. le capitaine de corvette Guérin, commandant la corvette française *la Sabine*, a été chargé, par M. le gouverneur de Bourbon, d'engager à Singapour et à Poulo-Pinang un certain nombre de travailleurs chinois pour la colonie de Bourbon.

Le commandant de *la Sabine* a cru devoir faire d'abord quelques démarches à Manille pour s'y procurer des immigrants : elles ont échoué complétement. Ce n'est qu'avec peine qu'il a réussi à réunir 75 engagés à Singapour, après plusieurs semaines de soins infructueux.

Digitized by Google

Voici les termes dans lesquels il a rendu compte de sa mission au gouverneur de Bourbon, le 26 avril 1844 :

« Les Chinois émigrés à Manille ne s'y occupent point de la culture des terres; ce genre de travail, très-restreint du reste, est réservé exclusivement aux indigènes. Les transports à dos d'homme, la confection des vêtements et des chaussures, la fabrication des meubles et ustensiles domestiques, le commerce de détail en tout genre, tels sont les travaux les plus ordinaires des Chinois établis dans cette ville. Ces occupations, très-variées, et beaucoup moins pénibles que la culture des terres, suffisent pour faire vivre, et souvent pour enrichir, ceux qui s'y adonnent avec ardeur et intelligence.

« Convaincus, d'après ces informations, de l'impossibilité de trouver des laboureurs pour Bourbon parmi des hommes livrés à des travaux beaucoup plus doux, plus indépendants, et plus lucratifs que ceux que nous pourrions leur proposer, j'abandonnai, après quinze jours de démarches infructueuses, toutes recherches à ce sujet, et je fis mes dispositions pour quitter Manille le plus tôt possible...

« Dès le lendemain de mon arrivée à Singapour, j'avais pris des informations sur la possibilité de s'y procurer des laboureurs chinois pour le compte de la colonie de Bourbon, et plusieurs personnes, auxquelles j'avais fait part des conditions qui seraient proposées pour l'engagement, m'avaient fait espérer que cette opération réussirait complétement. Toutefois, avant de rien entreprendre, j'écrivis à M. le gérant du consulat de France, pour le prier de demander officiellement, à M. le gouverneur de Singapour, si quelque loi ou arrêté du gouvernement britannique s'opposait à l'exécution de ma mission relativement au recrutement des Chinois. Sur la réponse de M. le gouverneur, que l'île Maurice ayant déjà recruté des laboureurs chinois à Singapour, il ne voyait pas pourquoi la colonie de Bourbon n'en ferait pas autant, je me mis aussitôt en recherche d'un négociant qui voulût bien, moyennant une commission, me procurer 110 Chinois demandés par Bourbon et par MM. de Guigné et Saint-George. On m'indiqua d'abord un Chinois, nommé Wampoa, négociant fort riche, que j'avais déjà chargé de fournir à la corvette de l'eau et des vivres.

« Cet homme, craignant probablement de perdre par un refus la fourniture des bâtiments de guerre français en relâche à Singapour, souscrivit sans hésiter à mes propositions, et me promit de me procurer, dans le plus court délai, les 110 Chinois que je lui demandais, moyennant une commission pour lui de 2 piastres fortes par Chinois engagé, et un salaire mensuel de 3 piastres fortes pour chacun des Chinois.

« Ces conventions établies et acceptées, j'attendis quelques jours le résultat des recherches de M. Wampoa. Enfin les remplacements et les vivres de la corvette étant terminés, je pressai ce négociant de faire connaître le jour où il me ferait conduire les Chinois à bord. M. Wampoa, forcé de s'expliquer, me dit alors que, non-seulement les Chinois ne voulaient pas s'engager pour Bourbon à moins de 5 piastres fortes par mois et trois mois

Digitized by Google

d'avance, conditions pécuniaires auxquelles les Coulis de Maurice étaient partis pour Singapour, mais encore qu'aucun d'eux ne voulait plus s'engager du tout, parce qu'un Chinois, récemment arrivé de Maurice, avait répandu parmi eux le bruit que les colons de Maurice maltraitaient les Chinois qu'ils avaient reçus de Singapour; qu'en conséquence il se voyait avec regret dans l'impossibilité de remplir les engagements pris avec moi, relativement aux laboureurs chinois qu'il avait promis de me procurer.

« J'avais, quelques jours auparavant, reçu de M. Balestier, consul des États-Unis d'Amérique et négociant, une lettre par laquelle il m'assurait que, d'après des informations certaines prises sur les lieux, les Chinois, engagés pour Maurice, n'étaient partis qu'aux conditions suivantes, savoir: 5 piastres fortes de salaire par mois, trois mois d'avance avant le départ, et 5 piastres de commission pour le négociant chargé de les procurer et de remplir les formalités indispensables avant leur embarquement. A ces conditions, M. Balestier s'offrait de me fournir autant de Chinois que j'en voudrais.

« Abandonné de Wampoa, qui, probablement, s'était retiré de cette affaire dans la crainte de déplaire au corps des négociants européens de Singapour, je n'eus plus que deux partis à prendre: renoncer à recruter des Chinois à Singapour, ou les recruter aux conditions qui m'étaient imposées par M. Balestier, d'accord du reste avec MM. Almeida et autres.

« En me conformant au texte de vos instructions relatives au salaire des engagés, j'aurais dû m'arrêter au premier parti, et je me serais ainsi épargné bien des tracasseries. Néanmoins, considérant que la colonie de Bourbon ne pourrait jamais traiter, dans les colonies anglaises, à des conditions plus avantageuses que celles établies précédemment pour la colonie de Maurice; supposant, en outre, que le gouvernement de Bourbon regretterait peut-être, par la suite, d'avoir perdu l'occasion de faire l'épreuve des travailleurs chinois, j'adoptai le second parti, me réservant toutefois de traiter seulement pour le compte du gouvernement de Bourbon, en laissant de côté l'opération de MM. de Guigné et Saint-George, dont les instructions prescrivaient de ne pas dépasser un salaire journalier de 50 centimes.

« En conséquence de cette détermination, j'écrivis immédiatement à M. Balestier pour lui faire connaître que j'acceptais ses propositions pour le recrutement des laboureurs chinois, et le priai de vouloir bien m'en procurer, dans le plus court délai, quatre-vingts pour le compte du gouvernement de Bourbon. M. Balestier me répondit qu'il allait s'en occuper aussitôt, et, dès le lendemain, nous avions engagé et embarqué une cinquantaine de Chinois.

« Les jours suivants ils ne se présentèrent qu'en petit nombre; enfin, le 15 mars au soir, après une semaine de démarches et de recherches, j'étais parvenu à en réunir soixante et quinze à bord de la corvette.

« Tous ces Chinois ayant différentes dettes et divers achats à solder avant leur départ de Singapour, j'avais été obligé, quelques jours après leur arrivée à bord, de payer à chacun d'eux les 15 piastres convenues pour les

Digitized by Google

trois mois d'avance, de sorte que j'avais à craindre de les voir s'évader avec ces avances. Pour éviter cette occurence fâcheuse, je me pressai de tout régler, et je partis le lendemain, 16 mars, à quatre heures du matin, n'emportant sur *la Sabine* que les 75 Chinois mentionnés ci-dessus.»

Pendant que M. le capitaine Guérin exécutait la mission dont le gouverneur de Bourbon l'avait chargé, *la Sabine*, qu'il commandait, reçut une autre destination; en conséquence, M. le lieutenant de vaisseau Protet fut envoyé à Singapour, sur la gabarre *la Sarcelle*, à l'effet de ramener à Bourbon les immigrants que le commandant de *la Sabine* avait engagés.

Durant son séjour sur les côtes de la Chine, M. Protet a fait des observations très-intéressantes sur le caractère et les habitudes des immigrants chinois. Son rapport complète celui de M. Guérin, et le rectifie en ce sens, qu'il établit que le commandant de *la Sabine* aurait eu probablement moins de peine à recruter des immigrants à Singapour, s'il ne s'y était pas présenté à une époque défavorable.

. . . . . .

« Tous les ans, dit M. Protet, les jonques chinoises qui arrivent à Singapour, avec la mousson de N.-E., dans les mois de décembre, janvier et février, amènent à Singapour un grand nombre de jeunes Chinois, qui, presque tous mariés fort jeunes, ont une famille pour laquelle ils s'expatrient, dans l'espoir de gagner ailleurs plus qu'ils ne le peuvent faire en Chine, et de pouvoir par là augmenter le bien-être de leurs femmes et de leurs enfants, car, chez eux, ces sortes d'affections sont sacrées pour toutes les classes, et leur imposent des devoirs qu'ils remplissent, quelque pauvres qu'ils soient, avec un dévouement admirable. Ainsi, jamais il ne leur arrive, au départ des jonques pour la Chine, d'oublier de donner à l'un des marins chinois retournant en Chine, le montant de toutes leurs économies pour remettre à leurs familles, et le gouverneur me disait que l'on n'a jamais vu d'exemples que cet argent, confié à des Chinois qui souvent ne reviennent plus à Singapour, n'ait pas été fidèlement remis aux personnes auxquelles il était envoyé.

« Une fois à Singapour, ceux qui peuvent y trouver du travail y restent; les autres se dispersent dans la presqu'île malaise et dans les îles voisines. Mais la même raison qui les fait quitter Singapour les y ramène quelquefois, parce que là, ils trouvent au moins un grand nombre de camarades qui les aident, de sorte qu'aujourd'hui on y compte plus de 4,000 Chinois, 7 ou 8,000 Indiens, 4 ou 5,000 Malais, 2 ou 3,000 Balas, 150 Européens, plus la garnison, qui est de 500 hommes.

. . . . . .

« D'après ce que l'on m'avait dit, quand je suis allé pour la première fois visiter la ville chinoise, je m'attendais à rencontrer des hommes indolents, amaigris par l'usage de l'opium, et j'ai été fort étonné de trouver sur les quais de Singapour, le mouvement et l'activité que l'on voit à peine au Havre et à Marseille. Dans les rues, des ateliers remplis d'ouvriers presque à chaque porte; dans les bazars, tout ce qui dénote le commerce et l'in-

Digitized by Google

dustrie : rien vraiment n'était moins fait pour me faire croire à l'indolence des Chinois.

. . . . . .

« Le gouverneur général, que j'ai eu l'occasion de voir assez souvent, m'a quelquefois parlé des travailleurs chinois, et, dans son opinion, qui est fondée sur une longue expérience, puisqu'il a passé quinze ou vingt ans dans l'Inde ou la Malaisie, il accorde une grande supériorité aux cultivateurs chinois sur les Indiens, et même sur ceux de Madras, qui sont beaucoup plus estimés que ceux du Bengale. Il me disait aussi qu'il y avait à Singapour un trop grand nombre de Chinois, et qu'il serait à désirer pour le pays, où l'on trouvait beaucoup de malheureux sans travail, que l'on vînt chaque année chercher des travailleurs pour les porter dans les colonies sucrières, où ils pourraient être de la plus grande utilité; qu'il ne pensait pas que le gouvernement anglais pût revenir sur l'autorisation qu'il a donnée de permettre ces émigrations, qui ne peuvent être qu'avantageuses.

« On parlait à Singapour, lorsque j'y étais, du projet qu'ont les sucriers des Antilles anglaises, d'envoyer chercher des cultivateurs chinois; mais on pensait généralement qu'il serait difficile de décider les travailleurs à s'éloigner autant de leurs familles, et que, dans tous les cas, les conditions de l'engagement seraient tellement onéreuses qu'elles seraient, par cela seul, impossibles à contracter.

. . . . . .

« Si, chemin faisant de Singapour à Penan, j'avais désiré avoir du calme devant Penan, ce n'était pas autant pour revoir Penan que pour visiter, dans le royaume de Quédas, une habitation appartenant aux Français, dont j'avais beaucoup entendu parler.

« Je fus présenté à M.***, propriétaire de l'habitation que je voulais visiter, par le subrécargue d'un navire français, que je trouvai sur la rade de Penan.

. . . . . .

« Quelque merveilleusement située que soit cette habitation, quelque confiance que l'on ait dans le savoir et l'expérience d'un homme, réellement il faut avoir été témoin des résultats obtenus par lui en cinq ans pour y croire, quand on sait surtout qu'alors que cette propriété a été concédée, elle était en forêt, et n'avait pour habitants que les éléphants et les tigres, qui, encore aujourd'hui, viennent de temps à autre, et malgré les gardiens, ravager les nouvelles plantations de Praya, comme par vengeance de ce que M.*** soit venu leur enlever un domaine qui leur avait appartenu pendant si longtemps. M.*** fait cette année 2,000,000 de sucre; l'année prochaine il espère doubler ses produits.

« Voilà, en quelques lignes, l'histoire de cette fortune considérable. M.*** a commencé à engager des Chinois à Penan, à 3 sb. par mois. Il a fait défricher, puis planter, comme il avait vu faire à Maurice, comme il avait fait lui-même. Puis il a monté une sucrerie. Il trouvait alors qu'il réussissait; il se donnait beaucoup de peine, il faisait d'assez triste sucre, mais

Digitized by Google

enfin il le vendait à un bénéfice qui, quoique médiocre, l'engageait à poursuivre son entreprise. Toujours au milieu de ses travailleurs, dont il ne comprenait pas le langage dans les premiers temps, il les employait à peu près comme des manœuvres; mais enfin il a su parler le malais, que les Chinois hors de Chine depuis quelque temps parlent tous. Il a ordonné ses travaux plus facilement, pu comprendre les observations de ses chefs ouvriers ou commandeurs, faire les changements qu'ils lui conseillaient d'apporter à la culture, et, l'épreuve venant lui prouver le savoir-faire de ses commandeurs, il a contracté ce marché avec eux. — Il leur livre un terrain, leur fournit les outils nécessaires au défrichement et à la culture, les laisse libres de prendre tel nombre d'ouvriers ou travailleurs qu'ils jugent convenable, de défricher la terre, de la planter, et de l'entretenir comme ils l'entendent. Quand leurs cannes sont à maturité, ils les coupent, et les portent sur le bord du chemin d'exploitation; M.*** les envoie prendre par ses charrettes, les manipule, et donne à son chef planteur une livre et demie sterling par 125 francs de sucre qu'il fabrique avec ses cannes, ou 8,800 livres sterling par chaque million de sucre qu'il obtient. Quant à lui, il ne s'occupe absolument que de sa fabrication, et je crois qu'elle n'est pas comparable à celle de Bourbon. Les produits sont très-beaux; mais il n'a ni filtre, ni basse température, il doit perdre beaucoup dans le rendement de ses cannes.

« M.***, sans se donner la moindre peine, a aujourd'hui des revenus immenses. Il m'a assuré que ce n'était qu'aux soins, à la persévérance, et au savoir de ses Chinois, et surtout de ses chefs chinois, qu'il les devait. Aussitôt qu'il les a intéressés à ses produits, tout a marché comme par enchantement. Il a rempli tous les engagements qu'il a contractés avec eux avec la plus scrupuleuse fidélité; les résultats inouïs qu'ils ont donnés prouvent qu'ils n'ont pas manqué aux leurs. Maintenant qu'il ne me reste plus d'habitations à visiter, plus de questions à adresser, plus d'informations à prendre, et qu'il ne me reste qu'à vous parler de mon passage à la côte de Sumatra, je termine cette question des engagés chinois en vous disant, amiral, qu'à mes yeux, ce sont des cultivateurs soigneux, persévérants, ne laissant rien à faire au sucrier, en dehors de sa sucrerie, des hommes sobres, faciles à conduire par la persuasion et la douceur. Ils ont des habitudes qu'il faut respecter, et des besoins qu'il faut satisfaire et que l'on peut satisfaire, inhabitués qu'ils sont à tout ce qui peut coûter. Ils s'attachent au sol qu'ils travaillent, bien plus encore, au maître qui les fait travailler; mais ils perdent toutes ces précieuses qualités aussitôt qu'ils sont en butte à de mauvais traitements; dès lors, ils deviennent dissimulés au point d'être insaisissables. Ils conservent, pendant des années entières, le souvenir d'une injustice dont ils auraient été victimes, et mettent à se venger la persévérance qu'on les voit mettre dans leurs travaux. Ils aiment avec passion l'argent, le jeu, et l'opium, dès qu'ils en connaissent les propriétés. Telle est aujourd'hui mon opinion sur le caractère, les habitudes, les qualités et les défauts des cultivateurs chinois, et enfin je me résume encore.

« Je ne pense pas qu'on en ait été satisfait à Maurice. J'étais à Penan alors

Digitized by Google

que deux grands bâtiments du commerce arrivaient avec un chargement complet de Chinois que l'on rapatriait, avant l'expiration de leurs engagements, parce que l'on ne pouvait en rien faire; et il en sera toujours ainsi toutes les fois qu'ils seront mal traités, mal nourris, mal vêtus, et battus surtout sans raison, enfin toutes les fois qu'on ne remplira pas scrupuleusement les conditions de leurs engagements. Dans leurs lettres à leurs parents et amis de Singapour, ils se sont plaints beaucoup de Maurice, et M. Guérin, arrivant à Singapour presque en même temps que ces nouvelles, a trouvé difficilement des travailleurs, et les conditions de l'engagement, par la même raison, ont dû être plus onéreuses, mais, aussitôt que ceux que j'amène écriront qu'ils sont heureux à Bourbon, toutes ces difficultés disparaîtront.

« Le début est donc de la première importance. Si les premiers Chinois venus à Bourbon y sont bien et s'y trouvent bien, il y a beaucoup de chances pour que ceux qui viendront après s'y trouvent bien aussi. Que les habitants mettent dans la direction de leurs travailleurs la sagacité dont ils sont susceptibles; qu'ils sachent sacrifier à l'avenir quelques intérêts du moment, et en peu d'années ils obtiendront des résultats inattendus. »

INDE ANGLAISE.

Voyage d'un prince allemand. — Sa réception à Lucknow par le roi d'Oude. — Sa visite à Agra.

Le prince de Waldemar, cousin du roi de Prusse, arriva dans les derniers jours de mars à Luknow, capitale du royaume d'Oude. La cour d'Oude, depuis la chute de l'empire du Grand-Mogol, peut passer pour l'une des plus brillantes de l'Indostan, bien qu'elle relève de la Compagnie des Indes. La ville de Luknow elle-même, dans ses quartiers nouveaux, a presque la physionomie d'une ville anglaise; les anciens quartiers se composent de magnifiques constructions d'un style arabe, que l'évêque Heber et lord Valentia regardent comme les plus belles de l'Inde. Le pays faisait jadis partie de l'empire du Grand-Mogol, aussi l'islamisme est-il la religion de la dynastie et du peuple. On en évalue la population à près de 3,000,000 d'habitants, les revenus de 11 à 12,000,000 de thalers.

Le 26 mars fut fixé pour l'audience du roi ou padischah, Amjud-Ali. Le matin, l'héritier du trône vint chercher le prince dans une voiture européenne, attelée de quatre chevaux, pour le conduire à l'un des nombreux palais royaux qui se trouvent aux environs de la capitale. Devant et derrière la voiture, caracolait une escorte du régiment de cavalerie à uniforme jaune de la compagnie, servant de garde au résident anglais, et elle était en outre entourée d'une troupe d'éléphants, de chameaux et de chevaux.

Digitized by Google

Les blancs vêtements flottants, sous lesquels ressortaient de belles figures brunes; les magnifiques turbans et les schals de cachemire, les splendides tuniques et les cottes d'armes brillantes des cavaliers qui, armés de lances, de glaives et de boucliers, tantôt lancés au galop en avant, tantôt restant en arrière, se croisaient dans un désordre sauvage; tout produisait un effet magique. Les beaux chevaux, richement enharnachés, les nombreux éléphants chargés de couvertures aux couleurs éblouissantes et de siéges d'or et d'argent, complétaient ce tableau si animé. Le cortége passa devant la porte de la ville au milieu des acclamations d'une foule innombrable et étonnée, et il s'arrêta silencieusement devant une avenue arabe.

Ici, le prince, l'héritier du trône et le résident anglais montèrent dans des palanquins dorés, et se rendirent à l'escalier du palais, à travers un jardin embelli d'un parterre de fleurs et de bassins d'une eau limpide, entre des haies de soldats présentant les armes, des chœurs de trompettes sonnant des fanfares, et une foule immense aux costumes les plus divers.

Le roi, soutenu par deux Anglais à son service, vint au-devant du prince jusque sous la varangue. Après une triple accolade, on se rendit dans une salle voisine, et l'entretien roula en partie sur la bonne réception faite au prince dans le royaume, et sur des compliments et des informations réciproques. Le roi Amjud-Ali est très-corpulent, et sa physionomie respire la bienveillance et l'aménité. Il portait sur la tête un haut et superbe bonnet en forme de couronne, orné de plumes d'oiseau de paradis. Il est difficile de donner une description de la richesse des parures de perles et des bijoux dont la famille royale était couverte, aussi bien que du luxe déployé en pareille occasion. De quelque côté que l'œil se portât, partout éclatait la somptueuse splendeur de cette cour; éléphants, chameaux, tigres, fauconniers, etc.

A l'audience succéda un déjeuner servi sous une longue galerie; d'un côté de la table siégeaient les Indiens, de l'autre les Anglais. Derrière le roi se tenaient immédiatement les grands dignitaires de l'État, et après eux, en rangs pressés, une foule de serviteurs. Pendant le service, des chanteurs, des danseuses et des jongleurs exécutaient sans interruption leurs divers exercices. Le roi offrit de sa propre main plusieurs mets à son hôte, et après le festin on apporta des pipes. On présenta au prince une magnifique pipe indienne (houka) ornée de pierreries, présent du roi auquel étaient joints d'autres présents aussi riches et non moins curieux, tels qu'un sabre, une bague et le portrait de S. M. indoue.

Après le déjeuner on s'avança hors de la galerie pour assister à un combat d'animaux, dont le théâtre était une arène située en avant du palais, à quelques degrés plus bas. Là marchaient trois ou quatre vigoureux buffles aux cornes prodigieusement longues, tandis que deux tigres, leurs adversaires, s'obstinaient à rester dans leurs cages. Enfin, à l'aide de bâtons pointus, on parvint à les en chasser, et ils dépassèrent, en passant rapidement entre

Digitized by Google

eux, les buffles, qui les poursuivirent de leurs cornes et les firent bientôt rentrer au fond de leur refuge. Tout à coup, d'une cage placée au côté opposé, s'élance un énorme tigre qui, la queue hérissé, l'œil enflammé, rugissant de colère, atteignit en quelques bonds le plus fort des buffles, lui enfonça les quatre griffes et les dents à la partie supérieure du cou, et s'y attacha dans une immobilité crispée. Étourdi de cette attaque imprévue, le buffle un moment courba la tête sous ce terrible fardeau; mais bientôt il s'agita, secoua violemment son ennemi, qui ne lâchait point prise, et travailla à l'écraser contre le mur. Ses compagnons accoururent à son secours et se ruèrent avec leurs cornes mises en arrêt comme des lances. Pendant ce temps, les deux autres tigres avaient repris courage, et ils se jetèrent dans la mêlée. La lutte se prolongea avec un acharnement inexprimable au milieu d'effroyables rugissements, avec un échange rapide de coups de griffes et de coups de cornes. Quelques singes attachés avec des chaînes à des barres de fer se couchèrent à plat ventre sur le sol et firent les morts, tandis que le fracas du combat résonnait au-dessus d'eux; enfin le tigre fut arraché de la tête du buffle, et quelques coups vigoureux de cornes le rejetèrent dans un coin. En ce moment on lâcha deux ours dans l'arène; un nouveau combat s'engagea entre l'un d'eux et un tigre. Un buffle, animal intrépide, y mit fin quoique blessé, en lançant les deux champions par-dessus les autres. Ours et tigres avaient perdu l'envie de s'attaquer; les tigres s'étaient tapis en hurlant d'effroi contre les murs, et ni pointes ni bâtons ne purent les en détacher. La victoire resta aux buffles. La lutte héroïque soutenue par la mère d'un jeune buffle, qui se trouvait parmi les vieux, fut attribuée à l'amour maternel.

De là on se rendit dans une autre enceinte. C'était un champ clos situé au delà du fleuve, destiné au combat de deux énormes éléphants. Aussitôt qu'ils s'aperçurent, ils se ruèrent les défenses en avant, l'un sur l'autre, et leurs trompes s'entrelacèrent à ne plus former qu'un nœud. Pendant ce duel, l'un d'eux, ayant eu une défense cassée, fut pris d'un accès de fureur épouvantable, mit son adversaire en fuite, et le poursuivit sans relâche à travers les champs. Des cavaliers et des piétons armés de lances coururent séparer les combattants, et n'y parvinrent qu'à grand'peine. Une partie des spectateurs qui se pressaient autour de l'enceinte se précipita dans le fleuve pour n'être point écrasée; cependant il n'arriva aucun accident.

Ce spectacle fut suivi de nouveaux plaisirs, tels que des luttes très-gracieuses entre des béliers et des antilopes, des combats simulés de cavaliers, des danses aux armes, des luttes d'athlètes maures, etc.

Au moment de la séparation, le roi, comme il le fait pour chacun de ses hôtes, ceignit le prince d'une guirlande, et d'après la coutume du pays, le prince pratiqua la même cérémonie à l'égard de chacun des membres de la famille royale. Ce charmant usage a également lieu parmi les simples particuliers. Partout où les voyageurs visitèrent une maison, on leur versa, à leur départ, de l'huile de rose ou de sandal dans la main, et on leur passa au cou une guirlande de fleurs.

Digitized by Google

La veille du départ du prince, il y eut le soir grand festin, mais à la ville. Toute la cour du palais, les galeries mauresques qui l'entouraient, les parterres et les bassins d'eau du jardin étaient magnifiquement illuminés. Le roi, légèrement indisposé, ne parut point à table, et l'héritier du trône en fit les honneurs. Un transparent au chiffre du prince brillait à côté de celui du roi dans le lointain.

Les voyageurs trouvèrent la ville de Luknow très-remarquable. Les mosquées aux hautes arcades et entourées de beaux jardins soigneusement entretenus, les grands édifices à coupoles où sont ensevelis les rois d'Oude, et qui retentissent sans cesse des prières monotones du rite musulman, les belles barbes et les figures vénérables des croyants qui, au coucher du soleil, récitaient en ce lieu leur prière du soir, tout offrit à leurs yeux une scène imposante et mémorable. Ils quittèrent Luknow le 2 avril, dans l'après-dîner, et déjà accoutumé soit au balancement des palanquins, soit aux cris et aux bavardages continus de leurs porteurs.

Après une traversée assez peu intéressante, on fit un détour pour se rendre aux ruines de l'ancienne ville de Kanyakoudja (maintenant Kanodje), une des capitales des anciens princes hindous. Au vi^e siècle de l'ère chrétienne, elle contenait, à ce qu'on pense, 1,000,000 d'habitants, mais maintenant elle est presque ensevelie sous ses ruines. Elle devait déjà être connue du temps d'Alexandre le Grand. Quelques-uns prétendent que Kalidasa, l'auteur de Sakontala, y a vécu à la cour de Vikramaditya, dans le courant du i^er siècle de notre ère. Cette ville était jadis située sur les bords du Gange, mais le fleuve paraît s'en être reculé au moins d'une demi-lieue. D'énormes monceaux de décombres et des masses colossales de pierres, qui ont changé un sol plat en une colline à perte de vue, sont les derniers restes de cette vaste cité. Sur ces hauteurs, au delà des plaines du Gange, les conquérants mahométans ont construit des mosquées et une forteresse. C'est aux bords de ravins profonds et sur la pente des monceaux de ruine qu'est sise la ville actuelle, qui n'est d'aucune importance, mais dont l'aspect est agréable.

Après quelques jours de marche, le prince, qui ne voyageait plus que la nuit à cause de la chaleur, arriva le matin du 6 avril à Agra. Cette ancienne résidence du Grand-Mogol, située à cinquante milles d'Allemagne environ, sur le territoire de la compagnie anglaise, est un des points les plus intéressants de l'Inde. C'est ici qu'Akbar le Grand (né en 1542 et mort en 1604) se bâtit, le long des rives du Joumna, une capitale dont les murailles, hautes de cinquante à soixante pieds, sont faites de blocs de pierres de sable, et embrassent un espace immense. La porte principale est superbe; couverte d'élégants arabesques, elle domine majestueusement plusieurs autres qui l'avoisinent. Au milieu du fort qui renferme à la fois la caserne des troupes de l'empereur, son palais de marbre, ses bains, son harem et ses jardins de palmiers et de fleurs, s'élève la mosquée de Mothy ou *des Perles*. C'est une galerie basse à arcades avec trois hautes coupoles et plusieurs petites tours aux rebords des corniches du devant. Les grandes arcades de la

Digitized by Google

galerie sont, d'après l'art mauresque, formées de plusieurs petites arcades. Si vous regardez à travers les colonnes, la blancheur et l'éclat des ornements de marbre vous rappellent malgré vous une grotte de glace dont les gouttes de cristal pendent de la voûte. Les appartements de l'empereur sont incrustés de pierreries à la manière des mosaïques florentines, et ces incrustations représentent pour la plupart des guirlandes de fleurs gracieusement entrelacées. C'est dans ces magnifiques appartements que lord Ellenborough tint quelques jours sa cour, et replaça les fameuses portes saintes du temple de Somnath, que l'empereur Mahmoud avait transporté l'an 1025 à Ghizny.

A une demi-lieue au nord de la ville, près du village de Sacandra, s'élève le mausolée de l'empereur Akbar. Il se compose de quatre terrasses, dont trois sont de pierres de sable, et la quatrième d'une assise de marbre blanc percée en grille. Dans cette dernière se trouve le sarcophage de marbre blanc, qui est d'un très-beau travail et d'un style simple et noble. L'ensemble, au contraire, de cet édifice, à cause de ses nombreuses tours bâties à chaque angle, à la manière des kiosques, est d'un aspect peu agréable.

Mais le plus beau monument d'Agra, et peut-être de toute l'Inde, est la fameuse Taji (Tasch) Mahal, mausolée que l'empereur Dschihan éleva à sa femme Moumtaz Mahal. C'est un octogone avec une coupole de 70 pieds de circonférence, et beaucoup plus haute que les quatre minarets de 120 pieds qui se trouvent aux angles. Ce monument, en marbre d'une blancheur éblouissante, est couvert d'arabesques en pierreries. La Taji, ainsi que deux mosquées pareilles placées à ses deux côtés, s'élève sur une terrasse de pierres sablonneuses rouges, au milieu d'un magnifique jardin qui embaume l'air du parfum de ses fleurs, que couvre l'impénétrable toit de verdure formé par des arbres d'une élévation rare, et où murmurent une foule de fontaines. Un printemps éternel règne dans cette silencieuse et magique oasis, dont l'aspect, au milieu des vapeurs roses de l'aurore, fit sur nos voyageurs une impression indéfinissable.

Parmi les Anglais qui séjournent à Agra, se rencontrèrent plusieurs personnes qui connaissaient l'Allemagne; mais quelle ne fut pas la surprise du prince, quand, au cœur même de l'Inde, un des indigènes lui présenta le livre intitulé *le Guide du Riesengebirge*, avec les noms bien connus de Fischbach, Buchwald et Ermannsdorf, et que des femmes lui firent entendre des chants allemands.

On était au commencement d'avril, époque à laquelle les vents brûlants commencent à régner dans l'Inde; une chaleur insupportable se faisait sentir à Agra, déjà plus éloigné des hauteurs rafraîchissantes de l'Himalaya. Les voyageurs, logés dans la maison du résident anglais, y trouvaient, il est vrai, un confort approprié au climat. Des caisses d'osier, remplies de gazon odorant que l'on arrose toute la journée, étaient placées à la porte de la maison; on balançait continuellement de grands parasols suspendus au plafond, et l'on mettait même en mouvement, comme ventilateur, une

Digitized by Google

machine qui avait des ailes. Lorsque les hôtes, après une course à cheval, revenaient à neuf heures à la maison pour se dérober à l'ardent soleil, ils prenaient d'habitude un bain dans un grand bassin abrité où ils pouvaient nager, et dans la journée, tant que durait cette chaleur insupportable, ils se faisaient verser de l'eau froide sur le corps dans une salle de bains. Ce n'est que vers six heures du soir que l'on s'aventurait de nouveau dans une atmosphère encore étouffante pour quelque course à cheval ou en voiture; mais à cette heure encore le sol brûlait comme une plaque de poële rougie, et les vêtements produisaient sur la peau l'effet du feu.

Le soir du 13 avril, les voyageurs se déterminèrent à partir pour Delhi, résolus à se rendre de là dans les montagnes en remontant le Gange.

(*Gazette de Berlin.*)

UNE EXCURSION

DE CONSTANTINE A BISKARA.

NOTE LUE A LA SOCIÉTÉ ORIENTALE LE 12 JUIN 1846.

La note que je vais avoir l'honneur de vous communiquer est simplement le résumé de quelques-uns des souvenirs qui me sont restés d'une course que j'ai faite, à la fin de septembre de l'année dernière, dans le sud de la province de Constantine.

Je ne songeais alors qu'à vivre de la vie étrange et variée que l'on mène forcément dans un pays que la civilisation européenne n'a pas encore enveloppé de sa grande uniformité; à passer quelques jours sous la tente, et à voir de près ces Arabes nomades, qui ne savent vivre que sous un soleil brillant, et qui, comme les oiseaux voyageurs, reviennent et disparaissent avec les beaux jours.

Une occasion favorable vint à se présenter pour me rendre à Biskara, je la saisis avec empressement. M. Chapp, capitaine d'artillerie, et M. Robinet, lieutenant dans la même arme, s'y rendaient à la tête d'un détachement d'une vingtaine d'hommes, pour y porter quelques barils de poudre, et ramener de vieilles pièces de canon qui se trouvaient dans l'oasis, déjà du temps des Turcs.

Ces messieurs eurent la bonté de m'admettre à partager leur tente, et à vivre en parfaite communauté avec eux.

Une petite batterie de cuisine, d'abondantes provisions de bouche pour braver le fameux couscous, si peu apprécié par nous, deux cantines pour contenir ces divers objets et quelques effets de rechange, une toile fixée sur

Digitized by Google

deux montants en bois, qui s'adaptent sur les cantines, pour servir de lit, deux montures, pour porter l'une le bagage et l'autre le voyageur, telle est la liste des choses indispensables pour de pareilles excursions.

Moyennant 30 francs, j'eus deux bons mulets pour me conduire jusqu'à Batna. L'Arabe qui les accompagnait se chargeait de les nourrir, et je n'avais pas non plus à m'occuper de lui. Nous devions mettre trois jours à franchir les 30 lieues, à peu près, qui séparent Constantine de Batna. Ces étapes étaient assez longues, puisque nous avions des hommes à pied et des mulets chargés.

Notre premier campement fut Aïn-Mlila, vers l'entrée d'une grande plaine, qui s'étend à perte de vue vers le sud, et qui est bordée au couchant et au levant par de belles montagnes, dont les profils accentués se dessinent avec largeur sur le ciel.

Depuis Constantine jusqu'à cette plaine, le pays est fort accidenté; cependant, comme les pentes sont douces et la terre végétale profonde, il ne laisse pas que d'être cultivé par les Arabes, qui y récoltent beaucoup de blé. Du reste, son aspect est profondément triste. Desséchés par le soleil, les champs ont une teinte d'un gris jaunâtre qui n'est relevée par aucun bouquet d'arbres, ni même par aucunes broussailles. Tous les environs de Constantine présentent le même aspect, et toute la route directe de Sétif a, m'a-t-on dit, cette monotonie désolante.

Chemin faisant, nous avons rencontré çà et là les débris d'une ancienne voie romaine, et les restes de petits établissements romains, des postes militaires, sans doute. Les ruines qui jonchent le sol à Aïn-Mlila sont plus importantes, par leur étendue, que celles que nous avions rencontrées jusqu'alors, mais elles n'offrent guère plus d'intérêt, car il n'est resté debout aucun monument. Toute cette province est pleine de semblables débris; il n'est pas une seule source près de laquelle on ne trouve des pierres romaines, quelquefois, mais rarement, des tronçons, des bases ou des chapiteaux de colonnes en marbre blanc, des pierres chargées d'inscriptions, et des fragments d'autels ornés de sculptures. Dans toutes les oasis du désert où l'on a pénétré, on a retrouvé des traces d'établissements romains, et la limite de leur ancienne puissance nous est encore inconnue.

Là où paissent quelques maigres troupeaux, où vivent dispersés sur une vaste étendue de pauvres Arabes, s'est agitée jadis une population intelligente et nombreuse. Le commerce, les arts, les sciences, ont fleuri dans ces contrées presque désertes maintenant; à nous donc la tâche de faire renaître de pareils jours, de relever les ruines, de repeupler les solitudes.

A peine campés, plusieurs Arabes des douairs voisins vinrent nous offrir des œufs et de chétifs poulets; d'autres accoururent pour voir et regarder de près des Français. Si nous étions pour eux un objet de curiosité, j'éprouvai pour ma part un vif plaisir à contempler ces hommes primitifs, aux figures mâles et expressives, à la tournure, aux vêtements pleins de style et de caractère. Ils étaient groupés au milieu des ruines, et les derniers rayons d'un soleil couchant découpaient leur blanche silhouette sur un ciel embrasé.

Digitized by Google

Avec le jour, les fantômes disparurent; les hurlements des chiens des douairs voisins troublèrent seuls le silence de la nuit, et, malgré leur infernal tapage, chacun s'endormit bientôt, sauf la sentinelle, chargée d'écarter les maraudeurs en cas de besoin.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous étions sur pied, tout prêts à partir pour profiter de la fraîcheur du matin; malgré cela la journée fut bien pénible pour les soldats, et je pus avoir une idée de ce que ces braves ont si souvent à souffrir quand ils sont en expédition. Pendant tout le jour, ils durent marcher sous un soleil ardent, sans trouver une seule goutte d'eau pour se désaltérer. A deux heures d'Aïn-Mlila est une source où l'on devait s'arrêter pour déjeuner et faire provision d'eau pour le reste de la journée; mais, soit ignorance des spahis qui devaient nous l'indiquer, soit malice de leur part, ils passèrent outre sans nous y faire arrêter.

Que de fois pareilles choses n'arrivent-elles pas en expédition! que de fois aussi n'y a-t-il réellement pas de sources.

Vers dix heures nous étions au pied du Nifeusser (le Bec de l'aigle), haute montagne dont la cime rocheuse se voit de Constantine, qui en est à 12 ou 15 lieues. Après avoir franchi une petite colline, au bas de laquelle est une citerne romaine, alors entièrement à sec, nous aperçûmes le lac Sebka, ou plutôt sa place, car, dans cette saison, il ne contient pas je crois une seule goutte d'eau. De loin son fond uni, vaseux, et couvert d'efflorescences salines, miroite si bien au soleil et reflète si bien l'azur du ciel, qu'il est impossible de ne pas croire qu'on a sous les yeux une belle nappe d'eau limpide et transparente. L'illusion ne se dissipe que lorsqu'on touche le rivage, et encore se reproduit-elle à quelques pas devant soi.

Presque tous les lacs de ces contrées présentent le même caractère.

Les bords du lac Sebka sont dépourvus d'arbres, comme tout le pays que nous venions de traverser; quelques plantes odorantes, hautes comme des bruyères, végètent çà et là, et servent de pâture aux moutons et aux chameaux. Les douairs sont peu nombreux et fort éloignés les uns des autres.

Ce ne fut que vers trois heures que nous aperçûmes Aïn-Jakout, la source tant désirée. Des hommes, des femmes, des enfants, des chevaux, des ânes, des mulets, barbottaient à qui mieux mieux dans le bassin d'où jaillit la fontaine.

L'ordonnance du capitaine Chapp avait devancé la colonne pour écarter cette foule turbulente et criarde, et malgré ses énergiques démonstrations, il eut quelque peine à réussir.

Il semble que les Arabes tiennent fort peu à se désaltérer avec de l'eau limpide, car je les ai toujours vu troubler presqu'à plaisir le lit des sources.

Les femmes arabes sont chargées de pourvoir d'eau le ménage; ce sont elles qui vont à la fontaine remplir des outres de peau de chèvre, et comme ces fontaines sont souvent à de grandes distances des douairs, cette tâche est assez pénible. Elle a cependant sa compensation. Comme aux temps bibliques, c'est là que les jeunes filles rencontrent les jeunes garçons, que les cœurs s'unissent, et que les mariages se nouent.

Digitized by Google

J'ai aperçu des femmes dont les traits ne manquaient pas d'une certaine finesse, mais leur malpropreté est si repoussante, que je n'ai pu m'empêcher de reconnaître la justesse de ces paroles d'un écrivain moderne : « La nature a fait la femelle, et la civilisation a créé la femme. » Elles ont généralement le visage carré, les dents blanches, les yeux noirs, et le front bas. Leurs cheveux, très-abondants, sont tressés en nattes qu'elles tournent autour de leur tête, et qu'elles mélangent de mauvais chiffons. Elles portent d'énormes boucles d'oreille en cuivre ou en argent, et des colliers où l'on trouve, parmi les verroteries, les coraux et les morceaux d'or ou d'ivoire qui les composent, des pierres fines dont elles ne connaissent pas la valeur. Elles ornent aussi leurs bras et leurs jambes de bracelets en cuivre ou en argent. Leur unique vêtement consiste en une longue pièce d'étoffe en laine blanche, bordée de rouge, qu'elles roulent autour d'elles on ne sait comment, et qui est retenue par une ou deux agrafes qui brillent sur leur poitrine.

Les petits enfants ont parfois une chemise, plus souvent ils sont nus comme de vrais sauvages.

Comme à notre dernier campement les Arabes nous offrirent des œufs et des poulets. Le caïd vint même nous rendre visite, et nous montra un écrit signé d'un des chefs du bureau arabe de Constantine, par lequel il était exempt de fournir la *diffa*, sorte de contribution de guerre qui s'acquitte en nature. Il était simplement chargé de veiller à la sécurité des voyageurs et responsable des torts et des dommages qu'on pouvait leur causer. Tous les caïds des douairs qui se trouvent sur la route de Constantine à Biskara, sont dans le même cas, et c'est sans doute à cette sage mesure que l'on doit la sécurité avec laquelle on peut la parcourir.

Si pénible qu'ait été une journée de marche, il est rare de voir le troupier se reposer tranquillement de ses fatigues. Il ne s'occupe pas seulement d'avoir du bois ou des plantes desséchées pour faire du feu ; il aime encore à prendre connaissance du pays, à tirailler quelques coups de fusil, ou à chercher dans le voisinage une ressource inattendue. S'il peut tuer un pigeon, un perdreau ou une alouette, il est enchanté. J'ai vu des soldats ravis d'avoir pu pêcher quelques grenouilles et se régaler joyeusement de ce maigre amphibie.

Près d'Aïn-Jakout, à deux heures environ de la route, se trouve un grand monument, numide sans doute, qu'on appelle le tombeau de Syphax. Est-ce là véritablement que le roi a été enterré? Nul ne le sait. Toujours est-il que ce monument est fort intéressant à visiter. Il est, pense-t-on, de la même époque que celui qui, dans les environs de Blidah, est connu sous le nom du tombeau de la chrétienne.

Devançant encore ses habitudes matinales, le capitaine Chapp fit lever le camp à trois heures du matin. Il voulait, par une marche de nuit, éviter en partie la chaleur du jour. D'ailleurs, le ciel était si étincelant d'étoiles, l'air si calme et si pur, que c'était un vrai plaisir de cheminer ainsi.

Quand l'aube du matin nous permit de distinguer les objets, nous vîmes une grande quantité de douairs dispersés de tous côtés dans une vallée qui

Digitized by Google

est quelque peu verdoyante. Les montagnes qui la bordent sont couvertes d'arbres et d'arbustes assez clair-semés d'abord, mais qui deviennent de plus en plus nombreux à mesure qu'on avance vers Batna.

A chaque instant nous rencontrions de grandes caravanes de chameaux, les unes se dirigeaient vers Constantine, les autres en revenaient; car nous étions à cette époque de l'année où les gens du désert viennent faire leur provision de blé, et apportent en échange les dattes que les Arabes aiment tant.

Nous arrivâmes vers dix heures à Kessour-el-Genaïa, où nous fîmes halte pour déjeuner. Cet endroit me parut ravissant. Nous étions près d'un ruisseau limpide descendant d'une forêt étendue qui couvre les flancs de montagnes élevées. De vieux caroubiers aux branches noueuses et étendues nous prêtaient un ombrage auquel nous n'étions plus accoutumés. De grands tombeaux romains, encore debout, s'apercevaient au milieu des arbres. On se serait volontiers laissé aller, dans cet endroit charmant, à de douces rêveries: mais on n'était plus qu'à deux heures de Batna; plusieurs d'entre nous avaient hâte de s'y rendre; et, quoiqu'à regret, il fallut se remettre en marche.

Avant d'arriver au camp, nous rencontrâmes le colonel Herbillon, qui venait inspecter la construction d'un moulin qu'il fait bâtir près d'une source assez abondante pour servir de force motrice.

Batna n'est encore qu'un poste militaire dont l'emplacement est fort bien choisi. Il commande la route que suivent les nomades qui viennent pendant l'été camper dans les montagnes, et qui retournent, vers le mois d'octobre, près des oasis du Sahara, où il passent l'hiver. Il surveille aussi une gorge profonde par laquelle les tribus peu soumises du Midi pourraient éviter la route dont je viens de parler, et pénétrer au cœur de la province de Constantine, sans qu'on pût être averti de leur approche.

Batna est certainement destiné à devenir un point important. Pour juger des ressources que l'on pourra tirer de ce pays, il suffit de voir les ruines de Lambœsa, qui ne sont qu'à deux lieues du point où nous sommes établis.

J'avais une lettre de recommandation pour M. Desvaux, alors capitaine de chasseurs, aujourd'hui commandant de spahis. Il m'invita à partager sa chambre, me fit dresser un vrai lit avec de vrais matelas et de vrais draps, empruntés à l'hôpital, tandis que lui-même se contentait d'une espèce de chaise en fer qui, dépliée convenablement, formait une sorte de lit de camp; il s'enveloppait dans son caban et dormait ainsi. Je cite ce fait pour avoir l'occasion de rendre hommage à la bienveillante hospitalité que tous les officiers de notre armée d'Afrique pratiquent envers les voyageurs, et en même temps pour montrer le peu de confortable dont ces messieurs jouissent dans de pareilles garnisons. Si un capitaine commandant n'a pas même de lit, jugez du sort des autres officiers, et surtout de celui des soldats.

Les choses ont, j'espère, bien changé depuis lors; car à l'époque où j'arrivai à Batna, il y avait un an, jour pour jour, qu'on avait donné le premier coup de pioche dans le camp, et déjà des barraques étaient construites

Digitized by Google

pour abriter un régiment d'infanterie, un escadron de chasseurs, un détachement du génie et d'artillerie. Une belle caserne, en pierre, était presque terminée; un hôpital, également en pierre, s'achevait; et les logements des officiers étaient à peu près habitables. Tous ces travaux avaient été faits de la main même des soldats. Outre cela, près du camp, trente-huit maisons, plus ou moins importantes, s'étaient élevées presque comme par enchantement. Il est vrai que, selon l'usage, ces maisons n'étaient guère occupées que par des cabaretiers et des épiciers, tous gens qui exploitent les besoins du soldat; mais c'est autour de ce premier noyau que viennent bientôt se grouper les vrais colons.

M. Desvaux eut la complaisance de nous faire visiter en détail les ruines de Lambœsa, les plus importances peut-être, par leur conservation, de toute l'Algérie. Il nous fit successivement admirer plusieurs portes triomphales, portant encore le nom des proconsuls qui les ont fait élever, un grand temple dont l'architecture, d'assez mauvais goût, indique qu'il dut être bâti dans une époque de décadence; un autre temple plus petit, d'un style très-pur, dont il ne reste malheureusement plus que les colonnes du portail et une partie du fronton; un bel amphithéâtre à moitié enseveli sous des amas de terre qui l'ont préservé, sans doute, d'une plus grande destruction; un aqueduc très-délabré; plusieurs grands tombeaux sur lesquels on lit encore les noms et qualités des illustres personnages dont ils ont reçu les cendres. Le théâtre n'a pas encore été retrouvé; il le sera sans doute plus tard; car une ville de l'importance de Lambœsa ne pouvait manquer d'en avoir un.

D'après l'étendue des ruines et la grandeur des monuments, on peut porter à 40,000 âmes la population de cette ville, au temps de sa splendeur. Une enceinte, dont le pourtour se distingue parfaitement au milieu de tous les débris environnants, indique que, détruite une première fois, elle releva ses murs et vécut encore quelque temps. Toutes les inscriptions qui ont été lues jusqu'à ce jour, et elles sont très-nombreuses, se rapportent au paganisme, et prouvent que cette ville fut détruite avant que le christianisme eût pénétré dans cette portion de l'Afrique.

Près de Lambœsa, à une lieue peut-être, se trouvent les ruines de Lambasida, autre ville romaine, dont la population a pu s'élever à 10,000 âmes.

Bruce, le fameux voyageur anglais qui, le premier, a parcouru l'Abyssinie, a visité aussi, dans le plus grand détail, le royaume de Tunis et l'Algérie française; il a relevé le dessein de tous les monuments romains qu'il y a trouvés. Il serait bien intéressant de se procurer des calques des dessins originaux qui sont déposés à la bibliothèque de Londres. Ils pourraient faciliter de curieuses découvertes et donneraient lieu à des comparaisons pleines d'intérêt.

Les Arabes sont peu destructeurs; ces grosses pierres entassées les unes sur les autres les touchent peu. En 15 ans, nous avons plus remué de débris romains qu'ils ne l'ont fait en dix siècles. Nous trouvons plus commode de prendre des pierres toutes taillées pour bâtir nos casernes et nos hôpitaux;

Digitized by Google

nous détruisons ainsi beaucoup, c'est vrai, mais aussi nous réédifions.

La course de Lambœsa est des plus intéressantes. L'archéologue peut récolter une ample moisson d'inscriptions et étudier beaucoup de monuments; le rêveur trouver de profonds sujets de méditations, et l'artiste rapporter une belle collection de croquis. Mais pour cela il faut du temps et de la tranquillité; or, le pays des Aurès, dont on est tout voisin, est à peine soumis; sa population est remuante et pillarde, et il serait assez imprudent de se laisser entraîner seul au goût de la science et de la poésie ou des arts.

Le lendemain de notre course à Lambœsa, nous allâmes visiter une très-belle forêt de cèdres qui couronne la cime élevée du Djebel-Tangurert. Déjà on a fait une assez bonne route d'exploitation, et tout le bois qui a été employé dans les constructions de Batna vient de cette forêt, qui n'est pas la seule des environs. Toutes les crêtes, à l'ouest de Batna, sont également garnies de cèdres. Comme les sapins, ces arbres ne croissent qu'à de grandes hauteurs; en redescendant vers les vallées, ils disparaissent entièrement et sont alors remplacés par des oliviers sauvages, des chênes-liéges, des caroubiers et une foule d'autres essences dont j'ignore les noms.

Dans ces hautes régions, les hivers sont rigoureux; à Batna, la neige recouvre la terre pendant assez longtemps, et les chaleurs de l'été sont douces, tempérées, quand le vent du sud ne souffle pas.

Les Allemands qui émigrent en Algérie s'acclimateraient probablement fort bien dans ce pays; ils ne seraient pas étouffés par la chaleur comme dans la Mitidja et les environs d'Alger.

Les forêts voisines renferment beaucoup de gros et de petit gibier, tels que perdreaux, lièvres et sangliers. Chaque soir, on entend aussi les sauvages hurlements des chakals et des hyènes; quelquefois les lions viennent aussi rôder par là, mais je n'en ai ni vu ni entendu.

Malgré la puissante intervention de M. Desvaux, qui était lié d'amitié avec le caïd de Batna, et les fréquentes courses du *beau langoureux*, jeune spahis, d'une figure merveilleusement jolie, j'eus toutes les peines du monde à me procurer les deux montures qui m'étaient nécessaires pour continuer ma route. Tous les chevaux et les mulets valides étaient en réquisition pour la fantasia de la fin du ramadan. Je dus me contenter d'un mulet boiteux et d'un pauvre petit cheval tout écorché, qui supporta assez vaillamment la fatigue du voyage.

En quittant Batna, on arrive, après une heure de marche, à la ligne de partage des eaux: d'un côté les ruisseaux coulent dans la Méditerranée; de l'autre, ils tendent vers le désert, et finissent par se perdre au milieu des sables.

A notre départ, un nègre, barbier à Biskara, avait demandé au capitaine Chapp la permission de se joindre à la troupe pour retourner chez lui. Sa requête lui fut d'autant plus facilement accordée, qu'il nous parut être un bon diable; et, en effet, pendant toute la route, il nous amusa fort par l'empressement qu'il mettait à nous rendre de légers services, et par la manière dont il en réclamait la récompense. A l'heure du repas, quand les spahis

Digitized by Google

qui nous servaient de guides ne pouvaient l'observer, il s'approchait en prenant des airs familiers, et demandait du cognac. Quelquefois nous lui refusions, en lui parlant du ramadan et du prophète; alors il se fâchait, et s'écriait, dans ce langage bizarre qu'on n'entend qu'en Algérie : «Toi dire «négro, négro bono, et négro demandar cognoc, toi macbrehe donar.» Il accompagnait ces discours d'une pantomime si amusante, que nous finissions toujours par lui accorder ce qu'il nous demandait. Nous manquions rarement aussi de lui offrir de sa liqueur favorite, quand il était entouré d'autres Arabes: le combat que le respect humain livrait à la gourmandise se peignait d'une si singulière façon sur son noir visage, qu'il était difficile de garder son sérieux. Disons-le, le respect humain l'emportait toujours.

Beaucoup d'Arabes sont dans le même cas que ce nègre: quelques-uns méconnaissent la loi du prophète, et font peu de cas de ses recommandations de sobriété ; mais ce n'est que le très-petit nombre. Il faut qu'ils aient été corrompus par un très-fréquent contact avec nous.

Nos officiers surtout éprouvent généralement un malin plaisir à faire boire du vin aux Arabes.

Les facéties de notre nègre nous aidèrent à supporter la monotonie d'une route fort triste à travers un pays très-désert; car, à mesure qu'on s'éloigne de Batna, les montagnes se dégarnissent de bois, et les plaines deviennent de plus en plus arides.

A Kessour, où nous avons campé, il existe cependant deux vieux mûriers près de la source; mais bientôt ils disparaîtront, car c'est à leur pied qu'on campe habituellement, et chaque détachement leur enlève quelques branches pour allumer du feu et faire la soupe.

A un kilomètre peut-être de ces mûriers, on aperçoit une construction, que de loin je pris pour une ruine romaine; je m'y rendis, et fus très-désappointé en ne trouvant que quatre murs en terre, et les débris de plusieurs vieilles marmites cassées.

De Kessour à Alkantara, le pays est affreusement désert, et, à l'exception d'un caméléon et d'un assez gros serpent, nous ne rencontrâmes pas le moindre animal. Le caméléon avait été tué d'un coup de baguette par un canonnier qui ne connaissait pas ce petit être si inoffensif. Notre nègre ne manqua pas de le prendre et de l'examiner avec soin. Après quoi il se mit à faire une foule de joyeuses contorsions, priant instamment le soldat de le lui donner. Ce caméléon était une femelle qui avait plusieurs œufs dans le corps: il voyait là-dedans une fort bonne aubaine; il paraît que les femmes du désert attribuent à ces œufs le pouvoir de rendre leurs maris fidèles: aussi les payent-elles assez cher. Quand une femme croit reconnaître chez son mari quelque velléité de trahison, elle n'a qu'à lui faire avaler adroitement cet étrange remède, et elle peut compter sur un retour d'affection bien prononcé.

Alkantara est un des endroits les plus curieux que l'on puisse trouver. Après avoir cheminé dans un pays désert et brûlant, on arrive dans une sorte d'amphithéâtre formé de rochers immenses, où la nature a pratiqué

Digitized by Google

une étroite entaille, au fond de laquelle coule un torrent d'une certaine importance. C'est sur ce torrent, et dans la partie la plus déserte du défilé que les Romains ont jeté jadis un beau pont d'une seule arche, qui est encore parfaitement conservé. C'est de là qu'au milieu d'aiguilles immenses en calcaire rouge, qui se dressent au-dessus de la tête, on aperçoit pour la première fois l'oasis, dont la fraîche verdure s'étend sous les pieds comme un tapis d'émeraudes.

Quand le soleil commence à baisser, quand l'ombre projetée par les rochers s'étend sur le défilé, et donne ainsi au premier plan une vigueur extrême, lorsque la riche végétation des palmiers brille avec éclat sous les rayons d'un soleil brûlant, et que les montagnes qui terminent l'horizon se colorent de teintes ardentes, alors on a sous les yeux un de ces magiques tableaux dont nulle description ne peut donner l'idée, que la peinture est incapable de rendre; mais qui reste à jamais gravé dans le souvenir de ceux qui ont pu le contempler.

Commandée par le duc d'Aumale, notre brave armée nous avait précédée de quelques mois dans ces lieux sauvages. Le défilé n'était pas alors praticable. Le pont avait bien résisté aux efforts du temps, mais le chemin qui y conduisait avait été tellement détérioré, que les Arabes eux-mêmes ne le suivaient qu'à grand'peine. L'armée dut faire un très-long détour pour éviter ce passage, où quelques hommes déterminés auraient pu sans peine la détruire entièrement.

La route a été réparée et est aujourd'hui en fort bon état. Une pierre scellée dans le rocher porte, avec le millésime 1844, les numéros des régiments qui faisaient partie de cette expédition. Je regrette vivement de ne pas les avoir notés, car je les ai oubliés.

L'oasis d'Alkantara contient, m'a-t-on dit, 12 à 1500 habitants, groupés en divers petits villages. Les maisons sont bâties en briques de terre, séchées tout simplement au soleil. Elles sont très-peu élevées, et terminées comme celles d'Alger par des espèces de terrasses. Leur aspect est très-pittoresque. L'eau abonde à Alkantara, car, outre le torrent dont j'ai parlé, il existe encore plusieurs sources.

De nombreuses rigoles, dont les pentes sont ménagées et calculées avec soin, distribuent toute cette eau dans les diverses parties de l'oasis; chaque pied de palmier est périodiquement et largement baigné. C'est du reste le seul soin que cet arbre exige pour donner chaque année une ample moisson de dattes.

Le ravin d'Alkantara présente les aspects les plus variés et les plus délicieux; il est bordé de palmiers élancés, de lauriers-roses, de figuiers, d'abricotiers, et de plantes grimpantes qui enlacent leurs rameaux autour des tiges et des branches de ces divers arbres. Cette riche et belle végétation, ce ruisseau qui parfois coule limpide sur un beau lit de sable, et reflète comme un miroir les objets qui l'avoisinent; ces montagnes âpres et arides, ce ciel si pur et si étincelant de lumière, tout contribue à rendre ce lieu un des plus beaux et des plus intéressants que l'on puisse voir.

Digitized by Google

Quand vint le soir, nous eûmes la visite du caïd et des kébirs ou grands du pays. Ils avaient été invités à prendre le café, et ils arrivaient avec tous leurs enfants, petits et grands. Suivant leur habitude, ils s'accroupirent par terre, en cercle, autour d'une bougie que nous avions allumée en leur honneur. La conversation était peu animée, M. Chapp pouvait seul, parmi nous, leur adresser quelques questions et comprendre tant bien que mal leurs réponses. J'éprouvais cependant un grand plaisir à contempler leurs mâles et énergiques figures. Quant à M. Robinet, il était peu satisfait de leur voisinage, car outre la vermine qu'il redoutait fort, il voyait avec un déplaisir marqué ces braves Arabes prendre à pleines mains le sucre que nous avions mis devant eux pour sucrer leur café.

Il calculait la brèche énorme faite à notre provision, et le jour prochain où elle se trouverait épuisée. Je reconnus alors que si les Arabes prennent leur café sans sucre, c'est plutôt par économie que par goût.

Le caïd d'Alkantara avait quelques affaires à Biskara : ce fut lui qui nous servit de guide. C'était un excellent homme, déjà d'un certain âge, et qui, le long de la route, nous donna plusieurs preuves de l'adresse avec laquelle il se servait d'un long fusil qu'il portait habituellement avec lui.

Après deux heures de marche, nous étions sur le bord d'une petite rivière, où l'on nous avait recommandé de faire une ample provision d'eau et de nous en saturer autant que possible, car désormais nous ne devions plus en trouver que de saumâtre.

Depuis Constantine, nous n'avions cessé de marcher sur des terrains que les géologues rapportent à la formation jurassique. En plusieurs endroits, j'avais trouvé les fossiles qui caractérisent cette formation ; j'avais pu ramasser des huîtres virgules, diverses espèces de gripphus, des oursins particuliers, des cerites, et une foule d'autres fossiles, dans un état plus ou moins complet de conservation.

A l'aspect du pays, à la forme des montagnes, à la couleur particulière des rochers, il était aisé de reconnaître qu'on changeait de terrain. Les sources salées que l'on rencontre, les montagnes de sel, dont les grandes masses blanches étincellent au soleil, me font croire qu'il faut rapporter ces terrains au système des trias ou des marnes irisées. Si j'hésite, c'est qu'il me paraît assez hardi de faire de la géologie à cheval.

Collines affreusement arides, plaines non moins désolées, tel est l'aspect du pays jusqu'à El Loutaïa.

El Loutaïa était, il y peu d'années, une jolie oasis, mais les Turcs l'ont entièrement rasée. Les rigoles d'arrosement seraient faciles à remettre en état, et avec un peu de soin, de patience et de temps, les 100 ou 200 habitants du village pourraient réparer le désastre causé par les anciens dominateurs du pays.

Pendant que M. Chapp cherchait vainement à tuer quelques perdreaux, à approcher des pintades, et à découvrir des gazelles, qui se trouvent en grand nombre de ce côté, je visitai le village. Il est bien sale et bien chétif. Les habitants détournaient à peine la tête pour me regarder passer ; les

Digitized by Google

femmes, non voilées comme celles des douairs, n'interrompaient pas un instant les occupations auxquelles elles se livraient; les chiens seuls me suivaient par bandes, aboyant à qui mieux mieux après moi; je courus risque d'être mordu cruellement, et je ne sais pas trop de quelle manière je me serais débarassé de ces animaux, si un jeune Arabe, qui nous avait rendu visite sous notre tente, n'était venu à mon aide en voyant mon embarras. Il n'eut qu'à prononcer quelques mots pour me délivrer de cette suite incommode.

La facilité avec laquelle les Arabes savent se faire obéir des animaux est fort remarquable. Il leur suffit de prononcer quelques mots pour faire agenouiller et relever un chameau; quand un mulet a toute sa charge et qu'il chemine avec peine, alors l'Arabe s'installe encore sur son dos, et au moyen de mots cabalistiques il trouve moyen de lui redonner des forces. En général, les animaux sont fort doux, et cela tient à ce qu'élevés au milieu de la famille, ils en font en quelque sorte partie. Si les Arabes ne maltraitent jamais à plaisir les animaux, ils n'ont nulle compassion d'eux; quand ils ont besoin d'en tirer un service quelconque, boiteux ou écorchés, il faut qu'ils marchent, et qu'ils marchent jusqu'à leur dernier soupir.

De retour près de M. Robinet qui était resté tranquillement près de notre tente, je le trouvai fort ennuyé par le voisinage de quelques Arabes, qui avaient sans doute cru de leur devoir de venir visiter le chef de la troupe; il ne savait comment se débarrasser d'eux. Je vins à son secours et ne tardai pas à les mettre tous en fuite. Il m'avait suffi pour cela de tirer mon album et d'avoir l'air de faire leur portrait; alors, sans rien dire ni témoigner aucun mécontentement, ils décampaient successivement sans tambour ni trompette, nous laissant parfaitement maîtres du champ de bataille. On sait que presque tous les musulmans croient qu'ils sont menacés d'une mort prochaine quand ils ont laissé faire leur portrait. Mahomet leur défend positivement de faire des images. Aussi quand quelque peintre de décoration se laisse aller à composer un paysage, il a bien soin de ne l'animer par aucune figure. Ce précepte de religion est fort regrettable; car, à en juger par les lois de l'harmonie des couleurs que les Orientaux appliquent si bien dans tous les tissus qui sortent de leurs mains, on est amené naturellement à conclure qu'ils auraient été coloristes, s'ils avaient pu s'occuper de peinture.

Nos provisions commencaient à s'épuiser, et nous étions menacés d'un fort mauvais souper, quand les Arabes nous apportèrent des œufs, du lait, des poissons très-frais, des pastèques, des concombres et du froment. Avec de telles ressources, il était aisé de confectionner un excellent repas, et nous y avons parfaitement réussi.

Nous devions sans doute toutes ces provisions à la recommandation de notre vieux caïd, et ce fut sans regret que M. Robinet vit tous les kébirs de l'endroit venir nous demander du café; il donna l'ordre lui-même qu'il fût bien sucré.

Suivant notre habitude, il était de fort grand matin quand nous quit-

Digitized by Google

tâmes El Loutaïa. Après avoir franchi une grande plaine, nous arrivâmes à l'embranchement de deux chemins qui conduisent l'un et l'autre à Biskara.

On se décida pour le plus court, et on faillit s'en repentir cruellement; car, au lieu de suivre constamment une route unie et en plaine, on arriva au pied d'une montagne, peu élevée, il est vrai, mais qu'il fallait franchir; le sentier était rapide, les rochers étaient rudes, glissants, si bien qu'à chaque pas les chevaux de ces messieurs et les mulets de chacun tombaient, culbutaient et manquaient de se casser les jambes. Avec de grandes précautions et beaucoup de peine on arriva sans accident grave, cependant, au haut de ce petit col. Mon cheval et celui du caïd n'avaient pas bronché une seule fois; car ni l'un ni l'autre n'étaient ferrés. Tel est, j'en suis certain, tout le secret des Arabes pour passer là où nous ne pouvons nous aventurer; car bien rarement ils ferrent leurs chevaux. Une fois au sommet du col, on est récompensé de la peine qu'on a prise pour y arriver, par le magnifique panorama qui se déroule sous les yeux. Le désert, avec son immensité, apparaît alors; l'horizon est uni comme celui d'une mer calme, de petites lignes verdoyantes, parfaitement horizontales, presque imperceptibles au loin et de plus en plus apparentes vers des plans plus rapprochés, indiquent les oasis; à droite et à gauche, des montagnes arides et rougeâtres, sur lesquelles on aperçoit par places des masses énormes de sel gemme encadrant ce vaste tableau.

Biskara est le poste le plus avancé que nous ayons en Afrique; il se trouve environ à 57 lieues de Constantine, un peu plus bas que 35° de latitude.

La garnison se compose de 4 ou 500 zéphirs, commandés par un capitaine, et d'une dizaine de canonniers.

La Casbah, nouvellement rebâtie, est en très-bon état; les logements des soldats laissent peu à désirer; l'infirmerie est bien saine et bien aérée; les chambres des officiers sont commodes. Cette construction est en terre; mais on se propose de la rebâtir en pierre, et des troncs de palmier serviront de bois de charpente. Quand le palmier est debout avec son écorce, il a une force de résistance assez grande; de champ, mais toujours avec son écorce, il ne manque pas encore d'une certaine force; mais si on veut l'écarrir, il n'est alors plus bon à rien.

De Biskara, nous étendons notre influence sur toutes les oasis des environs. Le tribut qu'elles payent annuellement s'élève, m'a-t-on dit, à 50,000 francs, et augmentera sensiblement d'ici à peu.

L'oasis de Biskara peut contenir 6 à 800 habitants dispersés dans plusieurs villages, dont les maisons sont bâties en terre, comme celles de Alkantara.

Son étendue est d'une lieue environ en tous sens; on y compte plus de 100,000 palmiers et près de 40,000 figuiers et oliviers. C'est un des passages des caravanes du désert qui vont dans la province de Constantine porter des dattes, des tapis, des haïks et des dépouilles d'autruche; elles rapportent en échange un peu de poudre, quelques étoffes de coton et du blé, qui

Digitized by Google

ne vient pas dans le désert, à cause de la sécheresse et de l'excessive chaleur.

Jadis, elles amenaient des esclaves; depuis notre arrivée en Afrique, ce commerce est détruit et s'est reporté entièrement vers Tunis.

Dans cette portion du désert, les oasis sont nombreuses et peu distantes les unes des autres: c'est dans leur voisinage que les nomades campent pendant l'hiver; des plantes odorantes et nutritives fournissent une pâture suffisante à leurs troupeaux. Au printemps, ils retournent dans les montagnes, et vont récolter le blé et l'orge qu'ils ont ensemencés avant leur départ, et qu'ils abandonnent à la garde de quelques-uns d'entre eux.

L'oasis la plus célèbre des environs est celle de Sidi-Okba, où se trouve le tombeau d'un marabout très-fameux et très-vénéré dans le pays.

Le docteur Herbin, qui se trouvait à Biskara depuis huit mois, avait fait pendant ce temps des observations thermométriques très-suivies. Les plus grandes chaleurs observées, pendant les mois de juillet et d'août, à l'ombre et dans l'endroit le plus aéré de la Casbah, ont été de 48° centigrades. D'autres observations barométriques, faites chaque jour avec soin, amèneront à déterminer la hauteur de Biskara au-dessus du niveau de la mer. J'aurais voulu connaître le résultat de ces calculs intéressants, mais ils n'avaient pas encore été faits.

Malgré la chaleur excessive que l'on éprouve à Biskara, et la mauvaise qualité de l'eau, qui devient presque insupportable quand des pluies abondantes ont lavé la surface des montagnes couvertes d'efflorescences salines, l'état sanitaire de la garnison était assez satisfaisant: le nombre des malades était moins considérable, proportion gardée, que dans la plupart des autres garnisons de l'Algérie. La maladie la plus fréquente est la dysenterie à ses divers degrés. Il y a beaucoup de fièvres, très-peu d'ophthalmies. Les maladies syphilitiques sont aussi, m'a-t-on dit, très-nombreuses parmi les indigènes, qui s'en inquiètent fort peu du reste.

J'ai été frappé du teint pâle et blafard de tous ceux qui habitaient l'oasis depuis plusieurs mois. Le manque de sommeil, causé par l'excessive chaleur, l'abondance de transpiration, la mauvaise qualité de l'eau et de la viande, amènent sans doute ce résultat.

Une chose assez singulière, c'est de ne plus trouver à Biskara, à partir du mois de juillet, ni mouches, ni puces, ni cousins, ni punaises, tandis que vers la côte, on est horriblement dévoré par ces maudits insectes. Il paraît que l'excessive chaleur et la sécheresse les tuent; il ne reparaissent que vers les mois d'hiver.

Il pleut rarement, mais quand cela arrive, c'est par torrents. Dans les jours les plus froids de l'hiver, il tombe quelquefois des pluies mélangées de neige, mais le sol n'en est jamais blanchi.

En somme, Biskara est un lieu très-intéressant à visiter, mais bien désagréable à habiter, et l'on ne saurait trop louer le dévouement et le zèle de ceux qui viennent s'enfermer pendant plusieurs mois dans une aussi triste

Digitized by Google

garnison. De longtemps il ne viendra pas d'Européens s'y fixer. Outre les soldats, on ne comptait que deux Français : l'un boulanger, l'autre cantinier ; ils avaient tous deux amené leurs femmes, qui étaient forcément les deux reines de l'endroit.

On nous raconta la fin tragique de quatre officiers français laissés à Biskara avec une garde composée uniquement d'indigènes, l'écume du pays. L'un d'eux était accompagné d'une nouvelle Hélène, qui ne tarda pas, comme on devait s'y attendre, à mettre le désordre dans le camp des Grecs ; grâce à elle, et tandis qu'ils auraient dû être toujours prêts à se porter un mutuel secours, ils s'étaient logés aux quatre coins de la Casbah.

Les Arabes, qui étaient parfaitement au courant de leurs discordes intérieures, nouèrent des intelligences dans la place, et, pendant la nuit, la citadelle fut livrée aux partisans d'un certain Bélage, qui avait su réunir autour de lui quelques mécontents. Nos malheureux officiers furent tous égorgés chacun dans son coin, par ceux-là même sans doute qui auraient dû les défendre.

Quant à cette femme, elle fut emmenée par Belage, qui la traite bien, et auquel elle donne des enfants. Il paraît qu'on ne put l'arracher de la Casbah avant qu'elle eût enterré de ses propres mains son amant et ses trois autres compatriotes. Belage est maintenant dans les montagnes, du côté du royaume de Tunis, et désormais dans l'impossibilité de nous nuire. On a tiré une éclatante vengeance de ce meurtre horrible; mais comment avait-on pu avoir l'idée d'abandonner ainsi à leurs seules ressources quatre officiers dans un pays encore insoumis.

Nous passâmes trois jours à Biskara, admirablement fêtés par le commandant et tout l'état-major. Le peu d'eau douce que nous avions apportée avec nous fut bue avec le plus grand plaisir; on la préférait de beaucoup à notre champagne. Cependant chaque chose eut son tour.

M. Fournel, ingénieur des mines, pense qu'il serait aisé de faire des puits artésiens dans cette partie du désert; je n'ai pas pu assez examiner géologiquement le pays pour avoir une opinion personnelle. Cependant, il paraît que, dans quelques oasis voisines, les Arabes eux-mêmes ont trouvé des sources jaillissantes. Si ce fait était bien constaté, il serait aisé d'assurer à jamais la route des caravanes par Biskara; il suffirait de faire plusieurs lignes de puits artésiens qui viendraient y aboutir. La présence d'une nappe d'eau souterraine semble encore confirmée par une légende populaire, qui doit avoir son côté sérieux. Les Arabes regardent les chrétiens tous un peu comme des sorciers. Ils disent que jadis le Sahara était un pays très-fertile, arrosé par de nombreuses rivières, où l'on trouvait la plus belle végétation du monde, et que les chrétiens, jaloux de ne pouvoir posséder une si belle contrée, ont, par leurs sortiléges, fait rentrer toute l'eau sous terre.

Les canons que M. Chapp devait rapporter étaient de mauvaises pièces hors de calibre et qui ne pouvaient être d'aucune utilité. Il en brisa quelques-unes pour les charger plus facilement sur les mulets. Une seule présentait quelque intérêt : elle était hollandaise, aussi la respecta-t-il et fut-elle

Digitized by Google

mise sur un chameau, qui en avait toute sa charge. Tous ces canons avaient été enlevés après l'échauffourée de Belage, et rendus par les Arabes depuis que leur soumission est complète et que leurs dispositions sont tout à fait pacifiques.

A Alkantara je fis mes adieux à MM. Chapp et Robinet; car nous avions été rejoints par un comptable de Biskara qui se rendait à marche forcée à Constantine, pour mettre à profit un petit congé qu'on lui avait accordé. Je me joignis à lui pour gagner du temps. Il avait deux spahis d'escorte et était accompagné d'un certain cantinier appelé Michel. Malgré les troubles de l'ouest, car nous venions d'apprendre la triste et glorieuse affaire du commandant Montagnac, nous arrivâmes très-paisiblement en trois jours à Constantine, après avoir passé une nuit à la belle étoile, à peu de distance d'Aïn-Mlila, près d'un petit marais où il y a beaucoup d'oiseaux blancs qu'on appelle des ibis; est-ce leur véritable nom? je l'ignore.

Là les Arabes s'empressèrent de nous apporter du bois pour faire du feu, de l'orge et de la paille pour nos chevaux, et se contentèrent d'une très-mince rétribution.

Pendant toute la soirée, nous entendîmes de nombreux coups de fusil; mais ils n'avaient rien d'effrayant. Il y avait noce dans un douair voisin; et chez les Arabes, comme dans nos campagnes, il semble qu'il ne peut y avoir de bonne fête sans accompagnement de beaucoup de bruit.

Ancien chasseur d'Afrique, homme entreprenant et ne croyant pas au danger, Michel a parcouru tout seul l'Algérie dans toutes ses directions. Il a fait avec les Arabes le commerce des bestiaux, a rendu plusieurs fois des services signalés à l'armée, en lui faisant parvenir des approvisionnements dans des circonstances difficiles.

Ayant pour toute arme un sabre et une paire de pistolets, il va sans crainte demander l'hospitalité aux Arabes; il paye religieusement ce que ceux-ci lui fournissent, pour s'assurer une autre fois une bonne réception.

Comme il ne s'embarrasse jamais de provisions ni pour lui ni pour son cheval, qui est toujours une bête de choix, aussi dure à la fatigue et aussi sobre que lui-même, il franchit des distances énormes en fort peu de temps.

Je l'ai vu, après une journée de vingt lieues, s'envelopper dans son burnous, passer à son bras la bride de son cheval qu'il s'était contenté de lui mettre sur le cou, s'étendre par terre et dormir tranquillement; telle est son habitude, quand le temps est beau. S'il pleut, il demande au premier Arabe venu une place sous sa tente, et jamais il n'a de refus.

Michel entendit parler de l'oasis de Tugurt, située à 70 ou 80 lieues au sud de Biskara.

Il eut l'idée d'y aller faire un tour; il en demanda la permission au commandant de Biskara, qui la lui refusa, parce que, dit-on, le général Bedeau ayant manifesté le désir de pousser une reconnaissance militaire jusque là, il voulait lui ménager le plaisir de faire insérer au *Moniteur* qu'il était le premier Français qui eût fait une pareille course. Malgré cette dé-

Digitized by Google

fense, Michel s'arrangea avec un Arabe qui devait lui servir de guide et auquel il devait donner 60 fr.

Un beau soir, il décampa et arriva sans encombre à Tuggurt ; il eut, m'a-t-il dit, à traverser un désert de 25 lieues, sans trouver ni oasis, ni eau. D'après lui, Tuggurt est une belle et grande oasis où il y a des sources abondantes, et des maisons bâties en pierre; car dans le voisinage il y a des rochers élevés.

Le bey l'accueillit fort bien et le fit loger dans la Casbah, lui fournissant tout ce qui pouvait lui être agréable. Son but était de nouer quelques affaires de commerce avec le bey, et il lui vendit, à livrer bien entendu, de l'absinthe, du champagne et divers produits de notre industrie. En échange, il devait recevoir des haïks, des tapis et des dépouilles d'autruche. Ses affaires prenaient une fort bonne tournure quand, après vingt-quatre heures de séjour, il fut rejoint par quatre spahis qui avaient ordre de le ramener de force ou de gré. Il dut les suivre et les suivit. A son arrivée à Biskara, il trouva sa cantine fermée; car, pour le punir, on lui interdissait de continuer son commerce, et cependant il n'était pas cantinier militaire, Malgré la meilleure volonté du monde, comment expliquer une pareille conduite? comment n'a-t-on pas encouragé les efforts d'un homme qui peut à lui seul rendre au commerce plus de services qu'un général à la tête d'une armée?

Depuis, on a reconnu les torts qu'on avait envers lui, on lui a donné de tardifs éloges et toute latitude pour se livrer à ses spéculations commerciales. Une vingtaine de jours après l'avoir quitté à Constantine, je l'ai rencontré à Philippeville où il faisait ses achats pour Tuggurt. Je souhaite de tout cœur que ce brave homme réussisse. Que n'y a-t-il en Afrique beaucoup de gens comme lui !

Tel est, messieurs, le résumé des souvenirs qui me sont restés d'une course qui a duré une quinzaine de jours. Je serais heureux si ces renseignements pouvaient servir à quelque voyageur qui aurait le désir de faire cette excursion, où il y a, comme vous l'avez vu, sans aucun danger à courir, une foule de choses du plus haut intérêt à observer.

ACHILLE FOUQUIER.

ALGÉRIE.

ACCAPAREMENT DU NUMÉRAIRE PAR LES ARABES.

Nous empruntons à la *France algérienne*, journal dont nous saisissons avec plaisir l'occasion de louer la rédaction et l'excellent esprit, les détails suivants, sur un fait grave qui se passe en Algérie, et qui, depuis quinze ans, aurait dû être signalé à l'attention des hommes qui s'occupent de l'avenir de notre conquête africaine.

Digitized by Google

A mesure que l'État, dit la *France algérienne*, les commerçants ou les industriels ont annuellement versé dans la colonie une certaine somme de valeurs, il s'est trouvé là une population qui a su la faire tourner à son profit et se l'approprier. Véritable sangsue, la population musulmane a sans cesse absorbé, à l'aide de ses habitudes de jouissance exclusive, ce qui était destiné à préparer et à accélérer la marche du progrès colonial; nous voulons parler du numéraire.

Tout le monde ici connaît trop bien le système des Arabes, qui gagnent pour amasser et entassent pour jouir à leur manière, sans que jamais le numéraire qu'ils possèdent ainsi soit remis en circulation; tout le monde, disons-nous, a trop bien su apprécier cette fatale manière d'agir pour que nous puissions croire utile d'insister davantage sur ce point. Bornons-nous donc à démontrer ceci par des chiffres que nous avons puisés à bonne source et que nous n'avons eu besoin que de coordonner, pour mettre en lumière l'accaparement du numéraire par les Arabes, et par suite les efforts inouïs qu'a dû faire la colonie pour parvenir à l'état où elle se trouve aujourd'hui.

D'un côté, les Arabes ont apporté, l'année dernière, sur le marché d'Alger :

16,445	bœufs, à f. 65, suivant le prix courant de l'époque; ci....	1,068.925 f.	»»
42,378	moutons, à f. 35..	2,330,790	»»
1,503	chevaux, à f. 300..	350,900	»»
747	mulets, à f. 200...	149,400	»»
2,061	ânes, à f. 50.....	103,050	»»
127,192	volailles, à f. 1 50.	190,788	»»
5.050	hect. blé, à f. 24..	121,200	»»
2,475	— orge, à f. 15.	37,125	»»
3,206	charges de bois à brûler, à f. 2....	6,412	»»
26,655	charg. de charbon de bois, à f. 3 50..	93,292	50
7,357	hect. huile à f. 100.	735,700	»»
8.675	kilog. miel, à f. 1 25	10,843	»»
5,140	— cire, à 80 c..	4,112	»»
40,622	— beurre, à f. 2 10.....	85,306	20
149,016	kilog. savon noir, à 60 c.....	89,409	60
5,400	kilog. tabacs, à f. 1 10.....	56,540	»»
	Le montant de leur vente a donc été de.....	5,433,792	30; ci 5,433,793 f. 30 c.

Qu'ont-ils *acheté* en retour? Rien. Ils n'ont jamais besoin, on le sait, que d'objets de première nécessité, et ce sont précisément ceux-là qu'ils nous apportent! preuve qu'il y a chez eux surabondance, preuve qu'ils ont *échangé* leurs produits non avec des *marchandises*, mais bien avec du *numéraire*, qu'ils ont immédiatement emporté et enfoui bientôt après.

D'un autre côté, les Arabes tirent de leur *travail*, de leur *industrie* ou de leur *savoir-faire*, des sommes bien autrement importantes. Ainsi les corporations indigènes des commissionnaires et portefaix se com-

Digitized by Google

posent, pour 1844, de :

5,569	Kabyles, gagnant, en moyenne, 5 f. par jour, soit par an f. 1800; ci.	10,024,200 f.		
873	Biskris, *idem;* ci.	1,571,400		
1,838	Mozabites, *idem;* ci.	3,308,400		
487	Nègres, *idem;* ci.	856,500		
375	Mzitas, *idem;* ci.	674,000		
210	Lagrouats, *idem;* ci.	378.000		
9,352		16,812,500	16,812,500 f.	»» c.

De plus, il y a un nombre au moins égal d'ouvriers de diverses professions, d'employés ou de serviteurs auxquels on peut, en adoptant la proportion la plus basse, allouer, en moyenne, 2 fr. par jour, c'est f. 720 par an pour chacun d'eux, soit en tout . . . . 6,733,440 »»

Ce n'est pas tout. La débauche prélève aussi un impôt qui, quoiqu'il ait suivi une progression décroissante depuis la suppression du mezouar, n'en est pas moins encore assez considérable; 520 prostituées indigènes sont inscrites sur les registres de la police, et on peut évaluer les sommes annuellement perçues par elles à . . . . . 1,123,200 »»

Enfin, Alger compte dans son sein un assez grand nombre d'industriels et de propriétaires musulmans. Ici, nous ne pouvons nous appuyer sur des chiffres certains. Aussi, pour rester dans le vrai, et afin que l'on ne nous taxe pas d'exagération, évaluons au minimum les bénéfices qu'ils perçoivent annuellement; portons-les à la somme de . . . . . 500,000 »»

La population arabe perçoit donc, chaque année. . sur la circulation du numéraire à Alger. 30,602,933 f. 30 c.

Resterait à examiner quelle est, sur une somme aussi importante, la quotité que laissent forcément les Arabes pour leur nourriture, leur logement ou leur entretien. Ici encore, notre calcul ne pourrait être basé sur des chiffres réellement exacts, puisque les éléments manquent et ne peuvent être appréciés que par la connaissance des mœurs et des habitudes des individus; nous devons donc nous abstenir. Qu'il nous suffise de dire que cette population vit avec infiniment peu, et que, pour la plupart, ses membres couchent sur la dure. Quant à l'habillement, chacun sait quelle est l'exiguïté de son importance et de quoi il se compose.

Bien certainement il y aurait mauvaise foi à dire qu'il ne reste rien à Alger sur les 30,602,933 fr. 30 c. que prélèvent annuellement les Arabes sur la circulation du numéraire. Il en reste quelque chose; mais c'est bien peu, et la plus grande partie de ces millions est emportée dans la montagne, cachée à tous les yeux, et la terre est souvent le seul dépositaire de ces trésors.

Et que nos lecteurs veuillent bien le remarquer, nous n'avons compris dans nos calculs que la ville d'Alger seulement. On peut juger par là de ce qui se passe dans l'intérieur de l'Algérie.

Digitized by Google

UNE ADRESSE DES ULÉMAS D'ALGER.

Les ulémas d'Alger ont, à l'occasion de l'attentat de Lecomte, fait présenter au roi des Français une adresse qui, pour l'expression encore plus que pour la forme, mérite d'être conservée dans un recueil comme la *Revue de l'Orient*.

Cette pièce est rédigée, comme tous les *ressaïls* (épîtres à des sultans), en prose rimée, genre appelé en Orient *sedjaou*, et les signataires l'ont envoyée dans un sachet, velours et or, dont les broderies sont artistiquement dessinées.

Louange à Dieu l'unique : Lui seul peut être adoré en toute vérité.— Que par votre main, Dieu fasse prospérer vos États — Qu'il vous garantisse des embûches des hommes — Qu'il étende sur vous le voile de sa protection et vous rende l'objet de la vénération jusqu'au jour où nous serons tous appelés devant lui. — Qu'il perpétue le bonheur sous votre règne. — Que votre existence soit la félicité de vos empires. — Puissiez-vous toujours occuper le faîte des grandeurs et de la puissance. — Que votre puissance ne cesse de s'accroître dans la voie de la vérité. — Que Dieu comble tous vos instants de joie. — Que ces joies se renouvellent plus vives à chaque heure. — Que Dieu prolonge vos jours précieux. — Que la majesté de votre trône soit illuminée d'un éclat splendide. — Que Dieu élève vos étendards. — Qu'il fasse triompher vos armées. — Que les drapeaux de la victoire flottent devant vous. — Que le glaive vengeur reste fort et redouté entre vos mains. — Que l'éclat de vos vertus brille dans tout l'univers. — Que vos louanges y soient chantées nuit et jour. — Que Dieu fasse durer éternellement le temps où l'on exalte votre gloire. — Car vos bienfaits rendent plus fortunés encore ces jours de calme et de repos. — Que la Providence écarte de vous les piéges de vos ennemis. — O vous qu'elle a placé au-dessus des autres hommes. — O vous dont les rares qualités sont aimées et fécondes, — Qui réunissez à la grandeur du trône éclatant la bienveillance extrême. — O vous dont le règne est glorieux, — Qui gouvernez les hommes avec sagesse, — Qui êtes leur soutien en Orient et en Occident. — O vous le premier des princes et des monarques de la terre, — Le chef des glorieux sultans.—

A votre très-haute, très-puissante, très-auguste Majesté. — A votre très-glorieuse, très-noble, très-illustre Seigneurie.—

Au maître, objet de nos respects.—

A Sa Majesté Louis-Philippe, Roi des Français — Que Dieu augmente sa puissance, qu'il le préserve de tout malheur — Qu'il le protége et le soutienne. Amen.

Après des saluts complets — Tels qu'ils convient d'en offrir à votre auguste personne — Après l'hommage dû à votre souveraine puissance — Après nous être enquis soigneusement de l'état de votre santé — Et de tout ce qui peut l'intéresser — Aussi, de tout ce qui entoure Votre Majesté — Sa famille, ses fils — Les conseillers intimes de son trône, les soutiens de sa gloire — Les principaux de l'Empire — Sans excepter personne.—

Et maintenant, ô notre maître, ce que nous avons à mander à Votre haute et puissante Seigneurie — Comme par la sagesse de ses commandements et l'utilité de ses prescriptions — Voici : il n'en résultera que du bien, s'il plaît à Dieu (que son nom soit élevé)—

Spontanément, nos oreilles ont été frappées par la nouvelle de ce qui s'est passé — Nous nous sommes réjouis de votre salut et de la conservation de

Digitized by Google

vos jours menacés par vos ennemis et leurs perfides attaques — Que Dieu fasse tourner contre les méchants leurs tentatives impies — Que le glaive de la justice s'abatte sur leur tête et la sépare de leur corps — Louanges à Dieu qui vous a préservé — A lui, qui vous a sauvé, des actions de grâces — Certes, nous avons été saisis de vifs transports de joie en apprenant votre salut — Et notre allégresse a été immense — Car vous êtes notre Émir, et celui qui dirige nos pas et défend nos biens — Vous êtes celui qui répand incessamment sur nous d'inépuisables bienfaits —

Nous demandons à Dieu (que son nom soit adoré) de faire prospérer vos États — de faire suivre à vos commandements la voie de la concorde et la justice — d'anéantir les méchants et les traîtres — Voici ce que nous avions à vous dire — Sauf encore l'amour et la vénération de ceux par l'ordre de qui est écrit le présent — Revêtu de l'empreinte de leur sceau.

(*Suivent les signatures.*)

CIRCASSIE.

LES THAPTCHIS, TRIBUS AUTREFOIS CHRÉTIENNES.

Parmi les tribus du Caucase qui défendent avec tant de courage leur indépendance contre la Russie, il en est de fort peu connues encore, qui paraissent avoir pratiqué le christianisme à une époque fort ancienne.

Les musulmans appellent ces frères de croyance différente *Thâptchis*, mot que nous croyons devoir rapporter au radical tatare *Thâpmuc*, adorer. Mais, dans leur idée, ce sont des *adorateurs* d'idoles ou *infidèles*, imputation qu'ils étendent, comme on le sait, à tous les chrétiens, répétant la calomnie de Mahomet, dont l'ignorance ou l'orgueil s'arrêta et regimba devant le dogme de la trinité. Du reste, le musulmanisme n'a point là l'intolérance qui l'accompagne ailleurs; on dirait que les considérations de l'ordre religieux ont cédé prudemment à celles de l'ordre civil.

De l'amour de la liberté patriotique est née la liberté de conscience. Ainsi, musulmans et *Thâptchis* combattent ensemble et avec une intrépidité égale pour leurs foyers; dans les expéditions ou aux assemblées publiques, dites *zéfers*, redevenant tous *Tcherkess*, ils oublient extérieurement que des convictions intérieures les séparent et les divisent.

Les *Thâptchis* enveloppant tous les chrétiens dans la haine qu'ils portent aux Russes, seuls chrétiens connus d'eux, font bon marché de leur croyance dès qu'ils sortent de leur pays et apportent leurs esclaves aux bazars de Constantinople; alors ils affectent d'observer les pratiques mahométanes, plutôt que de paraître avoir quelque conformité religieuse avec leurs ennemis.

Le manque d'un vrai sacerdoce, réduit, pour eux, à quelques fonctions exercées annuellement par les vieillards de la famille ou du village, les oblige parfois de recourir aux *mollahs* ou aux *imans* dans les funérailles ou dans d'autres cérémonies. De même, faute de livre sacré, ils ne se font pas scrupule de prêter témoignage sur le Coran. Les morts sont souvent enterrés par les mêmes ministres, mais au milieu des chants funèbres et des lamentations de leurs pleureuses.

En quoi consiste donc la forme chrétienne de leur culte? Sans pouvoir affirmer maintenant qu'ils aient retenu une notion précise de la Trinité, du péché originel et de la rédemption, à cause du mystère dont ils s'enveloppent et de l'insuffisance des communications obtenues sur cette matière,

Digitized by Google

nous dirons qu'ils nomment *Tao* l'objet suprême de leurs adorations, et qu'ils admettent une autre personne divine, dite *Sozéris*, conservatrice des éléments et du tonnerre.

La semaine, divisée comme la nôtre, a le dimanche pour jour de repos, qu'ils gardent d'une façon judaïque, au point de ne pas laisser sortir leurs troupeaux. Ils ont trois grandes fêtes principales, concordant avec Noël, Pâques et la Pentecôte; l'apparition de la nouvelle lune est saluée par une prière spéciale qu'ils font à genoux, en élevant à la hauteur de la tête les deux mains rapprochées et suppliantes.

Dans leurs jeûnes, dont l'un tombe à l'Avent, ils mangent des aliments maigres, sans se permettre l'usage de la viande, comme les musulmans. Il y a peu de temps qu'ils ont renoncé à la chair de porc, par égard pour la répugnance qu'en ont leurs frères de l'autre croyance.

Dans un sacrifice qui rappelle assez la pratique superstitieuse du *Madaq* des Arméniens non-unis, on immole solennellement des chèvres, des moutons ou des bœufs; mais, indépendamment de l'oblation de ces victimes sanglantes, dont la tête, les pieds et les intestins appartiennent au sacrificateur, ils paraissent avoir conservé quelque vague souvenir de l'offrande eucharistique. Ainsi, le vieillard-pontife, la tête découverte devant la croix, qui a chez eux la forme ordinaire du T, bien qu'ils vénèrent également la croix grecque ou latine, prend après les prières prescrites du pain qu'il élève et bénit devant le peuple agenouillé et recueilli.

Le signe de la rédemption est érigé sur les tombeaux et gravé en beaucoup d'endroits sur les rochers ou dans les lieux de pèlerinage consacrés par de pieux souvenirs. Le dimanche, le Thâptchi dévôt ne manque pas d'aller au pied de la croix réciter ses prières. Entre eux, ils aiment à s'appeler du nom de *Bisman* ou *Bismah*, qui nous paraît être une corruption de *Bismillah, au nom de Dieu*, formule qu'ils ont sans cesse à la bouche, et qu'ils donnent même au pain et au sel offerts à l'ami ou au voyageur.

Ils sont incirconcis, et néanmoins les musulmans n'ont pas de répugnance à contracter des alliances avec eux. Les Thâptchis sont plus difficiles à accorder leurs filles, lesquelles doivent être enlevées du toit paternel par le fiancé, qu'on feint ensuite de poursuivre comme ravisseur. Selon l'usage commun à toute cette partie de l'Orient, au lieu de recevoir une dot de la femme, le mari doit, au contraire, en payer le prix, qui est toujours surfait et débattu par les parents. Les femmes ne se voilent qu'après le mariage; jusque-là elles vont et viennent en liberté. On a vu souvent la sœur accompagner le frère aux combats.

Les hommes ne portent point la barbe comme les musulmans, mais seulement la moustache. Ils ont un talent naturel de la parole. Dans les *zéfers*, ces orateurs illettrés improvisent avec une éloquence digne de nos assemblées parlementaires. Doués aussi du sentiment musical, ils répètent en chœur des chants dits *oreds*, dont le recueil pourrait jeter de vives lumières sur le passé. Leur mémoire se porte de préférence aux temps des khans de Crimée, qui faisaient élever dans leurs montagnes le prince héréditaire.

On évalue à 60,000 familles le nombre des Thâptchis. E. B.

CORRESPONDANCE.

Dans la séance du 12 juin de la *Société orientale*, M. le professeur Jules Cloquet a lu une lettre que lui a adressée d'Erzeroum (le 11 avril), son neveu, le docteur Ernest Cloquet, médecin du shah de Perse.

Nous en reproduisons quelques passages.

« Partis de Constantinople le 27 mars, nous sommes arrivés à Trébi-

Digitized by Google

zonde, sans encombre, le 30 mars au matin, la veille précisément d'une tempête qui nous a retenus dans cette ville trois jours. Nous avons trouvé chez le consul de France, M. de Clérambault, la plus cordiale hospitalité. Le 2 avril, nous nous sommes engagés dans les montagnes, et le 7 courant, après avoir traversé des chemins affreux, après avoir culbuté dans la neige et la boue, je ne sais combien de fois, nous sommes arrivés ici, crottés, brûlés par le soleil, les joues et le nez couverts de cloches, mais au reste peu fatigués et très-bien portants. Nous avons eu un temps admirable, malgré la neige, et bien que nous soyons à 5,500 pieds au-dessus de la mer, nous avons eu plus à nous garantir du soleil que du froid.

« C'est un lamentable pays que celui que nous venons de traverser. A 20 lieues de Trébizonde les arbres disparaissent, et l'on ne rencontre plus que de hautes montagnes, des précipices sans fond et de vastes plaines tristes et désolées. Le tout est recouvert de neige, qui, dans plusieurs endroits, a jusqu'à 8 et 10 pieds d'épaisseur. Quant aux logis, ils laissent beaucoup à désirer. La plupart des kans ou caravansérails sont de mauvaises huttes de boue : on couche par terre sur une natte de jonc, le manteau vous sert de couverture, et la selle du cheval d'oreiller. Il est vrai que si on rencontre peu de matelats, en revanche, on est assailli par une nuée de puces, qui viennent vous faire oublier ce que le coucher pourrait avoir de trop moëlleux. Eh bien! malgré tout cela, on dort, et l'on est encore trop heureux de rencontrer ces gîtes, où l'on peut toujours se procurer des poules, des œufs, du beurre et du riz. Je me rappelle certaines journées, où nous avons fait 18 lieues à cheval, avec une demi-poignée de riz dans le ventre. C'est un régime dont je me trouve parfaitement, la preuve en est que j'engraisse, et que je conserve une bonne humeur sans laquelle on laisserait sa peau et ses os aux vautours du chemin...

« Nous sommes logés ici au consulat de France; le gérant du consulat, M. Garnier, est un jeune homme fort aimable. Il m'a présenté aux chargés d'affaires de Perse et de Russie, qui m'ont invité à dîner et à déjeuner avec la meilleure grâce du monde. Demain, 12 avril, jour de Pâques, je me remets en route avec un interprète arménien, nommé par le gouvernement persan pour servir d'intermédiaire entre le roi et moi. Les nouvelles que l'on a reçues de Perse, sur la santé du shah, sont rassurantes. Dans huit jours, j'aurai franchi la frontière turque du côté de Bagazid, et dix-huit jours après nous serons à Téhéran, en marchant comme nous l'avons fait jusqu'à présent, c'est-à-dire en faisant nos 80 lieues en cinq jours. A la frontière, je trouverai un *mihmandar;* c'est une espèce de fourrier du gouvernement, chargé de veiller à ce que rien ne nous manque pendant la route... »

(M. E. Cloquet est arrivé à Téhéran le 6 mai, et a été reçu le lendemain par le shah.)

ACTES DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE.

NOUVEAUX MEMBRES ADMIS.

Membres correspondants :

MM. Vaillant (J.-A.), voyageur en Orient.
Everillard, consul de France à Belem (Para).
Tardy de Montravel, lieutenant de vaisseau, chef de l'expédition pour l'exploration du fleuve des Amazones.

Paris. — Bienoux, Imprimeur de la Société orientale, rue Monsieur-le-Prince, 29 *bis*.

Digitized by Google

OCÉANIE.

ARCHIPEL DE MANGAREVA

(ILES GAMBIER).

Les îles Mangareva ont été entièrement converties au christianisme par deux prêtres catholiques. Déjà la *Revue de l'Orient* (tom. III, pag. 21) a publié sur cet archipel une notice fort curieuse, due à l'un de ces vénérables missionnaires, M. François d'Assise Caret. Les détails nouveaux que nous publions aujourd'hui ont été recueillis par un des naturalistes modernes les plus distingués que l'amour de la science ait conduits dans l'océan Pacifique, M. P.-A. Lesson, aujourd'hui médecin en chef des établissements français de l'Océanie. M. Lesson a visité les îles Gambier en avril 1840, et un de ses plus vifs désirs, en entreprenant ce voyage, était de vérifier par lui-même le résultat réel de la conversion opérée par les missionnaires.

Nous donnerons plus tard le récit de ses observations et de ses impressions personnelles durant cette intéressante visite. Nous nous bornons, quant à présent, à reproduire le tableau qu'il trace d'un petit peuple régénéré et acquis à la civilisation par les préceptes de notre religion et les enseignements de ses dignes ministres. A. H.

Les îles de Mangareva forment un petit groupe à l'entrée orientale du vaste *archipel dangereux* ou des *Po-Motous* (îles basses).

Les îles qui composent ce groupe se nomment : *Mangareva, Taravat, Kamaru, Akena, Makapu, Manui, Kau-Itat, Eiu-Tepa, Hamaka, Taramara*, et *Komekiro;* elles sont réunies par un récif commun nommé *Tekao*, ayant 40 milles de tour, et au centre duquel existe un vaste lagon navigable, où la mer est généralement paisible. Ces motous ou îles basses se nomment *Akau*.

Un capitaine anglais, Wilson, fut le premier navigateur qui découvrit ces îles en 1797, alors qu'il conduisait, sur *le Duff*, des missionnaires dans la mer du Sud ; il n'y toucha point, mais il se borna à en faire le relevé hydrographique, en leur imposant le nom d'îles Gambier, et donnant au point culminant le nom de son vaisseau.

Beechey, en 1826, relâcha, avec *le Blossom*, dans ces îles, dont il découvrit la passe du S.-O., et leur donna les noms de ses officiers, Peard, Belcher, Wain-Wright, Elson, Collie, Marsh et Nielson.

Le capitaine d'Urville visita ces îles en 1838, et y réjourna 12 jours environ.

Digitized by Google

Beechey, avant de pénétrer dans l'intérieur du lagon, avait cherché pendant quelque temps une entrée à travers la ceinture de récifs; il ne se doutait pas qu'il existât trois passages fort beaux, connus des naturels, et dans lesquels de grands navires pouvaient s'engager pour pénétrer dans le bassin intérieur. La passe qu'il adopta, celle du S.-O., est la plus mauvaise par les vents qui soufflent du N. au S.-E.

La deuxième passe, celle que nous prîmes, occupe le S.-E. du groupe, entre Kamara et Makapu; c'est la plus large et la plus sûre, surtout avec des vents de S.-O. et de S.-E., mais comme on peut louvoyer même avec des vents contraires, c'est le passage que les navires doivent rechercher. *L'Astrolabe* et *la Zélée* la suivirent, et lorsqu'on relève le pic de Mangareva ou Mont-Duff au N.-N.-O., on est certain d'occuper le milieu du chenal.

La troisième passe, celle de l'ouest, est ouverte entre Mangareva et Taravaï. Elle est favorable par les vents d'ouest, de N.-O. ou du N., mais par des vents contraires elle offrirait aux bâtiments d'un fort tirant d'eau de grandes difficultés, car on ne pourrait exécuter que des bordées très-courtes. Pour donner dans la passe, il faut relever le pic à l'EST. C'est par ce chenal que nous sortîmes de cet archipel, dont les approches ont été longtemps regardées par les marins comme dangereuses, tandis que la nature avait frayé des voies parfaites pour la navigation.

La grande chaîne de récifs n'existe pas seule. D'autres bancs de coraux bordent chaque île isolément, et entre Akena et Mangareva, par exemple, on en compte trois qui obstruent presque une partie du lagon. Les courants ont dû, en maints endroits, maintenir ouverts des passages, tandis qu'ailleurs, par des causes qui me sont inconnues, les coraux forment un pâté contigu au sol des îles qu'ils contournent. Partout il y a uniformité de plan. Beechey a imprimé à ce sujet quelques idées que nous analyserons. Ainsi il dit : « En « opposition avec les formations élevées produites par l'action du feu (les « pitons étant d'origine volcanique incontestée), on reconnaît des groupes « d'îles basses, produites par la cause opposée, c'est-à-dire, par une forma- « tion au sein de l'eau, et qui doivent leur édification à des myriades de po- « lypes qui s'assimilent dans la mer la matière calcaire avec laquelle ils « élèvent un monument gigantesque de leur travail, ayant des lieues ma- « rines de circonférence. La haute muraille que les polypiers ont élevé autour « des Gambier, atteint presque la surface de la mer. Déjà, dans le N.-E., elle « supporte une terre fertile, placée au-dessus des eaux, qu'ombragent des « arbres et divers sortes de végétaux, et l'homme a pu s'y établir. Du côté « opposé, le banc est à 10 ou 12 mètres de profondeur, et contribue à former « un lagon. Une question intéressante est celle de savoir si cette irrégularité « dans le niveau de ces chaînes est due aux sommets sous-marins, sur les- « quels leur base repose, car toutes les îles que nous avons visitées, et qui sont « entourées de récifs de corail, ont la partie du vent ou l'est plus élevé que « la région opposée. Souvent la sonde ne peut atteindre le fond, à toucher le « bord extérieur de la muraille, tandis qu'à l'intérieur le fond devient dé- « clive dans une profondeur de 40 à 50 mètres. Cet escarpement brusque

Digitized by Google

« occasionne à l'extérieur de ces archipels un violent ressac, et presque tou-
« jours la mer brise avec force à l'extérieur, tandis que les eaux du lagon
« demeurent paisibles. C'est dans cet espace où l'onde est paisible, que peu-
« vent travailler en paix les frêles animaux qui construisent les massifs de
« coraux : pierres animalisées, qui affectent les formes les plus singulières et
« les textures les plus solides comme les plus délicates. Chaque jour de nou-
« veaux plateaux de récifs s'élèvent; tantôt des colonnes d'abord isolées
« finissent par se joindre et par se grouper, et viendra un jour où toute
« cette activité des polypiers, tout ce travail dépassera le niveau des eaux,
« et formera un sol que des végétaux envahiront, et où l'homme viendra se
« fixer. Sur ces terres de nouvelles formations fructifieront des arbres à
« pain, des cocotiers, et s'élèveront des cabanes. »

Tel est le tableau que Beechey a tracé de la formation géologique de ces îles. La science ne s'en contenterait pas sans doute, car il y a plus d'une erreur à signaler; mais, à tout prendre, c'est l'opinion la plus généralement reçue parmi les navigateurs, et nous devons la rapporter. L'opinion de Beechey rend bien compte du travail des polypes dans les eaux paisibles du lagon, mais n'explique pas ce qui se passe en dehors de la grande ceinture extérieure, sur laquelle la mer brise avec violence. Il faut donc que ces animalcules puissent travailler à l'édification de ces épaisses murailles sans être influencés par les vagues et par les chocs qui en résultent. Ce qui le prouve, c'est la création de ces hautes murailles coupées çà et là pour former des passes, sous l'influence des vents ou des courants; mais cependant ces passes ne sont pas tellement ouvertes qu'on ne voie le fond s'élever comme un seuil dans la plupart d'entre elles. J'ai examiné le fond des passes ouest et sud-est, et le corail végète dans le chenal; Beechey a sondé celle du S.-O. à laquelle il ne donne que 30 à 40 brasses de profondeur. Toutes ces îles semblent supportées par un même plateau, découpé inégalement sur sa crête, et un jour, mais dans un avenir lointain, toutes ces passes seront oblitérées et le fond sera exhaussé! Que de graves sujets de méditations fait naître cette question dont la solution est semée de difficultés? Toutefois, il est un fait certain, c'est que dans le N.-E. du groupe des Gambier, la muraille extérieure est plus élevée et qu'elle oppose plus efficacement une digue aux houles souvent monstrueuses que poussent sur elle les vents régnants. Déjà, sur plusieurs autres points du récif extérieur, apparaissent des *motous* ou îles basses que la végétation a envahies, et que les naturels nomment Akau. Ce sont autant de corbeilles de verdure qui affleurent le niveau de la mer. Ainsi les Akaus, les bancs de récifs et le rivage des îles hautes sont madréporiques. La terre végétale y est peu abondante, mais son épaisseur s'accroît journellement du détritus des végétaux et des matières animales que les flots y jettent. Cette terre qui, au dire des missionnaires, ne dépasse pas un pouce de profondeur dans les endroits où elle est plus épaisse, est cependant très-fertile. Il n'y a pas d'expressions capables de peindre le charme de ces îlots par une de ces tièdes journées des tropiques, et lorsqu'on les contemple du rivage des terres hautes. Des cocotiers qui les ombragent, s'é-

Digitized by Google

chappent déjà des noix qui s'arrêtent, roulées par la mer, sur les pointes de quelques coraux isolés, où elles se cramponnent par les radicules du germe, s'y élèvent, et les cocotiers qu'elles produisent semblent avoir pris racine dans la mer. Ce sont les premiers colons des nouvelles terres. La végétation de ces îles basses est celle des motous de Taïti et des îles Tonga.

Entre la partie N. de la grande ceinture de récifs et la partie S., on compte 16 milles. Le diamètre de l'est à l'ouest est un peu moindre. Dans la mer intérieure que ce récif embrasse, les insulaires naviguaient jadis avec des catimarons, sortes de radeaux dont parlent les navigateurs, et qu'on faisait marcher avec des pagaies ou des perches. Plus d'une fois, il est arrivé, au dire des missionnaires, que ces catimarons aient été emportés au large par les courants qui leur faisaient franchir les passes, et c'est ainsi que souvent ceux qui les montaient trouvaient la mort. Cependant j'ai vu que tous les naturels se servaient aujourd'hui de grossières pirogues creusées dans des troncs d'arbres.

Les vents qui régnèrent pendant notre relâche soufflèrent du N.-N.-E. au N.-N.-O. au S.-E. et à l'E.; alors la mer est belle dans le lagon. Mais avec les vents de S. et de S.-O. les vagues s'accumulent et la mer devient très-grosse. Toutefois, la tenue est solide. Les habitants eux-mêmes regardent comme un phénomène extrêmement rare un coup de vent de S.-O. que nous reçûmes au mouillage.

En automne, les vents régnants sont ceux du N.-N.-E., N.-N.-O. Le ciel est couvert de nuages qui se résolvent en pluie quand ils arrivent au zénith, et de fortes raffales se font sentir. La température ne dépassa pas 23 1/2 durant toute la relâche.

Mangareva est la plus grande île du groupe, et c'est ce qui a porté à donner son nom à l'archipel entier. Ce nom est formé de deux mots : *mangha* ou *manga*, montagne, et *reva*, signal. Beechey lui donne six milles de long, et d'Urville seulement quatre, sur une largeur d'à peine un mille. Elle s'étend du N.-E. au S.-O. La latitude du pic est 23° 7' 58" S., et sa longitude O. 137° 15' 57". Le double piton, ayant la forme de coin haut de 1100 pieds suivant d'Urville, se trouve coupé brusquement et dans le sens vertical du côté du midi. Il est formé d'un basalte de couleur grisâtre, complétement dénudé dans le haut. Sa pente déclive au nord est encore assez rapide, mais la terre végétale a pu se consolider à une certaine hauteur, et de hautes graminées y croissent en abondance. Cette pente se maintient assez roide jusqu'au bord de la mer, et c'est par elle que les deux pitons sont accessibles. C'est la partie inférieure qui est la zone habitable, et celle où la végétation est la plus vigoureuse. La nature de cette île est complétement analogue à celle d'Akena, mais sur des proportions plus considérables. Le pourtour de la côte est morcelé par de petites criques que des caps avancés limitent dans les divers sens.

La seconde île, par la grandeur, est celle de Taravaï; c'est aussi celle qui flatte le plus la vue par son aspect pittoresque. Sa surface est hérissée d'é-

Digitized by Google

minences basaltiques, et sans nul doute, c'est de cette île et de Mangareva dont parle Beechey, quand il décrit la formation plutonienne de cet archipel. Beechey, ou plutôt le minéralogiste qui l'accompagnait, a reconnu une sorte de direction uniforme dans les prismes des basaltes qui les constituent et qui semblent se diriger de l'est à l'ouest, et s'incliner vers le sud. Leur texture compacte est quelquefois poreuse, et parfois renferme de l'olivine. Taravaï ressemble à Mangareva dans la coupe de son côté occidental, c'est-à-dire qu'elle décrit une espèce de demi-cercle, ayant à l'est une haute muraille verticale, et à l'ouest une pente déclive affaissée sous les eaux. L'action volcanique qui a produit ce cratère déformé est éteinte depuis longtemps, et la végétation a pu croître sur ces surfaces que le feu a primitivement brûlées. Les cocotiers et les arbres à pain sont très-multipliés sur cette île et y forment des massifs épais. Une population peu nombreuse occupe surtout deux jolies plages au fond de deux petites baies en face de Mangareva. Les rivages de l'ouest sont les plus peuplés. Les sommets des mornes sont privés de verdure. Toutes les îles hautes, au nombre de quatre, ont à peu près la même physionomie. La plus boisée, toutefois, est Akamaru. La base volcanique de ces îles est donc généralement une lave basaltique poreuse, passant çà et là à un chiste tuffacé; tandis qu'ailleurs des prismes de basalte compact sont à nu. On y trouve des zoolithes, la pierre à savon, des chalcédoines, de l'olivine, du carbonate de chaux, des jaspes diversement colorés, du spath calcaire, etc.

Les îles hautes sont donc escarpées et déchiquetées. L'île Manui, vue de loin, ressemble à un vaisseau à la voile. Leurs sommets sont taillés en aiguille, et les pentes de leurs cimes sont abruptes. La terre elle-même peut à peine s'y maintenir; aussi ces îles, vertes dans la saison des pluies et ressemblant alors à des gerbes de feuillage, sont pelées et brûlées dans la saison sèche, dans leur partie montagneuse surtout.

Les animaux qui vivent sur ces îles ne sont ni nombreux ni variés. Beechey et d'Urville n'y observèrent que des rats et des lézards parmi les mammifères et les reptiles. Les Européens y ont introduit quelques quadrupèdes domestiques, les chèvres qui sont abandonnées à elles-mêmes et comme à l'état sauvage, et les chats, tandis que les chiens et les porcs y avaient suivi les émigrants de race océanienne. Les rats eux-mêmes ont dû y être portés par les navigateurs. Ils sont devenus, conjointement avec les blattes, un fléau pour les habitants : et M. Latour m'a dit qu'il lui avait été impossible de soustraire à leur voracité plusieurs collections qu'il avait faites. Les Mangaréviens nomment le rat *kiore*, et ils ont transporté ce nom aux chiens et aux chats, en y ajoutant une épithète. Usité au figuré, ce mot sert également à désigner les domestiques. Les cochons appartiennent à la race qui est répandue dans la plupart des archipels océaniens. — Ils ont suivi les naturels, lorsqu'ils furent s'établir sur ces terres, et ne sont dus ni aux navigateurs ni aux missionnaires. Ils portent deux noms, ceux d'*humoi* ou *humoe* et *kaka*. Plus tard une grande disette en fit détruire l'espèce, et ce n'est que par des communications avec O-Taïti que ces îles reçurent de

Digitized by Google

nouveaux individus; toutefois, ils n'y sont pas encore très-multipliés.

On ne trouve pas une grande variété d'oiseaux. Beechey avait déjà remarqué que les espèces pélagiennes y étaient moins communes que sur les côtes de la plupart des autres groupes d'îles du grand Océan. Il attribuait cette rareté à la présence de l'homme sur des terres rétrécies et où les espèces ne peuvent nicher en paix. Beechey y a observé trois espèces d'hirondelles de mer, une blanche, une noire, et la troisième ardoisée. La première est fort commune, tandis que la dernière nommée *cotake* est rare; celle-ci est remarquable par sa manière de nicher, et n'a jamais qu'un seul petit, qui ressemble à une houppe à poudrer, dans son jeune âge.

On y trouve aussi un procellaire, un héron blanc, des oiseaux des tropiques ou phaëtons; sur les rivages le phalarope, le courlieu, le pluvier et le chevalier. Dans les bois, vivent un ramier et une espèce de merle ayant le plumage de la grive, un chant harmonieux. J'y ai tué une espèce de piegrièche nommée par mon frère *lanius gambieranus*.

Les habitants m'ont donné les noms d'environ dix-huit espèces d'oiseaux, qu'ils nomment *manou*. Ce sont les *garora*, *tkotora*, *kakaveka*, *karako*, *henu*, *kotat*, *kotuku et kuku* qui me sont inconnus. Le *goio* est, je crois, le merle dont parle Beechey; le *kerea* ressemble à une alouette; le *kêné* a le plumage roux; le *mokoe* est la frégate, le *kotake*, une jolie sterne; le *tôrêa*, le chevalier; le *modjo*, peut-être le cordonnier, le *tavake*, peut-être le procellaire de Beechey, enfin le *komako*, une espèce de philédon qui ne quitte pas les lieux boisés.

Dans ces lagons reliés par des récifs, les poissons saxatiles sont nombreux. Nommés *îka* comme à O-Taïti, ce sont aussi à peu près les mêmes espèces. Les insulaires m'ont nommé les *paukoreva*, *oupa*, *nohu*, *moaga*, *kokoa*, *ako*, que je ne sais à quels genres rapporter. Toutefois l'*urna* est une espèce de scombre, le *je* est voisin des hémiramphes, le *tonu* une girelle richement peinte, le *mangho*, le requin aux ailerons noirs, l'*oke* un squale noir ou sourd, le *pahiri-pake*, une scorpène, le *manega*, une dorade, le *koere*, une murénophis. Le *vavarna* est la grande raie diable de mer dont j'ai vu deux gigantesques individus noirs en dessus, blancs en dessous, poisson hideux, et qui à une certaine profondeur ressemble à un large canot submergé. Les naturels ont horreur de sa chair que les naturels des îles Marquises mangent.

La tortue franche porte le nom de *honu*. C'est un mets très-recherché qui ne servait jadis qu'aux chefs seuls, et qui est encore *tapu* pour le peuple, malgré les efforts des missionnaires pour abolir les anciens usages.

Ces mers nourrissent aussi des langoustes, *hura;* des poulpes, *eké;* des crabes, *peikea;* des squilles, *honu-honu*.

Les coquillages comptent de nombreuses et belles espèces. J'ai pu faire une riche collection en ce genre, et même me procurer un bon nombre de coquilles non décrites. On se plaint généralement dans ces îles de la diminution des mollusques, soit par suite de pêches actives, soit par la disparition de quelques races. J'ai cru en effet remarquer qu'il y avait sur ces

Digitized by Google

récifs moins d'espèces qu'aux îles Sandwich et Marquises. Ce qui a fait la célébrité des îles Pomotous et de Mangareva, c'était l'abondance des huîtres à perles, que les natifs allaient détacher en plongeant sur les bas-fonds, et qui recelaient ces perles de belle eau, rivalisant avec celles des Indes, tandis que les valves de l'huître donnaient une nacre très-belle. Les perles, *poë* des naturels, ont en effet considérablement diminué. C'est qu'elles ne se trouvent que dans les vieilles coquilles, et que la pêche en a été tellement active, qu'aujourd'hui on ne rencontre guère au fond de l'eau que des jeunes. Il s'ensuit qu'il faut plonger plusieurs fois avant de retirer quelque vieille huître ayant des perles d'une certaine valeur.

M. Latour m'a dit que les coquilles portaient généralement un nom composé, ou un adjectif ajouté au substantif *pu* qui sert à les désigner collectivement. Je ne m'en suis pas aperçu dans les quelques noms qui suivent. On trouve sept à huit espèces de coquilles terrestres, différentes de celles qu'on rencontre à O-Taïti et ailleurs. J'y ai trouvé des pterocères, *putara ;* des patelles, *peikea-tonga;* des arondes aux perles, *ioro;* des tridacnes, *pana*, des *punio*, etc. etc. Les perles sont parfois nommées *mata-ioro*, ou même *pera*, mot emprunté à la langue espagnole des créoles du Pérou.

M. Latour estime que ces îles nourrissent une vingtaine d'insectes au plus. Leur nom générique est *mano*. Ils nomment la blatte, *bobotu;* le pou, *e-kutu* ou *kutu;* le moustique, *kaumano;* une chenille, *nenue;* la puce, *maruini;* une autre chenille, *kurio;* le papillon, *koputu;* la fourmi, *ero;* une sauterelle, *imini;* un insecte blanc que les pluies font tomber par terre, *kina-kina-ranghi*, etc. etc.

La végétation qui couvre les îles Gambier ne diffère point de la flore des autres îles océaniennes : ce sont la plupart des végétaux qu'on retrouve à O-Taïti et dans les archipels voisins. Beechey, dans la narration de son voyage, cite vingt-quatre espèces de plantes; il a observé une capparidée, un nasturtium; le sesuvium de l'île Pitcairn, un eugénia, le scævola kingii qui croissent au-dessous de la zone qui recouvre le saccharum fatuum, graminée qui ne se trouve que sur les sommets des montagnes les plus élevées. Puis la lisière des rivages possède un liseron qui couvre littéralement les coraux desséchés, des œillets, le *parau*, le *miroe* (*thespesia popularia*); le nono, et enfin l'anti et l'amaï. Beechey n'avait pas vu ce dernier végétal; mais comme les armes des insulaires sont faites avec son bois, il a dû en admettre l'existence sur ces îles. Beechey cite encore la plante à thé où *dracœna terminalis;* la patate douce, l'appe, la canne à sucre franche, le melon d'eau, le cocotier et les bananiers, le taro et l'arbre à pain. A ces plantes se borne le catalogue du navigateur anglais, qui emploie évidemment quelques noms usités dans les îles voisines, mais inconnus aux Mangaréviens.

A mon retour en Europe, j'ai consulté le voyage de d'Urville, et j'ai pu m'assurer de ce fait qu'il n'avait pas ajouté aux détails de Beechey, même sous le rapport des indications nominales. Ainsi il appelle le thespesia, *miro;* la canne à sucre sauvage, *kakao;* le mûrier-à-papier, *pouri;* le bi-

Digitized by Google

dens, *tarou*; une graminée rampante, peut-être du genre *thouarea*, *poriouaine*; une synantherée à fleurs jaunes, *toutahe-pouaka*; l'achyranthes, *tarake*; le baringtonia, *houtou*, comme à O-Taïti, *l'aleurites*, rama. M. d'Urville ajoute que le ricin a été importé par les Européens.

Les plantes que j'ai récoltées se montent à quarante-huit espèces. Elles ont été données au Muséum et à divers botanistes de Paris. Je vais donc successivement citer leurs noms dans la langue mangarévienne et dire quels sont leurs usages dans l'économie domestique de ces peuples. Les noms que j'emploierai ne concorderont pas toujours avec ceux de Beechey et de d'Urville; mais je crois pouvoir les donner avec certitude comme réellement ceux employés par les insulaires. Le *kava*, si célèbre dans les îles océaniennes, cette boisson que fournit un poivrier, est inconnue aux îles Gambier. Le mot océanien kava, bien que resté dans la langue mangarévienne, signifie seulement *mauvais*.

L'arbre par excellence de ces îles, puisqu'il fournit à la population le pain tout pétri et qu'il ne s'agit plus que de le faire cuire, est l'arbre-à-pain ou artocarpe à feuilles incisées. Les Mangaréviens appellent *tumei* l'arbre, mais ils possèdent des noms pour en désigner les diverses parties ou les préparations qu'ils en retirent. Ils appellent le fruit à pain *meï*, le fruit cru *meï-mata*, et quand il est rôti *meï-moa*. La pâte du fruit fermenté se nomme *ma*, mais pétrie, délayée et cuite en bouillie, c'est le *popoa*. Si on en fait des gâteaux, c'est la *paputa*. Si on emploie un fruit mûri tout récemment, c'est du *piere*, et lorsque le fruit tombe par suite de maturité, c'est qu'il est *pakia*. Enfin le spacide ou chaton de la fleur, s'appelle *pakeko*, et l'écorce pour faire des étoffes, *pokuru*. Les insulaires entourent la culture de cet arbre précieux de tous les soins dont ils sont susceptibles. Avec son tronc ils façonnent leurs pirogues, car cet arbre donne un bois rouge excellent pour les constructions.

Un autre végétal précieux pour toutes les îles de l'Océanie est le cocotier, le *tu* ou *tumu herei* des Mangaréviens. La noix de coco se nomme *éréi*, son émulsion *hinn-éréi*, sa pulpe *mori-éréi*, la noix *prei*, le brou *brugha*. La noix vide servant de vase *per-éréi*, les feuilles ou palmes *ko-éréi*, leur rachis *kou-éréi*. *Kapis* sert à désigner un coco qui a peu d'eau et beaucoup de chair, et *kau* est le mot usité pour les cordes faites avec les fibres de l'enveloppe de la noix. Les cocotiers sont moins abondants sur ces îles que les arbres à pain, et ils sont peu multipliés à Akena.

Le genre bananier présente plusieurs variétés propres à ces îles, bien que les missionnaires aient prétendu quelque part les avoir importés. Les espèces viennent abondamment à l'état sauvage sur toutes les îles océaniennes; à Mangareva, on les nomme génériquement *tumu-meika*, tandis que le régime des fruits s'appelle *peta*, et le fruit *meka*, lesquels se nomment *fehi* à Taïti. La première variété rouge s'appelle *natu*; une petite banane blanche *unringha*; la grosse, *puke-puke* ou *boughé-boughé*, et la figue banane, *korotura*. Le *musa coccinea*, qui donne des fruits si savoureux par leur délicatesse, a les rachis d'un rouge de cinabre, quand le

Digitized by Google

limbe de la feuille est vert, excepté la pointe qui est jaune de gomme gutte. La fleur est du plus beau vermillon velouté.

L'arbre à pain, le cocotier, le bananier, voilà les trois végétaux qui donnent à ces peuples leurs moissons et leurs vendanges, trinité féconde qui nourrit, abreuve, soutient l'homme; remplace les fabriques de draps en leur fournissant la *tapa;* sert à construire les pirogues et à les gréer.

Les autres végétaux sont moins précieux sans doute, mais cependant tout aussi intéressants à connaître.

L'arrow-root, que les naturels nomment *pia*, est produit par le tacca à feuilles pinnatifides. Beechey ne le mentionne pas parmi les productions des Gambier, mais je l'ai observé à Mangareva, et le pilote m'a assuré qu'on le trouvait sur les autres îles du groupe. Il en est de même du pandanus ou vaquois que les insulaires m'ont nommé *hara*, et qui serait appelé *ranfara* si l'on devait en croire un article de la *Gazette des îles Sandwich.* Ce végétal curieux a deux variétés, et peut fournir des étoffes. Ses fruits rouges arrangés en pomme de pin servent à faire des colliers, mais, bien que durs, ils servent à la nourriture, et plusieurs fois ils ont empêché des disettes de devenir par trop meurtrières en servant à l'alimentation des habitants.

Le *tamanu* est un arbre très-élevé, bien connu par la beauté de son feuillage mentionné par la plupart des voyageurs et que les botanistes nomment *calophyllum inophyllum.* L'*anghataï* est l'arbre défensif que les insulaires emploient à faire des palissades. Ses feuilles ressemblent assez à celles du miro, et ses fleurs sont rouges. On en voit un pied magnifique auprès du môle de Mangareva. Le *keica* est un petit arbre qui donne des fruits assez semblables aux pommes d'*api.* Le *témame* sert à faire des *kumete* ou écuelles destinées à la préparation des aliments. Les naturels possédaient de ces sortes de vases très-grands et uniquement consacrés aux cérémonies païennes, qui ont été remis aux missionnaires après l'adoption du christianisme.

Le *taï-mea* est un grand arbre qui donne un bois rouge fort beau. C'est probablement l'arbre dont parle Beechey lorsqu'il cite les radeaux des insulaires faits avec un bois rouge un peu poreux, mais à grain plus doux que celui de l'amaï. Une grande quantité de ce bois destiné à lambrisser l'église fit l'objet de mes remarques, et l'on me dit qu'il provenait d'une variété de l'arbre à pain. Le *toutou* est un petit arbuste dont les fruits ressemblent à ceux du cafeyer. Je l'ai également rencontré aux îles des Amis ou Tonga. Le *ghoe* ou *goë* est un bambou qui acquiert de fortes proportions. Le *cakao*, que l'on prononce *ghagao*, est cette cannamelle sauvage assez grande, qui dans la saison humide couvre les pitons des montagnes et qui disparaît dans la saison sèche.

Le *miro* est ce bel arbre aux larges fleurs que les botanistes ont appelé *baringtonia speciosa.* J'admirai un magnifique individu, près du môle de Mangareva, de ce végétal que j'avais déjà vu à Taïti, aux îles des Amis et à la Nouvelle-Irlande. Par une sorte d'analogie de la fleur, les insulaires appellent le cotonnier *kou-miro.*

Digitized by Google

La canne à sucre cultivée se nomme *to* comme à Taïti. Beechey la cite, mais je ne l'ai pas vue. Dans tous les cas on pourrait se demander si elle n'a pas été apportée d'O-Taïti. Le *taro* est le rhizôme du caladium esculentum ou chou caraïbe. Je n'en ai rencontré aucun pied, et Beechey le dit commun. Un arum qui vit sur les montagnes et qui a des feuilles démesurément longues se nomme *meao*.

Parmi les plantes sur lesquelles je ne puis offrir aucun renseignement, je citerai un curcubitacée, *kakaru;* une courge, *tucuru;* une cypéracée, *piripiri;* le curcuma, *éréa;* le casuarina, *éto* ou *héto*; une fougère, *thoghia;* une sorte d'ormeau, *koneriki;* un arbrisseau, *keretuma;* un gramen, *moku;* la rose de Chine hibiscus, *anaï;* une liane, *manini;* le liseron pied de chèvre, *puai;* le mûrier à papier, *uta, uti, ute;* une malvacée, *rue-rue;* une ortie, *rua;* la patate douce, *cumara;* une sorte de citrouille, *meleti;* l'abrus precatorius, *ponio;* une sorte de rave, *coe;* le tournefortia à feuilles argentées, *tanu;* le tabac introduit par les Européens, *ava-ava;* les ignames, *ufi;* une petite plante donnant une teinture jaune, *éringha;* le pourpier, *pocea;* une petite herbe, *mutié;* un arbuste à feuilles de laurier, *nioi*.

L'*oa* ou *ami* est un grand arbre ressemblant à une vieille tour, disait le père Armand; ses racines tombent à terre. C'est une espèce de manglier dont j'ai vu des individus vraiment énormes. Le *gataï* est aussi un arbre dont les fleurs sont rouges et les branches épineuses; je crois qu'il ne diffère pas de l'*ang-hataï*. C'est avec le bois de l'ike que les naturels font leurs kopiro, ou maillets à rainures, destinés à battre les écorces pour les convertir en toiles. Le *parau*, *burao*, *purau* est l'hibiscus tiliaceus suivant Beechey. Mais ce nom est taïtien. Purau, dans la langue de Mangareva, veut dire pourri. D'Urville se trompe en appelant l'arbrisseau *ao*. Le *nono* est le morinda à feuilles d'oranger dont la racine fournit une belle couleur jaune. Le *ti* ou *tii* est un maranta très-commun. Les habitants se servent de ses feuilles pour contenir leur *popoï*. Enfin le *rama* est le bancoulier dont les noix servent à l'éclairage. Beechey et d'Urville se trompent en les nommant, l'un *rewa* et l'autre *doode*. Le premier dit qu'on en retire de la couleur rouge.

Ainsi, en ajoutant à cette flore quelques-unes des plantes citées par Beechey, on doit porter à cinquante le nombre de celles qui croissent sur ces îles. Je n'ai pas vu les végétaux nommés *appé*, *amaï* et *miro* par le voyageur britannique, à moins que l'amaï ne soit l'éto ou casuarina, et l'appé le yappai des Taïtiens ou arum costatum. Un cotonnier sauvage et à petite gousse est indigène à ces îles. Il porte le nom de co-miro, ce qui veut dire à fleurs comme les miro, qui est le barringtonia. M. Latour a appris des insulaires à extraire l'huile de la noix de bancoul et à s'en servir pour l'éclairage. Dans les premiers temps, il l'employa en salades, mais ses propriétés fortement purgatives l'en dégoûtèrent bien vite. Deux ou trois noix donnent assez d'huile pour purger un homme très-robuste. C'est avec cette huile que l'on délaye la couleur jaune du *bama* de Beechey, ou curcuma,

Digitized by Google

dont les naturels se peignaient dans leurs cérémonies païennes. Aujourd'hui cette couleur est sanctifiée par un plus pieux usage, car elle sert à l'ornementation de l'église. Les Mangaréviens en possédaient d'assez grandes quantités toutes préparées à l'arrivée des Européens.

Je tiens du pilote français établi aux Gambier, que la racine qui donne cette belle teinture jaune ressemble à celle de la carotte : on la gratte et on la râpe, en faisant tomber les râpures dans un vase plein d'eau, puis on écoule le liquide et le résidu est mis à sécher. Ce résidu poisseux se mêle bien à l'huile, qui du reste est peu siccative. La plante se nomme éringha, et sans nul doute c'est le curcuma, si répandu sur toutes les îles océaniennes, où il sert aux mêmes usages. Beechey l'a trouvé sur l'île Pitcairn, et je crois que c'est le *hena* des îles Marquises, avec lequel les femmes élégantes se barbouillent le corps.

Les plantanings de Beechey sont les variétés de bananes dont j'ai parlé. L'*uringha* est surtout une précieuse espèce par la délicatesse de ses bananes, qui sont petites, il est vrai, mais très-blanches et très-fondantes. L'*uatu* à pellicule rouge est plus âpre. Les habitants appellent ko-moro une espèce de morelle. Le mot koune ne signifie pas toujours comme, et souvent il est remplacé par *pe*, quand ils disent *pe tera*, comme le soleil. Ils nomment kape la racine comme bulbeuse de l'*arum* macrorhizum, et ce nom est passé dans le langage figuré, car ils l'appliquent à un avare.

Nous venons de passer en revue les productions diverses des îles de Mangaréva. Elles ne sont ni variées ni nombreuses, et les plus utiles peuvent tout juste satisfaire aux besoins de la population. Aussi ces peuplades, perdues sur le sein du grand Océan, redoutent les disettes qui sont pour elles des fléaux qui se reproduisent presque périodiquement. Il y a dix années surtout qu'une grande famine vint fondre sur ces îles, et les habitants n'en parlent qu'avec terreur. La tradition locale prétend que les hommes étaient alors aussi multipliés aux Mangaréva que les arbres qui les ombragent, mais que les vieillards et les enfants furent emportés par le fléau, et que les hommes robustes purent seuls résister. Les insulaires peignent avec énergie les angoisses et les tourments dont ils furent assaillis ; ils disent que les fruits des arbres à pain se desséchaient sur leurs tiges et tombaient à terre avant d'être mûrs, et que les plantes à racines nutritives étaient rôties par les rayons brûlants du soleil.

Beechey évalua, en 1826, la population à 1500 habitants : or, elle n'a pas dû diminuer considérablement cinq ans après, puisque le recensement qu'en avaient fait les missionnaires quelque temps avant notre passage, fixe son chiffre à 2,200 ou 2,300. Il est vrai qu'il faut y joindre la population de Crescent que l'évêque a été sauver d'une mort presque certaine à la suite d'une famine qui les décimait. Le nombre des habitants de Crescent ne s'élevait toutefois qu'à 82 personnes. Il est probable que l'évaluation de Beechey est trop faible, puisque les missionnaires accusent une diminution journalière dans la population. Toutes les îles étaient autrefois habitées, et maintenant il n'y en a plus que cinq. L'île de Mangareva possède 1500 ha-

Digitized by Google

bitants, dont 500 seulement pour le seul village d'Erikitea. Les 1,000 autres se trouvent fixés, à partir du S.-O., dans les hameaux de Tetuiti, Tetuiti-Baro, Tiara, Anghatavaka, Kirimiro, Taku, Angha-Uutu, Aka ou Agabutu, Rikingaro et Takuaro.

Les îles Taravaï, Akena et Akamaru se partagent 800 habitants environ, mais la dernière est, relativement aux deux autres, plus peuplée. Son principal centre d'habitation se nomme Tianoa; celui de Taravaï Tokia-Ma. Akena, a Ikitopa, Notiki et Virivirioa.

C'est sur le rivage d'Akena que les marins trouveront l'aiguade la plus commode pour faire de l'eau. C'est celle que nous choisîmes, tandis que le commandant d'Urville, sur *l'Astrolabe*, envoya sa chaloupe à Mangareva, où l'eau ne peut se prendre qu'à la haute mer et le plus ordinairement avec de grandes difficultés, puisque M. d'Urville y perdit l'embarcation qu'il y avait envoyé.

Prétendre donner une date à l'établissement de la race humaine sur ces îles, serait vouloir entrer dans le domaine des vaines conjectures. Tout indique seulement qu'elles sont peuplées depuis longtemps, car les naturels possèdent à ce sujet diverses traditions curieuses, et se disent les descendants d'un grand peuple qu'ils appellent Arani, et dont ils seraient une colonie d'émigrants. Ils n'ont cependant gardé aucune notion précise sur leurs ancêtres. On doit noter en passant que sur l'île de Mangareva existent encore des débris d'antiques murailles bâties évidemment par les hommes, et avec un ciment dont les habitants actuels ignoraient absolument l'usage avant leur contact avec les Européens. La portion principale de cette muraille est aujourd'hui couverte de terre et d'arbres, mais les pans de murs qui s'en détachent s'étendent assez loin en effleurant le sol. Les naturels disent des grands arbres qui ont envahi le terrain, que leur âge leur est inconnu, qu'ils les ont toujours vus dans cet état, et que leurs ancêtres leur ont successivement dit la même chose. Mais ce récit doit inspirer peu de créance par l'influence des idées superstitieuses sur l'esprit des naturels, et on ne peut rapporter leurs opinions que comme l'expression de croyances vulgaires. Entre autres exemples, nous citerons ce simple fait : ils admettent tous qu'un arbre s'est développé au centre de l'île et a produit de proche en proche des rejetons qui se sont multipliés jusqu'aux bords de la mer en formant à eux seuls une forêt. Quel est cet arbre? ça ne peut être leur *oa* ou *ani* qui me paraît être un manglier, à moins que ce ne soit un de ces figuiers de l'Inde, appelé multipliant, et alors leur croyance ne serait pas dépourvue d'une certaine vérité. Mais j'ai le regret de n'avoir pas vu cet arbre miraculeux.

Dans une promenade avec M. Latour, nous examinâmes ensemble des restes de maçonneries éloignés des débris de murailles dont je viens de parler. La main des hommes semblait avoir façonné ces blocs, et les naturels les disent très-anciens. Quel a été leur architecte? Seraient-ce les premiers émigrants ou ces Arani que les naturels des Gambier reconnaissent pour leurs ancêtres? Il n'est pas probable que ce soit la race actuelle, car elle

Digitized by Google

avait perdu les procédés de l'art du maçon. Serait-ce plutôt une colonisasation temporaire d'Espagnols venus de l'Amérique équatoriale, du Mexique ou du Pérou? cela serait plus probable. Les Espagnols sont les premiers navigateurs qui aient visité la plupart des îles de la mer du Sud longtemps avant les autres peuples. Le silence qu'ils ont gardé sur leurs découvertes leur a fait enlever le mérite de leurs pérégrinations; mais des traces de leur passage à O-Taïti, dans l'archipel du Saint-Esprit et ailleurs, ont été mises hors de doute. On peut se demander d'ailleurs qu'elles sont les races qui ont élevé les colonnades de l'île de Tinian, sculpté les gigantesques masses de l'île de Pâques, bâti les obélisques de l'Ascension, etc.

Les Mangaréviens habitent leurs îles chétives depuis longtemps sans doute, et portent leur premier établissement à six ou sept cents ans. Un calcul approximatif peut être fait pour concorder avec leurs annales orales, en donnant dix ans de vie moyenne à leurs rois : or, comme ces peuples comptent de soixante à soixante-dix monarques ayant gouverné comme chefs suprêmes le groupe entier des îles, on se trouve obtenir un résultat sinon précis, du moins probable.

Je crois qu'il existe une grande connexion entre la race établie sur les îles Marquises et celle qui vit sur les îles Gambier. C'est un point que j'éclaircirai bientôt à notre arrivée à Nouha-Hiva. Si nous comparons leur analogie physique, leurs mœurs, leur religion primitive, nous serons portés à reconnaître que les Mangaréviens sont une jeune colonie de Marquisiens. Les deux peuples descendent du rameau océanien pur. Un jour, je compte rédiger un travail d'ensemble sur les peuplades de la mer du Sud. Il est peu d'îles que je n'aie déjà visitées, et peut-être suis-je appelé à venir vivre au milieu d'elles. J'ajouterai que les habitants de l'île Moe ou Crescent ne sont eux-mêmes que des Mangaréviens qui avaient été chassés des îles et forcés d'aller s'établir plus loin, ou des familles occupées à la pêche et chassées en pleine mer par une tourmente. Cependant une tradition orale semble confirmer la première opinion, car elle consacre le fait que, dans une guerre des îles Gambier, le parti vaincu fut exilé et obligé de s'embarquer dans des pirogues pour aller chercher ailleurs une patrie.

Malgré le long espace de temps qui s'est écoulé depuis le premier établissement des insulaires sur les Gambier, ils affirment n'avoir jamais été visités par les Européens avant 1826, date de la relâche du capitaine Beechey. Les missionnaires français assurent que ces insulaires avaient la croyance d'être le peuple le plus puissant de l'univers, puissance qu'ils appellent *ao*. Ils n'ignoraient pas cependant l'existence d'autres îles dans l'océan Pacifique, mais ils les supposaient petites et bien moins peuplées que les leurs. Ils avaient découvert, il y a une soixantaine d'années, l'île Hood, dont ils convoitèrent la souveraineté. On sait comment Beechey fut reçu dans cet archipel, quelle influence il a eue sur le moral des habitants, l'étonnement que la présence du vaisseau anglais produisit. Beechey leur prouva à coups de canon que leur puissance n'était que fictive, et son passage, suivi de résultats à la Cook, créa pour ces États une nouvelle ère. Il est vrai que ce na-

Digitized by Google

vigateur eut à se plaindre gravement de la conduite de ces insulaires. Son passage devint toutefois pour eux une date précise. Beaucoup de familles eurent des parents tués par le canon britannique, et chacun, depuis, se servit de cette sanglante époque pour se rappeler les Européens qui ont passé en vue des îles ou ont relâché dans les lagons. Les missionnaires m'ont raconté que leur arrivée frappa singulièrement ces peuples, qui avaient fixé les limites du monde à l'espace compris dans leur horizon. Ils les croyaient descendus du ciel. Cette historiette ne s'accorde pas toutefois, ni avec leur découverte de l'île Hood, ni avec leur connaissance d'autres îles du grand Océan, ni mieux avec la tradition qui les fait descendre d'un ancien peuple. L'erreur ici est manifeste. En recherchant l'étymologie de ce nom d'Arani, on trouve que la syllabe ara signifie branche, rameau ; au figuré, chemin, route, se disent ara-nui. Or, on suppose qu'arani se dit d'une grande branche divisée d'un grand tout, et pourrait bien avoir un sens relatif à la première migration; mais les insulaires en ont perdu la valeur première. Enfin, on appelle aussi Aranino le dieu méchant de leur ancienne mythologie. Toutefois la valeur la plus curieuse donnée au mot arani, est son application aux premiers Français débarqués dans leur île, qu'ils décorèrent de ce nom de leurs ancêtres. Les Mangaréviens avaient depuis quelque temps le pressentiment qu'ils seraient tôt ou tard visités par des envoyés de la grande tribu dont ils n'étaient qu'une famille émigrée, et sans nul doute, cette tradition populaire a singulièrement favorisé les missionnaires lorsqu'ils se sont présentés pour prêcher la croyance de la résurrection et d'un Dieu omnipotent. Les Mangaréviens se disent tous les enfants de la France. Ils ajoutent avec une vive satisfaction : Nous sommes comme vous chrétiens catholiques. Les missionnaires ont applaudi à cette opinion des naturels qu'ils n'ont pas cherché à combattre, et ils l'ont même adoptée à un point remarquable, c'est qu'ils ont cru retrouver quelques analogies du tatouage avec les brayes et le cucule gaulois. C'est pousser un peu loin l'amour de l'analogie. Ce tatouage, qu'ils appellent Naunau, n'a rien de commun avec celui des Gaulois, qu'une conformité fort éloignée, car les Scythes et les Pictes avaient le même usage.

Les insulaires ont, pour désigner les antipodes, le mot ava-iki, et la première syllabe signifie route sur mer, puis, par extension, être absent, disparaître, oublier, etc.

Ils avaient, avant l'arrivée des missionnaires, les mêmes idées que les autres Océaniens sur la création du monde. Je leur ai entendu souvent parler de la divinité Mawi, si célèbre à la Nouvelle-Zélande, et créatrice de la terre et de l'art de la navigation, car c'est à cet être fabuleux qu'ils reportent la construction de leurs pirogues ou *ao*. Voici la tradition répandue parmi eux à ce sujet, et, chose singulière, cette légende est à peu près identique avec celle des îles des Amis. Mawi, n'étant alors qu'un simple mortel, se livrait avec plusieurs compagnons aux plaisirs de la pêche. L'appât pour amorcer le poisson vint à lui manquer, et ne sachant comment s'en procurer, il se décida à couper une de ses oreilles qu'il ajusta à l'ha-

Digitized by Google

meçon de nacre qui pendait à l'extrémité de sa ligne. Bientôt il sentit un grand poids, et en la retirant avec effort à la surface de la mer, il sortit la terre, dont ses compagnons voulurent aussitôt s'emparer, mais Mawi de dépit laissa retomber sa ligne, pas assez vite cependant pour qu'il n'en restât au-dessus des mers un morceau qu'il garda pour lui. Ce morceau de terre est Mangareva. Au reste, ces peuples croyaient à la résurrection de l'âme et à une nouvelle vie après la mort. L'âme que nous supposons exister dans la glande pinéale, ils la placent dans le ventre ; séparé de son enveloppe matérielle, ce souffle inspirateur se rendait au centre de la terre dans un lieu nommé Go, divisé en deux zones, l'une recevant les âmes des méchants, l'autre celles des justes. Au reste, les missionnaires, par leur séjour habituel et par leur connaissance de la langue, pourront seuls nous donner des renseignements précis sur leurs anciennes croyances. Je n'ai pu, dans notre courte relâche, obtenir les détails que je regarde comme d'un intérêt puissant. Plus tard peut-être il sera impossible de les recueillir de la génération qui va les oublier par suite de sa ferveur catholique.

De Beechey à d'Urville, qui visitèrent ces îles en 1825 et en 1838, treize années s'étaient écoulées sans que les îles Gambier eussent été visitées par les bâtiments de guerre, mais, dans cette même période, un grand nombre de petits bâtiments, armés par le commerce, vinrent se livrer à la pêche des perles dans l'Archipel. Le Guillou m'assura que plus de vingt navires s'y étaient rendus depuis l'introduction du christianisme seulement. La rareté des perles, de jour en jour plus grande, fera cesser sans nul doute cette navigation interlope. J'ignore quel accueil les insulaires firent aux trafiquants qui vinrent les premiers visiter leurs rivages. Il est à croire que ces premières relations ne furent pas franchement amicales, mais que l'intérêt finit de part et d'autre par amener des concessions réciproques. Puis, dans cette succession répétée de visiteurs étrangers, les Mangaréviens durent acquérir des notions qui modifièrent leur sauvagerie instinctive, et prendre l'habitude de relations suivies avec les nouveaux arrivants.

Mais lorsque le cachet natif d'un peuple s'efface pour faire place à la civilisation, telle que nous la comprenons en Europe, il est utile de recueillir les moindres particularités d'un état social qui ne se reproduira plus. L'histoire rétrospective de ses idées et de ses mœurs, intéresse par cela même qu'elle se rapporte à un passé qui ne peut plus renaître. Et puis, ces peuples que nous appelons si bénévolement sauvages, avaient des idées sociales fort avancées, malgré leur isolement sur d'étroites bandelettes de terre.

Les îles Gambier étaient sous l'empire de lois civiles et de lois religieuses. Le roi administrait à l'aide des premières, et le grand-prêtre seul avait le pouvoir religieux. Sa théocratie, puissante par les cérémonies du culte et par ses arrêts, ne respectait même pas le monarque, qui devait se soumettre aux oracles qu'il prononçait au nom des dieux.

Le roi avait un premier ministre, gardien du pouvoir, comme cela a encore lieu aujourd'hui. Son entourage se composait de chefs exerçant les fonctions d'architecte, de coureur, de cuisinier, de maître d'hôtel, de

Digitized by Google

pages et de serviteurs. La polygamie était autorisée, et le roi pouvait avoir plusieurs épouses portant indistinctement le nom de reines. Chacune d'elles avait des dames d'honneur et des caméristes, absolument de la même manière que cela se pratique aux îles Marquises et à O-Taïti, mais aux Gambier, les femmes, exclues du pouvoir, ne régnaient jamais. La loi salique était en vigueur chez ces peuples.

Le grand prêtre avait sous ses ordres les ministres du culte de différents rangs. Il devait présider à l'accomplissement des cérémonies faites en l'honneur des dieux. Il enseignait aux prêtres des districts le dogme de la religion et la manière la plus rationnelle d'en accomplir les rites. Lui seul pouvait diviniser les nouvelles idoles, ordonner la construction de nouveaux temples, interpréter la volonté des dieux, etc. Idolâtres comme les autres Océaniens, les Mangaréviens reconnaissaient plusieurs divinités, inégales en rang et en puissance. Certains dieux des plus anciens avaient leurs images perchées dans les arbres; on les nommait *étua*, nom à peu près identique avec celui d'*atua*, qui les désigne à O-Taïti et à la Nouvelle-Zélande.

Parmi leurs divinités, ils donnaient un rang fort distingué au dieu des voleurs, imitant en cela du moins les classiques Hellènes. Les insulaires disposés à commettre des larcins ne manquaient jamais d'invoquer ce protecteur céleste de la friponnerie. Le dieu du tonnerre se manifestait souvent à cheval sur le *corongo* ou arc-en-ciel. Ils pratiquaient le *piere*, cérémonie presque analogue à nos rogations pour obtenir de la pluie du dieu *Taïri*, chargé d'ouvrir les cataractes du ciel. Ils me nommèrent encore les dieux *Acatocae*, *Macupuai et Aranino*. Ce dernier est le malin esprit, mais je n'ai pu savoir quelles pouvaient être les fonctions des premiers. Depuis qu'ils sont chrétiens, les naturels croient commettre un sacrilége en revenant sur les objets de leur ancienne idolâtrie. Cependant je pus acquérir la conviction que le mauvais génie recevait les hommages les plus fervents, et que c'était lui qu'on invoquait le plus souvent, en déposant des offrandes sur les autels dressés en son honneur. Ces offrandes, nommées *marae*, n'étaient acceptées qu'après des contorsions, des grimaces entremêlées de phrases cadensées. En général, on a appelé *marae* les autels funèbres, et cependant on m'a assuré que cette épithète servait à désigner les offrandes; au reste, j'ai entendu donner ce nom à un morceau de corail consacré. Les objets offerts à la divinité consistaient en fruits et en étoffes, dont le dieu était censé s'emparer pendant la nuit, en témoignant par la réussite des vœux, soit sa satisfaction du cadeau, soit son mécontentement. Il est probable que le grand prêtre venait la nuit en aide à la divinité.

Les temples, aux îles Gambier, consistaient en grandes cabanes en bois, couvertes en feuilles de raufara, et beaucoup mieux bâties que les demeures des naturels. Chez tous les peuples, les sanctuaires des divinités ont reçu toute la perfection de travail qu'il est possible de leur donner. Leurs idoles, grossièrement travaillées, représentant des hommes dans toute leur nudité, avaient de trois à quatre pieds de hauteur, élevées au-dessus du niveau

Digitized by Google

du sol, sur les parois du temple, elles surmontaient les pieux sur lesquels elles étaient entées. Devant l'image de chaque dieu, des troncs d'arbres équarris en forme de table étaient destinés à recevoir les offrandes, fruits, poissons, etc., que l'on attachait même parfois aux membres des idoles. Les missionnaires ont fait brûler la majeure partie de ces grossières représentations d'une mythologie éteinte, et donné les plus remarquables au roi des Français, au pape et à M. d'Urville. J'en ai vu encore plusieurs chez un Mangarévien idolâtre qui les conserve avec respect. Celles que M. d'Urville a rapportées en France lui ont été données par l'ex-grand prêtre. Celles que j'ai vues appartenaient à des dieux inférieurs et me présentèrent la singularité d'avoir trois mains. Matua me dit que c'était à ces mains multiples que l'on suspendait les objets offerts à la divinité. La ferveur païenne des habitants était si grande, me dirent les missionnaires, que souvent les temples regorgeaient de provisions, tandis que les femmes et les enfants des naturels manquaient de nourriture : les dieux nageaient dans l'abondance et les familles mouraient victimes de la disette.

On célébrait plusieurs fêtes en l'honneur du mauvais génie ou Varua-Kino, mais les autres dieux n'obtenaient que très-rarement des sacrifices, parce que, essentiellement bons, les naturels ne redoutaient de leur part aucun châtiment. Varua-Kino, au contraire, leur imposait la plus grande crainte; porté à faire le mal, assez puissant pour l'exécuter, pouvant brusquement leur donner la mort, ce dieu devait être fléchi par tous les moyens en leur pouvoir, et aucun insulaire ne se croyait à l'abri de ses coups. Les danses les plus licencieuses, et dans un état complet de nudité, accompagnées de contorsions, de hurlements et de mouvements désordonnés, constituaient la principale partie de la cérémonie qu'on exécutait au bruit des conques devant les idoles du dieu du mal. Quand on adressait des prières aux autres divinités, elles s'accompagnaient également de danses, mais de danses plus modestes et plus calmes. En général, ces fêtes religieuses duraient trois ou quatre jours et étaient prescrites par le Tanghata-Tapu ou le grand pontife.

Les prêtres aimaient épouvanter les naturels attardés près des lieux consacrés, soit par des espèces de mascarades, par des bruits étranges, soit par des cris. Les Mangaréviens, comme les autres Océaniens, avaient la plus grande frayeur des rencontres nocturnes, et ne sortaient jamais de leurs cabanes pendant la nuit, de peur de rencontrer des esprits. Tels les druides devaient agir sur l'imagination des Gaulois, dans la profondeur des forêts ou aux abords des dolmens. Sans doute que la théocratie usait de ce moyen pour dominer les intelligences des habitants et exercer une sorte de police générale, et c'est à l'aide de cette surveillance qu'ils punissaient les fautes qu'ils parvenaient ainsi à découvrir. Mais, pour les cas graves, ils ne se bornaient pas à ces simples corrections spirituelles; ils dictaient des jugements ou akaa-varangha, suivis de bannissement. Parfois enfin les juges prononçaient des paroles inintelligibles pour le vulgaire, en roulant dans leurs doigts une corde, en simulant l'action de pendre un homme, et l'on voyait

Digitized by Google

aussitôt l'accusé et sa famille fondre en larmes et demander à grands cris merci. Les prêtres étaient secondées dans ces diverses cérémonies par des adeptes chargés de pousser des hurlements d'une certaine façon et de faire un grand bruit en soufflant dans des tubes.

Quant au grand prêtre, son pouvoir était immense sur l'esprit de ces hommes enfants, et sa parole, qu'il ne prodiguait pas, avait le pouvoir de les calmer ou de les terrifier. Aussi, quand la population vit le grand-prêtre converti par les missionnaires, elle abjura son culte grossier pour embrasser le christianisme, et se rangea sans contestation sous l'autorité sacerdotale des prêtres européens.

On appelle, aux Gambier, atutiri, le tonnerre. J'ignore si on l'adorait ou si c'était seulement un des attributs de Varua-Kino. On donnait cependant le nom de Taïri à une divinité présidant à la pluie accompagnée d'orage.

Le dernier grand prêtre a été Matua, aujourd'hui cathécumène plein de foi, de race royale; son père était le propre frère du grand-père du roi actuel, homme doué de grands talents, qui a régné quelques années après la mort de Teoa. Je raconterai comment le père de Matua voulut déshériter son fils aîné des fonctions de grand prêtre, et les hostilités qui eurent lieu entre les deux frères.

Les propriétaires de terres recevaient autrefois un tribut de ceux qui avaient obtenu la permission de cultiver le sol, et ce tribut consistait dans la première récolte des fruits ou racines. Trois récoltes ayant lieu par année, le cultivateur se trouve jouir en toute plénitude de deux; mais souvent la première est la plus mauvaise, tandis que la seconde est ordinairement la meilleure.

Le roi, quoique riche propriétaire, n'était pas le seul possesseur des terres. Le grand prêtre était plus riche que lui. Puis on comptait une foule d'anciens chefs ou de descendants de rois dépossédés ou vaincus jouissant d'une partie de leurs anciennes propriétés par la générosité du vainqueur. Ces descendants de chefs, amnistiés ou pardonnés, regardés par les insulaires comme dégénérés, ont reçu le nom flétrissant d'inghao ou igaro : iga, signifie chute, tomber, et igaro, disparaître, s'en aller.

Les fermiers, en payant leur redevance annuelle, se regardaient comme les usufruitiers légaux de la terre avec laquelle ils s'identifiaient et sur laquelle ils nourrissaient leur famille; mais sous aucun prétexte ils ne pouvaient s'affranchir de leur tribut.

Cet état de choses existe encore aujourd'hui quoique les missionnaires essayent de lui substituer un nouveau mode : la propriété domaniale, exclusivement royale. Quant aux fermiers du roi, c'étaient plutôt des serfs, naissant, vivant, mourant sur ses domaines, et subissant toutes les chances de la fortune du souverain, et par conséquent attachés à sa personne comme les leudes l'étaient à celle des chefs francks.

Les habitants des îles Gambier comptaient, ai-je dit, de 60 à 70 rois. Le roi actuel ne régnait point encore lorsque les premiers Européens vinrent relâcher dans ces îles. Il était relégué sur la montagne, où les usages et la

Digitized by Google

traditions voulaient que le prince royal demeurât jusqu'au jour où il était appelé à régner. J'ai lu dans d'Urville (t. III, p. 166) que, lorsque Beechey aborda dans ces îles, Maputeoa, bien que descendu de la montagne et s'étant déjà manifesté aux hommes, avait été cependant relégué à l'extrémité de l'île pour être loin de leur commerce habituel.

Maputeoa, le roi actuel, avait pour père Mateoa, fils lui-même de Teoa. Mateoa épousa, pour obéir aux ordres de son père, une femme qu'il n'aimait point, tandis qu'il avait donné sa foi à une autre. A la mort de cette femme, il espéra fléchir Teoa et épouser celle qu'il avait toujours aimée et qui lui était restée fidèle. Mais le vieillard fut inexorable, et Mateoa de désespoir se jeta à la mer pour aller au-devant d'un requin qui le dévora.

Cette preuve de dévouement amoureux était donnée longtemps avant l'arrivée des missionnaires, puisque Teoa régnait et qu'il a transmis le pouvoir au fils de son fils unique, mort si malheureusement. Toutefois cette histoire me paraît obscure en bien des points. Comment se fait-il que Mateoa, alors que la polygamie était permise, ait eu besoin du consentement du roi pour se marier avec la femme de son choix? Doit-on supposer que les anciennes mœurs ne permissent qu'un mariage avec une femme de haute naissance et autorisassent de prendre les concubines dans la classe inférieure seulement? Ainsi, j'avais d'abord compris que c'était Teoa qui s'était suicidé, quand plus tard il me fut dit que c'était son fils, et que ce dernier n'avait jamais régné à la mort de Teoa; son fils Maputeoa était né de la première femme, et lorsqu'il fut appelé à régner par la mort de son grand-père, il était encore enfant. Porté sur la montagne sacrée pour que son éducation fût faite conformément au cérémonial consacré par la religion, un régent prit les rênes du gouvernement; ce régent était le père de Matua, ex-grand prêtre, et le propre frère de Teoa, le tamehameha des îles Gambier. Ce régent paraît être mort avant la majorité du roi, et un deuxième régent du nom de Kopouni, fut nommé pérangai de Maputeoa. C'est après l'administration de Kopouni que les prêtres catholiques sont parvenus à s'introduire dans les îles et à convertir la population.

Sous l'ancien système, les chefs étaient appelés à former des assemblées au sein desquelles se délibéraient toutes les mesures nationales et où l'on décidait de la guerre et de la paix. Le roi, malgré la large part de puissance que lui faisaient les lois du pays, était soumis au contrôle des chefs, qui seuls décidaient en dernier ressort des mesures d'État à prendre. Aussi les missionnaires essayent d'affranchir le roi actuel de la tutelle de la noblesse, mais les membres de celle-ci ne peuvent pas ou ne veulent pas comprendre cette puissance d'un seul. En un mot, ils ne veulent pas abdiquer l'autorité qu'ils tiennent de leurs droits anciens. La terre de Mangareva appartient autant à nous qu'au roi, disent les chefs, et alors il ne peut commander seul. Parfois les missionnaires ont bien fait transgresser la vieille coutume, mais alors les nobles ou obéissent mal ou protestent. Ces conflits, qui se répètent aujourd'hui assez communément, sont d'ordinaire raccommodés

Digitized by Google

par Mathias, l'homme de confiance du roi et des missionnaires, qui interpose sa médiation entre les grands et le monarque. C'est Mathias qui va enjoindre à tel chef de couper des arbres, fournir des fruits, se procurer des feuilles de toiture, etc., et si celui-ci témoigne son déplaisir, Mathias va toujours son train, car le roi par scrupule lui dit : Quelles objections a-t-on faites? Alors Mathias ajoute : Les missionnaires m'ont dit de faire faire cela. Le roi se tait, le noble obéit en murmurant, et Mathias reçoit des cadeaux et des compliments des frères de la Mission.

Puisque je viens de parler de Mathias, l'homme dévoué aux missionnaires, le Mangarévien selon leur cœur, ajoutons quelques traits à son portrait. Le père Cyprien et M. Laval ne tarissaient pas sur son excellent caractère. Ils ajoutaient : C'est le conseiller du roi qui est fort heureux d'avoir un tel guide; car il a du sens, de la méthode, du jugement. Il ne peut mieux faire que de se reposer sur lui du fardeau du gouvernement. Mathias sait lire et écrit parfaitement; il a trente ans environ et est cousin germain de son maître.

J'ignore pourquoi on donnait à la famille royale l'épithète de Tongaiti. Maputeoa, qui règne aujourd'hui et qui a reçu les prénoms chrétiens de *Gregorio-Tanirao*, Grégoire-Stanislas, a été élevé, ai-je dit, sur la montagne. Les princes devaient être soumis jusqu'à leur majorité dans ce lieu inaccessible pour les habitants des îles, aux leçons de deux vieillards austères, à longue barbe, chargés de surveiller leur royal nourrisson, que des femmes alimentaient avec de la bouillie. Les soins les plus attentifs l'entouraient; mais il était défendu de le laisser voir aux autres hommes. Certes, il semble que l'on ait voulu par ces précautions donner au futur roi un caractère plus sacré : entouré de mystères ou de prestiges, il devait devenir pour le peuple un objet de plus grande vénération. Toutefois Maputeoa n'est pas resté sur la montagne autant que les anciens souverains. L'opinion de quelques naturels est qu'il est bâtard ou fils adultérin d'une femme que Matua avait en aversion, et qu'il fut relégué jusqu'à onze ans dans un lieu isolé loin de la vue de son père supposé, qui n'avait pour lui que de la haine. Sa mère, en effet, en épousant Matua par contrainte, Matua qui ne sentait rien pour elle, avait placé ses affections sur un jeune sauvage, et deux fois elle quitta la cabane royale pour joindre son ancien amant, qu'on finit par déporter. Si cette dernière version est la vraie, Maputeoa aurait été caché à tous les yeux par une mesure en quelque sorte politique, destiné à disparaître si un rejeton du pouvoir était venu, ou appelé à régner s'il se trouvait seul survivre à son père légal. Ce que ces peuples primitifs ont pratiqué dans ce cas, est bien semblable à ce que maintes fois l'Europe a sanctionné dans quelques-unes des races royales. L'homme est partout le même, et son génie est bien moins varié qu'on ne le dit.

Les femmes chargées du jeune rejeton s'efforcèrent en vain de lui donner cette obésité qui est chez ces peuples un signe de race. C'était un avorton chétif et malingre que l'on bourrait en vain de bouillie. Sa graisse ne s'en accroissait pas. Quand Kopouni s'associa-t-il au pouvoir? Il paraît que ce

Digitized by Google

fut avant le passage de Beechey, bien que d'Urville ait dit dans sa narration qu'en 1823 régnait Maupe-rere, tandis que le nom que j'ai entendu prononcer est Mapu-rure ou Mapu-ure, ce qui veut dire : ma, fils, pu, petit, ou petit-fils de, rure, de sa grand'mère. Maputeoa signifie aussi petit-fils de Teoa, comme Mateoa ou Matua signifait fils de Teoa ou Tua. Cette décomposition des noms chez les habitants des îles Gambier m'a paru ingénieuse, d'autant plus qu'en décomposant les diverses racines des mots, ils peuvent faire des noms très-longs dans lesquels entre une généalogie entière, telle, par exemple, Mamaputeoa, petit-petit-fils de Teoa, etc. Toutefois pour éviter ces longues dénominations, ils préfèrent varier les noms, et dans certains cas les noms eux-mêmes doivent faire place à d'autres. Ainsi sur la montagne sacrée le prince changeait de nom à diverses époques, en même temps qu'on lui conférait de nouveaux titres, et qu'enfin il recevait le tatouage. A ces sortes de veilles des armes, le récipiendaire était l'objet de cérémonies bizarres qu'on accomplissait en son honneur.

Quant au dévouement qui avait porté Mateoa à se jeter au-devant d'un requin pour en finir avec la vie, j'ai dit l'anecdote qui avait cours dans ces îles et que M. de Latour m'a racontée. Si l'on pouvait croire toutefois le pilote Le Guillou, homme fort peu romanesque, la mort de ce prince devrait être attribuée simplement à un accident. Mateoa, laborieux, actif, allant pêcher sur les récifs, tomba à l'eau au moment où il lançait ses filets sur des poissons qu'un énorme requin poursuivait; avant qu'il eût pu sortir de la mer, au moment où ses bras se cramponnaient sur le bord de sa pirogue, les dents du requin lui coupèrent les membres inférieurs. Toutefois la première version est la plus répandue, et un naturel, celui qui avait repêché le torse de son chef, me l'a racontée en présence de MM. Latour et Laval, qui me l'ont traduite comme je l'ai donnée.

Il est assez difficile de préciser les époques des divers règnes de Teoa et du régent Kopouni. Matua signifie en effet fils de Tua, et Tua-ine, sœur de Tua. Or, Matua ne pouvait être que le frère de la mère de Maputeoa. Les missionnaires seuls peuvent lever nos doutes à ce sujet. Kopouni devait exercer la régence vers 1820, époque où le roi actuel n'avait que cinq à six ans. Ce devait être alors Kopouni, grand prêtre, qui administrait l'archipel en 1826, lorsque Beechey vint y chercher une relâche. Ce Kopouni fut parangaï ou père adoptif du roi, car la loi défendait de nommer régent un membre de la famille royale, qui aurait pu s'emparer des biens et du pouvoir de son petit-fils et le faire mourir. Mais Kopouni, ambitieux et habile, essaya de conserver le trône. On se ligua contre lui, et après la déroute de son parti il fut expatrié sur les îles basses, où il ne fut pas poursuivi. Les Mangaréviens ne mettaient pas en doute qu'il n'y mourût de faim. Mais il y était à peine installé, que des pirogues montées par des insulaires qui lui étaient restés fidèles vinrent lui creuser des fours à Popoï et le munir de provisions. Dans son asile il recevait d'abondants présents. Toutefois Maputeoa, en prenant le pouvoir, finit au bout d'un certain temps par lui accorder sa grâce; il revint à Mangareva comme simple particulier. Le règne de Ma-

Digitized by Google

puteoa me paraît concorder avec l'arrivée des missionnaires français, le 7 août 1834.

Il y a longtemps qu'on l'a dit : l'homme est partout le même. Il se passe dans les coins obscurs du globe et sur un petit théâtre, ce qui se passe au sein des puissants États. L'ambition, la soif des honneurs et de la domination, produisent les mêmes actes, et Kopouni, vaincu et pardonné, aurait dû se trouver heureux de vivre paisible au sein de sa patrie. Mais Kopouni, déchu de ses titres, et avili par un pardon généreux, nourrissait au fond de son cœur une haine qui se manifestait par des actes incessants. Clabaudant sourdement contre le choix de certains chefs, contre les actes de Maputeoa, et ameutant le peuple, au sein duquel il comptait de nombreux adhérents, il parvint à se créer un parti assez fort pour résister au pouvoir des chefs et du roi, qui n'osèrent rien entreprendre contre sa liberté. Tel était donc l'état d'hostilité sourde où se trouvaient les îles Gambier quand les missionnaires y arrivèrent le 7 août 1834. La scission des partis en présence dans ces îles favorisa la réussite de leurs projets; et, succès inouï, huit mois après leur apparition, les idoles des faux dieux étaient renversées. Un chef d'Akamaru, ennemi de Kopouni, donna l'exemple le 15 avril 1835; le chef d'Akena l'imita le 20 du même mois. Matua, grand prêtre de Mangareva, conquis par les prêtres français, prêcha lui-même au peuple la destruction des divinités dont il était le pontife, et, de sa propre main, il brûla les idoles auxquelles il avait fait tant de fois prononcer des oracles mensongers. L'abandon des croyances de toute leur vie ne peut être regardé comme un acte spontané. Le parti de Maputeoa, accusé de bâtardise, allait s'affaiblissant, et l'heure de la chute du roi allait sonner. Matua comprit parfaitement cette circonstance, et, la conviction aidant, il abjura son vain ministère. Kopouni, en effet, était avec son fils le représentant vivace du paganisme. Sa puissance sur les insulaires était grande, et il allait saisir le pouvoir, lorsque l'arrivée des Européens dérangea ses projets. Il voulut en vain s'opposer à l'introduction du christianisme, il se rua à coups de pierres sur les prêtres catholiques; mais vaine fureur, le torrent l'entraîna, et malgré ses prières, ses menaces, son parti n'osa pas se livrer à l'emploi de la force ouverte, et il se vit contraint de s'enfuir avec les plus compromis de ses affidés sur les îles basses du récif (Akau), et là il prit le titre de roi, en plaçant la nouvelle royauté en face de celle des îles Mangareva.

Une fois Maputeoa affermi sur son trône et le christianisme triomphant, un message fut expédié à Kopouni pour qu'il eût à se soumettre. De la part de qui viens-tu? dit-il au messager. Au nom du roi, lui répondit-on. Du roi! répliqua Kopouni; c'est moi qui suis le roi. Après le rejet des propositions de paix, les îles Mangaréva appelèrent sous les armes tous les hommes susceptibles de faire la guerre. Une flotte de pirogues allait attaquer l'usurpateur; mais les partisans de celui-ci voyaient chaque jour leur nombre diminuer. La désertion s'était mise parmi eux : les uns craignaient le massacre qui les épouvantait, d'autres se hâtaient de se rallier au roi Ma-

Digitized by Google

puteoa. Beaucoup d'entre les plus compromis placèrent leurs biens sous la sauvegarde de l'ex-grand-prêtre devenu le personnage influent de ces îles, et l'on dit même que c'est de cette époque que Matua acquit l'immense fortune territoriale qu'il possède, fortune bien plus grande que celle du roi. Ainsi les malheurs publics sont, pour certains hommes, la source de ces scandaleuses fortunes qui étonnent les consciences honnêtes, comme si dans l'espèce humaine il y avait autre chose que deux classes : les moutons qui se laissent manger et les loups qui les mangent.

Kopouni, malgré son courage, sa fermeté, vit bientôt que les amis de la prospérité tenaient peu devant l'adversité. Abandonné de son parti, en Europe il aurait dû abdiquer; aux îles Mangaréva il jugea plus convenable de se ménager un traitement favorable. Il est juste de dire qu'il avait voulu fuir sur les îles Crescent, mais qu'on se refusa à l'y suivre. Kopouni se rendit auprès de l'évêque des Gambier, M. de Rochouse, et après l'avoir intéressé à sa position, il le pria de solliciter du roi son pardon; M. de Rochouse y mit pour condition qu'il se livrerait à merci, deviendrait meilleur et se ferait chrétien.

Kopouni put rentrer à Mangareva, mais tous ses biens furent confisqués. Le roi lui donna seulement pour dédommagement la petite propriété sur laquelle il vit. Quant au christianisme, on prolongea son instruction. On apporta de nombreux retards à son baptême. On lui fit désirer enfin comme faveur, l'acte qui avait motivé de sa part une révolte qui aurait pu anéantir l'œuvre à son début. Kopouni fut baptisé sous les prénoms de Jean-Baptiste, et l'île compta un catholique de plus. Ce chef, frappé dans ses biens terrestres et dans ses honneurs, dut s'humilier et dit, en parlant de ses actes : J'ai été bien coupable; j'étais fou, j'étais ignorant, j'ai mal fait, et je serai sage à l'avenir. Ce doit être en 1835 que se sont passés ces faits. Le pouvoir de Maputeoa n'a plus été compromis depuis lors.

Ce roi, qui appuie sa couronne royale sous la mitre d'un évêque *in partibus infidelium*, mérite bien que nous nous en occupions quelques instants, ne fût-ce que pour tracer les premières lignes des annales de son royaume. Maputeoa donc n'a rien d'imposant par sa taille, qui est médiocre. Le jeu de sa physionomie est froid et ses traits ont une expression dure. Quant à ses manières, elles ont quelque chose des créoles français, bien qu'entachées de nuances sournoises et défiantes. Son regard, bien examiné, a toujours quelque chose de douteux, et son air paraît inquiet et préoccupé. Son extérieur semble accuser trente à trente-cinq ans. Rien ne séduit donc dans son abord.

Maputeoa a été marié deux fois. La première à une femme que le peuple trouvait admirable par sa rare beauté, et qui est restée dans le souvenir de chaque insulaire comme l'idéal de l'espèce humaine. Les femmes n'ont pas échappé à cette fascination, et malgré la jalousie instinctive de leur sexe, qui leur ferait trouver des défauts essentiels à la perfection même, elles s'accordent généralement à la citer comme ayant été sans rivale. Souvent dans les familles on reproduit son gracieux portrait. Sa peau blanche contrastait avec

Digitized by Google

le teint bois de sandal de ses compatriotes, et sa taille était souple et déliée. A ce souvenir, un vieil insulaire, qui s'efforçait de peindre à mes yeux les grâces de ce beau corps, prenait une animation des plus vives, et je dus conclure quelle somme d'attraits devait posséder cette reine, à en juger par les effets produits par un souvenir déjà lointain.

Maputeoa a eu de cette femme quatre enfants; mais trois moururent, et le seul qui vit encore est une fille déshéritée des beautés de sa mère, et qui a reçu de son père une santé débile, un teint jaune et maladif. C'est qu'en effet le roi des Gambier est bien le plus mal partagé des habitants de son petit empire. Sa poitrine résonne aux secousses d'une toux caverneuse, et son faciès jaune et malingre, joint à l'air soucieux, lui donnent l'apparence d'un organisme appauvri. On dit cependant que sa santé s'améliore depuis quelque temps. Maputeoa aimait, dit-on, beaucoup cette première femme, sur la famille de laquelle je n'ai pu me procurer aucuns renseignements. J'ignore aussi son genre de mort.

La reine actuelle est la seconde femme de Maputeoa. Elle est issue d'une famille pauvre, bien que cousine de Mathias, ce factotum du roi; elle peut avoir de vingt-deux à vingt-quatre ans, si l'on en juge par son physique, quoique rien ne soit plus trompeur pour indiquer l'âge des femmes océaniennes, flétries de bonne heure ou conservant parfois des couches de graisse épaisses qui semblent retenir la jeunesse qui s'enfuit. Cette reine est en effet assez grande, grosse à l'avenant et très-grasse. Tout indique qu'elle doit devenir une beauté de premier ordre, en prenant cette obésité dont les Océaniens sont si friands, partageant en cela du moins le goût de presque tous les peuples orientaux, qui prisent la beauté au poids. De cette deuxième femme le roi a eu quatre enfants qui sont tous morts, n'ayant reçu de leur père que des germes de dissolution. La reine ne jouit d'aucune considération parmi le peuple. Sa basse extraction en est cause. Nulle part peut-être le préjugé de la noblesse de caste n'est plus enraciné que dans les mœurs de la race océanienne. L'homme encore échappe à cette loi par ses talents guerriers ou par des mérites reconnus : la femme jamais. Le roi, en épousant une plébéienne, peut bien en faire une reine; mais cette reine ne jouira dans le cœur de ses sujets d'aucune estime, et souvent elle recevra de graves injures, que son mari ne pourra même pas venger. Le code aristocratique le condamnerait devant les chefs assemblés. J'ai été témoin du peu de convenance que dans plusieurs circonstances on manifestait envers cette pauvre femme. C'est au point que l'épouse du grand prêtre Matua, d'origine noble, a cherché souvent à humilier la reine, et a même élevé la prétention d'être traitée comme son égale. Les missionnaires ont cependant rétabli la balance en faveur de la première, et travaillent à maintenir intact l'honneur de son rang. De ces rivalités féminines naissent aux Gambier, comme en Europe, ces petites haines sourdes, ces tracasseries perpétuelles, qui pourraient bien entrer pour une bonne part dans les ennuis de la royauté. Enfin les caquetages des courtisans ajoutent que cette seconde épouse de Maputeoa est pour lui ce qu'était pour son père la pre-

Digitized by Google

mière femme qu'on lui imposa, c'est-à-dire un cœur sans amour, et l'on dit tout bas que déjà la reine a fui plusieurs fois de la cabane royale pour courir après un jeune insulaire dont elle est éprise, mais que les Européens sont parvenus à la faire pardonner et à la réintégrer au domicile conjugal, tout en craignant cependant une nouvelle ou de nouvelles escapades, tant elle est follement enamourée de son jeune sauvage. L'amour serait donc aux îles Gambier ce qu'il est, ce qu'il a été, et peut-être ce qu'ils sera, malgré la nouvelle religion, aux îles d'O-Taïti et des Marquises. Certes c'est le cas d'appliquer ce mot de M. Villemain, lorsque le gouverneur des îles Marquises prit congé de lui : « Civilisez les hommes et rendez les femmes plus sauvages. »

On retrouve à Mangareva des préjugés assez voisins des nôtres et même un dicton populaire presque semblable : ainsi, pour quelques personnes du peuple que la faveur élève, les Mangaréviens disent : « Il est (ou elle est) un joli oiseau pour chanter si haut. » Dans l'intérieur de leurs cabanes, ces enfants de l'âge d'or s'occupent des affaires de leurs voisins plus que des leurs. Ce sont les chefs surtout qui occupent leur verve médisante, et là, dans le for intérieur, les commérages vont leur train. De ces petites passions naissent des discussions souvent sérieuses entre les divers membres de la famille, et l'origine des débats est souvent très-futile. Ces détails prouvent surabondamment que l'homme est soumis, quel que soit le degré de latitude, aux mêmes passions, et je me borne à constater ce fait malheureusement incontestable.

Je n'ai pu me procurer aucune donnée, même approximative, sur les diverses époques des mariages du roi. Je n'ai pas remarqué non plus que Maputeoa fût tatoué. Il est vrai de dire que maintenant il est vêtu d'ordinaire; mais ni la face ni les mains n'ont reçu cette parure des anciennes coutumes. C'est l'homme le plus instruit de son peuple en linguistique. J'ajouterai qu'il a été le dernier de ses sujets qui ait reçu le sacrement du baptême. « Je n'adopterai, a-t-il dit, la nouvelle religion qu'après avoir examiné la vérité des assertions des missionnaires et la critique qu'en font certains hommes de mon peuple. » Maputeoa s'est fait chrétien et a réclamé la protection de la France.

Je viens de citer les connaissances personnelles du roi, le Mangarévien le plus lettré et le plus instruit dans les traditions et la linguistique : je vais rapporter quelques faits généraux à l'appui de cette manière de voir. L'idiôme de Mangareva n'est qu'un dialecte de la langue océanienne et diffère peu de celui parlé aux îles Marquises. Les insulaires ont une grande tendance à corrompre sa pureté par l'empressement avec lequel ils adoptent les mots étrangers qu'ils entendent prononcer par les Européens. Il n'a pas fallu moins des pressantes recommandations de M. Latour pour arrêter cette tendance, et leur faire apprécier l'avantage de leur propre langue; celle-ci n'est toutefois qu'un composé de mots qui expriment simplement une idée que modifient des particules. De manière que tout mot est à la fois substantif, adjectif et verbe de tout genre, cas, nombre, mode et temps,

Digitized by Google

et qu'il se prend souvent pour adverbe, quelquefois même pour interjection.

Cette langue admet quinze lettres, a, e, g, h, i, k, l, m, n, o, p, r, t, u, v; jamais deux consonnes ne se trouvent placées à la suite l'une de l'autre. Jamais un mot ne peut finir par une consonne ou par une voyelle muette. Il en résulte que les mots des langues européennes sont défigurés par eux, quand ils veulent se les approprier. Ainsi pour Français, ils disent *Pelani;* Anglais, *Pelikané;* les citoyens des États-Unis, *Moleka;* Jésus-Christ, *Kalaiki*, etc. Les voyelles conservent toujours leur son propre; ils donnent plus de force à leurs idées par le redoublement des syllabes. Les mots composés sont nombreux et reçoivent l'adjonction du mot radical *aku*, faire. Les articles sont *te* pour le singulier et *ta* pour le pluriel. Les particules qui précèdent le pluriel ne diffèrent point de celles usitées aux îles Sandwich. Les prénoms personnels sont *au*, *iau*, moi; *koe*, toi; *ia*, *oia*, *na*, lui, elle; *maua*, *taua*, nous deux; le premier exclut celui auquel on parle, le second l'indique; *korua*, vous deux; *raua*, eux deux; *matou*, *tatou*, nous. Le premier exclut ceux auxquels ou desquels on parle, le second les comprend tous; *kotou*, vous; *ratou*, eux. Se taire, se rend par *mutue*. *Manu* y est un terme d'amitié. Un œuf se dit *mamari*; les mots rouge et rose sont synonymes. Les Mangaréviens disent *taï-kula*, mer rouge, quand les pluies abondantes ont entraîné la terre sur les rivages et coloré la mer en rose, ou peut-être quand des algues nées sous l'influence des eaux douces se sont développées et lui ont donné l'aspect de la mer rouge. Bleu et noir se rendent également par un seul mot *pangho* ou *panghou*. Le blanc se dit *meata*, le vert *litolito*, et le jaune *ghagha*.

Ils ont deux manières de compter ou deux sortes de numération. Le *ti-pau-tahé*, qui est notre système décimal, et le *ti-pau-rua*, qui consiste à doubler les nombres. Leurs unités se comptent comme les nôtres, jusqu'à 10 (*rogouru*), puis par dizaines jusqu'à 20 (*takao*), par quarantaines jusqu'à 200 (*rau*), par quatre centaines jusqu'à 2,000 (*mano*), par quatre millaines jusqu'à 200,000 (*makia*), par quarante millaines jusqu'à 200,000,000 (*makore-kore*), la plus forte quantité à laquelle ils puissent arriver. Voici un exemple d'un nombre considérable exprimé dans leur langue, soit 609,751 : *ka ona ma kere here koiva mano koitu rau korima rogourou kotahi touara.*

Les unités simples sont : 1, *tahi*; 2, *rua*; 3, *toru*; 4, *ha*; 5, *rima*; 6, *ono*; 7, *hitu*; 8, *naru*; 9, *ina*; *et* 10, *rogourou*.

Mais pour l'ordinaire, ces insulaires, n'ayant que des nombres peu considérables à exprimer, se bornent à l'usage des unités après chaque espèce de dizaine, ou en se servant du mot *tuara* placé entre la dizaine et l'unité excédante.

Mais revenons aux anciennes mœurs des habitants, et disons quelques mots de leurs croyances et de leurs jeux.

Les Mangaréviens, à la mort de leurs parents, à celle de leurs chefs, de même qu'à la naissance de leurs enfants, et surtout de ceux de la famille *tongoa-iti*, se livraient à des fêtes qui variaient suivant les causes qui leur

Digitized by Google

donnaient lieu. Ils n'avaient aucun signe extérieur de deuil; mais les regrets des parents pour les membres décédés de la famille se maintenaient parfois longtemps dans l'intérieur des cabanes. La plus imposante solennité était celle que réclamaient les morts. Après le trépas d'un insulaire, on roulait son corps dans une pièce d'étoffe appelée tonga, et on le plaçait sur un banc, en attendant le moment où il devait être transporté au temple. Les amis du défunt venaient exprimer leurs regrets par des danses et des contorsions. Puis arrivait le grand prêtre, ayant à la main une poche en filet, remplies de certains fruits consacrés; tout en apostrophant le mort et marmottant des paroles sacramentelles, le grand prêtre frappait son corps avec le fruit qu'il prenait dans son sac, et recommençait le même manége jusqu'à ce qu'il eût épuisé son approvisionnement. Là finissait la cérémonie; le cadavre sortait du temple et était placé sur un radeau d'arbre à pain pour être conduit sur quelque rocher sortant du sein de la mer, où il était abandonné à la divinité qui était sensé venir le chercher. En d'autres termes, la marée montante venait le submerger et l'emporter.

Dans certaines circonstances, le grand prêtre ordonnait que le cadavre fût déposé dans des crevasses situées dans les montagnes, où les rats venaient le ronger. C'était une condamnation infamante pour l'homme dont la vie avait été coupable, et l'on retrouve dans ce jugement une réminiscence de ce que faisaient les prêtres égyptiens, quand, sur les bords du Nil, ils exposaient aux flots les cercueils des bons et des méchants. Les bons surnageaient et étaient enterrés avec honneur, tandis que les mauvais étaient abandonnés aux crocodiles.

Les Mangaréviens étaient presque constamment en hostilité entre eux; et, parmi leurs jeux, celui qu'ils affectionnaient le plus était une danse guerrière, appelée tapena, qui leur rappelait les combats. Ils avaient pour armes la lance et probablement aussi le casse-tête. Ils maniaient avec une grande dextérité leurs javelines, en bois de casuarina, et encore aujourd'hui ils n'ont pas désappris à s'en servir. Ces armes, fortes et longues de deux mètres, deux mètres et demi, sur une grosseur appropriée, se terminent par cinq ou six arêtes de poissons barbelées, et extraites probablement de la queue de la raie. Ces armatures, à épines fortes et distancées, étaient enchâssées en couronne au sommet de la javeline. Je ne leur ai point vu d'arcs ni de flèches, et l'on sait que la race océanienne n'était pas dans l'usage de se servir de ces sortes d'armes. On m'a affirmé cependant qu'ils appelaient *naña*, l'arc, *poire*, la hampe, et *oto* la pointe de la flèche, et qu'ils se servaient de ce moyen d'attaque. J'ignore qu'elle confiance mérite ce récit, et si l'arc n'a pas été importé par les Européens. Ils n'avaient aucune idée de la fronde, bien connue des races noires océaniennes, et manifestèrent beaucoup d'étonnement sur sa puissance de jet, quand le pilote Le Guillou leur en montra l'usage. Ils avaient les mêmes échâsses que celles usitées aux îles Marquises, et elles leur servaient soit d'amusement, soit pour aller pêcher dans les flaques d'eau. La danse qu'ils aimaient tant est délaissée aujourd'hui comme étant un plaisir dangereux, et je n'ai vu qu'une

Digitized by Google

fois une jeune fille jonglant avec des boules à la manière des femmes de Tongatabou.

Naguère très-belliqueux, les missionnaires ont apporté beaucoup de soins à défendre ces simulacres de leur ancienne manière de combattre, qui enflamment leur imagination et les enivrent. Ils ne se sont départis qu'une seule fois de ces mesures de prudence, et encore pour nous offrir un spectacle qu'ils jugeaient devoir être curieux pour nous. Il ne faudrait pas souvent leur donner cette autorisation, car on effacerait vite, probablement, les idées pacifiques qui leur sont inculquées avec la morale du christianisme.

Les îles qui nous occupent étaient autrefois placées sous la loi du *Tapou* ou *Tabou*, cette institution sacrée de toutes les tribus de la race océanienne. Comme les prêtres des îles Marquises, ceux de Mangaréva frappaient d'interdiction pour l'usage du peuple certaines denrées rares ou délicates, et c'est ainsi que les cochons, les tortues, les bonites et les langoustes étaient des aliments interdits aux pauvres gens, et ne pouvaient être mangés que par la noblesse, et ajoutons le clergé du lieu. Ce dernier s'était toujours réservé les meilleurs morceaux. Cela tend à expliquer les famines cruelles dont se plaignent ces insulaires. Les fruits servant seuls à la nourriture du peuple, lorsque, dans certaines saisons, ils viennent à manquer, les chefs pouvant manger les cochons, les tortues et les poissons les plus gras et les plus nourrissants, la tourbe devait alors mourir de faim : ce tapou explique encore le peu de goût des insulaires pour la pêche. Ils ne s'y livrent que forcés par leurs maîtres. A quoi bon s'aventurer en mer sur une pirogue pour aller pêcher sur les récifs dans l'unique intérêt de la classe privilégiée?

Les missionnaires n'ont point encore déraciné le *tapou*. C'est que les lois les plus tyranniques et les plus absurdes, quand la religion et le temps les ont sanctionnées, conservent leur empire lors même que de nouvelles idées sont venues dominer les peuples. Toutefois les ministres catholiques travaillent chaque jour à miner cette vieille loi du sacrilége, en lui portant de rudes coups, mais elle tient encore malgré leurs efforts, et en voici un exemple. Même aujourd'hui, si un naturel pêche un beau poisson dans la classe de ceux défendus, il se hâte de l'envoyer au roi, et s'il se risque à le manger, c'est en cachette, loin de tout témoin et en usant de grandes précautions. Il sait bien qu'il ne serait pas puni pour ce fait, mais on le redirait dans les villages, et il serait regardé par les autres habitants avec mépris. Enfin, l'exemple le plus concluant à nos yeux de l'influence du tapou est ce qui arriva au Français Le Guillou. Ce matelot, qui avait le désir de passer à bord de notre brick pour aller s'établir aux îles Marquises, cherchant à être agréable à notre commandant, alla à la pêche avec l'intention de prendre quelques belles langoustes pour les lui offrir. Il se rendit dans ce but et dans la nuit, tout en s'entourant de précautions pour ne pas être rencontré, sur un îlot où il savait que ces crustacés étaient assez abondants, et il en prit plusieurs. Mais à peine la pêche était-

Digitized by Google

elle terminée, qu'il se trouva face à face avec un naturel qui lui dit que leurs usages s'opposaient à ce qu'il se permît de prendre un tel crustacé, et qu'il allait le dire au roi; puis il courut appeler quelques autres naturels qui s'emparèrent du canot de Le Guillou, au fond duquel gisaient les langoustes cause de tout ce tapage. Le Guillou se hâta d'aller prévenir les missionnaires de l'aventure, et ceux-ci furent parler au roi. Que lui dirent-ils? Je l'ignore; mais les langoustes parvinrent à leur destination. Le roi avait répondu par ces paroles mémorables : « Il peut en prendre douze, s'il veut! »

Au reste, pour rendre le tapou ridicule, les missionnaires ont pris le singulier moyen que voici : lorsqu'ils sontsatis faits du travail des jeunes filles, que celles-ci sont de bonnes fileuses ou font des progrès dans l'instruction religieuse ou dans l'écriture, ils les réunissent dans une sorte de petite fête accompagnée de festin, et dans ce repas figurent tous les mets anciennement défendus pour les hommes de basse classe, mais que jamais les femmes ne pouvaient manger. Il en résulte que cette violation profonde de l'ancienne coutume a pour effet de la faire tomber en désuétude.

Les missionnaires cependant ne dédaignent pas toujours de se servir du tapou, et je tiens de M. Latour qu'ils y ont recouru plusieurs fois, l'une entre autres lorsqu'il s'agissait de propager la culture des cocotiers. Voici le cas. On avait semé beaucoup de ces végétaux, et tous poussaient, lorsqu'on s'aperçut qu'ils périssaient ou que leurs germes avortaient à leur sortie de la terre. Il ne fut pas difficile d'acquérir la preuve que les insulaires, soit par besoin, soit par esprit de malveillance, arrachaient les noix, en mangeaient la chair germée, et replaçaient en terre les coques vides avec le bourgeon qui pointait. Le roi déclara tapou les nouveaux semis, et ceux-là seuls purent prospérer. Ce fait a bien son enseignement sur les pensées hostiles que renferment au fond de leur cœur ces hommes si placides à l'extérieur, en apparence du moins.

Ils ne faut pas croire que les femmes ont surmonté dès le début leur répugnance profonde pour une nourriture dont elles avaient toujours été privées. Toutes catholiques qu'elles sont, elles ne firent point les esprits forts, et ce n'est qu'en tremblant, souvent avec dégoût, qu'elles mirent dans leurs bouches ces viandes juteuses de porc, ces chaires délicates de tortues, ces morceaux compacts et sapides de bonites, ou ces lourdes et blanches fibres de langoustes! Quelques-unes en furent malades, d'autres croyaient voir leurs anciens dieux venir les punir d'avoir trangressé les lois païennes, et Jésus ne paraissait pas capable de les défendre avec assez de force. Toutefois aujourd'hui, aguerries contre les craintes chimériques, leur gourmandise est excitée et elles attendent avec impatience les jours de gala.

En résumé, on observe à Mangareva ce qu'on a trouvé dans les autres îles de l'Océanie, une sorte de fixité dans des croyances qui ont longtemps constitué l'état social de ces petits peuples, une haute idée de la supériorité de leurs chefs et de la sainteté de leurs droits, lors même que ces droits les privaient des meilleures choses que produisent leurs îles. Toutes les sociétés

Digitized by Google

naissantes en sont là : ce sont les formes qui dominent le fond de leur gouvernement. Les chefs eux-mêmes n'ont consenti à l'abandon de quelques-unes de leurs prérogatives que parce qu'ils y ont gagné des présents, et, disons-le, parce qu'ils sont l'objet d'une plus grande tolérance. Les méthodistes anglicans et américains, les missionnaires mêmes ont été souvent forcés de fermer les yeux sur les actions des chefs, qu'il était important de ne pas s'aliéner pour le succès de l'œuvre. C'est Denis disant à Clovis : Courbe la tête, mon doux Sicambre!

Les populations primitives sont ordinairement dirigées par leurs chefs de caste privilégiée, et n'adoptent la demi-civilisation que leur portent les Européens que par l'influence de l'exemple. Il en résulte forcément que, pour amener les chefs à reconnaître un nouvel ordre de choses, il faut leur faire entrevoir des avantages quelconques. L'homme est ainsi fait, qu'il soit placé près de l'état de la nature ou bien civilisé, il est, à peu d'exceptions près, intéressé; il ignore la maxime rien pour rien; il y a toujours un but au fond des choses. Les Océaniens n'échappent point à cette loi imposée généralement à la faiblesse humaine, et les Mangaréviens pas plus que les autres. Les missionnaires eux-mêmes avouent que leur influence est presque nulle sur l'esprit des adultes, et qu'ils n'ont d'espoir que chez les jeunes gens et les filles, plus aptes à recevoir l'empreinte de nouvelles idées et de nouvelles croyances. Les habitants âgés des deux sexes, même ceux dévots en apparence, ou du moins allant à la messe et écoutant les sermons, n'ont pu s'affranchir de leurs anciennes superstitions. Ils croient encore au *tapou*, que rien au monde ne leur ferait transgresser; ils ont des remords, des terreurs, des paniques, depuis surtout qu'on a brûlé leurs anciens dieux. Aussi ne les voit-on pas se rendre volontiers aux instructions diverses du soir, ni suivre assidument les écoles. Au reste, j'ai cru m'apercevoir que les hommes âgés étaient rares sur ces îles, et que par conséquent les maladies devaient y être fréquentes et graves. Quelques personnes me dirent que le peu de vieillards qui existaient sur ces terres se cachaient soigneusement, ayant une grande répugnance à se trouver en face des *Papalangi* (Européens). Mouré ajouta même un jour devant moi, en parlant de ces récalcitrants, qu'ils faisaient bien de cacher leurs têtes endurcies! J'en conclus que naturellement l'avenir de la mission repose là, comme partout ailleurs, sur la jeunesse, cire malléable et flexible, pouvant recevoir les empreintes et les transmettre.

Autrefois les insulaires se baignaient fréquemment, et souvent séjournaient plusieurs heures de suite dans l'eau. Depuis qu'ils ont des vêtements européens, ils usent beaucoup moins de ce moyen hygiénique. Lorsque je m'avisai de demander à quelques naturels si autrefois ils avaient mangé de la chair humaine, comme le faisaient les habitants des îles Marquises et de la Nouvelle-Zélande, des cadavres de leurs ennemis vaincus, leur surprise se manifesta par des exclamations, et puis on me répondit : Jamais! bien qu'un d'entre eux m'avoua en hésitant qu'il avait entendu dire que cela s'était fait. Le pilote me certifia tenir d'une vieille femme qu'elle avait

Digitized by Google

mangé de la chair humaine dans une circonstance exceptionnelle, il est vrai, alors qu'une grande famine désolait les îles Gambier. Ces peuples n'ont donc pas été anthropophages à la manière de quelques-uns de leurs frères océaniens.

Parmi les objets de parure, les colliers tiennent le premier rang, et ceux faits avec des dents de cachalots ont une haute valeur. On m'a rapporté que le goût leur en était venu après l'échouage sur les récifs d'un de ces cétacées, qu'ils dépouillèrent de sa denture et dont ils firent des bijoux.

Mais une haute estime pour ces dents se fait remarquer également dans des archipels fort éloignés des îles Gambier. Le tatouage était pratiqué par tous les insulaires indistinctement, et hommes et femmes sacrifiaient également à cette mode. Mais le tatouage dont on a déjà tant parlé a une destination précise à Mangareva : chaque famille avait le privilége exclusif de se faire tatouer certains signes particuliers, tandis que le fond général était la propriété de tout le monde. Ces dessins particuliers, sortes d'armes parlantes, désignaient à l'œil le rang et les alliances de ceux qui les portaient. C'était dans toute l'acception du mot un armorial gravé sur la peau. Les lois du royaume fixaient l'époque où le rejeton royal devait avoir le premier tatouage. La plupart des femmes que j'ai vues étaient tatouées sur les jambes, les pieds, les bras et les mains. Ces dessins bleus, courant sur les chairs, sont vraiment gracieux et habillent la nudité. Le *naunou* ou tatouage des épaules simule des parures de dentelles. En général, les traits figuratifs ont de l'analogie avec ceux adoptés aux îles Marquises. Les femmes du roi, de Matua et de quelques autres chefs, portaient de riches emblèmes héraldiques. J'ignore si le tatouage chez elles est gravé sur d'autres parties du corps, n'ayant vu que ce que tout le monde peut voir de leurs mains et de leurs pieds. Toutefois je me suis assuré que le tatouage remonte jusqu'aux cuisses, même chez de très-jeunes filles, preuve qu'on l'exécutait de fort bonne heure. Aujourd'hui celles qui sont chrétiennes ne portent pas cet ornement.

Les procédés employés par les Océaniens pour graver sur leur peau les dessins ineffaçables qu'on a appelés tatouage, ont été décrits par presque tous les voyageurs, mais par certains avec inexactitude. A Mangareva, l'artiste chargé de l'opération, la faisait précéder de dessins appliqués avec un crayon de charbon, puis il les gravait dans les chairs en frappant par petits coups brusques, mais modérés, avec un instrument à manche court, armé de dents de poisson très-acérées. Lorsqu'une femme recevait le tatouage, toute sa famille assistait à l'opération. De même qu'aux îles Tonga, le *tiatri* de Cook ou *rama* des îles Marquises donne la couleur noire, laquelle, mêlée au sang, prend cette riche nuance bleue que les membres tatoués présentent. Ce rama est la noix du bancoulier des naturalistes, que l'on fait charbonner, et puis que l'on mélange à de l'huile de coco ou de poisson; mais, pour les tatouages très-élégants, on prend la précaution de brûler les noix de rama avec de certains soins, en recevant le noir

Digitized by Google

de fumée qui en provient dans un petit chapiteau fait avec une feuille d'arbre.

Comme dans les autres îles, les femmes et les hommes mariés mangeaient séparément. Non-seulement chaque époux vivait seul de son côté, mais les hommes ne mangeaient même pas de ce qui était préparé pour les femmes. Chacun avait sa table et ses mets. La même chose a lieu aux îles Marquises. Il y avait jusqu'à des cabanes particulières qui étaient affectées aux femmes, et qui, petites et basses, devaient les recevoir à certaines époques critiques du sexe. J'ai eu occasion de remarquer que ces insulaires étaient en général mal logés. Les missionnaires portent beaucoup d'intérêt aux changements à faire dans leurs demeures, seul moyen, disent-ils, de les rendre saines et de faire disparaître les maladies qui se sont développées dans leur intérieur. S'il fallait prendre à la lettre ce qu'ils nous disaient, il en résulterait que les insulaires n'étaient que de vrais animaux vivant dans de véritables tanières, si peu commodes et si malpropres, qu'il leur arrivait dans les beaux temps de coucher en plein air sur la terre plutôt que de s'abriter sous leurs toits, et qu'ils ne s'y blottissaient que pour éviter les pluies. Je crois que cette opinion est plus métaphorique que réelle, et que, si elle a du vrai, elle est cependant entachée d'exagération.

De cette vie inactive et paresseuse, résulte pour les individus une propension à l'obésité, et la race jaune bois de sandal océanienne prend facilement un embonpoint parfois considérable. J'ai déjà dit que chez eux la graisse de l'enveloppe du corps était la suprême beauté. Les missionnaires assurent qu'avant leur arrivée ils allaient complétement nus ; mais je crois qu'on ne doit pas admettre cette opinion. Ils portaient le maro à l'instar des autres Océaniens, comme le font les habitants des îles Marquises avec lesquels ils avaient de grands rapports de coutumes pour se loger comme pour se vêtir.

Il est des femmes aux îles Gambier peu fidèles, même encore aujourd'hui, car il est arrivé fréquemment à plusieurs de quitter leurs maris et d'aller vivre avec des amants. On les dit très-sensuelles, bien que mal disposées dans les premiers temps en faveur des étrangers dont elles redoutaient le contact ; si elles conservent aujourd'hui les dehors de la chasteté, elles le doivent aux idées chrétiennes. Mais le pilote m'a assuré que, avant l'arrivée des missionnaires, les filles libres y étaient communes, et que les mœurs générales ne différaient pas de celles de Taïti et des îles Marquises. J'ai cru d'autant plus volontiers Le Guillou, qu'il est marié à une Mangarévienne, et qu'il a eu des aventures dans le pays qui ne l'ont pas mis en odeur de sainteté.

Les naturalistes et les ethnographes, qui s'occupent de l'étude des races humaines, ne peuvent mettre en doute la filiation des Mangaréviens de la race océanienne pure. Mais, pour plus de certitude, voici une énumération des caractères physiques de ces insulaires. En général, la population est belle. Son aspect est celui des peuplades des îles Marquises. J'ai vu beaucoup d'hommes de haute stature et bien faits, dont le nez presque aquilin était

Digitized by Google

tombant, comprimé, mais moins convexe que celui des Nouveaux-Zélandais; en général cependant, cet organe est épaté chez la plupart des individus. Les chefs ont la teinte de la peau plus claire que celle des gens du peuple, et la coloration de ces derniers ne diffère point des hommes du commun de Taïti, mais elle est plus foncée qu'aux îles de Tonga. Quelques naturels semblent plus bruns, et même tirer au noir, mais cet effet tient à leur malpropreté et à la fumée qui salit leur peau, ayant cessé l'usage des bains journaliers à cause des vêtements européens qu'ils endossent dès le matin et qu'ils ne quittent pas volontiers dans le jour; leurs corps présentent fréquemment des cicatrices de plaies ou de pustules. Leur physionomie est communément empreinte de bonhommie. Leur chevelure, coupée ras, n'est recouverte par aucune coiffure habituelle. De même les hommes vont nu-pieds, et les chefs et le roi ne chaussent des souliers que dans les grandes solennités.

Les femmes, bien mieux que ne l'ont dit les navigateurs qui nous ont précédés, sont préférables aux Tongaïennes. Leur figure est expressive, remplie de finesse, à coupe plutôt ovale qu'arrondie; de grands yeux leur donnent une piquante animation, que des dents blanches et saines viennent embellir. Leur démarche a quelque chose d'abandonné qui constitue une tournure fort agréable. Leurs pieds ne sont pas très-développés, mais leurs doigs sont articulés avec précision et effilés avec grâce. Ce qui manque à la plupart d'entre elles, c'est la symétrie des proportions. Prises en détail, elles possèdent des parties bien faites, mais elles pèchent dans l'ensemble. Il s'en faut donc bien qu'elles soient presque toutes laides, ainsi que l'a dit M. d'Urville dans le *Voyage pittoresque*, alors qu'il ne les avait pas vues. Je ne puis qu'exprimer l'impression qu'elles ont faite sur mon esprit, en reconnaissant une sorte de cachet européen que je n'ai pu méconnaître, et que caractérisent surtout la délicatesse des traits, délicatesse que je n'avais rencontrée dans aucune autre île, et une physionomie pleine de grâce et d'expression. Comme dans toutes les races, leur stature est inférieure à celle des hommes, mais cependant leur taille est très-avantageuse, comparée à celle du sexe de beaucoup d'autres peuples.

Les Mangaréviens des deux sexes m'ont paru bons physionomistes. Lorsqu'ils sont abordés par un étranger, leur premier mouvement est d'étudier ses allures, et comme chez tous les hommes placés près de l'état primitif, ils jugent par les formes apparentes des qualités morales. La civilisation seule a pu perfectionner le dehors et le mettre en contradiction permanente avec le moral. Sans être des Lavater, car je crois que leur science physiognomatique ne s'étend pas fort loin, ils ont une haute opinion d'un homme qui porte un beau front. Ils en font aussitôt la remarque flatteuse, et répètent avec plaisir : *Mea porotu*, c'est chose belle.

Les Mangaréviens sont d'intrépides causeurs, et lorsque la lune brille au firmament, ils aiment deviser près de leurs cabanes jusque vers neuf ou dix heures. Mais par les nuits obscures, ils se couchent à la chute du jour. Ils se lèvent d'ordinaire avec le soleil, car dans ces îles l'aurore est incon-

Digitized by Google

nue et l'astre apparaît brusquement. Ils sont plus matinals quand des vaisseaux sont ancrés dans le lagon. Des huit espèces de vents qu'ils connaissent, celui qui souffle de l'ouest leur est le moins incommode, et ils placent volontiers les ouvertures de leurs cabanes dans cette direction. M. d'Urville a indiqué le sud, mais j'avoue avoir vu des cabanes placées dans tous les sens. Leur façade est précédée par un emplacement pavé, formant esplanades; ces demeures n'ont pas toutefois l'élévation que leur assigne Beechey.

Le pilote Le Guillou m'assurait que les naturels des deux sexes étaient fort adonnés aux plaisirs des sens. Mais, lui dis-je, d'où vient donc, aux lazzis que nous leur adressions, ce refrain perpétuel : Mauvaise chose, c'est vilain, que chacun nous répondait. — C'est, me répondit Le Guillou, la crainte que de telles conversations ne soient rapportées aux missionnaires. Au reste, ce qui paraît légitimer ce dire, c'est la masse d'individus atteints de syphilis.

Les travaux auxquels les femmes sont soumises n'ont rien de rude, et celles de sang noble obtiennent parfois la prérogative de prendre le titre de chef de famille, et jouissent des honneurs et des avantages qui y sont attachés. Aujourd'hui cependant ce sont elles qui sarclent les herbes dans les cultures et qui préparent les aliments. Mais cet état de choses n'existe que depuis l'arrivée des missionnaires; auparavant elles ne logeaient point avec leurs maris, et ceux-ci auraient rougi de se nourrir des mets préparés par elles. Elles étaient déclarées impures à certains jours du mois et pendant leur gestation; même encore aujourd'hui elles mangent seules et se font une cuisine à part, après avoir servi leurs époux, tant est grande la puissance de l'habitude. Le Guillou me disait que sa femme avait un profond dégoût pour les aliments qu'il préparait suivant nos coutumes, et qu'il n'avait jamais pu lui faire manger du poulet rôti, tant elle avait horreur de tout ce qui est cuit. Ce qu'elle préfère, c'est le poisson cru, c'est la *popoe*, ou bouillie de fruit à pain.

Les repas se prennent indistinctement à toutes les heures du jour, quand le besoin s'en fait sentir. Manger est leur grande affaire dans le temps d'abondance, aussi leur estomac doit-il souffrir vivement quand les vivres sont peu communs ou rares. Le nouvel ordre de choses, dû aux missionnaires, tend à modifier grandement ces habitudes. De la masse de vivres que chaque naturel consomme, j'en conclus que les fruits et les racines dont ils se repaissent sont peu riches en principes nutritifs.

C'est donc l'arbre à pain qui doit fournir presque exclusivement à l'alimentation des insulaires. On mange les fruits préparés de plusieurs façons; tantôt rôtis, et c'est alors un manger délicat; tantôt en pulpe ou en bouillie, et celles-ci sont de plusieurs sortes. Les Européens disent que le fruit de l'arbre à pain est plus savoureux aux îles Gambier qu'à O-Taïti. Je ne m'en suis pas aperçu. M. Latour le préférait au biscuit et le comparait au pain de seigle.

Un usage, né sans doute de la nécessité, mère de l'industrie, consiste à

Digitized by Google

conserver le *mai*, ou fruit à pain, soumis à une préparation préalable, dans des sortes de silos, pendant l'espace de trois et de six mois, et pour ainsi dire jusqu'à l'apparition des nouveaux fruits. Après cette préparation, la conservation de cet aliment est complète. Comme le voyageur ne doit rien dédaigner de ce qui peint les mœurs des peuples qu'il visite, il ne peut oublier les procédés culinaires, car eux aussi ont l'avantage de faire apprécier la civilisation relative des peuples placés près de l'état de nature. Toutefois ces procédés ne sont ni nombreux ni variés, et le fruit à pain, qui fait la base de leur nourriture, ne demande pas de connaissances fort étendues. Simplement cuit dans les fours souterrains, c'est déjà un aliment savoureux, mais quelques soins le transforment en friandise. En le sortant du four, les femmes le placent sur une feuille de *ti*, ou maranta, et en nettoient l'extérieur avec un petit instrument fait en nacre, puis elles le donnent aux hommes qui le pétrissent en farine pâteuse à l'aide de l'eau. Puis on creuse un trou que l'on garnit de feuilles coriaces de maranta, et la pâte y est déposée pour la conserver après avoir subi la fermentation. Le trou est fermé avec des feuilles et recouvert de terre. Après un certain temps, une forte acidité et un haut goût se développent. Les Européens sont dégoûtés par ce mets, que les naturels aiment avec passion, et que l'expérience leur a fait adopter comme une conserve ou sorte de raisiné pour les époques où les fruits sont passés. Cet aliment, qu'on appelle *ma-popoe*, et que Beechey dit être si dégoûtant, est très-peu nourrissant. J'en ai goûté plusieurs fois, tout en faisant violence à la répugnance qu'il m'inspirait; je l'ai trouvé agréable par son acidité. Il y a entre la popoe et le moût de raisin une grande analogie de saveur et d'aspect. J'ignore au juste quels ingrédients entrent dans les friandises appelées *piere* ou *puputa*. Cette dernière, que j'ai trouvé excessivement lourde pour l'estomac, me semble faite avec la pulpe du fruit à pain battue dans de l'huile de coco. Ils étendent d'eau plus ou moins leur popoe, pour en faire des émulsions, et ils appellent *ma* la fermentation qui s'est établie dans cette pâte. Le popoe pour le repas se délaye dans une sorte d'auge nommée *kumete*. Les insulaires y puisent cet aliment avec les quatre doigts pliés en cuiller, et ont une telle habitude qu'avec cet instrument primitif, rien ne s'échappe du liquide qu'il porte à leur bouche. Seulement il faut fréquemment se lécher les doigts.

Chaque famille possède et son four et son puits à popoe, récolte les fruits au fur et à mesure de ses besoins, et ne fait ses provisions d'hivernage qu'au moment où les fruits sont mûrs ou que les vents les font tomber. Les puits à provisions ou silos sont doublés de feuilles de maranta, parce que de toutes les feuilles ce sont les plus coriaces, les plus résistantes et celles qui pourrissent le moins. Je ne crois pas que les bananiers et les cocos servent beaucoup au peuple, et j'ai de bonnes raisons de penser que leurs fruits sont réservés pour les chefs. C'est donc l'arbre à pain qui fournit en première ligne aux besoins de la classe populaire, et seulement elle y joint quelques racines communes, des coquillages ramassés dans les récifs et des poissons

Digitized by Google

pêchés dans les lagons. Les cochons sont trop rares pour servir à d'autres qu'aux chefs les plus nobles. Les noms d'*humoi* et de *haka* donnés à l'espèce sembleraient indiquer deux variétés. Les poules sont rares, mais je crois que l'on se nourrit des rats qui sont multipliés outre mesure sur ces îles. Les Mangaréviens ont horreur de la *vavarua* ou grande raie diable de mer, que les habitants des îles Marquises mangent avec tant de plaisir. Par cette énumération on peut conclure que la nourriture n'est ni variée ni délicate sur ces îles.

Les Mangaréviens n'avaient pas parmi eux de médecins proprement dits, ou plutôt chacun l'était en prescrivant des remèdes tirés des simples ou employant les prières des prêtres des idoles. Les missionnaires sont aujourd'hui à la fois médecins de l'âme et du corps. Aux îles Marquises et dans quelques autres archipels océaniens, les guérisseurs sortaient d'une classe à part, s'attribuant exclusivement les fonctions médicales. A Mangareva, il n'en était pas ainsi. Cependant, parmi les recettes populaires, il en est que l'on vante contre la dyssenterie, maladie fort commune et très-grave aux Gambier, et dont j'attribue l'origine à l'usage abusif de la canne à sucre fraîche. Cette recette consiste dans l'emploi de certaines doses d'un suc amer et astringent d'une plante dont j'ai le regret de n'avoir pu me procurer des échantillons. Ils emploient contre la syphilis les propriétés sudorifiques d'une plante qui me paraît appartenir au genre poivrier, et cependant je ne crois pas que le piper ava ou methyticum croisse sur ces îles. La gale, nommée *paka*, n'est pas rare. Les blessures, *maki*, les pustules surtout au visage, l'éléphantiasis des jambes, la cataracte, les taies sur l'œil, la lèpre squammeuse, sont les affections dominantes. Toutefois, la plus commune comme la plus meurtrière est la pneumonie. Aussi les missionnaires ont-ils porté tous leurs soins à modifier la construction des cabanes, s'étant aperçus que les demeures ouvertes autrefois à tous les vents en étaient la cause occasionnelle.

Les femmes accouchent avec une facilité inconnue dans les pays civilisés. Lorsque les douleurs se manifestent, quelque part qu'elles se trouvent, au pied d'un arbre comme sur le rivage, les jeunes mères sont délivrées par les efforts de la nature; rarement on a recours au mari ou aux parentes. Dans les cas difficiles, des femmes ou même des hommes, jouissant d'une réputation particulière d'expérience, sont appelés pour mettre fin au travail. A peine la femme est-elle délivrée, qu'elle va se baigner dans l'eau froide, et qu'elle reprend le cours de ses travaux domestiques habituels. On cite cependant quelques graves exceptions et des délivrances très-orageuses après plusieurs jours de douleurs. Il résulte aussi parfois de cette funeste habitude d'immersion immédiatement après la parturition, des accidents fort graves ou même suivis de mort.

En général cependant, les jeunes mères qui vont se baigner deux heures après leur délivrance se trouvent parfaitement bien. Au troisième jour, la fièvre de lait a cessé, et la sécrétion du fluide nourricier fonctionne avec régularité. Les femmes n'emploient aucune plante ni pour accroître la

Digitized by Google

quantité de lait ni pour la supprimer. Leur heureuse ignorance n'a pas, comme en France, la ressource d'une foule de moyens inutiles.

Les mères nourrissent leurs enfants l'espace de douze mois environ. Il en est qui ont recours à des nourrices étrangères. Je n'ai pu savoir si c'était un privilége des nobles, ou si des mères, se trouvant dans l'impossibilité physique d'allaiter leur enfant, pouvaient se faire remplacer par une mercenaire. Quant à la famille royale, ce privilége lui appartient sans contestation.

La tendresse des femmes de Mangareva pour leurs enfants est très-grande, aussi sont-elles mères excellentes dans toute l'acception du mot. Mais cependant, comme il n'y a pas de règles sans exceptions, le père Armand m'a raconté qu'une mère avait cherché à enterrer vivants les deux enfants jumeaux qu'elle avait eus, et qu'il parvint à sauver. Ces deux enfants ont aujourd'hui sept ans. J'ai déjà dit quelle était la répugnance des naturels pour leurs femmes pendant certains jours du mois et pendant leur gestation. Leurs idées sont celles de Moïse dans toute leur rigueur, et en vérité il y a quelque chose de naturel dans cette répugnance; car les femmes ne peuvent que perdre de leur prestige à se montrer dans cet état d'infirmité.

Parmi quelques-unes des coutumes introduites chez ce petit peuple, celle du mariage a été modifiée ainsi : l'insulaire qui désire prendre femme s'adresse au père de la fille qu'il veut épouser. Celui-ci refuse rarement; mais il exige le consentement formel de sa fille. Ces préliminaires accomplis, les parents vont trouver un missionnaire, et ce dernier, après avoir donné l'absolution, procède au mariage religieux et civil.

On a établi un cimetière à la manière d'Europe, et supprimé l'ancienne coutume d'exposer les cadavres.

Les jeunes filles chargées de cultiver le coton et d'en préparer la bourre sont soumises à des sortes de concours publics. Celles qui peuvent offrir le plus beau coton obtiennent des prix. Elles ont pour récompense l'avantage de figurer dans un festin où on leur sert de la chair de tortue. De plus, leur coton, qui a été exposé aux regards de tous les insulaires, est tissé le premier, et les étoffes obtenues servent à les habiller avant leurs compagnes.

Enfin terminons ce que nous avons à dire des îles Gambier par quelques mots sur l'influence des missionnaires. Cette influence a été grande, et les résultats obtenus leur font honneur. Ils ont réuni dans les liens d'une commune affection de petites populations livrées à des guerres intestines, ne donnant que de courtes trêves à des haines héréditaires; à une grossière idolâtrie, ils ont fait succéder les lumières du christianisme.

C'est le 7 août 1834 qu'abordaient sur ces îles les premiers missionnaires, Caret et Laval. Ils y étaient conduits par le navire américain *le Péruvien*. Par le secours d'un interprète, les deux prêtres français firent connaître au roi et aux chefs le désir qu'ils avaient de s'établir parmi eux. Suivant leur prévision, l'accueil qu'on leur fit fut peu encourageant, et ils n'obtinrent qu'une réception contrainte et froide. Cependant, à force de prévenances et d'empressement ils parvinrent à gagner l'affection de quelques

Digitized by Google

insulaires, ou comme le disent ces messieurs, *la bonne volonté de quelques-unes de ces créatures innocentes.*

En peu de temps les missionnaires eurent acquis des notions satisfaisantes de la langue du pays, et se trouvèrent en mesure de leur communiquer quelques idées de la vraie religion. Le nombre de leurs pupilles s'accrut chaque jour, et ceux-ci servirent à convaincre les autres de la bonne instruction qui leur serait transmise. Tel est du moins le récit inséré dans la *Gazette des îles Sandwich*, par un voyageur anonyme que je crois être M. Maigret, et dont je transcris le texte. « La vraie religion, disaient les missionnaires, n'a été établie par son créateur que pour instruire l'homme de l'usage qu'il doit faire de sa liberté, afin d'être heureux dans cette vie et de s'assurer une éternité de bonheur dans le ciel.

« Bientôt les naturels accoururent en foule pour écouter les prédications des missionnaires. Ils furent captivés par la pureté de la doctrine qu'ils enseignaient. Ils reconnurent les absurdités de leur propre culte et les impiétés dont ils se rendaient coupables, et ils renoncèrent aussitôt aux sacrifices humains qu'ils faisaient à leurs divinités imaginaires, et la chair humaine cessa d'être la nourriture de leurs prêtres ou des chefs. » Ici je ne puis partager l'opinion de M. Maigret, et je crois que l'anthropophagie était à peu près inconnue aux îles Mangaréva, et qu'on les en accuse gratuitement. Il se peut que les prêtres aient parfois ordonné le supplice de quelques criminels, comme cela a lieu dans toutes les îles océaniennes; mais de ces sacrifices à se repaître de la chair de l'homme, il y a une grande différence, et ce fait ne me paraît nullement prouvé.

Les missionnaires ont obtenu une grande amélioration dans les mœurs, cela est incontestable. Le meurtre, le vol ont cessé d'être pratiqués, et l'honnêteté générale domine au sein de la population. Je ne partage pas l'opinion de ces messieurs, quand ils disent qu'avant leur venue les Mangaréviens étaient les plus sauvages et les plus dégradés de tous les insulaires de la mer du Sud. Je crois que nulle population n'était plus apte à adopter le christianisme, et la preuve en est grande, puisque les missionnaires de la Nouvelle-Zélande, des îles Marquises, etc., n'y ont fait aucun progrès.

L'idolâtrie cessa le 16 avril 1835, par la destruction des idoles dans l'île d'Akamaru, et puis les autres îles imitèrent successivement cet exemple. C'est sur ces entrefaites qu'arriva l'évêque de Rochouse, accompagné de MM. de Latour, Soulié, et des ouvriers Mouré et Coste. Ces hommes d'application se mirent à l'œuvre en prêchant d'exemple. De leurs mains sortirent des cultures et des demeures élevées à la mode d'Europe. Puis ils enseignèrent avec un grand succès la lecture et l'écriture. Des maisons, une église, un four à chaux, des ateliers divers, une manufacture de coton, témoignèrent de leur zèle. Ils rendirent les demeures plus salubres, créèrent des écoles pour les enfants, tracèrent des chemins, vivifièrent et animèrent ces petites populations en leur offrant un simulacre des ressources de la vieille Europe. M. de Rochouse connaissait bien le zèle des ouvriers évangéliques qu'il avait associés à son œuvre, et ceux-ci à leur tour ont répondu

Digitized by Google

dignement à son attente. Mais cependant de tels résultats n'ont pas été obtenus sans bien des résistances de la part d'un certain nombre de naturels : tout n'a pas marché simplement au début; il a fallu au contraire vaincre des difficultés incessantes, et dominer petit à petit leur esprit d'opposition. Un Européen surtout, qu'on n'a pas voulu me nommer, était parvenu à leur faire croire que, s'ils conservaient les prêtres chez eux, l'eau de la mer viendrait à monter jusqu'au sommet du pic de Mangareva, et noierait la population entière. Cet Européen ne peut être qu'un trafiqueur de perles, venu de Taïti sur un des petits navires qui se livraient à ce genre de commerce.

Malgré cette sinistre prédiction, l'œuvre de la mission s'est accomplie heureusement. Un seul naturel, Kopouni, s'opposa à la destruction des idoles, mais sans succès. Il est vrai que l'opposition de ce chef eut de la gravité; car l'un de ces messieurs me raconta qu'ils n'échappèrent au feu que Kopouni avait allumé pour les faire périr, qu'à l'aide de la lueur de l'incendie. Les prêtres, traqués dans le village, gagnèrent les sentiers de la montagne, et comme le coup était manqué, d'autres naturels vinrent les chercher pour continuer leurs travaux. Kopouni leur tendit une autre fois de nouvelles embûches, et ils furent assez heureux pour se tenir cachés dans de grandes herbes et laisser passer l'orage. Enfin Kopouni proposa un jour au grand conseil des chefs (et les missionnaires avaient alors un an de séjour au plus dans les îles) de les faire assassiner. Mais il y eut dissidence, et, la majorité s'y étant refusée, ce projet manqua. Ce chef, irréconciliable ennemi des prêtres français, fut bientôt obligé de fuir et de chercher un refuge dans un des îlots du récif. Il revint amnistié de son exil, et embrassa le catholicisme qu'il avait persécuté.

Je cite ces faits tels qu'ils m'ont été racontés.

Je crois cependant qu'il existe encore beaucoup de naturels endurcis, qui n'ont pas franchement adopté les idées nouvelles. Les néo-chrétiens eux-mêmes ne sont pas exempts de terreur. Mais la mission victorieuse a marché en avant. Elle a pour elle le roi, les chefs et la masse du peuple; son avenir est assuré, et son règne solidement établi.

Les insulaires sont aujourd'hui tous vêtus : presque tous sont convertis au christianisme. Il en est qui savent tisser le coton, tailler la pierre, travailler le bois. Un certain nombre sait lire et écrire; d'autres savent chanter des cantiques. Il y a donc eu en sept années un changement énorme accompli au sein de ces populations; et certes, pour recevoir si rapidement de pareils changements, cette race doit être éminemment perfectible.

A l'époque du passage du brick *le Pylade* aux Gambier, l'évêque (M. Rochouze) était parti pour les îles Marquises avec le père Armand Chosson. Il restait dans les îles les deux ministres, Cyprien Lauzu et Honoré Laval, plus M. Floret de Latour et trois ouvriers nommés Gilbert Soulié, Henri Mouré et le vieux Coste. A ces personnes j'ajouterai les deux pilotes, et je dirai que tous sont des enfants de la France.

A. Lesson.

Digitized by Google

L'INDE A LA FIN DU XVE SIÈCLE.

VASCO DE GAMA (1).

Première expédition maritime des Portugais dans les Indes. — Vasco da Gama. — Le départ, la baie de Sainte-Hélène. — Le Cap, Quiloa, Monbaca. — Débarquement des Portugais à Calicut. — Dévotion des Européens dans un temple hindou. — Séjour à Calicut. — Mésintelligence entre les Portugais et l'autorité. — Deuxième expédition de Vasco da Gama. — Incendie d'un bâtiment appartenant au soudan d'Égypte.

On disait déjà, au temps du fameux marquis de Pombal, que le Portugal pouvait être comparé à ces continents dont nul ne connaît l'intérieur, et dont quelques personnes seulement ont visité les côtes. En effet, c'est qu'à l'exception de certains événements éclatants, de quelques grands noms, qui résonnent depuis trois siècles dans l'histoire, tout est resté ignoré ou s'est peu à peu altéré dans les souvenirs. Nul peuple, cependant, avec un territoire si restreint, n'a plus fait pour les autres peuples, nulle nation n'a plus largement payé sa dette aux nations voisines. Le volumineux ouvrage de Laclède a exposé avec détail les phases diverses de ses annales, mais sans qu'on puisse accuser l'auteur d'ignorance ou d'esprit systématique, il a nivelé, comme à plaisir, tous les traits saillants de cette merveilleuse histoire; il en a amoindri les hommes et les événements. S'il faut le louer d'avoir embrassé dans son ensemble cette vaste épopée, il est à regretter qu'il en ait méconnu le caractère grandiose. Le savant et habile Schœffer est descendu profondément dans les sentiments du moyen âge, et il en a scruté les institutions. Néanmoins il s'arrête pour nous à l'époque où commencent les grandes découvertes qui changent la face du monde, et dans ce qu'il nous a donné touchant cette période, l'absence de la narration si originale de Gomez Eannez de Azurara se fait nécessairement remarquer. M. Ferdinand Denis, en profitant de grands travaux de ses devanciers, a cherché surtout dans les chroniques, le sens historique du moyen âge. Persuadé que certains faits capitaux ne peuvent être bien compris que lorsqu'on laisse parler les témoins occulaires, il s'est réservé le droit d'interroger ces vieux témoins, et de les laisser parler avec leurs passions et leur style. Profitant de la liberté d'exposition qui rentre dans le cadre de *l'Univers*, il a animé les ta-

(1) Extrait de l'ouvrage intitulé *le Portugal*, que publie M. Ferdinand Denis, conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève.

Digitized by Google

bleaux de l'histoire par des faits que l'histoire rejette trop souvent : les légendes, les superstitions populaires, les jeux chevaleresques de ces temps héroïques, l'ont tour à tour occupé. Il y a une période à jamais mémorable où le Portugal prend l'initiative des grandes découvertes et où ce petit peuple marche en tête des autres nations. L'auteur a raconté avec détail, ou plutôt il a laissé raconter naïvement aux vieux historiens ces belles relations si complétement altérées durant le XVIIIe siècle. De tous ces hommes qui vont jouer un rôle si prodigieux dans l'histoire du monde, il n'a pris à dessein que les plus éminents pour les poser dans leur jour et leur restituer, d'après les écrivains de l'époque, leur véritable caractère. Gama, Albuquerque, Almeïda, Joao de Castro, ces grands noms rentrent avec lui dans le domaine de la réalité; mais il n'a pas toujours tenu dans l'ombre les hardis aventuriers qui se groupent autour de ces nobles figures. En voyant se dérouler tant d'événements extraordinaires dans l'espace de quelques années, et en examinant la catastrophe d'Alcaçar Kebir, on est tenté de dire avec le poëte : Tout finit avec elle! Il n'en est rien, cependant, et l'histoire de ce petit pays réserve à ses investigateurs tant de faits inattendus, qu'après le livre fameux de Vertot, on peut assigner à la restauration du Portugal des influences politiques, ignorées de cet écrivai. Le travail de M. Ferdinand Denis est toujours un exposé sincère, et quelquefois une restitution historique. Nous choisissons, pour le faire connaître par un extrait, le tableau des premières expéditions de l'illustre Vasco de Gama. L. M.

Première expédition maritime des Portugais dans les Indes. — Vasco da Gama.

Un an s'était écoulé depuis que D. Manoel était monté sur le trône, lorsque ce monarque prit la résolution de réaliser les immenses projets que son prédécesseur, D. Joam, avait conçus. Dès ce début dans le métier de roi, il mérita réellement le surnom que lui décernait déjà le peuple. Il eut le bon esprit de ne s'éloigner en aucune manière des dispositions faites avant lui. Un gentilhomme du pays d'Alem-Tejo avait été choisi pour commander l'expédition; Manoel ne le révoqua point. Vasco da Gama était l'homme de Joam II, cet éloge devait lui suffire, et le jeune prince le comprit.

Le marin que Joam II avait désigné pour être capitam-mor de la flotte des Indes, s'était déjà fait remarquer par un mérite peu commun (1).

Les préparatifs furent poussés avec une activité prodigieuse, et, dès le milieu de l'année suivante, ils étaient terminés complétement. Fidèle à notre

---

(1) Il était né vers 1469 à Sinès, ville située sur les côtes de l'Océan, dans l'Alem-Tejo. L'éducation du jeune Vasco fut aussi complète qu'elle pouvait l'être à cette époque; il étudia principalement les mathématiques et lut les cosmographes. De bonne heure, il fut choisi pour remplir des missions importantes, et sa réputation était déjà brillante à l'époque où Joam II le chargea d'un poste important.

Digitized by Google

habitude de peindre les événements par le témoignage des contemporains, nous reproduirons ici le récit naïf d'un homme qui a connu les moindres détails de ce grand drame auquel plus tard il assista ; nous laisserons parler Pacheco.

« Il ne convenait pas, dit-il, que pour ce voyage de découvertes il y eût excès ni dans le nombre, ni dans la grandeur des navires, et en raison de cela, il fut ordonné, par le roi notre seigneur, que quatre petits bâtiments seraient mis en construction, et que le plus considérable ne dépasserait pas 100 tonneaux, parce que, dans une contrée ignorée et si peu connue qu'était alors celle-là, il n'était pas nécessaire que les navires fussent de plus haut bord, et cela eut lieu ainsi, afin qu'ils pussent entrer et sortir facilement dans tous les lieux qu'ils aborderaient, ce qu'ils n'eussent pu faire étant plus grands ; et ces navires furent construits par d'habiles maîtres et ouvriers, sans qu'on négligeât rien pour la solidité, du côté des bois et des ferrements. On affecta au service de chaque navire trois équipages complets de voilure. Les ancres, les cordages, tous les autres appareils furent trois ou quatre fois doublés, et en surérogation de ce que l'on a coutume de faire. Les douves des tonneaux, les pipes, les barils renfermant l'eau, le vin, le vinaigre et l'huile, furent garnis de nombreux cercles de fer, si bien que chaque pièce pût conserver ce qu'elle contenait. Les approvisionnements de pain, de vin, de farine, de viandes, de légumes et de choses appartenant à la pharmacie, tout cela fut donné en aussi grande abondance qu'il convenait à la circonstance, et même bien au delà. Il en fut ainsi pour les bombardes et les autres munitions. Et nous dirons encore que ceux qui furent employés à ce voyage étaient les principaux marins, les pilotes les plus savants en l'art de la marine que l'on pût trouver dans le pays ; on leur alloua même une paye si considérable et de tels priviléges, ils furent en un mot si bien rémunérés, qu'ils l'emportèrent du côté du salaire sur ce qu'on a coutume de donner à tous les marins qui sont employés dans les autres provinces. Et il se fit, au sujet de ce voyage, de si nombreuses et de si grosses dépenses, le tout à propos d'un si petit nombre de navires, que la crainte d'exciter l'incrédulité m'empêche d'entrer dans les menus détails. Or, de tout cela, notre prince ne recueillit alors d'autre bénéfice que d'avoir découvert et rappelé à la connaissance des hommes quelques portions de cette Éthiopie, qui gît au delà de l'Égypte, et le commencement de l'Inde inférieure, et ainsi partit Vasco da Guama (*sic*) pour cette sainte entreprise, comme capitam-mor de ces quatre navires, par la volonté de la majesté sacrée de ce prince sérénissime, qui le fit quitter l'excellente cité de Lisbonne, un samedi, le 8 du mois de juin, en l'année de Notre-Seigneur Jésus-Christ 1497. »

Le départ. — La baie de Sainte-Hélène. — Le Cap, Quiloa, Monbaça.

Barreto de Resende, qui, du reste, se trouve parfaitement d'accord avec Pacheco et l'auteur des *Décades*, nous donne ainsi le dénombrement des navires qui allaient entreprendre ce périlleux voyage, et il rappelle en

Digitized by Google

même temps le nom des chefs auxquels ils furent confiés : le navire principal, *la capitane*, sur lequel Gama avait planté son pavillon, se nommait *le Saint-Gabriel*, et Pedro de Alenquer en était le pilote (1). Le second navire portait aussi le nom d'un messager de la céleste hiérarchie, c'était *le Saint-Raphaël ;* le frère bien-aimé de Vasco, Paulo da Gama en était le capitaine, et il avait pour pilote Joao de Coimbra. Le troisième bâtiment, nommé *le Berrio*, avait pour commandant principal ce Nicolas Coelho, qu'on vit depuis s'illustrer dans les mers du Brésil, et le pilote se nommait Pedro de Escolar. Quant au quatrième navire, destiné au transport des approvisionnements, on n'avait pas cru devoir en donner la direction à un homme que ses antécédents eussent illustré : c'était simplement un serviteur de Vasco da Gama, P. Nunez, qui en était le capitaine. Il n'est peut-être pas inutile de dire que ces divers navires portaient tant en matelots qu'en soldats 160 hommes, qu'on pouvait considérer à coup sûr comme gens d'élite, et qui le prouvèrent jusqu'au dernier jour. Le début du voyage ne devait pas non plus inspirer d'inquiétude; Bartholomeu Dias, le célèbre explorateur du cap de Bonne-Espérance, était chargé d'accompagner ces quatre voiles jusqu'au pays de Mina.

L'historien des Indes nous fait observer, avec sa sagacité habituelle, que cette première flotte n'avait pu choisir, comme on le fit depuis, l'époque favorable des moussons. Vasco da Gama ignorait à la fois et la direction des vents généraux, qu'il fallait aller chercher, et les lieux de relâche, que les cartes les plus grossières indiquaient avant la fin du siècle, mais dont on n'avait alors nulle idée : aussi l'historien plein de foi s'abstient-il de toute réflexion; il se contente de s'écrier, en parlant du Dieu qu'invoquait la flotte des chrétiens : « Il donne les moyens pour accomplir, lorsque est arrivé le jour de ses desseins! »

Vasco da Gama appartient avant tout à la milice du Christ, il est chevalier de cet ordre fameux qui a son siége à Thomar; ce sera à un pauvre ermitage, auquel l'infant don Henrique a confié les saintes bulles obtenues jadis du pape pour ses hardis marins, qu'il ira demander des prières.

« En suivant le Tage, sur la rive droite, à une lieue de l'antique Lis-« bonne, il existait un lieu nommé le *Rastello*, voisin de l'ancrage le plus « sûr que pussent rencontrer les navires qui avaient franchi la barre, et « également le plus voisin du lieu que choisissaient ceux qui se préparaient « à entreprendre un long voyage, parce qu'alors, comme aujourd'hui, dans « le voisinage de la pointe de sable qui existe presque en face de la Tafraria, « le fleuve était profond et fournissait un excellent abri. » C'était là, sur l'emplacement même où s'est élevé le magnifique couvent de Belem, qu'on voyait une pauvre chapelle, desservie par quelques moines du couvent de Thomar. Or, ce fut dans cette espèce d'ermitage que, le 7 juillet 1497, Vasco

(1) L'escrivao du navire amiral, qui en ce temps occupait le troisième rang à bord, était Diogo Dias, frère de Bartholomeu Dias, auquel on devait la découverte du cap de Bonne-Espérance.

Digitized by Google

da Gama, en compagnie des autres capitaines, alla veiller dévotement, et invoquer Notre-Dame de Bethléem, car la chapelle portait déjà ce nom. Le jour suivant, qui était un samedi, une grande multitude, attirée par l'intérêt religieux qu'inspirait cette expédition, s'était rendue sur la plage. Quelques prêtres, venus de Lisbonne pour dire la messe, commencèrent alors avec les moines *une dévote procession*, nous dit Barros; on les vit s'avancer religieusement vers les navires portant des torches de cire à la main, et la foule les suivait répondant par ses chants aux litanies; ils vinrent ainsi près des embarcations qui devaient recevoir tous ces marins, puis le vicaire prononça à haute voix une confession générale, et à la fin il donna l'absolution, selon la teneur des bulles que l'infant D. Henrique avait obtenues jadis. « Et durant cet acte, ajoute avec son éloquence habituelle l'auteur des *Décades*, il se répandit tant de larmes parmi tous ceux qui étaient présents, qu'à partir de ce jour le rivage prit possession de ces douleurs immenses!... Ah! ce n'est pas sans raison que nous l'appelons la rive des pleurs pour ceux qui s'en vont... la terre du plaisir pour ceux qui reviennent. »

Comme nous l'apprend le noble historien, on ne prévoyait point alors les joies du retour; et, lorsque les matelots, en larguant les voiles, poussèrent le cri accoutumé de l'heureux départ, *une pieuse humanité fit redoubler ces larmes*, et les prières recommencèrent.

Le léger vent du nord qui se fait sentir sur presque toute la côte d'Espagne dans le mois de juillet, fraîchissait en ce moment; les quatre navires durent s'éloigner assez rapidement de la côte; ils eurent bon temps même pendant treize jours, et leur premier relâche eut lieu à San-Iago, l'île principale de l'archipel du Cap Vert. Là ils prirent quelques rafraîchissements, et durent se préparer à entrer dans des mers moins connues. Ce fut également dans ces parages qu'un de leurs compagnons se sépara d'eux. Après les avoir suivis durant un certain espace, Bartholomeu Dias quitta la flotte, et il prit la direction qui devait le conduire à Mina. Pour Vasco da Gama, il poursuivit sa route, et il alla atterrir à la baie de Sancta-Helena, la terre où il fit aiguade. Cette baie, située à peu de distance du Cap, présentait, en effet, à Gama un lieu favorable pour constater la valeur des observations qu'il avait faites jusque-là, avec des instruments nautiques d'une fâcheuse imperfection, sans doute, mais qui, pour nous servir des expressions toujours pittoresques de Barros, avaient rendu des services aussi éminents qu'ils étaient grossiers. On était descendu à terre; les opérations nautiques avaient commencé paisiblement, lorsque deux jeunes noirs fort agiles, qui allaient à la recherche du miel sauvage, et qui ne voyaient pas les étrangers, furent poursuivis par quelques hommes des équipages; l'un d'eux tomba entre les mains des Portugais, et bientôt le don de quelques bagatelles en eut fait un ami. Il essaya de faire entendre que ses compagnons demeuraient derrière certaines montagnes qu'il indiquait. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la curiosité des nouveaux débarqués, qui tenaient d'ailleurs, avant toute chose, à ramener dans leurs

Digitized by Google

pays plusieurs naturels des contrées nouvellement découvertes. On laissa aller le captif, et bientôt, attirés par ses récits et par la vue des bagatelles qui lui avaient été données, un assez grand nombre de noirs parurent sur la rive.

Un de ces hommes qui ne doutent de rien, un certain Fernand Velloso, que Barros peint d'un seul trait, en disant qu'il *allait sans cesse en vaillantises*, s'offrit à courir les chances d'une aventure, en se rendant à l'aldée lointaine où semblaient demeurer ces sauvages; il y resta la journée entière. Chercha-t-on à lui faire quelque violence; fut-il étrangement dégoûté, comme le dit Osorio, par un repas de veau marin dont on lui offrit sa part, il ne voulut pas le dire d'abord; la seule chose positive, c'est que sa terreur, fausse ou motivée, eut un fâcheux résultat. Le soir allait venir, l'aventureux Velloso n'était pas encore arrivé; Gama portait ses regards avec quelque inquiétude vers les montagnes, lorsqu'il voit notre homme, franchissant avec rapidité les rochers, sautant de piton en piton, poursuivi par ses hôtes. Appeler Pero Coelho, dont il voyait le bateau à quelque distance, ordonner d'aller au secours du fugitif, y aller lui-même, tout cela fut l'affaire d'un moment. Bientôt Velloso gagne la mer; mais les sauvages se méprennent sur le mouvement qu'ils remarquent parmi les étrangers; ils pensent qu'on veut les attaquer, et ils se mettent en défense. Leurs javelines, armées d'une corne de bœuf, sont lancées avec vigueur; et l'un de ces traits vient atteindre au pied le chef de l'expédition lui-même. L'arme n'était pas empoisonnée; et plus heureux que Cintra, dont nous avons dit la fin malheureuse, Vasco da Gama en fut quitte pour une blessure légère. On mit à la voile immédiatement, et quelques coups d'escopette furent envoyés à ces sauvages, en souvenir d'un malentendu dans lequel certainement les pauvres chasseurs d'abeilles n'avaient pas les premiers torts. Ces hommes noirs, aux cheveux crépus, à la peau tatouée, appartenaient probablement à la race cafre. Quoi qu'il en soit, Vasco da Gama dut se contenter de ce qui s'était passé sous ses yeux; il ne put emmener aucun habitant de la baie de Sainte-Hélène. Velloso n'avait rien vu ou ne voulut rien dire, et il ne resta de son excursion qu'un charmant épisode dont Camoëns a su animer son poëme.

Au bout de trois jours de navigation, le 22 novembre, on passa devant ce grand cap de Bonne-Espérance, dont un roi avait changé le nom; les Portugais le doublèrent, nous dit Barros, avec moins de tourmentes et de périls qu'ils n'en attendaient; et le jour de Sainte-Catherine, ils entrèrent dans l'aiguade, qui se trouve située soixante lieues plus loin.

Faut-il croire, avec Osorio, que « les choses ne se passèrent point si paisiblement; que les vagues estoient étrangement périlleuses, les vents contraires, la pluye fort froide, le brouillard espais et la tempête continuelle? » Ce récit convient sans doute mieux à la magnifique tradition que nous a laissée Camoëns; mais rien n'atteste son authenticité. Faut-il croire également que les matelots portugais effrayés conspirèrent secrètement, que Vasco da Gama courut risque de la vie, et qu'il échappa au complot unique,

Digitized by Google

ment grâce aux avertissements de son frère? Nous avouerons que, nonobstant tout le respect que nous inspire l'évêque de Sylves, nous le croyons lui moins bien informé que Barros; il n'est pas probable que cet habile historien eût passé sous silence des faits de cette importance, et qu'au lieu de nous décrire un de ces grands événements dramatiques, devant lesquels sa plume ne recule jamais, il eût préféré nous faire une peinture pastorale de ces contrées si peu connues; car il le dit avec une grâce dont nulle traduction ne peut rendre le charme, en parlant des peuples qui erraient le long de la côte et venaient visiter paisiblement les Portugais: « Ce sont gens amusants et joyeux, adonnés à la danse et au jeu des instruments, et, parmi eux, il y en avait quelques-uns qui jouaient d'une façon de flûte pastorale et qui à leur mode donnait un son agréable. »

Quelques démêlés assez aigres s'étant élevés entre ces pasteurs et les Portugais, à propos de l'échange des troupeaux, Vasco da Gama jeta l'ancre un peu plus loin; mais les tribus de ces contrées se montrèrent plus menaçantes que celles visitées jusqu'alors. Ce fut vers cette partie de la côte, et non précisément devant le Cap, que l'on débarrassa le navire commandé par Pedro Nunez, de ses munitions et de son équipage, et qu'on l'incendia.

En partant de ce lieu, la flotte fut assaillie par une tempête si violente, qu'on fut obligé de carguer toutes les voiles. Si Barros ne parle point d'une révolte parmi les hommes du *Saint-Gabriel*, il insiste sur la terreur des équipages, qui s'occupèrent, dit-il, alors davantage de leurs péchés que de la manœuvre, « parce que, de toutes parts, il y avait apparence de mort. » Le beau temps revint enfin et les porta vers les îlots plats (*Ilevs chaos*), cinq lieues au delà de l'endroit où Bartholomeu Dias avait planté son dernier pilier. Les courants de ces parages le gênèrent singulièrement; cependant, en dépit de ces contrariétés, ils arrivèrent devant la côte de Natal, à laquelle ils donnèrent ce nom; puis le jour des Rois les vit entrer dans la baie des *Rois mages*, qu'on désigne également sous le nom de la baie du cuivre, parce qu'on échangea en ce lieu quelques bracelets d'or faux contre de l'ivoire et divers objets. Un certain Martim Affonso, que Fernand Lopes de Castanheda nous représente comme étant l'interprète de *la Capitane*, alla visiter les aldées de l'intérieur, et il eut beaucoup plus à se louer de l'accueil qu'il reçut dans ces parages que Fernand Velloso n'avait à s'applaudir de son séjour à Sainte-Hélène. La description des lieux qu'il visita nous prouve qu'il fut reçu par des hordes de Hottentots ou de Boschis. L'hospitalité toute bienveillante dont Vasco da Gama fut l'objet, parmi ces peuples pasteurs, l'engagea à demeurer parmi eux cinq jours; il imposa à la contrée le nom *da boa Paz* ou *da boa Gente*.

A partir de ce point, il commença à naviguer à une certaine distance de la terre, si bien qu'il passa, durant la nuit, devant le cap *dos Correntes*. Or, comme la côte commence à faire en cet endroit une courbe immense, et que Vasco craignait de pénétrer dans quelque golfe dont il ne pourrait

Digitized by Google

sortir, il prit le large. Cette résolution l'entraîna loin d'un port où il eût trouvé quelque repos. Il passa, sans s'en douter, devant cette ville de Sofala, dont l'opulence était déjà célèbre en Europe, et qui lui eût offert certainement un point de relâche favorable : il alla, au contraire, surgir à une portion de la côte où un fleuve le reçut. Là, au lieu de trouver des peuples complétement étrangers aux usages de la civilisation, il vit, parmi des noirs, plusieurs individus appartenant à une autre race, dont la peau rouge indiquait une autre origine; si bien que les chefs de l'expédition crurent reconnaître, parmi eux, une communication plus directe avec les Maures; à peu près, dit Barros avec sa justesse d'expression habituelle, comme celle qui existe entre les Yolofs et les Azenègues.

Ces hommes, d'ailleurs, entendaient quelque peu l'arabe; ils faisaient également usage de certains vêtements. Gama se sentait plus rapproché des riches contrées qui avaient motivé son voyage, puis, on lui parla clairement de certaines nations de l'Est, qui naviguaient comme lui dans de grands navires; il imposa à ce fleuve le nom de Fleuve des bons Signaux, *Rio dos bons Sinaes*. Ce fut en ce lieu, où, pour la première fois, ils avaient reçu des informations vraiment favorables, que les hardis marins plantèrent un de ces piliers en pierre, aux armes de Portugal et surmontés d'une croix, tels que Joam en avait fait sculpter plusieurs pour attester ses découvertes : le nom de Saint-Raphaël fut imposé à ce monument.

Vasco da Gama resta dans ce lieu l'espace d'un mois; et une maladie, dont les hommes de mer n'avaient probablement pas expérimenté, jusqu'à ce jour, les ravages dans ce qu'ils ont de plus funeste, le scorbut, attaqua un grand nombre de matelots et en enleva quelques-uns. L'auteur des *Lusiades*, qui a saisi, avec un admirable esprit d'observation, les moindres détails de cette navigation mémorable, nous a laissé une peinture frappante des progrès de ce mal et de la terreur qu'il inspira aux Portugais (1). Nous ajouterons, en passant, qu'un accident très-vulgaire faillit dans ces parages enlever Vasco da Gama à l'expédition. Comme il était venu à bord d'une chaloupe, afin de s'entretenir avec son frère, et qu'il avait pris seulement deux rameurs pour se transporter vers *le Raphaël*, au moment où il causait par une batterie basse, se tenant à la chaîne des manœuvres, la force des vagues emporta son embarcation, et il courut un vrai danger. Il faillit également se perdre en sortant du *Rio dos bons Sinaes*, et, cette fois, le péril fut général; car son navire alla donner con-

(1) Rappelons ici que les progrès du scorbut furent tels à bord des divers navires qui se rendaient aux Indes, durant tout le XVIe siècle, que François Pyrard signale certains bâtiments n'ayant pas pu ramener plus de 200 individus sur 1200, et que les médecins regardaient cette affreuse maladie comme l'agent le plus funeste d'une aussi effrayante mortalité. Grâce aux soins hygiéniques apportés aujourd'hui à bord des bâtiments de l'État, on fait quelquefois le tour du monde sans perdre un homme : tel a été du moins le cas où s'est trouvée l'expédition de *la Coquille*, commandée par M. Duperré, et où se trouvait le Dr P. Lesson.

Digitized by Google

tre un banc de sable. Cet événement avait eu lieu le 24 février. Dégagé de cette cruelle position, il pouvait naviguer toujours en vue des côtes : au bout de cinq jours, il jetait l'ancre à environ une lieue de la ville de Mozambique, et il mouillait devant un îlot, qu'il appela plus tard l'île Saint-George. Là trois ou quatre embarcations, désignées sous le nom de *sambucos*, vinrent le visiter. Parmi certains noirs, demi-nus, aux cheveux crépus et laineux, se trouvaient quelques Arabes, et entre autres un Maure du pays de Fez, c'est-à-dire d'une contrée qu'on pouvait regarder, à juste titre, comme l'école militaire des musulmans contre les chrétiens, ainsi que nous le dit encore Barros. Grâce à Fernand Martins, l'interprète, on put s'entendre, et le Maure ne fut pas médiocrement surpris en apprenant qu'il avait devant lui une flottille partie du port de Lisbonne. Malgré le chagrin visible que lui fit éprouver cette nouvelle, il sut dissimuler. Vasco da Gama apprit par lui que le cheick de la contrée se nommait Çacocja, et que nul bâtiment ne passait dans ces parages, sans venir à terre pour y trafiquer, ou sans payer au chef une sorte de tribut. Gama lui déclara en peu de mots quelle était sa mission et lui demanda des pilotes. « Le Maure, homme expert, nous dit l'auteur des *Décades*, aplanit en apparence toutes difficultés; non-seulement il promit de rendre compte à son souverain des explications positives qui venaient de lui être données, mais il affirma que rien n'était plus facile que d'obtenir à Mozambique des pilotes capables de conduire la flotte aux Indes. » Il ne tarda pas à s'éloigner, chargé pour le cheick de quelques conserves de Madère; on y avait joint un de ces manteaux d'écarlate, en usage alors parmi les Maures de Grenade, et que les chrétiens désignaient sous le nom de *capellar;* plusieurs menus objets d'Europe accompagnaient ce présent.

Le lendemain, et sur l'invitation du cheick, Vasco da Gama entrait dans le port de Mozambique précédé par le petit navire de Coelho. Faisons-le bien remarquer; si ce fut en ce lieu que le capitaine portugais commença à expérimenter d'une manière inquiétante pour l'avenir la perfidie mauresque, contre laquelle il semblait être d'abord sans inquiétude et sans défense, ce fut à Mozambique qu'il eut, pour la première fois, des données positives sur ces régions de l'Inde qu'il cherchait, muni d'indications si vagues; il comprit parfaitement quel changement s'était opéré dans sa situation, et il en glorifia Dieu de grand cœur, nous dit-on. Mozambique était, à cette époque, un bien faible établissement, une sorte d'échelle entre le commerce de Quiloa et de Sofala. Une petite mosquée, une maison couverte en tuiles pour le cheick, quelques chaumières à toits de roseaux, telle était alors cette ville, qui s'accrut si rapidement depuis. Vasco da Gama y séjourna pendant dix jours, liant des relations avec le cheick et sans soupçons pour l'avenir. Il y a mieux, il y découvrit des chrétiens d'une communion différente de la sienne, et le nom merveilleux de ce Prêtre Jean, si fréquemment cherché depuis quelques années, retentit encore à ses oreilles. Trois Abyssins, que les hasards du commerce avaient amenés dans ces contrées, tombèrent en prière devant l'image de l'ange Gabriel, peinte sur les

Digitized by Google

bannières de Gama. Ce fut à ce signe d'adoration que les chrétiens se reconnurent; mais les questions pressantes qu'on leur faisait inquiétaient les Maures, et l'on s'empressa de les soustraire aux yeux des Portugais.

Les musulmans de Mozambique avaient deviné, en effet, du premier coup d'œil toute la portée de cette expédition; l'arrêter à son origine devenait à la fois un devoir de religion et une nécessité commandée par l'intérêt; au défaut de la force, il fallait employer la ruse. Le capitam-mor voulait partir; le cheick convint de lui expédier deux pilotes. Ces hommes voulurent être payés à l'avance, mais leurs réticences furent peut-être ce qui sauva Gama; il devint moins confiant, et il exigea que l'un d'eux demeurât toujours à bord quand l'autre se rendrait à terre. Dès le lendemain, une triste expérience lui prouvait que cette précaution n'était pas inutile. Une embarcation qu'il avait envoyée pour faire de l'eau, du bois, et s'approvisionner de menus objets, était attaquée par sept sambucos (1), et quelques coups d'arbalète ou de mousquet faisaient justice de cette agression. La plage était devenue déserte.

Vasco da Gama, craignant quelque nouvelle trahison, alla se réfugier dans l'île de Saint-George. Ce fut de là qu'il continua sa route vers les Indes, gardant à bord le pilote, qu'il avait eu la prudence de retenir; mais il lui fallait de l'eau, et, soit qu'il se fût réellement égaré, soit qu'il poursuivît un dessein hostile, le Maure l'entraîna sur la côte, vers ces labyrinthes de verdure que forment si souvent les mangliers dans la région des tropiques. Là, Vasco da Gama envoya deux chaloupes pour explorer le pays; un grand nombre de noirs en défendaient l'approche. Le pilote s'enfuit à la nage avec un mousse nègre, qu'une communauté d'idées religieuses avait attaché sans doute à son sort. Le lendemain, Vasco da Gama alla réclamer avec des démonstrations pacifiques les deux fugitifs dans le village qui leur avait donné asile.

Le Maure qui y commandait ne refusa pas positivement de les livrer; mais il prétendit que, de toute nécessité, il fallait s'en référer à la décision du cheick; et, dès le lendemain, il prouvait aux chrétiens combien on les jugeait peu redoutables, en ripostant par une défense sérieuse à des feux guerriers dont on prétendait saluer leur départ. Vasco insista; mais on lui affirma que rien de positif ne pouvait lui être dit à l'égard des pilotes, et que l'on ignorait leur asile, parce que c'étaient des étrangers... qu'au surplus on savait ce qu'ils étaient eux-mêmes, et la foi qu'on pouvait avoir dans des hommes qui ne cherchaient asile parmi les aldées de la côte que pour les dépouiller. Ce discours, assez modéré d'abord, se termina par une grêle de flèches. L'artillerie des Portugais riposta, et Gama eût pu facilement, sans doute, incendier ce village; son unique intention était d'effrayer les Arabes, et il y réussit. Trois ou quatre hommes tués par le canon et apportés aux pieds du cheick suffirent pour jeter la terreur au

(1) On désignait ainsi certaines petites embarcations usitées dans ces parages.

Digitized by Google

milieu de cette population. Un Maure, dont on s'était emparé, fut appliqué à la question, et révéla ce qu'on brûlait de savoir touchant le commerce de Sofala; ses richesses en or, la proximité où l'on était des côtes de l'Inde. Pour la première fois on l'entendait répéter que de Mozambique à Calicut il n'y avait qu'un mois de navigation.

Avant que le cheick eût eu le temps d'envoyer du monde pour garder les puits, Vasco da Gama voulut se diriger vers l'aiguade, et il ordonna qu'on retînt sous bonne garde l'homme dont on s'était emparé. Ce fut grâce à lui qu'on put faire de l'eau, parce qu'il guida les Portugais au milieu des marécages sans fin dont la côte était bordée. Il faisait une nuit profonde; durant ces allées et venues, le soleil eut le temps de paraître.

Le cheick craignit alors les résultats d'une attaque imprudente, et il fit porter des excuses à Gama. D'après ce dernier rapport, l'un des pilotes avait fui dans l'intérieur, l'autre avait été tué par une des décharges d'artilleries. Le chef arabe renvoyait, disait-il, aux Portugais ce qu'on avait pu retrouver chez les femmes du fugitif, ce que les chrétiens étaient en droit de réclamer; il terminait en offrant un pilote plus habile et en expédiant à bord le nègre déserteur. « Ce n'était pas le temps aux répliques, » dit Barros. Vasco da Gama fit remettre au cheick les objets qui lui étaient présentés et garda le pilote qu'on lui offrait; puis il alla chercher de nouveau asile dans l'îlot de Saint-George, et ayant séjourné là trois jours, il ne quitta la côte que le 1er avril 1498.

Vasco da Gama avait acquis une haute expérience en peu de jours, si bien qu'un rude châtiment faisait justice des erreurs volontaires du pilote. L'esprit astucieux de cet Arabe ne précipita rien toutefois; il espérait que l'exiguïté du port de Quiloa, son peu de sûreté pour les navires, livreraient aux musulmans, et sans coup férir, la flottille qu'il conduisait. Par un bonheur inespéré, les courants éloignèrent Gama de ces parages, et après avoir failli se perdre sur les bas-fonds de Saint-Raphaël, les trois navires entrèrent, le 3 avril, dimanche des Rameaux, dans le port de Monbaça.

Le pilote, fidèle à son système, affirma au chef de l'expédition que cette ville était peuplée en partie par des chrétiens abyssins, en partie par des habitants de l'Inde. Tout, dans l'aspect de la cité, devait faire prendre le change aux navigateurs. La ville, située au centre d'un détroit et bâtie sur une île, ne pouvait être aperçue que lorsqu'on pénétrait dans le port; mais dès qu'on était arrivé à l'entrée de la rade, tel était le mode de construction des édifices, et même des simples habitations, qu'il semblait qu'on entrait dans quelque port de la Péninsule. Instruit par les événements précédents, Vasco da Gama fut prudent; il se contenta de voir cette ville africaine dont l'aspect seul ravissait tous les équipages, et qui lui rappelait les ports de l'Europe, il refusa d'y pénétrer. Bientôt deux embarcations se présentèrent; elles amenaient certains personnages qu'on supposa élevés en dignité. Ils montèrent à bord de la capitane, et invitèrent Vasco de Gama, avec toute la courtoisie orientale, à se rendre dans le port. C'était l'usage, disaient-ils, et les étrangers ne pouvaient s'y soustraire. On l'on venait

Digitized by Google

chercher un asile à Monbaça, et toutes les ressources de l'hospitalité y étaient offertes; ou l'on passait sans s'arrêter devant la rade. Vasco da Gama comprit qu'il n'y avait point d'alternative, et il promit d'entrer dans le port dès le lendemain. Mais le lendemain, les fêtes de Pâques, sacrées, disait-on, aux yeux de tout chrétien, servirent de motif pour différer cette entrée solennelle, et Gama se contenta d'envoyer deux officiers, qui devaient porter des présents au chef arabe et s'assurer des dispositions de la ville. Ce furent probablement ces précautions minutieuses qui sauvèrent l'expédition. Dans tous les cas, certaines expressions de l'historien des Indes nous prouvent que Gama savait répondre à la ruse par la ruse, et que cette fois surtout la circonspection ne lui fit pas défaut.

Le troisième jour, au moment où des milliers d'embarcations lui amenaient une multitude d'Arabes en habits de fête et prêts à lui servir d'escorte, il parut sur le pont, et il eut soin de n'admettre, dans chaque navire, que dix ou douze individus; puis, comme les instruments résonnaient, comme des acclamations bruyantes se faisaient entendre, il ordonna de déferler les voiles, « à la grande joie de tous, nous dit Barros, les Maures croyant qu'ils emmenaient une proie désirée, les nôtres convaincus que, dès qu'ils avaient rencontré une nation si fastueuse et obtenu des nouvelles si certaines de l'Inde, leurs travaux étaient achevés. » Ils se trouvaient dans une heure de péril cependant; « mais Dieu, sous la conduite duquel ils n'avaient cessé d'être durant cette route, ne permit pas que la volonté des Maures fût mise en œuvre, et il les délivra presque miraculeusement, en révélant de cette manière leurs intentions aux chrétiens. » La capitane, en effet, n'ayant pas obéi à la manœuvre, et s'étant portée sur un bas-fond, Gama vit immédiatement le péril et ordonna sur-le-champ de jeter l'ancre; mais, comme selon la coutume des gens de mer, en semblable circonstance, un tel commandement ne peut s'exécuter sans que l'équipage s'élance avec précipitation de côté et d'autre aux manœuvres; aussitôt que les Maures, qui étaient sur les divers navires, eurent aperçu ce mouvement, ils crurent que la trahison, qu'ils portaient au fond de l'âme, était découverte; et ils s'élancèrent dans leurs barques au milieu du plus grand désordre. Ceux qui se trouvaient à bord du navire de Vasco da Gama en firent de même, et il n'y eut point jusqu'au pilote de Mozambique qui se jetât du château de poupe dans la mer, tant la terreur fut générale. Lorsque Vasco da Gama et les autres capitaines eurent été témoins de cette nouveauté inattendue, Dieu leur ouvrit le jugement pour comprendre sa cause réelle. Or, sans plus de demeure, ils résolurent de s'éloigner à l'instant, et de longer une côte qu'ils savaient être fort peuplée. Ils pouvaient, en effet, y rencontrer des navires, montés par des musulmans, qui leur fourniraient quelque pilotes. Quant aux Maures, comme ils avaient compris ce qui allait avoir lieu, ils vinrent, dans la nuit même, en employant des rames sourdes, avec l'intention de couper les amarres des navires; mais leur méchanceté n'eut pas de résultat, parce qu'on les avait entendus. Étant partis de ce lieu de péril le jour suivant, Vasco da Gama rencontra

Digitized by Google

deux sambucos qui se dirigeaient vers la cité. Les Portugais prirent une de ces embarcations, avec treize Maures seulement (les autres se lancèrent à la mer), et ce fut d'eux que l'on sut comment en avant se trouvait une ville, qui portait le nom de Mélinde, et où régnait un roi humain, par le moyen duquel on pourrait obtenir un pilote pour se diriger vers les Indes. »

Joao de Barros a nommé Mélinde et son roi ; il a dit, en quelque sorte, la fin de ce prodigieux voyage. Vasco da Gama, poursuivant sa traversée, sans toutefois abandonner la prise qu'il venait de faire, entrait, le 15 avril 1498, dans le port hospitalier que les Maures lui indiquaient ; il y jetait l'ancre précisément en ce jour de Pâques dont la solennité était célébrée avec tant de pompe dans tous les Etats chrétiens.

Un grand acte venait d'être accompli, non-seulement pour le Portugal, mais pour les pays de la chrétienté, comme on disait alors. Une fois arrivé à Mélinde, toutes les difficultés de cette prodigieuse expédition s'aplanissent comme par enchantement. Le roi de ces contrées est musulman, il est vrai, mais il a un cœur de chrétien, nous disent les poëtes et les chroniqueurs. Tout dénote d'ailleurs dans sa conduite une sagesse de vues, une droiture d'intentions qui en font un homme à part. Il invite Gama à venir le visiter dans son palais; et, sur l'observation qui lui est faite par le capitam-mor, qu'une injonction précise de son souverain l'empêche de se rendre à terre avant qu'il soit arrivé dans les domaines du roi de Calicut, il n'hésite pas à se confier à des étrangers dont il admire le courage. Alors la pompe orientale étale pour la première fois sa magnificence aux yeux des Européens, et laisse deviner aux Portugais des richesses dont les récits de Marco Polo et ceux de Pero de Covilham ont pu seuls leur donner une légère idée.

Un mot de l'auteur des *Décades* nous fait comprendre aussi la supériorité que l'artillerie donnera aux Portugais sur ces peuples quand ils se présenteront en maîtres et non plus comme des hôtes pacifiques. Vasco da Gama ayant ordonné des salves en l'honneur du roi de Mélinde, l'effroi que causa ce bruit inusité mit le désordre dans cette foule, et il y eut comme une grande rumeur parmi tout ce peuple, ajoute Barros, chacun voulant tout à coup se précipiter vers la terre.

Vasco da Gama fit cesser le bruit des canonnades, et s'avança vers le sambuco dans lequel se trouvait le roi de Mélinde. Dès les premiers mots de bien-venue, il y eut entre eux sécurité entière, et comme si de longs jours se fussent écoulés, nous dit Barros, depuis leur première entrevue. Le roi, gagné par cet accueil plein de franchise, voulut visiter les divers bâtiments, et fut surtout sensible au don que lui fit Gama des treize prisonniers dont les chrétiens s'étaient emparés en mer. Les jours suivants, rien n'interrompit cette bonne harmonie, et ce fut devant Mélinde que Vasco da Gama reçut, pour la première fois, ce pilote fidèle auquel il est juste d'attribuer en partie le succès de l'expédition. Malemo Canaca, Maure du Guzarate, ne fut pas plutôt entré en rapport avec les chrétiens, qu'il se

Digitized by Google

vouà sincèrement à leur service et qu'il ne cessa de leur être invariablement attaché. Vasco da Gama fut satisfait des connaissances géographiques qu'il remarqua en lui, surtout, nous dit Barros, lorsqu'il lui eut montré une carte, où était figurée toute la côte des Indes, orientée selon le système des Arabes. — L'historien, qui entre dans certains détails techniques à ce sujet, a soin de nous faire remarquer aussi que le nouveau pilote ne montra aucune surprise à la vue des instruments nautiques dont se servaient les chrétiens; il donna même sur ce point des renseignements précis, que devront toujours reproduire ceux qui auront à retracer l'histoire de la science.

Malgré l'hospitalité du roi de Mélinde, Vasco da Gama ne fit pas un long séjour dans la ville où il commandait; il avait hâte d'atteindre le but de son voyage et de connaître par lui-même la vérité des récits qui lui étaient faits. Si l'on s'en rapporte à la relation si fidèle de Fernand Lopes de Castanheda, qu'il faut quelquefois préférer, selon moi, à Barros, les derniers jours de cette station n'auraient pas été sans nuages, et ce n'aurait pas été non plus sans une sorte de violence qu'on aurait obtenu le guide que l'on souhaitait avec tant d'ardeur. Enfin Canaca, le pilote guzarate, arriva à bord, et le mardi, 28 avril, on put mettre à la voile. Malgré la saison contraire, circonstance qui plus tard fut regardée comme une espèce de miracle, le trajet de Mélinde à la côte de Malabar s'effectua rapidement, et la navigation fut sans tempête. Le dimanche 20 mai, le pilote aperçut les montagnes qui s'élèvent au-dessus de Calicut, et il alla immédiatement demander à Gama *quelque honnesteté pour cette bonne nouvelle*, nous dit naïvement le traducteur de Castanheda. Il commit néanmoins une légère erreur, et le jour même, vers le soir, croyant mouiller devant Calicut, il alla surgir à Capocate, à une lieue et demie de cette ville. Aussitôt une foule de petites embarcations, connues sous le nom d'*almadias*, s'empressèrent autour des navires et firent connaître au pilote son erreur. Remorqués par ces barques, la capitane et les autres bâtiments allèrent immédiatement jeter l'ancre devant Calicut.

Trop sage pour se départir un moment des mesures de prudence que lui commandait sa situation, Vasco da Gama eut soin de se tenir en dehors du port; toutefois, il expédia immédiatement à terre un de ces bannis qui accompagnaient alors toutes les expéditions portugaises. Espèces d'*enfants perdus*, comme on disait jadis dans nos armées, de tels hommes n'avaient rien à perdre dans ces courses aventureuses, et par un seul acte de courage pouvaient se réhabiliter. Celui-ci s'embarqua dans une des almadias qui entouraient la flottille, et, après être débarqué, commença à cheminer bravement vers la cité; « de quoy ceux de Calicut estoyent fort ébahis, nous dit Castanheda (1), pour autant que son accoutrement estoit fort différent

(1) Nous empruntons cette curieuse citation à la traduction publiée dès 1554 par Nicolas de Grouchy. Il y avait trois ans seulement que l'original avait paru, lorsque Grouchy, qui avait longtemps vécu en Portugal, donna cette traduction.

Digitized by Google

de celuy que portent les Mores, qui viennent du destroit; tellement que grand multitude de peuple alloit après luy : et quelques-uns qui savoient parler l'arabe parloyent à luy; mais il ne répondoit rien, pour cause qu'il ne l'entendoit point, de quoy ils estoyent esmerveillez... Et avec cette opinion qu'ils avoient qu'il fust More, le menèrent au logis de deux Mores, natifzs de Tunis, en Barbarie, qui estant venus en Calicut estoient là demourans : l'un d'eux, nommé Bontaïbo, savoit parler espagnol et cognoissoit fort bien les Portugaloys, ainsi qu'il dit depuis qu'il les avoit veuz en Tunis au temps du roy Jean, en un navire, nommé *la Royne*, que le roy envoyoit là bien souvent quérir choses de quoy il avoit affaire. Quand ce forbany vint à entrer en la maison, Bontaïbo, cognoissant qu'il estoit Portugaloys, lui dit telles paroles : « Je te donne au diable, qui t'a icy amené, » et après luy demanda de quelle sorte il estoit là venu arriver. Le forbany lui conta le tout, et combien de navires avoit le capitaine général. Bontaïbo, estant fort ébahy comment ils pouvoyent estre venus par mer, lui demanda que c'est qu'ils alloient chercher si loing. A quoy il fit responce qu'ils venoyent chercher des chrestiens et de l'épicerie, il luy demanda aussi pourquoy n'envoyent là aussi bien les rois de France et de Castille et la signeurie de Venise : à quoy le forbany respondit que c'estoit pour ce que le roy de Portugal ne leur vouloit consentir. A donc Bontaïbo respondit qu'il faisoyt très-bien de ne le permettre point. A donc luy fit bonne chère et luy fit bailler à menger d'uns petis pains de farine de fourment, lesquels sont appelez par les Malabares *apas*, et avec ce luy fit donner du miel. Après qu'il eut mengé, Bontaïbo lui dist qu'il s'en retournast à la flotte et qu'il s'en iroit avec luy veoir le capitaine général; ce qu'il fit : et, estant arrivé en la nef du capitaine, en entrant commença à dire en castillan telles paroles : « Bonne aventure, bonne aventure, force rubis, force émeraudes; vous devez bien remercier Dieu de vous avoir conduits en une contrée où il y a toute l'épicerie, pierrerie et toute la richesse du monde! » Et quand nos gens l'ouïrent ainsi parler, ils demourèrent tous estonnez, parce qu'ils n'eussent jamais pensé qu'il y eust homme si loing de Portugal qui entendist leur langage et rendirent grâces à Dieu, plorans de grande aise qu'ils avoyent. »

Aucune description ne vaudrait sans doute cette peinture de l'abord des Portugais aux rives de l'Inde; et c'est parce que chaque ligne offre, pour ainsi dire, un incident original, que nous n'avons voulu rien abréger. Vasco de Gama embrassa avec effusion Bontaïbo ou Moncaïde, lui demanda d'abord s'il était chrétien, s'informa de la route qu'il avait dû suivre pour parvenir dans ces contrées lointaines, et apprit de lui qu'il était venu à Calicut par le chemin du Caire. La carte de Pero de Covilham, qu'il avait sans doute présente à la pensée, l'empêcha d'éprouver une surprise égale à celle du musulman.

Ce fut par le Maure de Tunis qu'on apprit comment en ce moment le souverain de ces contrées, le Samori, était éloigné de sa capitale. Le capitaine général résolut néanmoins de lui envoyer un message pour lui an-

Digitized by Google

noncer l'arrivée de la flottille et la mission spéciale dont il était chargé par le roi de Portugal. Deux Européens partirent en conséquence, et Fernand Martins, l'interprète de l'expédition, les accompagna; le roi de Calicut accueillit les étrangers; il leur fit même présent de quelques objets de peu de valeur, et, tout en prévenant Vasco da Gama qu'il allait se rendre au lieu habituel de sa résidence, il lui envoya un pilote qui devait faire mouiller ses navires dans le port de Pandarane, à fort peu de distance de Calicut. Le capitaine général eut la prudence de ne point accepter cette offre et de se tenir toujours prêt à prendre le large. A peine avait-il jeté l'ancre qu'un messager du Samori se présenta à bord; il venait prévenir les étrangers que son souverain était prêt à recevoir l'ambassadeur du roi de Portugal. Gama fixa son débarquement au jour suivant.

Le 28 mai 1598 arriva enfin, et Gama se prépara à faire son entrée solennelle, et à sceller, par son entrevue avec le radjâ de Calicut, la plus mémorable expédition maritime qui eût eu lieu jusqu'à ce jour. Disons-le aussi, la persuasion où il était que la population de cette cité était chrétienne lui donnait, pour accomplir cette visite solennelle, un empressement qu'il n'avait pas montré jusqu'alors. Si nous nous en rapportons à Fernand Lopes de Castanheda, Gama eut à résister, dans cette occasion, aux touchantes remontrances de son frère. Celui-ci, en effet, dont on devine la tendresse infinie et le généreux caractère à travers les digressions des historiens, renouvela ses efforts pour faire comprendre au hardi capitaine ce qu'il risquait en pareille occasion. Il essaya de lui persuader que, bien qu'on débarquât au sein d'une population chrétienne, il y avait beaucoup de Maures dans la ville; que les musulmans étaient des ennemis implacables, et qu'il fallait craindre de voir se renouveler les scènes de trahison qui avaient eu lieu à Mozambique ainsi qu'à Mobnaça. Dans sa pensée, tout autre pouvait accomplir cette dernière partie de la mission, et ce n'était pas le fait d'un capitaine général; les autres commandants se rangèrent à cette opinion. Mais en ce moment solennel, Vasco da Gama montra et le sang-froid le plus rassurant pour ceux qui l'entouraient, et la confiance que lui inspirait l'habileté de son frère. Autant nous nous défions des discours arrangés par l'historien du XVIe siècle, autant nous acceptons les raisons brèves et simples du chroniqueur; telle fut en substance la réponse de Vasco da Gama : « Quand bien même je saurais que je dois mourir, je « ne laisserais point d'avoir une entrevue avec le roi de Calicut, afin de « m'assurer s'il y a moyen de lier avec lui amitié et commerce... Il faut « qu'on voie en Portugal que cette découverte est une vérité... autrement « on mettrait en suspens le crédit qui est dû à notre honneur. On ira jus- « qu'à envoyer ici des gens pour s'assurer de la sincérité de ce que nous « aurons dit... Vous semble-t-il donc que je ne doive pas préférer la mort « à la souffrance qu'il y aura pour nous s'il nous faut attendre un temps « aussi long que celui que nous avons dépensé pour qu'on vienne s'assurer « de nos mérites et pour nous voir juger selon toute espèce de caprices par « les envieux! Certes la mort vaut mieux à mes yeux. D'ailleurs, messieurs,

Digitized by Google

« je n'aventure pas ma vie autant que vous le croyez...; car je vais en une « terre où il y a des chrétiens, et vers un roi qui désire qu'on jette de nom- « breuses marchandises dans sa cité, en raison du grand profit qui doit lui « en revenir...; et si, Notre-Seigneur le permettant, j'obtiens l'honneur d'un « tel traité, je ne le donnerais pour aucun prix... Si pour mes péchés on « me prend et on me tue, il sera meilleur que j'aye fait ce que je devais, « fût-ce au prix de la vie, que de rester vivant, ne l'ayant osé faire. Vous, « messieurs, gardez la mer, et dans un cas sinistre, vous recueillant en « bons navires, comme cela vous est possible, portez la nouvelle de notre « découverte. » Quand tous virent sa détermination, ajoute le vieil historien, ils dirent : « Que cela soit ainsi! »

Le commandement de la flotte restait à Paul da Gama, et il fut convenu que douze personnes suivraient le capitaine général ; l'histoire ne nous a pas conservé les noms de tous les individus qui se trouvèrent présents au grand acte qu'on allait accomplir ; mais nous savons que, sans compter l'interprète Fernand Martins, il y avait six personnes notables de l'expédition : Diogo Dias, le greffier de Gama ; Joao de Sa, qui depuis fut trésorier de la Casa da India ; un marin, appelé Gonçalo Pirez ; puis un certain Alvaro Velho, qui, selon un écrit récent, aurait tenu un journal sincère et détaillé de tout ce qui avait eu lieu durant la navigation. Alvaro de Braga, qui par la suite devint secrétaire de la douane de Porto, clôt cette liste. Avec Vasco da Gama, le nombre des Portugais qui descendirent à terre s'élevait à treize, et si l'on fait attention aux idées religieuses du temps, ce n'était peut-être point sans une préoccupation particulière que ce nombre avait été adopté.

Débarquement des Portugais à Calicut. — Dévotion des Européens dans un temple hindou.

Maintenant que nous avons essayé de faire saisir ce qu'il y eut de sérieux, d'imposant même, dans la résolution de Vasco da Gama, commence le récit purement pittoresque de son débarquement, et la série d'incidents inattendus qui donnent un caractère essentiellement original à ce premier contact des Européens avec les peuples de l'Indoustan. Dès le point du jour, les embarcations de la flottille, pavoisées et garnies d'artillerie, se tinrent prêtes à recevoir le capitaine général et sa suite. Les chalemies et les trompettes sonnaient un appel triomphal. Les Portugais, vêtus de soie, mais soigneusement armés malgré ces habits de luxe, descendirent avec empressement dans les chaloupes, et des rameurs vigoureux les eurent bientôt conduits à terre. A peine avaient-ils mis le pied sur les rivages de Panderane, qu'un personnage vint les recevoir. Le Catoual, ministre du Samori, se présenta à la tête de 200 naïres, *gentilshommes* de cette contrée, nous dit naïvement Castanheda, et formant sa milice. Un palanquin, porté par six hommes, fut amené alors, et Vasco da Gama y monta comme chef de la mission. Les Portugais se mirent en marche vers la cité de Calicut ; un peuple immense les accompagnait.

Digitized by Google

Mais la ville était encore éloignée; c'était l'époque de l'hivernage; les pluies diluviennes des tropiques pouvaient tomber tout à coup; on se hâta. Un festin d'ailleurs avait été préparé pour Gama à Capocate : il refusa d'y prendre part, et après que les siens eurent accepté quelques rafraîchissements et se furent délassés de la marche, il se mit de nouveau en route. Près de Capocate, il se vit contraint de passer un fleuve rapide, sur une de ces embarcations qu'on appelle *jangadas* et qui ne sont autre chose qu'un radeau. De toutes parts les Indiens accouraient pour le contempler. Après avoir navigué sur le fleuve l'espace d'une lieue, on débarqua de nouveau. Là tout dénotait le voisinage d'une grande ville; des navires étaient en réparation sur l'une et l'autre rive; de vastes constructions s'élevaient au milieu des palmiers. Vasco da Gama changea de palanquin; les siens continuaient à lui former une escorte, et la foule persévérait à le suivre en s'accroissant d'une façon prodigieuse. Le cortége marchait toujours néanmoins; enfin on arriva devant une pagode; les Portugais y pénétrèrent et y furent accueillis. Ici il devient trop curieux de constater l'impression qu'ils ressentirent en présence de ces dieux des Indiens, pour que nous ne laissions pas parler de nouveau le vieil historien. « De ce village que j'ay dit, le Catoual mena le capitaine à une pagode de ses idoles, luy disant que c'estoit une église de grande dévocion, et ainsi le pensoit le capitaine, et plus encore à cause qu'il voyoit au-dessus de la porte principalle sept petites cloches : au-devant d'elle il y avait un perron d'arain de la hauteur d'un mast de navire, et au bout un grand oyseau du même arain, qui sembloit estre un cocq. L'église estoit bien de la grandeur d'un grand monastère, toute ouvragée de pierre de taille et couverte de tuyle, qui avoit semblant d'estre par dedans un fort bel édifice. Le capitaine général fut fort ayse de la veoir et luy fut avis *qu'il estoit entre les chrétiens*. Estant entré dedans avec le Catoual, ils furent reçeus d'uns certains hommes, nudz de la ceinture en haut et au-dessoubz couverts d'un drapeau jusques au genoil, et d'un autre rebrassé, et sans rien en la teste, avec un certain nombre de filets par dessus l'épaule gauche et mis par-dessous l'épaule droite, tout ainsi comme les diacres portent l'estolle, quand ils font l'office, et s'appellent *Cafres* et sont gentils servantz aux pagodes du Malabar; ils jettèrent de l'eau d'un vaisseau, comme d'un benoistier avec de l'ysope desus le capitaine, desus le Catoual et les autres; et, après ce, leur baillèrent du sandal moulu pour mettre sur leur tête, comme l'on fait de la cendre par deça et pour mettre aussi au mollet des bras, où le capitaine ni les nostres n'en mirent point, à cause qu'ils estoient vestus; mais ils en mirent sur leurs testes : et allant par cette église, ils virent force image paintes par les murailles, desquelles les unes avoient des dents si longues qu'elles leur sortaient de la bouche plus d'un pouce, et les autres avoyent quatre bras et estoient si laydes de visage, qu'il sembleyt que ce fussent diables : ce qui mit quelques doutes à nos gens de croyre que ce fust église de chrestiens; et estant venus au milieu de la chaspelle qui estoit au milieu du corps de l'église, ils virent qu'il y avoyt un clochier, en manière d'église cathédrale, fait aussi de pierre

Digitized by Google

de taille. En une partie de ce clochier, y avoit une porte d'arain, par laquelle pouvait entrer un homme, et montoit on à ceste porte, par un degré de pierre. Au dedans de la chapelle, qui estoit un peu obscure, il y avait une image cachée dedans le mur, que noz gens découvrirent de dehors; car on ne les voulut pas laisser entrer dedans, leur faisant signe que personne ne pouvoit là entrer, sinon les Cafres, lesquels monstrants l'imaige, nommoyent sainte Marie (1), donnant à entendre que c'estoit son image. Alors pensant le capitaine qu'ainsi fut, il se mit à genous et les nostres avec lui pour faire leur oraison. Jean de Saa, qui doutoit que ce fust une église de chrestiens, pour avoir veu la laydeure des images, qui estoyent paintes aux murailles, en se mettant à genous dit : « Si cela est un diable, je n'entends toutefois adorer, si non un vray Dieu. » Le capitaine général, qui bien l'entendit, se retourna vers luy en se riant. Le Catoual et les siens, quand ils furent devant la chapelle, se jetèrent devant la chapelle, inclinans la teste tout bas avec les mains jointes par devant, et ce par trois fois, et après se levèrent, et feirent leur oraison tout de bout. »

Les Portugais sortirent enfin du temple; et, traversant toujours une foule immense que les Naïres écartaient sans pitié, ils arrivèrent aux portes de Calicut; là ils entrèrent dans un autre temple; mais, soit que le temps les pressât, soit que les doutes prudents de Joao de Sà commençassent à s'emparer d'eux, ils en sortirent promptement pour se diriger vers le palais du roi. La foule s'accroissait de telle sorte qu'ils se virent contraints de chercher un refuge dans quelque habitation. Là un autre Catoual, plus noble que le précédent, pour nous servir des expressions de Barros, vint les trouver. Il était accompagné de près de 2,000 hommes d'armes, et il les conduisit à l'habitation du Samori. Les trompettes, les tam-tam ne cessaient de retentir; et telle était la curiosité que leur présence inspirait à toute cette populace, qu'on fut littéralement obligé de leur ouvrir un passage à coups de cimeterre. Il y eut dans les cours intérieures, disent les historiens contemporains, une foule d'individus cruellement blessés.

Enfin on pénétra dans la vaste salle où le monarque hindou attendait les étrangers. Il était assis sur une estrade que recouvraient de riches étoffes; un grand vase d'or était à côté de lui, et un officier du palais en tirait des feuilles parfumées de béthel qu'il lui présentait de temps à autre; un second vase de même métal recevait les feuilles dont il avait exprimé l'arome. Vasco da Gama s'avança avec une contenance pleine de noblesse vers ce

(1) L'image désignée ici sous le nom de *santa Maria* représentait probablement la déesse *Mahâ Madjâ* ou la dame. Elle mourut sept jours après la naissance de son fils *Shakya*, mais, en considération du mérite d'avoir porté dans son sein le maître (magister) des dieux, elle naquit de nouveau dans le *Trayastrinska*. Barros ignore le nom de la déesse, mais il a soin, en rapportant ce fait très-sommairement, d'insister sur la persuasion où étaient les Portugais qu'on se trouvait au milieu des peuples convertis jadis par l'apôtre saint Thomas.

Digitized by Google

prince, il le salua, et le Samori lui fit signe de la main, en l'engageant à s'avancer. Les autres Portugais s'étaient assis sur une invitation du monarque, et on leur avait offert certains fruits du pays, qu'ils acceptèrent avec avidité, tant la fatigue de la marche avait été grande. Le Samori ayant engagé Gama à expliquer le but de son voyage devant cette multitude, non-seulement il refusa de le faire, mais il insista pour qu'on lui donnât immédiatement une audience particulière, ajoutant que tel était l'usage des rois de son pays. Le monarque hindou passa avec lui dans un appartement séparé; et, grâce aux interprètes, Vasco da Gama put apprendre au radjâ tout ce qu'avait coûté d'efforts à sa nation la découverte des Indes; il insista sur la puissance de D. Manoël, sur le désir qu'il avait de conclure un traité avec lui, et il finit en lui remettant les lettres dont son souverain l'avait chargé. Le souverain de Calicut accepta, disent les chroniques, l'alliance qu'on lui proposait. Mais il est bon de le faire observer, et la suite de l'histoire le prouve suffisamment, ce fut une faute irréparable de s'être présenté ainsi devant un monarque de l'Orient, sans apporter des présents dont la magnificence pût servir à attester un pouvoir qu'on ignorait encore et que les musulmans devaient contester.

Après cette audience, Vasco da Gama rejoignit les siens et se retira. La nuit était close; et, dès le début, on put remarquer le peu de bienveillance, je dirais presque l'espèce de dédain que ces étrangers inspiraient. La résidence qui leur avait été assignée se trouvait située à l'extrémité de la ville. La pluie tombait par torrents; une foule immense continuait à les suivre comme si l'on eût été en plein jour; et, lorsque Vasco da Gama, que l'on portait à dos d'hommes, se fut plaint des ennuis qu'entraînait un tel éloignement par une nuit si orageuse, l'intendant qui le guidait (et remarquons bien que c'était un Maure auquel on l'avait confié), l'intendant, dis-je, fit venir un cheval pour servir de monture à ce chef hautain, dont la colère commençait, après tout, à l'effrayer; mais ce cheval n'était pas même muni des accessoires indispensables pour le monter. Gama considéra avec raison cette circonstance comme un affront; il prit alors le parti de continuer sa route à pied, et il parvint enfin à l'habitation qu'on lui destinait; il y trouva plusieurs des siens, arrivés quelque temps auparavant; ils avaient déjà transporté à terre les faibles présents qu'on destinait au radjâ.

Ces présents devaient être soumis à l'examen de l'intendant et du Catoual avant d'être offerts. Castanheda avoue, avec sa sincérité habituelle, qu'ils étaient réellement fort pauvres et qu'ils excitèrent la risée de ces deux personnages, accoutumés depuis longtemps aux dons magnifiques que les Maures ne manquaient pas de faire. Vasco da Gama, mécontent à juste titre, laissa échapper *quelques paroles âpres*, et déclara que si de tels dons ne pouvaient satisfaire le Samori, il allait retourner à ses navires. Le Catoual s'éloigna alors, et il ne revint pas. Un jour et une nuit s'écoulèrent sans qu'on le vît paraître de nouveau. Dès ce moment les paroles perfides des musulmans portaient leurs fruits. Les Arabes, en effet, avaient un intérêt trop réel à ne pas laisser ces étrangers s'impatroniser sur la côte du

Digitized by Google

Malabar, pour ne pas mettre en jeu auprès du radjà de ces contrées tout ce que leur savait inspirer une politique astucieuse; et dès le jour où les Portugais eurent mis le pied sur le rivage de Calicut, un système de sourde opposition et de menées perfides, qui allaient bientôt se changer en attaques ouvertes, fut opposé à leurs efforts.

La population active et nombreuse de cette cité du Malabar était soumise au régime des castes; et les seuls étrangers qui y eussent alors quelque influence étaient des Arabes, dont nous avons déjà vu l'envieuse jalousie et auxquels appartenait tout le commerce de la mer Rouge; il fallut y joindre sans doute quelques musulmans des contrées occidentales de l'Afrique. Mais tous ces trafiquants, à quelque contrée qu'ils appartinssent, devaient se confondre aux yeux des Portugais sous la dénomination générale de *Maures*, imposée à cette époque dans la Péninsule à tous les mahométans, sans qu'on fît nulle attention aux régions d'où ils sortaient. Quelques-uns de ces innocents sectaires, connus sous le nom de chrétiens de Saint-Thomas, et qui nous occuperont plus tard, apparaissaient de temps à autre parmi les Hindous et les marchands étrangers dont nous avons signalé la puissance: il ne paraît pas qu'ils eussent assez d'influence ou que leurs coutumes fussent assez généralement adoptées pour justifier, en quoi que ce soit, l'idée que nous avons déjà signalée et qui fit croire à certains Portugais, pendant toute la durée du voyage, qu'on avait débarqué au milieu de populations chrétiennes, différant seulement par quelques démonstrations extérieures, ou tout au plus par de légères modifications dans les croyances fondamentales. Ces hommes, si opposés aux chrétiens par les lois inflexibles de la caste, se réunirent bientôt aux musulmans dans leur haine instinctive contre les Portugais. L'association militaire des Naïres, qui paraît avoir joui d'une haute puissance durant le XVIe siècle, partagea plus que les autres classes de la société cette répugnance pour les nouveaux venus; et le radjà de Calicut se vit bientôt dans la nécessité ou de les exclure par un accueil peu favorable, ou de leur ôter l'espoir d'un commerce de quelque importance en frappant leurs bâtiments ou leurs marchandises de droits vraiment onéreux.

Séjour à Calicut. — Mésintelligence entre les Portugais et l'autorité.

Si l'on s'en rapporte à un récit fort curieux et rarement cité, qui a été transmis par Thomé de Souza, Vasco da Gama aurait dit en d'autres circonstances au samori de Calicut, qu'il suffisait de la volonté de D. Manoel pour faire d'un palmier un souverain aussi puissant que lui. Cette sourde irritation qui se manifesta au premier voyage, ce fier dédain par lequel le navigateur Portugais se vit contraint de répondre aux insultes mal déguisées du souverain hindou, prit sa source, selon toute probabilité, dans l'omission d'une pure formalité diplomatique à laquelle les Orientaux ont attaché de tout temps la plus haute signification. Évidemment les objets apportés par Gama n'étaient pas dignes d'être offerts à un puissant monarque, et Joam II, qui connaissait l'esprit des peuples asiatiques, n'eût peut-être pas

Digitized by Google

commis cette faute. Les riches commerçants venus d'Ormuz et d'Aden, et que d'antiques relations arabes nous représentent comme faisant un commerce si actif et si rapide avec la côte de Malabar, surent mettre à profit cette circonstance pour détruire dans l'esprit du Samori l'impression qu'aurait pu produire sur lui l'attitude guerrière des Portugais.

Les anciens écrivains ne nous ont laissé malheureusement sur le souverain de Calicut ni détails bien circonstanciés, ni renseignements bien positifs. L'un d'eux prétend qu'il s'appelait Glafer; mais il est difficile de reconnaître dans cette dénomination un nom hindou. Il n'y a pas jusqu'au titre que les historiens ont conservé, et qui a prévalu, sur lequel certains doutes peuvent être émis. Selon l'opinion la plus plausible, il faudrait voir dans le titre du *Zamorin*, ou mieux encore du *Samori*, comme l'écrit Barros, une contraction des deux mots *Samoudrî-Râdjâ*. Ce prince appartenait-il à la caste des brahmes, cela est infiniment probable, puisque plus tard on le voit, selon une des versions admises, se retirer parmi les *Brahmatchari* ou les brahmes pénitents de son empire, après qu'il a désespéré de l'emporter sur les Européens. Dans tous les cas, le royaume de Kanarâ, où il commandait, était un des territoires les plus riches de cette vaste côte, qui s'étend depuis Goa jusqu'au cap Comorin (*Djebel Kamaroun*), et dont le littoral prend chez les Hindous le nom de *Maliwar*, que nous avons conservé en lui faisant subir une légère altération.

Le Kanarâ n'a que soixante et dix lieues de long; mais il était prodigieusement peuplé, et on y trouvait des villes telles que Mangalore, Cananore, Calicut, où le meilleur poivre de la côte formait une branche immense d'exportation. Ces villes, disons-nous, devaient faire nécessairement affluer des richesses considérables dans l'intérieur du pays. Le *Bidjâpoûr*, dont Goa était la capitale, le royaume de *Travancore*, où l'on remarquait cette ville de Cochin qui va bientôt jouer un rôle si important dans l'histoire des Indes portugaises étaient nécessairement en rapport avec l'empire qu'abordaient les Portugais; mais ils formaient des États parfaitement indépendants, aussi bien que le Mysore (*Matsoûr*), le royaume de *Travancore*, le *Karnâtik*, la *Côte de la pêcherie*, le pays de *Madura*, le *Marawah*, si célèbre dans la mythologie des Hindous, et enfin le *Tanjaour*, qui a toujours échappé au joug des musulmans.

Nous ne saurions rappeler ici minutieusement tous les dégoûts dont Vasco da Gama se vit assailli à partir du jour où il quitta l'audience du Samori. Contraint de demeurer dans la bourgade de Pandarane, qui est à quelque distance de la cité, il y manqua des objets qu'on accorde à l'hospitalité la plus vulgaire, et il y souffrit même de la faim. Lorsqu'on lit le récit plein de sincérité que nous a laissé Fernand Lopez de Castanheda, il demeure évident que sans la terreur inspirée par l'artillerie des navires portugais, jamais les chrétiens n'eussent revu l'Europe : grâce à un esprit de loyauté dont il ne se départit jamais, le digne Bontaïbe parvint à intruire Vasco da Gama de ces dispositions malveillantes. Le catoual exigeait

Digitized by Google

que les navires vinssent mouiller devant la terre et que leurs gouvernails fussent remis à l'autorité. Vasco da Gama refusa avec énergie de se soumettre à ces prétentions insolentes. Soit qu'une décision nouvelle eût été transmise par le radjà, soit que l'indépendante fierté du chef de l'expédition imposât au rusé ministre, les Portugais purent regagner leurs navires. Il fut convenu seulement que les chrétiens débarqueraient leurs marchandises à Pandarane, et que Diogo Dias ainsi qu'Alvaro de Braga demeureraient à terre pour soigner les intérêts de la factoterie naissante. En effet, certaines transactions commerciales eurent lieu dès ce moment, et le Samori fit même venir à ses frais jusqu'à Calicut quelques-unes des marchandises en échange desquelles les Portugais voulaient obtenir les précieuses épices que les Vénitiens seuls transmettaient alors aux places commerciales de l'Europe.

Cependant on venait d'entrer dans le mois d'août; c'était l'époque de la mousson, et le pilote Canaca insistait pour que l'on ne laissât pas écouler la saison où la navigation présentait le plus de chances favorables. Vasco da Gama signifia ses intentions définitives au souverain de Calicut, qui réclama alors une somme exorbitante de 600 xarafins, pour le droit d'ancrage dans le port de Pandarane. Vasco da Gama refusa de se soumettre à cette nouvelle exigence; ce fut à la suite de cette discussion, envenimée certainement par l'astuce des Arabes, que Diogo Dias et Avaro de Braga se virent réellement prisonniers. En effet, une foule de Naïres commencèrent à environner la factoterie; ils prétendaient s'opposer à ce que les deux chrétiens pussent rejoindre les navires portugais. Heureusement un noir qui les servait put s'échapper, et, grâce à une rare persévérance dans ses efforts pour sauver les chrétiens, il parvint à s'emparer d'une barque qui le conduisit vers Gama. Ce fut peut-être à ce pauvre esclave que les deux Portugais durent la vie et que le capitaine général put se soustraire aux embûches qui le menaçaient. Averti à temps par ce fidèle serviteur, Gama feignit d'ignorer ce qui se passait à terre, permit de lier quelques relations avec divers Hindous que l'appât du gain avait conduits vers les navires, et sut enfin tout disposer de telle sorte que bientôt douze personnages appartenant à une caste plus haute que ceux avec lesquels on s'était vu en rapport tombèrent au pouvoir des chrétiens et furent retenus à bord du *Gabriel*. Alors seulement le capitaine général écrivit une lettre menaçante au radjà, et ordonnant de courir des bordées le long de la côte, il lui prouva que les douze otages lui répondaient de la vie des prisonniers. Cette action énergique eut les résultats qu'on en attendait. Le souverain de Calicut, rejetant sur le catoual ce qui avait eu lieu, rendit la liberté aux deux Portugais, et ceux-ci furent même chargés d'une lettre officielle, adressée par le Samori au roi de Portugal. Diogo Dias et Alvaro de Braga revinrent à bord; mais il faut bien le dire, une conduite déloyale répondit à ces dispositions pacifiques : six des otages seulement furent renvoyés à terre par Vasco da Gama, et au mépris des lois les plus saintes, l'ordre du départ fut donné, lorsque les infortunés qu'on emmenait tournaient vers la terre des bras suppliants.

Digitized by Google

C'était le 29 août 1498 que le capitam-mor avait définitivement quitté la côte; il alla d'abord faire de l'eau aux îles Angédives, puis il se dirigea vers la côte de Mélinde. Cette dernière partie de la navigation fut marquée par un sinistre; le navire *le Raphaël*, que montait Paul da Gama, se perdit sur les bas-fonds. Vasco da Gama, après avoir gagné Mozambique, alla doubler le cap de Bonne-Espérance.

A partir de ce point il continua son voyage sans éprouver d'incidents remarquables jusqu'au moment où il atteignit les parages du Cap Vert. Le 20 mars 1499, en effet, une effroyable tempête vint l'assaillir, et il perdit de vue les deux bâtiments qui marchaient de conserve avec lui. La grande nouvelle qu'apportait Vasco da Gama ne devait pas être annoncée à D. Manoel par celui qui avait été l'âme de l'expédition et dont la prudence avait tout sauvé. Nicolas Coelho, croyant que le capitaine général marchait en tête, continua sa route vers Lisbonne et franchit la barre le 29 juillet.

Pendant qu'on se réjouissait dans la capitale du Portugal du succès inespéré de cet audacieux voyage, de tristes soins retenaient Gama. Le loyal compagnon de ses travaux, le frère si tendrement aimé, qui l'assistait de ses conseils, allait mourir de la lente maladie dont il était dévoré dans une des Açores. Prévoyant cette fin prochaine, Vasco da Gama remit le commandement de la capitane à Joao de Sà, et il passa de Saint-Miguel à Tercère, où il rendit les derniers devoirs au frère infortuné dont les historiens ont trop souvent oublié l'abnégation touchante. « Cette mort fut très-douloureuse au cœur de Vasco, » nous dit un vieil écrivain; il quitta bientôt Tercère et s'en vint, pour ainsi dire, furtivement à Lisbonne dans une simple caravelle, tandis que Joao de Sà ramenait son navire. Ce fut le 29 août 1499 qu'il entra dans le port : il y avait trois ans qu'il en était parti, sans savoir s'il reverrait jamais le petit ermitage de l'ordre du Christ, où il avait si religieusement prié.

Quelque temps après, D. Manoel le salua du titre d'amiral des mers de l'Inde et le créa comte de Vidiguiera. Il lui accorda, ce qui était alors un honneur insigne, la faculté de se faire appeler dom Vasco.

Deuxième expédition de Vasco da Gama (1). — Incendie d'un bâtiment appartenant au soudan d'Égypte.

D. Vasco da Gama était revêtu du titre d'amiral des Indes; il lui restait un grand labeur à accomplir, il fallait faire respecter le nom portugais dans les contrées lointaines qu'il avait découvertes : D. Manoel lui en fournit les moyens. Dix-neuf à vingt caravelles bien armées furent mises à sa disposition, et il partit de Lisbonne avec cette *armada* le 10 fé-

(1) Deux expéditions des Portugais dans l'Inde séparent les deux premiers voyages de Vasco de Gama : la première eut pour chef Pedro Alvarez Cabral, qui découvrit le Brésil, et la seconde, Joam da Nova, auquel on doit la découverte de l'île Sainte-Hélène.

Digitized by Google

vrier 1502. Indépendamment de tout autre mobile, l'amiral paraît avoir été préoccupé du désir de faire payer cher aux musulmans la mort de Correa, massacré à Calicut lors de l'expédition de Cabral. Il y avait là à la fois une question de religion et un souvenir d'amitié; le hasard servit bientôt cette soif de vengeance. Gama voguait déjà dans les mers de l'Inde, lorsqu'il rencontra un vaste bâtiment appartenant au soudan d'Egypte, et chargé pour le compte d'un des principaux commerçants arabes de Calicut. *Le Merii*, tel était le nom de ce navire, donnait passage à une innombrable quantité de musulmans de pays divers que les Portugais confondaient dans leur haine sous la dénomination générale et inexacte de Maures : ces malheureux revenaient d'accomplir le pèlerinage de la Mecque; des femmes, des enfants étaient mêlés aux passagers. En comptant les navires dont se composait l'armada portugaise, ils comprirent que toute résistance devenait inutile, mais ils espérèrent qu'un arrangement pécuniaire pourrait les sauver de l'esclavage. L'Arabe qui occupait le rang principal parmi ces passagers fit faire des offres immenses à l'amiral chrétien; elles furent rejetées; il alla dans son désespoir jusqu'à se livrer lui-même comme otage : tout fut inutile. Vasco da Gama laissa un moment d'espoir à ces malheureux, car il reçut l'or du rachat, mais il ordonna ensuite que l'on conduisît ce lourd bâtiment loin de la flotte et qu'on y mît le feu. Les misérables qui y étaient renfermés éteignirent une première fois l'incendie;... l'amiral renouvela son ordre impitoyable, et ils comprirent qu'il fallait mourir. Ils se résignèrent à l'effroyable sacrifice, mais les pierres qui servaient de lest au navire prêtèrent un moment des armes à leur énergie. Un témoin oculaire qui nous a laissé ce récit, et qui l'a fait avec un sentiment de pitié profonde, raconte que l'intérieur du bâtiment offrait une représentation visible de l'enfer. Les femmes élevaient leurs enfants vers Gama au milieu de cette demi-obscurité éclairée vaguement par la lueur des flammes, et les hommes faisaient signe qu'il était temps encore de les arracher au trépas. Cet événement eut lieu un lundi 3 octobre de l'année 1502, et Thomé Lopes ajoute que ce cruel souvenir lui était resté toute sa vie. « Ils résistèrent bien avant dans la soirée durant une des journées les plus longues de la saison, et leur impétuosité tenait du prodige. » De l'aveu du digne écrivain, leur courage fut sur le point de triompher; le navire échappa à la flotte chrétienne. Vasco da Gama le poursuivit durant quatre jours et quatre nuits; mais un traître livra les siens, et le combat se renouvela avec un nouvel acharnement; il fut tel qu'on voyait ces malheureux arracher les flèches qui venaient de les frapper et les lancer à leurs ennemis : les flammes seules purent arrêter ce dernier effort du courage; ils périrent presque tous.

Barros, qui raconte aussi cet événement effroyable, a soin de faire remarquer que l'amiral sauva une vingtaine d'enfants, qui furent élevés en chrétiens et qui par la suite servirent avec courage sur les navires de l'Etat. Thomé Lopes laisse entendre que les choses eurent lieu ainsi, mais il ne le dit point expressément. Croyons pour l'honneur de Gama que ce passage des *Décades* n'a pas été inspiré par une pitié tardive.

Digitized by Google

Ce terrible épisode du second voyage de Vasco da Gama fait assez comprendre dans quel esprit et avec quelles résolutions l'amiral se dirigeait vers la côte du Malabar. Il ne se rendit pas à Calicut comme il l'avait fait d'abord; ce fut devant la capitale d'un royaume voisin, à Cananor, qu'il alla jeter l'ancre. Là, il eut une entrevue avec le vieux râdjâ de ces contrées. C'est dans la narration de Thomé Lopes, et surtout dans le récit habile qui nous a été laissé par Barros, qu'on peut saisir les traits originaux et saillants qui marquèrent cette entrevue. Cette fois, l'amiral voulait effacer, par sa magnificence toute guerrière, l'impression que son premier voyage pouvait avoir laissée. De son côté, le vieux brahme qui régnait à Cananor désirait sans doute, à défaut de puissance réelle, frapper ces étrangers par un faste dont ils n'avaient pas encore été témoins dans ces régions. L'entrevue solennelle eut lieu. Vasco da Gama prétendait faire un traité immédiat dont les difficultés lui semblaient devoir être aplanies par Payo Rodriguez, que Joao de Nova avait laissé dans cette ville. Les méticuleuses observations du vieux râdjâ, ses retards dus aux obsessions des musulmans, ne firent qu'irriter l'amiral. Il partit laissant devant Cananor Vicente Sodré, l'un des commandants de la flotte, pour attendre les résultats d'une lettre qu'il avait écrite au râdjâ, et qui laissait voir sous une apparente modération le sort réservé à qui oserait opposer de la résistance. Vasco da Gama n'était pas encore devant Calicut, que le timide râdjâ s'était soumis.

Comme on se dirigeait vers cette cité et qu'on longeait la côte, un sambuco, sur lequel étaient montés plusieurs naïres, aborda le navire amiral : le Samori envoyait un message à l'hôte terrible qu'il avait offensé; il prétendait avant tout que la représaille exercée sur le bâtiment incendié devait faire oublier le meurtre de Correa, puis il se soumettait à divers arrangements, qui, sous des formes timides, laissaient voir un certain esprit de conciliation. La réponse fut altière, nous dit un témoin de l'entrevue, et Gama signifia qu'il n'admettrait des dispositions nouvelles qu'après l'entière expulsion des musulmans. Aussitôt qu'il eut donné cet ultimatum, il continua sa route; mais il n'avait pas jeté l'ancre devant la ville indienne, que la réponse du Samori lui était parvenue. Elle était après tout ce qu'elle devait être : on y offrait divers avantages aux chrétiens, mais le râdjâ disait positivement qu'il ne pouvait chasser de Calicut plus de 4,000 familles maures, qui y étaient établies depuis longues années et qui y amenaient la richesse. Gama regarda cette réponse comme étant l'équivalent d'une rupture, et dès lors il prépara tout pour le bombardement de cette cité malheureuse qui l'avait accueilli, trois ans auparavant, plutôt encore avec une curiosité dédaigneuse qu'avec des sentiments d'hostilité ouverte.

Et avant de se mettre à l'œuvre, nous dit Barros, « il écrivit au Samori, par un des idolâtres qu'on avait pris dans une des barques, lui annonçant que s'il n'avait pas reçu à midi un message touchant ce qu'il lui avait fait dire à tant de reprises diverses, il livrerait sa ville au feu. Or, comme passé ce terme il n'eut pas de réponse, il ordonna à tous les navires qui

Digitized by Google

avaient reçu des ordres en conséquence, de faire pendre au haut de la vergue les Maures qu'il leur avait envoyés ; et après une telle action qui présenta un spectacle de grande douleur pour tous ceux de la cité, ils commencèrent à voir et entendre quelque chose de plus accablant pour eux, car toute l'artillerie tira contre la ville durant ce jour ; c'était un tonnerre continu et une pluie de pierres et de boulets. Tout cela amena une grande destruction et causa la mort de bien du monde. Mais sur le soir, pour en finir et pour imprimer plus de terreur, il ordonna de décapiter les gens que l'on avait pendus. Or, cela faisait 32 têtes, et l'on y joignit les mains et les pieds, tous ces restes furent mis dans une barque, avec une lettre où il était dit que ces hommes sans doute n'étaient pas ceux-là même qui avaient trempé dans la mort des Portugais, mais que, s'il suffisait cependant de leur parenté avec les habitants pour justifier leur supplice, on pouvait dès lors prévoir combien serait plus cruel encore le châtiment réservé aux auteurs de la trahison. Et cette barque fut conduite d'après ses ordres par un certain André Dias, qui depuis fut almos-chérif du magasin royal : puis, lorsque l'heure de la marée montante fut venue, Gama fit lancer à la mer ces troncs mutilés, afin qu'ils allassent échouer sur le rivage, aux yeux du peuple, et que tout le monde vît ce que pouvait coûter une trahison ourdie contre les Portugais ; tout cela montrant la manière dont ils devaient venger quelque espèce de tort qu'on osât leur faire. Cet incident épouvanta tellement la cité, que le jour suivant, comme l'amiral se préparait à poursuivre l'œuvre de la veille, il n'apparut âme qui vive sur toute l'étendue de la plage, parce que la population, comme une race des plus craintives, abandonnait les lieux voisins de la mer, et que les Maures, auxquels on avait confié leur défense, n'osaient point paraître, s'enterrant au contraire dans l'enceinte des retranchements et à l'abri des ouvrages qu'ils avaient élevés. Tout était si bien abandonné, qu'il eût été loisible à l'amiral d'enlever la cité sans beaucoup de résistance ; mais comme ces exécutions avaient été ordonnées plutôt pour imprimer de la terreur au roi et pour qu'il se désistât des conseils des Arabes, que par vengeance du passé, il ne voulut pas accomplir tout le mal qu'il aurait pu faire, afin de donner à ce souverain le loisir de se repentir. Il ne se souciait pas de le pousser à bout par la perte énorme que lui eût causée la complète destruction de la ville. Et pour que ce souverain ne pût pas croire que l'avidité avait plus de pouvoir sur les Portugais que l'honneur, durant les deux jours où toute l'armada fut occupée à foudroyer la ville, jamais l'amiral ne voulut ordonner qu'on fît le plus léger tort au bâtiment qu'il avait fait tirer du port et amarriner près de lui, pensant que, quelque bon rapport venant à s'établir avec le roi, il lui restituerait ce navire avec son chargement intact. Néanmoins, après que ces deux jours de fureur incendiaire furent passés, Gama, par nécessité, ordonna de débarrasser le navire de ses nombreux approvisionnements ; on les répartit entre toute la flotte, et ce lui fut un rafraîchissement de grand secours. A la fin le déchargement complet ut effectué. Gama fit mettre le feu au navire, et il brûla ainsi devant

Digitized by Google

la ville, du moins la portion qui s'élevait au-dessus des eaux. Après cette expédition, l'amiral s'éloigna et prit le chemin de Cochin, où il arriva le 7 de novembre. »

Vasco da Gama trouva dans le râdjâ qui commandait à Cochin un allié sincère, et la conduite modérée que tint l'amiral avec lui prouve ce qu'il eût été avec les autres souverains indous, si ceux-ci eussent osé mettre dans leurs transactions la loyauté confiante qui distingua ce prince. Disons-le cependant : soit qu'il eût été frappé des immenses avantages commerciaux que le séjour des étrangers pouvait procurer à son pays, soit que leur bravoure ardente eût fasciné ses yeux, Triumpara (c'était le nom du souverain de Cochin) semble s'être abandonné à une confiance qu'on ne pouvait guère sans injustice exiger des autres souverains hindous. Non-seulement il conclut avec les Européens des traités politiques et commerciaux, mais il se livra à la discrétion de Gama, avec lequel il eut plusieurs entrevues durant lesquelles il éloigna les hommes de sa suite, en mettant de côté d'ailleurs toute espèce de pompe royale. Il est probable même que cet excès de confiance blessa au plus haut degré les principes religieux des autres râdjâs; car, lorsqu'ils s'unirent au Samori pour déclarer la guerre à cet ami des étrangers, ils invoquèrent contre lui les exigences de la religion brahmanique : c'est, du reste, ce qui ressort d'une lecture attentive des écrivains contemporains et notamment de Barros. Dans tous les cas, soit qu'il contracte un traité de commerce avec Triumpara, dont il sait mettre en jeu l'ambition; soit qu'il feigne d'admettre les excuses du Samori, qui craint à la fois pour son commerce et pour sa prudence prêts à passer entre les mains du râdjâ de Cochin, nulle part Vasco da Gama ne déploie autant de puissance, d'habileté, de sang-froid, qu'il en montre dans cette occasion. Tout autre que lui périrait peut-être devant Calicut, quand une trahison habilement ourdie par un brahme le ramène devant cette cité. Grâce à son courage, il échappe aux milliers de barques ennemies qui l'environnent, et à l'incendie qui va consumer son navire : sans doute il quitte la cité perfide en accomplissant un acte déplorable de vengeance; mais il sait, au bout de quelques mois, rentrer encore une fois triomphant dans le port de Lisbonne, et cette fois, lorsqu'il se présente à D. Manoel, il peut lui donner l'assurance que désormais la conquête de l'Inde n'est plus un rêve pour les Portugais. En effet, à l'exception d'un seul râdjâ qu'on doit regarder comme un allié fidèle, les souverains hindous sont frappés de terreur et les marchands arabes reconnaissent leur insuffisance dès qu'il s'agit de lutter avec les chrétiens. Les petits souverains du littoral comprennent ce qu'ils peuvent ravir de richesses à l'empire du Samori, en profitant des transactions commerciales que leur offrent les étrangers. Chaque bahâr de poivre a coûté jusqu'à présent le sang de plusieurs hommes; mais une expédition vigoureuse peut faire taire tout à coup ces attaques et ruiner enfin Venise. Voici pour les richesses de la terre et pour la puissance temporelle. Nous pouvons rappeler aussi ce que Gama dut promettre de conquêtes spirituelles à l'esprit religieux du temps. Le prêtre Jean et sa messe miraculeuse ont fui décidément

Digitized by Google

des Indes; on sait enfin à quoi s'en tenir sur les chrétiens de cette contrée, et pour la première fois dans Cochin même ils sont venus payer un tribut de respect à l'amiral portugais; Rome, après des siècles d'oubli, va retrouver ces enfants égarés. Mais ce n'est pas tout : une troisième armée qui doit aller hiverner sur les côtes de l'Arabie, et qui sera toujours prête à secourir les Portugais laissés par Gama dans le Malabar, prouve que l'amiral n'a pas seulement l'habileté des conquêtes, mais qu'il sait les assurer. Tout cela était grand sans doute, et tout cela accompli en si peu de mois tenait presque du prodige. Vasco da Gama ne fut cependant pas chargé de poursuivre ce qu'il avait commencé avec tant d'éclat. Qui amena cet oubli apparent? Quelles furent les causes de cette espèce de disgrâce? C'est un des mille problèmes que l'histoire nous laisse à deviner : ce qu'il y a de certain, c'est que pendant plus de vingt ans D. Vasco da Gama, l'amiral des mers de l'Inde, rentre dans l'oubli; il faudra un autre règne pour réparer cette injustice.

Ferdinand Denis.

SENNAAR ET DARFOUR.

DE OUADY-HALFAT AU PAYS DES SCHELOUCK,

OU PROMENADE AU FLEUVE BLANC.

Kartoum, mars 1846.

Il faut rendre à César ce qui appartient à César : Ma conscience ne me permettrait pas de commencer cette brève relation, si je ne rendais à l'aimable baron G..., officier supérieur dans le 6e cuirassiers, en Autriche, ce qui lui appartient. Ses spirituelles conversations m'ont fourni quelques renseignements sur le pays le plus éloigné, celui des Schelouck, que la saison des pluies et la chaleur ne m'ont pas permis de visiter.

Après avoir passé Ibsamboul, que tout voyageur a admiré comme le temple le mieux conservé de ce qui reste sur cette terre sacrée de l'Égypte et de la Nubie, et même comme la plus belle merveille de tout ce qui appartient au règne du plus grand des Pharaons, Sésostris (ou Rhamsès III, roi soleil, gardien de justice, approuvé par Phré, fils du soleil, seigneur des diadèmes, bien-aimé d'Ammon-ra). Après avoir passé ce temple, dû à un roi dont les titres, comme on le voit, ne laissent rien à désirer, à un jour de marche, l'on trouve Ouâdy-Halfat, seconde cataracte, merveille de la nature qui surpasse encore en splendeur ce temple, merveille de l'art.

Une cataracte est en vérité une bien magnifique horreur : sur une lon-

Digitized by Google

gueur de 6 ou 7 lieues, ce ne sont qu'immenses rochers, brûlés par le soleil, et que jamais un brin d'herbe n'a animés; un chaos ou une commotion violente paraît les avoir jetés les uns sur les autres, sans ordre ni symétrie, leur faisant revêtir des formes bizarres : ce sont des îles de roches noires, qu'une main puissante paraît avoir fait sortir du sein des eaux; quelques ruines de maisons en briques crues s'élèvent sur ces bases indestructibles contre lesquelles, depuis des milliers d'années, le plus puissant fleuve vient se briser avec un bruit horrible.—La cataracte était dépassée; mais la nature en travail paraît avoir fait un tel effort pour livrer au fleuve un incomplet passage, que, jusqu'à Dongolah, il est à peu près resté innavigable; à Ouâdy-Halfat, il faut donc prendre les chameaux, vulgairement et justement qualifiés de vaisseaux du désert.

Deux routes conduisent à Dongolah : l'une en suivant exactement les bords du Nil, l'autre en coupant par le désert; mais les avantages de la première route sont trop grands pour que tous les voyageurs ne prennent pas la route du fleuve.

Cette route du reste est fort accidentée et fort intéressante: jusqu'à Dongolah, les temples et les ruines ne manquent pas; tous appartiennent à la grande et belle époque des Pharaons, et principalement à Thouthmosis III (Mœris), et à son successeur Aménophis. Des découvertes récentes ont fait savoir au monde scientifique que des monuments appartenant à des dynasties éthiopiennes existaient, mais avec une écriture hiéroglyphique différente de celle qui existe partout en Egypte. Champollion lui-même avait fait cette découverte et en avait donné la clef bien longtemps avant M. Lepsius.

Le Nil roule resserré entre deux chaînes de montagnes; quelquefois elles s'élèvent à pic et forment un immense précipice sur les eaux, et plus d'un voyageur qui a fait cette route se sera cramponné à la selle en bois de son dromadaire, priant, dans la religion qui lui appartient, toutes les puissances célestes pour que le moindre faux pas ne vienne point détruire tout d'un coup, sur cette terre éloignée et stérile, le charme de son existence: l'idée de mort a quelque chose de beaucoup plus atroce sur la terre étrangère; c'est alors que toute l'affection du voyageur est prodiguée à son dromadaire; il lui promet toutes les douceurs de la vie, de bonne eau à boire, quelques fèves ou du dourah à manger. En effet, pour cet animal, cette sobre nourriture est d'un luxe rare : c'est le paradis au désert.

Quelques chétifs troupeaux trouvent seuls, au pied des montagnes, une nourriture insuffisante; des ruines de villages cophtes, sur la pointe des rochers et sur les îles de pierre, indiquent que jadis quelques habitants au moins trouvaient en ces lieux une existence; la brutale domination des musulmans a détruit en ce pays cette race maudite, qui n'avait pas hésité à livrer par vengeance son pays aux ennemis de sa religion, par tous méprisée, et qu'un despotisme barbare a rendue vile et abjecte. Entre la première et la seconde cataracte, j'avais déjà remarqué les mêmes ruines, appartenant au même peuple, qui s'était réfugié dans les endroits les moins

Digitized by Google

accessibles pour échapper plus longtemps à la domination du vainqueur qu'il avait appelé. Ici, comme après Ouâdy-Halfat, les villages, si l'on peut donner ce nom à deux ou trois cabanes réunies, sont plus rares que les ruines; c'est à peine si le voyageur pourra y trouver la poule de rigueur.

Un jour avant d'arriver à Dongolah, l'on sent déjà que l'on approche de la région des pluies; quelques touffes d'herbes commencent à paraître, et l'arbuste vénéneux aux séduisantes formes, et le doms aux branches bifourchues, et enfin l'élégant dattier, le sauveur des habitants de cet infortuné pays.

Après 9 à 10 jours de marche, en suivant la rive du fleuve, l'on arrive à Dongolah. — Cette ville, à cause de sa position et du commerce qui s'y fait, est d'une certaine importance; elle est bâtie en briques crues comme toutes les villes de l'Égypte et de la Nubie; c'est une rare exception si l'on y trouve le palais d'un moudyre à moitié construit en pierres de taille. Cependant il pleut parfaitement à Dongolah, car quoique cette ville se trouve éloignée de 12 lieues environ de la limite des pluies, il n'en est pas moins vrai que cette limite n'existe pas physiquement comme elle existe géographiquement, et que quiconque compterait sur la ligne qu'ont tirée les géographes sur leurs cartes, marquant la limite des pluies, pourrait bien, même à 25 lieues au nord de cette ligne, être souvent morfondu, car le ciel n'est pas toujours serein.

La ville a pour force armée un régiment d'invalides, qui, pour fruit de leurs services, doivent trouver sous cet homicide climat une existence dure et pénible. A certaines époques de l'année, il se fait à Dongolah un grand commerce; c'est en effet le lieu de transit de tout ce que produit le sud de l'Afrique. Mais qu'est-ce donc que ce commerce? des esclaves et des eunuques; ce sera l'Abyssinienne aux formes sveltes et gracieuses qui ira repeupler les harems de Stamboul ou du Caire, de noirs eunuques, habitants du Darfour, du Kordofan ou des Gallah, puis enfin la masse vulgaire des esclaves de service. Voilà le grand commerce pour lequel probablement j'ai entendu donner de certains éloges à la ville de Dongolah. Il y aurait bien un autre commerce beaucoup plus honorable que celui-là, mais qui, malheureusement, grâce au monopole du pacha, ne peut exister : c'est celui des dents d'éléphants, de la gomme, des peaux d'animaux sauvages. Le bazar de la ville, pour tout ce qui concerne le luxe de la vie, est fort médiocrement fourni.

Un respectable moudyre réside dans cette ville; cet infortuné a le malheur dans ce moment de se trouver aux galères; *mais Dieu est grand, Dieu l'a voulu, que sa volonté soit faite!* Aussi, avec cette agréable maxime, l'homme en Egypte qui a commis les plus grandes scélératesses n'est jamais dégradé aux yeux de ses semblables; et le pacha lui-même donne une approbation journalière par ses exemples aux préceptes fatalistes de la religion du prophète. L'on se demande naturellement quel homme puissant a été capable de renverser un si haut fonctionnaire, portant le grade et les insignes de général et en recevant la paye.

Digitized by Google

Voici les renseignements recueillis sur les lieux :

Avant la conquête de Mehemet-Ali, un roi adoré de son peuple gouvernait le pays de Dar-Chaykyé; après la conquête, toutes les tentatives faites auprès de ce vieillard pour le rallier au gouvernement de l'Égypte furent infructueuses; mais, à la mort du vieillard, son fils, insensiblement et à son insu, s'était habitué à subir sans trop d'horreur la loi du vainqueur; ce jeune homme, pour prix de sa fidélité, avait reçu le commandement d'un régiment de cavalerie indigène. Maleck-Mamoud est son nom. C'est un de ces hommes beaux comme l'on en rencontre seulement en Nubie : sa peau noire, veloutée et brillante, diffère autant de celle des autres nègres, qu'un morceau de bois blanc peint à l'encre diffère d'un morceau d'ébène poli et lustré. Sa taille est haute et si bien proportionnée, ses yeux chatoyants et si doux, en même temps si terribles animés par la colère, que vraiment c'est un des plus beaux hommes que l'on puisse voir. Il fallait lui entendre raconter chevaleresquement son exploit contre le moudyre; il y avait, je l'assure, quelque chose d'entraînant, d'héroïque, dans le langage et les gestes de cet homme!

« Ce lâche moudyre, dit-il, avait résolu de prendre à moi, à moi, descen-« dant d'un sang royal, à moi, chez qui cette noble chaleur de la race n'est « pas encore éteinte, huit de mes soldats, hommes qui m'appartiennent et « que j'aime; et pourquoi faire? pour en faire des esclaves, comme si ce « n'était déjà pas trop que moi-même je le sois! L'insensé, non content d'a-« voir volé son peuple, voulait encore épargner deux ou trois bourses (1) en « venant me ravir mes enfants. Mais cette imprudence devait lui coûter « cher : — Il envoie en secret deux cents de ses invalides pour me saisir; je « suis assez heureux pour rassembler autour de moi dix de mes cavaliers; « je charge et renverse cette troupe qui tombe en ruine et que le temps a « déjà vaincue à moitié. Malgré ce premier succès, je crus prudent de « gagner le désert avec tous les soldats que je pus rassembler et d'aller por-« ter plainte au divan de Kartoum. Halet-Pacha, nouveau gouverneur du « Soudan, me rendit la justice que j'attendais, en faisant saisir le mou-« dyre et le faisant juger. Ma vengeance est accomplie! »

Il y a longtemps que l'on a dit qu'un malheur n'arrivait jamais seul; quand le moudyre fut abattu, de tous côtés des gens, qui avant n'eussent pas osé souffler, adressèrent des plaintes contre les concussions exorbitantes de cet homme; c'était l'âne qui allait frapper le lion malade. — L'on fit les comptes du moudyre, et le gouvernement, après s'être approprié tout ce qui avait été volé, le jeta aux galères; heureux si, dans quelques années, en lui faisant grâce de sa peine, l'on n'en fait pas un pacha, et si on ne lui permet pas de refaire une fortune qu'on aura peut-être une seconde fois l'espoir de lui enlever. Malheureusement ceci n'est pas une fiction; et les clameurs du peuple dépouillé, après la chute du moudyre, restent sans écho. Avant, qui eût osé porter plainte?

(1) La bourse est de 125 francs.

Digitized by Google

Dans ce moment toutes les autorités de la ville étaient en campagne, à la recherche de Bédouins qui, peu de temps auparavant, avaient assassiné et pillé une riche caravane qui se rendaient de Dongolah au Darfour. Je n'ose rapporter toutes les circonstances de cet horrible attentat; seulement ce qui paraissait démontré par les bruits populaires, c'était la participation d'un certain cheick conduisant la caravane : il l'aurait conduite, dit-on, dans un piége que lui-même aurait tendu. Ce qu'il y a de certain, c'est que, depuis bien des années, l'on n'avait pas entendu parler de caravanes pillées sur cette route, et que, dans cette circonstance, les deux cent cinquante chameaux composant cette caravane et l'escorte de cette caravane, tout a été perdu, à l'exception du cheick qui la dirigeait. Aussi fallait-il un certain courage pour traverser le désert de Babiouda, qu'habitent précisément les tribus qui avaient commis ce que nous venons de rapporter, et qu'il faut traverser pour aller à Kartoum.

Encore un mot avant de quitter Dongolah pour toujours!

Un Européen est une chose assez curieuse dans cette ville pour que tous les habitants courent après lui et le prennent pour texte d'une curiosité dérisoire. Ce qui est moins gai pour tout le monde, ce sont de petites fourmis blanches, que, dans le langage du pays, l'on appelle *termites;* elles sont par légions innombrables, et si, par négligence ou oubli, vous laissez quelques-uns de vos effets à terre, au bout de quelques heures vous ne retrouvez absolument plus rien. Ces manières peu délicates des animaux du pays ont failli exciter de sanglants différends entre d'unis compagnons de voyage ou avec d'inoffensifs habitants. Cependant il faut mettre de la mauvaise volonté pour que ces désordres arrivent; car les hospitaliers habitants de ce pays, ou plutôt poussés par l'amour du *bacchich*, aussitôt l'arrivée des étrangers, s'empressent de leur apporter les indispensables *engareh*, qui sont des divans dont les montants sont en bois de palmier, et le siége de petites bandes de peau croisées les unes sur les autres. Ces siéges ont donc l'avantage d'être frais et élastiques...

Après avoir joui de tout le charme que procure une grande ville (passez-moi le mot *grande*, car tout n'est que comparatif), surtout après dix jours de chameau, ingrats comme le sont tous les voyageurs, l'on quitte sans regret une ville qui a eu pour nous des bontés, et cela pour jouir du confortable d'une barque. Si vous avez été assez heureux pour ne pas oublier le firman de Son Altesse, le gouverneur du pays se fera un devoir de vous offrir la sienne, ce qui est un avantage, et je vous dirai pourquoi.

Le trajet en barque se fait ordinairement jusqu'à Méraouy, et pour peu que l'on jette les yeux sur la carte, l'on verra que le fleuve fait précisément, entre Dongolah et ce lieu, un angle aigu; ce qui fait que, pour parcourir ce court espace de terrain, l'on est exposé à avoir le vent contraire quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent. La barque d'un gouverneur est alors une chose bien agréable, car elle offre des avantages que l'on ne rencontre nulle part. De nombreuses sakies entretiennent la fertilité du sol. Dans cet endroit, la vallée du Nil est très-large et parfaitement cultivée; c'est une

Digitized by Google

justice à rendre au pays qu'il est une des contrées les mieux cultivées que l'on rencontre depuis le cours du Nil. Voici, du reste, un trait de l'encouragement que l'on donne généralement à l'agriculture:

Une barque appartenant au gouverneur de la province ou à un des hauts employés remonte le Nil par un vent contraire; aussitôt l'on fait prendre 30 ou 40 hommes des sakies (le nombre est à la volonté du preneur), que l'on attèle sur une longue corde, et qui sont chargés de remonter la barque en courant. Pendant ce temps l'équipage est assis sur le pont, se conte des histoires, fume la chibouch et boit la bouzah (bière du pays); l'un d'eux est chargé de la mission de faire marcher vite l'attelage, et il s'acquitte de cette mission avec une ponctualité révoltante: armé d'un long bâton flexible, qui ordinairement est une branche de palmier, il frappe à droite et à gauche sur les reins nus de ces malheureux, qui se contentent seulement de pousser un cri étouffé, arraché par la douleur, lèvent les épaules, allongent un peu la tête en avant, puis continuent leur route avec autant de vitesse qu'il leur est donné de le faire. Mais il faut recruter cet attelage, la route est longue; alors on a recours aux hommes qui font marcher les sakies: un homme de la barque siffle avant d'arriver à la sakie, et aussitôt celui qui la fait marcher quitte son ouvrage et vient attendre sur le rivage le passage de la barque: il se tient prêt à remplacer le premier arrivé, qui quitte son métier de *cheval* pour retourner à ses travaux agricoles, et ainsi de suite l'opération se renouvelle à chaque sakie sans la moindre interruption, jusqu'à l'achèvement complet du voyage. Malheur à celui qui voudrait se dérober à cette corvée en fuyant! car aussitôt un homme de l'équipage monterait à la sakie, en casserait tous les pots en terre qui servent à puiser l'eau, sans préjudice des coups de bâton auxquels s'exposerait le fugitif s'il était pris. De semblables usages sont pour nous inqualifiables.

Si vous vous arrêtez à Amboukou, près de Korti, on vous racontera l'histoire d'un immense crocodile, grand amateur de chair humaine. Ce gastronome amphibie s'avance à pas de loup, comme un fin matois, à la faveur sombre des eaux du Nil pour surprendre les candides jeunes filles, qui, comme au temps patriarcal, viennent puiser dans leur antique jarre l'eau du fleuve, ou laver avec leurs pieds leurs simples vêtements. Sans défiance, elles sont renversées d'un coup de queue par le crocodile, qui les emporte alors dans les profondeurs du Nil pour en faire un festin pantagruélique. Les gens du pays assurent que ce perfide animal choisit toujours les plus jolies filles; il a horreur des femmes mariées, et déjà il a enlevé plus de 30 filles, la fleur du pays. Quelquefois aussi, soit par galanterie ou par perfidie, il promène à la surface du fleuve l'infortunée qu'il tient dans sa large gueule, suivi par un nombre plus ou moins grand de crocodiles d'un rang inférieur. Après cette espèce d'horrible tournoi où il reste toujours vainqueur, en qualité du plus fort, il s'administre la part du lion..... *Allah Kerim!!*... répètent les habitants à chaque nouveau malheur.

Enfin on arrive à Meraouy, et muni du firman, dont on apprécie de plus

Digitized by Google

en plus l'intéressante utilité, vous êtes reçus admirablement par le Cheick El Beled, qui vous fait préparer une maison dans laquelle l'on trouve des nattes pour se coucher; c'est dur, mais vous avez la ressource de pouvoir mettre dessous un peu de paille. L'on vous invite à dîner; c'est un vrai festin homérique, sous le point de vue de l'abondance : un mouton rôti sur les charbons, à demi saignant, vous est offert en entier; puis vingt-cinq ou trente plats de toute nature paraissent successivement, sans aucun ordre, entremêlant l'aigre et le doux. Si l'on veut faire grand honneur aux voyageurs, l'on prend les coutumes européennes, et l'embarras du maître de la maison n'est certes pas ce qu'il y a de moins curieux à observer. Le soir, au frais, assis sur la place de l'endroit, à la clarté d'un immense feu, les almées apparaissent accompagnées de trois hommes, qui exécutent avec elles des danses lentes et monotones qui, certainement, sont loin d'avoir la lascivité de celles que tout voyageur a admirées chez les almées égyptiennes.

L'on aurait tort de ne pas sacrifier un jour pour aller visiter Djebel-Barkal, où se trouve la grotte aux oracles que l'on consultait avec un scrupuleux soin au temps de la reine Kandaché, au pied de cette montagne, sous les ruines de Napata, antique capitale de cette reine, dont le cartouche a été découvert dernièrement en maint endroit par l'infatigable docteur Lepsius. Le docteur Lepsius seul peut dire ce qu'étaient ces hiéroglyphes de la dynastie femelle des Kandaché; car on l'accuse d'avoir détruit sur son passage ce qui restait de capable d'éclairer les savants futurs. Du reste ce ne serait pas le seul acte de barbarie dont il se fût rendu coupable à ma connaissance. — La science a donc aussi ses faiblesses humaines! — Malgré cet égoïsme, peut-être saura-t-on gré de la découverte, par le même savant, d'un nilomètre dans la capitale de ce royaume, d'un autre à Ouâdy-Halfat, et d'un troisième vers Kartoum. Il a vu irrécusablement que les eaux du Nil montaient à 15 pieds plus haut qu'aujourd'hui.

Ces ruines, comme en Égypte, offrent, au milieu de pierres de taille, de magnifiques restes de terre crue. Cependant l'on voit, probablement à cause des pluies, que les pierres étaient beaucoup plus prodiguées aux maisons communes qu'elles ne l'étaient en Égypte. — L'héroïque Kandaché renversa, dit-on, la statue de l'empereur Adrien, qui s'élevait là où finissait l'empire romain et où commençait le sien, c'est-à-dire, à cette époque, un peu au-dessous de Dongolah, et au midi jusqu'à Kartoum. La limite des différents petits royaumes qui composaient alors l'Éthiopie était souvent amoindrie ou même détruite, suivant la puissance des empereurs romains; car les peuples anciens comprenaient dans l'Éthiopie tout l'espace compris entre la première cataracte, jusqu'à environ le 15e degré, un peu au-dessus de Kartoum.

La route est longue et pénible, et quoique le pays ne soit pas précisément pittoresque, je m'assieds à la porte de Kartoum pour prendre un peu de repos. Nous repartirons demain.

Alfred DE MERON.

Digitized by Google

RELIGION DES DRUSES.

Nous devons les détails curieux et pleins de faits nouveaux qu'on va lire à l'obligeante communication de M. le secrétaire général d'une de ces grandes institutions religieuses, dont les dignes missionnaires répandent en Orient, avec les lumières de la foi catholique, les bienfaits de l'enseignement européen.

La lettre suivante lui a été adressée par M. le procureur des missions de Syrie et du Liban; elle est aussi digne de foi que conciencieusement écrite. A. H.

Avant d'accomplir ma promesse et de satisfaire au désir que vous m'avez manifesté de connaître quelques particularités sur la nation druse, j'ai beaucoup hésité, incertain du parti que je devais prendre. Il ne s'agit de rien moins que de dévoiler un système de religion que je crois ignoré de tout le monde, et qui sans doute l'aurait été longtemps encore sans l'heureuse circonstance qui m'a mis à même de le connaître. Les livres qui sont tombés entre mes mains sentent encore la fumée, du milieu de laquelle ils ont été retirés. Pour obvier à l'inconvénient de vous ennuyer par de longs détails, je me bornerai à vous tracer un léger précis de mes notes.

Je vous donnerai donc une idée des Druses comme société politique et comme société religieuse, mais seulement une idée, laquelle, dans sa précision, ne reposera sur aucune hypothèse.

Cette nation est une secte à part parmi les nombreuses sectes de l'Asie; elle n'est point une branche détachée du mahométisme, comme celle des Métoualis, ou celle des Ansariés; elle n'appartient pas davantage aux Juifs, aux chrétiens, aux Arabes : sa religion est unique parmi toutes les religions existantes; on ne peut lui trouver de ressemblance qu'avec quelques sectes des anciens philosophes.

Les Druses ne forment pas plus de trente mille âmes (1); ils habitent la partie la plus méridionale de la chaîne du Liban. Dans un tiers des localités, ils sont mêlés aux chrétiens maronites. Ceux-ci occupent le reste du

(1) Il est difficile de connaître au juste le chiffre de la population druse. Je sais qu'il y a des personnes qui la font monter à 50 ou 60,000 âmes; mais ce chiffre me paraît exagéré. Il y au nmoyen de connaître le chiffre, sinon exact, du moins approximatif, des Druses; c'est d'en juger par le nombre de leurs soldats. Chez eux, dans les grands dangers, tout homme est soldat depuis quinze ou seize ans jusqu'à l'âge le plus décrépit. Or, ils n'ont jamais pu mettre sous les armes plus de 10,000 hommes; dans la dernière guerre ils n'en avaient que 6,000, ce qui ne suppose pas plus de 30,000 âmes.

Digitized by Google

mont Liban. Il semble qu'il devrait se trouver une grande conformité de mœurs et d'habitudes parmi les deux sociétés, au moins dans les villages mixtes; la différence est pourtant bien sensible, tant est puissante l'action de la religion, même sur la vie civile des sociétés. Le Druse est extrêmement poli, réservé, complimenteur; il se pare des plus belles qualités; son langage est compassé, prétentieux, épuré. Le Maronite, au contraire, est négligé dans ses manières, son langage est toujours simple et souvent rustique, il est enclin à la familiarité, il est patient au travail, et d'une douceur, d'une complaisance excessives dans l'intérieur du ménage. Les Druses sont courageux dans le combat et très-actifs en tout temps. Les Maronites ne montrent de courage qu'au moment du péril; mais aussi, une fois animés, ils déploient un courage, une ardeur extraordinaires. Du reste, un Druse n'attaquera jamais un Maronite seul à seul; mais, dans les différends réciproques de ces deux nations, il arrive presque toujours, par des dispositions cachées de la justice divine, que la division se met parmi les chefs des chrétiens. Leurs adroits adversaires ne manquent pas d'en profiter; sans cet incident, la nation druse eût été depuis longtemps écrasée et même anéantie sous le poids d'une puissance quatre fois plus nombreuse et non moins brave qu'elle dans le combat.

L'origine des Druses ne remonte pas au delà du xe siècle; c'est l'opinion de Volney, qui me paraît fondée en raison, et que j'avais moi-même adoptée avant d'avoir lu son ouvrage. L'historien arabe El-Makrzi a levé tout doute sur cette matière.

Un kalife, nommé *El-Hakem-B'amar-Allah*, en 996, jouait sur le trône d'Égypte un rôle assez ressemblant à celui que joua autrefois Néron sur celui de Rome. Cet homme à idées bizarres voulut, lui aussi, jouir de l'étrange spectacle de l'incendie de sa capitale. Plein de l'idée de ses connaissances, il commandait aussi impérieusement les applaudissements de la multitude, il en devint même si avide, qu'il n'exigea rien moins que les honneurs divins; dans cette vue, nous dit l'historien arabe du xve siècle, il fit dresser un énorme registre où devaient s'inscrire tous ses dévots adorateurs; il ne lui fut pas difficile d'en trouver dans un temps où les mahométans, déchirés par les factions religieuses, comptaient jusqu'à soixante sectes, dont les adeptes se traitaient mutuellement d'apostats; aussi *Hahem* vit bientôt figurer sur son registre plus de seize mille noms. C'est alors qu'un de ses prophètes, *Mohammed-ben-Ismaïl*, lui fit changer son nom *El-Hahem-B'amar-Allah*, qui veut dire *le juge par ordre de Dieu*, en celui de *El-Hahem-B'amar-Hi*, qui veut dire *le juge par son propre ordre*. Cependant les musulmans, effrayés des suites fâcheuses qu'allaient entraîner leurs scissions religieuses, résolurent de se réunir pour le défense de leur prophète. Le nouveau dieu fut massacré sur le mont Moquatan, où il était monté pour y avoir, disait-il, une conversation avec les anges.

Les sectateurs de Hakem ne furent pas plus longtemps soufferts en Égypte. Bannis de ce pays, ils allèrent chercher un asile en Syrie, sous la conduite d'un certain *Darzi*, dont ils ont gardé le nom; car Druse se dit en

Digitized by Google

arabe *Darzi*. Leur retraite naturelle était le haut des montagnes, où, parmi les rochers et les précipices, ils devaient trouver des fortifications toutes prêtes contre les insultes de leurs ennemis. C'est là que les chrétiens, fidèles à leur foi, s'étaient réunis de tous les points de la Syrie, et luttaient depuis longtemps avec avantage contre la puissance des Sarrazins.

L'histoire ne nous apprend pas si les chrétiens virent sans chagrin l'apparition de ces nouveaux hôtes; il est à croire que leur admission ne fut pas soudaine, et que leur premier asile fut les montagnes du Horan, séparées du Liban par une grande plaine; ce qui l'atteste, c'est qu'ils y possèdent encore un bon nombre de villages, et que c'est là qu'ils se retirent toutes les fois qu'ils sont battus dans le Liban. Ce n'est que vers la fin du xve siècle qu'ils étendirent leurs possessions jusqu'au milieu du pays maronite. Avant cette époque, les deux sociétés vivaient séparées, indépendantes; elles ne reconnaissaient point l'autorité musulmane; la forme de leur gouvernement tenait de l'anarchie et de la théocratie; de l'anarchie, en ce qu'ils n'avaient pas un chef principal et que l'autorité reposait sur autant de têtes qu'il y avait de cheiks ou seigneurs: de la théocratie, en ce sens que les dogmes et la morale de leur religion leur tenaient lieu de lois, et que les prêtres chez les Maronites, et les docteurs chez les Druses, avaient une grande part au gouvernement.

Vers la fin du xvie siècle, l'empereur Amurâd III entreprit de réduire les deux peuples sous sa domination. Il y réussit; mais, pour ne pas s'exposer à de continuelles guerres dans des montagnes de si difficile accès, il laissa aux deux nations une partie de leur indépendance, tout en y établissant un gouverneur général, avec le titre de prince, lequel devait jouir de tous les priviléges d'un souverain, à la seule condition, comme vassal de l'empire, de payer à la Porte une redevance annuelle; cette principauté et cette redevance ont subsisté jusqu'à nos jours. Le prince, d'abord musulman, fut ensuite pris parmi les Druses, car le fameux Fakar-Eddin, qui vivait dans le xviie siècle, était Druse. Ce fut lui qui donna à sa nation une grande importance. Habile politique et guerrier intrépide, il rendit son pouvoir despotique, et crut un instant avoir assuré un trône à sa famille. Sans le protectorat de la France, les Maronites se seraient alors trouvés fortement vexés. Mais l'émir, pour ne pas se mettre à dos Louis XIV, ménagea les Maronites, prit même des ministres et des écrivains de leur nation. Son exemple fut suivi par ses successeurs; c'est ainsi que l'émir Jouseph, qui a précédé l'émir Béchir, prit un Maronite pour son premier ministre, et fit accorder une agence consulaire de France à la famille de son ministre à Beyrouth. Ainsi il se conciliait l'affection des Maronites et paralysait l'action du gouvernement protecteur.

Mais, sur la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, quelques familles princières, la plupart mahométanes, qui aspiraient à la souveraineté, embrassèrent le christianisme et se firent Maronites. Leur foi fut d'abord suspecte, mais bientôt on s'aperçut que la grâce avait redressé une intention peut-être peu droite dans son principe. De ce nombre

Digitized by Google

était la famille Schahab, dont un des membres parvint bientôt à la souveraineté. C'est ainsi que les Maronites, depuis une quarantaine d'années, jouissaient de l'avantage d'être soumis à un prince chrétien de leur nation, l'émir Béchir, lorsqu'en 1840, les Anglais, espérant sans doute plus d'avantage des Druses qu'ils n'en ont retiré, vinrent apporter la guerre en Syrie. L'émir Béchir fut entraîné dans la chute du gouvernement égyptien. Deux princes chrétiens ont été créés depuis cette époque, mais sans indépendance, sans pouvoir ; enfin le gouvernement turc, ne se voyant pas encore assez fort pour réduire tous les chrétiens sous la domination druse, voulut réaliser au moins une partie de ses désirs. Il créa, en 1843, deux princes, un maronite et l'autre druse; il mettait sous la juridiction de celui-ci environ 30.000 chrétiens, ce qui doublait les forces des Druses et diminuait d'autant celles des Maronites. C'est là le sujet de la dernière guerre.

C'est assez vous entretenir des Druses comme corps politique; il est temps que je vous dise quelque chose de leur religion.

Les Druses sont idolâtres en tant qu'ils rendent à certaines créatures les honneurs divins; cependant ils n'adorent pas les idoles, comme on l'avait cru jusqu'ici; ils rendent, il est vrai, de certains honneurs à une espèce d'effigie représentant un veau, mais cette image n'est qu'une représentation symbolique, à laquelle ils ne rendent pas les honneurs divins. C'est une de ces nombreuses observances superstitieuses, si communes parmi les infidèles, et dont ils ne peuvent peut-être pas eux-mêmes se rendre raison. Ils reconnaissent l'unité d'un Dieu éternel, tout puissant, immuable, créateur de toutes choses, mais ils croient qu'après la création il ne s'occupe plus de ses créatures; que, pour jouir de son bonheur éternel, il a rendu certains êtres participants de sa divinité, et qu'il se repose sur eux du gouvernement du monde. Si vous voulez avoir une idée exacte de leur croyance sur l'unité de Dieu, vous n'avez qu'à lire les lignes suivantes que je traduis textuellement de leur ouvrage intitulé : *Kechef-el-Hahayeh* ou *Manifestation des vérités :* « Le véritable unique, c'est le Très-Haut; il n'y a d'*un* que lui, « comme a dit l'auguste seigneur Daher; c'est-à-dire que l'essence est unique « et incomparable, parce qu'il existe essentiellement... Toute la nature est « remplie de lui; il n'est point de temps qui échappe à sa présence, ni de « lieu à sa lumière... Il est tout puissant; il n'y a de puissant que lui... Il « est immuable, et s'il échappe à la vue, il ne change pas pour cela de place. « Il est unique par essence, et ceux qui pratiquent sa religion s'appellent « les uniques. Voilà pourquoi nous portons justement le nom de *Metouahe-* « *din*, » c'est-à-dire les uniques, ou séparés de toutes les autres sectes.

Pour expliquer l'origine du bien et du mal, ils attribuent à Dieu la création de deux esprits opposés, celui de la lumière et celui des ténèbres; la création de l'homme se fit précisément dans l'intervalle qui sépare ces deux esprits; or, toutes les créatures douées d'intelligence furent créées à la fois et sortirent de la substance des deux esprits, recevant une égale portion de lumière et de ténèbres.

Ils divinisent la raison, comme la première et la plus noble substance

Digitized by Google

sortie de la substance même du Très-Haut; ils lui donnent les éloges les plus pompeux, l'invoquent continuellement et lui offrent des vœux. Ils associent à la raison l'*âme du monde*, qui est le principe du mouvement et de la végétation. Cette âme du monde trouva le principe de son être dans la raison, qui lui donna l'existence en réfléchissant sur elle-même. Le principe du mal ou l'esprit de ténèbres trouva dans lui-même le germe d'un autre esprit qui est l'esprit des *bas-lieux* ou des lieux infernaux. Ainsi voilà le système des deux principes bien établi.

Par une conséquence nécessaire, ils sont *fatalistes;* ils restreignent cependant la fatalité dans de certaines bornes : ils laissent à l'homme la faculté de mériter, ils admettent les œuvres de pénitence comme efficaces, soit pour régler les passions de l'homme, soit pour mériter des récompenses.

Quant à la vie future, ils croient à ses peines et à ses récompenses, mais elle ne doit avoir lieu, selon eux, qu'à la fin des temps; pour être conséquents, ils ont dû admettre la *métempsycose* ou la migration des âmes. Ainsi, selon leur système, depuis la première création, aucune création nouvelle n'a été faite, l'apparition d'une nouvelle créature n'est autre chose qu'un changement de forme qui s'est opéré en elle. La principale récompense de l'homme vertueux est d'animer, après sa mort, un corps noble avec de belles qualités, de porter un nom fameux, des titres honorables. Le méchant, au contraire, devra se voir logé, après sa mort, dans un corps ignoble, voir même dans celui d'un animal.

On est étonné, en lisant les ouvrages des Druses, de les voir traiter les saints personnages de l'ancien Testament, Notre-Seigneur lui-même, avec autant de respect et de vénération que s'ils parlaient de leurs prophètes, ou même de *Hahem*, leur divinité incarnée; mais une fois qu'on a démêlé au milieu du chaos, de la confusion de leur langage mystique, les vrais principes sur lesquels repose leur croyance, qu'on a enfin reconnu la métempsycose, on voit qu'ils font promener l'âme de *Hahem* dans tout ce que l'antiquité a produit d'hommes célèbres en sainteté, en science ou en valeur. Ce qui les désole aujourd'hui, c'est de ne savoir où il se trouve, ils l'attendent avec plus d'impatience que les Juifs n'attendent la venue du Messie. Lorsqu'ils eurent connaissance des exploits de Napoléon, ils se crurent à la veille du jour heureux où il leur serait donné de voir leur Seigneur, et il n'est pas douteux que, s'il n'eût échoué devant Acre, il n'eût bientôt vu tous les Druses venir en foule se prosterner à ses pieds.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les principes fondamentaux de leur dogme, cela me mènerait trop loin. Il vous est aisé de voir par ce petit précis qu'ils ont retenu tout le fonds du système de Pythagore : comme lui, ils admettent l'unité comme principe de tous les êtres; comme lui, ils donnent une âme au monde visible; comme lui, ils professent la métempsycose. Et dans l'effigie du veau, ne pourrions-nous pas voir aussi la doctrine de Pythagore? Ce philosophe, tout en prohibant l'effusion du sang dans les sacrifices, voulait qu'on sacrifiât des effigies de bœufs faites avec de la farine. Pour la morale, il est certain que les *Ocquals* ou sages professent à la lettre

Digitized by Google

la philosophie de Pythagore; aussi austères dans les mœurs que les disciples de cet ancien philosophe, ils croient, comme eux, que la vie de l'homme doit être consacrée tout entière à réprimer ses passions. Je m'abstiens des développements que comporterait cette matière; les documents que j'ai en main mettent ma proposition dans toute son évidence.

Les docteurs druses ne savent pas que leur philosophie est celle de Pythagore: aussi ils remplissent leurs livres de textes pris dans la Bible, dans l'Évangile et même dans le Coran; ils les adaptent à leur croyance, et les expliquent selon les principes qu'ils ont reçus de leurs anciens.

Il s'est conservé parmi les Druses une idée vague de quelques-uns de leurs ancêtres qui, disent-ils, étaient Français. Ne pourrions-nous pas croire que, durant le temps des croisades, quelques croisés, par un de ces accidents si communs dans la vie, qui réduisent l'homme au désespoir, auraient été en même temps déserteurs à leurs drapeaux et à la foi de leurs pères? Ne savons-nous pas qu'au milieu des plus héroïques vertus, on vit s'élever alors plus d'un scandale? A l'époque des croisades, les Druses avaient à peine une existence comme corps politique : s'ils eussent formé une nation, ou même un corps un peu considérable, ils auraient pris une part active aux diverses révolutions qui agitèrent alors la Syrie, l'histoire n'aurait pas manqué de parler d'eux; mais ils n'étaient encore que comme des hordes répandues çà et là, confondues avec les chrétiens ou avec les Sarrazins, ne tenant par principe aux intérêts ni des uns ni des autres. Un aventurier à imagination exaltée aurait bien pu alors concevoir la pensée d'ériger parmi eux la république de Pythagore. Ceci n'est qu'une opinion, elle a cependant plusieurs marques de probabilité, entre autres ces sentiments d'honneur et de franchise, cette horreur du mensonge qu'on voit professer aux Druses, qualités qui se rencontrent si rarement en Orient, et qui étaient, comme on le sait, l'apanage de nos chevaliers du moyen âge.

En parlant de la société des Druses, je dois établir une distinction, sans laquelle on ne pourrait avoir une idée vraie de la secte. Elle est divisée en deux classes tellement distinctes qu'elles n'ont de commun que les intérêts civils. Pour la religion, elles sont entièrement séparées. D'après les informations que j'ai prises, j'ai pu conclure qu'elles étaient à peu près égales en nombre. Les uns se nomment *Ocquals*, et les autres *Johhals*. Le nom des premiers est un mot arabe qui signifie *les sages*, ou gens qui marchent selon les principes de la raison; on peut le prendre aussi dans le sens étymologique de *philosophes*, ou amateurs de la sagesse. Eux seuls ont la connaissance des mystères et des dogmes, eux seuls mettent en pratique la morale de la secte. Les *Johhals*, dont le nom arabe veut dire *ignorants*, insensés, déraisonnables, n'ont aucune connaissance de leur religion et ne se soumettent à aucune de ses pratiques et de ses observances. Leur morale se borne à éviter ce que les bienséances et la coutume ne peuvent autoriser. Les deux classes se distinguent à l'extérieur par le turban. Celui des *Johhals* est indifféremment d'une couleur quelconque. Mais celui des *Ocquals* est

Digitized by Google

blanc; et, comme la robe blanche de Pythagore, c'est un signe de la pureté de leurs mœurs.

Je ne puis m'empêcher de dire ici, à la louange des *Sages*, qu'il n'y a pas de précautions qu'ils ne prennent pour la conservation des mœurs: un simple regard, un attouchement peu honnête, est rigoureusement prohibé; plusieurs vivent dans la continence, même dans l'état de mariage. Les femmes, dont une bonne partie est de cette classe, restent toujours voilées, au dedans comme au dehors, elles ne peuvent découvrir leur face qu'en présence de leur mari, de leurs frères et de leurs enfants. Leurs appartements sont toujours séparés, et la famille qui aurait laissé pénétrer quelqu'un dans ces appartements, fût-ce même un parent, tomberait dans l'opprobre et le déshonneur. Elles ne peuvent porter aucun ornement, excepté un modeste bracelet d'argent, qui est chez elles comme l'anneau conjugal; elles ne peuvent pas même porter un habit de couleur, leur robe est toujours de coton teint en bleu ou en noir; la longue corne en or ou en argent que portent sur la tête les autres femmes du Liban, est remplacée chez elles par une corne en carton. Cet éloignement du luxe n'est-il pas un phénomène, en Orient surtout, où le faste, chez les femmes, a quelque chose qui tient de la folie? Je me rappelle avoir vu, parmi les Arabes, la femme d'un de ces bergers nomades toute couverte d'or et de pierreries, au point de pouvoir à peine se traîner, pendant que le mari, couvert d'une peau de mouton et monté sur son âne, faisait paître son troupeau. A l'appui de ce que je vous dis ici des mœurs des Druses, et qui pourrait vous étonner, permettez-moi de vous citer le trait suivant, que je tiens d'un homme très-digne de foi.

« Je professais, me dit-il, dans un village du Chouf. Les Druses comme les chrétiens m'envoyaient leurs enfants à l'école, qui se tenait sous le grand chêne, près de l'église. J'avais parmi mes élèves un charmant jeune homme, fils d'un sage druse, âgé d'environ dix-huit ou dix-neuf ans. Un jour, pendant que j'étais occupé à lui faire répéter sa leçon, je m'aperçus que, par un mouvement spontané, il détournait sa tête. Une jeune fille chrétienne venait de passer à côté de nous; les femmes chrétiennes ne sont pas voilées à la montagne; je compris aussitôt le motif qui lui avait fait tourner la tête. Cependant, pour mieux connaître le fond de sa pensée, je le questionnai; il me répondit avec ce ton de franchise qui le caractérisait : « Mon maître, j'ai passé les premières années de ma jeunesse parmi les Johhals, j'en ai trop de repentir pour m'exposer de nouveau à la tentation, et je sais qu'il ne faut qu'un regard pour me faire tomber. Ce même jeune homme, insulté un jour par un de ses camarades, lui répondit par un gros mot; mais à peine ce mot se fut-il échappé de sa bouche, que la rougeur lui monta au front; plein de dépit de s'être ainsi oublié, il se mit à se frapper la figure si rudement, que le sang lui sortait par le nez et la bouche. »

Les sages druses ne font pas seulement profession de chasteté, ils pratiquent très-rigoureusement la tempérance; leur frugalité est si grande qu'elle passe pour avarice chez leurs voisins. Ils ne rassasient jamais entièrement leur appétit, ne prennent rien hors des repas, et s'interdisent l'usage du

Digitized by Google

vin, de toute sorte de liqueurs, et même celui du tabac à fumer, ce qui est si extraordinaire en Orient! A tous ces traits, vous pourrez aisément reconnaître la secte italique, surtout si vous y ajoutez la retenue de la langue: il y en a parmi eux qui s'interdisent toute conversation pendant des temps considérables. On ne pourra pas du moins refuser à ceux-ci le titre de vrais disciples de Pythagore.

Jusqu'à présent, on n'a pas reconnu de sacrifice chez les Druses. Cependant, dans leur assemblée du vendredi soir, ils font en commun une collation composée de pain et de raisins secs seulement. Je ne puis assurer si cet aliment est consacré à Dieu; mais j'y vois une grande ressemblance avec le sacrifice de Pythagore, qui consistait en pain et en vin, le sacrifice des victimes avec effusion de sang étant, selon ce philosophe, indigne de la divinité. Du reste, leur assemblée du vendredi soir se tient si mystérieusement, que je n'en ai pu connaître que cette particularité; là aussi peut-être sacrifie-t-on le veau en effigie.

Des voyageurs peu instruits du caractère de cette secte, ont avancé que dans leurs assemblées nocturnes les Druses commettaient des infamies. J'ai fait part de ces soupçons à des personnes en position d'être parfaitement renseignées à cet égard, et toutes elles m'ont répondu qu'il fallait bien peu connaître les sages druses, seuls admis dans ces assemblées, qu'il fallait ne les avoir jamais fréquentés pour avancer une pareille calomnie. La secte des Ansariés, aux environs de Lataquié et de Homs, qui forme une secte religieuse à part, inconnue jusqu'à présent de tout le monde, est accusée à juste titre de pareilles infamies; on le sait, et personne ne s'en étonne, car ces gens mènent une vie très-dissolue. Mais la morale des sages druses est trop austère et leur conduite trop en harmonie avec leurs principes, pour qu'on puisse donner foi à cette imputation. Du reste, si pareille chose existait parmi eux, les chrétiens qui vivent au milieu d'eux en auraient eu connaissance; or, jamais ils ne les ont même soupçonnés sur ce sujet.

Le lieu où se tient l'assemblée du vendredi est une espèce de temple avec une double enceinte. Cet édifice est à la garde de quelques sages, qui y vivent des revenus légués à cet établissement. Là, ils mènent une vie contemplative et très-mortifiée; ce sont eux qui préparent le pain et le raisin destinés à la collation générale; parmi eux aussi se trouvent les docteurs de la loi.

Les livres druses sont remplis de préceptes de morale, puisés pour la plupart dans la Bible, dans l'Évangile, dans Aristote, Socrate et Platon, qu'ils citent quelquefois. A part les préceptes de morale, ce qui y est dit est conçu en des termes si vagues, si mystérieux, si poétiques, que l'homme le plus exercé dans le style oriental peut à peine y comprendre quelque chose.

Voici un petit fragment que je vous traduis. C'est le plus clair que j'aie trouvé; vous pourrez juger du reste. D'après son titre en arabe, il paraît qu'il est le résultat d'un conseil ou assemblée de docteurs. Il contient 70 articles qui sont adressés aux femmes de la classe des sages. Ce sont autant de

Digitized by Google

propositions condamnées; leurs contraires doivent être conséquemment tenues comme articles de foi par les Druses.

« 1° Anathème à celui qui dit que Hakem n'est pas le Seigneur, qu'il a une « femme, ou un père, ou une mère, qu'il ne connaît pas les choses absentes « ou cachées, qu'il est tyran, ou impuissant à produire, ou anéanti.

« 2° Anathème à ceux qui disent que la divinité s'est transportée dans Aly « visible, qu'elle peut tomber sous nos sens, ou être comprise, ou qu'elle a « des formes.

« 3° A ceux qui avancent que l'humanité, dans le seigneur Hakem, est « différente de la divinité.

« 4° A ceux qui disent qu'il a un esprit créé.

« 5° A ceux qui avancent que l'iman n'est pas l'apôtre véritable, qu'il « n'est pas corps, qu'il n'est pas l'auteur de la manifestation des vérités du « jugement, de la pénitence et des peines.

« 6° A ceux qui disent que le Seigneur est dans les lieux empyrés, ou dans « les lieux infernaux (1).

« 7° A ceux qui disent que la divinité habite dans une statue, ou dans « tout autre corps inanimé (2).

« 8° A ceux qui disent que Mahomet n'est pas un diable, ou que l'âme des « lieux infernaux n'est pas sa femme.

« 9° A ceux qui ne croient pas que le monde ait fini avec les véritables « lois, ou que la résurrection n'a pas déjà commencé.

« 10° A ceux qui disent que la résurrection est un mot vide de sens.

« 11° A ceux qui disent qu'il n'y a point de Seigneur.

« 12° A ceux qui ne croient pas que l'âme se métamorphose, c'est-à-dire, « passe d'un corps dans un autre. »

Après quelques autres propositions moins intelligibles, viennent les propositions contraires aux mœurs; un grand nombre regardent la chasteté, d'autres la tempérance ou le désintéressement; le paragraphe entier finit ainsi : « Ceux qui soutiennent ces propositions sont hors de la vérité ou de « la justice; leur religion est vaine, et ils seront privés du bonheur du pa- « radis. »

Ce sont quelques fragments de ce genre, dont plusieurs étaient sur de petits livrets de poche, ou même séparés, qui m'ont donné la clef de leur doctrine, et m'ont fait comprendre quelque chose aux ouvrages plus volumineux que la Providence m'a fait tomber entre les mains. Mais le plus précieux, sans contredit, de tous ces vieux livrets, est celui qui rapporte le passage que je vais vous traduire. Ce fragment est, à mes yeux, comme la Genèse des Druses; en voici la partie la plus essentielle :

« Au nom de Dieu miséricordieux et clément.

---

(1) Selon la métempsycose, il doit occuper un corps vivant jusqu'à la fin du monde.

(2) Cet article nous fait voir la fausseté du préjugé qui avait fait croire que les Druses adoraient une petite statue qu'on voit souvent chez eux, et qui a la figure d'un veau.

Digitized by Google

« Note sur le système de la nature, tel que nous l'avons compris, et dont « nous nous sommes convaincus par l'explication de nos anciens et de nos « docteurs. Que la miséricorde de Dieu soit sur eux!

« Lorsque le Très-Haut voulut donner l'existence aux êtres, il commença « par créer la Raison; il la bénit, et lui donna une puissance telle qu'il n'en « exista et n'en existera jamais de semblable. Aussitôt il lui dit: Reçois! et « elle reçut une lumière pure et sans tache.

« La Raison jeta alors un regard sur son être magnifique, et elle y re- « connut, comme dans un miroir, l'existence future d'autres êtres et d'au- « tres créatures, qu'elle gouvernerait immédiatement et sans le concours de « qui que ce fût.

« Puis le Très-Haut lui dit: Gouverne! et, à l'instant, ce qu'elle avait vu « en elle-même reçut l'existence; car elle avait à peine reçu l'impression de « cette parole: Gouverne! qu'elle se trouva en face d'une *Puissance con- « traire.*

« La Raison effrayée adressa aussitôt à l'Éternel ses supplications, et « l'Éternel lui créa un coadjuteur qui fut l'*Ame du monde.* Mais pour ba- « lancer les forces d'un chacun, il créa en même temps une puissance con- « traire à celle-ci: ce fut l'*Ame du fondement;* et c'est ainsi que se trou- « vèrent deux doubles puissances opposées.

« Ensuite, le Seigneur créa la matière qui est le principe de tous les corps.

« Puis, il créa le nombre bienheureux des soixante-quatre.

« Après cela, il créa les vingt-six lettres du mensonge.

« Puis, toutes les créatures intelligentes à la fois, hommes et femmes. « Cette dernière création s'opéra entre la lumière de la Raison et les ténè- « bres de la Puissance contraire. Ainsi elles reçurent une égale portion, et « des lumières de la Raison, et des ténèbres de l'Esprit contraire; et cela se « fit au moment même de leur création.»

Le docteur passe ensuite à la création de l'univers, et développe le système planétaire tel qu'il était connu des anciens.

Je dois enfin me borner, pour ne pas faire un livre. Ne voulant toucher que l'essentiel, j'ai été obligé d'omettre une foule de détails curieux, et qui auraient mis plus d'évidence dans les faits que j'avance.

Vous me demandez si les Druses sont tolérants, et s'il serait possible d'obtenir des conversions parmi eux. Pour éclaircir suffisamment la question, je dois faire connaître d'abord les empêchements ou les obstacles; puis quels moyens on pourrait employer avec plus d'efficacité.

Quant à la classe des johhals, qui vivent au gré de leurs désirs et de leurs passions, ils professent une grande indifférence pour toute sorte de religion. Les intérêts temporels seuls les retiennent dans la secte où ils ont pris naissance. Pour convertir ceux-ci, il faudrait leur présenter des appâts matériels et corriger leurs mœurs; or, la chose n'est guère facile dans l'un ni dans l'autre cas. Il fut un temps où l'on croyait avoir gagné toute cette classe de Druses. C'était lorsque le pacha d'Égypte faisait de grandes levées de soldats en Syrie, exemptant les chrétiens du service militaire. Il y eut

Digitized by Google

alors pour les Druses un attrait matériel vers le christianisme. Ils demandèrent en masse à se faire baptiser; un certain nombre le fut en effet; mais, lorsque le danger fut passé, on ne reconnut plus les nouveaux chrétiens. La correction des mœurs est pour eux une chose si pénible, qu'ils se sont séparés de leurs sages; et que serait-ce s'il fallait embrasser une religion qui impose tant et de si grands sacrifices!

Pour la classe des sages ocquals, la religion ferait en eux une bonne conquête, parce que leurs yeux sont accoutumés à la réflexion; ils travaillent sur leurs penchants déréglés, et ont des manières extérieures capables d'édifier et de faire honneur à la religion; mais comment entrer en discussion avec eux? Ils croient être en possession de la vérité. Fiers de leur croyance, ils ont toujours pris à tâche de la tenir cachée aux yeux du monde. Se croyant les seuls sages de l'univers, ils seraient jaloux de voir grossir leur nombre. Ceci vous explique l'attention particulière qu'ils ont à garder le secret de leur religion. Puis vous savez que les femmes ne servent pas peu à la propagation de la foi: l'exemple de tous les hommes apostoliques, celui de Notre-Seigneur lui-même, en sont des preuves sans réplique. Le concours des femmes est même indispensable; car c'est sur elles surtout que repose l'éducation de l'enfance; c'est d'elles que les enfants doivent recevoir les principes qui doivent les diriger durant toute leur vie: or, comment est-il possible d'aborder les femmes druses? Si un étranger met le pied dans la maison d'un sage, il peut s'assurer que la femme sera aussitôt séquestrée, et que, durant tout son séjour dans cet asile, il ne sera jamais en face d'une personne d'un autre sexe. Mais comment les évangéliser, si on ne peut pas les voir?

Supposez que les hommes voulussent entrer en discussion, ce qui ne pourra pas être avant qu'ils sachent qu'on a pénétré, malgré eux, dans leurs mystères, ils auront toujours un argument, peu concluant en lui-même à la vérité, mais pour eux très-fort, et presque invincible: c'est la conduite des chrétiens en face desquels ils se trouvent. Ils se verront plus francs et plus loyaux qu'eux, plus tempérants, plus réfléchis, plus modestes; et comment leur persuader ensuite que la religion de ceux-ci est bonne, tandis que la leur est fausse? La réponse péremptoire qu'on pourra leur donner ne sera pas capable de leur persuader qu'ils marchent dans les ténèbres, lorsque la masse des chrétiens, en suivant en pratique les principes de leurs johhals, est en possession de la vraie doctrine.

Malgré toutes ces raisons, nous ne pouvons pas mettre des bornes aux miséricordes du Seigneur. Outre que, d'un seul acte de sa volonté, il pourrait changer tous ces cœurs infidèles, ne pourrions-nous pas croire qu'eu égard aux vertus naturelles que pratiquent les sages, Dieu voudra bien ouvrir leurs yeux à la vraie foi? ne pourrions-nous pas croire que ce n'est pas sans un dessein de sa providence qu'il a permis que leurs ouvrages, si longtemps cachés, tombassent enfin entre nos mains, et que leurs principes une fois connus, les Druses, accoutumés à raisonner, voudront bien entrer

Digitized by Google

dans la voie de la discussion ; que quelques-uns, une fois instruits, imprimeront ensuite le mouvement aux autres?

Si un jour, l'histoire à la main, on allait leur montrer que leur religion n'est qu'une compilation du système de Pythagore, introduit chez eux par quelque apostat européen, que leur Hakem n'était qu'un calife à dem ifou, qui mit le feu au Caire pour le plaisir de se divertir; que Darzi n'était que le chef de la bande des proscrits qui avaient eu le malheur d'insérer leur nom dans le gros registre de Hakem; si, dis-je, avec le secours de l'histoire, on pouvait leur faire connaître toutes ces particularités qu'ils ignorent, on les rendrait avides de connaître autre chose. Le Druse, naturellement poli, et beaucoup plus tolérant que le Turc, n'aurait pas de peine à suivre des discussions scientifiques.

Si un missionnaire entrait dans les bonnes grâces de quelques-uns des principaux, il pourrait même avoir leurs enfants pour les élever, avec la liberté de leur enseigner ce qu'il voudrait.

Les biblistes ont ouvert un collége depuis quelques années au milieu d'eux, ils ont habituellement une trentaine d'enfants druses : il est vrai que ce ne sont que les enfants des jobhals ; mais aussi le village d'Abey, où ils se sont placés, n'est habité que par des Druses de cette classe infime. Le collége que nous avions ouvert à Dair-el-Camar, et que nous avons été obligés de fermer par suite des derniers troubles de la montagne, était bien à portée de travailler sur la classe des sages, qui ont leur principale résidence aux alentours. Du reste, d'après tous mes calculs, il y a infiniment plus de possibilité d'évangéliser les Druses qu'aucune autre secte de Syrie, même que celles qui sont le plus rapprochées de l'Église catholique, tels que les Grecs schismatiques. R.

CORRESPONDANCE.

M. J. d'Eschavannes a communiqué à la Société orientale la lettre suivante, écrite de Constantinople par un de nos confrères, M. J.-A. Vaillant (de Bucharest).

« Mon cher Monsieur,

« J'ai été vraiment désolé d'être obligé de vous quitter sans vous faire mes derniers adieux. Je le regrette d'autant plus que la déception n'a pas tardé à me convaincre que j'avais eu tort de quitter Paris si tôt; rien, en effet, ne me pressait d'arriver où je suis, et c'est ici, plus qu'à Jassi, qu'il m'était indifférent d'arriver un mois plus tôt ou un mois plus tard. Vous ne doutez pas que je ne connusse le proverbe: « Qui compte sans son hôte « compte deux fois, » et vous savez que je n'avais pas grande confiance dans l'énergie du caractère vallaque. Eh bien ! c'est précisément parce que j'étais

Digitized by Google

depuis longtemps fixé sur la pusillanimité de ces gens-là, que, les sachant incapables de me rappeler, j'ai pris la résolution de me rendre à leur porte, et de leur dire : Me voici! aurez-vous le honteux courage de me dire : Vous êtes notre ami, notre frère, notre historien; nous vous aimons, nous sympathisons avec vous, nous vous estimons, mais vous n'entrerez pas; la Russie ne le veut pas.

« C'est donc pour les mettre au pied du mur que j'ai quitté Paris, le 12 octobre dernier, en ayant soin de faire prévenir le prince Bibesco de mon arrivée, par notre agent et consul général M. Billecocq. Le 14 du mois suivant, j'étais à Braïla. Le prince venait de quitter cette ville dix jours avant. Il y avait reçu la nouvelle de mon retour par une estafette que lui avait expédiée M. Billecocq. Sa position était tant soit peu embarrassante, car il se trouvait dans la pénible alternative d'encourir ou le blâme de la Russie en m'admettant sur son territoire, ou celui de ses concitoyens et de l'histoire en m'en défendant l'entrée. Vous avez déjà deviné le parti qu'il crut devoir prendre et qu'il prit; car, en ce pays, le blâme des concitoyens, non plus que celui de l'histoire, est chose qui importe peu : le premier n'a pas la force de se manifester, le second ne frappe que les morts; celui de la Russie, au contraire, est fort redoutable, car il ne pèse que sur les vivants. Or le prince Bibesco non-seulement est vivant, mais encore il veut vivre, vivre longtemps, le plus longtemps possible, et vous avez compris que, *quoi qu'il en pût coûter à son cœur*, il dut intimer au directeur de la quarantaine l'ordre de ne pas m'y recevoir.

« C'est en effet ce que j'appris lorsque je m'y présentai. Cependant ce directeur ayant jugé trop inhumain de me laisser dormir sur la grève, voulut bien mettre à ma disposition deux chambres et un domestique, ce dont je lui sus d'autant plus de gré, que je n'ignorais pas qu'en agissant ainsi il se compromettait. Aussi, vous l'avouerai-je, si je n'eusse été fatigué du voyage et transi de froid, j'aurais refusé cette offre amicale, qui tôt ou tard lui vaudra un peu d'honneur peut-être, mais à coup sûr une disgrâce. J'acceptai donc, et tout transi et tout fatigué que j'étais, le courrier devant partir dans quelques heures, j'en profitai pour instruire notre consul, et par son entremise le prince, de mon arrivée et de ma présence sur le territoire vallaque. Le directeur avait également fait son rapport, et, comme il me l'a dit depuis, il l'avait rédigé tout en ma faveur. Quoi qu'il en soit, après six jours d'attente, pendant lesquels je m'efforçais de rejeter loin de moi toute idée que le prince Bibesco pût jamais être assez pusillanime pour me fermer l'entrée de la principauté, je reçus la visite de notre chancelier-drogman, que M. Billecocq avait eu la bonté de m'expédier.

« Sans doute, M. Billecocq avait parfaitement compris la position dans laquelle j'avais eu l'audace de me mettre, et peut être en était-il plus effrayé que moi-même; car elle était telle qu'il était facile de m'escamoter. En effet, j'étais à la quarantaine sans être en quarantaine, j'étais sur un territoire vassal de la Porte, mais avoisiné et convoité par la Russie; enfin, j'étais en Vallaquie et je n'y étais pas, car si j'étais à deux heures du Seret, je

Digitized by Google

n'en étais qu'à quatre du Pruth, et du Pruth aux Altaï, en kibitka, si la route est longue, les chevaux vont vite.

« Je vis donc notre chancelier avec plaisir, et bien qu'il ne m'apportât qu'une mauvaise nouvelle, je ne pus m'empêcher de lui témoigner toute ma joie de l'heureuse idée qu'avait eue M. Billecocq de me l'envoyer. Il me remit, de la part de M. Billecocq, deux plis, l'un à mon adresse, l'autre à celle de M. de Bourqueney. Dans le premier je trouvai : 1° copie de la lettre par laquelle M. Billecocq sollicitait, sans instance mais d'une manière digne, en admettant certains faits mais en en faisant valoir d'autres, ma rentrée dans la principauté ; 2° la réponse motivée du prince Bibesco. Par cette réponse, le prince s'efforce de manifester toute sa grandeur d'âme en se mettant au-dessus de ce qu'il lui plaît de considérer dans mon histoire comme des personnalités ; *et, pour refuser l'entrée de son territoire à un homme tel que moi, il faut, je dois le comprendre, qu'il ait de puissants motifs.*

«Ces puissants motifs vous les aurez devinés, lorsque je vous aurai reporté, comme on m'y reporte, à la page 256 de mon deuxième volume, et où je dis, en parlant de la Russie : «Puisse ce livre contribuer à sa chute et «à la réorganisation des peuples slaves, libres autrefois, et dont elle a fait «des brutes !»

« Vous le voyez donc, si le prince de Vallaquie, qui prétend avoir des griefs contre moi parce que l'histoire contrarie ses velléités aristocratiques, m'a refusé l'entrée du pays, c'est moins à cause de ce qu'il appelle *des personnalités* que par déférence pour la Puissance garante, c'est-à-dire *qu'il ne se montre ferme et fort contre moi, que parce qu'il se sent trop faible et trop pusillanime contre la Russie.* Je ne l'aurais pas cru d'abord, mais je n'ai pas tardé à m'en convaincre lorsque, à quelques jours de là, j'ai appris, à Galatz, que le prince Sturdza, dont jamais je n'ai dit que du bien, m'avait également interdit l'entrée de son territoire.

«Comme vous l'avez déjà senti, j'ai été désolé de cette détermination des princes moldo-vallaques, moins pour mes intérêts personnels gravement lésés (car la terre est grande et il est des peuples plus énergiques) que pour ceux des Moldo-Vallaques eux-mêmes, dont ma présence eût stimulé les efforts dans la voie du progrès, dans leurs idées d'avenir. Oui, j'en ai été désolé, parce qu'elle est le résultat d'une influence pernicieuse, déjà funeste, et qui leur sera fatale. Aussi n'ai-je pu quitter le pays sans faire sentir au prince toute la faiblesse de ce qu'il regardait comme un acte de vigueur, et sans lui dire : « Adieu, prince ; continuez à régner sur la Vallaquie, et « puissiez-vous y faire tant de bien que Dieu, vos concitoyens et l'histoire, « oublient le mal que vous me faites.»

«Pour moi, je l'ai déjà oublié, et je ne vous en parle, mon cher comte, que comme membre de la Société orientale, afin de vous mettre au courant de ce qui s'est passé, et en tirer le parti convenable. J'étais rentré dans ce pays en poétisant mon retour, et vous trouverez au feuilleton du journal

Digitized by Google

ci-joint (6 décembre), les vers que j'adressai en arrivant au prince Bibesco. Je l'ai quitté en poétisant ainsi mon départ :

Au printemps ! jamais, ...
Je les ai trop aimés, Suzanne ;
Ils sont trop lâches, trop ingrats.
Je me croyais en Romanie,
Mais je sens, trop tard, qu'en Russie,
Aveugle, j'ai conduit mes pas.
Je fuis cette rive cruelle,
D'où l'on bannit la liberté ;
Où le mensonge, sous son aile,
Cache aux hommes la vérité.

« Cependant je ne savais comment faire pour retourner sur mes pas ; le bateau à vapeur autrichien, qui venait de partir la veille, ne devait être de retour que dans une huitaine, et je n'osais me livrer aux caprices de la mer Noire sur un navire à voiles.

« En conséquence, je pris le parti de me rendre au village de Matchin, à trois heures en amont de Braïla, sur la rive droite du Danube, afin, de là, de gagner Varna par terre. Mais je n'y fus pas plutôt descendu chez le tchorbadji, auquel j'avais été recommandé par le directeur de la quarantaine, que je compris qu'il y aurait danger à suivre cette route, et en ajoutant à la crainte d'être attaqué par les Tartares, six longs jours de route dans un misérable araba, je trouvai plus économique et plus sûr de l'abandonner, et d'aller attendre le vapeur à Zatoca. J'ai donc, ce jour-là, perdu du temps et de l'argent pour rien.

« Le lendemain, j'arrivai à Zatoca sur les quatre heures du soir. Rien n'est moins harmonieux que le misérable hameau qui porte ce joli nom, si sonore. Figurez-vous une douzaine de barraques, bâties pêle-mêle sur les bords du fleuve, submergées à chaque inondation, et habitées par des pêcheurs, gens sans aveu, et qui viennent y nicher chaque nuit. Le propriétaire de ce hameau est le tchorbadji Gaspard, Arménien catholique, auquel j'avais été recommandé comme un φιλος, et qui me reçut comme un seigneur. Son hôtellerie est composée de trois pièces, savoir : deux petites chambres, inhabitables tant elles sont encore humides par suite de l'inondation, et une grande salle, dont un coin fermé par une grille de bois, forme à la fois la cuisine, le café et le cabaret. Vous comprendrez que je ne fus pas peu étonné lorsque, en entrant dans cette grande salle, j'y aperçus un billard ; le billard, il est vrai, le plus simple, le plus sale, que j'aie jamais vu de ma vie, mais néanmoins un billard, avec ses blouses, ses billes et ses queues. Autour de cette grande salle, parquetée de terre glaise à l'instar du café de l'Échelle de Tophana, règne une banquette de bois, qui, la nuit, sert de lit aux voyageurs obligés comme moi de s'y arrêter, et d'un côté s'allongent, devant la banquette, quelques cinq à six tables de bois blanc, qui me représentent le café Cardinal ou Tortoni. C'est devant une de ces tables, toutes vacantes à mon entrée, que je pris place, dans l'espoir

Digitized by Google

d'une collation dont j'avais besoin, et fort heureusement pour moi que j'avais un reste de dinde, dont m'avait approvisionné mon tchorbadji de Matchin, sans quoi il m'eût fallu me coucher à jeun. J'étais occupé à disséquer cette carcasse, lorsque la salle s'emplit tout à coup d'une quinzaine de je ne sais quels gens, bateliers ou vagabonds, qu'à leur ton, à leurs allures, à leurs guenilles, j'aurais pu prendre pour des bandits, si je n'eusse été fait depuis longtemps à la misère et au parler sauvage des gens de ces contrées. C'étaient au contraire des gens fort doux, et je dirai même fort honnêtes, mais un peu curieux, et par conséquent fort importuns. Ma présence en ces lieux les intriguait beaucoup, mais lorsqu'ils eurent appris de notre hôte que j'étais Français, ils se rassurèrent, et je les vis me sourire. Je n'en eus donc pas trop à me plaindre, car s'ils m'empestaient d'ail en s'approchant pour me regarder manger ou écrire, s'ils me répugnaient par la saleté de leurs vêtements, ils me témoignaient une déférence à laquelle je ne m'attendais pas, et que ceux de leur espèce m'eussent certainement refusée en France; car, autant que je puis me le rappeler, chez nous l'homme ignorant, pauvre et grossier, est à la fois jaloux et haineux, et aime à s'en prendre à d'autres qu'à lui-même de son ignorance, de sa misère et de sa grossièreté. C'était, au contraire, parmi ceux au milieu desquels je me trouvais là, à qui me donnerait le plus de marques de déférence. Tel devinait que je désirais du café, il le demandait, et me l'offrait lui-même; tel autre, que j'avais besoin d'un narghilé, et il ordonnait au garçon de m'en préparer un. Cependant comme nous étions à la fin des jours gras, selon les Grecs, qui font le Carême de Noël, ils en profitaient pour boire et chanter. Ils chantaient à tue-tête, et l'un d'eux, plus ivre de chansons que de vin, allait s'oublier envers moi, lorsqu'un certain Nicolas, ex-soldat grec et qui avait vu la France, lui ferma la bouche, et lui fit honte en lui disant: « Le seigneur ne t'empêche pas de crier, pourquoi voudrais-tu l'empêcher d'écrire? » En effet, mon cher Monsieur, ne sachant que faire pendant près de sept longs jours que je passai dans ce taudis, j'écrivais, et, comme Démosthènes, je prenais plaisir à tendre mon esprit au milieu du bruit et des orgies de cette canaille. Ce Nicolas, dont je vous ai parlé, barbottait un peu dans le français; il était fier de ce que je donnais à entendre à ses camarades que je le comprenais, et je ne tardai pas à lui donner la préférence pour les services que chacun m'offrait. C'était donc lui qui m'apportait de la quarantaine de Galatz, quand il en trouvait, du pain blanc, du lait et des œufs; car ici nous n'avions rien que du café, avec ou sans sucre, du poisson grillé ou bouilli, et du tabac. Ce dernier était de nos mets le plus varié, car on le prenait en cigarette, en pipe ou en narghilé. Je vous laisse à juger de la vie qu'il me fallut mener chez le sieur Gaspard: j'en étais là et las, hélas! lorsque le vapeur autrichien *le Sturmer* arriva enfin. Il en était à son dernier voyage, et je m'estimai fort heureux de pouvoir en profiter. De cette manière j'évitai les Tartares, qui m'eussent infailliblement dévalisé avant d'arriver à Varna, et je trouvai l'occasion de vous parler du Danube et de ses embouchures, qui, dès le soir même, furent le sujet de

Digitized by Google

ma conversation avec le lieutenant. C'était le 26 novembre dernier, il avait fait la veille une tempête affreuse, et nous avions ce jour-là le plus beau temps du monde. Arrivés à Sulina, nous y vîmes plus de 200 bâtiments à l'ancre, et n'ayant pu mettre à la voile à cause des basses eaux. Heureusement la mer était calme. Notre capitaine en profita pour tenter le passage. La sonde donnait 9, 10, 11, 12 pieds d'eau. Nous touchâmes une fois, mais légèrement, et nous sortîmes enfin, non sans avoir craint de rester engravés. C'est à ce sujet que le lieutenant me dit : « Jamais le passage de Su-« lina n'a été si mauvais, parce que jamais on ne l'a tant négligé. Au temps « des Turcs, on s'occupait encore de temps en temps de le draguer, mais « depuis que les Russes s'en sont emparés, il est évident qu'il s'emplit et se « ferme. Ce n'est pas qu'ils ne se soient engagés, avec le gouvernement au-« trichien, à le rendre praticable, et leur gouvernement peut en faire les « frais, j'aime à le croire, mais ici, comme partout en Russie, l'argent « ne reçoit pas sa destination, et les personnes chargées de ce soin s'en évi-« tent la peine en mettant l'argent dans leurs poches. C'est du moins ce qui « résulte de la réponse faite à nos plaintes réitérées de cette année. Avant d'y « faire droit, le gouvernement autrichien s'adressa au gouvernement russe, « et celui-ci prouva, livres en main, qu'il avait fait les frais de dragage. « Ainsi les frais avaient été faits, et le travail n'avait pas été exécuté. La « Russie a promis plus d'exactitude à l'avenir dans l'exécution de ses enga-« gements, mais, en attendant, vous venez de voir 200 voiles qui depuis « trois jours n'osent prendre la mer. Encore quelques années, et cette passe « sera impraticable; aussi notre gouvernement songe-t-il à remédier à cette « incurie des Russes, et s'il n'a pu réussir dans l'exécution du canal de Kus-« tendjé, espérons qu'il parviendra sans peine à rendre navigable la passe « de Saint-Georges, plus large, plus directe que celle de Sulina, et qui n'a « contre elle qu'un banc de sable qu'il n'est pas impossible de faire dispa-« raître. Nous y gagnerions près de 50 milles, c'est-à-dire un jour de mar-« che, en sorte que nous serions déjà à Toulcha, lorsque aujourd'hui nous « sommes encore à hésiter devant Sulina. »

« Je compris d'autant mieux la valeur de ses paroles, que je vis à 50 brasses plusieurs bâtiments échoués, et quand je les lui montrai, il m'assura qu'il avait ainsi péri cette année plus de 160 barques dans la mer Noire, et presque toutes à cause de la difficulté de Sulina, qui les obligeait d'aller chercher ailleurs un abri. Il paraît néanmoins que je jouai de bonheur, car encore que la saison fût avancée, cette mer, ordinairement si brumeuse, était claire et polie comme un miroir, et un vrai soleil de printemps nous y éclaira jusqu'au Bosphore.

« Je ne fus pas plutôt débarqué que j'allai me promener au grand Champ des morts. J'y fumais un narghilé devant un punch au thé, lorsque le sultan vint à passer. Je ne vous dirai pas l'effet qu'il me fit, et moins encore les idées que cette circonstance me suggéra, mais je vous annoncerai que, quelques jours après, je fis présenter à S. H. Abdul-Medjid, par son premier secrétaire, Chefik-Effendi, une pièce de vers dont vous trouverez copie au n° 44 du journal de Constantinople, 3 janvier.

Digitized by Google

« Quand ceci fut fait, je me présentai chez M. de Bourqueney, notre ambassadeur, pour lequel, je vous l'ai dit, j'avais une lettre de M. Billecocq. Ce que disait cette lettre, je n'en sais rien, mais au dire du chancelier qui me l'avait remise, elle était de recommandation. J'en avais effectivement d'autant plus besoin, qu'en perdant mes foyers en Vallaquie je perdais tout, et qu'il ne s'agissait pas moins pour moi que de me créer une nouvelle position. M. l'ambassadeur me reçut très-bien. A quelques jours de là, je fus reçu d'une manière non moins gracieuse par des musulmans. C'était leur Moharrem, leur jour de l'an. Un employé du palais était venu m'inviter de m'y rendre avec lui : Chefik-Effendi désirait me voir et me parler. Je m'y rendis donc en caïque; j'attendis un instant, en compagnie d'une longue pipe et d'une tasse de café, que le premier secrétaire, alors occupé avec de hauts fonctionnaires, pût me recevoir. J'éviterai de me répéter en vous priant de lire la notice qui précède mes vers au sultan, vous saurez alors à peu près aussi bien que moi comment les choses se sont passées.

« Maintenant que me voici depuis six semaines à Constantinople, je puis vous assurer que tout y tend vers le progrès. Non-seulement Sa Hautesse est animée des meilleures intentions, mais elle a su s'entourer d'hommes selon son cœur. Hamed-Bey, son chambellan; Chefik-Effendi, son premier secrétaire; Saffet-Effendi, son deuxième secrétaire et son interprète pour le français, sont, sans contredit, des hommes capables de comprendre et d'exécuter les bonnes intentions de leur souverain, et ils ont de plus pour eux l'immense avantage d'être jeunes. Si vous ajoutez à ces personnages, déjà si bien disposés à se faire les organes des idées généreuses de leur maître, l'ancien ambassadeur ottoman à Paris, Reschid-Pacha, ministre des affaires étrangères; Ahmet-Féti-Pacha, maréchal du palais, et Khorew-Pacha, surintendant des ministres, homme de progrès, auquel l'empereur Mahmoud disait : « Mon père, vous ne douterez plus, en voyant le discernement et la sagesse qui ont présidé au choix de son entourage, que Sa jeune Hautesse ne soit sincèrement animée du glorieux désir de régénérer son empire.»

« Pour moi, j'en suis convaincu, et par ce que je vois et par ce que j'entends, et vous pouvez vous en convaincre vous-même par sa déférence aux remontrances qui lui sont adressées par la Syrie; par les hommes capables qu'il y a envoyés pour tout pacifier : Chékib-Effendi, Namik-Pacha et Soleiman-Pacha, tous hommes de bien, qui ne veulent que le bien, et qui comprennent aussi bien que nous l'avantage de la civilisation. Vous en aurez une autre preuve dans l'accueil qu'il a daigné faire à mes vers. Certes, après se les être fait traduire, il ne les eût pas récompensés comme il l'a fait, s'il n'avait voulu témoigner par là qu'il possède en effet, au cœur et dans la tête, toutes les bonnes intentions, toutes les grandes pensées que je lui préjuge. Enfin, à voir la bonne harmonie qui règne dans cette vaste cité, la paix dont jouissent les chrétiens, qui n'y ont jamais été plus tranquilles et plus heureux, malgré l'audace de quelques voleurs de nuit; les travaux qui s'exécutent tous les jours, le nouveau pont qui ferme la Corne-d'Or, l'éclai-

Digitized by Google

rage de Péra, en voie d'exécution, l'entretien du pavage, on aurait, je crois, mauvaise grâce à se refuser de voir une bonne volonté et une intention bien marquée, bien positive, de marcher dans la voie du progrès. En sorte qu'il n'y a, selon moi, que les gens qui voudraient que l'on pût rebâtir Paris en un jour capables de le nier. Je vous le répète, il est partout. Vous savez combien ici la corruption était grande. Eh bien! pour lui couper l'herbe sous le pied, le sultan vient de défendre, sous les peines les plus sévères, d'offrir et d'accepter d'autres cadeaux que des fleurs et des chevaux. D'un autre côté, il est aussi expressément défendu de se faire, à certaines époques, des visites d'étiquette, afin d'éviter les cadeaux en argent auxquels ces visites donnaient lieu. Pour en finir, je vous dirai que, instruit par la voix publique du vaste commerce de coton que faisait et que fait en Egypte le pacha, Méhémet-Ali, Sa Hautesse se réveilla un beau matin avec l'idée de cultiver cette plante. Il appela donc son chambellan, Hamid-Bey, et lui dit: « Hamid, je crois que le coton pourrait réussir dans quelques-uns de mes territoires d'autour de la ville; je vais faire venir des planteurs et des semences d'Amérique, et nous nous mettrons à l'œuvre. —Projet digne de vous, sultan, répondit Hamid. » Et l'on attend d'un instant à l'autre les semences et les planteurs. Cette petite anecdote est encore inédite, et je n'ai eu garde de la confier à qui que ce fût avant de vous en faire part. J'en ai touché un mot, il est vrai, dans un petit article que j'avais désiré faire insérer dans quelque journal; mais Dieu sait si les journaux accepteront cet article. Je vous la donne, du reste, comme historique et devant bientôt trouver son dénouement. Elle m'a été racontée au palais même par un jeune homme tout à fait digne de foi.

« Mais, quoi! j'ai fini ma lettre et je m'aperçois que je ne vous ai pas encore dit un mot de Reschid-Pacha. Vous le connaissez; ainsi je n'ai pas besoin de vous dire, ce que dit également ici la voix publique, que c'est un homme distingué. C'en est un en effet; et son rappel, et sa rentrée aux affaires, sont encore une des bonnes pensées du jeune souverain, qui l'attendait avec impatience, et l'a reçu de la manière la plus flatteuse. La munificence de l'empereur envers l'état-major et l'équipage de *l'Asmodée* prouve ici deux choses : qu'il a été touché de la courtoisie du padischah de France, et qu'il estime son ambassadeur comme il le mérite. Sans doute la France a fort bien fait les choses; mais un sabre enrichi de brillants au capitaine, un sabre avec garde en or au lieutenant, de riches tabatières aux autres officiers, et 15,000 francs à l'équipage sont aussi, ce me semble, une manière fort polie de remerciement.

« Bref, je crois qu'il y a tout à espérer avec les hommes qui sont aujourd'hui au pouvoir et qui approchent le souverain. Nul doute qu'il ne s'établisse bientôt de sages réformes dans l'administration, et alors, l'armée se perfectionnant de jour en jour, il est à croire qu'avant de longues années ce vaste empire que chacun convoite se verra à l'abri de toute atteinte. Déjà l'école de médecine de Galata-Séraï compte plus de 500 élèves de toutes religions; le collége français de Bébec offre aux populations franque,

Digitized by Google

arménienne et grecque l'avantage d'études préparatoires; plus de 80 jeunes gens des premières familles s'y distinguent dans les langues. Déjà aussi les troupes prennent une bonne tournure, et j'ai vu aux fêtes du Baïram quatre régiments de garde impériale d'une tenue et d'une allure parfaites. Tout ceci, comme vous devez le penser, me fait regretter de n'avoir pas le temps d'exécuter le projet que j'ai eu, d'un rapprochement du Coran et de l'Evangile; car, plus j'ai relu l'histoire et moins j'ai compris l'absolutisme de la pensée de notre honoré collègue, M. Fortin d'Ivry, et qu'il a si parfaitement exprimée dans son ouvrage intitulé, je crois, *Orient et Occident*. Non, le musulman n'a pas besoin de renier sa religion pour se régénérer; il n'a qu'à la bien comprendre. Je le répéterai toujours : l'Arabe était courtois, poli, plein de noblesse et de grâces; il était mathématicien, astronome, architecte, alchimiste, que nous n'étions encore que des ignorants, des fier-à-bras, des hommes de fer, et la tactique d'Amurath à Nicopolis fut si bonne, que toutes les forces de la chrétienté échouèrent contre ses 40,000 lances. *Ce qui a été peut donc être encore, et qui a pu pourra.* Tel un jour sera mon texte . . . . . .

. . . . . .

J.-A. VAILLANT.

POÉSIE.

Nous avons inséré dans le tome II de la *Revue de l'Orient* (pag. 284), la traduction en vers français, par M. Ausone de Chancel, d'une élégie arabe sur la *Prise d'Alger par les Français;* nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs quelques vers du même poëte, qui obtiendront, nous n'en doutons pas, autant de succès que les premiers.

LA GUERRE.

« Je veux parler de ce qu'on appelle, DANS LE LANGAGE « DU BLAME, le système de guerre destructeur et inhumain « suivi par nous en Afrique. » (M. Abraham Dubois, député. — Discours de 8 juin 1846.)

Je ne suis point de ceux qui blasphèment la guerre,
Car le sang qu'elle verse a fécondé la terre;
Car ces fléaux de Dieu, qu'on nomme bataillons,
Partout sèment l'idée en creusant leurs sillons.
Et lorsque, dans son champ, Dieu voit les moissons mûres,
Il fait taire le fer et tomber les armures;
Alors, faibles et forts, selon l'ordre éternel,
Rompent le pain de vie au banquet fraternel.

Digitized by Google

Comme font, au harem, les mille fiancées
Pour amuser l'ennui de leurs longues pensées;
Les palmes, au désert, se parent au printemps,
De bouquets enlacés à leurs cheveux flottants;
Et, le calice ouvert à la nuit irrisée,
Sollicitent d'amour la brise et la rosée,
Puis sèchent de langueur dans leur stérile amour,
Si calme fut la nuit et si calme est le jour;
Car ce n'est point assez de la brise qui passe
Sur le palmier sultan, isolé dans l'espace,
Pour vanner le pollen aux baisers fécondants
Qu'attendent, loin de lui, des calices ardents:
Il faut que le simoun, il faut que la tempête,
L'ébranlent à sa base, échevellent sa tête;
Il faut que le désert, sous l'aile en feu des vents,
Du Thouat (1) à Ghredamez (2) bondisse à flots mouvants.
Sur tous les archipels de ce vaste parage,
Il pleut un sable fin tamisé par l'orage;
Le soleil, sans rayon, semble injecté de sang;
Les cieux sont embrasés, l'air est incandescent,
Et les troupeaux errants dans ces mornes savanes,
Les chameaux de la tente et ceux des caravanes,
Pris d'épouvantement, suspendent leurs pas lourds,
Roulent dans leur gosier des mugissements sourds,
S'agrégent lentement, — et, la tête baissée,
Font une digue aux flots — de leur masse entassée.
L'Arabe voyageur se jette à deux genoux,
Le visage voilé dans son double bernous,
Et tourné vers la ville où prêcha le prophète,
Il crie à Dieu: Seigneur! ta volonté soit faite!
Près de son mahari (3), le patient Touareg (4),
Assis sur ses talons, dans les plis d'un areg (5),
Comme un chacal au guet, pillard en embuscade,
Sent la dune sur lui retomber en cascade,
Se relève en sursaut, haletant, l'œil hagard,
Il sonde l'horizon vers le Djebel-Hogard,
Abat son voile noir sur son front qui ruisselle,
Se rassied, les deux pieds croisés devant sa selle,
Relève de la voix son léger mahari,
Qui part, intelligent, vers un plus sûr abri.

Cependant, sous le vent, le sable tourbillonne,
La plaine se ravine, et le Sebkhra (6) bouillonne;
L'immense météore, en spirales errant,
Ici comble les puits, et là boit le torrent;

(1) Oasis de l'ouest. — (2) Oasis de l'est. — (3) Chameau dromadaire d'une rapidité proverbiale. — (4) Tribu pillarde du Djebel-Hogard, en plein Sahara. Les Touareg sont vêtus de noir et se voilent la figure comme les Mauresques. — (5) Veine de sable, suite de mamelons. — (6) Lac salé.

Digitized by Google

Puis sur les oasis tout à l'heure si calmes,
Où la brise chantait dans les cheveux des palmes,
Il fond comme un Touareg sur un douar endormi,
Étreint leur souple taille et la couche à demi.
De pollen et de sable à la fois inondée,
Sous le même baiser toutes sont fécondées;
Et telle, avec orgueil, à son sein triomphant,
L'heureuse mère berce et suspend son enfant,
A l'automne venu, toutes, mères heureuses,
Berceront, au soleil, ces grappes savoureuses,
Ces épis du désert, que le ciel par milliers
Enchâsse de fruits d'or égrénés en colliers.

—

Pourtant, quand le simoun, du mont à la ravine,
Allait, accomplissant sa mission divine,
Arabes de la tente et Kabyles des ksours (1),
Le front dans leurs deux mains, tous, ils se faisaient sourds.
Le marabout priait et conjurait la nue,
Et tous criaient : « Notre heure est-elle donc venue? »
Et le clément Seigneur, méconnu, blasphémé,
A mains pleines jetait le pain accoutumé!

Ainsi la guerre! — Il faut que la pensée humaine
Par la poudre et la flamme occupe son domaine.
Les temps s'accompliront, ainsi qu'il est écrit :
César a préparé l'œuvre de Jésus-Christ;
Les libertés en fleurs hier ont été semées
Sur le monde nouveau par nos quatorzes armées;
En face de Memphis, l'immortel Panthéon,
Élevé pour Chéops, attend Napoléon;
Et le quatorze juin sera la nouvelle ère
D'où compteront, un jour, l'Arabe et le Berbère.

Les deux pieds sur Alger, la France peut demain
Sur Fez et sur Tunis abattre chaque main.

. . . . . .

Quand tous ces beaux discours de tribune et de presse,
Ces haines d'avocats que toute gloire oppresse,
Mauvaise herbe poussée avec les malcontents,
Auront fait place nette à la marche du temps;
Quand, morts les envieux, il restera l'histoire,
Le marin, en doublant le sacré promontoire,
Salûra, sur le bronze, inscrits en chiffres d'or :
Sidi-Ferruch, Isly, Biskara, Mogador!

Ausone de Chancel.

(1) Villages du Sahara. Au singulier, *ksear*.

Paris. — Rignoux, Imprimeur de la Société orientale, rue Monsieur-le-Prince, 29 *bis*.

Digitized by Google

MER BLEUE.

ARCHIPEL DE LIOU-TCHOU.

Nous avons publié dans la *Revue de l'Orient* (tome VI, page 304) un extrait du journal de voyage d'un jeune élève de marine, M. Grivel, sur la relâche que la corvette *l'Alcmène* a faite en 1844 à Napa-Kiang, port principal de l'archipel de Liou-Tchou.

Indépendamment de l'exploration commerciale d'îles encore si peu connues, un des buts de la visite du navire français était de déposer à Napa-Kiang un prêtre de la respectable congrégation des Missions étrangères (M. Forcade), chargé de tenter, avec le Japon, l'établissement de relations qui auraient pu avoir pour l'extension de notre commerce un résultat non moins utile que pour la propagation de notre religion.

Nous pouvons aujourd'hui offrir à nos lecteurs l'extrait intéressant d'une lettre adressée par ce digne missionnaire à M. l'abbé Libois, procureur des missions étrangères à Macao, sur le résultat encore à peu près nul de sa tentative et sur l'espèce de captivité où les autorités chino-japonaises de Napa-Kiang ont réussi à le garder pendant quatorze mois, et où elles le tiennent sans doute encore aujourd'hui.

Cette lettre est datée de la Grande (Lu-Chu) *Liou-Tchou*, *Tou-Maï*, bonzerie d'*Amikou*, le 12 août 1845. A. H.

« Monsieur et cher confrère, j'avais inutilement tenté de vous écrire l'an dernier, et je conservais peu d'espoir de mieux réussir cette année-ci, lorsque enfin, après quatorze mois d'attente, dans la matinée du 19 juin, je découvris tout à coup, du lieu que j'habite, un beau navire européen, cinglant vent arrière et toutes voiles déployées vers le port de *Napa*. Ne pouvant distinguer le pavillon, j'aimais à me persuader que ce devait être un bâtiment français; mais toutes mes conjectures se trouvèrent en défaut, et j'appris le soir, de la manière la plus positive, que c'était une frégate anglaise. Je me décidai aussitôt à communiquer avec ce navire, et, après en avoir obtenu la permission de qui de droit, suivi d'une fort belle escorte qui prétendait me faire honneur, et qui était chargée de me garder à vue, je me rendis en rade le 21 juin.

« Le capitaine venait justement de quitter son bord lorsque j'y arrivai; mais le chirurgien-major, qui sait le français, me reçut avec beaucoup de bonté, fit armer un canot pour moi, et voulut bien me conduire lui-même

Digitized by Google

vers l'officier que je cherchais. Celui-ci s'attendait à ma visite; il avait appris, dans une entrevue avec le gouverneur de *Napa*, mon séjour dans le pays; il savait que j'y avais été amené par un bâtiment de guerre, et que j'y avais été déposé à titre d'interprète. Il ne parut point contrarié de ma présence, et, me tirant immédiatement à l'écart, il se mit à causer avec moi de ce qui avait pour nous un mutuel intérêt. Après m'avoir donné des nouvelles de France, il me dit que, parti depuis environ deux mois de *Hong-Kong*, il venait de visiter toutes les îles du Sud dépendantes de *Lu-Chu;* qu'il s'en allait en droite ligne au Japon, et de là en Corée; qu'il reviendrait à *Napa* le 15 août, avec l'intention d'y jeter l'ancre assez longtemps pour visiter l'île tout à loisir; qu'à son retour il trouverait ici un bâtiment de charge venu pour le ravitailler, et que je pourrais profiter de cette occasion pour écrire à Macao. Aujourd'hui 12 août, mon capitaine n'a pas encore reparu; mais l'autre navire, *le Royaliste*, commandé par M. Ogle, ayant dès hier mouillé dans la rade, je crois qu'il est bon de me mettre sans délai à ma correspondance. Ces détails une fois donnés, je passe à l'important chapitre de ma mission.

« Au moment de notre débarquement dans cette île, le 6 mai 1844, on nous conduisit tout droit à la bonzerie de *Tu-maï* (vrai nom de *Po-tsum*); c'était la demeure, ou plutôt l'honorable prison qu'on nous destinait : nous n'avions pu l'éviter, et nous y sommes encore aujourd'hui. Nous trouvâmes là, outre une nombreuse garde postée dans tous les alentours, un fort joli cercle de petits mandarins, installés près de nous dans l'unique but, nous dit-on, *de charmer nos loisirs*, et de plus, je ne sais combien de domestiques. Les honneurs ne nous manquèrent pas dans ces premiers temps; la nuit comme le jour nous ne pouvions nous moucher, cracher ou tousser, sans nous voir assaillis par une douzaine d'individus, qui, l'air effaré, venaient nous demander si nous nous pâmions. La table répondait en apparence à ce grand train de maison; le pays était censé épuiser ses produits pour nous sustenter: dans le fond, nous l'avons reconnu depuis, tout ce qu'on nous présentait alors avec tant d'étalage n'était que fort peu de chose, eu égard aux ressources indigènes. La pauvreté n'est pas si grande à *Lu-chu* qu'on voudrait le faire croire. J'ai dit *nous* jusqu'ici, car alors, bien que M. Duplan ait toujours présenté Augustin comme d'un rang très-inférieur au mien, bien que ce catéchiste lui-même ait toujours observé envers moi la distance convenable, on affectait, je ne sais pourquoi, de nous traiter sur un pied absolument égal. Les choses ont changé depuis, et il y a longtemps que mon catéchiste et moi nous avons pris, aux yeux de tous, la place respective qui nous appartient.

« Quoi qu'il en soit, c'était l'espérance des maîtres de céans, qu'ébahi de tant d'éclat, nageant dans une telle abondance, il ne me resterait rien à désirer dans le monde, et qu'ainsi riant, mangeant, et surtout dormant bien, j'attendrais patiemment que vînt me reprendre celui qui m'avait déposé sur ces bords. Grande fut donc leur stupeur quand, paraissant plus

Digitized by Google

qu'indifférent à tout ce carillon, je demandai, au bout de quelques jours, une audience, non pas du roi (je ne l'aurais jamais obtenue), mais pour le moins du gouverneur général de la province. On mit tout en œuvre pour esquiver le coup, mais je tins ferme, et l'on finit par en passer par là.

« Ce fut à *Tumaï*, dans une maison que je crois être un collége, qu'eut lieu l'entrevue. J'aurais mieux aimé que ce fût à la capitale, dans le palais du gouverneur; on s'y refusa. Le personnage qu'on me donna pour l'Excellence était un grand bel homme d'une quarantaine d'années, assez richement vêtu, et traînant après lui une nombreuse suite. Il avait de la dignité et une gravité incroyable dans tout son extérieur. Du reste, pendant les deux ou trois heures que dura la conférence, roide comme un fotoque dans sa pagode, s'il desserra les dents, ce ne fut que pour absorber les mets de l'indispensable dîner diplomatique; cette importante partie de ses fonctions, il la remplissait à merveille. Un petit interprète, accrédité comme *courrrier de la cour*, parlant, répondant, décidant et tranchant comme bon lui semblait, fit à lui seul tous les autres frais de la cérémonie.

« Mon but, en demandant cette audience, n'avait été que d'entrer en matière et de me mettre en rapport avec les autorités. C'était un résultat peu difficile à obtenir, et j'y parvins alors. A dater de cette entrevue, qui fut suivie d'une seconde un mois après, plusieurs lettres ont été écrites de part et d'autre, et bien des communications échangées de vive voix.

« Ce que je réclamais avant tout, c'était ma liberté : sans elle que pouvais-je faire? Or, dans les commencements, je ne jouissais pas même d'une ombre d'indépendance. Je n'étais point libre à l'intérieur de ma maison, puisque j'avais nuit et jour à mes côtés cette foule importune de mandarins et de domestiques dont je vous ai déjà entretenu, puisque je ne pouvais faire un pas qui ne fût suivi, un mouvement qui ne fût observé. Je n'étais point libre au dehors, car c'était à peine si l'on me permettait de prendre un peu d'exercice, au milieu du sable et de la boue, sur le bord de la mer; et encore ne pouvais-je le faire seul, mais entouré de mes inévitables mandarins, mais précédé de satellites armés de bambous pour frapper le pauvre peuple et éloigner les passants (ce qui devait naturellement me rendre assez odieux).

« Après bien des difficultés, on consentit à m'abandonner, pour y être seul à loisir, et la chambre où je couche dans la bonzerie, et un petit jardin qui est attenant. Quant à mes excursions au-dehors, voici par quels procédés, peut-être un peu hazardeux, j'ai fini par obtenir aussi quelque amélioration. Voyant que je ne gagnais et ne gagnerais jamais rien par les voies de douceur, tout d'un coup, sans faire la moindre attention aux clameurs de ma suite, je me mis à circuler à mon aise partout où bon me semblait, sans toutefois m'écarter jamais des chemins ouverts à tous sans distinction.

« D'abord, on se contenta de conjurer, de crier, de mettre en jeu toute sorte de jolis petits moyens, usités dans le pays en pareille circonstance; mais quand on vit bien qu'on perdait son temps, on résolut d'user de vio-

Digitized by Google

lence, et un beau jour, tandis qu'à un quart de lieue environ de ma bonzerie je m'avançais paisiblement sur la grande route de *Napa*, un mandarin me saisit des deux mains et m'empêcha de passer outre. Je demandai à cet homme s'il agissait au nom de l'autorité publique; sur sa réponse affirmative, je rétrogradai et rentrai chez moi ; mais écrivant dès le lendemain au gouverneur général, je le priai de me faire savoir pour quel délit, pour quel crime, j'avais été arrêté comme un malfaiteur. Son Excellence répondit que je n'étais coupable d'aucun délit ni d'aucun crime; mais qu'une loi de l'Etat défendait aux étrangers de se promener ailleurs que sur le rivage de la mer, et il me rappela que le commandant du navire qui m'avait amené avait promis que je me soumettrais aux lois du royaume. Je répliquai, entre autres choses, que le commandant, en promettant de ma part soumission aux lois du pays, avait voulu dire que, devenu semblable aux particuliers du royaume, j'obéirais à toutes les lois justes qui les obligent, ce que je désirais de tout mon cœur; mais qu'il n'avait certainement pas entendu parler d'une défense arbitraire, d'une exception odieuse, qui me plaçait en dehors du droit commun, et n'atteignait actuellement dans le pays aucun autre que moi; défense que le commandant lui-même, par ses actes, avait prouvé ne pas reconnaître, puisqu'il était allé partout où il avait voulu.

« J'ajoutai en finissant : « Jusqu'à ce qu'il me soit démontré que j'ai tort, « le gouverneur ne s'étonnera point si, m'appuyant sur ma conscience, je « ne déroge en aucune manière à ma conduite passée. » A cette note on ne répliqua rien, et dès lors je pus circuler à loisir sans avoir à craindre la moindre violence.

« Restait à me débarrasser des mandarins et des satellites. Pour y parvenir, voici à quel expédient j'eus recours. Plus ma suite était nombreuse, plus elle faisait tapage et frappait le pauvre peuple, plus aussi je marchais vite et j'allais loin. Quand on vit cela, on dégrossit peu à peu mon escorte, et aujourd'hui je ne suis plus accompagné, dans mes sorties et promenades ordinaires, que d'un ou de deux mandarins avec un seul domestique. On me laisse converser, chemin faisant, avec les passants qu'on ne chasse plus comme par le passé; on m'invite même parfois à entrer soit dans les bonzeries, soit dans les maisons particulières, pour y prendre le thé ou me reposer un instant. En un mot, bien que je sois loin d'être libre, puisqu'on ne me laisse jamais aller seul, mon esclavage est devenu pour moi, comme pour le public, un peu plus tolérable.

« Vous m'aviez recommandé, monsieur et cher confrère, de prendre aussitôt que je pourrais l'habit du pays. Fidèle observateur de vos instructions, je n'ai point tardé à réclamer des indigènes l'honneur de porter leur costume. Vous croyez peut-être que mes pauvres gens, flattés de cette demande, se sont empressés d'y répondre ; eh ! pas du tout; quelques instances que nous ayons faites, ils n'ont jamais voulu permettre, ni à Augustin ni à moi, d'acheter ou de confectionner une de leurs robes; tout ce que j'ai pu adopter de l'équipement local a été la chaussure, parce qu'il m'a suffi

Digitized by Google

pour cela de mettre mes pieds nus dans des espèces de petites cages qu'on appelle ici des souliers.

« Notre grande affaire était d'obtenir pour moi la liberté de prêcher notre sainte religion, et pour les gens du pays la liberté de l'embrasser. Sans cette permission authentiquement donnée, sans cette garantie pour le peuple que je crois dans un état d'oppression, il nous serait bien difficile d'avoir quelque succès; mais la concession solennellement faite, j'ai lieu d'espérer qu'avec la grâce de Dieu, il y aura bientôt des conversions et qu'elles seront même très-nombreuses. Je n'ai point débuté par cette question en traitant avec les mandarins; j'y suis venu cependant à la longue, et après l'avoir une fois entamée, c'est celle que j'ai poursuivie avec le plus d'instances. Ma première demande a été suivie d'un refus, mais si faiblement motivé qu'il ne m'a pas été difficile de revenir à la charge. Cette fois la réponse du mandarin, quoique toujours négative, était mieux fondée en raison. Il s'appuyait principalement sur ce motif, que, si la tolérance m'était accordée, d'une part, la Chine, dont on est tributaire, romprait tous ses rapports avec le royaume; d'autre part, le Japon, qui seul fait le commerce ici, retirerait ses navires : double malheur d'où résulterait infailliblement la ruine du pays.

« Il fallait réduire ces appréhensions à leur juste valeur; je répondis donc : 1° que je savais des royaumes tributaires de la Chine, le royaume Annamite et celui de Siam, par exemple, qui avaient accordé le libre exercice de la religion, à des époques où elle était proscrite en Chine, sans que cet empire ait pour cela rejeté le tribut, ou même fait entendre des plaintes; 2° que s'il s'agissait d'ouvrir le port de Napa au commerce européen, le Japon, qui en pourrait souffrir, aurait sans doute quelque droit à faire des réclamations; mais que, s'agissant ici d'administration intérieure, je ne voyais pas en quoi cette affaire regardait un Etat voisin, dont on prétend ici ne relever en aucune manière.

« Un autre point sur lequel, pour des raisons que je crois bonnes, je n'ai fait aucune demande formelle aux autorités, mais qui a été dès les premiers jours l'objet de toute mon application, c'est l'étude de la langue du pays, ou, si vous l'aimez mieux, de la langue japonnaise. Je ne crois pas me tromper en vous certifiant que le même idiome est à l'usage des deux peuples. Cette langue est la seule qu'on parle ici; le chinois n'est entendu que de quelques interprètes, issus d'anciens émigrés du *Fokien;* et encore ne s'en servent-ils jamais dans le commerce ordinaire de la vie.

« Je ne saurais vous redire tout ce qu'on a fait pour me rendre ce travail impossible. Non-seulement on n'a jamais voulu me donner des leçons, ni me procurer aucun livre; mais on s'est même refusé longtemps à nommer devant moi les choses les plus simples quand je le demandais : souvent on se plaisait à me tromper sur le sens des expressions que j'avais saisies au hasard, ou bien on m'enseignait malicieusement des mots de la langue écrite, qui ne sont point usités dans le langage ordinaire. Cependant, par une miséricorde toute spéciale de Dieu, nos petits mandarins de la bon-

Digitized by Google

serie ont, depuis sept à huit mois, changé subitement de dispositions à cet égard. L'un d'eux, surtout, qui semble m'avoir pris en amitié, m'a rendu et me rend encore de très-grands services, il va même jusqu'à me dicter de petits dialogues qui me sont bien utiles, et qui ne le seront pas moins un jour à nos confrères. Bref, j'ai actuellement un dictionnaire de plus de six mille mots, je puis à peu près tout entendre, et soutenir une conversation quelconque sans trop de difficulté. Ce matin même on m'a prié, à plusieurs reprises, de servir d'interprète auprès du capitaine anglais qui est venu à terre, et je me suis tiré d'affaire sans aucun embarras.

« Voilà, monsieur et cher confrère, quelles ont été mes tentatives sur les points les plus importants. Je vous en ai fait connaître les résultats aussi nettement que je l'ai pu. En somme, nos affaires ne sont pas brillantes. Je résume la situation en trois points : 1° je me trouve à cette heure prisonnier de fait, soit dans ma bonzerie où personne ne peut m'aborder sans l'autorisation et la surveillance des mandarins; soit au dehors de ma résidence, dont je ne puis m'écarter d'un pas sans être suivi; 2° je suis en butte à l'opposition la plus formelle de l'autorité, qui, si elle ne me persécute pas ouvertement parce qu'elle ne l'ose point, ne néglige aucun moyen de me susciter en dessous toutes les petites vexations qu'elle peut imaginer; 3° comme prédicateur de l'Évangile, n'étant ici que pour l'annoncer, je ne trouve pas dans la langue indigène des mots correspondants à nos dogmes, et je crains de les compromettre par un essai de traduction qui peut-être les défigurerait. Dans cet embarras, j'ai recours à vous; tâchez de me trouver des livres, de bons livres, que nécessairement les PP. jésuites ont dû faire quand ils étaient au Japon : cherchez-les je ne sais où, mais enfin trouvez-les.

« Faut-il pourtant nous décourager? Oh! non. Dieu nous fasse la grâce de ne jamais perdre confiance! C'est lui qui m'a envoyé à ces îles, qui m'y a conservé jusqu'à ce jour, et qui paraît vouloir m'y garder encore; je mets en lui toute mon espérance, il ne m'abandonnera point. Peut-être jetterons-nous le filet pendant une bien longue nuit sans rien prendre; mais quand viendra l'heure du Seigneur, la pêche miraculeuse nous dédommagera bien de l'attente.

« Nous devons d'autant plus l'espérer, qu'ici le pauvre peuple est excellent. Il ne demande pas mieux que de me voir, de me parler et de m'entendre; j'en ai plus d'une fois acquis la preuve. Ainsi l'an dernier, j'étais sorti avec Augustin pour faire une promenade. Mes petits mandarins, qu'une longue course contrariait, trouvèrent que j'allais bien loin; mais leurs remontrances n'ayant point été reçues, ils eurent recours à un autre procédé, à une ruse de leur politique, employée souvent avec succès : se donnant l'air de gens fatigués, harassés, ils semblaient n'avoir plus la force de mettre un pied devant l'autre; ils me suivaient en se traînant à une honnête distance, et s'asseyaient à toutes les pierres, persuadés que, selon ma coutume, je les attendrais, j'aurais pitié d'eux et rebrousserais mon chemin. Mais ce jour-là, fatigué à l'excès de leurs grimaces, et certain d'ailleurs

Digitized by Google

que je n'avais rien à craindre, tout à coup je double le pas avec mon catéchiste, et bientôt une colline nous dérobe aux yeux de nos poursuivants.

« On ne sait plus où nous sommes; pour la première fois nous nous trouvons seuls. Profitant de l'occasion, traversant les villages, et suivant toute espèce de route, nous poussons jusqu'à quatre grandes lieues loin de notre bonzerie; nous allons jusqu'aux ruines d'une ville, qui n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade, et qui a dû être autrefois la capitale du royaume du Sud. Partout sur les chemins, dans les hameaux, les pauvres paysans nous saluent et nous font politesse.

« Arrivé au terme de ma course, tandis qu'Augustin s'avançait un peu plus loin à la découverte, j'étais resté assis sur le haut d'une montagne. Les villageois ne m'ont pas plutôt aperçu, qu'ils quittent leurs champs et s'empressent autour de moi; les uns m'offrent leurs pipes, leur tabac, et vont me chercher du feu dans une maison isolée; d'autres me parlent, m'interrogent, et, bien qu'alors j'eusse beaucoup de peine à les comprendre et à leur répondre, nous engageons de notre mieux la conversation. C'était la première fois qu'ils me voyaient; ils ne pouvaient me connaître encore que par les calomnies semées partout contre moi, et jamais, selon toute apparence, aucun européen n'avait paru chez eux; cependant, nos premiers rapports étaient déjà ceux d'une mutuelle bienveillance. Nous étions là depuis quelque temps et les choses allaient au mieux, quand tous à coup apparaît mon éternelle escorte. A sa vue, mes pauvres gens de céder le terrain et de s'esquiver effrayés dans toutes les directions.

« Une autre fois je rencontrai, dans une de mes promenades, un bon villageois à qui j'adressai quelques mots, et qui m'amusa beaucoup par ses réponses, car c'était la simplicité même. Je dis à un petit mandarin qui m'accompagnait : « En vérité, voilà un brave homme; sa franchise ne sait « rien dissimuler, on peut le croire sur parole. » Mon surveillant jugea que l'occasion était belle pour me faire la leçon. « N'est-il pas vrai, dit-il à cet « ingénu, que quand le maître s'en va partout dans vos villages, vous autres « paysans vous avez grand'peur ? » Le ton sur lequel la question était faite dictait clairement le sens de la réponse; il n'y avait ni à se méprendre ni à délibérer, le bonhomme n'hésita point non plus. « Oui, maître, nous « avons grand'peur; mais je vais vous dire : ce n'est point le maître européen « que nous craignons, car nous savons bien qu'il ne nous fera pas de mal; « mais c'est des mandarins et des satellites que nous sommes effrayés. » Bien que ce ne fût pas précisément la réponse demandée et attendue, celle-ci était si vraie, empreinte de tant de bonne foi, et si naïve dans ses termes, que mon jeune lettré ne put retenir un éclat de rire.

« Ces mandarins eux-mêmes, quoique ici comme partout ce soit en général la pire espèce, ces mandarins ne sont pas tous mauvais; il en est plusieurs qui entendraient facilement raison, s'il leur était permis de prêter l'oreille à la vérité. Dès les premiers temps de ma résidence à *Lu-Chu*, un de ceux qui étaient auprès de nous, homme qui, du reste, nous a toujours paru droit, capable et fort instruit pour un pays si peu avancé, ayant

Digitized by Google

provoqué Augustin par ses questions, eut avec lui une petite conférence sur l'existence d'un Dieu créateur, sur le culte que nous devons lui rendre, etc. A peine eut-il entrevu nos vérités saintes, que touché sans doute par la grâce, et subitement frappé de la sublimité d'une doctrine qu'il entendait pour la première fois, il ne put contenir son admiration. Ce ne fut point assez pour lui de l'exprimer par ses paroles; il alla jusqu'à improviser une jolie pièce de vers chinois, où il vantait la science de mon catéchiste, et manifestait son désir de l'entendre tous les jours de sa vie.

« Ce début me donnait les plus belles espérances. Malheureusement notre *futur néophyte* nous fut immédiatement enlevé: peut-être a-t-il payé bien cher cette expression si franche de ses nobles sentiments. Daigne le Seigneur, dans sa miséricorde, lui tenir compte de ce premier hommage, en découvrant à ses yeux le divin flambeau de la foi, dont la première lueur a fait sur son âme une si vive impression.

« Depuis ce triste dénoûment, il n'y plus eu moyen pour mon catéchiste, dans ses rapports avec les mandarins, de parler de religion. Toutes les fois que, d'une manière ou de l'autre, il a voulu amener la conversation sur ce chapitre, il a vu toutes les oreilles se fermer, et ses auditeurs s'esquiver sous un prétexte quelconque. On ne dispute point, on ne conteste pas, on ne veut rien entendre. Ne croyez pas, du reste, que ce soit par indifférence où par apathie qu'on agit de la sorte, cette conduite, j'en suis certain, est dictée par des ordres qui partent de *Xuï*. Quoi qu'il en soit, même aujourd'hui, je me flatte d'avoir parmi mes mandarins au moins un *demi-prosélyte;* mais je crains fort qu'il ne soit déjà suspect à l'autorité, et, par politique, nous sommes obligés de nous montrer assez froids envers lui. Oh! si nous étions libres! Espérons en Dieu, et cela viendra.

« Cette lettre est déjà bien longue, monsieur et cher confrère, et cependant je ne vous ai point tout dit. Je devrais peut-être vous donner quelques détails sur les mœurs de ce peuple, vous décrire cette belle contrée, vous parler de la douceur et de la salubrité de son climat. Ces questions, et beaucoup d'autres que je n'indique même pas, ne manqueraient ni d'intérêt ni d'importance; mais obligé, pour le moment, de me renfermer dans le cercle des observations les plus indispensables, je me bornerai à jeter quelque jour sur deux points essentiels, qui ont été jusqu'ici et qui sont encore à présent très-difficiles à résoudre.

« 1° Le royaume de *Lu-Chu* dépend-il du Japon? Si vous posez cette question à nos mandarins, ils paraîtront d'abord ne pas même vous entendre. Si vous revenez plusieurs fois à la charge, ils ne savent pas, diront-ils, ce que c'est que ce *Nippum* (nom de l'empire Japonais) dont vous leur révélez l'existence. Enfin, pressez-les de nouveau et pressez-les encore, ils finiront par vous avouer qu'on a bien entendu parler de ce pays-là, mais qu'on n'en est aucunement tributaire. De toute antiquité, ajouteront-ils, on ne relève ici que de la Chine, *qui a civilisé l'archipel* (c'est aussi faux que le reste); on ne se conduit que par la volonté du *Fils du Ciel*, on lui paye tribut de deux ans en deux ans; le roi reçoit de lui sa couronne, ne

Digitized by Google

détermine rien que selon son bon plaisir, et les lois, les mœurs du royaume, ne diffèrent en rien des lois et des mœurs du céleste empire. Dans la conversation, si vous êtes étrangers, on vous parle tous les jours avec emphase de la Chine, on vous la vante, on vous raconte son histoire, on vous décrit ses provinces et ses villes; jamais un mot du Japon! Voilà les paroles; quant aux faits, ils sont bien différents.

Il est vrai que *Lu-Chu*, depuis l'an 1372 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire depuis quatre cent soixante et treize ans, paye tribut à la Chine; il est vrai encore qu'à l'abdication ou à la mort du roi, un mandarin chinois vient ici introniser son successeur; mais on ne paraît pas tenir par d'autres liens au céleste empire, tandis qu'on semble uni de toutes parts à ce Japon, qu'on affecte de méconnaître. A *Lu-Chu*, rien n'est chinois, tout est japonais. Si les nobles, les villes et les bourgs ont leurs dénominations chinoises, elles ne sont usitées que vis-à-vis de la Chine et des Européens; les noms japonais des hommes et des lieux sont les seuls qui aient cours et qui soient entendus dans le pays. Le culte, la langue, les habitations, les meubles, les mœurs, les coutumes, même chez les habitants de la ville de *Kuninda*, qui descendent des Chinois envoyés ici sous la dynastie précédente, ne diffèrent en rien (j'ai tout lieu de le penser) du culte, de la langue, des habitations, des mœurs et des coutumes du Japon. J'ai entre les mains les lettres de saint François Xavier, l'histoire du père Charlevoix, des extraits de Malte-Brun et de Balbi, sur le Japon, et chaque fois que je lis ces ouvrages, je suis tenté de croire qu'il s'agit de *Lu-Chu*, tant il y a d'analogie entre ce que je vois et ce qu'ils décrivent. Je ne sais combien de mots japonais, cités et traduits par ces différents auteurs, se trouvent, avec la même prononciation et le même sens, dans la langue de *Lu-Chu*. De plus, je n'ai pas encore aperçu une seule jonque chinoise dans le port de *Napa*, tandis qu'il y a constamment au mouillage de dix à quinze navires japonais. Or, il est défendu à ces derniers, par un édit publié en 1637, de faire voile vers un pays étranger; ils ne peuvent que se livrer au cabotage ou aller dans les îles *dépendantes* de l'empire. Enfin, il est malheureusement très-certain, et ceci je l'ai vu et revu de mes yeux, qu'une croix est gravée sur la pierre pour être foulée aux pieds, à l'extrémité de la digue de *Tumai*, précisément où l'on a toujours fait débarquer les Européens qui sont venus à *Lu-Chu;* et tout le monde sait que c'est non de la Chine, mais du Japon qu'a pu venir cette infernale idée.

« Il est donc prouvé, pour moi du moins, qu'on n'est ici chinois que de bouche, et qu'on est japonais de fait. D'où vient cette contradiction? Voici une explication que je hasarde sans vous la garantir. Si vous consultez le *Voyage autour du monde*, publié sous la direction de Dumont-d'Urville, vous y lirez (art. *Lu-Chu*): « Quand le fameux *Tay Ko Sama*, em-« pereur du Japon (grand persécuteur du christianisme), voulut surprendre « et conquérir la Chine, l'un de ses moyens préliminaires fut d'envoyer un « agent auprès de *Chang-Ning*, alors roi de *Lieou-Tcheou*, pour l'en-

Digitized by Google

« gager à rompre son ban vis-à-vis de l'empire céleste, et à échanger le « patronage chinois contre le patronage japonais. *Chang-Ning* non-seule- « ment résista à ces insinuations, mais fidèle à la foi jurée, il fit prévenir « secrètement la cour de *Pekin* de l'attaque qui se méditait. Cette noble « conduite attira sur *Lieou-Tcheou* le plus terrible orage. *Tay Ko Sama* « résolut de soumettre ces îles, et la mort étant venue le surprendre au « milieu de ses projets, il en légua la réalisation à son successeur. En effet, « quelque temps après une flotte équipée à *Sat Xuma* opéra une descente « sur *Lieou-Tcheou;* les insulaires eurent beau résister, ils furent anéantis « ou vaincus; le père du roi fut tué, et *Chang-Ning*, emmené prisonnier « au Japon pendant deux ans, ne désarma ses geôliers que par son inébran- « lable constance et sa magnanime fidélité à tenir ses premiers serments. « On l'élargit, on le renvoya dans ses États, et son premier acte d'autorité, « quand il eut remis le pied sur son territoire, fut d'envoyer une ambassade « à l'empereur de la Chine. » Ce narré n'est, je pense, qu'une traduction de la relation du *Pu-Pao-Kuam*, ambassadeur de *Kamhi* à *Lu-Chu*. C'est bien ainsi, en effet, qu'on aura dû exposer les choses au diplomate chinois. Voilà qui est très-touchant et très-politique; mais ce n'est pas ainsi que s'arrangent les affaires de ce monde, surtout vis-à-vis d'un gouvernement comme celui du Japon. Si le roi de *Lu-Chu* eût tenu la noble conduite qu'on lui prête, l'empereur du Japon, au lieu de continuer pacifiquement avec lui les relations commerciales qui persévèrent encore aujourd'hui, serait revenu dans ses États, les armes à la main, aurait tout mis de nouveau à feu et à sang, et dans les vingt-quatre heures aurait exterminé le pauvre sire, resté sans force et sans défense après les désastres précédents.

« Ne semblerait-il donc pas beaucoup plus probable que le roi *Chang-Ning*, après avoir obtenu sa liberté, non point par son admirable constance, mais par de solides concesssions, aura représenté au vainqueur qu'en rompant son ban vis-à-vis de la Chine, il allait s'attirer une guerre qu'il ne pourrait soutenir, tandis qu'en maintenant le *statu quo*, et en laissant à l'empire céleste tous les honneurs du patronage, il donnerait au roi du Japon les avantages réels? Il aura promis, en conséquence, un tribut qu'on payerait secrètement, le monopole du commerce, l'obéissance comme feudataire, l'éloignement des étrangers et l'interdiction de leurs doctrines. Et les Japonais, que je crois généralement, comme les gens de ce pays, beaucoup plus positifs que vains, auront accepté les profits de cet arrangement. Cette hypothèse admise, tout se concilie; dans le cas contraire, je vois ici, du moins jusqu'à présent, bien des faits inexplicables. Maintenant il est temps de passer à la seconde question.

« 2° La foi a-t-elle déjà été prêchée à *Lu-Chu?* Nos mandarins répondent que non; mais comme ils mentent du matin au soir, on n'est pas obligé de les croire sur parole. Ce qui est incontestable, c'est qu'ils connaissent fort bien, au moins de nom, notre religion sainte : j'ai même remarqué que d'eux d'entre eux, dans une conversation avec moi, l'avaient appelée

Digitized by Google

non point la religion du Maître du ciel, comme on la désigne en Chine, mais la religion de Jésus, comme au Japon. Le gouverneur général m'ayant un jour écrit que ses compatriotes n'avaient aucun goût pour la foi chétienne, je lui répondis : « Qu'en savez-vous maintenant, puisque cette religion n'a « pas encore été prêchée dans le royaume? On n'a ni aversion ni goût pour « ce qu'on ne connaît point. » A ceci il ne me répliqua rien, parce qu'il pouvait bien avoir ses raisons pour cela ; mais comme cet homme n'est pas un sot, il me sembla qu'il ne m'aurait pas écrit de la sorte, si jamais auparavant il n'eût été question de l'Évangile dans le pays.

« Si nous consultons le père Charlevoix, cet auteur ne dit pas, il est vrai, un seul mot de *Lu-Chu* dans son histoire; mais, s'il m'en souvient bien, il avoue lui-même, quelque part, qu'il a omis beaucoup de choses dignes d'intérêt : « Parce que, dit-il, grand nombre de lettres et de pièces « importantes, perdues dans les naufrages, ne sont jamais parvenues en « Europe. » Du reste, il parle de l'établissement de la foi dans plusieurs îles au sud du *Ximo* (appelé généralement aujourd'hui *Kin-Sin*); or, presque toutes les îles situées au sud du *Ximo* sont dépendantes de *Lu-Chu*. Enfin, il est bon de noter que le père Charlevoix ne distinguait pas *Lu-Chu* du Japon, puisqu'on remarque au commencement de son histoire les données géographiques suivantes : « Au nord des Philippines et de l'île Formose, « on trouve un nombre presque infini d'îles de toutes grandeurs, c'est un « grand archipel qui forme l'empire du Japon. »

« A ces indications, j'oserai ajouter encore le témoignage de Beniowski, bien que sa parole ne fasse pas autorité. Ce navigateur dit avoir débarqué dans une île de l'archipel *Lu-Chu*, qu'il appelle *Usmoy-Ligon*, dont les naturels, convertis par un missionnaire, professaient presque tous le christianisme. Qu'il y ait de l'exagération dans le nombre des néophytes, j'en suis convaincu; mais que Beniowski, tout conteur qu'il est, ait écrit que les habitants de cette île, où il a séjourné quelque temps, étaient tous chrétiens quand il n'y en avait pas un seul, c'est ce que j'aurai beaucoup de peine à croire.

« De toutes ces données résulte, sinon la preuve, au moins la présomption fondée que, si l'Evangile n'a point encore été prêché dans les trente-six îles du royaume, il l'a été dans plusieurs, et surtout dans celles du Nord, qui touchent au Japon. Comment supposer, en effet, que les Japonais chrétiens, si remarquables par leur esprit de prosélytisme, ces Japonais qui, dans une guerre, portèrent sous le casque la foi en Corée, n'aient rien essayé de semblable à *Lu-Chu*, où ils firent aussi invasion à la même époque, et où leurs jonques, partant de la grande île *Kin-Sin*, qui était le principal foyer du christianisme, importaient leurs produits, leurs idées et même leurs prêtres catholiques?

« Je terminerai ces observations par l'anecdote suivante, qui est encore pour moi une énigme, bien que j'y aie déjà beaucoup pensé. Dans les commencements de notre séjour ici, Augustin avait pris l'habitude d'aller tous

Digitized by Google

les soirs, à la nuit tombante, réciter son chapelet sur les bords de la mer qui baigne les murs de notre jardin, et comme il ne savait alors ni dire ni entendre quatre mots de la langue, comme d'ailleurs, grâce aux postes établis près de nous, il ne pouvait s'éloigner sans qu'on s'en aperçût, on le laissait ordinairement seul. Or, le 2 octobre dernier, par un ciel très-obscur, tandis que tout était en émoi par suite de la mort du prince royal, arrivée dans la matinée, Augustin entend tout à coup comme le bruit d'un homme marchant dans l'eau. C'était un homme, en effet; il paraît devant lui, une rame à la main, et parlant à demi-voix, montrant du geste la bonzerie, il semble lui demander quelque information avec beaucoup d'instance. Mon catéchiste surpris, ne sachant ce qu'on lui veut, et craignant que ce ne soit un malfaiteur, fait mine de se mettre en défense. L'inconnu s'éloigne alors, court porter je ne sais où sa rame qu'il pensait sans doute être un objet d'effroi, puis revient en toute hâte, et renouvelle salutations, génuflexions et prières.

« Cette mystérieuse entrevue durait depuis quatre ou cinq minutes, quand deux jeunes gens du poste, attirés probablement par la voix émue d'Augustin, accourent sur les lieux. Le solliciteur ne les a pas plutôt aperçus qu'il se sauve du côté de la mer, comme il était venu. Un second personnage qu'Augustin n'avait point remarqué, mais qui était resté près de là en observation, s'enfuit avec le premier, et tous deux, montant bientôt dans une barque, s'éloignent à force de rames. Là-dessus je me suis perdu et je me perds encore en conjectures. Croyez-moi, si nous étions libres, nous découvririons peut-être ici bien des choses dont on ne se doute guère. Oh! la liberté! demandez bien pour nous à Dieu l'heureuse et sainte liberté!

« — La frégate anglaise est enfin revenue lundi dernier, 18 août; elle se nomme *Samaring*. Son capitaine, sir Edmond Bulcher, homme très-instruit et très-capable, a trouvé ici, à son grand regret, un ordre qui le rappelle immédiatement à Hong-Kong; ainsi, au lieu de stationner deux ou trois mois, comme il l'aurait désiré, il ne peut rester que trois jours, et il doit appareiller dans la soirée de vendredi prochain. Il paraît qu'il a été reçu très-poliment au Japon; mais sans qu'on l'ait admis à visiter la terre ferme, il ne lui a été permis de descendre que dans une fort petite île, située dans le port même de Nangasaki. Les Japonais ont dit au capitaine que le royaume de *Lu-Chu* payait tribut à l'empire, ce qui est une autorité de plus à l'appui de mes raisonnements. Je n'ai rien pu savoir sur la Corée.

« Je me trouve actuellement dans l'impossibilité de vous adresser de plus amples détails. Les Anglais qui, du reste, m'entourent de tous les honneurs et me rendent tous les bons offices qu'ils peuvent imaginer, me font perdre tout mon temps. C'est au milieu de la nuit que j'achève cette longue lettre, souvent interrompue, et toujours reprise à la hâte.

« Th. Forcade, *missionnaire apostolique*. »

Digitized by Google

OCÉANIE.

VISITE A L'ARCHIPEL DE MANGAREVA (ILES GAMBIER).

Le brick *le Pylade* appareilla de Valparaiso, le 12 mars 1840, pour se rendre aux îles Gambier, qu'il atteignit le 12 avril suivant....

Les premiers jours de la traversée furent contrariés par des calmes fréquents, ceux qui suivirent furent entremêlés de grains orageux répétés; mais le brick, filant non loin de l'île de Pâques, non loin de la célèbre île Pitcairn, laissa bientôt derrière lui les ilots bas, formés par les récifs appelés îles Elisabeth et Eouo. Ces ilots sont, nous le croyons, actuellement inhabités, mais ils ne l'ont pas toujours été, et la tradition rapporte que des émigrants des îles Gambier, vaincus dans une bataille et forcés de s'expatrier, abordèrent avec leurs pirogues sur ces ilots, tous placés à fleur d'eau, et y trouvèrent une quarantaine d'habitants, que des naufrages y avaient fixés. Leur langage différait peu de celui des nouveaux débarqués, et probablement qu'ils provenaient du même archipel. Toutefois, sur ces coraux presque improductifs, les privations forcèrent plus tard les nouveaux colons, au nombre de quatre-vingt-deux, à chercher un refuge aux Gambier, où ils furent admis par les chefs de district, qui leur donnèrent des terres. Ce récit que l'on nous fit aux Gambier, lors de notre séjour, se trouve confirmé par celui que rapporte la gazette des Sandwich. On y lit que l'évêque de Nilopolis, M. de Rochouse, après avoir fait de Mangareva, convertie à la foi chrétienne, la métropole de son vicariat apostolique, visita en 1836 l'île Crescent, dans le but d'aviser aux moyens de transporter aux Gambier la petite population établie sur cette île plate et formée par un pâté de corail. Cette population avait beaucoup souffert, plusieurs années de suite, des disettes qui viennent fondre de temps à autre sur ces terres peu productives, sortes de récifs à peine élevés au-dessus du niveau de la mer, que les tourmentes ravagent, que les flots submergent parfois, et où ne croissent que des cocotiers, des vaquois, et qui ne produisent qu'un peu de taro.

M. de Rochouse engagea facilement les jeunes gens à se rendre aux Gambier, mais les veillards furent plus difficiles à décider à cette sorte d'expatriation. Suivant les préjugés de l'âge, ils affirmaient que leur ilot produisait assez de nourriture, et qu'il n'avait rien à envier à l'archipel, où il leur répugnait de porter leurs os. L'homme primitif tient singulièrement au sol où il a pris naissance, et, sous ce rapport, l'Océanien place toutes ses affections sur le cocotier qui abrite sa cabane de feuillage, et sur le coin de terre

Digitized by Google

où la mer déferle en lui fournissant le poisson dont il fait la base principale de sa subsistance. Toutefois, une crainte plus sérieuse préoccupait les naturels de Crescent. Les insulaires de Gambier avaient été anthropophages, et la crainte d'être mangés par eux, malgré les promesses de M. de Nilopolis, avait une forte part sur leur détermination. Ils ignoraient que leur conversion à la loi du Christ en avait fait un peuple hospitalier et doux. M. de Rochouse se vit contraint de n'emmener avec lui, à Mangareva, que quelques jeunes chefs, qui y reçurent un accueil amical, et qui retournèrent à Crescent dire les bons traitements qu'ils avaient eus. Ils parlèrent avec enthousiasme de la nouvelle religion, du bien-être qu'elle avait apporté avec elle, et, jeunes et vieux, furent avides de se rallier au culte qui les portait à se traiter en frères, d'ennemis qu'ils avaient été.

Ce ne fut toutefois qu'en 1838 que M. de Rochouse, entravé par divers obstacles, songea à réaliser son projet de transporter aux Gambier la population de Crescent; obéissant aux promesses qu'il avait faites à ces insulaires, il se rendit près d'eux avec un petit brick, et fut reçu avec enthousiasme par toute la population. Mais quel ne fut pas l'étonnement de l'évêque de voir une petite chapelle élevée au vrai Dieu par les enfants de cette île, jusqu'alors idolâtres, et en les déposant à Mangareva, il accrut le nombre de son troupeau de néophytes fervents.

Le brick *le Pylade* était en vue des îles Gambier le 12 avril, et la relâche se prolongea jusqu'au 21 du même mois.

Dans la matinée du 12, nous reconnûmes la terre, qui s'offrait à nous sous l'apparence de deux mornes de médiocre hauteur et peu espacés. Nous en étions alors à 10 lieues marines environ, mais bientôt nous pûmes distinguer de nouvelles terres et nous trouver en vue d'un archipel entier. Vers neuf heures, à 2 lieues des Coraux, *le Pylade*, en carguant ses basses voiles, tire un coup de canon pour appeler un pilote, et laisse porter le long du récif. Un second coup de canon est bientôt suivi d'un troisième, car personne ne paraît, et cependant, à Valparaiso, on nous avait assuré que les îles Gambier possédaient quelques matelots européens, dont le métier était de piloter les navires dans les passes des Lagons. Pendant ce temps, la carte de Beechey est déroulée sur le pont, et chacun discute sur la position que le brick se trouve occuper dans la principale passe, lorsqu'un canot, à la voile dans le Lagon, s'engagea bientôt dans le chenal, et nous indiqua le point précis où il fallait mettre le cap.

En quelques minutes, le canot accosta le brick. Il était monté par six insulaires de teinte foncée, à physionomie océanienne; ils portaient les cheveux coupés ras; vêtus de blouses, de chemises et de pantalons, ils firent un peu évanouir les idées que nous nous étions faites, d'après les navigateurs, de leur riche tatouage et de leurs ornements en coquillages. Nos insulaires, presque complétement habillés à l'européenne, nageant une embarcation d'origine française au lieu de leurs gracieuses pirogues, nous dépaysèrent singulièrement. Nous ne pouvions les prendre que pour des matelots chiliens ou péruviens, à leur coloration et à leurs vêtements, mais

Digitized by Google

à leur retenue et à leur modestie, ils nous rappelèrent tout aussitôt des sacristains de village.

A peine accosté le long du bord, un Français, le nommé Marion, s'élance du canot sur le pont, à l'aide des chaînes de haubans, et se dirigeant chapeau bas vers le commandant, il offre ses services, et avant d'avoir reçu la réponse, il commande les manœuvres nécessaires pour entrer dans la passe. Le canal ouvert dans les récifs est large et assez profond, et, du même bord, nous pûmes atteindre le fond du Lagon près l'île Belcher, du capitaine anglais Beechey, tout en laissant à droite et à gauche quelques petites îles. Notre ancre tomba par 21 brasses sur un fond de corail, près de l'île Elson, et à une petite distance de la ceinture de récifs qui la protége du côté du Lagon. L'intention du pilote avait été de nous ancrer plus près des rochers de l'île Peard, mais le vent vint à manquer, et nous dûmes rester proche l'ilot où l'évêque a fixé sa résidence; le prélat venait toutefois de quitter les îles, et de mettre à la voile pour les archipels Sandwich et Marquises. Le roi, au contraire, habite l'île Peard.

Notre pilote Marion est né en Bretagne. Embarqué sur un navire de commerce pour se livrer à la pêche des trépangs, l'équipage de son navire fut massacré dans les îles Fidjis. Deux hommes échappèrent seulement à cette catastrophe, Marion et le nommé Guillou, qui se trouve aussi sur les îles Gambier. Ces deux marins avaient été laissés à Taïti pour surveiller l'achat de divers produits; ce n'est que longtemps après qu'ils apprirent le funeste sort de leurs compagnons. Sur la demande de l'évêque, ils vinrent se fixer aux îles Gambier, il y a près de deux ans, s'y marièrent avec des femmes du pays, qui leur donnèrent des enfants. Guillou habite Mangareva ou Peard, et, comme son compagnon, sa principale industrie consiste dans la pêche des perles; mais ils avouent que les huîtres perlières deviennent rares depuis quelque temps. Ce Guillou arriva bientôt, dans un canot ramé par six naturels, pour nous servir de pilote, au moment où notre ancre touchait le fond, et il s'excusa du retard qu'il avait apporté à se rendre, bien qu'il ait entendu les trois coups de canon, parce qu'il était retenu pour le service de la messe, qui commençait lorsque le premier signal parvint à ses oreilles. Guillou nous félicita de notre bonne arrivée, car, ajouta-t-il avec onction et sans médisance, c'était le premier navire que Marion ait piloté. Il nous demanda avec instance du tabac, dont il ressentait vivement la privation. Ce Guillou est le marin qui a dirigé les vaisseaux *l'Astrolabe* et *la Zélée*, que commandait dans sa dernière campagne l'amiral d'Urville. Il avait mis huit jours à entrer les corvettes, à cause des vents directement contraires et de leur marche inférieure. Il aimait citer ces mots de M. d'Urville, auquel il témoignait la crainte de faire toucher ses vaisseaux, et qu'il refusait d'entrer plus avant dans les passes: «N'ayez pas peur des pierres; je les cher«che, moi, et je crains plus de ne pas aller vite que d'en rencontrer.» Mais Guillou, en refusant formellement son concours, força M. d'Urville à entrer lui-même ses corvettes, qu'il parvint à conduire près de l'île Belcher, ou Taravaï des insulaires. Toutefois, *la Zélée* toucha au mouillage, et

Digitized by Google

quelques jours après, *l'Astrolabe* dut elle-même chercher ailleurs une rade plus sûre et moins encombrée de récifs. Guillou nous rapporta que l'expédition d'Urville séjourna aux Gambier une vingtaine de jours; que la géographie de l'archipel fut faite avec soin, et que l'on perdit la chaloupe en voulant faire de l'eau. Les vaisseaux de l'amiral sortirent de l'archipel par la grande passe du S.-O.

Nous acquîmes la conviction, par le récit des pilotes, qu'il existe trois passes sûres dans ces îles : la nôtre, celle du Blossum, et une troisième entre Mangareva et Taravaï.

De notre mouillage, nous apercevions de nombreux pavillons flottant sur toutes les îles qui nous environnaient. Ces pavillons, à bandes blanches et bleu clair, portant cinq étoiles, nous semblaient des énigmes, lorsque Marion nous dit que c'étaient les couleurs adoptées par le roi des îles Gambier. Adieu, nos rêves et notre espoir de voir des hommes placés dans un état de nature étranger aux raffinements de la civilisation; plus de tatouage apparent, des chemises pour habit, et un pavillon flottant au gré des vents, voilà bien les germes de la civilisation avec ses contrastes.

Tous ces insulaires, ordinairement bruyants comme de grands enfants, voleurs par instinct, turbulents, loquaces, montaient à bord avec la retenue de jeunes filles. Sur le pont, ils affectaient la politesse et la délicatesse de gens bien appris et le calme de vieillards. Lorsqu'ils reçurent du bord leur ration de biscuit et de vin, ce n'est pas avec gloutonnerie qu'ils se mirent à manger, ainsi qu'ils le faisaient naguère, ni avec la sombre défiance des peuplades belliqueuses, mais avec cette gracieuse bonhomie de gens civilisés; puis, avant de porter le premier morceau à la bouche, chacun fit le signe de la croix. Nous étions tous fort étonnés du nouvel ordre de choses et émerveillés de ce résultat de la conversion des insulaires au christianisme. Le vol, auquel la race océanienne est portée par nature, a été extirpé de ces îles par les missionnaires. Depuis plusieurs années, on n'en cite pas d'exemples; un seul eut lieu pendant notre séjour, encore était-ce un enfant qui s'appropria des perles, mais qui fut attaché à un arbre et fustigé d'importance. Nos deux Européens nous dirent que la retenue des femmes était aussi des plus grandes, qu'au dévergondage des anciennes mœurs avait succédé une chasteté exemplaire, et que depuis l'arrivée des missionnaires, on pouvait tout au plus citer trois femmes ayant succombé à la tentation, encore ont-elles été épousées par leurs séducteurs. En vérité, au dire de nos deux compatriotes, l'archipel était devenu un petit paradis, c'était un sanctuaire de saintes vertus. Enfin ce peuple, bon, simple, ignorant les querelles, ne se battant jamais, ayant horreur des liqueurs fortes, trouvant son plaisir à chanter les cantiques en latin, nous parut une population phénoménale, et depuis les fameuses missions du Paraguay, nul peuple converti n'avait offert une si éclatante preuve des bienfaits de la civilisation. Toutefois c'est avec défiance que j'accueillis pour ma part ce tableau séduisant; je me promis de soumettre au creuset d'une observation rigoureuse ces mœurs nouvelles, afin de m'assurer de leur réalité. L'occasion de satis-

Digitized by Google

faire la curiosité de chacun de nous s'offrit bientôt; l'ancre à peine tombée au fond de l'eau, sous la conduite de Marion et Guillou nous descendîmes à terre, au village même qu'habitent les missionnaires...

Vue du mouillage, Akena s'élève en un cône de médiocre hauteur, se terminant au sommet en une arête peu large, tandis que ses flancs forment des pentes assez roides, et couvertes d'une végétation abondante, fournie par une seule espèce de plante, le *saccharum fatuum*. L'effet produit par la teinte uniforme de cette plante est loin d'être agréable à l'œil, quand on est placé à une certaine distance; on pourrait croire que les sommets de la montagne sont nus et pelés, ou tout au plus couverts d'un gazon dru, et vu de près, on distingue aisément la graminée qui prête un aspect fauve et triste à ces lieux. «Ce sont des corbeilles de verdure que toutes ces îles, nous disait un missionnaire, lorsque les pluies viennent à tomber.» Au reste, pas une plante étrangère, pas un arbuste ne vient se mêler à cette canne à sucre, qui croît sans partage et couronne le sommet de l'île d'une calotte frangée sur les bords, en créant une première zone végétale. Au point d'intersection, tranche une riche verdure foncée, formant une écharpe gracieuse et comme une deuxième zone, car entre elle et le bleu azuré de la mer, s'étend encore un étroit liséré d'une troisième végétation. Celle-ci, peu étendue, est éparse sur le rivage et va joindre la mer. Deux points d'intersection ont servi aux naturels à placer leurs cabanes de feuillages, et les missionnaires se sont établis sur un de ces points, protégés par de grands arbres qui cachent aux regards les toits de feuillages qu'ils abritent. Ces arbres protecteurs forment de gros bouquets d'un vert noir, et fournissent aux besoins des naturels, car ce sont principalement des arbres à pain, auxquels se marient des pandanus, des hibiscus, des bancouliers. En regard du mouillage ne s'élèvent aucuns cocotiers, tandis que sur le versant opposé, il y en a quelques-uns. Il n'en est pas de même à *Kamaru* et *Mangareva*, où ces palmiers sont en plus grand nombre.

Malgré cette écharpe de verdure, l'aspect des îles Mangareva est triste. Ce n'est plus en effet cet aspect enchanteur des îles basses, où des forêts de cocotiers forment un rideau de parasols ondoyants, comme aux Tonga; ce n'est plus cette végétation pressée et luxuriante des îles océaniennes montagneuses; c'est encore moins ces gracieux et frais oasis des Motous, qui, dans les autres groupes de l'Océanie, sont épars çà et là sur les pâtés de corail. Aux îles Mangareva, la flore est appauvrie, le sol peu productif, les arbres nourriciers sont peu abondants. De ce fait, il est facile de conclure que la population n'a pu s'accroître, et que souvent décimée par les famines, elle a dû de temps à autre, dans les mauvaises années, être diminuée par le manque de nourriture. C'est, en effet, ce que confirment et les récits des naturels et les observations des missionnaires.

En face du brick *le Pylade*, un petit récif enveloppe Akena; de même qu'à Vanikoro, aux îles Sandwich et à Taïti, il est placé à une certaine distance de terre, et forme un canal où peuvent naviguer en tout temps les pirogues des insulaires. Ces petits lagons intérieurs, communiquant avec

Digitized by Google

le grand par des coupures rapprochées, sont fort utiles à ces peuplades, car ils leur permettent de se livrer à la pêche des mollusques, qui sont leur principale ressource alimentaire. Dans ces eaux paisibles, protégées dans leurs abords par des murailles perpendiculaires de corail, les huîtres à perles pullulent, et fournissent depuis bien des années un ample produit au commerce et à l'industrie européenne.

La pointe méridionale d'Akena est sillonnée par de larges coulées de laves noirâtres et poreuses, qui sont des témoignages permanents de l'origine volcanique de cette île et de ses congénères. Des enfoncements pratiqués sous ces déjections ont servi de demeures aux naturels, si nous devons croire Marion ; mais ils sont si peu profonds, que ce dire nous semble n'être appuyé par rien. Une coupure en arcade, dans l'arête même d'Akena, sert à établir des communications faciles entre les deux parties de l'île, qui, sans cette particularité, seraient difficilement abordables autrement que par la grève des rivages.

Au fond d'une petite baie, vis-à-vis le mouillage, est le village de *Notiki*, tandis que sur un des côtés, est celui d'*Ikitopa*, où réside l'évêque des missions océaniennes, et à l'opposite, celui qu'on appelle *Viriviria*. On évalue à une centaine d'individus la population de ces trois hameaux, et même celui de Notiki ne se compose que de trois ou quatre cabanes...

Mes premiers pas sur les îles eurent pour objet une visite de bienséance aux missionnaires établis à Akena. Le grand canot qui nous portait, le commandant ainsi que plusieurs autres officiers, était conduit par Marion, qui nous faisait contourner le rebord du récif. Il nous fallait décrire des zigzags sur ces crêtes sous-marines et dentelées, que peuplent une foule d'animaux marins, ceintures vivantes qu'élèvent de chétifs polypes autour de ces pics volcaniques sortis du sein des eaux. L'obscurité allait se faire, cette obscurité brusque et sans crépuscule des tropiques, car la transition du jour à la nuit dans ces parages est instantanée; mais notre canot ne se trouvait plus qu'à quelques longueurs du rivage, et fendait rapidement une mer clapoteuse et heurtée.

Une maisonnette nous apparut dans le feuillage, mais nous ne vîmes aucun insulaire. Notre venue semblait n'avoir éveillé l'attention de personne. En arrivant à la petite crique d'un sable fin formée par une coupure du récif, nous trouvâmes un assez fort ressac. Nos matelots se disposaient à se jeter dans l'eau, pour nous aider à débarquer sans être mouillés, lorsque parurent brusquement deux Européens, l'un vêtu d'une serge blanche, l'autre en bourgeois, et têtes nues, suivis d'une centaine d'insulaires qui sortaient de toute part d'entre les arbres. «Ce sont MM. Laval et Latour,» nous dit le pilote. Les habitants paraissaient joyeux, empressés et heureux de notre visite. Dans la disposition d'esprit où nous nous trouvions, cette transition rapide de la solitude à l'animation, à cette heure de la soirée où une lumière douteuse prêtait une sorte d'indécision aux objets de cette scène, nous intéressa vivement. A ces hautes statures de sauvages, à cet essaim de femmes suivies de leurs enfants, au milieu de cette population où

Digitized by Google

dominaient deux Français aux formes grêles et amaigries, nous eûmes la conviction que la conversion des Mangareviens était complète, et que la civilisation avait dompté le naturel féroce et belliqueux de ces peuplades, naguères païennes et anthropophages.

Notre embarcation se trouva bientôt entourée d'insulaires, qui nous offrirent leurs vastes épaules pour nous transporter à terre, et dont l'empressement et l'entrain prouvaient leur désir de nous être agréables, tandis qu'une bonne moitié du groupe se tenait à une distance respectueuse de nos personnes.

Nos premiers saluts furent naturellement pour nos compatriotes, et aussitôt un cercle épais et compacte nous entoura. Si tous ces sauvages, ainsi que les nomment les anciens navigateurs, nous présentaient un spectacle curieux, notre vue semblait produire le même effet sur eux; toutefois, les hommes, vêtus de chemises et de pantalons, et les femmes, couvertes d'une ample blouse ou sayong, avaient perdu cette élégance de costume qui sied si bien aux peuplades océaniennes, vêtues d'amples manteaux flottants faits en écorces de mûriers. Au milieu du trépignement général, sous le feu croisé de *bonjour, bonsoir*, en français estropié, quelques mines passablement rébarbatives de vieillards, encore empreintes de la sauvagerie primitive, tranchaient par leur sérieux; mais çà et là les regards animés de jeunes femmes émaillaient cette scène, et les plus osées nous pressaient les mains en nous bégayant tout ce qu'elles savaient de français. Il est de ces scènes qu'on ne peut rendre, où les sensations donnent à peine à la pensée le temps de se formuler, et la nouveauté de notre position réciproque rendait notre entrevue piquante. Les missionnaires jouissaient de notre surprise, et se trouvaient heureux de montrer à leurs catéchumènes des compatriotes montant un bâtiment de guerre.

Aussi, lorsque nous nous mîmes en marche pour nous rendre à la demeure de MM. Laval et Latour, la population se rangea d'elle-même et dans une humble posture pour nous ouvrir un passage, sans nous suivre au siége de la mission. Les femmes seules, poussées par leur excessive curiosité, s'enhardirent à nous escorter sous l'ombre épaisse des rimas, qui ne tarda pas à nous protéger, et soit candeur, soit coquetterie, les plus aguerries laissaient leurs doigts effilés enlacés aux nôtres, les plus timides, s'élevant sur la pointe des pieds, se dressaient pour examiner nos physionomies. La femme est partout la même, impressionable et désireuse d'être vue. La louange est pour elle un bien, et civilisée ou sauvage, dominatrice ou esclave, le plus puissant mobile est son instinct de coquetterie. Toutes témoignaient donc par leur cou tendu, leurs yeux brillants, par leur pose, par leurs gestes, la vive curiosité qui les maîtrisait, et n'en déplaise aux navigateurs Beechey et d'Urville, j'en remarquai quelques-unes de fort jolies. Leur peau, cependant, est généralement fort brune, et leur aspect peu attrayant, sous les longues robes d'étoffes bleues ou noires qui les recouvrent, ce qui les fait ressembler aux Péruviennes de Colan ou aux Mariannaises.

Bientôt notre cortége diminua; les cris qui se faisaient entendre, la joie

Digitized by Google

qui s'exprimait en pantomime cessa : nous arrivions à la demeure des missionnaires, véritable demeure évangélique à son toit de feuillage et à la simplicité de sa construction.

L'habitation de nos compatriotes est contiguë à une petite place déblayée, à la suite du village d'*Ikitopa*. J'ai déjà dit que de la mer on n'apercevait aucune cabane, mais seulement un pâté d'une verdure noire : c'est qu'en effet les insulaires ont choisi un abri sous les dômes des grands arbres à pain qui les protégent de leur ombre, et sous ces arbres s'élèvent disséminées tantôt de grandes cabanes, tantôt de plus petites, avec des sentiers tracés pour communiquer de l'une à l'autre, et une voie plus large pour aller au rivage. En général, l'aspect des villages de l'Océanie est gracieux, et dans ces hameaux à ajoupas couverts de feuilles de pandanus, où l'air circule et tempère ce que la chaleur intertropicale a de fatigant, la vue et l'odorat ne sont pas offensés comme dans ceux de France, où l'on n'arrive aux maisons qu'à travers des monceaux de fumiers ou des mares de liquides croupis. Des ruisseaux d'eau douce coupent Ikitopa, que des haies de marantas enveloppent en quelques endroits, et puis les arbres qui le protégent sont ces arbres à pains francs, qui portent sur leurs rameaux la subsistance de la population, puis les cocotiers à la chair blanche et émulsive, puis le vaquois aux longues feuilles rubanées, le *ti*, et quelques autres encore. C'est surtout à O-Taïti, à Borabora, aux îles Carolines, que ces villages sont frais et gracieux. Mais je dois avouer que celui d'Ikitopa m'a paru plus négligé, moins bien entretenu que beaucoup de ceux que j'avais déjà visités dans l'Océanie. Proche le logement des missionnaires, le terrain humide baigné par un ruisseau est soigneusement nettoyé.

La cabane ou le presbytère des missionnaires a été construit à la mode des insulaires, mais avec plus de soin. Placé sur un terrain bas et humide qu'on a comblé par des débris de coraux ou pierres de madrépores, on l'a encore exhaussé de plusieurs marches pour arriver à la pièce d'entrée. Cette demeure peu spacieuse a été longtemps occupée par l'évêque de Nilopolis, M. de Rochouse. Elle se compose d'une salle principale pour les réceptions, ayant quelques chaises, plusieurs bancs, une table et une image de la Vierge, et sur les côtés deux petites chambres à coucher. L'ensemble présente cette apparence de pauvreté qui va bien à des ministres du Christ, mais cependant on voit partout de l'ordre et une grande propreté. A l'entour règne ce calme, ce silence de thébaïde religieuse qui donne à l'atmosphère un parfum de sainteté.

Nous voilà donc assis au foyer de la mission. La conversation s'anime et devient active. Nous avons tant de choses à apprendre aux exilés de la France sur la commune patrie, et nous sommes naturellement si empressés de leur faire des questions sur leurs nouveaux chrétiens. Aussi voilà à peu près la substance des renseignements qui résultent de notre première entrevue avec MM. Laval et Latour. Ce sont eux qui parlent :

«La mission catholique des îles Sandwich à Oahu est en voie de prospérité ; aussi monseigneur s'est-il hâté de partir il y a huit jours à peine, afin d'acce-

Digitized by Google

lérer, par sa présence, les succès des prêtres qui ont entrepris cette œuvre, et, comme le dit proverbialement l'un de nos interlocuteurs, pour battre le fer pendant qu'il est chaud. Toutefois, notre évêque doit, avant d'atteindre Oahu, relâcher aux îles Marquises, où existent deux établissements de la mission, l'un à Nu-Hiva et l'autre à Vaïtahu, et doit laisser un missionnaire sur une des terres placées sur sa route.»

Dans toutes les îles de la mer du Sud où les missionnaires ont pénétré, les progrès de leurs efforts sont sensibles, mais partout où ils rencontrent les ministres anglicans, ils éprouvent bientôt les effets de leurs calomnieuses imputations. MM. Latour et Laval nous disaient : «Figurez-vous que les missionnaires protestants n'ont pas honte de nous faire passer aux yeux des insulaires pour des idolâtres; ils leurs disent que nous appartenons à une nation qui n'a que des petits navires et qui n'est pas riche, qui souvent mange de la chair humaine, que sais-je? Ces honteux mensonges qui ravalent les peuples civilisés au-dessous des brutes, ils les prodiguent journellement, et c'est par eux qu'ils nous ont discrédités à Taïti et aux Sandwich. Nos persécutions ont été aussi nombreuses que cruelles, ajoutaient ces apôtres, et cependant l'œuvre de la mission a progressé; à la Nouvelle-Zélande même, où les protestants ont échoué, nous avons obtenu des conversions. Il faut avouer que le gouvernement nous a efficacement protégés en envoyant fréquemment des navires de guerre croiser dans les divers archipels de l'Océanie. Une réaction s'opère en notre faveur aux îles Sandwich, les anglicans et les méthodistes américains perdent de leur influence; les naturels embrassent avec ferveur le catholicisme. Aux Marquises, malgré les efforts d'un homme dangereux, nous avons obtenu quelques conversions, et les habitants nous tolèrent parmi eux et nous écoutent, ce qui est beaucoup.

Notre brick était attendu aux îles Mangareva. «Nous savions, nous dit-on, qu'au premier jour un navire de guerre de la station du Pérou nous serait envoyé; c'était une promesse que l'amiral avait faite à l'évêque. Aussi lorsqu'en disant la messe, un naturel cria derrière nous *pahi-pahi*, nous comprîmes que bientôt nos vœux allaient se réaliser et que nous allions recevoir des compatriotes. — Votre messe a dû se ressentir de cette espérance,» ajoutâmes-nous en souriant au curé, et celui-ci nous avoua qu'il se fit dans sa petite église un va-et-vient et un mouvement fort peu religieux. C'est qu'en effet il devait tarder aux missionnaires de prouver à leur troupeau qu'ils n'en avaient pas imposé en se disant les envoyés d'un peuple qui possède beaucoup de guerriers, beaucoup de vaisseaux, et dont le pavillon a le pouvoir de protéger au loin ses enfants. Il a été un temps du moins où ce peuple eût tiré sans hésiter l'épée pour faire respecter ses nobles couleurs.

Nous fîmes à ces messieurs la même demande que déjà leur avait faite Dumont-d'Urville : «Devons-nous aller voir le roi? — Le roi, répondit M. Laval, pauvre homme dont le titre est un hochet! » Nous comprîmes toute la signification de cette réticence. On convint donc de n'aller le visiter qu'après qu'il serait venu en personne à bord du brick. C'était la marche qu'avait

Digitized by Google

suivie M. d'Urville, qui, par parenthèse, a laissé parmi les missionnaires et la population un renom de générosité qui ne lui a pas beaucoup coûté à acquérir : c'est pour avoir vêtu d'une de ses défroques et de pied en cap Sa Majesté *Gregorio Maputeoa*. Cette largesse de M. d'Urville m'étonna beaucoup, moi qui connaissais par une longue habitation avec lui son économie, devenue proverbiale parmi nos matelots dans ses deux premières campagnes. Toutefois les missionnaires ont conservé de lui l'opinion que c'était un bon homme, un peu vif et emporté, mais au demeurant accommodant. A ce sujet, ils nous citaient sa sortie contre Pritchard, devenu depuis si célèbre; Pritchard pétri de l'égoïsme anglais, du fanatisme du XIIIe siècle, et de la cupidité d'un juif du moyen âge.

Il fut donc convenu que nous n'irions pas chez le roi. Pendant ces causeries, on fit circuler du vin de Madère, des biscuits, des bananes et des cocos. Comme des marins arrivant de la mer, nous préférâmes naturellement pour breuvage le lait de ces derniers. Nous admirions l'intelligence avec laquelle trois ou quatre naturels façonnés en domestiques nous servaient. Leur physionomie était avenante et leur tenue fort convenable. Ils étaient vêtus de grands sarongs blancs et portaient sur leur physionomie un air de catéchumènes pudiques. Toutefois cette supériorité mondaine de la part de nos prêtres ne m'a pas plu ; ce n'est pas l'idée que je me fais de l'enseignement qu'on doit prodiguer à ces peuples. La vraie dignité du sacerdoce ne s'accommode pas de l'abjection du servilisme. Le domestique, tout en rendant les services qui lui sont imposés, doit conserver cette sorte de dignité qui appartient à l'homme. M. Latour a beaucoup plus de simplicité dans les manières que M. Laval; il vint au devant de mes objections par cette phrase adroite, en disant : « L'homme, près de l'état de nature, doit être d'abord dominé afin d'être mis plus tard en possession d'un bien qu'il ne saurait apprécier avant d'avoir reçu l'éducation qui permet d'en jouir. » Peut-être a-t-il raison? Partout l'homme est un grand enfant qui se laisse dominer plus par la forme que par le fonds des choses. En général, ces messieurs nous peignirent la masse des Mangareviens comme bonne, simple, dévouée et affectueuse. « Ils sont entièrement soumis à la loi du Christ, dit M. Laval, tous moins un, et cette exception est un fou qu'on n'a pas jugé convenable de baptiser. Sans doute que nos nouveaux chrétiens ne comprennent point les sublimes mystères de notre culte, mais s'ils n'ont pas la science du chrétien ils en ont du moins la foi. » Cette manière de juger sainement le résultat de la mission me fit plaisir, et j'écoutai avec plus de satisfaction M. Laval nous développant sa thèse, lorsqu'il ajouta de nombreux développements à cette pensée : « Avec le temps ces insulaires seront conduits à croire et à savoir, et tous nos efforts tendent vers ce double but. » De ceci il résulte que nos missionnaires n'ont pas perdu de temps pour convertir au christianisme une population entièrement idolâtre, et, pour ma part, je me propose de ne rien négliger pour m'assurer de leur succès. Ce que je vis de prime abord me confirme cependant la plupart des faits qu'ils avancent, et la semence de l'Évangile, répandue par les

Digitized by Google

mains de ces obscurs ouvriers, a vite germé sur ces îles et promet d'abondantes moissons...

M. Laval, qui joue un rôle aussi important dans la mission, est né à Chartres. Il est de chétive complexion, maigre, pâle et très-fatigué; sa physionomie ne peint pas la franchise, bien qu'il ait sur sa figure une sorte de sourire stéréotypé. Il venait de dire la messe à Akermou, lorsque nous mouillâmes sous Akena. Des églises ont été bâties sur chacune des îles principales, et elles sont plus ou moins vastes suivant le nombre des habitants; celle d'Akena a plus de 16 mètres de longueur et a coûté à bâtir considérablement d'efforts. Mais les naturels tenaient tant à posséder un temple, que les missionnaires ont dû céder à leur désir. «On est occupé en ce moment, nous dit M. Laval, à édifier une église à Mangareva, dans de vastes proportions; mais il s'écoulera beaucoup de temps avant qu'elle soit achevée, car rien n'est difficile comme le transport des grosses pierres madréporiques qui doivent entrer dans ses murailles.» Les naturels sont, en effet, privés de tous moyens de transport et sont obligés d'aller tailler ces blocs calcaires dans les récifs d'Akena. Le pilote Marion nous affirmait avoir employé dix mois à bâtir la maisonnette qu'il habite. Lorsque je visitai cette demeure assez gracieuse, je vis la femme du pilote, jolie insulaire, sœur de celle qu'a épousée Guillou.

M. Laval est aux îles Mangareva dès le début de la mission. Lui et l'abbé Caret furent expulsés en 1836 de Taïti par les injonctions de Pritchard, cet énergumène aviné, capable de tout, hors le bien. Mais le ciel réservait à M. Laval, pour compensation, de brûler les idoles des insulaires du Mangareva, païens en 1835, et son nom se reproduit fréquemment dans les *Annales de la propagation de la foi.* MM. de Rochouse et de Latour ne sont venus que plus tard...

M. de Latour mérite aussi sa biographie. Dans notre première entrevue, il me parut mieux élevé que M. Laval, plus discret surtout, et bien qu'il soit simple catéchisant et chargé de propager par l'imprimerie les nouveaux dogmes, il a rendu à la mission des services hors ligne. C'est un petit homme d'un âge assez avancé, à large cerveau par le haut, mais à côtés de la tête très-bombés. Il a les bras longs et maigres, et tout son corps grêle semble avoir été macéré. Il n'a pas l'estomac meilleur que M. Laval, si j'en juge par certaines senteurs qui frappent l'odorat, sortes d'exhalaisons que je crois due à une alimentation végétale continue, et surtout à la consommation habituelle de fruit à pain converti en bouillie. M. Latour me dit être friand de ce mets, que je trouve pour ma part fastidieux. Avant d'arriver aux îles Gambier, M. Latour m'avoua avoir essayé de plusieurs métiers; c'est ainsi qu'il passa quelque temps chez le lithographe parisien Langlumé pour apprendre à imprimer. Il a le goût des sciences, et, sans être très-versé dans leur culture, il a appris de tout un peu; et cependant, par son nom, M. Latour semble tenir à une vieille aristocratie: il se nomme Alonzo, vicomte de Floret de la Tour de Clamaure. Les manières de ce petit homme sont simples, mais distinguées; son ton, son parler de bonne compagnie, pré-

Digitized by Google

viennent en sa faveur, et, pour arriver à Mangareva, de graves vicissitudes de fortune ont dû réagir sur cette chétive organisation. Pour ma part, j'ai éprouvé pour M. de Latour les plus vives sympathies : aussi, pendant que M. Laval accompagne le commandant dans une excursion, je m'empresse en restant avec M. Latour de l'accabler de questions. J'en obtiens les renseignements suivants :

«Ma principale fonction, me dit M. Latour, est de catéchiser les insulaires; mais je joins encore à ces devoirs, qui me laissent peu de repos, la direction de la fabrication des étoffes de coton. Je suis contraint de me rendre dans chaque île pour donner des leçons aux femmes depuis les plus jeunes jusqu'à l'âge de soixante ans.» Quelles leçons? M. de Latour fut discret à ce sujet, mais le pilote me dit que c'étaient des leçons de lecture et surtout d'écriture, car les Mangareviens ont montré le même empressement que les habitants des îles de la Société ou des Sandwich pour apprendre à écrire. Ils ont un goût excessif pour la calligraphie; aussi quelques jeunes gens possèdent-ils, au moment présent, une fort belle écriture, bien que la masse ne soit encore qu'au début. Le roi sera bientôt en mesure de se passer de son premier ministre pour transcrire les affaires importantes qu'il n'est pas encore en état de traiter seul. M. de Latour me dit qu'il était aussi occupé à faire imprimer les premières feuilles d'une grammaire mangarevienne, et celles d'un petit vocabulaire de mots français travestis pour le génie de la langue de ce peuple, qui s'assimile avec une prodigieuse facilité les mots des idiomes étrangers. Toutefois M. de Latour les engage à conserver intacte le plus possible leur propre langue, et c'est pour cela qu'il cherche à la fixer. Aujourd'hui, il possède douze cents mots de la valeur desquels il est sûr. Il a façonné trois jeunes gens au métier de compositeurs, et il se borne à corriger les épreuves. «Lors du passage de M. d'Urville, j'ai pu, me disait M. Latour, lui fournir huit cent dix mots exacts, et je lui ai donné les insectes, les plantes et les coquilles qui vivent sur ces îles. Je l'ai ainsi mis à même de compléter les études qu'il a pu faire pendant les quinze à vingt jours qu'il y a passé.» M. Latour jugeait avec sévérité les vocabulaires de langue océanienne publiés par ce navigateur; il les accusait d'être très-mal orthographiés et chargés de dénominations étrangères. C'est effectivement ce que divers lexicographes voyageurs ont observé, et ce qui ne peut être contesté.

M. Latour regrettait beaucoup de n'avoir pas eu assez de loisir pour se construire un lieu destiné à lui servir de cabinet d'histoire naturelle pour les îles Mangareva. Il aime l'étude de la nature, et l'évêque l'avait fortement engagé à s'y livrer : aussi il put me montrer, mais pêle-mêle et comme en fouillis, deux cents espèces de plantes environ, à demi rongées, il est vrai, par les rats et par les insectes, et surtout par les blattes, qui sont fort communes sur ces îles. On trouve à Mangareva un assez beau bupreste, mais les oiseaux et les coquilles sont peu variés, et cependant, à en juger par les débris de tests qui couvrent les grèves, les mollusques testacés marins doivent être fort nombreux. Toutefois je vis, parmi les coquilles ramassées

Digitized by Google

sur les récifs, quelques belles espèces. M. Latour me répéta plusieurs fois qu'il regardait les insulaires comme doués d'une rare intelligence. Il en est qui avaient appris à écrire rien qu'à voir faire ceux qu'on avait d'abord enseignés.

M. Laval fut agréablement surpris à la proposition que lui fit le commandant de conduire les gens du brick en armes pour assister à une messe. Tout heureux qu'il fut de cette proposition qu'il accepta avec empressement, il dit avoir besoin d'en conférer avec le missionnaire établi à la grande île et qui remplit les fonctions de préfet apostolique.

Notre commandant suggéra aussi à M. Laval une idée qu'il n'avait pas eu et que celui-ci ne jugea pas à propos toutefois d'accepter : c'était de faire adopter aux îles Gambier le drapeau tricolore en ajoutant une croix dans la bande qui tient à la hampe. «Les Mangareviens ont déjà un pavillon, objecta M. Laval, et ce drapeau blanc, que traverse une bande bleue où cinq étoiles sont semées, a été proposé par un marin français nommé Morice, qui se trouvait ici il y a environ une année. » Ce Morice mit lui-même son navire sous la protection de ce pavillon de nouvelle fabrique, afin d'éviter d'être capturé par les Péruviens, alors en guerre avec le Chili. Ce négociant avait effectivement fait l'armement de son navire à Valparaiso, et par conséquent sous les couleurs chiliennes.

M. Laval accepta avec plus de reconnaissance l'offre qui lui fut faite de faire réparer par les charpentiers du brick l'embarcation des missionnaires, qui ne pouvait servir qu'après avoir subi une sorte de radoub.

Avant de nous séparer, le commandant engagea les deux missionnaires à venir déjeuner à bord le lendemain, tout en les priant de s'y faire escorter par quelques provisions fraîches, s'ils ne voulaient pas être réduits aux salaisons de bord. M. Laval nous remit une carte anglaise des îles Marquises, qui devait plus tard nous servir pour visiter cet archipel ; il invita en même temps les chasseurs à se livrer à la poursuite des chèvres sauvages qui se sont multipliées sur les montagnes d'Akena. Le pilote nous avait déjà appris que l'évêque avait cherché à débarrasser l'île de ces hôtes devenus importuns, et qu'il avait fait faire une battue générale par tous les habitants, mais sans succès, car on n'avait pu en tuer que quatre. Or, la nuit, les chèvres descendent dans les ravins et détruisent les récoltes des naturels; c'est ainsi qu'un petit champ de coton qui promettait de donner de beaux produits a été brouté dans une nuit. Ces animaux, d'abord attachés pendant les trois premiers mois de leur arrivée d'Amérique, ayant été lâchés, leur naturel revint avec la liberté, et ils s'enfuirent sur les sommets les plus escarpés des pitons. Enfin, ces chèvres devinrent aussi embarrassantes que les chats, d'abord importés pour faire la guerre aux rats multipliés outre mesure, et qui dévoraient tout ce qui était à leur convenance. Aujourd'hui les chats, devenus sauvages, détruisent la volaille et sont eux-mêmes un vrai fléau...

Avant de nous embarquer dans notre canot pour rejoindre le bord, tout en cheminant avec nos deux interlocuteurs, nous entrâmes dans la cabane

Digitized by Google

de Marion. Chaque maison a devant sa porte principale un espace libre, formant une petite place déblayée où est allumé du feu. La demeure de notre pilote est bâtie avec beaucoup plus de soin que celles des naturels, et en entrant je vis à la porte des tas énormes d'écailles d'huîtres perlières attestent que Marion se livrait avec ardeur à la recherche des perles. Enfin, nous saluâmes MM. Laval et Latour, et bientôt nous quittâmes Akena pour rejoindre *le Pylade*.

Les naturels que nous avions vus de tout âge et de sexe différent nous avaient charmé par leur empressement jovial, saluant notre bonne arrivée par une joie expansive, sans apprêt et remplie d'élan. Leur curiosité n'était pas importune, leur familiarité était empreinte de bonhomie respectueuse, aussi cette première journée me laissa-t-elle sous le charme. Certes, j'avais eu aux îles de Tonga une réception flatteuse; à Tikopia, où j'arrivai avec trois ou quatre de mes compagnons de *l'Astrolabe*, nous avions été accueillis avec un empressement qui nous étonna ; aux îles Gambier, les démonstrations furent bien autrement énergiques. J'avoue donc que j'emportai des travaux des missionnaires catholiques l'idée la plus haute et l'estime la mieux sentie.

Pendant notre absence, des pirogues avaient visité notre navire, et, il faut le dire, la soirée avait été superbe. Il n'en fut pas de même pendant la nuit, où des grains de pluie et de fortes rafales du N.-O. se manifestèrent.

Le lendemain 13, la journée fut tantôt éclairée par un soleil radieux, tantôt obscurcie par des grains noirs et subits. Dès le matin, cependant, les naturels affluèrent sur notre brick. Le commandant descendit de fort bonne heure sur l'île d'Akena. A peine y était-il rendu, que le roi des îles Gambier vint lui faire visite; mais, faute de place, le commandant, qui recevait ce matin-là les missionnaires à déjeuner, n'invita point Sa Majesté, ce qui la contraria fort et la fit retourner en hâte dans sa capitale, à Mangareva. Les missionnaires eux-mêmes en éprouvèrent un vif déplaisir, et cependant le bon roi n'en garda pas rancune, car il envoya à bord, quelques heures après, un présent de cocos, de citrouilles et autres productions végétales de l'île.

Le préfet apostolique, M. Lauzu, autrement nommé père Cyprien, se rendit à bord dans la matinée, en compagnie de deux autres Français venus dans ces îles avec l'évêque.

M. Lauzu est un homme de trente-trois ans au plus, brun, frais, et qui ne ressemble en rien à son confrère Laval. Ses manières sont distinguées, sa physionomie empreinte de finesse, et son regard est observateur, malgré les lunettes qui protégent sa vue. C'est un ecclésiastique aux formes de chanoine, aux dents blanches, aux mains belles, à la mise proprette, et quand on est doué de tels avantages physiques, il y a du mérite à en faire le sacrifice pour vivre avec des peuplades ignorantes et perdues au sein des mers.

M. Lauzu fut très-aimable avec nous, mais ses poses étudiées, son geste mesuré, sa prunelle scintillante, pendant que ses deux compagnons, l'un nommé Henri, l'autre, dont j'ai oublié le nom, menuisier et fort âgé, con-

Digitized by Google

fit en dévotion, nous témoignaient bruyamment la joie qu'ils avaient ressentie à la vue des *couleurs* que le brick fait flotter avec noblesse dans leur solitude, me donna à réfléchir. Je fus prévenu peut-être contre la trop grande humilité affichée par ces messieurs. Je n'aime pas cette onction poussée trop loin; elle m'impose une sorte de répulsion, et l'on verra plus loin jusqu'à quel point mes prévisions furent fondées. Toutefois, ce sont des compatriotes, et ce titre les rend sacrés à mes yeux. L'impression première s'efface et je me la reproche même. Aussi chacun de nous s'efforce-t-il de leur être agréable, et nous les engageons vivement à descendre au carré, déjeuner avec nous; ils acceptent, et font honneur surtout au pain frais, ce qui prouve en passant qu'ils n'en consomment pas souvent. Dans les causeries, M. Lauzu nous apprend qu'il a servi dans les dragons de la garde royale de Charles X, et le vieux marguiller, lui, avoue n'avoir jamais hanté que les sacristies. Mes doutes, par ce dernier fait, étaient éclaircis, et dès lors je pus causer avec moins d'indécision. Il y avait entre les opinions de M. Lauzu et les miennes tout le diamètre du globe. Raison de plus pour se traiter avec convenance, maintenant que les rôles sont connus, et que l'un est guelfe et l'autre gibelin.

A ce déjeuner, assistait aussi l'ex-grand prêtre des îles Mangareva, insulaire qui mérite une mention particulière pour avoir secoué philosophiquement les erreurs des croyances qu'il était chargé d'enseigner au peuple.

Ce pontife païen a donc le premier accueilli avec empressement la mission. Son âme s'est ouverte la première à ses enseignements. Bientôt, chrétien fervent, il n'a pas craint de jeter au feu publiquement les idoles dont jusque-là il avait desservi les autels, et d'abjurer les faux dieux de Mangareva en se soumettant au Nazaréen...

L'ancien grand prêtre des îles Mangareva, qui a été si utile aux succès des missionnaires, est de noble origine. Il se nomme Matua; mais lors de son baptême il a reçu les noms de Maria Etepano (Stefano). Il est marié à Mariana Toamatuki, et a trois frères, qui sont : Matereikura, Harapei-ti-Rura et Torago. Le premier, qui a reçu le prénom de Jacques, est l'aîné.

Pour exercer les fonctions de grand prêtre, Matua a été forcé de se battre avec son frère aîné. Objet de la prédilection d'un père qui aimait moins ses autres enfants, il avait eu en partage la plus grande portion des propriétés de famille. Cet engouement du vieillard pour Matua ne provenait que d'un caprice né de la haute taille de cet insulaire. Il est de fait que Matua est d'une grandeur remarquable, et sans contredit le plus robuste des Mangareviens. Il est assez bien fait, mais son intelligence égale sa belle stature, car c'est un Océanien fort remarquable par son aptitude et par l'étendue de son jugement.

Quoi qu'il en soit, quand, par la volonté paternelle, Matua se trouva investi du sacerdoce, Mateirekura, fort de son droit d'aînesse et de la tradition, vint réclamer le pouvoir les armes à la main. Matua accepta la guerre, convoqua tous ses vassaux, et fit des prodiges de valeur en tuant un grand nombre des adhérents de son frère qu'il mit en déroute. Après ces

Digitized by Google

succès, il fut proclamé grand prêtre et conserva sans contestation les hautes fonctions qu'il devait à son courage et aussi à sa naissance; car, patricien d'origine, fils d'un guerrier renommé, il se trouvait propre oncle du roi régnant. Après ce récit, je portais une vive attention sur ce chef, que son troisième frère, Harapei-ti-Rura, accompagnait et qui lui paraissait fort dévoué.

Matua, ai-je dit, est un des plus beaux hommes que j'aie vus. Il a près de 7 pieds de haut. Son visage est régulier et couvert d'une longue barbe vénérable. Ses dents sont du plus pur émail, ses yeux sont empreints d'une douceur qui charme, et ses traits nobles, en s'harmoniant avec calme, lui donnent une expression peu commune. Sa taille est bien prise, et le torse est proportionné avec sa stature élevée. Sans hyperbole, sa tête me rappelait celle du Jupiter olympien des statuaires, et je ne pouvais me lasser de contempler le tatouage qui courait, sur sa main potelée et effilée, en broderies fines et délicates. L'attention que je portais à cette occasion piqua la sienne, et je le voyais qui depuis longtemps paraissait intrigué par le bout de ruban rouge qui ornait ma boutonnière, et dont l'usage lui était inconnu. M. Laval lui expliqua sans doute le sens emblématique de ce talisman, jadis vénéré, mais tombé en discrédit comme toute chose prodiguée sans choix et sans discernement; car j'entendis plusieurs fois le mot *mate* qui semblait dire guerre, combat, valeur ou mort, et tout d'un coup, réveillé dans ses vieux souvenirs de jeunesse, Matua s'élance vers moi, me serre les mains, demande vivement mon nom et paraissait heureux de le répéter. Je fus touché de l'ardeur juvénile de cette noble tête à chevelure déjà grisonnante, aux manières aisées, et qui redevenait l'homme aux instincts belliqueux sur la simple réminiscence d'une analogie lointaine.

Matua est l'enfant gâté des missionnaires, qui le choient avec un soin de tous les instants. Cela se conçoit; ce chef, par son rang et par ses fonctions, a, en embrassant le culte des étrangers venus dans l'île pour prêcher une nouvelle croyance, décidé son adoption. C'est lui qui alla chercher l'évêque pour le conduire à Mangareva encore païenne, et au milieu d'une grande fête fit adopter la loi du Christ. C'est Matua, enfin, qui brûla les dieux de bois qui régnaient sur ces îles; mais il est juste de dire que souvent après de vives terreurs vinrent l'assaillir, et qu'il a fallu un certain temps pour lui faire comprendre toute la puissance du vrai Dieu contre la faiblesse de ces fausses divinités. Matua a-t-il embrassé spontanément le christianisme, pénétré de la pureté de cette religion? J'en doute: le spiritualisme de ce culte humanitaire ne pouvait être compris par lui. Des vues politiques sur son pouvoir chancelant et usurpé l'auront porté d'abord à se convertir, et plus tard la conversion aura été solide et intelligente. Ce qui semble le prouver, c'est que partout les prêtres des idoles ont été les ennemis acharnés des missionnaires, et partout ils ont été les derniers à embrasser le nouveau culte porté chez eux.

M. Latour me citait avec complaisance cette exclamation de Matua qui, en voyant s'élever un ballon fait par M. Latour lui-même, et n'ayant pas

Digitized by Google

moins de 45 à 50 pieds de circonférence, s'écria : *Je puis mourir à présent, les Mangareviens sont un grand peuple...*

M. Latour, dont la conversation me plut beaucoup, m'apprit que le roi des îles Gambier était le plus éclairé de tous les insulaires sur le génie du dialecte océanien, parlé dans les îles de sa dépendance, et surtout sur les étymologies. « Lorsque je suis embarrassé avec les chefs ou les anciens prêtres, je m'adresse, me dit M. Latour, sans crainte au roi, et c'est le seul qui peut détruire mes doutes. » Ses sujets eux-mêmes reconnaissent les grandes connaissances en linguistique mangarevienne de leur chef, et lorsqu'ils sont embarrassés, ils disent : Le roi seul peut résoudre cette question. Mais, chose singulière, Matua, grand prêtre, a été le premier à embrasser le christianisme, et Maputeoa, roi, a été le dernier à se convertir. Il semble que ce prétendu sauvage ait mis en pratique cette loi des peuples civilisés, qui veut que les chefs restent les derniers au poste du danger. « Mes sujets se font chrétiens, disait Maputeoa ; mais je veux juger par moi-même du mérite des assertions émises par les doctrines des nouveaux venus... »

Les insulaires des îles Gambier ont toujours beaucoup redouté ceux qui habitent les îles basses de la Chaîne, leurs plus proches voisins. Ils ont souvent eu à guerroyer contre eux, et ont convoité la possession de leurs terres peu productives. Les Océaniens des îles de la Chaîne, pour expliquer leur haine, rappellent que, il y a une quarantaine d'années, des compatriotes furent tués par les Mangareviens : aussi ceux-ci ont-ils souvent de chaudes alertes, et quelque temps avant notre arrivée, ils prirent l'épouvante aux approches de pirogues qui se dirigeaient vers les passes du lagon. Ces pirogues étaient montées par des habitants de Mangareva, qui revenaient de la pêche.

Pendant que je puisais ces renseignements dans la conversation de M. Latour, notre canot approchait du terme de notre course, et le vaste espace qui séparait le brick de la grande île de Mangareva venait d'être franchi. Le fond de la mer s'élevait, les bancs de coraux devenaient plus élevés et plus épais ; une ceinture verdoyante ceignait l'île, et d'entre ces massifs, on voyait saillir des maisons. Il était près de deux heures quand nous nous engageâmes dans le chenal balisé qui conduit au môle, môle commode, bâti en pierres madréporiques par M. Latour, et qui permet aux pirogues de rester à flot en tout temps. Le petit chenal qui conduit au débarcadère est assez étroit. Il est bordé de murailles verticales de madrépores, et à toucher terre, il a fréquemment une grande profondeur. Sur un de ces côtés, s'élève une îlette qui servait autrefois de moraï et que les missionnaires ont transformée en cimetière. Quelques cocotiers, quelques autres végétaux s'élèvent çà et là d'entre les quartiers de roches coralligènes. Au môle, flottait le pavillon de Mangareva, hissé sur son mât, et au pied étaient groupés deux cents naturels environ, ayant à leur tête le roi entouré des principaux chefs.

Dans cette réception officielle, l'empressement qu'on nous avait déjà témoigné à notre arrivée à Akena se manifesta par des poignées de mains qui nous arrivaient de toutes parts, par des bonjours français enseignés par les

Digitized by Google

missionnaires, auxquels s'unissaient les *iourana* à l'Otaïtienne, et plus généralement les *enaghaé* des îles Gambier, mots qui sont synonymes les uns des autres. Nous répondîmes à cet empressement par des salutations amicales et empressées, et à la grande joie de tous. Il m'arriva de les saluer du *kokoë noti*, mots de bienveillance dans leur langue. Le roi, son ministre et ses chefs, entourés d'une sorte de garde royale, armée de javelines, nous prodiguèrent les poignées de mains, devenues si à la mode depuis quelques années, sorte de glu où se sont pipés plus d'un oiseau sauvage, regardés jusqu'alors comme oiseaux fins et rusés. Après les salutations et les compliments, le cortége se mit en marche vers le village, disons mieux, la capitale de ces îles. Le peuple nous escortait en manifestant une joie réelle, et témoignant, par ses paroles et ses bonjours répétés, le plaisir que lui causait notre vue. Nous partagions, certes, le contentement que chaque insulaire semblait éprouver; c'était pour nous un spectacle aussi neuf que curieux. «Ces braves gens ont reçu l'ordre, dis-je à M. Latour, de venir à notre rencontre et de montrer leur empressement?—Non, me répondit M. Latour, ils n'ont reçu aucune injonction; leur empressement est spontané. Ils ont vu la cour se diriger vers Mangavera, cela a suffi pour les porter à accourir à sa rencontre.» M. Latour me paraissait presque aussi surpris que moi de cet élan de la population de l'île. Mon regard scrutateur, en se promenant sur cette foule, distingua parmi les hommes quelques beaux types de la race océanienne, ornés d'un brillant tatouage, et parmi les femmes quelques-unes jolies et faites à la perfection. Tous étaient vêtus à l'européenne, c'est-à-dire à la mode prescrite par les missionnaires. La reine ne dédaigna pas de venir à notre rencontre, et nous lui fûmes présentés à un endroit resserré, servant de défilé au môle et planté de beaux arbres. C'était une bonne grosse réjouie, massive ou presque obèse, quoique jeune encore; l'on sait que les Océaniens prisent, à l'égal des Turcs, les femmes dont les beautés peuvent être appréciées au poids. Une grande robe agrafée au haut du cou enveloppait sa massive majesté, que coiffait un foulard aux couleurs vives. Les femmes de sa suite portaient leur chevelure flottante, et toutes nous donnèrent la poignée de main de rigueur, mais avec une certaine retenue.

Dans cette visite d'étiquette, nous suivîmes immédiatement le commandant et les missionnaires pour nous rendre à la demeure du roi, en laissant bien loin derrière nous la reine et ses femmes qui hâtèrent le pas pour suivre le gros du cortége. Naturellement flaneur, je ne tardai pas à me trouver en arrière du groupe, et j'allai examiner les pierres de corail amassées pour la construction de l'église, en même temps que j'allais mesurer des yeux le grand hangar bâti pour les ouvriers, quand je vis la pauvre reine tout essoufflée, hâtant le pas autant qu'elle le pouvait sans que personne daignât s'occuper d'elle. J'en étais là de mes réflexions, et j'allais, en preux chevalier, offrir galamment le secours de mon bras à la princesse de Mangareva, quand le factotum ou le premier ministre du monarque vint en courant me prier de hâter le pas, en m'informant que déjà le commandant était assis et que je devais aller m'asseoir sur le banc royal à la place qu'on avait

Digitized by Google

d'avance désignée. Je lui montrai la reine qui arrivait près de nous, et il n'attendit pas ma réponse, car il me dit aussitôt : «Elle viendra, pardieu, bien seule ; vous êtes bien bon de vous en occuper dans un moment aussi solennel et où l'on n'a que faire de cette femme.» Je note ce trait de mœurs, parce que plus tard il pourra avoir sa valeur morale.

Le palais de Sa Majesté, construit depuis peu de temps, ressemblait beaucoup à la maisonnette que s'était bâtie le pilote d'Akena. La porte en est élevée, et une toute petite fenêtre servait à l'éclairer. L'intérieur se trouvait tapissé de nattes ; mais malgré ce peu d'ornementation, on sentait que des mains européennes avaient présidé à cette édification. Placée proche de l'église, sur un tertre élevé et à l'ombre de grands arbres à pain, cette demeure se trouvait donner sur un terrain libre et dégagé servant de place, et pour le moment encombré de poutres et de matériaux pour l'achèvement du temple.

Le commandant était assis, vis-à-vis la porte, sur une chaise européenne, couverte d'une toile de mûrier ou tapa. On avait pris la même précaution pour revêtir les bancs et même le sol que cachaient des étoffes de mûriers de la plus grande blancheur. Sous les pieds étaient jetées des nattes de pandanus; mais comme tous ces tissus n'avaient jamais servi et qu'ils étaient très-gommés, il en résultait un frôlement singulier et bizarre. Le père Cyprien avait à sa droite le roi et devait servir d'interprète; quant à moi, j'étais à la gauche de Sa Majesté. Venaient ensuite M. Latour, puis M. Laval, et enfin un M. Soulié, architecte, arrivé dans ces îles avec l'évêque.

En face de nous, la population entière, groupée en demi-cercle, s'étendait sur une vingtaine de rangs jusqu'à cinquante pas. Il n'y avait aucun ordre parmi elle, et les femmes se trouvaient mêlées aux hommes, et ceux-ci aux enfants. Ces insulaires accroupis sur leurs talons observaient le plus profond silence, et leurs regards imperturbablement fixés sur nous suivaient attentivement le moindre de nos gestes, et épiaient les moindres signes de nos physionomies. J'aurais bien voulu connaître les réflexions faites par les plus intelligents de ces pauvres humains ; car, certainement, la scène devait avoir pour eux une étrangeté bien autrement piquante que celle dont ils nous offraient eux-mêmes le tableau. Tous ces hommes restaient donc impassibles : en fixais-je un, je voyais alors ses deux prunelles ardentes se diriger vers moi et me forcer, par leur éclat, à porter ailleurs mon regard. Rien ne troublait ce profond silence, si ce n'est quelques retardataires honteux qui venaient se glisser dans les groupes, et puis demeuraient immobiles aussitôt qu'ils s'étaient accroupis. La curiosité, cette curiosité immense, profonde, se manifestait seule, mais sans bruit, mais sans gestes, par la tension du globe de l'œil. «D'où provient, dis-je au père Laval, l'observation d'un silence aussi solennel? — C'est, me répondit le missionnaire, la manière des habitants de prouver à leurs hôtes leur considération et leur respect; c'est la plus grande marque de politesse qu'ils puissent donner.»

Toutefois, le roi et le commandant échangèrent quelques paroles; puis la reine était venue s'accouder à la fenêtre à me toucher, de manière qu'au

Digitized by Google

moindre mouvement je la heurtais; mais j'avais trop de distraction devant les yeux pour m'occuper de tourner la tête. La reine, d'ailleurs, était laide.

Sur ces entrefaites arrivèrent l'oncle et le cousin du roi, qui venaient offrir leurs hommages au commandant du brick français; puis ils s'adressèrent à moi, en demandant mon nom et échangeant une poignée de main. Le premier avait une physionomie ouverte qui prévenait en sa faveur; mais je vis, au peu de ménagements que les missionnaires prenaient à son égard, qu'ils en faisaient peu de cas, tandis qu'ils dorlotaient beaucoup le ministre, sur lequel j'aurai à fournir des détails assez intéressants.

Maputeoa reçut du commandant une capote de toile cirée dont il ne se couvrit pas, mais qu'il fit plier et emporter dans sa cabane.

Une nouvelle péripétie vint changer les physionomies de la scène; à un signal, sans doute, car l'évolution se fit instantanément, la masse du peuple, jusque-là silencieuse, s'anima bruyamment. C'étaient des appels, des cris, des mouvements à ne plus finir, et toute cette foule se rejeta en arrière pour faire place à une autre foule venant de divers villages et chargée de fruits de toute espèce.

Les naturels vinrent donc les uns après les autres, sans interruption, déposer aux pieds du commandant, les uns des régimes de bananes, les autres des cochons, ceux-ci des poules, ceux-là des cocos dépouillés de leur brou, d'autres des courges. Je croyais assister à une scène d'opéra-comique, alors que les paysannes viennent offrir des fleurs à leur seigneur, le bailli en tête avec son fameux discours d'Alexandre le Grand à son entrée à Babylone. Les cadeaux ne tarissaient pas; on ne déposait plus les objets par terre, on les jetait autour de nous. Ces bons sauvages semblaient dire : « Nous sommes riches, vous avez faim; mangez, hommes de France, qui venez de loin sur vos pirogues pour savourer nos fruits délicieux. »

Cette abondance devenait fastidieuse, et le gaspillage s'en mêlait. Chaque village par ordre de préséance avait fait son envoi : après Erikitea venait Teiaoa, puis Aughasavaka, puis d'autres encore. Les fruits, les cochons, les poules, venaient de droite, de gauche, de derrière, d'en haut, d'en bas; c'était une pluie de comestibles. Le naturel qui avait jeté au grand tas son présent allait rejoindre sa tribu et reprendre sa place dans ses rangs, tout fier du rôle qu'il avait été chargé de remplir dans ce singulier cérémonial. J'en remarquai cependant plusieurs dont le visage soucieux semblait nous taxer de goinfrerie, et qui, économistes peut-être de l'endroit, disaient à part eux : Avec tous ces vivres, on aurait nourri pendant longtemps bien des habitants de l'île. Il est de fait que nous pouvions amplement charger la chaloupe de tous ces présents, et en fournir pendant plusieurs jours à l'équipage entier du brick. Toutefois, par suite de l'empressement de quelques naturels à jeter brusquement à terre leur fardeau, il y avait bien des poules mortes, des bananes écrasées et en compote, des cochons blessés, etc.

La plupart des insulaires, après s'être débarrassés de leur charge, venaient prendre les mains du commandant ou les miennes, et les plus instruits

Digitized by Google

étaient charmés de nous saluer en français. Nous les rendions heureux en leur répondant par un *kokoë noti* affectueux. Parmi les femmes les plus remarquables de cette réunion, je distinguai celle du grand prêtre, chargée d'embonpoint et largement tatouée. Sa vaste corpulence en faisait une beauté mangarevienne fort avenante, et dans sa jeunesse elle avait dû avoir de fort beaux traits. Je demandai à M. Latour pourquoi certaines femmes seules avaient joui de la faculté d'apporter des présents, et il me répondit que tous les naturels que nous avions vus étaient des chefs de famille ayant dans leurs villages des prérogatives reconnues, et que les femmes dont je parlais possédaient par leur naissance les mêmes priviléges. Je ne sais si ces habitudes d'aristocratie de race sont suffisantes pour expliquer la distinction plus grande de leurs manières, leur aisance et ce je ne sais quoi qui dénote une nature plus perfectionnée. Toutes ces femmes paraissaient jouir d'une grande considération parmi les chefs, tandis que la reine, de caste inférieure, était sans influence et sans crédit.

L'engouement forme souvent les réunions d'apparat, nées sous telles ou telles influences. Les banquets, les fêtes de l'Europe n'ont pour aliment bien souvent que de futiles mobiles. Chez les Mangareviens, notre visite était une sorte de consécration politique de leur nouvel état de civilisation, et cela fait estimer leur joie si bruyante et si expansive. Une fois je vis tomber des présents à mes pieds. «Prenez-les, me dit M. Latour, car ils vous sont personnellement destinés. — Pourquoi? — C'est une faveur que vous fait l'oncle du roi. Il vous a demandé votre nom, et maintenant il complète par cette preuve d'affection cet échange autrefois si important dans leurs mœurs traditionnelles.»

Au dire des missionnaires, cette fête avait été improvisée; les naturels l'avaient exécutée spontanément. C'est ce qu'ils appellent faire *tapuna*. «Si nous avions eu du loisir, ajoutèrent ces messieurs, vous eussiez eu une fête nationale complète, suivant les *us* et coutumes de ces îles, et certes, elle vous eût rappelé quelques-unes des pages de Cook, lorsqu'il raconte des cérémonies d'investiture.»

Il est un terme à toute chose, et, malgré les retardataires arrivant baignés de sueur des villages les plus éloignés, les offrandes cessèrent. Les insulaires chargés de contenir la foule, exerçant les fonctions de bedeaux, la firent ranger en haie, et le père Cyprien prit la parole et adressa au peuple une courte allocution. Il leur disait en substance et dans leur langue que *le Pylade* était venu dans leurs îles pour leur offrir la protection de la France.

Puis, à la première partie de la fête, succéda un intermède. C'était l'autorisation rarement accordée, mais donnée cette fois en l'honneur de la circonstance, de se livrer aux anciennes danses militaires. Aussitôt les guerriers s'armèrent de javelines en bois et se livrèrent à des passes entortillées, qui, bien que mesurées, me parurent représenter la mêlée d'un combat. Pendant cette sorte de jeu, pas un cri ne fut poussé, pas un mot ne fut prononcé, ce qui me prouva que cette édition de leur ancienne danse nationale avait été corrigée et soigneusement *expurgata*. Seulement quelques

Digitized by Google

sourires de jeunes chefs servirent à applaudir les exécutants les plus habiles. « Ils ont abandonné, me dit M. Latour, leurs anciens amusements (traduisez cette phrase par on leur a défendu), et cette danse finissait par des contorsions déshonnêtes dont ils rougissent à présent. » Au fait, les missionnaires ont bien fait d'interdire ces jeux primordiaux des naturels, dont la danse guerrière ne formait qu'un faible épisode. C'est dans ces jeux que les Océaniens s'enivrent et exaltent leurs passions ; les scènes qu'ils représentent retrempent leurs instincts de férocité, et le motif, autant politique que religieux qui les leur a fait interdire doit être grandement approuvé...

Enfin la foule s'écoula, et, devenu libre, je me dirigeai avec MM. Laval et Latour pour faire une excursion aux alentours du village, et partout je remarquai la richesse de la végétation et l'abondance des végétaux nourriciers, mais leur peu de variété. Les cabanes sont éparses sous les arbres; les familles qui les habitent sortaient pour nous suivre, mais sans bruit et sans importunité. Les jeunes garçons, au mot *ketlu-ketu* (va chercher)[1], me ramassaient des coquilles terrestres; les filles, plus timides, recevaient des présents de verroteries, sans les demander, mais avec pudeur. Le sexe est mieux qu'aux îles Tonga. Les jeunes filles ont la taille plus mince, les traits plus fins, les lignes mieux faites; seulement leur peau est plus hâlée, plus brune, ce qui les rapproche davantage des Zélandaises.

Je n'ai pu voir cette aimable population sans m'attacher à elle. Soit par caractère, soit par l'enseignement des missionnaires, la douceur de ses manières et la délicatesse de ses procédés la font aimer de prime abord. Entre-t-on chez un insulaire, le chef de la famille vous salue d'une bienvenue cordiale. Il demande le nom du visiteur, s'informe de sa qualité, lui offre ce qu'il possède, s'empresse de le faire rafraîchir. En un mot, j'étais dépaysé, car rien de semblable à ce que Beechey a écrit ne s'offrait à mes observations. Il est juste de dire que, depuis le passage du navigateur anglais, bien des missionnaires ont travaillé à l'œuvre de la civilisation, et bien des années aussi se sont écoulées. L'influence que ces messieurs ont su prendre est immense; puisse-t-elle toujours agir pour le bien-être de ces bons insulaires !

Mes premières impressions à la vue de quelques habitants d'Akena avaient été défavorables; mais, dans l'île de Mangareva et au milieu de la population entière, je conçus une toute autre idée de ce peuple. Les vêtements européens déguisaient ceux qui vinrent à bord les premiers; mais ici je pus me convaincre de la beauté de la race, de la pureté du type. Les enfants avaient cette mine éveillée et espiègle qui est le propre de leur âge, et que les missionnaires n'ont pas cherché à contenir dans les bornes d'une retenue factice. Les femmes, pour la plupart, portent leur chevelure et ne l'ont pas coupée ras, comme quelques insulaires d'Akena; de plus, richement tatouées sur les bras, on voit qu'elles tiennent encore à leurs modes primitives...

Pendant cette promenade, il m'arriva une mésaventure qui me prouva le bon naturel des insulaires. Il est fort difficile en marchant de recon-

Digitized by Google

naître les grands trous dans lesquels ils font leur bouillie de *popoï*, et qu'ils recouvrent soigneusement d'herbes et de feuilles. Je posai le pied dans un de ces trous et j'allais m'y plonger en entier, lorsque dix insulaires s'élancèrent à la fois pour m'empêcher de tomber. L'un d'eux me prit par la taille avec une sorte de sollicitude et paraissait heureux de m'avoir tiré de la bouillie dont, par parenthèse, j'emportai une bonne part. Quelques-uns de nos compagnons veillèrent, durant le reste de notre excursion, à ce qu'un pareil accident ne pût se renouveler...

En général, dans cette excursion, je pus m'assurer du soin que les indigènes apportent à la culture des plantes nourricières, et j'admirai surtout la beauté des arbres à pain, qui sont bien supérieurs en taille et en force à ces mêmes arbres des îles Mariannes, d'Umata ou de Guam. Il est bon de noter également que la variété ne m'a pas paru être la même, l'arbre à pain des Gambier ayant les feuilles excessivement déchiquetées en lanières grêles et les rameaux plus effilés. Les cabanes étaient placées avec intelligence sous les arbres, et des allées sombres et ombreuses leur servaient d'avenue. Il était rare de ne pas y voir quelque propriétaire se promenant paisiblement sous leur ombrage, examinant silencieusement la croissance de ses fruits et l'abondance ou les privations que la récolte lui promettait. Quelques-uns nous laissaient passer sans nous saluer : ce sont les mauvais chrétiens, autrement dit les insulaires restés fidèles à leur fétichisme et qui ne voient les missionnaires que d'un mauvais œil.

Nous nous embarquâmes dans le canot du commandant, qui retournait à bord ; le roi nous fit saluer au départ de quelques coups d'escopette, et le pavillon du môle s'abaissa et se hissa pour nous remercier de notre visite.

Le 14, on expédia du brick des pavillons pour faire une vaste tente sous laquelle devait être placé l'autel autour duquel l'équipage et l'état-major devaient se grouper pour entendre la messe. Pendant que le chef de timonnerie et le père Lauzu étaient à la recherche d'un lieu convenable pour la cérémonie fixée au jour suivant, j'accompagnai MM. Duvauroux et Prost chez le roi, qui nous reçut avec son empressement accoutumé. Il nous fit servir des rafraîchissements en cocos, c'est-à-dire de ces cocos pleins de cette boisson naturelle si agréable, mais la coque brisée par le haut et le bout enlevé, de manière à ce qu'on n'ait qu'à boire la limonade émulsionnée contenue dans ce vase façonné par le Créateur. Chez le père Cyprien, on nous fit manger des *puputa*, gâteaux du pays faits avec le fruit à pain préparé d'une certaine façon et roulés en cylindres. La demeure du père Cyprien est remarquable par sa simplicité et par le peu de soin qu'en prend son propriétaire. Les meubles y sont rares et n'ont rien de somptueux. Un matelas d'herbes sèches est le sommier du père, et quelques volumes bouquinés garnissent les ais de bois qui tiennent lieu de bibliothèque. En somme, cette demeure est loin d'être même aussi bien que celle des indigènes, et quand je me rappelle le luxe des maisons des missionnaires anglais protestants à Taïti, à Borabora, je suis heureux de voir dans nos prêtres un tel dédain pour ce sybaritisme qui s'allie mal avec le caractère sacré d'un mission-

Digitized by Google

naire. C'est justice à rendre aux prêtres catholiques ; ils prêchent d'exemple, et c'est la manière la plus noble d'enseigner la morale du Christ.

M. Lauzu étant très-affairé, nous le priâmes de nous indiquer un naturel pour nous servir de guide, car nous avions le projet de nous enfoncer dans l'intérieur de l'île. Nous avions espéré quelque insulaire gai et dispos, qui eût pu nous fournir quelques renseignements, mais, au lieu d'un bon compagnon jovial, on nous donna le béat Henri Mouré, insulaire plus confit en dévotion que tel pénitent gris ou noir de la Provence, insulaire propre à tout faire, cuisinier, tisserand, charpentier, bedeau, que sais-je, mais d'une physionomie morose, d'habitudes défiantes et ne répondant que par de secs monosyllabes. M. Lauzu connaissait bien son homme, et certes dans cette précaution nous vîmes percer le bout de l'oreille. C'était ce que faisaient aux îles de la Société les membres assez intolérants d'une secte qui se disait tolérante, celle des missionnaires Wesleyens. Mouré, en effet, était l'âme damnée de la mission, l'*alter ego* du père Lauzu.

Avant de sortir du village, le père Cyprien voulut nous faire voir l'atelier de menuisier qu'il a établi et où nous trouvâmes le vieux Corte à la besogne. Cet Européen est un homme des plus utiles aux missionnaires, car non-seulement il peut servir la messe, mais encore il sait travailler le bois et le fer, est serrurier, forgeron et menuisier au besoin. Il nous montra une grande quantité de planches d'un bois rouge fort beau, destinées à lambrisser l'église. Ces travaux manuels sont à mon sens le service le plus signalé rendu aux Mangareviens. Ils leur enseignent les éléments de la vie sociale et doivent contribuer à leur bien-être matériel et par conséquent à leur perfectibilité. De là nous allâmes visiter les travaux de l'église, que la privation d'une foule d'apparaux ne permet pas de pousser avec une grande rapidité. Les outils manquent aussi. Ceux qu'on leur a envoyés se sont ébréchés sur le calcaire dur qu'il doivent façonner, et ils n'ont que peu de ressources pour les réparer. M. Lauzu nous dit : « Ne soyez donc pas étonnés de la simplicité de nos demeures devant les proportions de ce temple. Nous ne pouvions songer à nous loger convenablement avant que Dieu ait eu un sanctuaire digne de lui. » Cette église, longue de 55 mètres sur 17 mètres de largeur, est destinée à recevoir la population entière de l'île. Trois grandes portes s'ouvrent sur la façade principale...

En sortant de visiter l'église, on nous conduisit dans la manufacture de toiles de coton. Un naturel était occupé à tisser une étoffe assez épaisse, et quelques autres métiers étaient inoccupés.

Enfin, après avoir pris congé des missionnaires, nous nous lançâmes avec notre guide sur la grande route qui contourne l'île. Cette route avait été établie par les insulaires avant l'arrivée des Européens, qui n'ont contribué qu'à des restaurations partielles. Elle ressemble assez à celle de Taïti, et, comme cette dernière, elle donne naissance à des sentiers qui s'enfoncent dans les gorges ou montent sur les collines, tandis qu'elle met en communication toute la bande plate qui enveloppe le noyau montagneux de l'île.

Digitized by Google

Nous suivîmes la route tracée jusqu'à la quatrième petite crique qui morcelle la côte de l'île. Nous étions assez peu satisfaits de notre excursion, parce que la maussaderie de notre guide trompait nos espérances. Il ne répondait point à nos questions, montrait le plus mauvais vouloir et nous éloignait des cabanes ou des villages, comme si nous eussions été des pestiférés. Cette partie de l'île ne répondait donc en rien à ce que nous espérions trouver. A mesure que nous nous enfoncions dans l'intérieur, loin du principal centre de population, les demeures devenaient rares, la route se rétrécissait et s'encombrait pour offrir, quelques centaines de pas plus loin, une chaussée large et bordée de beaux arbres, puis des sentiers creusés dans des ravines et d'un difficile accès. La végétation rappelle celle de Taïti; c'est le même luxe, ce sont les mêmes masses de verdure s'étalant sur la terre et la recouvrant de ce réseau inextricable de feuillages et de rameaux. Toutefois, la chaussée qui part du village d'*Erikitea* est la mieux entretenue. Elle conduit à un rond-point où s'élève une chapelle ou reposoir, terme ordinaire des processions dans les cérémonies liturgiques ordonnées par les missionnaires. Des croix élevées de distance en distance, entre ce village et Mangareva, en sont indubitablement les stations. La vénération pour ce symbole de la foi chrétienne est grande parmi les naturels: ils s'empressaient de le saluer avec un profond recueillement, lorsqu'ils passaient devant lui, et Mouré s'acquitta pieusement de ce devoir, tout en obliquant son regard pour voir si nous l'imitions. Nous étions bien certains que chacun de nos gestes serait fidèlement rapporté aux missionnaires, et notre respect pour la croix n'avait besoin d'aucune injonction partie d'ailleurs que du for de notre conscience. Mais nous ne voulûmes pas donner aux insulaires même la pensée d'une irrévérence, et nous inclinâmes nos têtes découvertes devant cet emblème, arbre imbibé du sang du Juste. J'ignore si notre guide en imposait aux habitants qui s'offraient çà et là sur son passage, ou si les principes religieux ont pris chez eux cette puissance d'énergie que dans tous les temps ont manifesté les néophytes; toujours est-il que j'étais étonné de la componction de la plupart d'entre eux, de leur air grave et méditatif, à la place de cette joie enfantine et folle qui est le propre de la race océanienne, insoucieuse par nature et mobile par organisation. Ces habitudes réservées ne les empêchaient pas, lorsque je leur en adressais la demande, de courir à la recherche d'insectes ou de cueillir quelques fragments d'une plante ou d'un arbre que je ne pouvais atteindre.

Le besoin de repos se faisant sentir, nous nous arrêtâmes à un village de jolie apparence, quoique sombre, tant les arbres se pressaient à l'entour des cabanes qu'ils recouvraient de leurs cimes. Nous abordâmes un grand et bel insulaire couvert d'un riche tatouage, le chef du district probablement, mais dont la mine froide et méfiante nous montra une sorte de répulsion, due à son peu d'habitude de voir des Européens, nous dit notre guide, mais plutôt occasionnée par le naturel qui nous accompagnait; car cet homme passait pour être païen au fond de l'âme. «C'est un sournois, nous dit Mouré; on ne le voit jamais à Erikitea:» ce qui confirma nos soupçons que ce chef n'était

Digitized by Google

point un néophyte dont le zèle des missionnaires pût se prévaloir. Ce chef n'est pas le seul qui soit resté fidèle au culte de ses pères; car, me trouvant en compagnie de MM. Laval et Latour, un insulaire de haute stature, devant lequel nous passâmes, nous tourna le dos brusquement en nous jetant un regard farouche. «Ce chef est un de ceux qui se sont le plus opposés à l'introduction du christianisme, me dirent ces messieurs; c'est un de nos ennemis déclarés.» Les naturels restés idolâtres ont conservé leurs habitudes primitives, les parures de leur jeunesse, et ce costume océanien qui va si bien à cette race remarquable par ses belles proportions.

Le chef du village où nous nous arrêtâmes s'empressa, toutefois, aussitôt que nous lui en exprimâmes le désir, de nous faire cueillir des cocos. Familiarisé avec nous, son front se déridà, et il nous montrait avec plaisir les broderies multipliées de son élégant tatouage. Agé d'environ trente-cinq ans, c'était un fort bel homme, mais sa mine refrognée gâtait seule ses belles proportions. Il reçut, sans dédain comme sans joie, les petits présents par lesquels nous nous empressâmes de reconnaître ses complaisances, et se hâta de les porter dans sa cabane, où nous le suivîmes.

Cette demeure était, comme celles de la plupart des habitants, très-misérable; car ce n'était qu'un simple appentis, dans lequel se trouvaient élevés, au-dessus du niveau du sol, des sortes de lits de camp tissés avec des branches flexibles et couverts de feuilles sèches et d'une natte. Çà et là quelques paquets étaient pendus aux solives; mais rien de comfortable ne venait récréer la vue. Je m'égarai quelque peu des sentiers battus pour cueillir des plantes et surtout de belles fougères que je convoitais. Je tuai aussi un oiseau du genre philedon. Mes compagnons, pendant ce temps, avaient fait du chemin, mais ils furent obligés de m'attendre, tant Mouré, le guide, témoignait d'inquiétude de ne plus me voir sous sa direction. Je les rejoignis dans un hameau où ils s'étaient arrêtés à suivre les travaux d'un certain nombre de femmes occupées à faire de la *tapa*. La tapa est cette étoffe que l'on fabrique à coups de maillets de bois avec l'écorce de l'arbre à pain et du mûrier à papier, sur des poutres équarries, et que tous les voyageurs ont décrite minutieusement. Un de ces messieurs dessina le portrait d'une insulaire assez gracieuse, qui se prêta avec bonne grâce à poser. Les cabanes ne différaient point de celles dont je viens de parler. Seulement, dans l'une d'elles, on me montra de grandes richesses, non des rubis et des diamants, mais ce qui jadis en tenait lieu pour ces peuples, des dents de cachalot et de porc et des pierres de Tonga. On nous eût montré bien d'autres curiosités, sans doute, mais la face béate et moutonnière de Mouré semblait arrêter toute expansion de la part des habitants. Décidément la société de ce guide gâte notre promenade. Tout se tait quand il parle; lui-même n'articule que par monosyllabes, et cependant il lui échappe parfois des aveux bien naïfs, dont nous ne pouvons avoir toujours une solution satisfaisante. Cependant voici une circonstance qui, bien que futile, doit donner une idée de la bonne éducation de notre chrétien de nouvelle création. Comme il refusait des cigares, que nous mettions quelques instances

Digitized by Google

à lui faire accepter après qu'il nous eut dit qu'il était grand fumeur, il nous répondit : «Oh! je ne fume que la nuit et encore en cachette, car les missionnaires m'ont dit que cela était mauvais et qu'il ne fallait pas en donner l'exemple aux autres insulaires.» Mouré affecta de ne pas répondre aux demandes réitérées et diverses que je lui fis sur les mœurs des femmes, sur leur chasteté, l'adultère, et autres questions qu'il rejeta bien loin et que je tenais cependant à éclaircir; car c'est par là que je désirais juger de la manière dont ils appliquaient la morale si pure du christianisme. L'occasion de vérifier le fait ne tarda pas à se montrer. Au retour, nous rencontrâmes plusieurs jeunes femmes et des filles qui, me voyant courir après les papillons, ramasser des limaçons, se mirent gaiement à me seconder. Nous voilà à courir à travers champ avec de jeunes beautés mangareviennes, au grand déplaisir de Mouré, qui pestait de tout son cœur et ne cachait pas son mécontentement. Quant aux jeunes filles, quant aux enfants, ils n'avaient, en me secondant, d'autre but que celui d'obtenir des petits présents de verroterie, et durant ma course, je m'avisai de débiter quelques galanteries à une de mes compagnes, gracieuse de visage, il est vrai, et bien accorte; mais cela n'alla pas plus loin. Mon vocabulaire mangarevien se bornait à peu de phrases; il est vrai que ma mémoire avait fort bien retenu celle qu'on peut adresser à une beauté. A peine eus-je épelé mes galanteries banales, que ma compagne devint soucieuse, sembla en bien comprendre la portée, et s'éloigna petit à petit de moi. J'avais donc trouvé un exemple réel de pudicité, et les leçons des missionnaires avaient germé dans ce cœur, jadis ouvert à toutes les pensées de la nature, sans y voir ni bien ni mal...

Je rejoignis mes compagnons de route dans la case d'un naturel nommé Guillermo, qui me dit en souriant que j'avais été bien longtemps à chercher des coquilles. Ce Guillermo jouit de beaucoup de considération auprès des missionnaires. C'est un grand naturel d'une quarantaine d'années, à la physionomie douce, et chargé de beaucoup d'embonpoint. «C'est la ressource des missionnaires, nous dit Mouré, et leur pourvoyeur habituel. Il leur a rendu, à leur arrivée, les services les plus signalés. Un des premiers, il a embrassé le christianisme, et c'est lui qui leur a fourni les vivres nécessaires pour leur subsistance. Encore aujourd'hui a-t-on besoin d'un cochon, de *popoï*, de *meï*, on va chez Guillermo, et tout ce que possède cet insulaire est au service de la mission.» Guillermo, sans être chef, appartient à la noblesse de l'île; ses manières sont pleines de grâces et d'aisance. Il nous fit les honneurs de sa cabane avec une aménité parfaite. Ses cultures sont bien soignées; les abords de sa demeure sont protégés par une sorte de pavé. Sa femme est jeune, et accourut avec quelques compagnes lorsqu'elle nous vit entrer chez son mari. Elle est plus habituée aux manières des Européens que les autres insulaires; son naturel est rieur, folâtre. L'ample sarong national la couvrait assez mal; elle n'avait pas l'air de s'en apercevoir. Nous lui fîmes présent de ces étoffes chiliennes à barres, de couleur vive, qui la rendirent bien heureuse, et qui méritèrent les éloges de toute la famille. Guillermo voulait nous retenir pour nous faire manger d'un mets préparé

Digitized by Google

exprès pour nous : nous restâmes pour ne pas le contrarier, et je mis ce temps à profit pour accroître mes collections d'histoire naturelle.

Avec quelques grains de verroterie, je payai les soins d'une vingtaine de grands garçons qui chassaient aux insectes là où je n'en rencontrais pas un seul, qui couraient au rivage ramasser des poignées d'auricules si communes, et qui revenaient tout joyeux me les remettre.

Aux alentours de la demeure de Guillermo, je vis plusieurs trous à *popoï* et des fours à cuire le fruit à pain. Je le priai de faire allumer sous mes yeux un de ces fours, et je pus me convaincre que ni leur construction, ni la manière d'allumer le feu par le frottement de deux morceaux de bois, ne différaient des procédés en usage dans les autres îles de l'Océanie. Toutefois, j'essayais en vain de répéter leur procédé, je ne pus y réussir : il faut avoir une longue habitude pour engager la pointe du bois sec dans la rainure du canal médullaire, et faire développer une chaleur suffisante pour enflammer la moelle réduite en poussière et desséchée. Les fruits à pain qu'on nous servit à la sortie de ces fours étaient délicieux, et méritaient les éloges que nous en avaient fait les missionnaires, qui les disaient bien supérieurs aux fruits de Taïti. Guillermo ne goûta point à ces mets ; il se borna, suivant les coutumes de la politesse océanienne, à veiller à ce qu'on nous en servît en abondance, mais il eût manqué à ses devoirs d'amphytrion s'il en eût porté des fragments à ses lèvres.

Pendant ce goûter impromptu, notre gaieté française devint communicative : nos joyeux rires, nos présents, notre sans-gêne, inspirèrent à notre hôte et à sa famille une franche et expansive amitié; au sérieux de chacun succéda de l'abandon; les enfants eux-mêmes vinrent sans cérémonie jouer avec chacun de nous. Henri Mouré, notre guide, paraissait sur les épines, tant il craignait de manquer au mot d'ordre, et, désolé de ne pouvoir nous faire partir avec lui, il prit la résolution de s'en retourner seul ; il prétexta quelque service auprès des missionnaires, et s'achemina vers Mangareva.

Guillermo, chez qui nous trouvions une hospitalité aussi franche, était le père d'une nombreuse famille ; il avait de grands enfants, et sa femme était fort jeune, ce qui prouvait qu'il était remarié. Sa principale habitation est sur le bord de la mer et longe la route ou *aranui*, comme ils l'appellent, et consiste en un vaste appentis couvert en pandanus. Ces toitures de feuilles durent, m'a-t-on dit, une quinzaine d'années, et on les fixe à la charpente de la cabane par des cordes tissées en brou de coco ; les parois sont en roseaux et des pieux supportent la toiture. Ces demeures portent le nom d'*aré*. Les pavés qui en protégent les abords sont taillés en sorte de cubes assez réguliers ; çà et là, je voyais des tas de masses pierreuses en corail, qui avaient dû servir à des *morats* avant l'introduction du christianisme.

L'habitation du riche Guillermo me prouva que les Mangareviens étaient peu avancés dans l'architecture civile. Toutes les demeures que je visitai plus tard, semblables à la sienne, étaient de vrais chenils. Combien l'emportent, sous ce rapport, les habitants de Tonga, dont les cabanes joignent la plus rare élégance à la plus grande propreté. Les Nouveaux-Zélandais même

Digitized by Google

ont des logements plus comfortables. Je ne cite pas les Taïtiens et les Carolins, car ceux-là disposent leurs appartements avec une intelligence des plus soigneuses. Il n'y a, en vérité, que les Australiens de la Nouvelle-Hollande que l'on puisse citer après les naturels des Gambier.

Les habitants que nous visitâmes chez eux étaient assez malpropres : on voyait que notre visite les prenait à l'improviste et dans leur négligé; cependant beaucoup d'individus gagnèrent à ne pas être endimanchés, parce que le tatouage des épaules, des reins, paraissait dans toute sa splendeur et cachait la nudité du corps sous des broderies variées.

Nous quittâmes enfin ces chétives mais hospitalières cabanes, escortés de toute la famille et de naturels venus d'ailleurs; nous regagnâmes le siége de la mission. Ce ne fut pas sans regret que nous dîmes adieu à ces bonnes gens, dont l'accueil avait été si empressé, et qui nous avaient reçu avec l'effusion de vieilles connaissances et les signes de l'amitié.

Dans le trajet, nous remarquâmes une femme qui nous fit offrir de la *tapa* à changer, mais qui prenait la fuite aussitôt que nous tournions la tête vers elle. Cette sauvagerie nous prêta beaucoup à rire, et rien ne put décider cette pauvre insulaire à s'approcher de nous. A chaque instant, des naturels venaient nous saluer gravement, et leur physionomie s'épanouissait et devenait radieuse quand notre bouche leur répondait : Bien, et vous? *Kokoenoti*...

Nous songeâmes à revenir à bord, où M. Lauzu voulut nous accompagner. En rejoignant l'embarcation, nous quittâmes la route un instant pour visiter le four à chaux que dirige M. Soulié, occupé dans ce moment à cuire des blocs de coraux. Ce four est fait avec beaucoup d'intelligence et fait honneur à la sagacité industrielle qui a présidé à son érection; il donne une chaux de bonne qualité. Le père Cyprien, lorsque nous lui parlâmes du parfait entretien de la route qui entoure l'île dans quelques-unes de ses parties, se hâta de nous dire que depuis l'arrivée des missionnaires, on n'y avait placé aucun arbre nouveau, voulant aller ainsi au-devant de notre pensée sur la destruction trop grande des arbres à pain, blâmée à Taïti et à Borabora, et qui a souvent occasionné des disettes terribles au sein de ces populations, dont la subsistance repose presque exclusivement sur les fruits produits par ces arbres...

Pendant notre course à Mangareva, le commandant alla visiter l'île Akamaru, où le reçut M. Laval. Il refusa les présents que les habitants lui apportaient, en leur disant qu'il n'était pas venu pour les dépouiller, mais pour les protéger. Ces paroles furent accueillies par des hourras d'enthousiasme. On exécuta devant lui des danses guerrières, et un naturel qui venait d'être père le pria d'être le parrain de son enfant. Le commandant accepta, à la grande joie des insulaires, et donna au petit Mangarevien son nom de baptême pour prénom. — C'est à Akamaru que M. Laval brûla les premières idoles, le 16 avril 1835.

Le brick *le Pylade* fut visité dans cette journée par un très-grand nombre de naturels; beaucoup couchèrent à bord, côte à côte avec leurs nouveaux

Digitized by Google

amis, les matelots. Au soir, l'ordre fut donné de se préparer à assister le lendemain à la cérémonie religieuse projetée entre le commandant et les missionnaires, et à laquelle on voulait donner un éclat inusité. C'était une cérémonie autant politique que religieuse, où, suivant l'expression du père Laval, on devait cimenter une alliance gallo-mangarevienne. Il fut convenu qu'à un signal de terre, *le Pylade* saluerait l'élévation du saint sacrement par vingt et un coups de canon.

Dans la journée du 15 avril, dès le matin, 50 hommes de la compagnie de débarquement avec leurs officiers furent dirigés en armes vers l'île. Quelques instants après, le commandant et l'état-major quittèrent le brick pour se rendre à la cérémonie. Dans cette traversée, la mer devint houleuse et les lames déferlaient sur notre embarcation en nous trempant d'eau. Nos marins, en grande tenue et armés, débarquèrent au môle, où les attendaient les naturels, qui saluèrent leur arrivée en tirant des coups de fusil. Ce fut bien pis quand toucha le brillant état-major, dont chaque membre était revêtu de ses insignes et frappait les yeux de la population émerveillée par l'or des épaulettes ou des broderies. La garde, armée de lances, nous parut au grand complet, et c'est à sa tête que le roi, les chefs et M. Latour nous reçurent. Je mets M. Latour le dernier, par un reste de cette vieille politesse française qui s'éteint; pour être vrai, j'aurais pu le citer le premier. Aux îles Gambier, le petit collet domine la couronne, et en Europe la tiare a-t-elle abdiqué même encore sa vieille suprématie!...

Après l'échange des compliments réciproques, le cortége se mit en marche, précédé par nos fifres et nos tambours. En vérité, c'était un spectacle curieux que ce mélange de gravité et de cérémonie bouffonne: de vieux Européens ne croyant à rien et de ces vieux enfants dans la chaude ferveur d'une première croyance! Je n'aurais pas cédé volontiers ma part de ce spectacle, et je portais un vif intérêt à tout ce qui s'offrait à mon examen.

J'avais pour compagnon, dans ce trajet, le frère de l'ancien grand prêtre, celui-là même avec lequel il se battit pour lui disputer le pouvoir sacerdotal. Matereikura avait la corpulence de Matua, mais sa taille était un peu moins élevée. C'était au demeurant un bel homme, encore dans la force de l'âge et doué d'une vigueur peu commune; il était vêtu d'une redingote blanche, et son maintien était austère.

Quant à Matua, je ne lui connaissais pas le beau costume qu'il avait endossé en ce jour. Cette parure lui venait directement de notre saint-père le pape, et dans cet ample vêtement, il marchait avec la gravité d'un Ottoman. En résumé, il ressemblait plus à un mollah turc qu'à un chrétien. Il me parut satisfait outre mesure de sa gracieuse personne, et une superbe joie éclatait dans tous ses mouvements. C'était à tout prendre un mortel bien fier et bien heureux. La reine s'était mise en toilette. Sa taille replète était mal à l'aise dans une robe de satin, et sur sa tête s'élevait un riche turban que l'on me dit lui avoir été donné par la reine Amélie; ses pieds étaient chaussés dans d'élégants souliers, mais sans bas, et, bien qu'elle hâtât sa marche, elle pouvait à peine suivre le cortége. En définitive, personne ne

Digitized by Google

paraissait l'entourer d'égards, ainsi que je l'ai déjà dit dans d'autres circonstances où elle figurait.

8. M. Maputeoa portait la redingote que lui avait donnée M. d'Urville sur un habit brodé en argent, costume provenant de quelque ancien sous-préfet. Un vaste chapeau à la Henri IV, d'où s'échappait une longue plume blanche recourbée, couvrait sa tête. Une épée de chevalier de Malte, à poignée en croix et à fourreau blanc, pendait à ses côtés. Des escarpins vernis et des bas de soie complétaient cet ajustement par trop théâtral. Mais ce monarque me parut fort mal à l'aise sous ces vêtements peu faits pour la climature de son pays; et tous ses gestes témoignaient d'un grande souffrance dont il cherchait à déguiser l'expression. Quant à la reine, elle fit moins de façon, et voyant que ses larges pieds fonctionnaient mal dans des enveloppes de cuir; elle les ôta bravement et marcha nu-pieds, portant sa chaussure sous le bras.

Au demeurant, une foule épaisse et compacte entourait le lieu de la cérémonie. Les naturels qui la composaient se conduisaient avec une grande décence; leur silence avait quelque chose de solennel et d'austère. Nos marins se divisèrent en deux pelotons pour entourer l'autel en formant un cercle assez grand. Des bancs avaient été placés à droite et à gauche pour recevoir les officiers du brick, mais en établissant une sorte de préséance: le commandant occupait seul le premier banc de droite; le roi, celui de gauche, placé un peu en arrière, et les officiers furent rangés suivant leur grade, sur les bancs de derrière; les chefs suivaient leur roi. J'eus la bonne fortune d'avoir pour voisin M. Latour, et derrière nous les femmes, tandis que leurs maris occupèrent la gauche. Enfin, le reste de la plèbe se plaça comme elle put derrière nos marins et derrière les lanciers mangareviens. Au demeurant, l'autel avait été élevé avec beaucoup de goût: les étoffes blanches océaniennes flottaient partout, tant on les avait prodiguées, et ces banderoles sans tache, pavoisant le sanctuaire, placées sous des dômes de verdure, par une de ces journées tièdes des tropiques, élevaient onctueusement l'âme vers le Créateur. Le pittoresque de cette scène était rempli de charmes, et, pour ma part, je reportais sur ce peuple, adorant maintenant le même dieu que nous, les vœux les plus sincères pour son bonheur. Le pavillon de la France, ce noble étendard aux trois couleurs, cet ancien arc-en-ciel de la gloire, flottait au gré de la brise, et dans ses ondulations il se baignait dans les nuages d'encens qui montaient vers le ciel. Le père Cyprien, secondé par M. Laval, fut le prêtre officiant. Ce qui me surprit agréablement, je l'avoue, fut la partie de chant exécutée par les naturels. Je fus étonné de la puissance, de la justesse et de la fraîcheur des voix; quelques chefs surtout possédaient une pureté de sons des plus remarquables. Mais à la longue, les chants, entremêlés de récitatifs en langue mangarevienne, finissent par être monotones, car leur musique est un plain-chant sans variétés. Bien que scrupuleux observateur des convenances et de mes devoirs, il m'arriva une ou deux fois de tourner la tête en arrière et d'examiner en curieux la contenance des naturels. J'avouerai, à la louange des

Digitized by Google

insulaires, que hommes et femmes pratiquaient une dévotion sincère et fervente. Toutefois, on n'a encore pu corriger les chefs de la mauvaise habitude qu'ils ont de pousser avec bruit des éructations qui blessent nos habitudes, et mon oreille était disgracieusement affectée du bruit de celles de l'ancien grand prêtre Matua. Quant au roi, sa tenue fut convenable durant l'office et empreinte d'une dignité réelle.

A la fin de la cérémonie, le père Cyprien se tourna vers l'ensemble des fidèles et prononça un discours en langue mangarevienne. Comme il en a donné le texte français à notre lieutenant, et que je le tiens de ce dernier, je vais reproduire ce document, qui pourra servir un jour à l'histoire de l'établissement des missions dans l'Océanie; voici ce discours :

« Commandant, messieurs, c'est enfin sous le règne de Louis-Philippe « que le nom français s'est propagé dans les mers océaniques, et les peu- « ples de ces différentes îles et de ces différents archipels connaissent déjà et « la force et la libéralité de la France.

« Tandis qu'on se réjouissait ici de la visite de *l'Astrolabe* et de *la Zélée*, « on admirait ailleurs la bravoure, la générosité et l'attention de cette « même France pour ses enfants. (Ces paroles me semblent une allusion aux « événements des îles Sandwich, de Taïti et des Marquises.)

« Pour vous, commandant, votre présence ici confirme la bonne idée « que ce petit archipel a de la France et des Français. Oui, messieurs, « Louis-Philippe contribue, par le zèle de ses agents et par vous, à propager « dans l'Océanie la religion catholique, qui seule civilise et rend heureux « les peuples, cette religion qui nous vient directement des apôtres et que « nos pères nous ont transmise pure et inaltérable dans ses dogmes. Que le « Dieu qui tient le ciel, la terre et la vie des hommes dans sa main, le bé- « nisse toujours et pour toujours. Transmettez-lui nos vœux, commandant, « et que le même Dieu de nos pères vous fasse, messieurs, parvenir à bon « port en France, notre chère patrie!... »

Les insulaires écoutèrent l'allocution avec une attention soutenue. Leur physionomie n'exprima ni joie ni mécontentement; elle resta impassible. Cette cérémonie acheva de me prouver toute la solidité de la puissance des missionnaires et la docile soumission des insulaires : c'étaient de vrais chrétiens.

Le commandant proposa aux missionnaires de faire manœuvrer la compagnie de débarquement devant les naturels, afin de leur donner une idée de la précision de la tactique européenne. Toutefois, ces messieurs y mirent pour condition de s'éloigner du théâtre de la cérémonie religieuse, dont le terrain était convenable, et nos hommes furent conduits sur une esplanade encombrée de matériaux, près du four à chaux. Là, nos marins exécutèrent les divers temps du maniement des armes et puis des feux de peloton, au grand ébahissement des naturels et à leur satisfaction, car ils l'exprimèrent avec vivacité. M. Latour me pria de visiter quelques malades, et je vis dans diverses cases un fou, un galeux, un cas de cataracte, et le frère de Matua, qui était atteint d'éléphantiasis.

Digitized by Google

L'embarquement de nos hommes opéré, les officiers furent retenus par le père Cyprien, pour prendre leur part d'un déjeuner à la mode du pays, qui avait été préparé au presbytère, par un sacristain, ex-lancier de la garde de Charles X. Le fruit à pain était la pierre angulaire du repas, puis vinrent des fruits, du chocolat et des sortes de saucisses. La longueur de la cérémonie et la distance de notre navire m'avaient donné un appétit qui se serait volontiers accommodé de quelques-unes de ces volailles dont j'avais fait la découverte dans une ferme qu'ont établie les révérends, non loin de Mangareva; mais j'en fus pour mes désirs: le rôti manqua sans que notre Vatel en prît souci. Les missionnaires ont, en effet, introduit dans l'île des poules, pigeons, canards d'Inde et cochons, qui se sont multipliés de manière à devenir une ressource assurée.

Nous fîmes honneur toutefois aux productions du sol, et le repas fut gai, bien que gâté par des toasts sans fin. Où le toast ne s'est-il pas introduit? Le roi des Français a sans doute pris peu de souci qu'on ait bu à sa santé aux îles Gambier, le 15 avril. Puis après cette santé fondamentale de tout repas d'étiquette, vinrent les toasts à l'évêque de Nilopolis et aux missionnaires. M. Laval proposa celle des officiers du *Pylade*, et l'on termina par celle du roi des îles Mangareva. Les convives étaient, outre le commandant et les officiers du brick, MM. Lauzu, Laval et Latour, et parmi les insulaires, Maputeoa, Matua et quelques autres chefs.

On agita, dans cette conférence, la question de savoir si l'on ne devait pas faire payer aux navires étrangers qui viendraient mouiller dans l'archipel un droit d'ancrage. C'était l'opinion personnelle du roi des Gambier, mais contre laquelle s'étaient élevés quelques capitaines, entre autres M. Morue. Ces messieurs cherchèrent aussi à s'éclairer sur les moyens de donner des avantages commerciaux aux habitants, qui livrent les perles, si abondantes dans leurs lagons, à des prix peu élevés, et qui laissent prendre l'eau de leurs aiguades gratis. J'ignore les résultats de ces conversations.

Je profitai des offres que me fit M. Latour d'aller visiter sa maison de campagne, pour me procurer une belle espèce de sensitive dont il m'avait parlé avec admiration. Plusieurs de mes collègues du bord m'accompagnèrent, et notre petite troupe fut bien vite grossie d'une foule de naturels, hommes et femmes. La présence de M. Latour enhardissait ces dernières, qui bientôt montrèrent l'enjouement propre à leur sexe, en oubliant un peu cette retenue de nonnains dont elles ne se départent guère en présence du sévère Lauzu. M. Latour, par la tolérance et la bonhomie de ses manières, possède l'affection des insulaires; il ne leur impose pas, mais il domine leurs cœurs. Cette puissance en vaut bien une autre. L'empressement qu'on nous montra partout me prouva l'estime dont jouissait cet excellent homme, et partout aussi nous trouvâmes la population plus proprement vêtue et couverte de tapa blanche. En retournant à la demeure des missionnaires, j'entendis M. Laval qui faisait un petit sermon dont je pris bravement ma part.

Les pères ont établi dans un endroit retiré, mais gracieux, à peu de dis-

Digitized by Google

tance du village d'Erikitea, une cabane qu'ils ont décorée du nom d'école normale, et où logent quarante jeunes filles choisies, élevées comme dans un couvent, sous la direction de trois femmes d'un certain âge et instruites. Cette sainte maison est entourée de culture de bananiers et de cotonniers, et c'est à quelques pas seulement que l'on propage les volailles dont j'ai parlé. Le hasard m'avait fait découvrir cet asile inviolable, et c'est ce qui m'expliqua la frayeur de mon guide quand il me vit diriger mes pas de ce côté. C'était le paradis terrestre de Mangareva, le jardin où se trouvait le fruit défendu. Dans ce petit couvent, car c'en est un dans toute l'acception du mot, on apprend à lire et à écrire à ces jeunes filles, vouées aux pratiques journalières de la religion. A leurs heures de loisir, elles doivent chacune se livrer à la culture d'une petite étendue de terrain qui leur est concédée, puis ce sont elles qui récoltent le coton, en épluchent la bourre avant qu'il soit livré à la fabrication des étoffes. L'écriture de ces jeunes filles est généralement bonne; il en est qui peignent à la perfection et qui copient avec la plus grande netteté les modèles qui ont été gravés en Europe. Leur papier ordinaire consiste en feuilles de bananiers séchées pour leurs débuts, et elles n'ont de papier de chiffon que quand elles sont déjà avancées en calligraphie. M. Latour a extrait du brou de la noix de coco le principe astringent avec lequel il compose l'encre à écrire; il en retire aussi du suc du bananier à fruits rouges. Ces demoiselles ont pour encrier une écaille creuse du spadice de la même plante.

M. Laval nous raconta l'histoire de quatre de ces jeunes vestales, les seules de cette maison religieuse qui aient failli à la chasteté et qui aient été forcées de se marier à ceux qui les avaient séduites. Il ajoute qu'il était sans exemple qu'une femme ait manqué à la fidélité conjugale...

«Il n'en sera peut-être pas toujours ainsi, ajouta avec une expression de regret M. Laval: cette pudicité de mœurs se ternira par le contact des Européens.» En général, les filles se marient dès l'âge de quinze ans, et les jeunes garçons également de fort bonne heure.

Ce même prêtre nous expliqua, dans le courant de la conversation, quelques-uns des faits diversement rapportés dans les narrations de plusieurs navigateurs, relativement au capitaine Ebrill. On sait que ce marin, établi depuis à Taïti (le même qui pilota la frégate *l'Artémise* après son échouage dans le port de Papeiti), se plaignit des Mangareviens, qu'il accusa de vol et de meurtres, et quitta précipitamment l'île sur le soupçon qu'on devait enlever son navire et massacrer son équipage. M. Ebrill était alors occupé à la pêche des perles. Au dire de M. Laval, les bruits que l'on a fait courir sur l'esprit de rapine de ces peuples sont de toute fausseté. Il avait lui-même fait une enquête qui n'avait abouti qu'à prouver l'innocence des insulaires. « Aussi, dit-il, ces bruits avaient été répandus afin d'avoir un prétexte pour incendier une vingtaine de maisons et les piller.» C'est effectivement la vengeance que M. Ebrill avait tirée des insulaires, après l'insulte que son navire avait reçue...

Enfin nous regagnâmes le bord, satisfaits de notre journée. Pour moi,

Digitized by Google

j'avais acquis la conviction de la puissance solidement établie de la mission. Dans le canot, le commandant m'apprit que le roi Maputeoa l'avait prié de se charger pour Louis-Philippe d'un présent de quatre grosses perles, et d'une lettre dont les missionnaires rédigèrent la traduction française.

J'utilisai la journée du 16 à mettre de l'ordre dans mes collections, à chercher des coquilles sur les récifs. Déjà, officiers et matelots avaient ramassé de grandes quantités de mollusques, et la pourriture des animaux dans leurs tests rendaient l'entrepont désagréable à habiter par l'odeur fétide dont il était imprégné.

Le commandant avait invité à dîner à bord les missionnaires, le roi et les principaux chefs de l'île. L'arrivée du cortége fut saluée par des coups de canon...

Le roi et les chefs mangeaient et buvaient sans lever les yeux de dessus leurs assiettes. Le pain disparaissait devant Matua et tombait en gros morceaux dans son gosier comme dans un gouffre. Chacun d'eux ne faisait entendre que le bruit des robustes mâchoires triturant et les gaz qu'ils chassaient avec bruit; c'était à enlever l'appétit d'un ladre.

Bientôt M. Lauzu prétexta une indisposition et demanda un canot pour se rendre à terre; le repas se termina sans lui, et la conversation devint intéressante, parce qu'il devint loisible de s'enquérir d'une foule de particularités touchant ces îles. Un chef, qui commande à Akamaru, vint prendre sa place. Ce chef, que les missionnaires ont en grande estime, est le premier insulaire qui ait embrassé le christianisme. C'est un homme d'une quarantaine d'années, assez grand, mais mal formé, ayant une physionomie ouverte et un regard fort doux, quoique atteint de strabisme. Au dessert, on annonça au roi Maputeoa que *le Pylade* lui faisait cadeau d'une caronade et des munitions nécessaires pour son armement.

La caronade que nous laissâmes aux Gambier est celle qui s'était montrée avec honneur à l'affaire de Rio-Sause, dans la Plata, à bord de notre grande chaloupe. Elle fut montée avec son affût sur l'îlot placé vis-à-vis le débarcadère, qui reçut le nom de fort Louis-Philippe. Le roi, qui sourit difficilement, montra cependant, à l'épanouissement de ses traits, la joie qu'il ressentait de ce présent...

Au soir, on brûla des feux de Bengale, on lança des fusées. Ce spectacle excita chez les insulaires les manifestations les plus bruyantes d'une satisfaction qu'ils laissent paraître dans toute son énergie; puis enfin, tout rentra à bord et sur le rivage dans le calme et le repos.

M. Laval nous rappela la sainteté du vendredi-saint, qui se trouvait être le lendemain, et nous pria de faire une démonstration religieuse susceptible d'en imposer aux naturels. *Le Pylade* mit ses vergues en croix, et tira des coups de canon de demi-heure en demi-heure.

Dans la journée du 17, le temps fut orageux, des grains violents de vent et de pluie alternaient. La mer devint démesurément grosse dans le lagon, et le brick roula beaucoup. Le 18, nous éprouvâme une véritable

Digitized by Google

tourmente; les vents soufflaient du sud-ouest avec une grande force. Il fallut alléger la mâture, disposer l'ancre de veille en mouillage, mettre à bord la chaloupe et les autres embarcations; en un mot, prendre les plus minutieuses précautions pour la protection du brick, et malgré tout, *le Pylade* fut acculé très-proche des rochers d'Akena.

La caronade ayant été mise en place, on avait tiré deux coups de canon pour saluer le fort Louis-Philippe et pour familiariser les naturels à son service. Le ministre Mathias avait été créé chef de pièce, ou mieux grand maître de l'artillerie. Pendant le séjour à terre du lieutenant, d'un enseigne et des marins sous leurs ordres, le père Cyprien avait débité deux petits sermons, causé beaucoup et sur beaucoup de sujets. Il raconta même qu'avant d'entrer dans la garde, il avait été étudiant en médecine sous M. Récamier. Ainsi s'expliqua pour moi son antipathie pour les étudiants et pour les médecins. Mes camarades visitèrent l'école normale des filles établie à Tetui-Iti, conduits par l'architecte Soulié, qui fit d'abord beaucoup de difficultés pour leur faire visiter cette maison. Le village de Tetui-Iti occupe un plateau au pied du Mont-Duff; il est protégé par de beaux arbres et se divise en deux groupes de maisons: celles d'en bas portent le nom de *Tetui-Iti-Raro*, qui veut dire le village inférieur. Cette école de filles est sous la direction immédiate du père Cyprien, et tenue à la mode européenne d'une manière fort satisfaisante. M. Soulié leur dit : « Je n'ai pas de « solde ; je vais d'îles en îles, où les missions sont établies, pour élever des « temples au Seigneur, et lui seul est chargé de mon salaire, car je ne tra- « vaille que pour lui. » Paroles de désintéressement que j'aime à citer par esprit de justice, et qui font du bien dans ce siècle égoïste. Il y a encore des hommes dévoués à leur croyance.

Notre relâche touchait à son terme, et l'ordre pour un appareillage prochain est donné.

Le dimanche 19, le temps se calma un peu. Les naturels, retenus par les cérémonies du culte, ne vinrent pas à bord. Je me convainquis en ce jour que les présents de fruits qu'on nous avait faits avec une sorte de profusion avaient eu pour but de nous donner une haute idée de la générosité des insulaires, mais que ces fruits n'étaient pas en abondance dans ces îles, et que la population était souvent réduite à de grandes privations. Heureusement que ses lagons nourrissent en quantité des mollusques, et qu'on les mange, car il arrive fréquemment que les cocos, les bananes, le taro, etc., viennent à manquer pendant plusieurs mois de l'année. Les disettes occasionnent des ravages cruels parmi ces populations qu'elles déciment.

Dans la journée du lundi 21, le commandant reçut un envoyé du roi de Mangareva, qui lui remit pour S. M. Louis-Philippe, et au nom de Maputeoa, quatre grosses perles parfaitement rondes, et dont la valeur était estimée à 20,000 francs. Le commandant fit appeler son lieutenant, et devant lui on scella la boîte qui devait contenir ce précieux cadeau. D'autres perles sont destinées pour un M. Lamotte, établi à Valparaiso, qui doit les vendre et envoyer au roi des Gambier divers objets qu'il réclame en échange. Les

Digitized by Google

naturels, et entre autres le grand prêtre Matua, vinrent au carré offrir de vendre des perles; mais nul d'entre nous ne voulut s'en rendre acquéreur. En général, les chefs seuls ont le monopole des perles; celles qu'ils abandonnent aux plongeurs sont petites et mal faites. De celles-là, les maîtres et les matelots s'en procurèrent pour des étoffes et surtout pour des vêtements de drap.

MM. Latour et Laval vinrent à bord, en même temps que le pilote, pour nous faire leurs adieux. Le premier adressa au commandant, au lieutenant et à moi, des caisses de coquilles. Il me remit un vocabulaire des îles Sandwich et quelques insectes, de plus il joignit quelques notes manuscrites sur la langue de Mangareva. En me séparant de M. Latour, dont les adieux furent touchants, j'éprouvai du regret de quitter cet excellent homme. «Nous nous reverrons peut-être, me dit-il, non en France, car j'ai donné mon bien et ne compte pas revoir cette patrie que j'aime et que je regrette tous les jours, mais dans quelques autres îles. Pensez à moi dans vos prières, et si vous revenez dans l'Océanie comme je le crois, par la connaissance que j'ai acquise de votre humeur voyageuse, faites en sorte que je puisse vous revoir.»

Tout était disposé dans la soirée pour l'appareillage fixé au lendemain matin. Des îles Gambier, nous devions faire voile pour les îles Marquises. Cette relâche, qui avait duré neuf jours complets, fut pour moi des plus intéressantes, car mon attention fut constamment portée vers des mœurs nouvelles à une époque de transition, et au moment où les vieilles mœurs océaniennes cédaient la place à la doctrine du Christ.

A. Lesson.

SENNAAR ET DARFOUR.

DE OUADY-HALFAT AU PAYS DES SCHELOUCK,

OU PROMENADE AU FLEUVE BLANC.

(2e article. — Voyez page 228.)

Si je me le rappelle bien, nous étions arrêtés sur les bords du Nil. Nous avions quitté Napata, pleins des doux souvenirs d'une aimable réception; après avoir traversé le désert de Bahiouda, nous nous étions reposés, après six jours de désert, à l'ombre d'épineux mimosis, à Métammah, où se trouvent quelques ruines inaperçues. Enfin, continuant notre route par le Nil jusqu'à Gardoum (c'est une nouvelle orthographe du mot *Kartoum* qui me paraît

Digitized by Google

plus en harmonie avec la prononciation des indigènes); nous y avions de nouveau fixé pour quelque temps notre tente. De Métammah à Gardoum, il avait fallu sept jours de navigation sur le Nil; le pays que nous parcourions était tellement peuplé de gibier de toute espèce, que ça avait été un charme nouveau ajouté à tous ceux du voyage. C'étaient des gazelles qui, chaque jour, tombaient par douzaines; des antilopes aux longues cornes, des poules d'Inde à foison. Maîtres, matelots et hommes de service ne pouvaient suffire à manger tout le gibier abattu chaque jour; les matelots accrochaient au mât ce qui restait; le gibier séchait au soleil sans se gâter...

Les pluies venaient de finir avec l'été, et l'herbe des plaines avait encore conservé 12 à 15 pieds de hauteur, six semaines après la chute des eaux. C'étaient comme de véritables savanes inextricables de l'Amérique; la région boisée nous était réservée pour notre voyage sur le fleuve Blanc.

Nous étions arrivés à Gardoum sans nous être trop occupés des Pyramides, temples et ruines plus ou moins conservés, répandus sur les bords du Nil.

Gardoum est une ville moderne qui doit son importance à Méhémet-Ali; il y a établi le siége d'un pacha, gouverneur du Soudan. Ce gouverneur est aujourd'hui un Turc, portant le nom et le titre d'Halet-Pacha. L'on donne bien quelques causes à la fortune assez rapide qu'il a faite; mais je n'ose répéter les bruits répandus à ce sujet; ce qui est su de tout le monde, c'est que ce représentant de Méhémet-Ali entretient ostensiblement un harem d'une dizaine de jeunes garçons de couleurs diverses. Lorsqu'il est arrivé dans le pays, tous les habitants fuyaient à son approche : tout le monde savait qu'il avait des intentions spoliatrices. Avant ce gouverneur, déjà odieux à son gouvernement, régnait un certain Achmet-Menuly, né dans la Turquie d'Europe; il avait su, par sa justice et sa probité, se concilier l'affection de tous. Et pourquoi n'a-t-il pu conserver son gouvernement? La cause en est toute simple! tous les jours nous la voyons se renouveler en Égypte. Halet-Bey (car alors il n'était que bey) dit un jour à Son Altesse, qui avait toujours été favorablement disposée à son égard : « Par Mahomet! Altesse, il faut avouer que vous êtes bien simple! vous « avez besoin d'argent, dites-vous, et vous négligez les moyens de vous en « procurer! — Heureux coquin! en connaîtrais-tu un? répondit avidement « Son Altesse. — Eh! sans doute, mon prince. Faites-moi pacha du Soudan, « et au lieu de 24,000 bourses que vous recevez, je vous en promets 36,000.» Son Altesse sourit à ces paroles. « Va, va, mon digne enfant, j'aurai soin « de toi. Nous n'oublierons pas tes bonnes intentions. Et quoique 12,000 « bourses soient bien peu (1,500,000 francs), cependant nous savons ce pro- « verbe par cœur, que les petits ruisseaux font les grandes rivières. » Halet-Bey, peu de temps après, remplaça Achmet-Menuly.

Il s'est mis à l'œuvre. Déjà on a appris au Kaire qu'un régiment de nègres s'était révolté et avait fait sauter la poudrière. Ce que tout voyageur a constaté, c'est l'exaspération dans laquelle se trouvent les populations du Soudan. Partout, à l'approche d'un Turc gouverneur, elles fuient

Digitized by Google

avec armes et bagages dans le désert; et pas encore les troupes de Son Altesse n'ont osé les y poursuivre. Pourtant l'on entend dire : « Dieu nous « enverra un jour où nous nous délivrerons de cette tyrannie cruelle qui « nous opprime, un jour où nous chasserons ces Turcs qui veulent notre « mort. » Ceux qui n'ont pas assez de patience pour attendre l'heure de la délivrance vont chercher un sort meilleur dans d'autres gouvernements voisins. Ainsi le sultan de Darfour a été heureux de donner asile à un grand nombre de réfugiés des provinces du pachalick de Gardoum; et quand il tient quelque chose, on sait qu'il ne le lâche pas facilement.

On peut entrer dans le Darfour; mais en sortir, c'est difficile. Jusqu'à ce jour, aucun voyageur, je crois, n'a écrit sur ce pays; l'on a recueilli quelques notes rapportées par des Arabes qui avaient fait le voyage du Darfour; mais il n'y a pas un voyageur qui soit revenu; seulement on sait que la terre y est bien cultivée et que les peuples y sont heureux. Le sultan n'a pu encore se persuader que l'on pût visiter un pays étranger sans avoir l'intention de le conquérir, et pour que l'on ne puisse parler de son empire, il conserve deux ou trois voyageurs imprudents qui s'étaient avancés jusqu'à Kabbeh, la capitale. Pour ça, il ne faut pas croire qu'il y ait le moindre mal à souffrir; loin de là : on vous entoure du plus grand bien-être; une vaste habitation vous est donnée, des chameaux, des éléphants, des esclaves, hommes et femmes; enfin des cadeaux de toutes sortes pleuvent chez vous. Mais il ne faut pas chercher à se sauver, car il arriverait malheur; le désir de revoir le sol de la patrie, qui est toujours le plus beau, doit être mort dans le cœur du voyageur. Peut-être bientôt pourrons-nous apprendre quelque chose de neuf sur ce pays; car un Anglais, qui a déjà vécu trois ans en Abyssinie, vient d'écrire au sultan du Darfour pour obtenir la permission de visiter son pays, et surtout celle de pouvoir en sortir. Quelle sera l'issue? Attendons!!

Encore une histoire qui doit faire juger si le gouvernement de Méhémet-Ali peut être aimé chez les peuples de Gardoum.

Deux Français, M. L..., homme supérieur, directeur jadis de l'école de médecine vétérinaire à Choubra, et son compagnon, M. R..., habitant depuis deux ans Gardoum, croyant trouver une fortune facile sur cette terre encore vierge (j'avoue que les nombreuses expériences passées auraient dû les guérir d'une pareille tentative; risquer son existence sur un sol aussi meurtrier et son argent dans un pays où il est plus facile d'en perdre que d'en gagner, c'était folie!), s'étaient munis d'un firman parfaitement en règle de Son Altesse, leur permettant de faire le commerce du fleuve Blanc et du centre de l'Afrique. Une première épreuve qu'ils avaient tentée n'avait pas très-bien réussi, surpris qu'ils avaient été par les pluies. Mais bien qu'ayant poussé très-loin, ce premier voyage n'avait été qu'une exploration des lieux, qu'une visite faite aux gens du pays pour les familiariser avec des relations qui devaient se soutenir entre eux. Ce premier voyage, quoique sans profit, avait été d'un grand résultat pour ces messieurs; car, d'une part, il leur avait prouvé les bonnes dispositions des pays qu'ils avaient par-

Digitized by Google

courus, et d'autre part, une probité primitive accompagnant ces bonnes dispositions : c'était plus qu'ils n'avaient espéré.

Voici un exemple de cette probité, que m'a rapporté M. L... — Arrivant, nous disait-il, vers le pays des Schelouck, nous avions rencontré sur le rivage une espèce de cheick de village, attiré par la nouveauté de voir des Européens; nous nous mîmes, sans trop de difficultés, en relation avec lui. Pour le séduire, nous lui fîmes des offres brillantes, s'il voulait nous seconder dans notre commerce de dents d'éléphant. Il accepta nos propositions, mais en nous faisant observer que les quelques mesures de verroteries de couleur qu'il acceptait, à peu près la seule monnaie du pays, étaient un payement fait par avance pour lui faciliter l'achat des objets qu'il devait nous livrer. Tout en acceptant la bonne foi de notre Schelouck, nous avions aussi admis beaucoup de circonstances atténuantes. Notre courtier se retire, en promettant de reparaître sur les bords du fleuve, à notre retour, avec des dents d'éléphant. Nous poussons notre excursion aussi loin que la saison nous le permet; mais les pluies, et surtout une indisposition de mon ami M. R..., firent hâter notre retour. Enfin, voilà la barque arrivée à l'endroit où nous devons retrouver notre Schelouck avec ses dents; nous attendons, mais nous ne voyons ni le Schelouck ni ses dents; à la vérité nous ne sommes pas trop surpris de ce procédé : nous nous y étions attendus; nous trouvions donc en nous-mêmes une consolation facile à la perte de notre monnaie.

Cependant nous avions jugé trop légèrement; car voulant avoir la conscience nette de notre malheur et un jugement arrêté sur les gens avec qui nous avions affaire, je me décidai seul à aller à un village que nous apercevions à quelque distance du fleuve. A peine y eus-je fait connaître le but de ma visite, qu'on m'amena un homme aveugle, vrai squelette ambulant : l'on aurait eu peine à reconnaître le grand et vigoureux Schelouck que j'avais quitté il y avait deux mois. En voyant tant d'infortune, je n'avais plus le désir de demander compte de la monnaie que j'avais laissée à mon passage; mais il me prévint et me fit l'historique de son voyage. « J'ai rempli nos « conventions, me dit-il, mais tu vois à quel prix ! Nous étions partis quinze « de ce village, il y a deux mois, quand tu me quittas pour la première fois. « Nous avions emporté assez de provisions pour aller jusqu'à un village que « nous savions être à six journées d'ici ; mais, à notre arrivée, nous ne trou- « vons plus qu'un monceau de cendres : c'était tout ce qui restait du pays. « Dans notre détresse, il fallait prendre une résolution. Retourner sur nos « pas était impossible ; nous continuâmes donc notre route, car un de nous « savait qu'à deux journées de marche nous trouverions un autre village. « Soit que la faiblesse, diminuant nos forces, eût allongé le chemin, soit « que nous nous soyons égarés, déjà quatre fois le soleil nous avait éclairés « et nous n'avions rien mangé. C'était trop de fatigues : la moitié de nos « frères sont restés dans le désert ! que Dieu prenne soin d'eux ! Nous n'é- « tions plus que sept quand nous arrivâmes au pays. Après nous être re- « posés et avoir réparé nos forces, incomplétement, comme tu vois,

Digitized by Google

« puisque les privations ont été telles que je n'ai pu encore refaire ma « santé; mes compagnons, qui sont revenus, n'ont été guère mieux traités; « nous songeâmes à continuer notre route; car il me fallait au moins assez « de dents pour te payer des avances que tu m'avais faites. Le petit nombre « auquel nous étions réduits n'a pas permis d'en apporter un grand nombre; « je viens de donner ordre de les porter à ta barque. »

Je vis alors trois immenses dents qui avaient environ 10 pieds de longueur, portées chacune par deux hommes, et un fragment d'une quatrième par un homme seul; les grandes dents ne pesaient pas moins de 160 à 180 livres chacune. J'étais ému à la vue de tant d'honneur et tant de délicatesse avec tant de simplicité : je ne pus m'empêcher de reconnaître que la nature est encore plus grande que la civilisation; car si celle-ci a produit du bien, elle a été aussi la cause de bien des vices... « Vous êtes un brave et digne « homme, dis-je à mon infortuné Schelouck en lui prenant la main, ce « que vous avez fait est bien et vous en serez récompensé; il ne serait pas « juste qu'ayant perdu la vue pour moi, je n'essayasse pas de vous la « rendre. » Je lui examinai les yeux avec soin, et vis qu'avec une légère opération et un collyre que je pourrais composer il me serait facile de lui rendre la vue. Après six jours de traitement, je vis ma tâche couronnée d'un plein succès.

C'était un noble devoir que remplissait M. L..., et il put se convaincre de ce proverbe qu'une bonne action n'est jamais perdue; car l'ingratitude n'est pas le côté faible des peuples chez qui la nature seule a tout fait. M. L... n'était plus un homme ordinaire, on en avait fait un dieu! on l'eût volontiers placé sous un arbre, comme ils faisaient à leurs idoles; mais il s'arracha à tant d'honneurs en promettant de revenir bientôt et de tourner alors toutes ces bonnes dispositions vers les dents d'éléphant et la gomme, deux articles qui offriraient d'immenses bénéfices, si le commerce en était libre (1).

En disant un mot de la seconde expédition que firent MM. L... et R..., nous verrons que les firmans du Pacha n'ont pas toujours au loin la force qu'a voulu leur donner le souverain qui les a accordés.

L'homme propose et Dieu dispose!!

Un second voyage fut donc entrepris. Cette fois, profitant de l'expérience du passé, ils avaient mieux choisi leur temps et ils pouvaient espérer une ample moisson de dents d'éléphant, de gomme, de peaux d'animaux, de plumes d'autruche, de lances, qui font à peu près le seul commerce du pays.

---

(1) En faisant des échanges de verroteries pour des dents d'éléphant, le bénéfice est considérable; il ne serait pas moindre actuellement de 300 pour 100.

Voici à peu près les proportions dans lesquelles se font l'achat et la vente de la gomme. Dans le Kourdofan, si vous dépensez 25 fr. à l'acquisition de la gomme, à Alexandrie vous en retirerez 130 fr., et il vous aura fallu 25 autres francs pour le transport: reste, 80 fr. de gain.

Digitized by Google

Deux barques sont préparées pour remonter le fleuve Blanc (Bahr el Abiad); mais à l'instant du départ, voilà des difficultés soulevées par les gens qu'Ibrahim-Pacha avait envoyés pour faire le même commerce. Les difficultés cependant s'aplanissent, et grâce au firman et aux bonnes dispositions du pacha gouverneur, il est enfin permis à MM. L... et R... de partir; en même temps partent six barques de l'héritier présomptif, qui suivent les premières, de manière que les barques rivales arrivent ensemble au pays des Schelouck. Le pays des Schelouck commence vers le 13e degré de latitude nord. Ceux-ci, apercevant des barques européennes, arrivent pleins de confiance sur le rivage pour vendre tout ce qui fait l'objet de leur commerce: les marchés se font; les Turcs promettent beaucoup; mais quand on en vint à demander le payement promis, « le payement, disent les « Turcs en frappant à droite et à gauche; mais, race maudite, infidèles « que vous êtes, vous croyez donc avoir affaire avec ces chiens de chré- « tiens (en montrant les deux Français qui, du haut de leur barque, re- « gardaient ce triste spectacle)? non, non! par Mahomet! j'espère que vous « ne douterez pas maintenant que nous sommes de vrais Turcs. » Et pour le prouver encore mieux, ils saisirent ceux qui voulurent faire résistance, leur coupèrent les oreilles, puis les renvoyèrent chez eux. Pendant tout ce temps, nos deux Français avaient été consignés sur leur barque, ayant joué à peu près le rôle d'enseigne pour faciliter ainsi les transactions des Turcs avec les gens du pays; puis, quand les barques turques furent chargées, ils dirent aux deux Français: « Allez faire vos petites affaires; car « vous savez que le commerce est libre. » Mais ce que ceux-ci eurent de plus pressé fut de retourner à Gardoum et de demander justice au gouverneur Halet-Pacha. Le divan n'eut pas la force de s'assembler et de condamner les actes faits sous le patronage d'un seigneur aussi puissant qu'Ibrahim-Pacha. Cependant tous les hauts fonctionnaires auxquels ils s'adressaient leur disaient: « Demandez justice, car votre cause est bonne. » Mais personne publiquement ne voulait accuser l'héritier présomptif d'une infamie. Plus tard nous saurons ce que Méhémet-Ali répondra à de pareils faits; car c'est là seulement que viendra se briser la dernière énergie de MM. L... et R...; c'est leur dernière ressource.

Lorsque le prince de C... et le baron G... firent leur voyage du fleuve Blanc, ils m'affirmèrent avoir rencontré plusieurs habitants avec les oreilles enlevées. Mais il n'y avait pas besoin de cette double autorité pour croire aux paroles de M. L...

Qu'est-il résulté pour Méhémet-Ali de cette expédition? c'est que les gens pillés ont voué au nom turc et égyptien une inimitié éternelle. L'on peut y compter; car chez les peuples sauvages l'amitié ou la haine ne sont pas des passions d'un jour.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que Son Altesse avait désiré établir des relations amicales et commerciales avec les peuples de l'intérieur de l'Afrique.

Alfred DE MERON.

Digitized by Google

SOUVENIRS DE LA TERRE SAINTE.

Le titre de cet article est celui d'un petit livre plein d'intérêt que publie un vénérable missionnaire, père latin du Saint-Sépulcre, M. l'abbé Desmazure, ancien aumônier de l'ambassade française à Constantinople. Nous en avons extrait les passages suivants.

Portrait des Arabes de la Syrie.

Les Arabes ont une taille moyenne, une constitution robuste, des épaules carrées, un teint brûlé par les ardeurs du soleil, plutôt noir que brun; des yeux étincelants, des sourcils arqués, une démarche noble et fière, un ton impérieux.

La valeur et l'indépendance sont peintes dans leurs traits; le son de leur voix indique qu'ils n'ont jamais connu ni entendu d'*instruments de musique*.

Les Arabes forment une race particulière, c'est-à-dire différente des autres peuples. Chez eux, on ne connaît ni cette pompe fastueuse, ni ces distinctions superbes, ni ces palais dorés, ni ces habillements magnifiques que l'on voit chez les nations européennes. Leurs usages, leurs mœurs rappellent le temps des anciens patriarches. Ils sont très-sobres; leur nourriture consiste dans du lait, du beurre, du riz; ce n'est que dans les grandes occasions qu'ils tuent un agneau; ils n'ont d'autre breuvage que l'eau limpide d'une fontaine ou d'un ruisseau. Leur habitation est une tente de poil de chèvres noires, qui ne garantit pas toujours des ardeurs du soleil ni des rigueurs des vents qui y soufflent avec violence, surtout le vent du nord. Un vase de bois ou de terre cuite, une pelle de fer pour brûler le café, un mortier, un pilon pour le broyer, voilà leur ameublement. Les plus riches, si toutefois il en existe parmi les Arabes, ne le sont que par leurs troupeaux qui sont plus nombreux. Ils ne se font remarquer au milieu des autres Arabes que par leur chevaux qui sont plus beaux et plus fins; mais leur nourriture n'est ni plus recherchée, ni plus délicate, ni plus abondante; leurs vêtements ne sont pas plus précieux; enfin, maîtres et serviteurs mangent à la même table; tous boivent le café dans la même tasse, tous dorment sur la même natte; les femmes ont un appartement séparé dans la même tente. La ligne de démarcation est indiquée par une espèce de linceul tressé avec du poil de chèvre, qui a la même largeur et la même hauteur que la tente. Mais les hommes, les enfants, excepté ceux qui sont à la mamelle, les chèvres, les brebis, les chiens et les chevaux, sont confondus pêle-mêle. L'occupation des femmes consiste à faire du beurre et à tresser des tentes, à suivre leurs maris à pied quand ils voyagent à cheval, à porter leur pipe, à la leur présenter alors qu'ils la demandent.

Les maris des femmes arabes passent les deux tiers de la journée à se promener à cheval, et l'autre tiers à fumer, à prendre du café; ils ont une

Digitized by Google

raison plausible pour être presque toujours à cheval. Chaque tribu n'ayant que ses propres forces pour arrêter les incursions d'une tribu ennemie, les Arabes de la même tribu sont toujours unis afin de repousser ou d'attaquer avec succès l'ennemi : aussi, chaque jour, des Arabes gravissent en éclaireurs les montagnes les plus élevées, les rochers à pic les plus escarpés. Dès qu'ils aperçoivent des ennemis, ils appellent tous les Arabes de la même tribu, cantonnés sur divers points. Le signe de leur ralliement est une lance qu'ils fichent en terre; à ce signal, tous les Arabes montent à cheval et s'élancent avec la rapidité des vents du côté où le signe d'alarme a été planté. Nous avons été témoins de ce spectacle pendant que nous étions dans la tente du chef de la tribu El-Adouan. Un Arabe descend comme la tempête du haut d'un rocher escarpé, monté sur un superbe cheval, les cheveux pendant sur les épaules... Il dit un seul mot au chef : au même instant, trente Arabes, et le chef à la tête, sont à cheval, et gravissent avec une vitesse incroyable la montagne à pic d'une élévation extraordinaire; d'autres Arabes accourent de tous côtés, et se réunissent au lieu où ils ont aperçu la lance. A ce spectacle si étrange pour nous, voyageurs français, M. le comte de Laborde (1) demanda aux Arabes qui n'étaient pas encore partis la raison d'une réunion si prompte et si extraordinaire; ils lui répondirent que les *Anexis* venaient attaquer leur tribu et s'emparer de leurs chameaux. « Mais, leur répliqua M. de Laborde, que sont-ils ces Anexis? — Les Anexis, reprit le chef de la tribu, sont des Arabes errants, sans habitation, sans patrie, qui restent dans les environs de Bagdad et de Palmyre. Comme ces contrées sont frappées de stérilité et que les ardeurs brûlantes du soleil dévorent jusqu'aux racines des plus petits végétaux, à certaines époques de chaque année, ils font des excusions dans les tribus agricoles; ils fondent sur elles comme des nuées de sauterelles, au nombre de quatre à cinq mille; ils y font les ravages les plus affreux, si les tribus qu'ils attaquent ne sont pas assez fortes pour les combattre victorieusement. Mais, instruites par l'expérience, les tribus agricoles prennent toujours des mesures efficaces pour connaître les marches et les contre-marches de ces brigands. — Eh bien! s'écria aussitôt M. le comte de Laborde, nous voulons aller combattre avec vous et pour vous. » Notre petite armée s'organise; les carabines et les fusils sont chargés en un clin d'œil. M. de Laborde ne pouvant gravir la montagne à pied, je lui conseillai de prendre un cheval. Nous voilà tous en marche; nous atteignons la cime de la montagne. Notre chef et un grand nombre d'autres Arabes sont tous frappés d'étonnement et d'admiration, en voyant des Français exposer leur vie pour défendre, contre les incursions de ses ennemis, un peuple qui ne tient aucun rang parmi les nations européennes. Notre chef dit aussitôt avec enthousiasme : « Si j'avais deux cents hommes comme vous, j'écraserais, je detruirais, j'anéantirais tous les Anexis, quelque nombreux qu'ils fussent. Un compliment si flatteur,

(1) Ce savant voyageur, que je reçus à Jérusalem avec son fils, m'avait prié de l'accompagner dans ses courses au delà du Jourdain.

Digitized by Google

adressé par un Arabe à des Français qui se trouvaient à une immense distance de leur patrie, était sans doute capable de nous donner une sorte d'orgueil, et de nous exciter à bénir à jamais la belle, la grande nation à laquelle nous avions le bonheur d'appartenir.

Aucune bataille ne fut livrée, parce que d'autres Arabes, qui venaient du côté où l'on croyait que les ennemis s'étaient postés, assurèrent que les Anexis parcouraient une contrée éloignée de la tribu, en pillant, en tuant, en assassinant, sans épargner ni les femmes, ni les enfants à la mamelle.

Les peuples civilisés peuvent donner aux Arabes des leçons pour tout ce qui concerne les sciences et les beaux arts; mais ils doivent en recevoir des Arabes pour tout ce qui a rapport à l'humanité. On l'a dit, et on ne saurait trop le répéter, il n'est point sous le soleil un peuple plus hospitalier que les Arabes. Des Arabes se présentent-ils chez un Arabe, ils en sont parfaitement accueillis; l'hospitalité qu'il leur donne ne se borne pas aux Arabes d'une même tribu, elle s'étend aux Arabes de toutes les tribus, aux Turcs, aux Européens, à tous les étrangers qui voyagent sous une escorte arabe. Quand un Arabe arrive chez un autre Arabe, il ne lui fait point de ces saluts affectés, qui sont rarement l'expression de la vérité, encore moins celle du cœur; mais il entre dans sa tente comme dans la sienne; il s'approche du feu s'il fait froid, prend son rang à la suite des autres Arabes qui sont autour du feu; le cercle est formé; il se met sans cérémonie devant l'Arabe qui est le plus près du feu...; on lui présente la pipe et le café...; il prend ensuite son paquet s'il en a un, et part sans même parler à son hôte. Dans les tentes des Arabes et principalement dans celles des cheiks, il y a un homme dont toutes les fonctions consistent à faire les honneurs de l'hospitalité, à avoir les yeux toujours ouverts pour voir ceux qui entrent dans la tente : il s'empresse de leur offrir la pipe et le café, et, quand ils ont fumé et bu le café, ils partent silencieusement, et laissent leur place à d'autres qui recevront la même hospitalité.

J'ai remarqué dans ce voyage, et dans d'autres voyages que j'ai faits antérieurement, que les Arabes sont d'une curiosité pleine d'affectation.

Quand un voyageur se présente dans leur tente, ou quand ils le voient assis au pied d'un arbre où il prend du repos sous son ombrage, ils se rassemblent autour de lui, ils l'examinent depuis la tête jusqu'aux pieds. S'ils aperçoivent dans les mains de cet étranger un crayon, un mouchoir, une tabatière ou telle autre chose que ce soit, ils manifestent l'ardent désir de les toucher, ils les demandent avec instance. Si, après les avoir laissés toucher ces objets, le voyageur les leur redemande, ils les lui rendent sans faire entendre le plus léger murmure; s'il les leur donne, ils sont transportés de joie... Un voyageur européen ayant fait cadeau d'un pantalon et d'un gilet à un Arabe, celui-ci fut dans l'extase, il ne put contenir son enthousiasme; il courut, en sautant, montrer dans toutes les tentes des Arabes ces objets auxquels il attachait un prix infini. Un jour que je traversais un désert accompagné seulement de mon drogman et d'un domestique pour soigner nos montures, je m'arrêtai, au milieu des plus vives ardeurs

Digitized by Google

du soleil, auprès d'une claire fontaine, pour réciter mon bréviaire. Bientôt nous fûmes entourés d'hommes et de femmes arabes qui avaient quitté leurs tentes pour nous apporter du lait et des pastèques. Pendant que je lisais, ils gardaient le silence et contemplaient attentivement ma figure, ma barbe, mon habit, et observaient tous mes mouvements extérieurs. Mon office étant fini, mon drogman leur fit de ma part plusieurs questions auxquelles ils répondirent fort poliment... Je conversais avec eux depuis un quart d'heure alors que je sentis quelque chose derrière moi; je me retournai pour savoir ce que c'était, et je vis une jeune femme arabe qui s'amusait à couper les boutons de mon habit. Je lui en demandai la raison; elle me répondit ingénument qu'elle n'avait jamais vu rien de si beau, de si merveilleux... Je lui laissai les boutons qu'elle avait déjà coupés; elle me dit qu'elle les conserverait toute sa vie, et qu'elle les laisserait pour héritage à ses enfants.

Enfin les Arabes sont avides de tout savoir, de tout entendre. Ils ne comprennent point les langues européennes, mais leurs regards, leurs gestes, le recueillement avec lequel ils écoutent les paroles qui sortent de la bouche des Européens, prouvent, attestent et démontrent d'une manière invincible qu'ils sont susceptibles de civilisation, et que, si le ciel leur envoyait quelque génie heureux pour les instruire, ils réussiraient à former parmi eux des savants, des littérateurs et des chrétiens inébranlables qui, par leurs lumières, leur science et leur foi, féconderaient, vivifieraient et sanctifieraient ces contrées autrefois si peuplées et si éclairées, et qui, aujourd'hui, n'offrent plus, hélas! que l'image d'un désert aride, d'une affreuse solitude, et d'un peuple d'une profonde ignorance.

La situation politique actuelle des Arabes ne saurait être comparée, en aucune manière, à celle des peuples civilisés. Cependant ils ne vivent point dans une indépendance absolue; ils ne sont point plongés dans le chaos des horreurs de l'anarchie; chez eux, il y a de l'ordre et une police sévère. Ils n'ont pas, à la vérité, ces multitudes de lois qui existent chez les Européens, et qui sont susceptibles de mille interprétations différentes, opposées souvent les unes aux autres. Une tradition transmise par les pères à leurs enfants de génération en génération, voilà toute leur législation, et cette législation contient tout ce qui est nécessaire pour assurer la paix intérieure et extérieure des familles.

D'abord les Arabes sont gouvernés par un *cheik*, qui veut dire ancien ou vieillard. Ce cheik est à la nomination du pacha de Damas. Cette dignité de cheik était depuis deux cents ans dans la famille qui nous donnait l'hospitalité.

Toutes les contributions des Arabes au pacha consistent en un don qu'ils lui font, chaque année seulement, en bestiaux, et en raison du nombre de leurs troupeaux. D'un autre côté, chaque Arabe est obligé de donner au cheik la quatrième portion de toutes les denrées qu'il récolte, froment, orge, coton, etc., mais il n'a aucun droit sur les bestiaux; ils sont la propriété exclusive de celui qui les possède. Ainsi, chaque Arabe peut cultiver

Digitized by Google

l'étendue de terrain qu'il lui plaît. Mais, comme les Arabes sont paresseux et ont peu de besoins, ils ne cultivent que le terrain nécessaire pour subvenir à leur subsistance et à celle de leurs enfants. Leur indolence est d'autant plus impardonnable que le sol est par lui-même très-fertile. Un Arabe nous assura qu'une année 4 *quillots* (c'est-à-dire une mesure de Jérusalem) avaient produit soixante et douze mesures.

Éducation.

Les Arabes, alors que leurs enfants sont âgés de quatre à cinq ans, font venir des cités les plus voisines un maître pour leur enseigner un peu d'Alcoran. Tous les enfants se réunissent dans une tente préparée pour le maître, qui reste avec eux l'espace de deux ou trois ans.

Les filles n'ont point de maîtresses pour leur éducation, elles n'ont d'autres institutrices que leurs mères qu'elles ne quittent jamais.

Mariage.

Lorsqu'un Arabe est arrivé à l'âge nubile et qu'il désire se marier, il choisit la fille qui lui plaît davantage : il la demande à ses parents. S'ils lui donnent la main de leur fille, il est obligé de leur payer une somme convenue. Alors les deux parties contractantes inscrivent leurs noms chez le cheik ou chez quelqu'un des anciens. Chaque Arabe peut avoir quatre femmes légitimes; la plupart n'en ont qu'une. Je demandai un jour au gouverneur de Jérusalem combien il avait de femmes; il me répondit : « Je n'en ai qu'une, parce que, si j'en avais d'autres, elles seraient jalouses les unes des autres, et la paix ne régnerait plus dans ma maison. »

Divorce.

Le divorce est admis chez les Arabes. Quand l'homme veut répudier sa femme, il déchire le contrat de mariage; mais il ne peut la renvoyer sans donner à son père un poulain. Si c'est la femme qui veut se séparer de son mari, elle est obligée de lui faire don d'un cheval.

Héritages.

Quand un père meurt et laisse après lui plusieurs enfants mâles, l'héritage est partagé en parties égales. Le fils aîné a de plus la tente, le chaudron et le mortier pour broyer le café, ainsi que les tasses à café. Alors chacun de ses enfants prend son parti; s'ils sont trois frères et trois sœurs, chaque frère prend avec soi une sœur.

Cérémonie funèbre.

Pendant la vie, les Arabes ne sont couverts que de haillons; mais, à leur mort, on leur achète des habits magnifiques, un bonnet rouge et un turban. C'est avec ces ornements qu'ils sont conduits au dernier monument. Tous les Arabes de la tribu vont chercher le mort dans sa tente; ceux qui

Digitized by Google

ont des chevaux s'y rendent à cheval; les femmes font partie du cortége funèbre. Au moment où l'on enlève le mort, elles pleurent, sanglotent et font retentir les airs de gémissements capables d'attendrir des cœurs d'airain.

Les femmes, à leur mort, ne reçoivent par les mêmes honneurs : elles sont accompagnées au tombeau par les personnes de leur sexe seulement.

Justice.

Les Arabes ont aussi une règle consacrée par l'antiquité, dont ils font usage pour faire respecter leurs propriétés et leur vie. La voici :

C'est le cheik qui est le juge suprême. Un Arabe a-t-il volé un œuf, il est condamné à en rendre quatre; s'il a volé un chameau, il en rend quatre; enfin il est obligé de rendre le quatruple des objets qu'il a volés.

Si un Arabe tue un Arabe involontairement, il paye 1,000 piastres; s'il le tue volontairement, il est condamné à payer 4,000 piastres. S'il s'y refuse, il est tué lui-même impitoyablement.

Guerre.

Les tribus se battent quelquefois entre elles; elles ne font pas d'appareil comme chez les peuples européens. Les Arabes n'ont aucune idée d'une bataille rangée : quand le signal du combat est donné par le cheik, tous montent à cheval sans ordre, sans discipline; ils se précipitent, ils fondent comme la foudre sur l'ennemi; ils ne l'attaquent jamais en face, mais ils se cachent derrière des rochers, et lâchent leurs coups de fusil; et comme c'est l'appât du gain qui est toujours la cause de la guerre, ils s'emparent de tous les troupeaux qu'ils rencontrent. La tribu victorieuse fait rarement des prisonniers: quand elle en fait, elle les attache à un arbre, et les oblige ensuite à conduire leurs bestiaux et tout ce qu'ils possèdent; s'ils s'y refusent, ils périssent au pied de l'arbre. Mais ces exemples sont rares. Les parents du prisonnier envoient ses bestiaux à la tribu victorieuse, pour lui conserver la vie. Si la tribu victorieuse sait que la tribu vaincue a donné, dans sa tente, asile à l'un de ses plus redoutables ennemis, elle ne le réclame pas; elle le respecte tout le temps qu'il reste dans la tente hospitalière, mais s'il sort de cet asile, il est aussitôt mis à mort.

Commerce.

Le commerce des Arabes a peu d'étendue; il consiste en chevaux, chameaux, chèvres, brebis, vaches, qu'ils transportent dans les villes où ils croient pouvoir les vendre plus avantageusement. Des marchands turcs et chrétiens se rendent eux-mêmes dans les tribus, où ils achètent ces objets par spéculation, c'est-à-dire avec l'espérance de les revendre avec bénéfice. Mais les chevaux dont la généalogie remonte à une haute antiquité ne sortent jamais ou très-rarement de l'Arabie, parce que leurs propriétaires ne veulent les vendre à aucun prix. Ils sont encore plus attachés à leurs juments qu'à

Digitized by Google

leurs chevaux, parce que, dans un temps de guerre, s'ils sont obligés de fuir dans des déserts frappés de stérilité ou sur des rochers escarpés, le lait de leurs juments leur sert de nourriture jusqu'au moment où ils peuvent retourner sans péril dans leurs habitations.

Durant le premier séjour que je fis dans la Palestine, des personnages d'un haut rang étant venus à Jérusalem, où ils me remirent des lettres que leur avait confiées M. le duc de Rivière, de sainte mémoire, qui était à cette époque ambassadeur de France près la Sublime-Porte, me dirent que le principal but de leur voyage en Orient était de se procurer des chevaux arabes. Je fis tout ce qui dépendait de moi pour leur être agréable et utile. Ces personnages achetèrent plusieurs chevaux qui, par leur beauté, leur stature, leurs yeux étincelants, leurs têtes levées et toute leur organisation, se montraient supérieurs aux plus superbes chevaux que produisent les régions européennes. Ces chevaux étaient peut-être nés et avaient été nourris et élevés dans les déserts limitrophes de l'Arabie. Je crois que l'Arabie fut leur berceau, mais je doute qu'ils soient les descendants de ces chevaux nobles tant recherchés et évalués à un prix infini par les Arabes eux-mêmes, et dont l'origine se perd dans la nuit des temps, parce que l'on prend des mesures efficaces pour que cette race soit toujours pure et ne s'abâtardisse jamais. Un cheik qui possédait des chevaux dont les aïeux étaient nobles, depuis plusieurs générations, nous assura que les chevaux que montaient les pachas et même le sultan de Stamboul n'étaient point de cette race nobiliaire.

Dans un voyage que je fis en 1817 en Galilée, pour y visiter les monuments les plus remarquables, je parcourus dans toute sa longueur, et sur le rivage occidental, la mer de Tibériade, qui court dans la direction du nord au sud. Je voulus ensuite la parcourir à son extrémité septentrionale, dans sa largeur de l'ouest à l'est, pour examiner les ruines de Bedsaïda, de Capharnaüm, de Cosraïm, dont je parlerai ailleurs. Bedsaïda est en deçà du Jourdain; Capharnaüm et Cosraïm sont au delà. Comme ce fleuve a son embouchure à la mer de Tibériade, et que, pour arriver dans ces deux dernières villes, il faut nécessairement traverser le Jourdain, ne connaissant pas l'art de la natation, un Arabe qui avait sa tente près de là me confia son cheval pour passer ce fleuve qui, en cet endroit, pouvait avoir 150 pieds de largeur. Mais il me recommanda surtout de ne pas toucher le cheval quand il serait entré dans le fleuve, mais de lui laisser une entière liberté, parce qu'il connaissait les profondes cavités que l'eau avait creusées au fond, et qu'il saurait les éviter; tandis que si je voulais le conduire et le presser d'avancer en droite ligne, il m'obéirait, après m'avoir opposé de la résistance, mais qu'il tomberait dans un précipice, d'où il sortirait promptement, et où je resterais et périrais misérablement. Je suivis scrupuleusement ce bon conseil : dès que le cheval eut mis le pied dans l'eau, je lâchai la bride, et le cheval, après avoir fait plusieurs tours et détours dans l'eau, me fit arriver heureusement au bord oriental du fleuve. Je continuai ma route vers ce même côté, au milieu d'une quantité de tentes qu'on avait dressées sur le rivage de la mer,

Digitized by Google

dans une plaine très-fertile. A mon retour, le même Arabe me confia encore son cheval pour repasser le fleuve. C'est alors qu'il me fit l'aveu qu'il aimerait mieux abandonner sa famille que de se séparer de son cheval, parce qu'il lui avait sauvé la vie dans des circonstances où sa tribu était en guerre avec les tribus voisines.

« Etant poursuivi, il y a peu de temps, dit-il, par plusieurs Arabes de la « tribu ennemie, qui m'auraient tué impitoyablement s'ils avaient réussi à « m'atteindre, mon cheval, poussé par son instinct ou par une autre cause « que je ne puis expliquer, prit le grand galop, et en un clin d'œil je me « trouvai à une grande distance des ennemis; mon cheval, comme s'il eût « deviné que je n'avais plus aucun péril à redouter, ralentit sa course et me « porta à pas lents et paisiblement dans ma tente, que je trouvai dans le « même lieu où je l'avais laissée. » Il est certain que les chevaux arabes marchent avec plus ou moins de vitesse, selon que les dangers qui menacent leurs maîtres sont plus ou moins imminents.

Amour maternel chez les Arabes.

L'amour maternel est le sentiment le plus tendre, le plus doux et le plus vif de la nature. Une mère ne craint pas de s'exposer aux plus imminents périls pour écarter ceux qui pourraient menacer son cher enfant. Est-il malade, elle veille le jour et la nuit autour de son berceau; oubliant la faiblesse de son sexe, elle fait éclater un courage supérieur, pour ainsi dire, aux forces de l'humaine nature, afin de prodiguer les soins les plus attentifs, les plus multipliés et les plus constants à l'innocente créature à qui elle vient de donner la vie, et qu'elle voudrait conserver au prix de sa propre vie. Si des légions armées venaient ravager le pays qu'elle habite, son premier ou plutôt son unique soin serait de faire un rempart de son corps à son enfant, et l'épée des barbares ne percerait jamais le cœur de cette petite créature sans avoir percé le cœur de celle qui lui a donné le jour. Tant il est vrai que la nature est une souveraine toute-puissante qui rend toujours invincibles les mères dociles à ses touchantes, à ses éloquentes inspirations. La nature conserve tout son empire chez les mères arabes.

Les femmes arabes ne paraissent jamais parmi les hommes; cependant l'épouse du chef de la tribu qui nous donnait une si généreuse hospitalité, devinant sans doute les désirs de son époux, sortit de l'appartement qu'elle occupait dans la tente, et se montra à nous la figure découverte et tenant dans ses bras un enfant qui n'avait pas plus de cinq mois, et le pressant sur son sein. Cet enfant était d'une beauté ravissante: sa couleur vermeille et son teint, qui avait la fraîcheur et l'éclat de la rose venant de s'épanouir, nous charmèrent tellement que nous ne pûmes nous empêcher de féliciter cette mère d'avoir mis au monde un si bel enfant... A ces mots, cette tendre mère ne se sent plus de joie; elle redouble ses caresses à son enfant, elle lui prodigue de nouveaux témoignages d'amour; elle le tourne et retourne en mille manières dans ses bras, pour que nous puissions mieux le voir; il lui semble de nouveau l'enfanter à la vie; elle cherche à le grandir,

Digitized by Google

elle se rapetisse en quelque sorte elle-même, pour que son enfant paraisse avoir une taille aussi élevée que la sienne.

Je me complais à le dire, une armée entière n'aurait pas été assez puissante pour arracher son enfant de ses bras sans lui avoir donné à elle-même la mort.

ETHNOLOGIE.

GRAMMAIRE RAISONNÉE DE LA LANGUE OTTOMANE, par James W. Redhouse, *employé au bureau des interprètes du divan impérial ottoman, et secrétaire interprète de la commission anglaise de médiation aux conférences d'Erzeroum* (1).

Une bonne grammaire est aussi difficile à faire qu'un bon code.

Il n'y a pas longtemps que les règles de la langue française ont été fixées définitivement, et cependant, vous le savez, notre langue est de toutes la plus logique. Il a fallu attendre que la langue fût très-avancée et que de grands écrivains fussent réunis en aréopage académique pour formuler ce code admirable qu'on appelle Grammaire des grammaires, de même qu'il a fallu plusieurs siècles de travail pour que la codification des lois françaises fût accomplie. N'en soyez pas étonnés, messieurs, les choses ne pouvaient pas se passer autrement; une langue, pour se développer et se perfectionner, a besoin d'avoir ses coudées franches, de ne reconnaître d'autres lois, pendant longtemps, que le génie de ses écrivains, de s'enrichir, enfin, du pillage des langues voisines. Supposez qu'une grammaire eût fixé la langue française avant le siècle de François Ier, croyez-vous qu'elle serait ce que l'ont faite Rabelais, Montaigne et le XVIIe siècle? Et lors même qu'elle a été assez riche pour pouvoir se passer de conquêtes et se constituer définitivement, ce n'est pas à des mains inhabiles que la France a confié le soin d'en tracer les frontières, mais aux plus grands de ses écrivains. Favoriser la liberté et s'opposer à la licence, faire triompher l'ordre sur l'anarchie, telle a été la mission que s'est imposée l'Académie. La langue française est, de l'aveu de tout le monde, la plus exacte des langues modernes, celle qui se prête le moins aux *à peu près;* car elle n'a pas de synonymes. D'autres sont plus riches et plus poétiques, nulle n'est aussi logique et aussi scienti-

(1) La Société orientale m'ayant chargé de lui faire un rapport sur la grammaire turque de M. Redhouse, j'ai voulu, me méfiant de mes connaissances, consulter sur cet ouvrage non-seulement des orientalistes, mais des Orientaux versés dans la théorie et surtout dans la pratique des langues orientales; tous m'en ont fait les plus grands éloges, et c'est en partie sur les notes qu'ils m'ont fournies que j'ai rédigé ce rapport.

Digitized by Google

fique. L'indépendance dont elle a joui pendant longtemps ne lui a pas été moins profitable que la discipline à laquelle elle a été soumise plus tard. Après la langue française, viennent les langues italienne et espagnole. La centralisation politique a manqué aux deux pays pour donner à leur langue une sévère unité; mais les hommes de lettres y ont constitué une république, et leurs arrêts sont presque sans appel. Au reste, la supériorité incontestée des anciens écrivains en a fait des modèles auxquels il n'est pas permis aux modernes de ne pas se soumettre, et la langue a été fixée de fait, sinon de droit.

La langue anglaise n'est qu'une agrégation de langues, de même que la nation anglaise n'est qu'une agrégation de plusieurs colonies; il y a l'ordre dans la variété, mais il n'y a pas d'unité. Sa grammaire, comme son code, repose sur le droit coutumier.

Je ne parle pas de la langue allemande, vous savez combien elle est vague, combien elle est anarchique; les écrivains allemands sont souvent tellement obscurs que tel philosophe est descendu majestueusement dans la tombe sans jamais avoir été compris par ses élèves, et que ses théories ont dû être acceptées comme les mystères de la religion, par la foi, faute d'avoir pu se rendre intelligibles. Construction transpositive, néologismes, tout y est permis, tout y est livré à l'arbitraire le plus effréné.

Je vous demande pardon, messieurs, si je me suis éloigné de mon sujet; mais ces considérations générales ne sont pas assez étrangères au jugement que je vais porter sur la grammaire de M. Redhouse, pour que j'aie cru inutile de m'y arrêter un instant. Cela dit, j'entre en matière.

Et d'abord, messieurs, permettez-moi de féliciter M. Redhouse de l'heureuse idée qu'il a eue de publier une grammaire turque, ou, comme il l'appelle avec plus de justesse, de la langue ottomane; car nul, autant que lui, n'était à même d'entreprendre et de porter à bonne fin une pareille entreprise. Je le félicite aussi d'avoir écrit sa grammaire en français quoiqu'il soit Anglais. Pour écrire en français, il a été obligé de penser en français, et c'est là déjà une grande présomption en sa faveur; aussi je m'empresse de déclarer que la grammaire de M. Redhouse est un chef-d'œuvre de méthode et de précision. Par son long séjour en Turquie (M. Redhouse y est depuis son enfance), par son commerce habituel avec les hommes d'État du pays, et par l'étude approfondie qu'il a faite du mécanisme des langues européennes, l'auteur a échappé aux deux écueils contre lesquels sont venus se briser tous ses prédécesseurs qui ont entrepris le même œuvre. Les Européens n'ont jamais saisi les nuances de la langue et les finesses de l'idiome, qui ne s'acquièrent que par la pratique; les Orientaux n'ont jamais été guidés à travers le labyrinthe par ce fil conducteur qu'on appelle la méthode. Aussi, la grammaire ottomane de M. Redhouse est non-seulement la meilleure grammaire existante, mais elle est même la meilleure qu'on puisse faire dans l'état actuel de la langue ottomane. Je m'explique.

La langue ottomane parlée et surtout la langue ottomane écrite n'est pas une langue homogène, mais bien un composé de trois langues : l'arabe an-

Digitized by Google

cien *Nahasui*, le persan *Farsi* et le turc proprement dit. Ces trois langues ne sont pas fusionnées dans une seule comme le latin, le celtique et le germanique dans la langue française, mais elles vivent côte à côte avec leurs législations nationales. En philosophie comme en politique, la race ottomane n'a jamais procédé par assimilation, mais par juxtaposition; elle a réalisé la variété féodale plutôt que l'unité monarchique. De même que des races différentes ont vécu dans son sein sans jamais se former en nation, de même les trois langues ont subsisté dans son idiome sans jamais reconnaître la même loi. Il en résulte que la langue ottomane est très-riche, mais d'une richesse empruntée. On rencontre dans une période, soi-disant turque, des phrases entières arabes et persanes, conservant non-seulement les traces de leur origine, mais leur individualité tout entière. Or, la langue ottomane n'ayant pas été arrêtée, les écrivains emploient l'arabe et le persan à discrétion, et les plus savants et les plus élégants inondent leur poésie et leur prose de ces produits exotiques. Comprend-on de quelle difficulté doit être, pour l'homme même le plus versé dans les langues orientales, la compilation d'un code de la langue ottomane?

M. Redhouse a cependant surmonté autant que possible les difficultés de sa position. Tandis que ses prédécesseurs ont confondu les préceptes des trois langues, lui s'est attaché à faire ressortir l'idiome turc et à poser les règles qui avaient échappé à leur investigation, tout en maintenant les règles fondamentales de la langue arabe et celles bien rares de la langue persanne, et il a abordé et résolu avec succès, autant que possible, le problème difficile de la combinaison des trois langues.

Comme il y a dans la langue turque beaucoup de mots dérivés de l'arabe et du persan, M. Redhouse, pour faire mieux ressortir les termes de séparation entre les trois idiomes, a donné un tableau des dérivations turque, arabe et persane, dans lequel il a réuni toutes les formes et les racines des noms divisés des trois langues : ce travail se distingue par une lucidité et une érudition remarquables.

Dans la conjugaison des verbes, M. Redhouse, loin de suivre la routine, donne tout d'abord les types du verbe turc, et conduit l'élève à travers les dédales inextricables où l'intercallation et la transposition d'une lettre changent complétement la nature et la signification du verbe turc, en le rendant d'actif passif ou réfléchi et *vice versa*. Il est parvenu à surmonter des difficultés réputées jusqu'ici insurmontables pour un étranger.

Le traité des pronoms et des verbes est remarquable par sa classification méthodique; c'était une des parties les plus difficiles et les plus compliquées de la langue.

M. Redhouse a saisi aussi avec beaucoup de bonheur l'accentuation et la prononciation, écueil épineux en toute langue, mais surtout dans la langue turque, qui, à proprement parler, manque de voyelles et n'a que des sons voyelles insaisisables pour quiconque n'a une connaissance approfondie de la langue et ne s'est surtout familiarisé avec elle par la conversation. C'est de ce côté surtout que pèchent les purs théoriciens qui se sont succédé les

Digitized by Google

uns aux autres en perpétuant les erreurs et les bévues les plus grossières.

Le traité de syntaxe n'est, pour ainsi dire, qu'un recueil synoptique de certains modes particuliers à l'idiome ottoman : ceux qui voudront étudier avec profit et sérieusement la langue, devront nécessairement recourir au *Nahve* ou traité de la syntaxe arabe.

M. Redhouse complète sa grammaire par un modèle de composition ottomane avec un commentaire analytique et synthétique; l'auteur développe avec un rare talent et présente sous un nouveau jour les plus légères nuances ainsi que le caractère particulier du style ottoman.

Me voici arrivé à la fin de mon analyse; si jamais ma critique tombe entre les mains de M. Redhouse, il verra que son travail a été apprécié en France comme il méritait de l'être. Je crois cependant que M. Redhouse ne m'en voudra pas si je lui donne le conseil de ne pas s'arrêter en chemin et de ne pas s'endormir sur ses lauriers. J'ai dit en commençant que, à mon avis, un des grands défauts de la langue ottomane était de ne pas avoir été encore fixée : ou je me trompe fort ou le moment est enfin venu de la fixer; elle est d'abord assez riche, elle n'a plus de grands poëtes, et, enfin, ses écrivains les plus distingués se trouvent concentrés au ministère des affaires étrangères. Pendant mon séjour à Constantinople, on m'a assuré que Richid-Pacha, qui passe en Turquie pour être l'écrivain le plus élégant et le plus correct de l'empire, avait eu l'intention de fixer la langue et d'exiger des employés de son ministère une certaine discipline quant à l'emploi des mots étrangers. Si ce projet se réalise, et il est à désirer qu'il se réalise, M. Redhouse, qui est lui-même employé au ministère des affaires étrangères, pourra être d'une grande utilité.

Ce que j'ai dit sur les imperfections de la langue ottomane ne diminue en rien le mérite de l'ouvrage de M. Redhouse, qui doit être recommandé, au contraire, à tous ceux qui s'occupent de l'étude des langues orientales, et je fais des vœux pour que le nombre en augmente; il est encore trop limité. Si on employait à apprendre les langues orientales la moitié du temps qu'on passe à médire des musulmans, je crois que la cause de la civilisation y gagnerait et nos intérêts aussi. Les pieux missionnaires qui se destinent à l'évangélisation des infidèles commencent toujours par étudier leur langue. Imitons-les.

Dans le désir de se civiliser, les Osmanlis apprennent le français; épargnons-leur la moitié du chemin en apprenant le turc. La propagande par la parole est bien plus chrétienne et bien plus française que la propagande par le glaive, et notre siècle répugne à développer de nouveau la bannière des croisés; si une guerre injuste contre les forts est une erreur, une guerre injuste contre les faibles est une lâcheté. Soyons les initiateurs des musulmans et non pas leurs ennemis; premiers venus au banquet de la civilisation, convions-les à y prendre part et parlons leur en frères; et puisque M. Redhouse a eu le bon esprit d'écrire la grammaire de la langue ottomane en français, tâchons d'en profiter.

Dr Morpurgo.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

INDUSTRIE CHINOISE.

EXPOSITION DES DÉLÉGUÉS DU COMMERCE.

Cette exposition des produits de la Chine, recueillis par les membres de la mission commerciale, n'a rien de commun avec l'exposition beaucoup moins considérable, mais non moins intéressante, faite, il y a trois mois, au ministère du commerce, des objets rapportés par M. *Jules Itier*.

Indépendamment de l'honorable explorateur que nous venons de nommer, la mission commerciale en Chine se composait de :

MM. *Renard*, délégué de l'industrie parisienne;
Hedde, délégué de l'industrie des soies (production et tissus);
Rondet, délégué de l'industrie lainière (tissus);
Hausmann, délégué de l'industrie cotonnière (tissus).

Deux des vastes salles de l'Ecole primaire supérieure de Paris ont reçu les objets de Chine. La première salle est occupée, à droite, par les échantillons de cotons et cotonnades, tant chinois que britanniques, et de vente à Canton, et à gauche, par les laines de manufacture chinoise. Tous ces tissus étranges, bizarres même, pour notre goût d'Europe, de couleur et de dessin, sont en général assez imparfaits de travail. On sent, en les voyant, que la laine, et le coton surtout, sont tard venus, relativement, dans la consommation chinoise, et que le livre des *rites* n'en a pas, comme pour la soie, consacré l'usage depuis des séries de siècles. Pour ces articles donc, la manufacture européenne, qui déjà en fournit de grandes quantités à la Chine, aura longtemps un vaste champ ouvert à ses spéculations, et les rapports des délégués nous laissent espérer que pour certaines spécialités la France pourra y prendre place. A cela nous ne voyons rien d'impossible; il ne s'agit que d'oser, et d'oser prudemment. La teinture chinoise est mauvaise dans presque tous les tissus indigènes : elle ne tient pas, elle cède facilement au frottement du doigt. La teinturerie, on le sait, est l'une de nos gloires industrielles : espérance donc pour Mulhouse, pour Sainte-Marie-aux-Mines, pour l'Alsace, si ces Manchester de la France savent à propos faire en indiennes de ce *baroque* qui plaît tant à l'Indien, au Chinois, au Javanais, au Philippinois.

Nous ne quitterons pas cette première salle sans dire un mot des vins qui y figurent, non avec honneur, par exemple. Nous n'avons pas, Dieu merci, dégusté le *sam-chou* chinois (riz, autres graines ou haricots fermentés), mais son odeur quasi-nauséabonde, qui éveille comme une idée de manne combinée avec je ne sais quelle sorte de kirsch et d'épices, suffit seule à faire juger des immenses conversions que, à l'endroit des vins et liqueurs, nous aurons à obtenir du peuple chinois pour lui faire accepter les crus généreux et francs de nos terroirs. Mentionnons encore, comme faisant partie de cette première division de l'exposition, des matières textiles, végétales ou tinctoriales importantes : les fils d'abaca, de pina, de lô-ma, de nipis pour la corderie, la voiture, les tissus; le gettania, sorte de caoutchouc; le gambier, précieux pour la teinture des laines et le tannage des peaux, et une foule d'autres produits des Détroits

Digitized by Google

ou de la Chine, que les Anglais ou les Américains achètent par masses, quand à peine nous les connaissons. Non, encore une fois, les éléments du commerce avec la Chine ne nous manqueront pas s'ils sont bien étudiés, et si surtout ils se trouvent remis en des mains fermes et habiles.

Dans la seconde salle, que décorent d'élégantes panoplies d'armes (armes bien innocentes, Ning-Po l'a prouvé), de gigantesques bambous, de gracieuses lanternes, tapissées d'ailleurs de bas en haut par une multitude de ces curieux dessins et rouleaux de tenture dont les Chinois aisés aiment à orner leurs appartements (quatre par quatre, car tout est réglé, tout est sacramentel sur cette terre classique de la tradition et de la symétrie), on trouve, distribuées sur des tables latérales, à droite et à gauche, toutes les variétés d'articles de soie et de soierie, depuis la chrysalide dans son cocon jusqu'aux plus magnifiques châles de Chine, depuis le ver sur sa feuille de mûrier jusqu'à l'ingénieux tissu que l'art l'a amené à fabriquer lui-même; importants et précieux échantillons qui témoignent de l'habileté des Chinois dans un art où ils excellaient déjà lorsque notre société occidentale était encore dans ses limbes, lorsque nos peuplades primitives se vêtaient encore de peaux de mouton, ou demandaient un abri au feuillage des forêts. Du reste, point ou fort peu d'identité entre les soieries chinoises et les nôtres : il nous semble bien que, le temps aidant, les produits respectifs des deux pays pourront aisément s'échanger sans se faire une sérieuse concurrence.

Nous voici arrivés à la partie sans contredit la plus attrayante de l'exposition, à celle qui attire et retient la foule. Ce n'est sans doute pas, au point de vue du grand commerce maritime, le côté sérieux, ce n'est pas le plus utile, nous en convenons; mais, pour répondre à quelques reproches de futilité qu'on a fait entendre à l'occasion de certains objets d'art, remarquons que l'article Paris joue un rôle très-important dans notre commerce, et qu'il était indispensable de faire connaître, sous leurs faces multiples, à nos fabricants parisiens, les produits plus ou moins analogues d'art et de goût que fabrique et affectionne la nation chinoise. Tout le fond de la deuxième salle est donc occupé, ou plutôt encombré, par ces nombreux articles d'art et de curiosité. Si c'est là, comme nous le croyons, un spécimen exact de l'article-Canton, les Chinois ne sont vraiment pas si *Chinois* qu'on le pense! Leur goût, leur beau, leur art en un mot, pour n'être pas le nôtre, n'en est pas moins très-curieux, souvent très-joli, presque toujours digne d'attention ; c'est, enfin, une barbarie qui plaît généralement; et ce qui est surtout remarquable, c'est le bas prix de la plupart de leurs produits; circonstance dont notre commerce aura à se féliciter si la Chine un jour veut bien accueillir les nôtres. Que d'objets charmants et curieux il y aurait là à dépeindre! On nous permettra toutefois d'y renoncer : il faudrait des heures et des pages pour citer tous les albums, dessinés ou peints, à la plume, au pinceau, avec un fini et une perfection de détails à désespérer le plus patient bénédictin; les tableaux peints à l'huile; puis les costumes, les petits pieds de dames moulés sur nature, après Dieu sait quelles longues et épineuses négociations! les livres, les recueils de sentences, les manuels illustrés; puis encore les pipes à tabac, à opium, articles si essentiels de la toilette chinoise; les bronzes et les porcelaines, les ivoires et les bambous ouvrés, les instruments, les outils, les métiers, etc. etc.

Telle est, sommairement, la collection qu'a rapportée la délégation commerciale. Il y a là, nous le répétons, matière à utile et sérieux examen. Cette exposition fait désirer l'établissement d'un musée chinois permanent; telle est la pensée que nous avons entendu exprimer par nombre de fabricants, d'artistes, de savants; c'est un vœu qui se comprend très-bien : la question commerciale de Chine ne fait, en quelque sorte, que de naître; le gouvernement l'a habilement préparée par l'ambassade qu'il a en-

Digitized by Google

voyée, par le traité qui en a été la conséquence. Maintenant il importe que notre manufacture, notre commerce puissent consulter quelque chose de mieux encore que tous les écrits imaginables, nous voulons dire un rapport vivant et parlant, afin de s'initier aux goûts et au faire industriel de la nation chinoise; il importe qu'ils s'assimilent ce que les productions de Chine ont de bon, de spécial, de caractéristique, soit pour l'introduire dans notre consommation, soit pour faciliter nos ventes à la Chine; et, à ce point de vue, les objets recueillis par les délégués de la mission, annotés comme ils le sont de tous les renseignements nécessaires de prix, de matière et de main-d'œuvre, nous paraissent pouvoir être la première et très-remarquable base d'une exposition permanente des produits de Chine. CH. D.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE.

SÉANCES. — EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX.

SÉANCE DU 8 MAI. — La séance est ouverte à neuf heures moins un quart, sous la présidence de M. A. Hugo, vice-président. Le procès-verbal de la séance de 27 avril est lu et adopté.

M. le président donne ensuite lecture d'une lettre par laquelle M. Ch. Bataillard, avocat à la cour royale de Paris, membre de la Société royale des antiquaires de France, prévient M. le président de la Société orientale qu'il a été nommé délégué pour faire partie de la commission qui doit aviser aux moyens de réunir toutes les sociétés savantes dans un même édifice, selon la proposition dont la Société orientale a pris l'initiative.

M. G. d'Eichthal écrit à la Société, au nom de la Société ethnologique, pour lui annoncer l'envoi des deux premiers volumes des Mémoires de cette compagnie, et lui demander l'échange réciproque des diverses publications faites de part et d'autre.

M. Hugo. La Société ne peut recevoir qu'avec plaisir la proposition faite par M. d'Eichthal, au nom de la Société ethnologique, puisqu'elle s'est mise dernièrement en avant afin d'établir, sur les plus larges bases, un rapprochement intime entre les diverses sociétés de Paris; mais la mise à exécution de la mesure a besoin d'être soumise au conseil d'administration, auquel je crois qu'il est indispensable de renvoyer la proposition.

Dans une des précédentes séances, M. Rochet a demandé à la Société de vouloir bien lui permettre de développer devant elle quelques idées sur la constitution intime de l'empire chinois, et sur les principes qui lui conservent depuis si longtemps sa vitalité et sa force. Il a demandé aussi de convoquer à cette réunion M. l'abbé Voisin. Notre vénérable confrère, auquel j'ai communiqué le vœu de la Société, y a souscrit de grand cœur, et il m'a même promis de se rendre auprès de nous en costume chinois. J'invite ceux des membres ici présents à vouloir bien y amener toutes les personnes qui montreraient le désir d'assister à cette séance.

Digitized by Google

M. Voisin, lorsque je le vis, me fit différentes communications fort intéressantes; il me parla d'un spécifique contre la rage, dont il a vu nombre de fois les étonnants et certains effets; d'un procédé de nouriture au moyen duquel on change la couleur des cheveux.

M. Leserrec. Dans l'Amazone, on change la couleur des perroquets en leur faisant manger de certains poissons.

M. Cloquet. Ces questions sont assez importantes, au point de vue physiologique, pour que M. Leserrec soit prié de recueillir ses souvenirs.

M. Leserrec. Mes remarques et mes souvenirs sont trop vagues, trop confus aujourd'hui, pour qu'il me soit possible de mettre par écrit ce qui me fut rapporté ou ce que j'observai lors de l'expédition de l'Amazone. Cependant je chercherai, d'ici à la fin de la séance, à rassembler la généralité des observations qui me furent communiquées alors; quant au fait même du changement, je l'ai vu exécuter, et il est journellement pratiqué sur les deux rives du fleuve: j'en suis positivement certain; dans tous les cas, je pourrais écrire dans l'Amazone, à des personnes que j'y connais, et qui s'empresseront de m'envoyer des renseignements positifs.

La Société accepte la proposition de M. Leserrec.

M. Hugo. Messieurs, j'ai l'honneur de soumettre à la Société la proposition suivante, qui n'est d'ailleurs que la conséquence des sentiments dont vous êtes tous animés, des mesures prises dernièrement dans le sein de cette assemblée, et des efforts tentés pour les mettre à exécution. «Il est, parmi les membres des autres sociétés savantes, des hommes que nous serions bien aises de voir souvent figurer au milieu de nous, parce qu'ils nous apporteraient le tribut de leurs lumières; qui ne peuvent le faire dans les conditions prescrites actuellement par le règlement, parce qu'ils font déjà partie d'associations vis-à-vis desquelles ils ont un caractère tout spécial, et au soutien matériel desquelles ils contribuent d'ailleurs par des cotisations que l'on ne peut renouveler trop souvent. Par tous ces motifs, je pense qu'il serait convenable de créer une nouvelle classe de membres, appelés *membres associés*, qui jouiraient, quant à l'admission aux séances, de tous les droits des membres titulaires sans en avoir les profits matériels, puisque leurs contributions pécuniaires seraient toutes facultatives.»

La proposition de M. A. Hugo est unanimement appuyée, et sera représentée et développée dans une prochaine séance.

Un membre demande quelle est la valeur d'un article publié par les journaux, relativement à une somme de plusieurs millions, consacrée par le pacha d'Égypte à l'amélioration hygiénique de l'Égypte.

M. Hugo. Je regrette que M. Hamont ne soit pas ici. Nous avons traité le sujet dont il est question en ce moment, et il fut aussi l'objet d'une communication récemment faite par notre honorable confrère à l'Académie royale de médecine.

MM. de La Roche-Pouchin et *de Saint-Céran.* Les journaux ont publié en effet un article dans lequel il est dit que le vice-roi a destiné le revenu de trois provinces, se montant à 6,000,000 de francs, à l'amélioration sa-

Digitized by Google

nitaire de l'Égypte; mais tout cela n'est que l'écho plus ou moins mal interprété de la lecture faite par M. Hamont.

M. Moreau consulte la Société pour savoir qu'elles seraient ses intentions relativement à la mosquée que l'on a le projet d'élever à Paris.

M. Hugo croit que la question est trop grave, trop importante, pour être traitée incidemment; il pense qu'il faudrait en renvoyer l'examen à une commission. Cet avis est partagé par la Société, et une commission est immédiatement nommée. Elle se compose de MM. Dr Jules Cloquet, Dr Morpurgo, Dr Pouzin, Moreau, Leserrec, rapporteur.

La séance est momentanément suspendue. — A sa reprise, M. Leserrec donne à la Société des détails circonstanciés sur la morsure des serpents, et sur les procédés usités dans le Para (Brésil), pour opérer le changement de couleur des perroquets.

Cette communication devient la base d'une discussion à laquelle prennent part MM. le Dr Pouzin, Girou de Buzareingues, de La Roche-Pouchin et Fortin d'Ivry.

La séance est levée à dix heures et demie.

Séance du 22 mai. — La séance est ouverte à neuf heures, sous la présidence de M. A. Hugo, vice-président.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Il est ensuite donné lecture d'une lettre de M. Hamont, relativement à une décision prise par le pacha d'Égypte au sujet de l'assainissement des villages du Delta. Cette lettre a été insérée dans le 37e cahier de la *Revue de l'Orient*, p. 66. Elle donne lieu a une assez vive discussion entre MM. Leserrec, les docteurs Moreau, Aubert-Roche, Cloquet et Pouzin.

La séance est momentanément suspendue, et reprise à dix heures, sous la présidence de M. de La Roche-Pouchin.

M. Fortin d'Ivry fait hommage à la Société d'une collection de graines de plantes utiles, qui, sur sa demande, lui ont été envoyées d'Égypte et d'autres contrées de l'Orient. M. Fortin exprime en même temps, dans une lettre, le désir que ces graines deviennent pour la Société une occasion d'étendre ses rapports avec d'autres associations.

Une commission est nommée pour disposer de ces graines et en faire l'usage le plus convenable, en cherchant à répondre aux vues du donateur.

Cette commission se compose de MM. Morot, Montigny, J. Cloquet, Pouzin.

L'envoi de M. Fortin coïncide avec la proposition que M. le général de La Roche-Pouchin faisait à la Société d'envoyer un délégué au congrès agricole. Il est décidé que cette mesure sera mise à exécution l'année prochaine.

M. Leserrec donne lecture du rapport de la commission chargée d'examiner la proposition de M. le président de la Société, de la construction à Paris d'une mosquée, à laquelle M. Moreau a demandé ensuite qu'il soit ajouté un collége.

Digitized by Google

M. le vicomte de Lanoue. Le droit d'élever une mosquée à Paris pourrait être contesté à cause de la polygamie, qui est une des coutumes tout à fait en dehors des usages européens, et qui place à cet égard les mohammédans hors du droit occidental; mais à côté de la question de droit, il y a la question de convenance, et les conclusions de la commission peuvent très-bien être acceptées. L'établissement d'une mosquée serait une sorte de proclamation faite aux Orientaux en faveur des principes de tolérance qui dominent chez nous, et elle serait peu coûteuse, à cause du peu de mohammédans qui seront toujours parmi nous. Quant au collége, il faudrait un assez grand nombre d'élèves pour en couvrir les frais d'établissement et d'entretien. Ceux qui ont vu l'Orient savent combien les sciences y sont arriérées, et par conséquent le peu d'espoir qu'il y aurait d'avoir assez de pensionnaires pour couvrir ces frais; il me semble qu'il faudrait donc remettre la réalisation de cette partie de la proposition à d'autres temps, et admettre celle de la mosquée. Quant au mot de triomphe de la religion catholique, il faut avouer qu'il n'y a pas triomphe sans contestation, et les protestants, les juifs, et les sectes de toute sorte, sont là pour le prouver. Peut-être aussi le monopole du triomphe a-t-il chez nous un peu atténué la foi religieuse.

M. Leserrec. Au dernier point de vue, il me semble que l'exemple des musulmans serait bon. Leur sentiment religieux est bien plus fort, bien plus prononcé, que celui des Occidentaux. Quant à la première objection, présentée par M. de Lanoue, je crois que l'édification d'une mosquée serait bien plutôt une question de convenance qu'une question de droit, car l'art. 5 de la charte protége tous les cultes sans exception.

M. le président. Vous confondez, je crois. L'art. 5 n'a entendu parler que des cultes établis, car toutes les sectes qui ont voulu s'élever, les saints-simoniens, l'église française, ont été poursuivies.

M. Leserrec. Si on admet cette objection, l'art. 5 serait sans but. Après avoir proclamé la protection accordée à tous les cultes, il ajoute que les cultes chrétiens, les cultes établis, seront salariés par l'État.

L'objection tombe d'ailleurs devant notre Algérie. La question de convenance pourrait être plus forte, car toute réforme rencontre des opposants: mais il faut respecter les dissentiments personnels, et passer outre.

M. Pouzin. On a soulevé la question de droit. Je ne sais quel jour, un député se plaignait que le ministre des cultes avait outrepassé ses pouvoirs en ordonnant la fermeture d'un temple protestant; M. Martin (du Nord) a répondu que, s'il avait ordonné de fermer, ce n'était qu'au point de vue du désordre seulement; il a repoussé toute idée de contestation qu'en droit on pût faire fermer cette chapelle. Ainsi, par le fait, il reconnaissait que l'on pouvait ouvrir une mosquée; et, en effet, lorsqu'on a fermé l'église française, on s'est bien gardé de faire valoir l'article de la charte, mais on a mis en avant la police. Là où l'établissement de l'édifice musulman rencontrera des obstacles, c'est dans le mauvais vouloir. La question de droit est d'ailleurs très-importante, il faut la vider.

Digitized by Google

M. le président. L'année passée M. le ministre des cultes, en refusant l'ouverture d'un temple du culte dissident, s'appuyait sur un article d'une ordonnance ou d'une loi qui ne permet l'ouverture que lorsqu'il y a un nombre donné de sectateurs.

M. Pouzin. La charte permet en fait, puis arrive l'autorisation ministérielle. C'est justement là qu'il peut refuser ou permettre. Dans la circonstance dont je parlais à l'instant, le ministre n'a pas contesté le principe, mais, quant à l'acte en lui-même, je l'ai fait, ajoutait-il, en le prenant sous ma responsabilité.

M. le président. Quels sont vos moyens de présentation?

M. le Dr Pouzin. Je crois que la Société ne doit pas s'en occuper, par cela même que ce ne sont que des moyens, et qu'une commission peut y aviser. On a reconnu l'idée admissible et préparé les voies.

M. le vicomte de Lanoue. On a établi la question de droit et celle de fait. D'après la charte, c'est sous la rubrique du droit civil des Français qu'il est dit que tous les cultes sont également protégés.

La question est extrêmement vaste. Elle a préoccupé les esprits les plus éclairés de la Chambre des députés et de la Chambre des pairs, M. de Gasparin, M. de Broglie. Quant à la question d'opportunité, elle peut être détachée de la première et se présenter sous plusieurs aspects. Mais comment faut-il qu'elle soit faite? Sera-ce par un député? Sera-ce par une pétition? moyen qui ne serait pas convenable. Il y aurait encore la voie de la presse. Quant à l'ambassade turke, il vaudrait beaucoup mieux que l'initiative partît de chez nous que d'une ambassade, surtout celle de la Turkie, qui est toute récente parmi nous, qui a peu d'antécédents.

M. Leserrec. Toutes les fois qu'il y a des intérêts nouveaux à mettre en jeu, il faut se montrer moins exigeant. Bien que l'autorité de l'ambassade ottomane soit récente, elle n'en existe pas moins. Il me semble tout naturel que ce soit des musulmans qui prennent l'initiative de la proposition de M. de La Roche-Pouchin.

M. Rochet. Toutes les fois qu'en France il y a eu un nombre suffisant de sectateurs d'une croyance religieuse quelconque, on a autorisé l'établissement d'un édifice pour le culte.

M. Leserrec. Quant à la raison invoquée tout à l'heure que les Algériens n'étaient pas Français, je crois qu'ils le sont tout autant que les habitants de nos autres colonies.

M. de La Roche-Pouchin. Les habitants de l'Algérie ne sont pas Français aux mêmes droits que ceux de la France.

M. le Dr Pouzin. Je ne suis pas d'avis que l'on emploie l'ambassade ottomane dans tout ceci. Les moyens d'agir et de faire accepter notre mosquée, on ne peut pas les indiquer, on ne peut que les employer. Faite par un député, cette proposition sera rejetée; par l'ambassade ottomane, elle ne réussira pas. Il faut laisser parler l'opinion publique, et voir comment la proposition sera accueillie.

M. Leserrec. Je demande que l'on vote le projet en principe, et que l'on mette l'adoption du rapport aux voix.

Digitized by Google

M. de La Roche-Pouchin. Je crois qu'il faudrait voter simplement le renvoi à la commission de son rapport, pour qu'elle ait à formuler des conclusions analogues à la discussion.

M. le Dr Pouzin. Je suis d'avis que l'on arrête la permanence de la discussion, sans rien voter.

La Société accueille cette proposition, et il est ainsi décidé que la discussion reste ouverte.

La séance est levée à onze heures moins un quart.

Séance du 12 juin. — La séance est ouverte à neuf heures moins un quart sous la présidence de A. Hugo, vice-président; le procès-verbal de la séance du 22 mai est lu et adopté. Il est ensuite donné lecture d'une lettre de M. E. Cloquet, membre correspondant de la Société, médecin du chah de Perse, datée d'Erzeroun, et d'une autre lettre de M. Victor Letellier, fondateur du club oriental. Il annonce à la Société l'ouverture de ce club, et la prie de vouloir bien le seconder dans l'œuvre qu'il a entreprise. M. le secrétaire général pour l'intérieur est chargé de répondre à M. V. Letellier que communication de sa lettre a été faite à la Société.

La parole est ensuite donnée à M. Fouquier pour lire un récit de voyage intitulé : *Souvenirs d'une excursion faite vers septembre* 1845 *dans le sud de la province de Constantine jusqu'à Biskara.* (Voyez page 128.)

La séance est levée à onze heures et demie.

Séance du 24 juin. — La séance est ouverte à neuf heures moins un quart sous la présidence de M. le Dr Jules Cloquet, vice-président.

Le procès-verbal de la séance du 12 est lu et adopté.

L'ordre du jour appelle la discussion sur le projet de création simultanée, à Paris et à Marseille, d'une mosquée, d'un collége et d'un cimetière musulmans.

M. Leserrec donne une seconde fois lecture du rapport fait au nom de la commission chargée de l'examen de cette question.

M. Aubert. Je ne ferai qu'un reproche au rapport. Je trouve que l'on n'y a pas assez parlé de l'Algérie, que l'on n'a pas assez insisté sur les puissants arguments qu'elle présentait à l'examen, car toute la solution de la question est là. Une fois que le collége sera organisé, on ne vous enverrait que 50 élèves, fût-ce des bourriquiers, cela sera important, parce qu'une fois revenus chez eux, ils seront autant de germes vivants des idées nouvelles.

M. Leserrec. Il a été question de l'Algérie dans le rapport; les termes même employés à ce sujet montrent assez sous quel jour important elle apparaissait aux yeux de la commission; seulement les expressions sont naturellement très-concises, parce qu'un rapport est plutôt l'exposé des principes d'une question que celui de ses détails.

M. Audiffred. Je pense cependant, comme M. Aubert, que l'on n'a peut-être pas assez fait; qu'ayant conquis l'Algérie, nous sommes devenus les compatriotes des Arabes; que ceux-ci sont enfin entrés dans la grande fa-

Digitized by Google

mille française, et que, dans cette nouvelle position, il s'est créé de nouveaux besoins qu'il faut satisfaire.

M. Aubert. Si la question était surtout examinée au point de vue algérien, au point de vue pratique, je pense qu'elle aurait plus d'intérêt, et que l'exécution en paraîtrait bientôt toute naturelle, toute simple.

M. Leserrec. Je ne crois pas que le point de vue dont M. Aubert voudrait que l'on se préoccupât n'appartient pas autant au rapport qu'à la discussion.

M. Cloquet. Il faut toujours prendre les hommes par l'intérêt. Or, le grand intérêt de la France, aujourd'hui, c'est l'Algérie. Je crois que si l'on dit aux Arabes que l'on va fonder chez nous un temple musulman, à côté même des nôtres, cela influera beaucoup sur la pacification du pays.

M. le comte de Pommereux. Il m'a toujours paru difficile de pouvoir fonder une mosquée à Paris. Les musulmans n'ont pas deux lois, mais une seule. Si ce n'était qu'une loi religieuse, cela aurait peu d'inconvénients; mais c'est en même temps une loi civile, opposée au principe même de notre constitution, ce qui pourrait devenir pernicieux, parce que l'on ne peut pas séparer l'une de l'autre. D'ailleurs, vous connaissez l'esprit antiprogressif, intolérant du Koran. Et puis, écrit, rédigé pour un peuple nomade, qui avait besoin de trouver sous sa main la solution des questions civiles et religieuses, il ne convient plus aussi bien à des populations stables.

M. Aubert-Roche. Si le Koran est si tenace, raison de plus pour fonder au milieu de nous un édifice où l'on y accomplisse les rites du Koran; parce que les principes religieux, très-relâchés chez nous, influeront aussi sur l'intolérance de ses sectateurs.

M. Audiffred. Je vois les Turks à Constantinople, ils ont bien su accommoder le Koran au nouvel état de choses qui a suivi pour eux les temps primitifs de la conquête.

M. de Pommereux. Mais non; ils n'ont pu l'accommoder parce que cela est à peu près impossible, aussi est-ce là ce qui fait que tout tombe en Turkie. Cette influence pernicieuse du code sacré et civil, en même temps, est si évidente, que l'on ne tend guère qu'à le violer sans cesse. Vous savez qu'il s'agit en ce moment d'appeler les *ghiaours* à la défense de l'empire; si cela s'exécute, on ira bien évidemment contre le Koran.

M. d'Eschavannes. Messieurs, je demande la parole pour développer de suite une pensée qui m'est venue, et que vous jugerez. On a dit que le rapport n'était pas assez long. En y ajoutant ce que demandaient tout à l'heure nos honorables collègues, il le serait trop. Nous devrions donc faire deux rapports: un, dans lequel on exposerait les idées de tolérance les plus larges, tel que celui qui nous a été lu par M. Leserrec; et puis on en ferait un autre, qui ne serait pas imprimé, mais qui serait présenté au ministre, et dans lequel on lui exposerait les résultats que la Société a eu en vue en proposant la création d'une mosquée à Paris.

M. Aubert. On pourrait employer pour la civilisation de l'Algérie les

Digitized by Google

moyens de Mohammed-Aly. On enlèvera les jeunes gens de force, et une fois leur éducation terminée, ils rapporteront au sein de leurs familles les idées qu'ils auront puisées parmi nous.

M. de Pommereux. La France n'a pas d'ennemis plus grands en Égypte que les jeunes gens qui ont été élevés, instruits au milieu de nous. Il en est tout autrement de ceux qui viennent d'Angleterre.

M. Aubert. Je vais vous expliquer pourquoi. Les jeunes gens élevés en Europe sont généralement honnis par leurs coreligionnaires; repoussés par les leurs, en butte, de la part des hauts fonctionnaires turks surtout, à une haine qui se traduit à leur égard en mesures de la nature la plus fâcheuse, leur avenir est en général brisé, s'ils ne sont défendus, soutenus, par les consuls européens; ceux qui, par hasard, sont parvenus à une position élevée, l'ont dû à cette protection. Eh bien! vous pouvez le constater, ceux-là ont presque tous été élevés en Angleterre; ceux qui viennent de France, abandonnés par nos consuls, nous prennent naturellement en haine, car nous sommes la cause de leur infortune.

M. Leserrec. D'après ce que j'ai vu, les choses m'ont paru un peu différentes.

M. d'Eschavannes. La plupart des jeunes gens qui viennent d'Europe ont perdu tout sentiment religieux, ils deviennent ivrognes, et se déconsidèrent aux yeux de leurs compatriotes.

M. Aubert-Roche. Cela est de peu d'importance, tandis que les faits que j'ai signalés ont une haute gravité. M. Leserrec a vu les choses à Alexandrie, mais c'est au Caire qu'il faut les étudier. D'ailleurs, elles varient selon les consuls; jamais on n'a eu rien à déplorer de semblable à ce que j'ai avancé sous M. de Lesseps, par exemple.

M. le Dr Bonnafond. On a dit tout à l'heure que le Koran serait toujours un grave obstacle à l'érection d'une mosquée à Paris. Je ne le pense pas, et voici pourquoi. Il y a aujourd'hui deux parties bien distinctes dans ce livre; l'une civile, dont le kadi est l'interprète, l'autre religieuse, qui fait la base des décisions du moufti. Lorsqu'il y a des cas graves, jamais le kadi ne va chercher le moufti, et *vice versa*. Il soumet la difficulté à son conseil, composé de juges très-instruits. On pourra donc très-facilement imposer au chef religieux de la mosquée française cette condition expresse, de laisser de côté tout ce qui tient à la partie civile.

M. Aubert-Roche. Cela n'est pas une difficulté. Lorsque, en France, on voulut rendre aux Israélites la liberté civile sous Napoléon, on les assembla à Lyon, je crois, pour leur soumettre le Code civil sous lequel ils devaient vivre; ils le discutèrent, et ils adoptèrent des principes tout à fait opposés à la loi mosaïque. Je reviens aux jeunes Égyptiens. — L'honorable membre cite un fait qui montre dans quel déplorable état d'abandon sont laissés ces jeunes gens une fois de retour chez eux.

M. de Lanoue. Ces jeunes gens viennent en France se fortifier dans l'étude des sciences; mais ce qu'ils n'y trouvent pas, c'est le patronage de personnes répandues dans la société, qui puisent les introduire au sein de quelques-

Digitized by Google

unes de ces familles honorables, dont l'exemple, les conseils, seraient pour eux de précieux enseignements, tout en leur facilitant des relations d'amitié dont ils n'auraient qu'à se féliciter. Voilà ce qui manque aux jeunes Égyptiens envoyés au milieu de nous; voilà ce qui fait qu'ils nous quittent avec quelques connaissances scientifiques, mais sans aucun souvenir du cœur. Un de nos honorables collègues faisait observer à l'instant qu'ils gardaient toujours un sentiment de reconnaissance pour l'Angleterre. Mais il est incontestablement dû à l'hospitalité avec laquelle ils y ont été reçus, hospitalité qui est peut-être plus grande chez nous, mais qui n'a pas le même caractère, celui de l'intimité, que nous sacrifions trop aux dehors. Eh puis! il y a en France un égoïsme dont il est difficile d'expliquer la cause, et qui ferme aux étrangers l'intérieur de la famille.

M. Audiffred. Je crois que la part qui est faite aux femmes en France, dans la société, sera toujours un obstacle sérieux à l'introduction des étrangers au milieu de nous. En Angleterre cela n'existe pas; parce que les femmes, par leur position, ne peuvent que rarement se trouver en contact avec eux. Telle est, à mon avis, l'explication de la différence signalée par M. de Lanoue.

M. Onffroy. Quant au sentiment d'opposition des Orientaux élevés en France contre la France, il me suffira de citer Mahmoud-Bey, gouverneur de Beyrout, qui avait servi huit ans dans la marine royale, et qui obligea le consul français, à force de vexations, à amener son pavillon; puis Reschid-Pacha, qui a servi également huit ans dans l'artillerie.

M. d'Eschavannes présente ses conclusions, et insiste pour qu'il soit fait deux rapports.

M. Horeau. Il serait bon que M. d'Eschavannes fît lui-même la rédaction de ses deux rapports, et vînt les lire en séance; ce serait le moyen le plus efficace d'arriver à la réalisation de notre projet.

M. Leserrec. Cela est d'autant meilleur, que M. d'Eschavannes a très-bien développé son idée.

M. d'Eschavannes demande à s'entendre avec la commission.

M. le Président met aux voix son adjonction à la commission, et elle est admise à l'unanimité.

M. Bonnafond. Je crois qu'il faut rendre justice aux mesures que le gouvernement a toujours prises en faveur de la religion musulmane en Algérie; partout où les Arabes l'ont demandé, on a élevé des mosquées.

M. de Pommereux. Oui sans doute; mais on prend quelquefois des mesures très-fâcheuses, telle que celle d'avoir mis un bateau à vapeur au service des pèlerins de la Mekke. Ces hommes ne sont toujours que des fanatiques, qui vont se retremper au foyer des préjugés religieux, et qui n'en reviennent que plus acharnés contre nous, prêchant enfin la guerre sainte; de sorte qu'on a dépensé beaucoup d'argent, pour faire tuer beaucoup d'hommes.

M. Aubert-Roche. Si les Turks sont éloignés de nous, c'est plutôt au point de vue des doctrines que des mœurs. Le Koran est toujours hostile aux dogmes catholiques, puisqu'il déclare infidèle tout ce qui associe.

Digitized by Google

M. Laserve. Les Maronites et les Druses se rapprochent de nous au point de vue des doctrines, et cependant il est certain qu'ils sont beaucoup plus loin de nous que les protestants et les juifs. Cela vient surtout des mœurs.

M. le comte de La Roche-Pouchin. La religion, la doctrine des Maronites et des Druses, les rapprochent complétement de nous, et les font sympathiser avec nous. L'état social et politique qui régit leur pays est la seule cause, à mon avis, de la différence de leurs habitudes avec les nôtres. Ce fait n'a pas besoin, selon moi, d'être développé. La Société orientale s'intéresse beaucoup à tout ce qui se rattache au développement du catholicisme et de l'influence française, surtout en Orient; eh bien! je vais lui parler de quelques faits forts intéressants à ce point de vue.

Pendant le séjour que j'ai fait à Venise, dans l'été de 1844, je voyais souvent les hommes les plus éminents de l'académie arménienne des Mékitaristes de l'île Saint-Lazare. Ces bons religieux me parlèrent des difficultés qu'ils éprouvaient pour fonder un nouveau collége à Padoue, avec les deniers que venaient de leur léguer deux de leurs compatriotes, qui, après avoir fait leur éducation dans le collége arménien de Paris, s'étaient établis l'un à Londres, l'autre aux Indes. Je leur conseillai de fonder ce nouvel établissement en France, où ils devaient naturellement trouver, selon moi, toutes les facilités possibles.

Lors de mon retour à Paris, j'en causai avec l'illustre M. de Lamartine, notre confrère, qui approuva ma pensée, et qui voulut bien me promettre le concours de sa haute influence pour la réalisation de ce projet. Cette idée a produit les plus heureux résultats.

Un des hommes les plus savants et les plus respectables de l'Académie arménienne de Venise, le révérend père Yusegi, membre correspondant de la Société orientale, est arrivé à Paris, avec 40 jeunes Arméniens, pour établir un collége et une imprimerie d'où sortira, comme ils le font déjà à Venise, une revue scientifique, qui tiendra la nation arménienne au courant de toutes les nouvelles acquisitions de la science, et qui reproduira les ouvrages les plus importants de l'Arménie, ainsi que les traductions des auteurs classiques de l'Europe. M. le comte de Salvandy, ministre de l'instruction publique, a bien voulu prendre cette institution sous son haut patronage. Sur son rapport, une ordonnance royale approuve la fondation à Paris d'un collége catholique arménien, sous la dénomination de Collége arménien de Samuel Mourat, par les soins et aux frais de l'Académie arménienne des Mékitaristes de Venise. Ce collége est placé sous la protection spéciale du gouvernement français; il est constitué comme un établissement d'utilité publique étranger, et demeure entièrement libre pour les études et pour la discipline, comme pour l'administration. Il ne pourra y être admis que des élèves de la nation arménienne, qui auront été désignés par le supérieur des Mékitaristes de Venise ou par son délégué. L'autorité administrative, la direction, la surveillance de tout l'établissement, appartiennent à un délégué du supérieur des Mékitaristes de Venise. Honneur au ministre

Digitized by Google

qui a su comprendre combien cette institution serait utile à l'influence française en Orient, et combien elle serait profitable à un peuple digne du plus vif intérêt, pour son attachement à sa nationalité et à la foi catholique! Vous savez d'ailleurs que les Arméniens catholiques ont pour nous des sympathies aussi anciennes que profondes. Sous la Restauration, le gouvernement français a déjà parlé haut et fort en faveur des Arméniens, et l'ambassadeur du roi à Constantinople, le lieutenant général comte Guilleminot, reçut l'ordre de demander, d'exiger même, leur émancipation religieuse au gouvernement turc, et il l'obtint. Ce n'est donc que depuis quinze ou seize ans qu'ils ont échappé au joug des Arméniens schismatiques. Les Anglais, qui sont toujours à la piste des moyens à employer pour grandir leur influence, leur ont envoyé des missionnaires protestants pour tâcher de les convertir, mais, grâce à Dieu, ils n'ont pas réussi. Aujourd'hui, il s'est opéré un rapprochement entre les deux sectes. Dans un avenir rapproché, on peut espérer le retour à la foi catholique de toute la population arménienne. Les schismatiques arméniens n'ont jamais eu d'hommes instruits, tandis que la haute intelligence littéraire, la grande science des Mékitaristes est connue depuis longues années, et leur a donné une puissante et profonde influence sur tous les peuples de l'Arménie. Eh bien! la France possède aujourd'hui, à Paris, un collége mékitariste, par lequel elle peut agir activement sur la masse entière de cette nation, qui est destinée à jouer un grand rôle dans la civilisation orientale.

M. de Lanoue. Je souhaite que les Arméniens aient à se féliciter de l'hospitalité française. Les idées libérales ont beaucoup perdu en France depuis cinquante ans. Il ne peut y avoir de couvents en France, et il y aura un couvent étranger. Ils seront ainsi favorisés.

M. de La Roche-Pouchin. Je pense qu'il n'y a rien à craindre sous ce rapport. Les mékitaristes ont toujours dit qu'ils resteraient sujets de la Porte; c'est à cette condition seule qu'ils s'établissent en France; mais, d'après ce que j'ai dit, les moines mékitaristes se borneront à fonder un collége, et non un couvent.

M. Leserrec. Le gouvernement s'est réservé la haute main sur les associations religieuses; mais il existe bien réellement des couvents en France, entre autres celui de la Propagation de la Foi, à Lyon. C'était la France qui, jusqu'à présent, s'était faite la protectrice des populations chrétiennes de l'Orient. En 1840, on a été fort étonné de ne trouver aucune pièce qui constatât nos droits. Les autres puissances ont voulu s'en autoriser pour prendre une influence plus large; mais les coutumes, les habitudes, étaient tellement pour nous, que les recherches n'allèrent pas plus loin, et qu'on regarda comme admis ce qui était depuis si longtemps consacré.

M. de Pommereux. Les prétentions des puissances étrangères étaient inexactes. Nous étions la seule puissance qui eût des capitulations depuis plusieurs siècles. Les Maronites prient encore aujourd'hui pour le roi de France, et, dans leur église, le consul a un fauteuil au vu et au su des autres puissances. Il est bien étonnant que l'on vienne contester aujourd'hui une chose reconnue d'une manière aussi remarquable.

Digitized by Google

M. Onffroy. Les autres puissances ont pendant bien longtemps navigué sous pavillon français en Orient.

M. de La Roche-Pouchin. Je reviens à la question. Les Arméniens sont très-répandus en Turkie, en Pologne, en Hongrie et en Russie, et ils envoient tous leurs jeunes gens à Venise; aujourd'hui ils les enverront à Paris, et notre influence en grandira. Presque toutes les populations de l'Orient vont d'ailleurs avoir quelques représentants de l'élite de leur jeunesse parmi nous, et, à ce sujet, je suis heureux de vous annoncer que notre honorable collègue M. le vicomte Onffroy, après s'être entendu avec Mgr. l'évêque maronite de Laodicée, vient de former un conseil, dont j'ai l'honneur de faire partie, chargé de réunir les fonds nécessaires pour faire donner en France une éducation religieuse et scientifique à un certain nombre de jeunes catholiques maronites. Notre œuvre porte le titre d'OEuvre de Sainte-Marie du Liban, et le collége que nous fonderons aura le même nom.

La séance est levée à onze heures.

Séance du 10 juillet. — La séance est ouverte à neuf heures, sous la présidence de M. Hamont, vice-président.

Le procès-verbal de la séance du 24 juin est lu et adopté.

M. le président donne ensuite lecture d'une lettre portant, entre autres signatures, celle de M. Flourens, un des secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences, et par laquelle les membres de la Société sont invités à prêter leur concours aux fondateurs de la souscription ouverte pour ériger une statue à Buffon, dans le lieu même où il a rédigé ses immortels écrits.

La commission chargée d'arriver aux moyens de réaliser l'idée émise dans le sein de la Société, d'élever une mosquée, un collége et un cimetière musulmans à Paris, rend compte à la Société des démarches qu'elle a déjà faites à ce sujet.

La Société approuve pleinement la manière dont cette affaire a été conduite, et donne plein pouvoir à la commission pour y donner suite.

La séance est levée à dix heures et demie.

Séance du 14 aout. — La séance du 24 juillet n'ayant pas eu lieu, à cause du petit nombre de membres présents, et la Société se trouvant encore très-peu nombreuse le 14 août, il est décidé, qu'en raison des vacances et de la saison, il n'y aura pas de réunion avant deux mois; en conséquence, LA SÉANCE PROCHAINE AURA LIEU LE 23 OCTOBRE, A HUIT HEURES DU SOIR.

O. Mac Carthy.

NOUVEAUX MEMBRES ADMIS.

Membre correspondant :

M. Livet, capitaine du génie, directeur des travaux civils, à Mayotte.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE.

Les deux lettres suivantes ont été communiquées à la Société orientale par M. le professeur Jules Cloquet, un de ses vice-présidents.

Téhéran, 25 mai 1846.

Depuis mon arrivée ici, mon cher oncle, j'ai reçu deux lettres de toi, l'une en date du 20 mars, qui est arrivée ici le 13 mai, l'autre en date du 13 avril, que je viens de recevoir par un courrier parti d'Erzeroum extraordinairement. C'est une excellente occasion dont je me félicite; car je reçois cette lettre dix-huit jours plus tôt que je n'aurais dû. Je te remercie bien vivement des bonnes nouvelles que tu me donnes, du soin que tu prends de mes intérêts, et des assurances d'excellente affection dont j'ai déjà reçu tant de preuves, et que je retrouverais au besoin. Tu me demandes de nombreux détails sur mon voyage et mon installation; maintenant que je suis posé à terre au lieu de courir de branche en branche, et que je suis débrouillé du chaos des premiers jours, je vais satisfaire ta légitime curiosité en reprenant les choses de loin.

Après avoir passé trois jours à Erzeroum, chez le consul de France, M. Garnier, dont je ne saurais trop louer la cordiale hospitalité, je suis parti le 13 avril de cette ville pour Stassen-Kaleh, qui en est éloigné de six six heures environ. — Le chemin était affreux, les chevaux enfonçaient dans 4 pieds de neige : les bagages, le guide, le *cavass* ou officier du pacha, qui nous escortait, le docteur Cloquet, son interprète, ses domestiques, tout cela roulait, tombait, remontait, se meurtrissait, se frottait les reins, grognait ou riait aux éclats, et, dans cette bagarre, n'avançait que très-lentement. — Le lendemain, une pluie épouvantable nous accompagna jusqu'à Khorassan pendant sept heures; il nous fallut une demi-journée et une nuit pour sécher nos vêtements, notre provision de pain et les papiers dont j'étais porteur; cette opération fut, du reste, suivie d'un succès complet. Cette ville de Khorassan restera toujours dans ma mémoire, comme le premier point où j'ai fait mettre en activité le code oriental, c'est-à-dire le bâton. Le manteau de notre courrier persan avait disparu; je lance le cavass en avant avec injonction de retrouver ledit manteau; les soupçons du cavass se portèrent sur le fils du maître de poste, jeune coquin à qui je venais de donner une consultation; aussitôt le bâton s'élève et retombe sur les épaules de l'inculpé; au sixième coup, il découvrit le manteau caché sous le matelas.

Pour aller de Khorassan à Daghar il faut traverser l'Araxe; la rivière étant large et rapide, le passage est fort dangereux, aussi prend-on toujours la précaution suivante : un homme à cheval s'avance dans la rivière, à l'endroit guéable; s'il est emporté par le courant, il se noie, et l'on at-

Digitized by Google

tend que les eaux baissent; s'il traverse deux fois la rivière sans accident, on peut le suivre : c'est ce qui nous arriva.

A Daghar, autre danger. Aussitôt après ce village, on trouve l'Alah-Dagh, chaîne de montagnes très-élevée et couverte de neige pendant dix mois de l'année. Dans cette saison, on ne peut la traverser que le matin, avant le soleil levé; plus tard, on s'exposerait à disparaître sous 20 pieds de neige, ce qui serait médiocrement agréable. Nous fîmes la traversée en trois heures. Il y a quelques années, M. Botta passa toute la nuit pour franchir ce col de Daghar, après avoir attendu la gelée pendant quatre jours.

De l'autre côté de l'Alag-Dagh, commence la plaine de Cophrat-Khaleh, où le père du schah actuel, le prince Abbas Mirza, défit les Turcs, en 1825. J'ai vu là un spectacle magnifique et qui vaut à lui seul la peine de faire le voyage, c'est le coucher du soleil dans une vaste plaine couverte de neige, derrière des collines aussi blanches que la plaine, au milieu de nuages roses et dorés. Nous nous arrêtâmes quelque temps à contempler ces magnificences, et mal nous en prit; car la nuit nous trouva dans une passe des plus périlleuses.

La partie sud-est de la plaine est divisée en une multitude d'îles par les affluents de l'Euphrate; toutes ces rivières étaient grossies par la fonte des neiges, toutes avaient débordé, de sorte que les terrains bas étaient convertis en marécages. En traversant un de ces terrains, notre guide, nos bagages et le cavass tombèrent dans l'eau : nous eûmes quelque peine à retirer les hommes et surtout les chevaux; un peu plus loin, je m'enfonçai avec mon cheval dans un marais; plus loin encore, ce fut le tour de l'interprète. De tout cela, je prenais bravement mon parti, malgré un froid très-vif que nous ressentîmes, d'autant plus que nos vêtements étaient trempés. Mais le guide se croyait mort. Par le saint nom d'Allah, il nous suppliait d'avoir pitié de lui, de le déposer dans quelque trou, en lui faisant la charité d'un manteau. Quant au cavass, qui était tombé onze fois de cheval dans la journée, il était furieux, et si je ne l'avais arrêté, il aurait tué sa rossinante d'un coup de pistolet. Pour moi, dans cette même journée, je n'étais tombé de cheval que trois fois; mais, avec la sagesse qui me caractérise, j'avais eu soin de choisir de bonnes places, bien garnies de neige et de boue; d'ailleurs le pauvre cheval avait participé à mon malheureux sort. Je crois que nous aurions passé la nuit dans cet abominable marais; car nous n'osions plus ni avancer ni reculer, de peur de nous noyer, lorsque nous songeâmes à tirer le fusil de détresse. A ce bruit, les gens de Karaklisseh, petite ville voisine, allumèrent des feux, et grâce à ce signal nous arrivâmes au gîte.

De Karaklisseh, nous allâmes coucher le lendemain au *couvent des trois églises*, appartenant aux Arméniens, et dont on rapporte la fondation à saint Grégoire. Le fait est que l'architecture remonte à une époque des plus reculées.

Le jour suivant, après avoir traversé l'Euphrate sans encombre, nous dépassâmes Diadin la dernière ville turque. — Après Diadin commence la

Digitized by Google

vallée de Bayazid, bornée à l'ouest par le mont Ararat, que nous eûmes tout le temps de contempler; nous couchâmes dans un village de *Yésidès* ou adorateurs du diable, secte bizarre qui a de nombreux adhérents dans le Kurdistan. Voilà bien une péripétie de voyage: la veille nous avions dormi dans la maison de Dieu.

Le lendemain 18, nous traversâmes la frontière; notre cavass nous quitta au premier village persan : je lui remis 50 écus pour lui et une lettre de remercîments pour le pacha d'Erzeroum et pour le consul de France. Le gouverneur de l'Oradjek, province frontière, nous traita avec beaucoup d'honneur et nous donna une garde de six cavaliers, avec lesquels nous gagnâmes le village de Karaïne. Le fils de Youssouf-Khan, gouverneur de ce village, était venu à notre rencontre avec une troupe de Kurdes pour nous féliciter et nous offrir l'hospitalité. Nous dormîmes au milieu d'une famille bien cruellement frappée : le pauvre khan a un éléphantiasis de la jambe gauche, son second fils un ramollissement de la moelle, son troisième fils une ophthalmie grave; il n'y a de valide que son fils aîné.

Honorablement traités, royalement escortés et accompagnés des vœux de tous les villages de la route, nous arrivâmes le 20 à Khoya, ville forte, chef-lieu d'un district de l'Azerbaïdjan et résidence d'un *serdar* ou commandant militaire. — Je m'aperçois que j'avais oublié de te dire, mon cher oncle, que j'avais rencontré à la frontière un *mihmandar* ou envoyé du roi, chargé de pourvoir à tous mes besoins, de trouver des chevaux, des gîtes, des vivrés, etc. C'est un ancien négociant qui a voyagé en France et en Angleterre; il parle le français, et a épousé à Paris une fleuriste qui s'est convertie à l'islamisme, bonne femme au demeurant. Il était porteur d'une lettre de M. de Sartiges qui m'engageait à me hâter. — Le serdar de Khoya m'envoya avec ses compliments de grands plateaux de sucre candi, du thé, du sucre et des agneaux; c'est l'usage. J'allai lui faire visite et fus enchanté de lui. J'ai rarement vu d'homme plus digne et plus majestueux; c'est une tête détachée des bas-reliefs de Persépolis. Il est, du reste, de la tribu royale des Kadgiars et propre cousin du schah. Il nous fit assister à une audience où il rendait justice, et d'après la traduction de mon interprète, je reconnus en lui un homme comme je les aime, équitable et énergique.

Deux jours ensuite, après avoir longé le lac d'Ourmiah, sur lequel j'écrirai à la Société orientale une note intéressante, nous arrivâmes à *Tauris* ou *Tebris*, capitale de l'Azerbaïdjan. J'allai visiter le prince Bahman Mirza, frère du roi et gouverneur de tout l'Azerbaïdjan. Il me reçut avec les plus grands honneurs et me fit asseoir devant lui, ce qui n'est accordé qu'aux ambassadeurs et aux consuls; il nous envoya également des sucreries en présent. Sur la recommandation de M. de Sartiges, j'allai visiter le même jour les consuls d'Angleterre et de Russie; je fus reçus avec infiniment de politesse.

A Tébris, j'ai été accablé de visites: tous les personnages de la ville, le gouverneur ou *beglier bey* en tête, sont venus me complimenter; un compatriote, l'un de nos prêtres lazaristes qui sont à Ourmiah, avait fait quinze

Digitized by Google

lieues pour me souhaiter la bienvenue. Parmi toutes les personnes qui se sont présentées à moi, une de celles dont j'ai conservé le souvenir le plus agréable est le prince Malek-Kassem Mirza, fils du précédent roi Feth Ali-Schah, oncle du roi actuel. C'est un homme charmant, spirituel, instruit, bienfaisant, et parlant le français comme un Parisien. Tout le long d'un dîner qu'il me donna, nous eûmes une conversation dans laquelle je recueillis une foule de renseignements d'autant plus précieux qu'ils proviennent d'un homme éclairé et véridique.

C'est en quittant Tébris que je fis un coup de tête dont je me suis fort bien trouvé. J'ai laissé en arrière le cheval de bagage, l'escorte, les domestiques, et ne prenant avec moi qu'un habit roulé derrière ma selle, je partis en avant avec M. David, l'interprète du roi, le mihmandar et un guide; le pays étant parfaitement sûr, il n'y avait à craindre que la fatigue. Grâce à cette méthode expéditive, je fis en quatre jours 196 fartangs (de 120 à 130 lieues à peu près), et le 2 mai je tombai comme une bombe à Téhéran, chez M. de Sartiges, qui ne m'attendait que douze jours après; c'était une vitesse sans exemple; j'avais triplé les étapes des courriers. Je te dirai tout de suite que depuis mon arrivée je suis logé chez M. de Sartiges, en attendant que ma maison soit réparée, et que j'ai trouvé chez notre représentant un accueil parfait, une bonne grâce exquise et une bienveillance à toute épreuve.

Le 3 mai, M. de Sartiges m'a présenté, de la part de S. M. le roi des Français, à S. M. le schah de Perse. S. M. m'a reçu avec une satisfaction visible, m'a fait beaucoup de questions sur la santé du roi de France, sur mon voyage, et a paru très-sensible aux fatigues que j'avais éprouvées. Nous fîmes le même jour visite au premier ministre, au ministre des affaires étrangères, aux ministres d'Angleterre et de Russie.

Le lendemain, en ma présence, le schah remercia les deux médecins anglais et russe qui le soignaient depuis quatre mois, et les engagea à conférer avec moi, ce que nous fîmes immédiatement. Depuis ce jour, je vois le roi tous les matins, et suivant l'occurrence, je lui prescris des médicaments ou lui conte les nouvelles; il m'entretient beaucoup de l'Europe et des inventions modernes.

Lorsque les melons seront mûrs, je mettrai des graines de côté pour toi; mais il ne faut pas te créer d'illusions, M. de Sartiges m'a déclaré que les melons d'Ispahan même, et ce sont les meilleurs, n'approchaient pas des cantalous de France. Si je rencontre d'autres graines qui puissent t'offrir de l'intérêt, je m'empresserai de te les faire parvenir. Ce sera au moins une preuve que je pense souvent à toi, et vraiment il me serait difficile de ne pas me laisser aller à ces souvenirs, lorsque de loin tu m'adresses de si bonnes paroles et m'encourages d'une si affectueuse façon. Crois bien, mon cher oncle, que notre affection est réciproque et que mon plus vif désir est de nous reposer ensemble un beau jour des tracas de l'existence sur la côte de Lamalgue, la tête à l'ombre et les pieds au soleil.

Ernest Cloquet.

Digitized by Google

Téhéran, 25 mai 1846.

Il faut que je te donne quelques détails sur les modifications extérieures que le changement de climat et de position a dû amener en moi. Mon costume est sensiblement le même qu'en Europe : une redingote noire boutonnée, un pantalon noir; la coiffure seule est changée, je porte un grand bonnet pointu en peau d'agneau de Bokkara. C'est la coiffure obligée et fort coûteuse, du reste; les beaux bonnets comme le mien coûtent 60 francs et ne durent guère plus de quatre mois. Autre métamorphose : ma barbe et mes moustaches sont devenues du noir le plus foncé; ceci est encore obligatoire, il faut se faire teindre tous les vingt jours, si on veut passer pour un gentleman et un homme de bonne compagnie. J'ai gardé Gagniere, du rouge le plus vif, afin qu'il ressortît un peu sur la teinte générale et uniforme des Persans; il n'y a que moi dans la ville qui aie un domestique rouge. A propos de domestique, voici quelle interminable queue je traîne avec moi : un secrétaire, un cuisinier, un intendant, un valet de chambre, un domestique pour remplir le *cailliou*n (narghiléh ou pipe à eau des Persans), un autre pour porter ledit *cailliou*n à mes côtés, un domestique pour le café et le thé, un écuyer qui marche devant moi avec la couverture brodée du cheval, un palefrenier, un *ferrach bachi* ou capitaine des gardes et trois estafiers placés sous ses ordres. Quand je passe par la ville flanqué en outre de mon interprète et de ses deux domestiques, j'ai l'air d'un seigneur de l'ancien temps. C'est du Henri III tout pur. Ici on ne peut vivre autrement; je connais des *ghazadès* ou princes du sang qui ont un tel luxe de domestiques qu'ils n'ont plus de quoi mettre des carreaux à leurs fenêtres. Du reste, quant à moi, ce genre d'existence ne me déplaît pas; il est plus que probable qu'un jour tout cela m'ennuiera fort; mais, en attendant, c'est fort original, et je ne suis pas fâché d'avoir goûté ce fruit de l'arbre de la vanité.

Ma maison ne sera prête que dans deux jours; le gouvernement m'avait fait la gracieuseté d'attendre mon arrivée pour que j'ordonnasse moi-même les réparations et la distribution intérieure. Provisoirement, je suis logé à la mission de France chez M. de Sartiges, un des plus galants hommes qui puissent se rencontrer. Voici notre existence : à six heures, je me lève, je vais chez le schah et reste au palais jusqu'à dix heures; je rentre et nous déjeunons; après déjeuner, je donne consultation; je vais voir ensuite quelques malades en ville, puis à sept heures nous dînons; enfin à onze heures nous nous couchons. C'est, du reste, tous les jours la même chose, et dans un pays où la distraction est nulle, où l'on n'aperçoit pas le moindre bout du moindre nez féminin, le déjeuner et le dîner sont une grande affaire.

Annonce à ce propos à Amédée que la civilisation grandit en Orient de jour en jour, à preuve qu'on boit ici du champagne, du bordeaux, voire même du bourgogne, et que l'on cultive le pâté de foie gras de Strasbourg avec beaucoup de distinction. Dis-lui que le susdit pâté frappé à glace et traité en aspic est excellent. Tu verras dans ma grande lettre que tout va

Digitized by Google

bien jusqu'à présent : le roi, satisfait de mes petits talents, m'a envoyé un très-beau cheval arabe qui sera, je l'espère, bientôt suivi de plusieurs autres. Je suis, pour le moment, content des personnes; quant au pays, il est fort habitable. Les grandes chaleurs viennent de commencer, et nous allons dans quelques jours suivre le roi dans les montagnes.

Dis à Gabriel et Amédée que je leur écrirai dans le prochain courrier, et fais circuler la note suivante : «O mes amis, mes parents, mes connais-«sances, grâce à Dieu, vous êtes en grand nombre et vous ne m'oubliez «pas; je vous sais un gré infini de votre souvenir, mais il m'est impossible «d'écrire à chacun individuellement, vu que je n'ai pas été construit sur le «modèle d'une presse à vapeur. Soyez persuadés que je vous aime tous : «quand j'écris à un, j'écris aux autres. Ne soyez donc ni jaloux, ni lamen-«tables, quand vous ne recevrez pas de missives de moi; demandez à votre «voisin, il en aura reçu une et vous en donnera le contenu. En un mot, «aimez-moi pour moi et non pas pour vous.» Ceci soit dit pour les gloutons d'affection...

Ernest CLOQUET.

RÉCLAMATION.

A Monsieur le Rédacteur en chef de la Revue de l'Orient.

MONSIEUR,

La *Revue de l'Orient* du mois de juin de cette année a publié un article sur la *force armée et l'art militaire des Rumains*, signé VAILLANT. Cet article, monsieur, est de moi. Il a été publié en 1841 dans *le Progrès*, revue roumaine, paraissant à Jassi (Moldavie), ainsi qu'il est fait aussi mention dans la préface des *Fragments tirés des chroniques moldaves*, par le major Cogalniceano. M. Vaillant n'étant donc que le traducteur de cet article, permettez-moi d'avoir recours à votre impartialité, et de vous prier de vouloir bien rétablir le nom du véritable auteur, en insérant cette lettre dans le prochain numéro de la *Revue*.

Agréez, monsieur, etc.

N. BALCESCO.

Paris, 2 septembre 1846.

FIN DU TOME DIXIÈME.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Revue.

Empire chinois. — Canton et Macao. — Position forme et enceinte de Canton. — Des faubourgs de la ville de Canton et des faubourgs flottants sur la rivière. — Des rues de Canton. — Horreur des Chinois pour les innovations. — De l'architecture des Chinois, constructions de la ville de Canton. — Des matériaux de construction à Canton ; mode des Chinois pour couvrir leurs toits. — Des diverses classes des maisons de Canton. — Des temples et établissements religieux de Canton. — Description du temple d'Honan. — Chronique du célèbre temple Hae-chwang-sze, ou plutôt temple d'Honan, du nom de l'île sur laquelle il est construit. — Des établissements de charité de Canton. — Du gouvernement de Canton, et de ses fonctionnaires civils et militaires. — Du gouverneur général ou vice-roi des deux Kwangs. — Du foo-yen ou lieutenant-gouverneur, commandant en second de la province de Canton. — Du grand hoppo, directeur général des douanes de Canton. — Du chancelier littéraire de Canton, ou examinateur des études. — Du receveur général et trésorier de la province de Canton. — Du juge criminel de la province de Canton. — Du surintendant des sels. — De l'inspecteur général des greniers publics d'abondance de Canton. — Écoles et colléges de Canton. — Du commerce de Canton, et de ses relations tant avec les différentes provinces de l'empire qu'à l'extérieur. — Populations des diverses provinces de la Chine, et denrées qu'elles envoient à Canton. — Population de Canton, son industrie et ses manufactures. — Population de la Chine. — Des factoreries étrangères à Canton. — Note descriptive sur Macao. (C. DE MONTIGNY.) 3

Mantchourie et Corée. — Frontières de la Chine. (ANDRÆAS KIMAI-KIM, diacre coréen.) 40

Voyage à Madagascar et aux îles Commores. (4e article.) — Arrivée à Anjouan. — Visite au sultan. — Description de l'île; ses productions. — Mœurs des Anjouanais. — Faveur accordée au voyageur par le sultan. — Fête anjouanaise. — Départ d'Anjouan. — Côte orientale d'Afrique. — Possessions portugaises. — Mozambique. — Encore Madagascar. — Delagoa-Baie. — Les Boërs, émigrés du Cap. — Retour en Europe. (LE BRON DE VEXELA.) 51

Correspondance. (HAMONT.) 66

Force armée et art militaire des Romans, depuis la fondation du duché de Valaquie jusqu'à nos jours. — I. Depuis la fondation du duché jusqu'à l'installation des fermiers phanariotes (1241-1716). — II. Depuis l'arrivée des fermiers phanariotes jusqu'à la mise à exécution du règlement organique de 1830 (1716-1830). — III. Force armée sous le nouveau régime (1830-1844). — IV. Conclusion. (J.-A. VAILLANT.) 81

Australie et Papouasie. — Comparaison de la côte septentrionale de la Nouvelle-Hollande et de la côte méridionale de la Nouvelle-Guinée. — Des races noires qui les habitent. (J.-B. HOMBRON, D.-M.) 109

Chine. — L'île de Chusan et sa capitale Ting-Hae. (P. CLAVELIN, mis. S. J.) 119

Digitized by Google

Industrie chinoise. — Collection de produits chinois exposée au ministère du commerce. (Ch. D.) 125
Immigration des Chinois à Bourbon. 128
Inde anglaise. — Voyage d'un prince allemand. — Sa réception à Lucknow par le roi d'Oude. — Sa visite à Agra. (*Gazette de Berlin.*) 134
Une excursion de Constantine à Biskara. Note lue à la Société orientale le 12 juin 1846. (Achille FOUQUIER.) 139
Algérie. — Accaparement du numéraire par les Arabes. 154
Une adresse des ulémas d'Alger. 157
Circassie. — Les Thâptchis, tribus autrefois chrétiennes. (E. B.) 158
Correspondance. (Ernest CLOQUET.) 159
Océanie. — Archipel de Mangareva (îles Gambier). (A. LESSON.) 161
L'Inde à la fin du XVe siècle. — Vasco de Gama. — Première expédition maritime des Portugais dans les Indes. — Vasco da Gama. — Le départ, la baie de Sainte-Hélène. — Le Cap, Quiloa, Monbaca. — Débarquement des Portugais à Calicut. — Dévotion des Européens dans un temple hindou. — Séjour à Calicut. — Mésintelligence entre les Portugais et l'autorité. — Deuxième expédition de Vasco da Gama. — Incendie d'un bâtiment appartenant au soudan d'Égypte. (Ferdinand DENIS.) 200
Sennaar et Darfour. — De Ouady-Halfat au pays des Schelouck, ou promenade au fleuve Blanc. (Alfred DE MERON.) 228
Religion des Druses. (R.) 235
Correspondance. (J.-A. VAILLANT.) 246
Poésie. — La Guerre. (Ausone DE CHANCEL.) 254
Mer Bleue. — Archipel de Liou-Tchou. (Th. FORCADE.) 257
Océanie. — Visite à l'archipel de Mangareva (îles Gambier). (A. LESSON.) 269
Sennaar et Darfour. — De Ouady-Halfat au pays des Schelouck, ou promenade au fleuve Blanc. (2e article.) (Alfred DE MERON.) 305
Souvenirs de la Terre sainte. — Portrait des Arabes de la Syrie. — Éducation. — Mariage. — Divorce. — Héritages. — Cérémonie funèbre. — Justice. — Guerre. — Commerce. — Amour maternel chez les Arabes. 311
Ethnologie. — Grammaire raisonnée de la langue ottomane, par James W. Redhouse. (MORPURGO.) 319
Variétés. — Industrie chinoise. — Exposition des délégués du commerce. (Ch. D.) 323
Correspondance. (Ernest CLOQUET.) 337
Réclamation. (N. BALCESCO.) 342

Actes de la Société orientale.

Séances. — Extraits des procès-verbaux. (O. MAC CARTHY.) 68
Nouveaux membres admis. 80
Nouveaux membres admis. 160
Séances. — Extraits des procès-verbaux. (O. MAC CARTHY.) 325
Nouveaux membres admis. 336

FIN DE LA TABLE DU TOME DIXIÈME.

Paris. — RIGNOUX, Imprimeur de la Société orientale, rue Monsieur-le-Prince, 29 *bis*.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FEB 1 0 1961

Digitized by Google

Digitized by Google

FEB 1 6 1961

Digitized by Google

Digitized by Google